

JOURNAL

DES

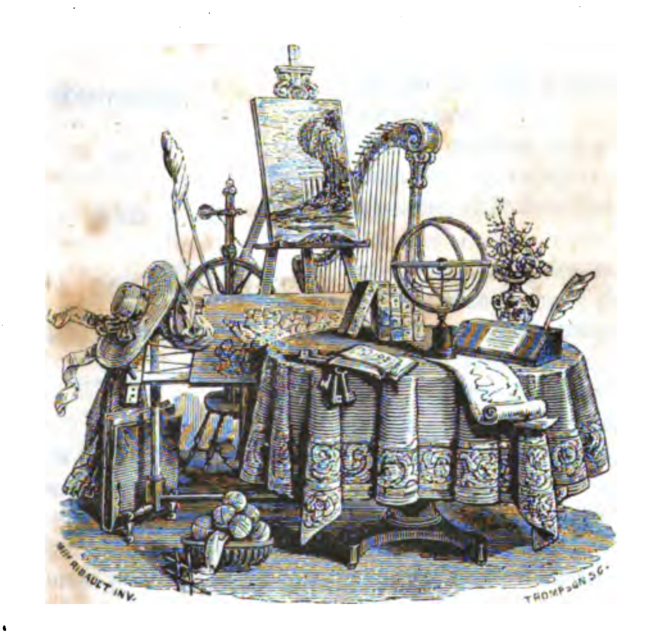
DEMOISELLES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES.



ONZIÈME ANNÉE.

PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVART DES ITALIENS, N° 1.

1843.

JANVIER 1843. — N° I. — ONZIÈME ANNÉE, 3e SÉRIE.

JOURNAL
DES DEMOISELLES.

Instruction.

UNE

Promenade aux Cordilières.

Traduit de l'anglais.

Il y a environ trois ans, après avoir fait un court séjour au Mexique, je m'embarquai pour Guayaquil, d'où je voulais partir pour visiter les célèbres montagnes de Quito. En arrivant je trouvai deux voyageurs qui se préparaient à suivre la même route; c'étaient le capitaine Wharton, officier de la marine anglaise, et un jeune midshipman, nommé Lincoln. La frégate que commandait le capitaine avait beaucoup souffert dans son voyage à travers les mers du sud, et pendant qu'elle subissait les réparations nécessaires, cet officier avait résolu de consacrer ses loisirs à une excursion dans les forêts et les montagnes de Quito. Il fut bientôt convenu que nous ferions la partie en commun. Le capitaine Wharton était un homme franc et ouvert; son favori Lincoln était un beau jeune homme de dix-huit ans, dont la figure brûlée par le soleil exprimait une bravoure déterminée.

Nous partîmes par une belle et claire matinée, accompagnés de Frank, mon chasseur, et de deux Indiens pour guides. Dès que nous commençâmes à gravir les montagnes, nous découvrîmes à chaque pas des paysages de plus en plus ravissants. Les Andes, comme un vaste amphithéâtre, s'élançaient dans les airs, couvertes jusqu'à leur sommet de forêts gigantesques; le Chimborazo, armé de son casque de neige, dressait son front orgueilleux; le terrible Cotopaxi vomissait des volumes de flammes et de fumée; et d'autres montagnes innombrables se détachant de la longue chaîne des Cordilières, s'enfonçaient et s'effaçaient dans le lointain. Ce fut avec un frisson involontaire que j'entrai dans l'étroit sentier qui conduit dans cette forêt magnifique. Les singes sautaient de branche en branche; les perruches babillaient sans relâche, et les aigles, du milieu des cyprès élevés où ils suspendent leurs aires, nous jetaient un cri sauvage. A mesure que nous avancions, de nouveaux objets se présentaient de tous côtés: les palmiers majestueux, avec leurs larges feuilles semblables à des sabres; le bizarre savonnier, le mangolier splendide, le grand arbre à cire et le chêne toujours vert, s'élevaient orgueilleusement par-dessus des bocages d'orangers dont

l'odeur se mêlait au parfum aromatique de la vanille.

Vers le soir, nos guides commencèrent à hâter le pas, et nous les imitâmes. Au bout de quelque temps ils poussèrent un cri de joie, dont nous aperçûmes bientôt la cause. A la lumière d'un grand feu allumé dans une clairière de la forêt, nous vîmes un petit village indien, consistant en plusieurs huttes dressées sur des troncs d'arbre, et d'où pendaient des échelles de roseaux. L'Indien qui alimentait le feu répondit au cri de nos guides, de la même manière; et, après une courte conférence, on nous fit monter dans une des huttes, où nous passâmes la nuit.

Le matin, de bonne heure, nous nous enfonçâmes de nouveau dans l'épaisse obscurité de la forêt, et à l'heure convenable nous nous arrêtâmes pour prendre notre repas sous les larges feuilles d'un palmier.

Nous continuâmes ensuite à tourner la large base du Chimborazo; mais sa tête neigeuse ne brillait plus au-dessus de nous de son éclat éblouissant; un brouillard épais l'avait entourée et s'y amoncelait graduellement. Nos guides y jetèrent des regards inquiets, et nous annoncèrent leurs craintes d'un violent orage. Ces appréhensions étaient bien fondées : le brouillard couvrit rapidement et obscurcit toute la montagne, l'atmosphère était suffocante et pourtant si humide, que les ressorts de nos montres se couvrirent de rouille et que nos montres s'arrêtèrent. La rivière que nous côtoyions roula ses ondes avec plus d'impétuosité; des crevasses des rochers qui s'élevaient à la gauche de notre sentier se précipitèrent tout à coup de petits ruisseaux entraînant des racines d'arbres et d'innombrables serpents. Parfois ces ruisseaux descendaient si soudainement et avec tant de force, que nous avions grand' peine à nous maintenir debout. Enfin le tonnerre commença à rouler et à résonner à travers les gorges de la montagne; puis vint la foudre, les éclairs succédant aux éclairs, sur nos têtes, à nos côtés, à nos pieds, partout une nappe de feu. Nous cherchâmes un abri momentané dans les fentes des rochers, tandis que l'un de nos guides courut en avant pour trouver un asile plus sûr. Il revint bientôt; il avait découvert une caverne. Nous nous y dirigeâmes aussitôt, et avec beaucoup de peine et non moins de danger, nous parvînmes enfin à y pénétrer.

Le bruit et la rage de la tempête continuaient avec tant de violence que nous ne nous entendions même pas parler. Je m'étais placé près de l'entrée de la caverne, et par cette ouverture, fort étroite, je pouvais observer la singulière scène qui se passait au dehors. Les cèdres les plus élevés étaient renversés ou courbés comme des roseaux; des singes et des perroquets tués par la chute des branches jonchaient le terrain; les eaux s'étaient réunies dans le sentier que nous avions suivi et s'y précipitaient comme un torrent de montagne. Quand l'orage se fut un peu abattu, nos guides se hasardèrent à sortir pour voir s'il était possible de continuer notre voyage. La caverne où nous nous étions réfugiés était si complétement obscure, qu'à quelques pas de l'entrée nous ne voyions pas à un pouce devant nous; et nous nous consultions sur l'opportunité d'en sortir, même avant le retour des Indiens, quand nous entendîmes un singulier gémissement ou grondement qui partait du fond de la caverne et qui fixa aussitôt toute notre attention. Wharton et moi nous écoutions avec inquiétude; mais notre jeune, intrépide et imprudent ami Lincoln, ainsi que mon chasseur, se mirent à ramper sur leurs mains et sur leurs genoux pour découvrir à tâtons d'où le son provenait. Ils n'étaient pas loin dans l'intérieur de la caverne que nous les entendîmes pousser une exclamation de surprise; ils revinrent portant chacun un animal singulièrement marqué, de la taille d'un chat environ, et

en apparence d'une grande force. Wharton eut à peine jeté les yeux sur eux qu'il s'écria tout consterné : « Bon Dieu ! nous sommes venus dans un antre de...... » Il fut interrompu par un cri effrayant poussé par nos guides, qui accouraient vers nous. « Un tigre ! un tigre ! » et aussitôt avec une rapidité extraordinaire ils montèrent sur un cèdre qui s'élevait à l'entrée de la caverne, et se cachèrent au milieu des branches.

Après que je fus revenu de la première sensation d'horreur et de surprise qui m'avait rendu immobile pour un moment, je saisis mes armes à feu. Wharton avait déjà repris son sang-froid et le commandement de lui-même. Il nous appela pour lui aider aussitôt à bloquer l'entrée de la caverne avec une pierre énorme qui se trouvait là, tout près, par bonheur. L'idée de l'imminence du danger augmenta notre force ; car le grondement du féroce animal s'entendait distinctement, et nous étions perdus sans ressource s'il arrivait avant que l'entrée ne fût bouchée. Ce n'était pas encore fait que nous vîmes le tigre bondir vers nous et se baisser pour se glisser dans son antre par l'étroite ouverture ; à ce terrible moment nos efforts venaient d'être heureusement terminés, et la pierre arrêta la bête sauvage. Il était resté néanmoins vers le haut de l'entrée un petit espace à travers lequel nous pûmes voir la tête de l'animal et ses yeux étincelants, qu'il roulait en les fixant sur nous avec fureur. Ses rugissements épouvantables pénétrèrent les profondeurs de la caverne ; il y fut répondu par un grognement rauque de ses petits, que Lincoln et Frank avaient rejetés loin d'eux. Notre féroce ennemi essaya d'abord de déranger la pierre avec ses puissantes pattes, puis de la repousser avec sa tête ; ses efforts se trouvant inutiles ne servirent qu'à irriter sa fureur. Il poussa un hurlement épouvantable et ses yeux flamboyants lancèrent du feu dans les ténèbres de notre retraite.

« Voici le moment de le tirer, » dit Wharton avec son calme ordinaire. « Visez-le aux yeux ; la balle lui traversera la cervelle, et nous aurons alors la possibilité de nous en délivrer. »

Frank saisit son fusil à deux coups et Lincoln ses pistolets. Tous deux placèrent la bouche de leur arme à quelques pouces du tigre. Au commandement de Wharton ils tirèrent en même temps... mais aucun coup ne partit. Le tigre, qui paraissait comprendre que le feu de l'amorce indiquait une attaque contre lui, fit un bond en arrière en rugissant, mais ne se sentant pas blessé, il revint aussitôt reprendre son poste. La poudre des deux armes était mouillée ! ils retirèrent donc les charges inutiles, tandis que Wharton et moi nous nous hâtions de chercher notre cornet à poudre. Il faisait si noir que nous étions obligés d'aller à tâtons ; enfin nous rencontrâmes les petits tigres, et nous entendîmes un son clair, comme s'ils eussent joué avec quelque substance métallique, que nous découvrîmes bientôt être le cornet que nous cherchions. Par le plus grand des malheurs, ces animaux avaient fait partir le couvercle avec leurs griffes, et la poudre répandue sur la terre humide était devenue entièrement inutile. Cette découverte nous jeta dans la plus grande consternation.

« Tout est perdu maintenant, dit Wharton ; nous n'avons plus qu'à choisir si nous mourrons de faim ou si nous ouvrirons l'entrée à ce monstre altéré de sang ; nous en finirions plus vite. »

En parlant ainsi il se mit tout près de la pierre qui nous défendait pour le moment, et regarda intrépidement les yeux étincelants du tigre. Lincoln poussait des paroles incohérentes et des jurements ; Frank tira de sa poche une forte corde et s'enfonça dans la caverne... je ne sus dans quelle intention. Bientôt cependant nous entendîmes un gémissement étouffé ; le tigre, qui l'entendit aussi, devint plus in-

quiet et plus tourmenté que jamais. Il s'agitait çà et là devant la caverne, de la manière la plus farouche et la plus impétueuse, puis s'arrêtant immobile, il allongea son cou dans la direction de la forêt, et poussa un hurlement assourdissant. Nos deux guides profitèrent de cette circonstance pour lui décocher plusieurs flèches du haut de l'arbre. Il fut atteint plus d'une fois; mais ces armes légères rebondissaient sur sa peau épaisse sans l'entamer. Enfin l'une d'elles l'atteignit près de l'œil et resta enfoncée dans la plaie. Alors il se livra de nouveau à la fureur la plus terrible; il s'élança contre l'arbre et le déchira avec ses griffes. Mais ayant enfin réussi à se débarrasser de la flèche, il devint plus calme et se coucha comme auparavant devant la caverne.

Frank revint alors vers nous, et du premier coup d'œil nous vîmes ce qu'il avait fait... il avait étranglé les deux petits, et, avant que nous pussions deviner son intention, il les jeta au tigre à travers l'ouverture. L'animal ne les eut pas plutôt aperçus qu'il les regarda fixement, puis se mit à les examiner de près et à les tourner avec précaution de côté et d'autre. Quant il se fut convaincu qu'ils étaient morts, il poussa un cri de douleur si perçant que nous fûmes obligés de nous boucher les oreilles. Je reprochai à mon chasseur la témérité et la cruauté de cette action, mais je vis à ses réponses brèves et brusques que lui aussi avait perdu tout espoir de salut, et en même temps tout sentiment de la distance de domestique à maître.

Le tonnerre avait cessé; un vent léger succédait à l'orage; nous entendions le chant des oiseaux de la forêt, et nous voyions les rayons du soleil passer à travers les branches. Ce contraste ne servait qu'à rendre notre situation plus horrible. Le tigre s'était couché à côté de ses petits. C'était un superbe animal, d'une taille et d'une force remarquables; ses membres étendus dans toute leur longueur attestaient la vigueur extraordinaire de ses muscles. Tout à coup un rugissement se fit entendre à quelque distance; le tigre se leva aussitôt et y répondit par un hurlement plaintif. Au même instant nos Indiens poussèrent un cri qui nous annonça qu'un nouveau danger nous menaçait. Nos craintes furent bientôt confirmées; un tigre, un peu moins gros que le premier, arrivait rapidement près de l'endroit où nous étions. « Cet ennemi sera plus cruel que l'autre, dit Wharton; c'est la femelle, elle ne connaît pas de pitié pour ceux qui la privent de ses petits. »

Quand la tigresse eut examiné les deux cadavres, les hurlements qu'elle poussa surpassent ce que l'on peut imaginer de plus horrible; le tigre mêlait ses cris plaintifs aux siens. Tout à coup la femelle changea ses rugissements en un grognement rauque, et nous la vîmes étendre la tête, dilater ses narines et regarder autour d'elle, comme pour chercher les meurtriers de ses petits. Ses yeux tombèrent bientôt sur nous, elle fit un bond en avant pour s'élancer jusqu'à notre lieu de refuge. Peut-être par son immense force serait-elle venue à bout de repousser la pierre, si, nous y mettant tous ensemble, nous ne l'eussions repoussée contre elle. Quand elle vit tous ses efforts inutiles, elle s'approcha du tigre, qui était couché près de ses petits; il se leva et se mit à rugir avec elle. Ils parurent quelque temps se consulter, puis ils partirent d'une course rapide et disparurent à nos yeux. Leurs rugissements s'affaiblirent dans l'éloignement et cessèrent tout à fait. Nous commençâmes à reprendre quelque espoir; mais Wharton nous dit en secouant la tête : « Ne vous flattez pas que ces animaux nous laissent partir sans s'être vengés; les heures qui nous restent à vivre sont comptées! »

Néanmoins il y avait encore une chance de salut; car, à notre grande surprise, nous vîmes les deux Indiens, debout devant la

pierre, qui nous appelaient pour saisir la seule occasion possible de fuir; ils nous dirent que les tigres allaient faire le tour de la caverne, probablement pour chercher une autre entrée. La pierre fut rapidement écartée, et nous sortîmes de cet endroit qui nous avait paru devoir être notre tombeau. Wharton fut le dernier à le quitter; il ne voulait pas perdre son fusil à deux coups, et il s'arrêta pour le chercher; nous ne pensâmes plus qu'à nous échapper. Encore une fois nous entendîmes le rugissement des tigres, mais dans l'éloignement, et, suivant l'exemple de nos guides, nous nous enfonçâmes dans un autre sentier. La quantité de racines et de branches d'arbres dont l'orage avait couvert le chemin, déjà fort glissant, rendait notre fuite lente et difficile.

Au bout d'un quart d'heure environ, notre route se trouva suivre la crête d'un roc divisé par d'innombrables fentes. Nous venions d'y entrer, quand tout à coup les Indiens qui nous précédaient jetèrent un de leurs cris perçants, qui nous annonça que les tigres étaient à notre poursuite. Poussés par le désespoir, nous nous élançâmes vers l'une de ces crevasses par dessus laquelle était jeté un pont de roseaux fait seulement pour le pied léger des Indiens. A une grande profondeur roulait un torrent impétueux, et à toutes les hauteurs, des milliers de rocs pointus et dentelés présentaient des menaces de mort. Lincoln, mon chasseur et moi nous traversâmes l'abîme sans accident; mais Wharton était encore au milieu de ce pont flottant, où il cherchait à prendre son équilibre, quand nous vîmes les deux tigres déboucher de la forêt; dès qu'ils nous eurent aperçus, ils bondirent vers nous avec des rugissements terribles. Cependant Wharton était presque de notre côté, et nous cherchions tous à gravir le roc, excepté Lincoln, qui restait près du pont pour aider à son ami à mettre pied à terre. Bien que les féroces animaux fussent sur lui, Wharton ne perdit pas un moment son courage ni sa présence d'esprit. Dès qu'il eut atteint le bord, il s'agenouilla et coupa avec son sabre les liens qui retenaient le pont; il espérait ainsi mettre une barrière sûre entre nous et nos ennemis... il s'était trompé! son opération était à peine terminée que la tigresse, sans s'arrêter un moment, s'élança vers l'abîme pour le franchir. Ce fut un spectacle terrible de voir pour un instant cette puissante bête suspendue sur le précipice; mais la distance était trop grande, elle tomba dans le gouffre, et avant de toucher au fond elle était déjà déchirée en mille pièces par les dents des rochers. Son sort n'intimida pas son compagnon; il la suivit d'un immense élan et toucha au bord opposé, mais seulement des pattes de devant, et se cramponna ainsi au bord du précipice en s'efforçant de le monter. Les Indiens poussèrent encore un de leurs cris comme si tout espoir était perdu. Wharton, qui se trouvait le plus près, s'avança courageusement vers le tigre et lui plongea son sabre dans la poitrine. Devenu enragé par la douleur, l'animal furieux rassembla toute ses forces, et fixant une de ses pattes de derrière sur le bord du rocher, saisit Wharton par la cuisse. Cet homme héroïque conserva encore son courage; de la main gauche il saisit une tige d'arbre pour se soutenir, tandis que de la droite il enfonçait et tournait avec force son sabre dans le corps de l'animal. Tout ceci fut l'affaire d'un instant. Les Indiens, Frank et moi, nous courûmes à son secours; mais Lincoln avait déjà ramassé le fusil de Wharton, et avec la crosse en frappa un coup si violent sur la tête du tigre, que l'animal étourdi lâcha prise et tomba en arrière dans l'abîme. Cependant le malheureux Lincoln n'avait pas calculé la violence de son coup; il trébucha en avant, chancela sur le bord, étendit la main pour se retenir à quelque chose, mais en vain... Un instant nous le vîmes suspendu sur le gouffre, puis tomber et disparaître.

Un cri d'horreur partit de toutes les bouches; chacun de nous s'élança sur le bord du précipice. A cinquante pieds environ au-dessous de nous se débattait à l'agonie le tigre mutilé. Il avait rebondi d'une pointe de rocher, qui l'avait brisé, sur une espèce de plate-forme suspendue sur l'abîme. A moitié de cette distance, par un hasard providentiel, la chute de Lincoln avait été amortie par des touffes d'arbrisseaux, auxquelles il s'était accroché convulsivement. Nos Indiens, que la peur ne paralysait plus, attachèrent fortement les lianes qui formaient le pont, y descendirent comme à des cordages, et eurent bientôt rejoint notre ami. Ils lui serrèrent autour du corps et des bras ces herbes souples et fortes, remontèrent vers nous, et tous ensemble, excepté Wharton, nous tirâmes notre jeune ami, que nous eûmes bientôt le bonheur de coucher près de l'abîme, sans aucune blessure mortelle apparente. Les Indiens posèrent le premier appareil sur les plaies des deux marins, et le jour se trouvant trop avancé, nous bivouaquâmes à cette place, théâtre de tant d'angoisses. Les Indiens allumèrent du feu pour éloigner de nous les bêtes sauvages; mais je ne pus trouver de sommeil. Je restai assis près des deux blessés, écoutant leur respiration pénible. Le matin, les Indiens proposèrent de porter nos amis au village que nous avions quitté la veille. Ils entrelacèrent de fortes branches d'arbres et en firent un pont pour traverser le gouffre. Nous formions un triste convoi! Vers le soir, comme nous approchions de notre destination, toute la tribu se trouva autour de nous. Nos deux amis furent l'objet des soins les plus empressés de la part de ces braves gens; et grâce à leurs connaissances simples, mais sûres, et fondées sur une expérience malheureusement commune dans leur vie hasardeuse, j'eus le bonheur de voir, au bout de quelque temps, mes deux amis parfaitement rétablis.

SEVERIN.



Revue Littéraire.

Vie militaire, politique et privée de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans, par Adrien Pascal; chez Gaultier-Laguionie, libraire, rue et passage Dauphine.

Six mois nous séparent déjà de la catastrophe du 13 juillet, et le souvenir de ce jour néfaste vit encore dans toutes les âmes; il sera longtemps et toujours la source d'une douleur nationale, et jamais deuil n'aura été plus universel et plus vrai; car le prince que nous avons perdu n'était pas seulement le plus digne des princes, il était le meilleur des hommes. Par son âge, par ses qualités personnelles, par la situation de notre pays, il était tout à la fois un nouveau gage pour le présent, une espérance pour l'avenir. Voilà pourquoi, pères et enfants, tous l'ont pleuré et le pleureront en France.

Les écrivains qui nous ont révélé ce cœur si droit, si généreux, cet esprit si brillant, si élevé, ce prince si français par les sentiments et par les actions, et qui nous ont initiés à tous les événements d'une existence si courte et pourtant si bien remplie, étaient sûrs d'exciter un grand et durable intérêt. Nul n'a mieux accompli cette tâche que l'auteur du travail biographique dont nous avons à vous entretenir.

M. Adrien Pascal nous montre le jeune duc de Chartres recevant l'éducation libérale des colléges de Paris. Son auguste père, dont l'esprit, fortifié par le malheur, avait admirablement compris son époque, donna le premier, en France, l'exemple d'un prince du sang faisant participer sa famille aux bienfaits de l'instruction publique. Ainsi, mesdemoiselles, vos frères ont été les camarades, les émules des fils

du roi; ils ont partagé leurs études, leurs jeux, leurs succès universitaires, et de pures amitiés se sont formées dans cette douce fraternité du collége.

Au sortir de l'École polytechnique, où il fit apprécier, des élèves et des professeurs, son esprit intelligent et solide tout à la fois, le jeune prince se livra avec ardeur à l'étude des connaissances militaires. Colonel du 1er régiment de hussards, il gagna, par son affabilité et sa justice, l'affection des officiers et des soldats; au bruit du canon de juillet, il part spontanément de Joigny et marche vers Paris. « Mes amis, dit-il à la garde natio-» nale de Montrouge, je suis prince de la » maison d'Orléans, mais avant tout ci-» toyen français; mon père a versé son » sang pour défendre les couleurs natio-» nales que vous portez, et je brûle d'imi-» ter son exemple. Je viens offrir à mon » pays le dévouement de mon épée et de » mon bras. »

D'énergiques acclamations accueillirent les paroles de ce brave jeune homme, et le 3 août, il entra dans Paris, à la tête de son régiment, au milieu de la foule enthousiaste.

Dans les nouvelles et grandes destinées que la révolution de 1830 ouvrait au duc de Chartres, que nous appellerons désormais duc d'Orléans, il lui fut permis de faire plus de bien et de réparer plus de maux. Lorsque, dans l'hiver de 1831, l'émeute insensée fit couler le sang à Lyon, le prince royal courut porter des paroles de paix aux habitants de cette malheureuse ville.

« Je suis venu, dit-il au maire de Lyon, » non pour chercher des coupables, mais » comme pacificateur; mais pour rappeler » à des Français égarés quels sont leurs » devoirs, et aussi, j'ose le dire, quel est » leur véritable intérêt. Aujourd'hui ma » tâche est remplie, et j'en commence une » autre bien plus douce à mon cœur, celle » d'apporter tous les soulagements pos-» sibles au sort des classes ouvrières de la » ville de Lyon. »

En 1832, le choléra, cette peste asiatique, frappa subitement la capitale d'une plaie plus terrible que celles d'Égypte: «Cette calamité publique, dit M. Adrien Pascal, fut pour le prince royal une occasion de montrer toute la beauté de son âme. La terreur et la désolation régnaient dans Paris; les hôpitaux étaient encombrés de malades; le passant tombait frappé d'une mort foudroyante et inconnue. Il fallait rassurer le peuple, lui prouver que le fléau n'était point contagieux. Comme Bonaparte à Jaffa, le prince royal osa le premier affronter ce mal affreux qui faisait périr les médecins eux-mêmes au lit des pestiférés; il se rendit spontanément dans les salles lugubres des hôpitaux, toucha le pouls des malades, s'arrêta près de chaque lit, interrogea, consola, fortifia les moribonds, qui, émus de sa sollicitude courageuse, se dressaient à son passage pour le voir et le bénir une dernière fois. »

Quelques mois après, il affrontait d'autres dangers sous les murs d'Anvers, où il demanda au maréchal Gérard à diriger les travaux de la tranchée; et après s'être acquitté de ce périlleux honneur, le prince allait visiter les blessés, et veillait à ce que rien ne leur manquât.

Nous ne suivrons pas le duc d'Orléans dans les guerres d'Afrique, au milieu de ces fatigues, de ces privations et de ces combats où il donna toujours l'exemple de la résolution, de la constance et du courage. Il fallait le voir, disaient les soldats, avec son képy rouge, son bournous blanc, qui le désignait de loin aux balles des Arabes; il fallait le voir au milieu de nos rangs, le teint hâlé comme nous; soit que devançant le clairon et la diane, il parcourût les bivouacs, éveillant chacun par son nom; soit qu'au fort de l'action, il s'élançât, l'épée à la main, avide de dangers; soit encore qu'au milieu d'une route pénible, dévoré par un soleil africain, il con-

servât cette gaieté insouciante, ce calme des âmes fortes que rien ne peut ébranler.

En 1836, le duc d'Orléans visita l'Allemagne. Alors il y avait à la cour de Mecklembourg une douce et jeune femme, remarquable par ses grâces et ses vertus, non moins supérieure aussi par toutes les belles et solides qualités de l'esprit; c'était la princesse Hélène. Peu de temps après, elle devenait la digne épouse de notre prince royal; l'année suivante, c'était l'heureuse mère de notre comte de Paris.

En 1839, l'armée d'Afrique apprit avec joie que son jeune général viendrait s'associer encore à ses dangers et à ses fatigues. Bientôt le prince débarqua à Alger, et, avec le gouverneur, M. le maréchal Vallée, il visita l'importante province de Constantine, qui venait d'être soumise à nos armes. A Stora, le prince trouva le général Galbois et les principaux chefs de la province, au nombre desquels étaient les chefs du désert. A Philippeville, cette ville française, intéressante création du maréchal, l'enthousiasme des colons avait improvisé un arc de triomphe. Peu de jours après, le prince arriva dans la vallée du Rummel, dont les rives sont couvertes de palmiers, de cyprès, d'orangers, d'oliviers, et après avoir fait une lieue dans cette oasis, il se trouva tout à coup en vue de Constantine, qui, selon l'expression arabe, ressemble à un nid d'aigle posé sur un roc élevé. Le prince visita avec un vif intérêt cette curieuse capitale d'Achmet-bey, qui lui rappelait un beau fait d'armes de notre armée, et la gloire du maréchal Vallée, si vaillamment secondé par ses dignes lieutenants le duc de Nemours, les colonels Lamoricière et Combes, qui, avec tant de braves, paya de sa vie cette grande conquête. La ville africaine offrit alors un mémorable spectacle. Sa population indigène, ses chefs en tête, se pressait sur le passage du prince français. Chaque minaret, chaque porte, chaque fenêtre, chaque embrasure avait son drapeau tricolore, et les vieilles arcades romaines, qui étonnent encore par leurs ruines gigantesques, étaient devenues des arcs de triomphe portant, encadrés dans des palmes vertes, les noms d'Anvers et de Mascara. La revue des troupes françaises et indigènes fut suivie d'une magnifique fantasia (fête équestre) où les Arabes déployèrent leur incroyable agilité. Un splendide soleil, un soleil africain ajoutait aux pompes de cette fête.

Le prince et le maréchal poursuivirent leur pacifique voyage à travers cette belle province de Constantine si habilement gouvernée par le général Galbois.

A Djimilah, ils furent frappés des ruines qui couvrent le sol et qui attestent hautement la grandeur et la civilisation de Rome. Parmi ces ruines si imposantes, un temple, un théâtre, deux mosaïques et surtout un magnifique arc de triomphe excitèrent l'admiration de nos officiers et de nos soldats. Le prince royal, à la vue de ce dernier monument encore très-bien conservé, exprima le vœu d'en enrichir la France; il en fit numéroter les pierres, et inscrivit son nom sur une des colonnes intérieures. Ce vœu vient d'être religieusement accompli par M. le maréchal duc de Dalmatie, et très-prochainement l'arc de Djimilah, démonté et transporté, pierre par pierre, se relevera sur une des grandes places de Paris.

A Sétif, l'ancienne capitale de la Mauritanie setifienne des Romains, le prince royal fut ému en voyant flotter le drapeau tricolore gardé par des Arabes au service de la France.

Peu de jours après, la petite armée française atteignit les Portes de Fer, ce passage inconnu et mystérieux où jamais un Européen n'avait passé, et que les Romains eux-mêmes, ces vieux conquérants du monde, n'ont pas osé franchir. Laissons M. Adrien Pascal raconter lui-même cette grande et aventureuse tentative.

« La colonne marchait depuis une heure à peu près, tantôt dans le lit de l'Oued

Boukethon, tantôt sur l'une ou l'autre de ses rives, ayant à sa tête deux cheiks arabes qui lui servaient de guides, lorsque la vallée, assez large jusque-là, se rétrécit tout à coup, et l'armée commença à voir se dresser devant elle d'imenses murailles de rochers, dont les crêtes, pressées les unes contre les autres, festonnaient l'horizon par des découpures étranges. Alors on commença à gravir un rude sentier sur la rive gauche du torrent, et après des montées presque à pic, et des descentes pénibles, où les sapeurs durent travailler au passage des mulets, la colonne se trouva au milieu d'une gigantesque formation de rochers escarpés, s'élevant de chaque côté en murailles calcaires de huit à neuf cents pieds de hauteur. Ces murailles se succèdent, séparées par des intervalles de quarante à cent pieds, indiquant la place des parties marneuses que le temps a détruites, et allaient s'appuyer sur des crêtes qu'elles coupent en ressauts infranchissables, et qu'il serait presque impossible de couronner régulièrement. Une dernière descente à pic conduisit la colonne au milieu du site le plus sauvage, où, après avoir marché près de dix minutes, à travers des rochers dont le surplomb s'exhausse de plus en plus, et après avoir tourné à droite, à angle droit dans le lit du torrent, elle se trouva dans un fond resserré, où il eût été facile de la fusiller à bout portant, du haut de ces espèces de murailles, sans qu'elle eût pu, de son côté, rien faire contre ses assaillants.

» Là, se trouve la première porte, ouverture de huit pieds de large, pratiquée perpendiculairement dans une de ces grandes murailles, rouges dans le haut et grises dans le bas; des ruelles latérales, formées par la destruction des parties marneuses, se succèdent jusqu'à la deuxième porte, si étroite qu'un mulet chargé peut à peine y passer; la troisième est à quinze pas plus loin en tournant à droite; la quatrième enfin, plus large que les autres, est à cinquante pas de la troisième; puis le défilé, toujours resserré, commence cependant à s'élargir et ne dure guère plus de trois cents pas. C'est, du haut en bas des murailles calcaires, que les eaux ont péniblement et lentement franchi ces étroites ouvertures, auxquelles leur aspect extraordinaire, dont aucune description ne peut donner l'idée, a justement mérité le nom de Portes de Fer; c'est là que s'est précipitée notre avant-garde, ayant à sa tête le prince royal et M. le maréchal Vallée, aux sons de nos musiques militaires, aux cris de nos soldats, qui retentissaient dans ces roches immenses, sur les flancs desquelles nos sapeurs, en les quittant, gravèrent cette simple inscription :

Armée française, 28 *octobre* 1839.

» En sortant de ce sombre défilé, on retrouvait le soleil qui semblait disparu depuis longtemps, et qui éclairait une jolie vallée; et bientôt chaque soldat gagnait la grande halte, indiquée à quelque distance de la sortie des Portes de Fer, tenant à la main une palme arrachée aux troncs des vieux palmiers qui avaient cru jusque-là à l'ombre redoutée des roches solitaires des Bibans. »

Le retour, à Alger, de la colonne expéditionnaire, remplit de joie et d'enthousiasme l'armée et la population européenne. Le duc d'Orléans était aimé et respecté de tous les soldats, de tous les colons; sa justice, sa bienveillance, son humanité, son élan pour les nobles choses, et cette éloquence persuasive qui ornait une raison élevée, lui avaient conquis tous les cœurs. Le prince royal allait repartir pour la France; l'armée et la population lui témoignèrent leurs regrets et leurs sympathies par des fêtes. Le lendemain, ce fut le tour du prince; il réunit dans un grand dîner toute la division qui avait fait avec lui l'expédition des Portes de Fer; des détachements de tous les autres corps,

ainsi que les notables habitants d'Alger. Aux vastes cris de vive le roi ! vive le duc d'Orléans! qui se mêlaient au bruit du canon, le prince répondit avec un rare bonheur de pensées et de paroles. Alors le plus ancien des lieutenants qui avaient assisté à l'expédition s'approcha du prince et lui offrit, au nom de ses camarades, au nom de l'armée, une palme d'honneur cueillie dans les Portes de Fer mêmes, et que, par une heureuse idée, on avait conservée verte encore. Le prince royal se tournant vers le maréchal Vallée, lui dit : « Monsieur le maréchal, vous avez » été mon chef dans la mémorable cir- » constance dont cette palme est destinée » à me retracer le souvenir : le bonheur » que j'éprouve à la recevoir serait incom- » plet si votre suffrage ne se joignait pas » à celui des braves de qui je la tiens. Je » vous demande la permission de l'ac- » cepter. — La voix des soldats est la voix » de Dieu, Monseigneur, » répondit le maréchal, profondément ému, et faisant un signe d'assentiment.

Quelque temps après, en 1840, le prince revenait au milieu de cette armée d'Afrique qu'il aimait, et lui présentait le jeune duc d'Aumale, impatient et heureux de recevoir le baptême de feu aux côtés de son noble frère et du digne maréchal Vallée, ses illustres parrains.

Excusez-nous, mesdemoiselles, d'avoir arrêté si longtemps vos regards sur les champs de bataille ; nous allons vous montrer avec M. Adrien Pascal combien ce prince au cœur si chevaleresque était généreux et bon dans la vie privée. Que de misères ou de douleurs discrètement consolées ! que de pauvres artistes de talent reprenant courage, grâce à son appui ! que d'honnêtes familles sauvées par ses bienfaits

Un jour, M. Victor Hugo écrit une lettre à peu près ainsi conçue :

« Monseigneur,

» J'ai besoin d'une somme de 4,000 fr. » pour sauver du désespoir, de la mort » peut-être, un homme honorable, un » père de famille dont je ne peux vous » dire le nom, mais qui est digne en tout » de votre bienveillance. »

Deux heures après, M. Victor Hugo recevait les 4,000 fr. ; deux heures après, une famille entière bénissait tout bas, avec des larmes de joie et de reconnaissance, le nom du prince généreux, et le grand poète consacrait cette belle action par de beaux vers.

Informé que l'auteur de *la Conquête des Normands* vivait aux environs de Paris, dans une plus que modeste retraite, le duc d'Orléans s'empressa de lui expédier un brevet de bibliothécaire d'un de ses palais royaux.

Touché jusqu'au fond du cœur, M. Augustin Thierry se fit conduire en toute hâte aux Tuileries (le célèbre historien est privé de la vue), pour baiser la main qui venait de répandre ce rayon de soleil sur son existence ; mais au moment où M. Augustin Thierry franchissait la première marche du palais, le duc d'Orléans, qui se disposait à en sortir, le reconnut, et le prenant par la main pour lui servir de guide : « Vous m'avez devancé, mon- » sieur, lui dit le prince; j'allais vous ren- » dre visite. — Monseigneur, j'en suis con- » fus. — C'était à moi, monsieur, à moi de » vous visiter. » Et il ajouta en souriant : « La majesté du génie ne l'emporte-t-elle » pas sur la majesté royale ? »

L'espace nous manque, mesdemoiselles, pour vous raconter une foule de ces traits généreux et délicats qui peignent une belle âme, un noble esprit. Nous vous renvoyons au livre éloquent du fidèle historiographe du grand et bon prince que nous avons perdu. Nous avons voulu, d'ailleurs, ne pas attrister la fin de notre article par le récit de cette douloureuse fin, aussi tragique qu'imprévue.

DE PUSSY.

Littérature Étrangère.

VERSES ACCOMPANYING A NOSEGAY.

Thou can'st not steal the rose's bloom,
To decorate thy face;
But the sweet blush of modesty,
Will lend an equal grace.

These violets scent the distant gale;
(They grew in lowly bed;)
So real worth new merit gains,
By diffidence o'erspread.

Nor wilt thou e'er that lily's white,
In thy complexion find
Yet innocence may shine as fair,
Within thy spotless mind.

Now, in the op'ning of life,
Let ev'ry flow'ret bloom;
The budding virtues in thy breast
Shall yield the best parfume.

This nosegay, in thy bosom plac'd,
A moral may convey:
For soon its brightest tints shall fade,
And all its sweets decay.

So short-liv'd are the lovely tribes
Of Flora's transient reign:
They bud, blow, wither, fall, and die;
Then turn to earth again.

And thus, my dear, must ev'ry charm,
Wich youth is proud to share,
Alike this quick succession prove,
And the same truth declare.

Sickness will change the roseate hue,
Wich glowing health bespeaks;
And age will wrinkle with its cares
The smile on beauty's cheeks.

But as that fragrant myrtle wreath
Will all the rest survive;
So shall the mental graces still,
Through endless ages lives.

VERS ENVOYÉS AVEC UN BOUQUET.

Tu ne peux enlever à la rose ses douces couleurs pour en parer tes joues virginales; mais ton visage sera aussi bien paré de la charmante rougeur de la modestie.

Elles ont fleuri à l'ombre d'un épais gazon ces douces violettes qui parfument au loin les airs : comme elles se cache le vrai mérite, qui trouve son plus beau lustre dans sa pudeur.

Ne regrette pas pour ton teint l'éclatante blancheur de ce lis; elle est une parure aussi belle, la touchante innocence dont brille ton âme.

Et, de même qu'au souffle du printemps s'épanouit chaque fleur, laisse au printemps de ta vie s'épanouir au fond de ton âme les douces vertus aux suaves parfums.

Que, placé sur ton sein, il te serve de leçon ce bouquet. Vois pâlir ses douces teintes, son éclat se flétrir, sa beauté disparaître.

Ainsi passent éphémères les aimables filles du changeant royaume de Flore; d'abord elles boutonnent, fleurissent, se fanent, tombent, meurent et retournent à la terre.

Ils ont même destin les charmes dont s'enorgueillit la jeunesse: fleurs et charmes passent rapidement, proclamant le néant de la beauté.

Une légère maladie fait disparaître cette teinte rosée, emblème de la santé brillante; l'âge et les soucis qu'il traîne après soi marquent d'ineffaçables rides les gracieuses fossettes où se joua le sourire.

Mais, de même que tu verras ce myrte survivre aux autres fleurs, de même les charmes de l'esprit subsistent encore lorsque tout est passé; eux seuls survivent et nous enchantent à travers de longs âges.

Mme Pauline Roland.

Éducation.

La Fille du Marchand.

PAR Mrs. S. C. HALL.

On ne parlait, dans toute la ville de Londres, que de la faillite imprévue d'une des maisons les plus colossales de la Cité. La veille encore, la signature de Maurice Sunderland valait des millions; mais ses vaisseaux avaient été engloutis par des tempêtes, une crise commerciale avait ruiné soudain ses principaux correspondants, et le riche marchand venait de voir s'écrouler en un instant sa fortune. La probité scrupuleuse qui avait toujours présidé à ses spéculations ne fléchit pas dans ces circonstances désastreuses. Argenterie, joyaux, propriétés, il abandonna tout à ses créanciers, mais, hélas! sans pouvoir, au prix de ces sacrifices, solder la totalité de ses dettes.

Tandis qu'il était occupé à dresser son inventaire, sa fille aînée, Marguerite, alors âgée de dix-neuf ans, entra d'un pas furtif dans le cabinet de son père et plaça devant lui un coffret où étaient renfermés tous les joyaux qu'elle possédait. Le marchand déposa sa plume, et contempla longtemps sa fille sans prononcer une parole.

« Ces bijoux n'avaient de prix pour moi, mon père, dit la jeune fille, que parce qu'ils me venaient de vous et que vous aimiez à m'en voir parée; désormais, ils ne me serviraient plus à rien. Reprenez-les donc, et qu'ils vous aident à satisfaire vos créanciers.

— Non, mon enfant!

— Ne suis-je donc pas une partie de vous-même? Si vous refusez ces bijoux, je les vendrai pour en envoyer le montant à qui de droit. »

M. Sunderland ayant ouvert une des cases du coffret, ses regards s'arrêtèrent sur un diadème de perles orientales.

« Je me rappelle encore le jour où vous l'avez porté pour la dernière fois, ce diadème, lui dit tristement son père; c'était lors de cette fête brillante donnée par le riche marchand juif de Cheapside. Il allait si bien à vos cheveux noirs!

— Croyez-vous donc que je ne sois pas aussi bien avec cette simple fleur? répondit Marguerite en arrachant d'un vase une rose blanche qu'elle plaça dans les boucles de sa chevelure. Quand nous serons établis à la campagne, vous me cueillerez une rose tous les matins.

— Mais là-bas, comme ici, viendra l'hiver, mon enfant, et où trouverai-je à cueillir des roses?

— Eh bien, mon père, nous vivrons alors de souvenir et... d'espérance! » La pauvre jeune fille avait hésité un instant à prononcer ce dernier mot, qui pour un cœur vraiment brisé paraît plutôt une raillerie qu'une consolation. Son père fixa sur elle des yeux pleins d'un morne abattement; puis refermant le coffret : « C'est là l'unique dot qui vous reste, Marguerite; reprenez-le.

— Vous vous trompez, mon père; ces bijoux, si je les gardais, m'enlèveraient la partie la plus précieuse de ma dot.

— Je ne vous comprends pas.

— Une conscience sans tache! Votre fortune a servi à les acheter pour votre fille, lorsque vous étiez riche... ils seraient plus que déplacés dans la toilette de votre fille, lorsque vous êtes devenu pauvre. Vous donnez tout ce que vous possédez; permettez-moi d'imiter votre exemple. »

Maurice Sunderland avait aimé et admiré sa fille; mais jusque-là il ne l'avait jamais connue. Ne trouvant rien à lui répondre, il se contenta de la presser silencieusement sur son cœur, et Marguerite sentit des larmes, les premières qu'elle eût vu verser à son père, ruisseler sur ses joues.

La famille, qui se composait du vieux marchand, de sa sœur, de Marguerite et de Rose, la plus jeune de ses filles, se retira à Lincoln, où elle avait quelques parents. Les malheurs de Maurice Sunderland lui avaient porté un coup terrible dont sa santé ne tarda pas à se ressentir, et son corps, épuisé par les chagrins, n'eut plus la force de résister aux atteintes de la maladie. Adoucir les derniers instants de son père fut donc l'unique pensée de Marguerite; mais en cela, la pauvre enfant n'avait pas même la consolation de pouvoir compter sur le concours de sa tante.

Miss Sunderland était une de ces femmes vaines, faibles et égoïstes, qui ne savent pas se résigner à vieillir et qui poursuivent encore les plaisirs de la jeunesse avec un front ridé, une perruque blonde et des joues fardées. La perte des fêtes, des plaisirs de Londres l'avait plus affligée que les désastres de la maison de son frère; et son principal chagrin était de penser que son petit *Mino*, son cher épagneul, ne pourrait plus, à l'avenir, avoir sa purée de volaille.

Trop attachée à son père pour le confier aux soins de cette femme sans cœur et sans intelligence, Marguerite, afin de subvenir aux besoins de sa famille, se chargea de l'éducation de quatre petites cousines dont les parents demeuraient à Lincoln. Maurice Sunderland ne s'opposa pas à cette résolution; mais la première fois qu'il vit sa chère Marguerite surveiller ses élèves et leur donner avec calme ses instructions, il sentit un frisson parcourir ses membres, et une rougeur soudaine monter à ses joues flétries.

J'épargnerai à mes lectrices le récit détaillé de toutes les humiliations que Marguerite eut à supporter; de toutes les impertinences qui ne lui furent pas épargnées... Aux doux loisirs, aux fêtes, aux plaisirs incessants de sa vie passée, avaient succédé de pénibles travaux. Adulée et admirée autrefois par tous ceux qui l'approchaient, elle voyait maintenant ses parents eux-mêmes oublier ce qu'elle avait été, et ne plus la traiter que comme une maîtresse d'école.

Entre tous ceux qui doivent gagner leur pain à la sueur de leur front, nul n'est plus à plaindre qu'une gouvernante. La servante, elle, au moins, a des habitudes en rapport avec sa position et n'ambitionne rien au delà; mais la gouvernante est un être qui n'a pas de sphère, qu'on chasse du salon, qu'on repousse de la cuisine; qui doit avoir des talents au service de ceux qui la payent, mais qui doit les cacher soigneusement tant qu'on n'y fait pas appel; un être enfin dont l'éducation n'a développé les facultés que pour lui faire sentir plus vivement toutes les insultes qu'il a chaque jour à éprouver.

Aux déchirements de cette couronne épineuse se joignaient encore pour Marguerite mille souffrances et mille mortifications occasionnées par les caprices et l'esprit de contradiction de sa tante. Miss Sunderland n'était jamais satisfaite; elle la fatiguait sans cesse de ses regrets; dépensait en futilités l'argent que sa nièce avait tant de peine à gagner, et allait jusqu'à lui reprocher d'avoir avili sa famille et son nom en s'abaissant au rôle de maîtresse d'école.

Une épreuve plus rude encore pour Marguerite c'était de se voir contrainte d'accepter les invitations des parents de ses élèves. Chaque fois qu'ils donnaient une petite soirée elle s'y voyait reçue à titre de gouvernante, et, à titre de gouvernante, elle devait se montrer fort reconnaissante des dédains qu'on voulait bien lui prodiguer. Dans une de ces réunions elle eut occasion de rencontrer le fils d'un marchand enrichi, qui venait depuis peu d'échanger son nom commercial contre un nom plus aristocratique. Ernest Heathwood (ainsi se nommait le jeune homme), en sa qualité d'héritier présomptif d'une grande fortune et du titre de baronnet, ne pouvait manquer d'être l'objet des poli-

tesses les plus empressées. Regards, sourires et douces paroles, tout était pour lui. Toujours calme et toujours digne, Marguerite seule ne cherchait ni à attirer ni à éviter l'attention de ce jeune homme; elle se tenait à l'écart, laissant le champ libre à toutes les prétentions des jeunes filles, à toutes les manœuvres diplomatiques des mères, qui entraînaient ces demoiselles en face d'un piano discord, pour qu'elles y fissent parade de leur voix criarde, de leur gaucherie et de leur toilette prétentieuse; tandis que d'autres étalaient les croquis et les dessins en peluche de leur progéniture. Miss Sunderland, indignée des manéges de ces poupées grimacières qui déshonoraient son sexe, cherchait à se distraire en bâtissant des châteaux de cartes pour l'amusement de sa petite élève Cicely.

Au moment où elle semblait le plus absorbée par ces fragiles constructions, sa sœur Rose, qui l'avait accompagnée ce soir-là, vint murmurer à son oreille: « C'est abominable, vraiment, d'avoir à écouter d'aussi mauvaise musique, quand vous pourriez nous jouer et nous chanter de si jolies choses. »

Marguerite posa un doigt sur ses lèvres pour imposer silence à la jeune étourdie, et reprit son occupation. Le château de cartes touchait déjà à son troisième étage, lorsque Ernest Heathwood s'approcha de la belle architecte et la pria de se mettre au piano, ajoutant qu'il ne doutait pas du plaisir que l'on aurait à l'entendre.

« Oh! sans doute, ajouta une douairière, sans aucun doute miss Sunderland est *en état* de chanter et ne *peut s'y refuser*. Elle enseigne si bien qu'elle doit être une parfaite exécutante. » Une sensation d'orgueil froissé appela sur les traits de Marguerite une subite rougeur; cette animation passagère la rendit si charmante, et Ernest Heathwood jeta sur elle un regard si plein d'admiration et de respect, que si elle n'eût pas été une simple gouvernante, toutes les demoiselles à marier auraient été forcées d'abandonner la partie comme désespérée... Mais elle n'était qu'une *gouvernante*, et l'héritier d'un riche baronnet ne pouvait abaisser ses vues jusqu'à elle.

Quand Marguerite commença la ballade de Moore :

Toute beauté doit se flétrir,

Ernest éprouva l'émotion la plus vive; mais il n'y eut personne dans l'assemblée qui pût se défendre d'un frémissement d'admiration lorsque Marguerite chanta d'une voix expressive :

Quelle âme douce se sentirait éprise
De ces plaisirs qui cachent la douleur?
A ces liens qui confierait son cœur,
Quand chaque instant les délie et les brise?

Ce fut alors que le jeune homme put lire au fond de l'âme de miss Sunderland, car pour trouver de tels accents, elle devait avoir éprouvé la vérité des paroles du poëte, et connu l'amertume des revers.

Il passa le reste de la soirée dans une sorte d'ivresse, ne se rendant pas bien compte de ses impressions; mais au milieu de son trouble, il pressentait une passion naissante. Le lendemain, son cœur battit bien fort quand il entendit une des cousines de la jeune chanteuse lui en raconter l'histoire, et l'émotion que lui causa ce récit fut encore augmentée par la nouvelle que, le matin même, le vieux marchand venait d'être frappé d'une attaque de paralysie qui ne laissait aucun espoir de guérison. Ernest se présenta fréquemment à la porte de la maison habitée par la famille Sunderland pour s'informer de la santé du malade; mais ce ne fut que quelque temps après sa mort qu'il put être admis auprès de celle qui, depuis ce nouveau malheur, lui inspirait plus d'intérêt encore.

Si l'infortune endurcit souvent le cœur, il l'ouvre quelquefois aux douces affections. Rose était trop étourdie, et sa tante avait un caractère trop étroit pour que Margue-

rite pût en faire les confidentes de ses pensées et trouver du charme dans leur société. Elle était donc bien excusable de ne vivre que dans l'attente du soir, qui ramenait invariablement Ernest Heathwood auprès d'elle. Libre de tout souci et de toute contrainte, elle se sentait alors heureuse de rencontrer cette sympathie et cette affection sans lesquelles le cœur n'est jamais satisfait; elle ne s'imaginait pas qu'en cherchant dans ce qu'elle nommait une causerie amicale, l'oubli de ses chagrins, elle laissait s'enraciner en elle une de ces affections profondes qui décident du bonheur ou du malheur de toute la vie.

Il y avait déjà plusieurs mois qu'elle connaissait et qu'elle aimait Ernest, lorsqu'un matin sa domestique vint l'interrompre au milieu de la leçon qu'elle donnait à ses élèves, pour lui annoncer qu'un monsieur, désirant avoir avec elle un moment d'entretien, l'attendait au parloir. C'était un homme de petite taille et d'un âge assez avancé, qui lui rendit son gracieux salut avec une roideur un peu gauche.

« Miss Sunderland? je suppose, » dit l'étranger en s'avançant.

Marguerite s'inclina. Un long silence suivit, que ni l'un ni l'autre ne semblait disposé à rompre, lorsque, se décidant à jeter les yeux sur son visiteur, elle pressentit, sans s'expliquer ses craintes, qu'il n'avait que de mauvaises nouvelles à lui annoncer.

« Mademoiselle, reprit enfin l'étranger, vous connaissez, je crois, mon fils... mon fils, monsieur Ernest Heathwood ? »

Marguerite ne répondit que par un mouvement de tête.

« J'ai longtemps vécu en pays étranger; mais si M. Sunderland était encore de ce monde, il se souviendrait bien de moi. »

Le nom de son père produisait toujours sur Marguerite l'effet d'un talisman; elle leva sur son visiteur un regard qui le suppliait d'expliquer comment il l'avait connu; mais l'étranger, ne comprenant pas cet appel, continua d'un air contraint, en serrant si étroitement ses lèvres, que les paroles avaient peine à en sortir.

« J'ai pour vous le plus grand respect, miss Sunderland; néanmoins, je crois convenable de vous avertir à temps qu'une union entre vous et mon fils n'obtiendrait jamais mon consentement. Mon titre (et en prononçant ce mot le nouveau baronnet se redressait de toute sa hauteur) lui sera acquis, bon gré, malgré, après ma mort; mais je n'y joindrai pas un schelling de ma fortune, à moins qu'il n'épouse une femme de mon choix. Excusez-moi, mademoiselle; personne n'estime plus que moi vos qualités... Je... je... »

Il n'acheva pas sa phrase; la pâleur de la mort, répandue sur les traits de Marguerite, sembla lui rappeler pour la première fois qu'il parlait à un être doué des mêmes susceptibilités que lui.

« Miss Sunderland!... j'étais loin de m'attendre à l'effet que causeraient mes paroles! J'espérais que les choses n'étaient pas allées aussi loin... Je... C'est donc un véritable amour que vous ressentez pour Ernest?

— Quels que soient mes sentiments à l'égard de votre fils, monsieur, répliqua la jeune fille, qui venait de retrouver tout l'orgueil de son sexe, je ne serai jamais accusée de le conduire à la misère.

— Bien parlé, sur mon âme! et j'ai la conviction, miss Sunderland, que... si... votre... Mais c'est là, vous comprenez, un sujet fort délicat. En un mot, si votre fortune eût répondu aux espérances que j'ai conçues pour Ernest... je vous aurais préférée... oui, sur l'honneur, je vous aurais préférée, bien que je vous parle aujourd'hui pour la première fois, à toute autre femme. Voyez-vous, ajouta-t-il avec une familiarité de bas étage, j'ai été dans le commerce, et j'ai essuyé, moi aussi, bien des pertes. Peut-être le savez-vous? (Ici il s'arrêta comme pour attendre une réponse.) Ces pertes demandent à être réparées, et il n'est qu'un seul moyen d'atteindre ce but.

Si je n'avais pas à soutenir mon rang, peu m'importerait; mais, titré comme je le suis, j'ai besoin de trouver, et je tiens à trouver avant peu dix ou vingt mille livres. Pour les obtenir, je n'ai pas besoin de vous dire quel parti il me faut prendre, et j'en suis convaincu, miss Sunderland, vous-même ne voudriez pas m'exposer, moi et les miens, à une ruine certaine par votre obstination. Ernest a deux sœurs et une mère! »

La respiration de Marguerite était devenue courte et haletante; elle vit tourbillonner les objets qui l'entouraient, et tandis qu'elle s'avançait vers la fenêtre pour l'ouvrir, elle serait tombée à la renverse si sir Thomas Heathwood ne l'eût soutenue dans ses bras.

« Je ne serai jamais cause de la ruine de personne, balbutia-t-elle enfin. Qu'exigez-vous de moi?

— Que vous écriviez un mot à mon fils pour rejeter définitivement ses propositions, et que vous ne le revoyiez plus jamais... jamais.

— Quant à ne plus le revoir, je ne puis vous le promettre. Je le reverrai ce soir, une fois encore; mais ce sera la dernière. Fiez-vous à mon honneur et à ma sincérité; je lui dirai ce qu'il convient de lui dire. Vous avez ma parole, monsieur, et puisse le ciel éloigner de vous les amertumes de la pauvreté! »

Le vieux baronnet avait bien droit de redouter pour son fils l'effet d'une dernière entrevue, quand lui-même se sentait tellement ému par le noble désintéressement de cette admirable jeune fille; cependant il y avait quelque chose de si noble, de si vrai dans les paroles et dans l'accent même de Marguerite, qu'il n'osa pas exiger d'elle plus qu'elle ne promettait, et après avoir vainement tenté d'exprimer les sentiments qui se disputaient son cœur, il se décida à se retirer.

C'en était trop pour la pauvre fille; elle se précipita dans sa petite chambre, et cachant sa tête dans ses mains, elle laissa un libre cours à ses émotions, que, pour le moment, sa raison ne pouvait maîtriser.

Le soir vint; le ciel était pur, l'air embaumé; les premières fleurs du printemps s'épanouissaient; les petits insectes bourdonnaient à l'entour des bourgeons qui verdoyaient sur les branches des arbres; le gazon était imprégné de parfums. Marguerite sentit redoubler sa tristesse.

« Il m'eût été plus facile, murmurait-elle, de me séparer de lui par une nuit sombre et orageuse qu'au milieu de cette nature brillante et calme. »

Ernest entra.

« Ainsi donc, lui dit-il, ainsi donc, Marguerite, pour plaire à l'avarice de mon père, vous me repoussez à jamais, vous me chassez!.. Vous consentez à ce que j'en épouse une autre, quoique vous m'ayez souvent répété qu'une union que l'affection ne sanctifie pas n'est qu'un infâme marché. Est-ce ainsi que vous êtes conséquente avec vous-même?

— Je ne suis pas ici pour discuter, mais pour vous dire un éternel adieu, pour vous dire que je ne cesserai d'adresser au ciel les prières les plus ferventes, afin qu'il vous bénisse, qu'il bénisse votre épouse, qu'il comble votre maison de bonheur et de richesses.

— De richesses! s'écria-t-il d'un air dédaigneux; avec vous en aurais-je eu besoin?

— Mais votre famille! vous pouvez la sauver de la misère, de ce fléau qui laisse sur le front de ceux qu'il touche une flétrissure ineffaçable. J'aurais dû, ajouta-t-elle amèrement, j'aurais dû vous rappeler qu'il nous avait marqués de son sceau, et ne pas vous permettre de vous souiller à notre contact. »

Ce fut en vain qu'Ernest s'efforça d'ébranler la résolution de la jeune fille; ce fut en vain qu'il en appela à son cœur; elle était trop fermement attachée à sa promesse pour se laisser émouvoir. Il lui adressa

sur son inconstance, sur ses caprices des reproches qu'elle supporta avec patience et courage ; et il se sépara d'elle en proie à une violente agitation et à un dépit qui ressemblait à de la colère ; il l'accusa de l'avoir abandonné par un excès d'orgueil, et alla même (bien qu'au fond du cœur il ne put le croire) jusqu'à se dire qu'elle avait sans doute formé quelque nouveau projet d'union ; mais s'il était revenu sur ses pas, les larmes qui inondaient les joues de la jeune fille ne lui eussent révélé que trop clairement combien elle avait à souffrir pour se résoudre à ce sacrifice.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées, et quoiqu'elle trouvât à grand'peine la force de remplir ses devoirs journaliers, Marguerite avait réussi à recouvrer, en apparence du moins, son calme accoutumé, lorsqu'un soir, au retour d'une courte promenade qu'elle venait de faite en compagnie de sa sœur, sa tante l'accueillit par ces reproches :

« Vraiment, je ne conçois pas que vous sortiez sans me laisser seulement une malheureuse pièce de six pence. Votre bourse était vide, et le facteur a refusé de me remettre, sans être payé, une lettre de Londres, à votre adresse. L'impertinence de ces sortes de gens est chose inconcevable ! De sorte donc... »

Marguerite interrompit sa tante pour lui dire qu'elle avait laissé dix ou douze shellings dans sa bourse.

« Ah ! oui... c'est vrai... vous avez raison. Mais une petite marchande ambulante est venue m'offrir de si jolis cols, et j'ai si rarement l'occasion de m'acheter quelque objet de toilette, que je n'ai pu résister à la tentation. C'était si bon marché !... seulement onze shellings et six pence, ce charmant col brodé, orné d'une si délicieuse dentelle. Voyez plutôt !

— Et la lettre ! ma tante, le facteur l'a donc remportée ?

— Non ; j'ai envoyé emprunter une demi-couronne chez l'épicier. Ne rougissez donc pas ainsi, enfant que vous êtes !... j'ai eu soin de faire dire que, par mégarde, vous aviez pris ma bourse, et que vous payeriez demain matin cette petite dette.

— Avanie sur avanie ! murmura la pauvre Marguerite en prenant la lettre ; je ne pourrai pas rembourser demain la somme empruntée ; et c'est à peine si je le pourrai à la fin de la semaine...

— Il faut avouer, ma nièce, dit la vieille demoiselle, que vous êtes la jeune personne la moins curieuse que je connaisse. D'où vient cette lettre, je vous prie ? »

Marguerite ne parut pas même entendre cette question ; après avoir tenu pendant quelques instants encore ses yeux fixés sur la lettre, comme si elle n'eût pas eu conscience d'elle-même, elle quitta brusquement la chambre.

« En vérité, Rose, dit miss Sunderland, votre sœur me rend la vie bien amère... elle n'a pas de cœur....

— Ah ! ma chère tante ! s'écria Rose, il est impossible que vous pensiez ce que vous dites. Marguerite a tant de bonté ! Ce mouvement de dépit est bien excusable ; la bourse renfermait tout son avoir.

— Elle devrait mieux prendre ses précautions ! A Londres, je n'ai jamais été habituée à rester sans argent... C'est fort étrange ! »

Et la vieille demoiselle allait continuer sur ce ton ; lorsque Rose, le cœur soulevé de dégoût, monta dans sa chambre. Sa sœur l'appela aussitôt auprès d'elle :

« Asseyez-vous ici, ma chère, lui dit Marguerite, et lisez cette lettre.

— Quel papier de mauvais goût ! quelles pattes de mouches ! » dit l'étourdie en tournant la lettre entre ses doigts ; mais elle n'en eut pas plutôt commencé la lecture qu'elle ne la quitta plus qu'elle ne l'eût achevée ; alors, se jetant au cou de sa sœur, elle poussa un bruyant cri de joie :

« Marguerite ! ma chère Marguerite ! dit-elle toute émue, comment pouvez-vous prendre si froidement une telle nouvelle, quand moi je sens que j'en perdrai la

raison. Ma sœur, ma bonne sœur! nous allons donc être riches, plus riches que jamais!... et vous congédierez vos élèves, et vous pourrez épouser Ernest... ce cher Ernest... et nous habiterons Londres de nouveau, et nous aurons encore une voiture. O Marguerite! que je suis joyeuse! Charmante, adorable lettre! Que je la lise une seconde fois, et puis nous irons tout apprendre à notre tante.

— Il vaudrait mieux, je crois, ne lui rien dire, répliqua froidement Marguerite; je sais qu'elle s'opposera de tout son pouvoir à ma résolution.

— S'opposer à votre résolution? reprit Rose au comble de l'étonnement; quelle résolution pouvez-vous donc avoir formée, si ce n'est celle d'épouser Ernest et d'être heureuse tous les jours du matin au soir?

— Je n'épouserai jamais Ernest Heathwood, répondit sa sœur d'une voix tremblante... mais je serai plus heureuse que je n'avais espéré l'être en ce monde.

— Je n'ai pas la prétention de vous comprendre, ma sœur... permettez-moi d'aller instruire ma tante de notre fortune inattendue. »

Elle courut donc annoncer à la vieille demoiselle que le frère de sa mère, brouillé depuis longtemps avec toute la famille, venait de mourir à Calcutta, léguant la totalité de ses biens, c'est-à-dire plusieurs mille livres sterling, à l'aînée de ses nièces, Marguerite Sunderland, qui, suivant les termes du testateur, « ne l'avait jamais offensé ni en parole ni en action, et pouvait être regardée comme l'honneur de son sexe. »

Malgré les transports de joie, les projets et les espérances auxquels donna lieu ce revirement de fortune, Marguerite, loin de partager l'allégresse de sa famille, semblait plus tristement préoccupée que jamais. Le lendemain elle donna congé pour un jour à ses élèves, et tandis que sa tante était sortie afin de répandre l'heureuse nouvelle, elle dit à sa sœur qu'elle avait des arrangements à prendre et désirait rester seule pendant quelques instants. Il y avait environ deux heures qu'elle était enfermée, lorsque Rose, qui s'était assise dans le petit jardin attenant à la maison, vit accourir à elle Ernest Heathwood. Informé de l'événement qui changeait si complétement le sort de Marguerite, il venait pour se ménager une entrevue avec elle, et Rose ne crut pas devoir résister à ses instances.

Marguerite rougit en l'apercevant, et lui rendit assez froidement son salut. Ernest, blessé de cet accueil, lui ayant demandé si elle attribuait sa visite à des motifs intéressés :

« Non, répondit-elle, non, je ne vous fais pas cette injure... je ne serais pas moi-même capable de tels sentiments; pourquoi vous en soupçonnerais-je capable? Maintenant encore, comme lors de notre dernière entrevue, je vous répète : que je prierai sans cesse le ciel de vous bénir, vous et les vôtres, et de vous mettre à l'abri de la pauvreté qui, aux yeux du monde, est le plus grand des crimes.

— Mais, Marguerite, interrompit Rose, nous n'avons plus à redouter la misère, et sir Thomas lui-même n'a-t-il pas dit qu'il vous préférerait à toute autre femme si vous aviez seulement une modique fortune?

— Je n'ai pas même une modique fortune, répliqua la noble jeune fille se levant de sa chaise et appuyant la main sur une pile de livres de comptes qu'elle était à compulser lors de l'entrée de sa sœur et d'Ernest; je m'en rapporte à vous, monsieur Heathwood, car vous me comprendrez quand je vous aurai dit que je me suis trouvée engagée d'honneur à partager la fortune bonne ou mauvaise de ma famille.

— Oui, vous avez dignement usé de sa prospérité, et dignement soulagé son infortune! s'écria Ernest avec enthousiasme.

— J'aime à penser que vous êtes sincère, et je vous remercie, reprit-elle en

baissant les yeux; maintenant, souffrez que j'entre dans quelques détails sur mes projets pour l'avenir. La malheureuse faillite de mon père a ruiné bien des personnes qui avaient placé en lui toute la confiance qu'il méritait et qu'il a cependant trahie… Non, ce n'est pas là ce que je voulais dire, se hâta-t-elle d'ajouter, il ne l'a pas trahie; mais la mer, les vents, les erreurs et la mauvaise foi de ceux avec lesquels il était en rapports d'affaires, ont conspiré contre lui et ont fini par l'entraîner dans l'abîme. Des lèvres qui jusque-là l'avaient béni, le maudirent alors, et chacune de ces malédictions sembla amasser sur sa tête des souffrances dont je fus seule témoin. Tout! tout, jusqu'au dernier anneau qui ornait son doigt, fut abandonné sans regret à ses créanciers; il ne se réserva rien, et cependant il leur entendit toujours crier à ses oreilles: Payez! payez! A la fin il leur abandonna sa vie! Et moi, qui savais si bien ce qu'il y avait de probité dans ce noble cœur, alors que son cadavre restait gisant dans notre maison, faute d'argent pour payer sa sépulture, je fus encore condamnée à recevoir des lettres pleines de reproches et d'accusations. Dans le silence de la nuit, je m'agenouillai auprès du cercueil de mon père. La mort avait respecté ses traits; je pus compter et baiser les rides que ses chagrins et les outrages d'un monde dur et injuste avaient gravées sur son front… Hélas! combien vivement je sentis, en cet instant, face à face avec sa froide dépouille, la réalité du malheur qui venait de me frapper; la réalité de notre cruelle séparation! Ce qui se passa en moi, je ne saurais vous le dire, mais je crus voir paraître devant mes yeux l'ombre de mon pauvre père; je passai de longues heures à converser avec lui, et quand vint le matin, avant de m'éloigner de son cadavre, j'avais juré que, tant que je posséderais la faculté de penser et d'agir, je consacrerais ma vie et mes efforts à satisfaire aux engagements que ses malheurs l'avaient mis dans l'impossibilité de remplir, et, bien que j'aie employé ce que je gagnais pour payer les dettes de mon père, j'avoue à ma honte qu'un moment j'ai presque oublié ma promesse… car j'ai formé des rêves de bonheur dans lesquels sa mémoire n'entrait pour rien… Ernest! j'ai déjà été punie de cette faute par bien des souffrances, et je dois continuer longtemps à l'expier! Je viens de feuilleter ces livres de comptes, et je me suis aperçue qu'après avoir soldé la totalité des dettes que j'ai acceptées comme miennes, je n'aurai plus à ma disposition que quelques centaines de livres… Je vous le répète encore, fasse le ciel que vous soyez heureux avec votre riche fiancée, et souvenez-vous que la seule, l'unique consolation qui puisse m'aider à supporter notre séparation, est l'assurance que j'ai fait mon devoir. »

Ernest Heathwood écouta ces paroles avec beaucoup plus de résignation que Rose et Marguerite elle-même ne l'eussent supposé capable d'en montrer dans une telle circonstance. Il semblait infiniment plus touché de la grandeur d'âme de la fille du marchand que de son propre malheur à lui; il finit même par entrer tout à fait dans les vues de Marguerite, et la chaleur avec laquelle il lui exprima son admiration pour la noble résolution qu'elle venait de prendre, ne laissait aucun doute sur sa sincérité.

Quelque désintéressés, quelque héroïques que soient les motifs qui poussent une jeune fille à renoncer à l'homme qu'elle aime, il est bien naturel qu'elle s'attende à lui voir accueillir son sacrifice avec désespoir; aussi Marguerite éprouva-t-elle, après le départ d'Ernest, un sentiment d'indicible tristesse. Pesant dans son esprit les moindres circonstances de leur entrevue, elle se dit qu'elle s'était trop hâtée de lui livrer son cœur et qu'elle avait été bien vite oubliée!

La pauvre Rose, qui venait d'éprouver

en si peu de temps deux cruelles déceptions, reçut de sa sœur de sévères reprimandes pour avoir amené Ernest en sa présence. Il est inutile d'ajouter que les larmes et les remontrances de miss Sunderland furent impuissantes à ébranler la détermination de Marguerite; et elle donna l'ordre à son avoué de faire remettre à tous les créanciers du défunt les sommes qui leur étaient dues, en leur tenant compte même des intérêts échus, à dater du jour de la faillite.

A la suite de ces préoccupations d'affaires, Marguerite reprit ses occupations accoutumées. Sa conscience était satisfaite, mais la perte de ses espérances de bonheur avait trop de prise sur son âme. Incapable de se rattacher à rien, elle se promenait un jour languissante au milieu des fleurs que Rose se plaissait à cultiver; elle était seule, sa sœur semblait la fuir, sans doute à cause de sa tristesse, lorsque le bruit d'une voiture attira ses regards du côté de a rue. Quelle fut son émotion lorsqu'elle vit Ernest Heathwood accompagnant son père, et tous deux s'avancer vers elle!

« Je vous avais avoué, miss Sunderland, lui dit le vieux baronnet d'un ton qui trahissait beaucoup plus d'agitation mais moins d'embarras que lors de sa première visite, je vous avais avoué qu'il me fallait vingt mille livres pour soutenir mon crédit et sauver ma famille de la misère. Je vous avais dit que je désirais trouver pour mon fils une femme qui lui apportât cette somme en dot; et je viens maintenant vous demander, en son nom, votre main...

— Monsieur!...

— Oui, mademoiselle, j'étais le plus fort créancier de votre père, et, bien que je n'eusse à lui reprocher, à mon égard, aucun mauvais procédé, l'idée de voir sa fille devenir l'épouse de mon fils ne me souriait nullement. Mais la somme que vous m'avez si noblement restituée étant considérée depuis longtemps par moi comme perdue, permettez donc que je la reçoive comme étant votre dot; elle m'a arraché à une ruine imminente et sans m'obliger à sacrifier le bonheur de mon fils.

— Comment... monsieur, dit Marguerite, qui n'osait se fier au témoignage de ses sens, je ne puis comprendre... Votre nom?...

— Notre nom primitif était Simmares, répondit Ernest avec empressement; mais je n'ai pas cru devoir vous en informer en raison des circonstances dans lesquelles votre père et le mien se trouvaient. Lors de notre dernière entrevue, je savais combien mon père serait touché de votre désintéressement... maintenant, Marguerite, continuez-vous à douter de mon affection?

— Qui vous a dit que j'en eusse douté? demanda-t-elle en rougissant.

— Rose elle-même, répliqua Ernest, et la voici justement qui arrive pour certifier son accusation.

— Je savais tout, ma chère sœur, s'écria la jeune étourdie; hier soir j'ai rencontré M. Ernest, et depuis j'ai pris à tâche de vous éviter pour ne pas être tentée de trahir son secret. »

Marguerite baisa sa sœur au front, prit le bras que sir Thomas lui offrait pour rentrer chez elle, et bientôt la fille du marchand devint l'heureuse épouse d'Ernest Heathwood.

ANTOINE DELMANS.

Le Petit Roland.

LÉGENDE

Imitée de l'allemand.

—

Madame Berthe, sœur de l'empereur Charlemagne, ayant épousé le chevalier Milon, malgré la volonté de son frère, dut quitter le palais pour suivre son époux. Mais le malheur accompagna le couple

Le petit Roland.



J^al des Demoiselles XIe Année N° 1. Rousseau d'après Devéria Imp Lemercier Bénard et Cie

« Relève-toi, ma sœur, en faveur de ton fils je te pardonne »

conjugal. En passant une rivière, Milon fut emporté par le courant. Restée seule avec son fils, qui avait nom Roland, exilée, sans asile, Berthe vint habiter le creux d'un roc, non loin d'Aix-la-Chapelle. Un jour, après s'être lamentée sur son sort, elle appela son enfant qui s'amusait à jouer au grand air, et lui dit : « Mon Roland, ma consolation, va à la ville, prie pour avoir un peu de pain et de viande, et rends grâces à celui qui t'en donnera. »

L'empereur Charlemagne, entouré de toute sa cour, était à table, dans une vaste salle de son palais ; de nombreux esclaves apportaient les plats et les coupes ; les convives étaient réjouis par les sons des flageolets et des cithares... Sous le péristyle du palais, il y avait beaucoup de malheureux qui étaient joyeux de recevoir leur part de viande et de boisson, et ne faisaient pas attention à la musique.

L'empereur regardait avec plaisir ces pauvres gens qu'il rendait heureux, lorsqu'il vit de loin un gentil garçon qui s'approchait en fendant la foule ; il ne s'arrêta pas au milieu des mendiants, et se dirigeant vers la grand'salle, il y entra comme si le palais était à lui, enleva un plat du milieu de la table, et l'emporta.

L'empereur se dit à part lui : Qu'est-ce qui se passe sous mes yeux ? voilà une grande effronterie. Mais comme il ne fit aucune observation à ses esclaves, on laissa s'en aller le petit garçon.

Quelque temps après il revint, s'approcha brusquement du roi, et saisit sa coupe d'or.

« Halte-là !... hardi coquin ! » s'écria Charlemagne. Mais le petit garçon ne se dessaisit pas de la coupe et le regarda fixément.

D'abord la figure de l'empereur avait été sévère ; mais le rire bientôt remplaçant la colère, « Tu entres dans cette salle dorée, dit-il à l'enfant comme on entre en un verger ; tu prends un plat sur la table de l'empereur comme on cueille une pomme à l'arbre vert ; tu me prends la mousse de mon vin rouge, comme on puise dans un puits frais.

—La paysanne, répond le petit garçon, cueille la pomme à l'arbre vert, et puise de l'eau dans le puits frais ; mais à maman il faut le gibier, le poisson et la mousse du vin rouge.

— Si ta mère est une aussi noble dame que tu t'en vantes, elle a sans doute un château de plaisance dans lequel elle tient une cour brillante. Dis-moi qui est son maître d'hôtel ? qui est son échanson ?

— Ma main droite est son maître d'hôtel, ma gauche est son échanson.

— Dis-moi quels sont ses gardes fidèles ?

— Mes yeux bleus, qui veillent sur elle à toute heure.

—Dis-moi quels sont ses gais chanteurs ?

— Ma bouche vermeille.

— La noble dame a de braves serviteurs, en vérité ; mais sa livrée est bizarre... c'est comme un arc-en-ciel.

— J'ai vaincu quatre petits garçons, un dans chaque quartier de la ville, et pour tribut j'ai exigé de chacun d'eux un morceau de drap. Ces morceaux se sont trouvés d'une couleur différente, et maman m'en a fait un sarrau.

—Cette dame possède, à ce que je vois, les plus braves serviteurs ; c'est sans doute une reine de mendiants, tenant table ouverte.... Elle ne peut être loin de mon palais...Que trois dames et trois seigneurs de ma cour aillent me la chercher ! »

Le petit garçon, qui tenait toujours la coupe, l'emporta vite hors de la salle splendide. Trois dames le suivirent accompagnées de trois seigneurs.

Un quart d'heure se passa ; le roi regardait au loin ; il vit dames et seigneurs qui revenaient.

Charlemagne jeta un cri. « Ah ! se dit-il, je me suis moqué publiquement de mon propre sang, de ma propre chair... mon Dieu ! c'est ma sœur Berthe, qui, pâle, sous la robe grise du pèlerin, entre dans mon riche

palais, le bâton du mendiant à la main! »

Madame Berthe, tremblante, tomba aux pieds de l'empereur. Alors l'ancienne rancune se réveillant en lui, il regarda sa sœur avec colère. Elle baissa les yeux sans oser parler; mais le petit Roland relevant la tête, dit en regardant Charlemagne: « Je vous salue, mon oncle! »

Le roi, ému du courage et de la naïveté de cet enfant, dit à Berthe, d'une voix adoucie : « Relève-toi, ma sœur; en faveur de ton fils je te pardonne!

— Ah! mon cher frère! dit madame Berthe, se relevant joyeuse; que le petit Roland te récompense un jour de tes bontés envers moi; qu'il devienne, tel que toi, l'auguste emblème des héros; que sa bannière et son écusson portent les couleurs de différents royaumes; qu'il puisse se placer à la table de bien des rois, et leur prouve qu'il ne respire que pour le salut et l'honneur de son propre pays. »

Docteur Jost.

Ève et la Chenille.

Quand l'épouse d'Adam, par le serpent trompée,
De l'arbre défendu cueillit le fruit mortel,
Et que du chérubin la flamboyante épée
Chassa du paradis le couple criminel,
Se tenant par la main, dans leur douleur profonde,
Ils marchaient en silence et s'emparaient du monde.
Pour la première fois le père des humains
De sa sueur trempa la terre,
Et, retournant le sol, à regret tributaire,
Il dut sa subsistance au travail de ses mains.
Ève, à de moindres soins livrée,
Préparait le repas à l'heure du repos,
Cueillait la mûre noire ou la figue dorée,
Des arbres trop chargés étayait les rameaux,
Ou conduisait la source à la plante altérée.
De rosiers enlacés, ses mains avaient formé
Au devant de sa grotte un berceau parfumé;
Et souvent, au lever de la naissante aurore,
Elle avait observé sur les tiges des fleurs
Une chenille, au corps peint de vives couleurs,
Qui, joyeuse, rongeait les boutons près d'éclore.
Mais un jour, du berceau, vers l'heure de midi,
Ève avec son époux gagnant le frais asile,
Dans un réseau soyeux vit l'insecte, immobile;

Surprise, elle le prend : il est froid, engourdi ;
Sa forme première est changée ;
Une coque noirâtre et de forme allongée
Enveloppe son corps insensible et roidi.
La compagne d'Adam s'épouvante et s'écrie :
« Qu'est ceci, cher époux? serait-ce point la mort?
Ce petit animal qui, si gaiement encor,
Cheminait ce matin sur la branche fleurie,
Vois comme il est glacé : c'est la mort! c'est la mort!
O péché! que de maux tu traînes à ta suite!
Par les enfants de l'homme être à jamais maudite,
N'était-ce point assez, Seigneur, et fallait-il
Punir aussi de mort, à cause de mon crime,
Ces pauvres animaux, nos compagnons d'exil?
Et toi, chenille, et toi, ma première victime,
Je veux te conserver : ta vue à chaque instant
Viendra me rappeler le sort qui nous attend. »
Elle rentre à ces mots dans sa grotte, et dépose
L'insecte transformé, sur des feuilles de rose ;
Et son œil, chaque fois qu'elle entre ou qu'elle sort,
Contemple avec effroi ce témoin de la mort.
Mais voilà qu'un matin, ô surprise! ô merveille!
L'insecte inanimé tout à coup se réveille :
Du linceul écailleux, qu'il brise avec effort,
Un papillon brillant d'azur, de nacre et d'or,
Lentement se dégage et dans les airs s'élance,
Sur les roses il se balance ;
Séduit par leur éclat, il s'y pose d'abord ;
Puis, bientôt dégoûté de ces fleurs périssables,
Vers les plaines du ciel dirigeant son essor,
Il franchit de l'Éden les murs infranchissables.
Ève le suit des yeux, et dit : « O mon époux!
J'en crois la sainte voix qui dans mon cœur résonne :
Le Dieu qui nous punit, c'est le Dieu qui pardonne ;
S'il nous chassa d'Éden dans son juste courroux,
Tout espoir d'y rentrer n'est pas perdu pour nous.
Quand l'ange de la mort, fermant notre paupière,
De l'instant solennel viendra nous avertir,
Quittant d'un corps souillé la dépouille grossière,
Sur les ailes du repentir
Nous remonterons purs au séjour de lumière. »

Fables, par L. A. Bourguin.



Revue des Théâtres.

—

Le Vaisseau Fantôme, opéra en deux actes, paroles de M. Paul Foucher, musique de M. Dietch, décorations de MM. Philastre et Cambon.

La scène se passe dans l'île de Shetland, l'ancienne Thulé.

Le théâtre représente une salle de la maison de Barlow, riche négociant; les fenêtres donnent sur des rochers. Il est nuit.

Barlow s'est embarqué pour aller faire des échanges de commerce; Minna, sa fille, préside la veillée où se sont rendus les habitants de l'île, afin de remplacer auprès de la jeune fille le père dont elle regrette l'absence; Minna regrette aussi celle de son fiancé Magnus, son ami d'enfance, qui a disparu depuis trois mois, sans qu'on puisse savoir ce qu'il est devenu.

« Il manque à la veillée un vieux récit bien noir,

dit Éric, jeune marin au service de Barlow,

De ces récits qui font que tout le monde tremble.
Nous allions oublier d'avoir peur .. et le soir,
N'est-ce pas pour cela qu'à grand nombre on [s'assemble?

« A votre tour, Minna, chantez! — Je ne sais rien, répond la jeune fille. — Si! vous murmurez sans cesse une lugubre histoire. — Vous vous trompez, Éric, dit-elle toute troublée. — Oh! non. Dans votre oratoire vous chantez sur Troïl, le pirate, une étrange légende. — Veuillez nous la dire, Minna, » s'écrient les jeunes filles. Minna chante.

« De Satan, mobile royaume,
» Pour jamais sur la mer jeté,
» Voyez! c'est le vaisseau fantôme
» Qui flotte dans l'immensité.

» Il est un cap que Dieu garde lui-même,
» Dont nul n'approche impunément;
» De le franchir malgré Dieu, qu'il blasphème,
» Soudain Troïl a fait serment.
» Grâce à l'enfer, vers le cap redoutable
» Par la tempête il est porté.
» Il est au but!... mais l'orage implacable
» Pour lui devient l'éternité!

» Depuis ce jour vainement criant: grâce!
» Troïl aux flots mêle ses pleurs;
» Il lui faudra, pour que le ciel se lasse,
» Une compagne en ses douleurs.
» Jusqu'à la mort une femme constante
» Pourra seule changer son sort;
» Mais nulle femme à cette âme souffrante
» N'est fidèle jusqu'à la mort.»

— C'est un matelot de mon père
Qui m'a fait ce récit: de plus il révéla
Que ce pauvre Troïl peut descendre sur terre
Un jour, tous les sept ans; seulement ce jour-là
Sur son front s'apaise l'orage
Qui fait que tout navire autour de lui périt.

—Vous ne savez pas tout, dit Magnus, apparaissant au fond de la salle.

A ce lugubre chant manque un dernier couplet:
Écoutez! que ma voix achève
Des crimes du maudit le récit incomplet.

« Contre cet homme et son œuvre infernale
» Son pilote se révolta.
» Frappé lui-même en leur lutte fatale,
» Troïl aux vagues le jeta;
» Mais sur sa main la plaie accusatrice,
» Sans se fermer, reste à jamais;
» Au bras sanglant jamais de cicatrice!
» Au cœur coupable plus de paix! »
— Oh! non,
dit Minna,
vous vous trompez! l'infortuné, j'espère,
D'un meurtre ne s'est point souillé.
—Trop sûrement le crime, hélas! m'est révélé;
Ce pilote tué par lui, c'était mon père.
A peine je naissais.
— Qui de sa mort a donc pu vous instruire?
— C'est un avis du ciel. »

La veillée est finie; les assistants se lèvent, Minna les remercie d'être venus lui tenir compagnie, et leur dit: Au revoir! Magnus les laisse partir. « Pourquoi, quand mon père est absent, restez-vous seul avec moi à cette heure? lui dit Minna étonnée. — Cette heure est solennelle, répond Magnus. Je vous aime, Minna... Dans le couvent voisin, Dieu voulait en vain m'appeler à lui, je reviens à vous... Ma faute même doit m'obtenir grâce à vos yeux...

que puis-je espérer ? — J'ai pour vous la tendresse d'une sœur, répond Minna, et si mon père y consent, je vous suivrai à l'autel. — Ah ! s'écrie Magnus, par votre voix c'est Dieu qui me pardonne ! (*Il sort.*)

Le tonnerre commence à se faire entendre.

.... Il fait nuit,
dit la fille de Barlow,
et l'orage
Ébranle les rochers de la vieille Thulé.
De mon père, seigneur, détourne le naufrage,
Ramène le vieillard à l'enfant consolé.
Mais ce Troïl, qu'au loin entraîne
Sur les flots le courroux du ciel,
D'où vient que jour et nuit, plaintive et souveraine,
Son image me suit comme un rêve éternel ?

La foudre tonne !
Le flot bouillonne,
L'éclair sillonne
Un ciel d'airain,
Et son navire
Toujours chavire !
Mais le martyre
N'a pas de fin.
Comme en démence,
Il recommence
Sa route immense
Au sein des mers ;
Et pour lui l'onde,
Qui toujours gronde,
Sombre et profonde,
Touche aux enfers.
Dans l'insomnie
Ton agonie
Est infinie.
Pauvre pêcheur !
Plus de courage,
Et de l'orage
Toute la rage
Passe en ton cœur.
Mon Dieu ! laisse reprendre haleine
A ce coupable repentant !

L'orage se calme.

Soulage un peu cette âme en peine,
Dans son purgatoire flottant.
Pour un instant cesse de le proscrire ;
Sur ce front, si longtemps sans paix et sans sommeil,
Laisse tomber, Seigneur, ton immortel sourire,
Que les humains appellent le soleil !

Le jour paraît, le ciel est inondé de lumière.

Éric accourt annoncer que Barlow est sur le rivage ; son vaisseau s'est perdu, mais lui a été sauvé par un vaisseau étranger. Dans sa joie, Minna remercie Dieu de lui avoir rendu son père.

Le théâtre représente le bourg de Shetland où habite Barlow ; des tables sont placées devant les maisons. Au fond on aperçoit la mer.

Barlow arrive en causant avec sa fille. « J'ai failli ne plus te revoir, lui dit-il, si, dans ma détresse, un brave capitaine suédois, Waldemar, ne m'avait recueilli sur son bord. — Je prouverai ma reconnaissance au sauveur de mon père. — Il faudra lui prouver mieux que cela, ma fille ; il a vu ton image (il lui montre un portrait suspendu à son cou), il t'aime déjà, et déjà, en ton nom, je lui ai promis mariage. » Minna s'effraye. « Rassure-toi, il te plaira. Un vaisseau magnifique, qui tient du prodige pour la vitesse, on dirait le vaisseau fantôme... » Minna tressaille. « L'appui du capitaine peut seul relever mon commerce, et un gendre opulent me plaît fort ! — Mais ce pauvre Magnus qui m'aime et à qui vous m'aviez promise. — Quoi ! le fils d'un simple marin ? Magnus ne doit plus penser à toi. » Barlow rentre chez lui avec sa fille.

Les Shetlandais accueillent et fêtent les marins du vaisseau suédois ; Éric offre à Scriften, le pilote, de boire ensemble. « Nous avons notre vin, lui répond-il, dont vous ne pourriez boire deux rasades. — Bah ! nos gosiers sont doublés de cuivre comme nos vaisseaux... pour preuve, voilà du rhum dans lequel nous avons mêlé de la poudre. — C'est de l'eau de fontaine, » répond le pilote, après en avoir bu ; puis il offre du vin de sa gourde à Éric, qui le rejette en disant : « Quel goût bizarre ! et dans quel pays fait-on telle vendange ? Mais si nous ne pouvons boire ensemble, au moins que nos voix s'unissent. — Vos voix ne sauraient se faire entendre à côté

des nôtres! — Comment! nous qui échangeons nos refrains d'une île Orcade à l'autre! Écoutez :

Sur nos rochers sauvages,
Au sein des flots tremblants,
Tous les vents des rivages
Bercent nos premiers ans.
Pour la pêche ou la proie
La mer nous fait oiseaux.
Comme une aile on déploie
Sa voile sur les eaux.

« Tels sont nos chants. — Vous pourriez endormir des enfants, » répond le pilote avec ironie. Il chante à son tour.

Au bord, lorsque l'on danse
Sur les flots furieux,
Notre ronde s'élance
Et va frapper les cieux ;
Musique solennelle,
Pour nous la foudre bat
La mesure éternelle,
Sur un débris de mât.

« Que ces accents sont sinistres! » disent les Shetlandais, se retirant effrayés. Waldemar paraît, et d'une voix de Stentor fait cesser les chants de ses marins et leur ordonne de retourner à bord. En ce moment, Minna, qui, malgré le courroux de son père, veut consacrer sa vie à consoler Magnus, s'avance en tremblant. « Un capitaine, se dit-elle, doit avoir l'âme généreuse; il m'approuvera de le refuser... Allons! du courage. » Waldemar l'aperçoit, s'approche d'elle, puis d'une voix douce et mélancolique il lui raconte ses malheurs.

Par les vents promenées
Sur des mondes flottants,
D'étranges destinées
M'ont égaré longtemps,
Longtemps ma sombre voile
Au ciel toujours en feu
Demanda son étoile,
Phare posé par Dieu,
Sur ton front dans l'orage
L'a fait briller le sort...
Sois l'ange du rivage!
La Madone du port!

Minna est émue. Cependant elle veut fuir. « En mon absence, dit-elle, pensant à Magnus, il est quelqu'un qui pleure... — Il est quelqu'un qui meurt si vous vous éloignez, répond le capitaine. — Eh bien, si je peux consoler un ami... plus tard... je serai votre femme. — Ah! ce bonheur ne saurait être trop attendu; mais par l'ordre de celui qui règne sur moi, ce soir mon vaisseau doit partir... »

Suivi de Magnus, Barlow entre. Il veut avancer le mariage de sa fille, son consentement lui est nécessaire. « Vous êtes libre, Minna, » lui dit Magnus. Minna hésite entre ses deux prétendants; mais son père insiste en faveur du riche capitaine, et Minna consent à l'épouser; d'ailleurs, elle l'aime... Il est seul, il est malheureux! Le pauvre Magnus s'éloigne, voyant dans cette décision le doigt de Dieu qui l'appelle à lui; et Barlow, qui se réjouit de pouvoir rétablir sa fortune par ce mariage, rentre chez lui avec sa fille et le capitaine.

Le théâtre représente la pointe de l'île; à gauche est le monastère de Saint-Olla; à droite, au fond, un rocher; à droite, encore au fond, le vaisseau suédois. Le ciel est sombre et nuageux.

Magnus, en costume de moine, est à genoux devant la porte du monastère; il demande pardon à Dieu d'avoir voulu quitter ses saints autels. Derrière lui sont le prieur, les moines et le peuple. Le prieur relève Magnus, le fait entrer dans le couvent; les moines le suivent, et le peuple se retire.

Minna descend des rochers; elle se rend au monastère pour y prier avant son mariage; Magnus sort, il relève son capuchon. « Quoi! vous sous ces habits! s'écrie Minna étonnée. — Oui, répond le moine; mon père, une nuit, m'est apparu, et m'a dit : « Le capitaine du vaisseau fantôme a mis fin à » mes jours; dans la lutte, j'ai fait à sa main » une blessure qui saigne toujours. Mon fils, » Dieu te réclame pour servir ses autels et » pour remplir un douloureux devoir! » puis l'ombre a disparu. Voilà pourquoi je vous

avais quittée pendant trois mois... et vous savez bien pourquoi j'étais revenu... mais:

Désormais plus de plainte;
Toute vie est éteinte
En mon âme ici-bas!
Sous ma robe de bure
J'ai caché ma blessure,
Vous ne la verrez pas!
Mina, soyez heureuse!
Sur la terre orageuse
Je n'ai plus d'avenir...
Du céleste rivage,
Suivant votre voyage,
J'y reste pour bénir.

Le capitaine s'avance; il désire parler seul à sa fiancée... Magnus se retire. « Minna, lui dit-il avec tristesse, un mot... un seul... Adieu! — Mon père a votre foi, s'écrie douloureusement Minna, ses amis sont conviés, pourquoi me trahir? — Ah! je vous aime... mais j'ai pitié de vous. — Non, vous ne m'aimez pas! — Vous accusez Troll, quand c'est pour vous qu'il se sacrifie. — Troll! s'écrie Minna. — Oui! le maudit, c'est moi! Mon cœur fut longtemps pur, mais l'orgueil un jour m'a possédé; pour m'égaler à Dieu, je me suis uni à l'enfer, et l'enfer m'a gardé. — Puisque s'il est une femme qui vous aime jusqu'à la mort, elle peut racheter votre âme, je vous sauverai. — Plus d'une l'a tenté, mais en vain... Laissez-moi, pauvre femme, que votre supplice ne double pas le mien. — Non! à force de prières je fléchirai le courroux de Dieu. »

En ce moment l'orage gronde, le ciel est sillonné d'éclairs.

« Fuis, s'écrie Troll; la mer m'appelle et s'agite comme un coursier qui accuse les retards de son pâle cavalier; l'éclair brille, Dieu l'allume pour éclairer ma course, qui n'a jamais de port, pas même de tombeau! — Non, je reste! Ton malheur m'attache à toi pour te sauver. Avant de te connaître, t'aimer n'était que le bonheur, maintenant c'est le martyre. — Ah! dit Troll, ton amour me fait espérer le pardon. »

Barlow, les conviés, de jeunes Shetlandaises et les habitants de l'île viennent pour assister au mariage du capitaine et de Minna; Magnus et les moines sortent du monastère. C'est Magnus qui est chargé de bénir les époux. « Échangez vos anneaux, » leur dit-il. Minna présente son anneau à son fiancée, il découvre vivement sa main... on y voit sa blessure... « C'est Troll le maudit! s'écrie Magnus avec horreur. Fuis! ne souille point notre île; ta patrie est la tempête. Fuis! anathème sur le maudit! anathème! — Anathème! repète le peuple. — A moi, mes compagnons, s'écrie Troll. Adieu, Minna, je pars. » Minna serre son père sur son cœur, puis rejoignant le maudit: « Sois donc sauvé, lui dit-elle, car je t'aime et t'aimerai jusqu'à la mort. » Elle s'élance suivie de Troll; tous deux gravissent les rochers et se jettent dans la mer.

Au même instant, le vaisseau fantôme s'engloutit avec un bruit terrible; les nuages se dissipent, et laissent voir, dans une apothéose lumineuse, Minna conduisant aux pieds de Dieu le maudit, dont, par le sacrifice de sa vie, elle vient d'acheter le pardon.

Le sujet de cet opéra est une superstition des peuples du nord, qui croient dans chaque tempête voir courir le VAISSEAU FANTÔME.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Nécrologie.

Mesdemoiselles, nous avons à vous annoncer la perte d'un de nos plus zélés collaborateurs, M. Auguste Dumonchau. Né à Strasbourg, en 1813, d'un famille honorable, il avait fait au collége de sa ville natale de brillantes études. En 1830, il vint à Paris concourir pour l'admission à l'école normale, qui venait de reprendre son nom et d'être reconstituée sur ses anciennes bases, et fut admis dans un rang distingué. Mais il avait plus d'enthousiasme pour la révolution de juillet que l'Université ne l'eût désiré d'un

jeune homme qu'elle voulait admettre sur les degrés de sa hiérarchie. Il fut donc en 1831, ainsi que plusieurs de ses camarades, forcé de quitter l'école. Cependant sa famille, à laquelle de cruels revers de fortune venaient pour la troisième fois d'enlever tout ce qu'elle possédait, avait compté trouver en lui un soutien. Il ne voulut pas que cet espoir fût deçu, et fit, à force de travail et de veilles, ce qui lui eût coûté bien moins de peine si la carrière qu'il devait parcourir ne lui eût été brusquement fermée. Forcé par cette nécessité de sa position de se livrer à un travail plutôt lucratif qu'utile à sa renommée, Auguste Dumonchau n'a pu attacher son nom qu'à un bien petit nombre de productions. Celles qu'il a signées prouvent du moins ce qu'eussent été les œuvres qu'il eût pu, dans un avenir très-rapproché, livrer au public, après les avoir mûries par l'étude et la réflexion, et que pouvaient attendre de lui ceux qui savaient quelle connaissance approfondie il avait des langues anciennes, des langues étrangères, de l'histoire, et surtout quelle était son ardeur pour le travail. Outre ce journal, auquel il a fourni des articles que vous n'avez pas oubliés sans doute, il est un ouvrage qui doit beaucoup à sa collaboration, c'est le *Dictionnaire encyclopédique de l'histoire de France*, publié sous la direction de M. Ph. Lebas, dans lequel il a inséré de nombreux articles qui se font autant remarquer par l'élégance et la rapidité du style que par la richesse de l'érudition.

Auguste Dumonchau est mort d'une fièvre cérébrale causée par l'excès du travail. La nuit qui précéda le jour de sa mort, dans son délire, des visions vinrent lui représenter toutes les scènes de sa vie passée; puis il se sentit mourir, il voyait près de lui son cercueil, et bondissait sur son lit pour échapper à la mort, afin de soutenir son vieux père âgé de soixante-treize ans, d'aider à ses jeunes frères.. Heureusement sa famille s'est dignement conduite : elle se charge de son père et s'occupe de placer ses deux frères.

Auguste Dumonchau était aimable et spirituel; son cœur était noble et généreux. Savant, bon et modeste, modèle d'ordre et d'économie, on l'aimait comme un frère, comme un ami. Donnez-lui quelques regrets, mesdemoiselles; il est mort jeune, et il n'a point été heureux...

L. L.

Correspondance.

—

Je t'ai parlé souvent des splendeurs de Paris, jamais de ses misères... c'est qu'elles sont bien tristes! Ah! les gens riches ne savent pas, en s'asseyant devant une table somptueusement servie, combien il y a de pauvres gens qui ne peuvent dîner faute d'un morceau de pain; ils ne savent pas quand ils s'étendent dans un bon lit bien chaud, combien il y a de pauvres gens qui ne peuvent dormir parce qu'ils ont froid, assis sur une chaise de paille... S'ils le savaient, pour éviter le remords, qui fait plus souffrir que la faim, que le froid, ils s'empresseraient de donner un plat de leur table, un matelas de leur lit, un peu de leur or, afin d'être plus heureux eux-mêmes en doublant leur bonheur par le bonheur des autres... Souvent c'est le même toit qui couvre et l'opulence et le dénûment. Au-dessus des salons dorés se trouvent les mansardes... A Paris se rencontrent les extrêmes : richesse, pauvreté ; l'une vient s'y montrer au soleil, l'autre s'y cacher dans l'ombre... Tu t'étonnes sans doute de ce qu'à mon âge on fasse d'aussi sérieuses réflexions... c'est que, vois-tu, je connais déjà ce remords dont je te parle, et voici comment. Une vieille demoiselle demeurait rue de la Paix, juste au-dessus de ma petite chambre. Nous avions toutes les deux une caisse au bas de notre fenê-

tre. Un jour nous nous rencontrâmes sur l'escalier; je venais d'acheter des pieds de réséda, de pensées, de violettes, pour renouveler les plantes de ma caisse. La vieille demoiselle me fit des excuses de ce qu'en arrosant ses fleurs, l'eau qui retombait entraînait de la terre et venait faner mes fleurs : « Vous pardonnez donc à la *petite jardinière?* » me dit-elle en branlant la tête. « Oui, mademoiselle, et pour preuve, je vous prie d'accepter ces belles touffes de pensées. » Plus tard je la rencontrai encore, elle me pria d'accepter un cornet de fleurs de tilleul. « Je les ai ramassées pour vous, me dit-elle, en me promenant aux Tuileries. » L'hiver, je la revis plusieurs fois ; elle était pâle, m'évitait, me reconnaissait à peine quand je lui disais : « Bonjour, mademoiselle... » Le 7 janvier au soir, j'avais mal à la tête, je me fis une infusion de ses fleurs de tilleul et je dormis tout d'un somme jusqu'à sept heures du matin, que des pas nombreux se firent entendre au-dessus de ma tête. C'est le 8 janvier, me dis-je, la vieille demoiselle déménage... c'étaient les gens de justice qui venaient d'arriver... La pauvre demoiselle était morte !... Après être restée toute une froide nuit, sans feu, sans se coucher, le matin elle s'était jetée par la fenêtre en passant devant la mienne. Il ne lui restait que deux sols dans sa bourse ! Et moi qui avais si bien dormi, grâce à ses fleurs de tilleul, pendant qu'elle souffrait son agonie; et quelle agonie que celle de l'être qui va se donner la mort!... Mon Dieu! si un nouvel Asmodée enlevait les toits de nos maisons, que de contrastes il découvrirait dans cette ville, de splendeurs et de misères !

Pour adoucir le cuisant souvenir de cet événement, qui est et sera toujours présent à ma mémoire, je vais au-devant de toutes les tristesses, je devine tous les besoins, je préviens toutes les demandes... tant j'ai peur du remords, de ce spectre qui apparaît le jour, la nuit surtout! et se mêle à tous nos plaisirs, à toutes nos joies pour les empoisonner... O ma mignonne! rappelons-nous sans cesse qu'il nous faut nous aimer, nous aider les uns les autres ! Songeons qu'il y a place pour tous au soleil et sur la terre! Donnons de l'argent si nous en avons, du travail si nous le pouvons, des consolations, des conseils, des soins, des démarches, nous le pouvons toujours; car si nous ne sommes rien par nous-mêmes, nous avons des parents, des amis... D'ailleurs rappelons-nous ces maximes : *Vouloir c'est pouvoir*, et *Ce que femme veut, Dieu le veut.*

En ce moment j'ai le *vouloir* de t'expliquer notre planche I, et prie Dieu de m'en donner *le pouvoir*.

Le n° 1 est un dessin de col amazone qui se brode au plumetis, sur belle mousseline. L'espace n'a pas permis de le placer dans le sens qui lui convient; mais tu sais que le droit-fil doit se trouver au milieu du col, à l'endroit qui est pointé. Ce col, tout dessiné, coûte 1 fr. 25 cent. au coin de la place Vendôme.

Le n° 2 est un dessin d'encadrement de mouchoir dont la crête de coq et le dessin se font en points de feston, en coton blanc, ou en coton de couleur, ou en soie jaune d'or. Ce mouchoir, sur bonne batiste, coûte, tout dessiné, 6 fr. *à la Brodeuse.*

Le n° 3 est le dessin du devant d'un camail qui se brode en soutache noire, sur gros-de-Naples noir; en soutache grise, sur mérinos gris; en soutache blanche, sur mérinos blanc; ces camails se ouatent, se doublent et se garnissent tout autour d'une frange torse, en soie pareille, haute de 8 centimètres.

Pour broder une robe en mérinos ou en casimir, façon amazone, ne prends qu'une des deux palmes du bas de ce dessin; et, en ajoutant à ces sept palmes d'autres palmes jusques en haut, lesquelles tu diminueras encore progressivement, tu auras le dessin du devant de la jupe.

Pour le corsage, tu commenceras par une palme un peu plus grande que celle qui termine le haut de la jupe et tu augmenteras les autres palmes dans de plus grandes proportions, de manière à finir le haut du corsage par la première palme qui se trouvera au bas de la jupe.

Pour la pèlerine de ta robe amazone, prends, sur ce dessin, le vermicelle qui est à côté de la plus petite des palmes, ainsi que cette palme, et brode, tout autour, vermicelle et palmes au-dessus de l'ourlet de la pèlerine, haut de 3 centimètres.

Si tu veux te faire une écharpe de tulle de coton ou de mousseline, brode tout autour, au crochet, ou en points de chaînette, ou même en cousant une petite ganse de coton blanc, le vermicelle qui sert de pied à ce dessin; dans le bas, brode deux rangs de grandes palmes, en contrariant le second rang, ou bien fais quatre rangs de petites palmes, toujours en les contrariant. Tu feras ensuite un petit ourlet tout autour de cette écharpe, et, avec une aiguille, tu passeras, dans ce petit ourlet, du coton blanc dont tu feras ensuite une frange nouée. Voilà pour jeter sur tes épaules dans une soirée habillée.

Si tu veux une écharpe pour faire des visites, achète 3 mètres de cachemire de cinq quarts de large : on peut dans la largeur faire deux et même trois écharpes; puis, en soutache vert pâle, sur cachemire vert, ou en soutache noire sur cachemire noir, tu brodes ce dessin comme je te l'ai indiqué pour l'écharpe précédente.

Le n° 4 est le dessin d'un joli chapeau d'enfant que j'ai vu chez Duprey, en me promenant boulevard des Italiens. Il faut bien aussi que je pense à ton jeune frère ! ce chapeau peut être noir, gris ou blanc, les rubans sont en satin. Il coûte de 20 à 24 f.

Le n° 5 est le dessin d'une bande de tapisserie en teintes plates.

Le n° 6, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin. Le signe qui représente le blanc et qui a de plus un point noir au milieu, se fait en soie blanche.

Je te ferai observer que les nuances *claires* se font toutes en soie.

Le fond se fait noir. Il est terminé des deux côtés par une raie rouge. Cette bande sert pour coussin, chaise, fauteuil, tête-à-tête; elle se coud à du velours d'Utrecht vert pâle, bleu pâle, jaune pâle. Ce dessin vient du *Symbole de la Paix*.

J'ai vu, rue Saint-Honoré, près la place Vendôme, un tricot qui peut être un *cache-nez* pour ton père, ou une *écharpe* pour t'entourer la tête et le cou en sortant d'un bal, d'une soirée.

Achète 140 grammes de laine anglaise rouge, bleue ou blanche, en un seul brin.

Deux aiguilles de bois de 25 millimètres de circonférence, terminées d'un bout par une boule de bois.

Mets à part 15 grammes de laine. Prends la laine qui te reste; sur tes aiguilles, monte, avec cette laine, 180 mailles, comme si tu voulais faire une jarretière; et, en effet, continue de tricoter chaque aiguille à l'endroit. Ta laine finie, ton cache-nez ou ton écharpe sont finis.

Pour les glands, tu prends six brins de la laine mise à part, dont tu fais une petite tresse en trois, longue de 8 centimètres, que tu coupes en deux dans sa longueur. Coupe le reste de la laine en brins longs de 6 centimètres, fais-en deux parts, prends-en une, passe au milieu un des monceaux de tresse que tu réunis de manière à en former un cercle; replie les brins de laine en deux; au bas de ce cercle, avec une aiguille enfilée de soie rouge, bleue ou blanche, forme la tête de ton gland, et, par la petite tresse, attache ce gland à l'un des bouts du cache-nez ou de l'écharpe que tu auras froncé avec une aiguille.

Je suis fort embarrassée de te parler toilette; il n'y a encore eu ni bals ni grandes soirées; la cour est si triste !...

Je vais cependant te dire comment je m'habillerais.

Si j'allais à une messe de mariage, j'aurais un chapeau de velours noir orné d'un simple ruban de satin noir croisé sur la passe, et d'un nœud à longs bouts pendants jusque sur le cou, placé au-dessus du bavolet ; mes cheveux frisés en longs tire-bouchons, couvrant mes joues, s'échappant des deux côtés de la passe et retombant jusque sur ma poitrine (ceci est un peu exagéré) ; une robe de gros-de-Naples à raies bleu de France et noir, larges de 3 centimètres ; façon amazone, manches *Amadis* ; pèlerine de fausse hermine, manchon pareil, bracelets pareils ; autour du cou une petite pointe de cachemire bleu de France et un sac de cachemire pareil pendu à mon bras.

Si j'allais à un grand dîner, j'aurais une robe de mousseline de laine bleu pâle, blanche, rose ou grise, ornée du bas de trois plis hauts de 10 centimètres, sans compter l'ourlet aussi de 10 centimètres, et espacés entre eux de 10 centimètres. Des manches courtes en biais, ornées du bas de deux petits plis, en comptant l'ourlet, hauts de 2 centimètres, espacés entre eux d'un centimètre ; mon corsage fait à pointe, doublé d'une percaline blanche, lacé derrière ; une Berthe aussi en mousseline de laine, s'écartant du devant comme une pèlerine, ornée du bas de deux plis semblables à ceux des manches et doublée aussi d'une percaline blanche ; une petite pèlerine de satin blanc, doublée, ouatée, garnie de cygne ; des mitaines de soie noire. Mes cheveux de devant, que j'aurais réunis la veille au soir en petites tresses, seraient détressés, et, formant bandeaux *à la Madone*, sembleraient ondulés comme les vagues de la mer; mes cheveux de derrière, relevés par un peigne en écaille découpé à jour, seraient tressés avec d'étroits velours bleu pâle, dont tous les bouts, formant chacun une boucle, retomberaient sur mon cou, du côté gauche. Souliers de satin noir.

Si j'allais au bal, j'aurais une robe de gros-de-Naples blanc, corsage à pointe, la jupe ornée d'un simple ourlet haut de 10 centimètres ; la manche courte, garnie du bas de deux bouillons de gros-de-Naples pareil ; une Berthe en gros-de-Naples garnie de même, et fermée du devant par trois roses blanches ; mes cheveux en bandeaux *à la Madone*, et une couronne de roses blanches placée sur le front ; gants blancs courts ; souliers de satin noir.

Si ma robe de gros-de-Naples était fanée, je mettrais dessus une robe d'organdy blanc, garnie du bas de quatre rubans de velours de coton bleu ou rouge, hauts de 3 centimètres, et, à partir de l'ourlet, haut de 10 centimètres, espacés entre eux aussi de 3 centimètres ; au bas des manches, deux velours hauts d'un centimètre placés au-dessus de l'ourlet, et espacés entre eux d'un centimètre. La *Berthe* doublée de gros-de-Naples blanc, garnie comme les manches. Mes cheveux en bandeaux plats ; sur le front, trois velours pareils à ceux des manches, et les tresses de derrière mêlées de velours pareil. Gants blancs courts. Souliers de satin noir.

Mais je m'arrête... tout ceci n'est qu'un rêve de mon imagination, car je crains que ma bourse ne soit pas assez bien garnie... Cependant, si j'étais riche, je ne me ferais aucun scrupule de me donner ces gracieuses toilettes : faire travailler les ouvriers, c'est les empêcher de devenir pauvres, c'est une manière de leur donner, avant qu'ils n'aient besoin de demander... et cette manière est la meilleure.

Je prie Dieu que l'année 1848 te soit bonne et heureuse !

J. J.

Éphémérides.

Janvier, en latin *januarius*, tire son nom de Janus, le plus ancien roi d'Italie dont la mémoire se soit conservée, et peut-être même le premier. La tradition place

son règne cent cinquante ans avant l'arrivée d'Enée dans ce pays, et près de quatorze cents ans avant notre ère. Janus, après sa mort, fut mis au rang des dieux; et la forme sous laquelle on le représente nous révèle le genre de mérite qui lui ouvrit l'Olympe. Son double visage atteste qu'il connaissait le passé et qu'il prévoyait l'avenir. On attribue à Janus plusieurs inventions utiles, entre autres celles des portes, qu'on appela *januæ*, du nom de leur auteur, et dont la garde lui resta : c'est ce qu'indiquent les clefs qu'il porte d'une main et la baguette qu'il tient de l'autre. Quelques auteurs ont cru voir dans Janus le soleil, maître des portes du ciel, qu'il ouvre le matin et ferme le soir; ils lui donnent, non pas deux, mais quatre visages, à cause des quatre parties du monde qu'il parcourt et des quatre saisons auxquelles il préside.

Dans l'astronomie moderne, janvier est le mois le plus voisin du solstice d'hiver, que l'on fixe au 21 décembre; c'est l'époque où le soleil s'abaisse le plus sous l'horizon, en s'éloignant de l'équateur d'une distance de vingt-trois degrés et demi environ. Pour se conformer à un antique usage, César plaça le commencement de l'année vers le solstice d'hiver; il voulut aussi que sa réforme coïncidât avec une nouvelle lune, comme en l'an 45 avant notre ère, qui fut la première de l'ère julienne. La nouvelle lune la plus voisine du solstice d'hiver, qui correspondait alors au 25 décembre, se trouvait le huitième jour après ce solstice : c'est de là qu'est venue la coutume de faire constamment commencer l'année, non au solstice, mais huit jours après.

En France, le mois de janvier n'a pas toujours été le premier de l'année. Les peuples modernes, en prenant les noms des mois anciens, n'en adoptèrent pas l'ordre. Dans la plupart des villes d'Italie et d'Espagne, le commencement de l'année était fixé à Noël. Sous les premiers rois de France, l'année s'ouvrait au mois de mars; dans le neuvième siècle, l'époque initiale en fut reportée à Noël; dans la suite, il n'y eut rien d'uniforme ni de constant; chaque province avait son usage : les unes commençaient l'année au 25 mars, les autres au 25 décembre; le plus grand nombre suivaient la coutume de Paris, qui ouvrait l'année le samedi-saint, après la bénédiction du cierge pascal. En 1564, par un édit donné au château de Roussillon, en Dauphiné, Charles IX changea cet usage et ordonna qu'à l'avenir l'année commençât le 1er janvier.

—

HISTOIRE.

Le 8 *janvier* 1568, *le duc de Guise, après huit jours de siége, reprend la ville de Calais, dont les Anglais étaient en possession depuis deux cent dix ans.*

Le gouverneur fut retenu prisonnier avec cinquante personnes des plus considérables. On transplanta tous les habitants, ainsi qu'avait fait Édouard III, roi d'Angleterre, lorsqu'il prit cette ville, après la bataille de Crécy.

Mosaïque.

—

Chacun poise sur le péché de son compagnon et esleve le sien.

—

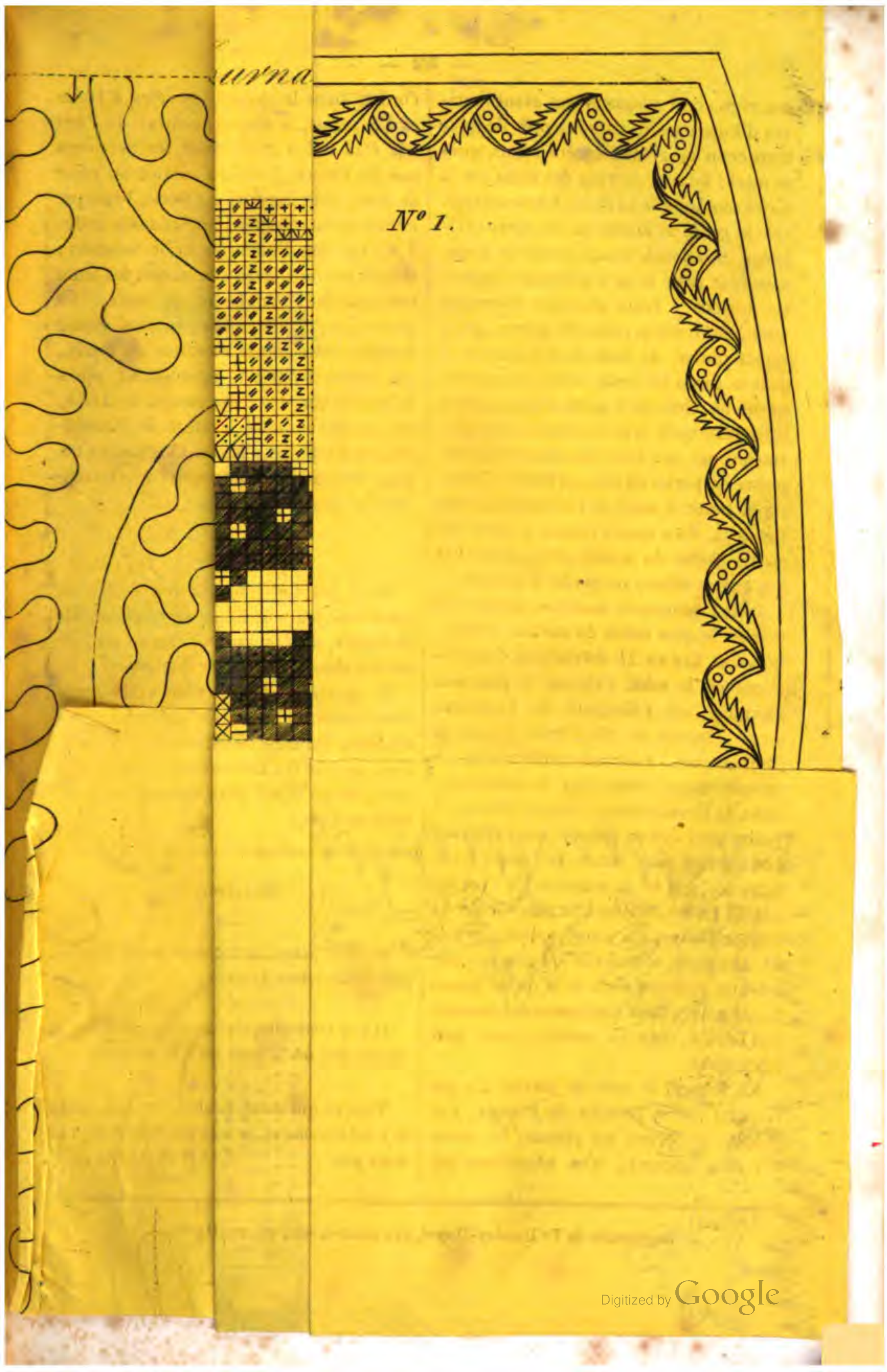
Il y a bien plus de constance à user la chaîne qui nous tient qu'à la rompre.

—

Tout ce qui nous semble estrange nous le condamnons et ce que nous ne comprenons pas.

MONTAIGNE.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.


urna
Nº 1.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Toilette des Dames Romaines.

Les costumes nationaux et les variations que le caprice leur a fait subir paraissent un bien frivole sujet d'observation; cependant ce sujet n'intéresse pas seulement les peintres et les artistes dramatiques; les moralistes s'en sont occupés, parce qu'ils ont remarqué que la corruption du goût est aussi une conséquence de la corruption des mœurs.

Les femmes de l'ancienne Rome, plus que celles d'aucun autre peuple, ont passé par tous les degrés qui séparent la pureté du goût de sa complète dépravation. Après avoir donné au monde l'exemple d'une noble simplicité, on les a vues quitter les vêtements agréables et commodes pour des parures bizarres, extravagantes, mais qui par leur prix élevé devenaient les insignes de la richesse, et se portaient avec d'autant plus d'orgueil que pour se les procurer il fallait dépenser une plus forte somme d'argent.

Dans les premiers temps, la toge, espèce de tunique ample, longue, ronde et ouverte jusqu'à la ceinture sur le devant, était le vêtement commun des deux sexes. Mais les statues anciennes font voir avec quelle grâce modeste les Romaines savaient s'envelopper de ce vêtement, et en faire onduler les plis pour les adapter à la taille plus ou moins riche dont la nature les avait dotées. Elles mettaient des manches à leurs toges; celles des hommes n'en avaient pas. Alors, et encore longtemps après, les femmes portaient un voile lorsqu'elles sortaient. Cet usage se perdit avec la simplicité des mœurs.

L'action courageuse des Sabines, qui, en se jetant entre les deux armées combattant pour elles, les obligèrent à poser les armes et à se réconcilier, parut à Romulus digne d'une récompense publique. Pour éterniser le souvenir de ce dévouement, il accorda aux femmes, entre autres priviléges, le droit de porter au bas de leurs robes la bande de pourpre, qui jusque-là n'avait pu être placée qu'aux bords de la toge des sénateurs. Cet ornement fut presque le seul dont elles se contentèrent pendant plusieurs siècles.

Mais quand la corruption s'introduisit dans Rome, on vit les femmes pousser jusqu'au délire l'amour du luxe et des superfluités, et chercher à se surpasser l'une

l'autre, non-seulement par la richesse de leurs habits, mais encore par la manière de s'en revêtir et de les porter.

Les dames romaines passaient souvent du lit au bain, et du bain devant leur toilette. On ne trouve rien dans les anciens auteurs qui détermine précisément la forme et les ornements de ce meuble. On sait seulement qu'il supportait des miroirs, dont les uns, venant de Sidon, étaient de verre, et les autres, qui se trouvaient en Italie, étaient de métal. Il est très-vraisemblable que la situation d'une Romaine occupée à se parer, était alors celle d'une dame de notre temps au milieu de ses caméristes. Lorsque Claudien nous représente Vénus à sa toilette, il la place sur une chaise brillante, entourée des Grâces, et prenant souvent elle-même le soin d'arranger sa coiffure.

Au temps des Césars et de leurs successeurs, c'était un des objets du luxe des riches Romaines qu'un grand nombre de femmes de chambre. Chacune de ces femmes avait son emploi particulier : les unes soignaient les cheveux de leur maîtresse, les tressaient et les bouclaient ; d'autres y répandaient des parfums : celles-ci avaient la surveillance des peignes d'ivoire et de buis, des épingles d'or et d'argent et des poinçons ; celles-là répondaient des bijoux, ainsi que des robes précieuses qui étaient renfermées dans des armoires, où on les tenait pressées sous des poids pour conserver leur lustre et leur éclat. Toutes ces femmes prenaient leur titre de leur emploi. Les poëtes les nomment *ornatrices*, *coiffeuses*, *parfumeuses*, etc. Il y en avait quelques-unes qui restaient simples spectatrices du grand travail de la toilette, et dont l'unique emploi était de dire leur avis. Ces assistantes formaient une espèce de conseil, et l'affaire se traitait aussi sérieusement que s'il se fût agi de la réputation et même de la vie. Un auteur satirique ajoute que la toilette des vieilles coquettes, qui s'en prenaient de leur laideur à leurs pauvres esclaves, n'était pas moins terrible que les séances du tribunal des tyrans de la Sicile.

La manière de se coiffer varia à l'infini : les femmes retenaient leurs cheveux avec des poinçons enrichis de perles, elles les nouaient avec des chaînes et des anneaux d'or, avec des bandelettes blanches ou couleur de pourpre, garnies de pierreries; enfin, elles y plaçaient des fleurs; mais comme si la simplicité de ce gracieux ornement en eût détruit le mérite aux yeux de celles qui le portaient, il leur fallait des fleurs venant des pays étrangers, et des couronnes artificielles dont on allait chercher jusque dans l'Inde la matière et le parfum. On parvenait, en entassant les nattes, les tresses, les boucles, à élever sur la tête une sorte d'édifice auquel on donnait tantôt la forme d'un casque, tantôt celle d'un bouclier. L'esprit guerrier des Romains se manifestait jusque dans la parure de leurs femmes.

Le jour de leur mariage, les jeunes filles portaient les cheveux épars, et mêlés à des flocons de laine, comme les vestales. Ils étaient séparés et bouclés avec le fer d'une pique, et l'on en tressait l'extrémité en forme de dard. Ce genre d'ornement rappelait aux Romains qu'il leur avait fallu combattre pour obtenir leurs premières compagnes. On posait encore sur la tête de la mariée un voile couleur de feu, et une couronne de verveine qu'elle devait avoir cueillie elle-même. Son vêtement était une longue robe blanche; sa chaussure, de couleur jaune, avait la forme élevée du cothurne, ce qui faisait paraître la jeune femme plus grande qu'à l'ordinaire.

Dans un pays où la nature ne donne, à peu d'exceptions près, que des chevelures brunes aux personnes des deux sexes, des cheveux blonds étaient une distinction très-enviée et presque un titre de noblesse; aussi les hommes mêmes avaient-ils recours à certains procédés pour paraître blonds; et non contents d'ajouter, par des cosmé-

tiques parfumés, à l'éclat de cette couleur, ils le rehaussaient encore en couvrant leurs cheveux de poudre d'or. Cette mode venait d'Asie. Josèphe dit qu'elle était connue chez les Juifs. Les empereurs Valérien et Gallien la suivirent, et la chevelure de Commode était ainsi devenue si blonde et si brillante qu'au soleil on l'aurait crue enflammée. Les Romains poussaient la folie au point de se raser la tête pour la couvrir de cheveux postiches achetés à prix d'or aux jeunes filles de la Gaule et de la Germanie.

La mitre était encore une coiffure dont les femmes de Rome faisaient usage; cette mitre avait aussi deux bandelettes qui retombaient sur le cou, mais elle était plus ouverte que celle de nos prélats. Les femmes honnêtes ne portèrent pas longtemps cet ornement.

Le visage n'exigeait pas moins d'art et d'attention que la chevelure. On trouve dans Ovide une recette pour faire du rouge; les Romaines se servaient aussi de blanc, mais nulle part on ne trouve qu'elles eurent l'idée de mettre des mouches; c'est une création toute moderne, et que nous croyons sortie d'un cerveau français. L'impératrice Poppée avait inventé un cosmétique onctueux : on l'étendait sur la figure, où, après être resté quelque temps, il formait une croûte que l'on détachait ensuite en l'humectant avec du lait. Cette croûte devenait une espèce de masque, avec lequel les femmes allaient et venaient dans l'intérieur de leur maison ; c'était pour ainsi dire le visage domestique. Poppée, qui avait donné son nom à ce cosmétique, se fit suivre jusque dans son exil par une troupe d'ânesses; il fallait en traire cinq cents tous les jours pour fournir le bain qu'elle croyait propre à entretenir la fraîcheur et la beauté de son teint.

Les Romaines portaient des dents postiches et se peignaient les sourcils. Celles qui avaient les yeux renfoncés trouvaient même le moyen de les faire paraître à fleur de tête. Elles brûlaient une certaine poudre noire dont elles aspiraient la fumée, jusqu'à ce que cette fumée, agissant sur leurs yeux, parvînt à les faire ressortir et paraître plus grands.

D'abord la robe des femmes était d'une telle longueur et entourait si exactement le col, qu'on ne voyait que la tête de celle qui la portait. Quand le luxe introduisit l'usage de l'or et des pierreries dans la parure, on commença à tailler en arc le haut du devant des tuniques pour laisser voir le collier. L'étoffe des manches, au lieu d'être cousue depuis l'épaule jusqu'au poignet, fut attachée, de place en place, par des agrafes d'or. Sur la toge, on mettait une ceinture pour fixer les plis.

Peu à peu il devint de mode de porter jusqu'à trois robes. La première était une simple chemise ; la seconde une espèce de rochet, et la troisième, bien plus ornée et formant un bien plus grand nombre de plis, fut cet habit de femme appelé *stola*. L'étoffe dont on le faisait était nuancée de plusieurs couleurs. Une large broderie d'or ou de pourpre garnissait le bas de la *stola*, qui traînait comme nos robes à queue. La partie supérieure était ouverte jusqu'à la ceinture, pour laisser voir la seconde robe, sur laquelle les jeunes personnes plaçaient, d'une manière apparente, les bandes qu'elles employaient pour se serrer la taille. L'art ne tarda pas à donner à ces bandes une forme particulière, et cet ajustement fit naître la première idée des corsets. De toutes les pièces de l'habillement des dames romaines le corset devint la plus ornée. Il était enrichi d'or, de perles et de pierres précieuses. On portait encore un manteau extraordinairement long, attaché sur l'épaule gauche par une boucle, et laissant le bras droit en liberté.

La laine, la soie ou leur mélange, fournissaient la matière de toutes les étoffes ; la couleur et la finesse en faisaient la différence et en variaient le prix. Ce ne fut guère que sous les empereurs que les Romains

commencèrent à faire usage du linge; et durant tout le temps de la république ils ont ignoré celui de la soie.

La couleur ordinaire des vêtements était le blanc, et c'était aussi la plus honorable; mais les dames finirent par en porter d'autres. Ovide parle non-seulement de la pourpre, mais d'un bleu semblable à un ciel sans nuage, d'un vert marin, de la couleur dont les habits de l'aurore sont teints, de celle qui imite le myrte de Paphos, et de tant d'autres enfin qu'il en compare le nombre à celui des fleurs du printemps.

Les dames se servaient d'espèces de pantoufles, ou de chaussons d'une étoffe si légère et si souple qu'elle faisait l'effet d'un bas bien tiré. Sur cette espèce de bas, on croisait de mille manières des bandes de pourpre, d'or, ou simplement des bandelettes blanches : c'était la couleur ordinaire de la chaussure des femmes; mais sous les empereurs elles en portèrent de couleur de pourpre. Aurélien leur en permit l'usage, et le retira en même temps aux hommes. Cette ordonnance fut d'autant plus flatteuse pour elles qu'il réserva à lui et à ses successeurs le droit de porter la chaussure de pourpre, à l'exemple des anciens rois d'Italie. Les empereurs chargèrent leurs cothurnes de beaucoup d'ornements; ils y firent broder la figure d'un aigle, enrichie de perles et de diamants. Il y a lieu de croire que cette parure passa bientôt aux femmes, ou du moins aux impératrices. Du temps de l'empire, les pierreries étaient devenues si communes que, suivant le rapport de Pline, les femmes les plus simples et les plus modestes n'osaient pas plus se montrer sans diamants qu'un consul sans les marques de sa dignité. J'ai vu, dit cet auteur, *Lollia-Paolina*, femme de Caligula, même après qu'elle eut été répudiée, se couvrir de pierres précieuses, non pour paraître dans une cérémonie ou dans quelque grande fête, mais tout simplement pour rendre des visites. Les pierres dont elle était alors parée valaient quarante millions de sesterces (c'est-à-dire environ cinq millions de francs); elles ne provenaient point de la générosité du prince, et n'étaient pas des bijoux sortis du trésor de l'empire : c'étaient ceux de sa maison; elle tenait ces bijoux de la succession de son oncle Marcus Lollius.

Il n'est pas nécessaire de dire que les pierreries étaient employées à former des colliers, des bracelets, des anneaux. Le nombre de ces anneaux s'accrut tellement qu'ils devinrent pour la main un véritable poids; on en portait jusqu'à six à chaque doigt, et ce fut peut-être la raison pour laquelle on en changea suivant les saisons. On avait des anneaux d'été et des anneaux d'hiver. Un de ces anneaux servait de cachet : c'était le seul que les Romains portassent avant l'introduction du luxe et des vices dans la république.

Il faut avouer que les échantillons de ces bijoux, que l'on conserve dans les musées et dans les bibliothèques, donnent une idée fort médiocre du talent des joailliers romains. La valeur de leur travail ne devait pas augmenter beaucoup le prix des pierreries qu'ils montaient.

Les modifications que subit le costume des Romaines furent sans doute le résultat de la connaissance qu'elles prirent des modes étrangères, lorsque leurs époux et leurs fils portèrent la guerre chez des peuples où régnait le goût du luxe et de la parure. Il serait assez curieux de connaître quelle fut, sous ce rapport, la part qu'eurent ces nations à la corruption des femmes du peuple conquérant. Nous rechercherons s'il se trouve quelques traces de cette transmission dans les écrits des auteurs grecs.

Mme E. Survilly.

—



Esquisse de la phrénologie et de ses applications exposées aux gens du monde, par le docteur Debout. 1 vol. orné de nombreuses gravures. Chez H. Lebrun, libraire, rue des Petits-Augustins, n° 6.

L'auteur commence ainsi ce livre aussi intéressant qu'instructif : « Les sciences ne sont pas de l'invention des hommes ; elles existent et ils en subissent les lois à leur insu, jusqu'à ce qu'un penseur soit amené, par une circonstance que le monde nomme le hasard, à observer une de leurs manifestations. Dès que ce penseur a trouvé le sillon précieux, son intelligence le suit, et met au grand jour les trésors qui s'y trouvaient cachés. En effet, le mineur n'a pas créé le métal qu'il arrache à la terre; le savant n'a pas inventé qu'un et un font deux, et que deux et deux font quatre ; avant Galilée, la lampe suspendue à la voûte de la cathédrale de Pise n'avait-elle pas toujours suivi dans ses oscillations le mouvement qui amena ce philosophe à établir la théorie du pendule? Que de pommiers avaient laissé tomber le fruit de leurs branches avant le jour où Newton, par la chute d'une pomme, découvrit les lois de la gravitation ! »

La science de la phrénologie a aussi sa bizarre origine. Gall, sixième fils des dix enfants d'un honnête marchand de Tiefenbrunn, village du grand duché de Bade, remarqua que les camarades sur lesquels il l'emportait dans les compositions écrites, l'emportaient sur lui à leur tour dans les examens où la mémoire joue le premier rôle, et que ces camarades avaient tous entre eux un point de ressemblance : leurs yeux étaient gros et saillants. Gall pensa que cette particularité ne pouvait être attribuée au hasard ; il en vint à réfléchir que puisque la mémoire se manifestait par des signes extérieurs, il en devait être de même des autres facultés de l'entendement. Dès lors il voua sa vie à cette étude, dont il entrevoyait les immenses résultats. La phrénologie n'est donc point un système, mais une science, dont le docteur Gall fut le révélateur ; il a consacré ses veilles et sa fortune à former une collection crâniologique que le gouvernement français a achetée à la veuve moyennant une pension. Cette collection, placée au jardin des Plantes, a donné à M. le docteur Debout les diverses preuves sur lesquelles s'appuie la science de la phrénologie. D'après cette science, les femmes possèdent en général *l'amour des enfants*, *l'amour de l'approbation* (je n'ose pas dire la coquetterie), *l'attachement*, qui les fait se dévouer pour un père malade, pour un époux malheureux ; *la bienveillance*, *l'idéalité* et *la vénération;* ces trois derniers organes étant placés au sommet de la tête, les femmes ont cette partie plus élevée que les hommes; ceux-ci, par compensation, ont le front plus large que les femmes.

Mais en phrénologie, *l'excès est un défaut;* car un organe ne se grandit qu'aux dépens des autres organes. Il y en a un même, l'*amour des enfants*, qui trop développé conduit à la démence. A ce sujet, M. le docteur Debout cite une pauvre fille folle qui allaitait des morceaux de bois et pleurait quand *ses enfants* ne voulaient pas prendre de nourriture..... Combien de femmes ont perdu la raison pour avoir vu mourir leur enfant ! Ne croyez pas cependant, mesdemoiselles, que nos sentiments et notre intelligence dépendent de la forme de notre crâne, car c'est notre crâne qui se moule sur la forme de notre cerveau. En effet, dès notre naissance, le cerveau existe ; il est revêtu de ses diverses enveloppes, et celle qui plus tard doit constituer le crâne se modèle sur le cerveau, dont il représente ensuite la forme à l'extérieur. Le cerveau est double, chaque fa-

culté a deux organes semblables des deux côtés du crâne. Selon Gall, les saillies sont au nombre de vingt-sept; *les penchants* se trouvent placés au bas de la tête : *les sentiments* sur le sommet, et les *facultés intellectuelles* sur le front. Spurzheim, élève de Gall, compte trente-cinq saillies.

L'organe du calcul s'est rencontré très-développé chez plusieurs enfants de la campagne; l'auteur cite entre autres le jeune Américain Colborn, âgé de neuf ans. A des questions dans le genre de celle-ci : « Quel est le nombre qui, multiplié par lui-même, produit 1369, » il répondit aussitôt: « 37. » Cet organe est souvent accompagné de la présence d'esprit, car une dame lui ayant demandé « combien font trois zéros multipliés par trois zéros?—Précisément ce que vous dites : rien du tout! » répondit Colborn.

M. le docteur Debout ne se borne pas à nous expliquer la phrénologie; il tire de cette science deux grands enseignements. D'abord il veut que les mères apprennent à leurs enfants la lecture, l'écriture, le calcul, la grammaire, l'histoire et la géographie; à cette instruction première, elles doivent joindre l'éducation morale et religieuse... Ainsi, dit-il, les femmes auraient une grande influence sociale, car, selon Leibnitz, « Celui qui est maître de l'éducation peut changer la face du monde. » De plus, l'auteur veut que les parents se servent de la phrénologie pour connaître les penchants de leurs enfants, afin que par l'éducation on puisse arrêter le développement des organes qui leur seraient nuisibles, ou étendre ceux qui pourraient leur être utiles. Il veut encore que les magistrats, par le moyen de cette science, distinguent l'homme coupable qui peut se corriger, et le séparent d'avec l'homme coupable que le manque d'éducation, l'âge et les mauvais penchants rendent incorrigible..... Cet ouvrage, écrit avec clarté et précision, est d'un homme de cœur, d'esprit et de talent.

Annuaire de la pairie, et de la noblesse de France et des maisons souveraines de l'Europe, publié sous la direction de M. Borel-d'Hauterive, archiviste paléographe. Année 1843. Au bureau de la Revue historique de la noblesse, rue Bleue, 28.

Ce livre contient des notices généalogiques des maisons souveraines de l'Europe, un précis historique des maisons ducales de France, la liste des pairs depuis 1815 jusqu'à nos jours, des tablettes généalogiques des maisons nobles de France, un article nécrologique et un traité de Blason qui indique l'origine des armoiries. Des planches d'écussons servent à rendre les explications plus claires. Nous citerons l'origine de la maison régnante de France, comme intéressant le plus grand nombre de nos lectrices.

« La filiation de la maison royale de France remonte, par actes diplomatiques et par documents historiques d'une autorité irréfragable, à Robert le Fort, comte d'Anjou, créé par Charles le Chauve, en 861, gouverneur ou duc de tout le pays situé entre la Loire et la Seine. C'est la seule dynastie actuelle dont l'ascendance franchisse sans lacunes et sans ténèbres le milieu du neuvième siècle. Les princes de la race capétienne régnaient sur la France quand les ancêtres des plus anciennes maisons souveraines de l'Europe étaient encore de simples vassaux.

Suivant l'histoire du moine Richer, contemporain de Hugues Capet, dont le manuscrit, découvert il y a quelques années dans la bibliothèque de Bamberg, a été publié pour la première fois en 1839, par le savant M. Pertz, Robert le Fort était fils de Witikin, d'origine allemande et qui vint s'établir en France sous le règne de Louis le Débonnaire.

Robert le Fort perdit la vie en 866 dans un combat contre les Normands, à Bissarthe en Anjou. Ses deux fils furent élevés

à la royauté, Eudes, le cadet, élu en 888, Robert, l'aîné, en 922; ce dernier fut père de Hugues le Grand, qui refusa la couronne pour la replacer sur la tête de Louis d'Outre-mer, et aïeul de Hugues Capet, qui monta sur le trône en 987.

Robert de Clermont, sixième fils de saint Louis, forma la tige de la maison de Bourbon; elle parvint à la couronne en 1589, dans la personne de Henri IV, par l'extinction de son aînée, la branche de Valois. Philippe, duc d'Orléans, frère cadet de Louis XIV, est l'auteur de la branche actuelle d'Orléans.

Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV et oncle paternel de Louis XV, appelé au trône d'Espagne par le testament de Charles II, en 1700, est la souche de laquelle sont sortis les rameaux d'Espagne, de Naples et de Lucques.

La maison de Bragance, qui règne en Portugal et au Brésil, est issue d'Alphonse de Portugal, créé duc de Bragance en 1442. Ce prince était fils naturel de Jean Ier roi de Portugal, qui descendait en ligne directe et masculine de Robert le Vieux, duc de Bourgogne, fils de Robert le Pieux, roi de France, et petit-fils de Hugues Capet.

Armes. Depuis le règne de Louis le Jeune jusqu'à celui de Charles le Sage, nos rois ont porté *un écu d'azur semé de fleurs de lis d'or sans nombre;* Charles VI, ou, selon quelques historiens, son prédécesseur, réduisit à trois les fleurs de lis qui chargeaient les armes de France.

Louis-Philippe Ier, né 6 octobre 1773, roi des Français 9 août 1830, marié 25 novembre 1809 à

Marie-Amélie, née 26 avril 1782, fille de Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles.

De ce mariage,

1° Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri-Joseph d'Orléans, duc d'Orléans, né 3 septembre 1810, marié 30 mai 1837 à Hélène-Louise-Elisabeth, née 24 janvier 1814, fille de feu Frédéric-Louis, grand duc héréditaire de Mecklembourg-Schwerin, veuve 13 juillet 1842.

De ce mariage :

A. Louis-Philippe-Albert d'Orléans, comte de Paris, prince royal, né 24 août 1838.

B. Robert-Philippe-Louis-Eugène-Ferdinand d'Orléans, duc de Chartres, né 9 novembre 1840.

2° Louis-Charles-Philippe-Raphaël d'Orléans, duc de Nemours, lieutenant général, né 23 octobre 1814, marié 27 avril 1840 à

Victoire-Auguste-Antoinette, née 14 février 1822, fille de Ferdinand, duc de Saxe-Cobourg-Gotha.

De ce mariage :

Louis-Philippe-Marie-Ferdinand-Gaston, comte d'Eu, né 28 avril 1842.

3° François-Ferdinand-Philippe-Louis-Marie d'Orléans, prince de Joinville, capitaine de vaisseau, né 14 octobre 1818.

4° Henri-Eugène-Philippe-Louis d'Orléans, duc d'Aumale, maréchal de camp, né 16 janvier 1822.

5° Antoine-Marie-Philippe-Louis d'Orléans, duc de Montpensier, lieutenant d'artillerie, né 31 juillet 1824.

6° Louise-Marie-Thérèse-Charlotte-Isabelle, princesse d'Orléans, née 3 avril 1812, reine des Belges.

7° Marie-Clémentine-Caroline-Léopoldine-Clotilde, princesse d'Orléans, née 3 juin 1817.

Sœur du roi :

Eugénie-Adélaïde-Louise, princesse d'Orléans, née 23 août 1777.

Bourbon (branche aînée) :

Louis-Antoine, duc d'Angoulême, né 6 août 1775 marié 10 juin 1799 à sa cousine germaine,

Marie-Thérèse-Charlotte, fille du roi Louis XVI, née 19 décembre 1778.

Belle-sœur,

(Veuve du frère puîné, Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berri),

Caroline-Ferdinand-Louise, fille de feu

François Ier, roi des Deux-Siciles, née 5 novembre 1798, mariée 17 juin 1818, veuve 14 février 1820.

De ce mariage :

1° Henri-Charles-Ferdinand-Marie-Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux, né 29 septembre 1820.

2° Louise-Marie-Thérèse d'Artois (Mademoiselle), née 21 septembre 1819.

Fille de Louis XVI,

Marie-Thérèse-Charlotte, mariée à son cousin germain. »

Dans un autre article, mesdemoiselles, nous vous ferons connaître l'origine des autres familles régnantes de l'Europe.

Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Littérature Étrangère.

AD EBE

PEL SUO VIAGGIO A ROMA.

SONNETTO.

Ebe mia dolce, andrai col tuo buon padre,
Bilustre pellegrina, alla citade
Che a Italia e al mondo ingloriosa etade
D'ogni valor, d'ogni saper fu madre.

Non la vedrai qual fu, che le man ladre
De' suoi tiranni più che estraneo spade
Doma l'han troppo; ma di sua beltade
Tracce pur vi vedrai grandi, leggiadre.

Vedrai le torri, gli obelischi e gli alti
Templi, e gli archi che un dì le genti dome
Traversar catenate a torma a torma.

E dove il tempo struggitor pur l'orma
Di Roma non lasciò, fia che t'esalti
La terra ignuda e la virtù d'un nome !

GIUSEPPE ARCANGELI.

A HEBÉ,

POUR SON VOYAGE A ROME.

SONNET.

Ma douce Hébé, tu iras, voyageuse de dix ans, avec ton bon père, dans la cité qui, à une époque glorieuse, fut, pour l'Italie et pour le monde, la mère de la vaillance et du savoir.

Domptée par la main cupide de ses tyrans plutôt que par le fer étranger, tu ne la verras pas ce qu'elle a été ; mais pourtant tu y verras de grandes et nobles traces de sa beauté passée.

Tu verras les tours, les obélisques, les temples élevés, et les arcs sous lesquels, jadis, les nations vaincues et enchaînées passaient en foule.

Et aux lieux où le temps destructeur n'aura laissé de Rome aucun vestige, rends hommage à la terre nue et à la puissance d'un nom !

Mme ELISA VAN-TENAC.



Éducation.

—

Berthe et Gérard.

CHRONIQUE DU NEUVIÈME SIÈCLE.

Fils de Gondebaud, dernier roi de Bourgogne, le vaillant duc Drogon avait recueilli l'héritage de son père; mais après la mort de Charlemagne, il voulut aller combattre les infidèles et leur disputer ce beau royaume d'Espagne, dont ils s'étaient rendus les maîtres. Ayant appelé son fils Gérard, comte de Roussillon, il lui confia son dessein, et l'ayant engagé à choisir une compagne avec laquelle il pût vivre saintement, il lui remit le gouvernement de ses provinces, et partit accompagné de ses hommes d'armes. Resté maître de nombreux domaines et presque aussi puissant qu'un roi, Gérard pouvait choisir entre les plus hautes alliances, car nulle fille de prince ou de souverain ne lui aurait été refusée; mais il ne balança point dans son choix : Berthe, fille aînée du comte de Sens, avait su lui plaire, et son cœur lui disait qu'elle seule pourrait le rendre heureux. Cette charmante personne était belle et gracieuse, tellement qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer; les douces vertus dont son âme était remplie se reflétaient sur son visage paisible, et donnaient un charme inexprimable à tous ses traits. En apprenant que le comte de Roussillon la recherchait en mariage, elle ne sentit point son cœur enflé d'un vain orgueil, mais rempli d'une joie grave et pure; car Gérard n'était pas seulement d'une naissance illustre, plein de jeunesse, de courage et de beauté; à tous ces avantages il joignait celui plus précieux encore de posséder une réputation sans tache, étant droit et juste envers tous, prudent au conseil, brave dans les combats, généreux et magnifique en toutes choses, comme il appartient à un grand prince. Berthe obéit joyeusement à son père, qui lui ordonnait d'accepter Gérard pour mari, et demanda humblement à Dieu la grâce de bien remplir ses devoirs d'épouse, dont elle comprenait dignement la grandeur et la sainteté. Les noces se firent avec beaucoup de pompe. Après les fêtes qui les suivirent, le comte emmena sa femme, qu'il chérissait de l'affection la plus vive; cependant elle ne put quitter sans verser des larmes les lieux témoins de son enfance, le noble père qu'elle était accoutumée à respecter aveuglément, et les serviteurs qui l'avaient élevée; mais ses dernières et plus tendres caresses furent pour Éloyse, sa jeune sœur : une amitié touchante les unissait dès leur naissance; jamais aucune querelle, aucune jalousie n'en avait altéré la douce paix, et au moment de se séparer, elles se promirent mutuellement que la bonne ou la mauvaise fortune les trouverait toujours fidèles et dévouées l'une à l'autre.

Si la tendre Éloyse avait vu sans envie le mariage brillant de sa sœur bien aimée, et s'était réjouie de son bonheur; Berthe, à son tour, eut bientôt à la féliciter d'une alliance encore plus illustre : Eloyse épousait un des trois fils de Louis le Débonnaire, Charles, surnommé le Chauve, prince qui nommait Charlemagne son aïeul. Il y eut à l'occasion de ce mariage des fêtes non moins belles que pour celui de Gérard. Berthe, comtesse de Roussillon, y parut dans toute la splendeur dont son mari aimait à la voir entourée; les deux jeunes couples étaient si beaux et semblaient si heureux, que c'était merveille, et qu'ils faisaient oublier tout le reste, tant on prenait plaisir à les regarder. Lorsqu'ils se quittèrent, Éloyse, qui aimait son beau-frère à cause de toute la tendresse qu'il avait pour Berthe, lui donna un riche anneau, et le lui mettant elle-même au doigt, lui dit :

« Mon cher frère, portez-le pour l'amour

» de moi, et qu'il vous rappelle une sœur » qui sera toujours pleine d'amitié pour » vous. »

Gérard l'ayant baisée au front, la remercia, et promit que ce bijou précieux ne le quitterait jamais; puis il reprit avec Berthe et la suite nombreuse qui les accompagnait le chemin de son château de Roussillon, lieu qu'il affectionnait particulièrement, et où il faisait habituellement sa demeure.

Cependant, Louis le Débonnaire étant mort, il s'éleva des contestations violentes entre ses trois fils. Lothaire, l'aîné, prétendait recueillir à lui seul l'héritage paternel; mais Loys et Charles, jaloux de soutenir l'éclat de leur naissance, réclamaient chacun une part de l'empire, et levèrent une armée pour défendre leurs droits. Lothaire envoya un messager à Gérard afin de lui demander son aide; car le comte étant seigneur de toute la Bourgogne, de l'Auvergne, de la Gascogne, de l'Avignonnais, du Limousin, du Nivernais et de plusieurs autres contrées, sa puissante influence devait faire triompher la cause dont il embrasserait la défense. Les deux autres princes vinrent eux-mêmes le trouver et réclamer aussi son assistance. Charles, son beau-frère, ne pensait pas qu'il pût la lui refuser à cause du lien qui les unissait; mais Gérard, à qui cette guerre entre des frères paraissait impie, leur proposa des voies de conciliation et de paix. Ces esprits altiers n'ayant pas voulu l'entendre, il déclara qu'il resterait neutre dans ce différend, et rien ne fut capable de changer sa résolution. Charles, profondément irrité de ce refus, se retira en jurant par saint Denis qu'il l'en ferait repentir tôt ou tard.

La guerre entre les trois frères fut terrible; mais après bien du sang versé pour leur querelle, l'avantage étant resté aux plus jeunes, ils divisèrent à leur gré la magnifique succession du feu roi. Lothaire continua de régner sur l'Italie; les Allemands obéirent à Loys, et Charles eut la France en partage. Placée sur le trône à côté de son époux, Éloyse désirait avec ardeur s'y voir entourée de sa chère Berthe et de Gérard, qu'elle aimait tendrement. Le ressentiment du roi aurait pu seul s'opposer à ce désir, mais il le dissimulait sous un air de bienveillance, jugeant que le moment n'était pas favorable pour attaquer son beau-frère, qui, à part ses propres forces déjà si considérables, comptait dans son alliance les rois de Hongrie, d'Espagne, de Sicile, d'Aragon, de Navarre, de Galice et de Séville. Gérard vint donc sans défiance à la cour de son beau-frère, dont il ne soupçonnait point le mauvais vouloir, et y vécut noblement avec sa femme, accompagné de son neveu Foulques, maréchal de Bourgogne, et d'une chevalerie nombreuse et brillante.

Cependant il n'est point de bonheur si parfait qu'un nuage n'obscurcisse quelquefois. Tandis que Berthe, heureuse entre sa sœur chérie et son mari bien-aimé, accomplissait religieusement tous ses devoirs de chrétienne et d'épouse, Gérard se rendit coupable d'infidélité envers elle. Instruite de cette faute, Berthe en ressentit une douleur amère; mais loin d'éclater en reproches qui eussent aigri le cœur de son époux, elle garda le silence, et la tristesse de ses regards dit seule à Gérard qu'elle avait pénétré sa conduite. C'était aux approches de Noël : le soir de la veille sainte, l'heure des matines étant venue, Berthe, qui avait passé la journée dans le jeûne et la prière, fit lever ses dames et demoiselles, allumer les torches et cierges, et prenant le chemin de l'église, alla se renfermer dans la chapelle réservée qui lui servait d'oratoire. Là, elle se laissa tomber à genoux, et contristée jusqu'à la mort, répandit ses pleurs devant Dieu. Pour la première fois depuis son mariage, elle assistait seule à cette auguste cérémonie; ce jour-là, Gérard n'avait point paru à l'office.

La pauvre femme affligée soupirait avec amertume aux pieds du Sauveur; et elle

priait la sainte Mère de Dieu de lui prêter son divin secours; et pour Gérard surtout, pour le coupable Gérard, elle implorait tous les trésors de la miséricorde céleste.

Lasse enfin de gémir et de pleurer, faible, succombant à la fatigue dont elle était accablée, ses yeux appesantis se fermèrent, et sa douleur l'endormit. Pendant son sommeil, il lui sembla tout à coup être inondée d'une douce lumière; un jouvenceau agréable et merveilleux à voir se présenta devant elle; ses yeux, d'un bleu céleste, avaient des regards pénétrants et suaves, et d'une voix harmonieuse inconnue aux mortels, il lui dit :

« Berthe, ma bien-aimée, consolez-vous » et soyez pleine de joie; vos prières ont » trouvé grâce devant Dieu; levez-vous; » allez, colombe de paix, chercher au seuil » de l'église votre époux humilié; dites-lui » que sa faute est pardonnée, et que Jésus, » roi de gloire, le convie au divin sacrifice. »

Disant ces mots, l'ange sourit gracieusement, et déployant deux longues ailes blanches, il disparut, laissant l'air tout rempli d'une odeur embaumée. Berthe s'éveilla aussitôt le visage baigné de larmes délicieuses, et toute réconfortée par cette vision, ayant remercié Dieu dans son cœur, elle se leva, se rendit à la porte de l'église, où elle trouva Gérard, très-marri de repentance, qui, agenouillé contre un des piliers extérieurs, et l'âme dolente à l'occasion de son péché, le déplorait avec gémissements et sanglots. Étant venu trop tard pour accompagner sa femme à l'office, il l'avait suivie de loin; mais se sentant indigne de pénétrer dans le lieu saint et d'y prendre place à côté d'elle, il s'était arrêté à l'entrée, et se frappant la poitrine, s'humiliait profondément.

En le voyant dans cet état, la douce Berthe sentit son âme attendrie d'une grande pitié :

« O mon cher seigneur! lui dit-elle, » levez-vous et me suivez. »

L'ayant emmené, elle lui raconta comment un ange l'avait envoyée au devant de lui; puis, rendant grâce à Dieu, tous deux s'embrassèrent tendrement, et comme c'était l'heure de minuit, ils écoutèrent dévotement la sainte messe. Depuis ce temps, rien ne troubla la paix de leur union, et dans les plus grandes peines qui leur purent arriver, ils conservèrent toujours le plus précieux des biens... l'amour et la fidélité qu'ils avaient l'un pour l'autre.

Pendant qu'ils étaient ainsi à la cour du roi Charles, le comte de Sens étant venu à mourir, Gérard envoya des officiers prendre possession en son nom de la comté de Sens, qui revenait à Berthe comme étant l'aînée. Charles, en apprenant cette nouvelle, fut saisi d'un vif mécontentement; il manda aussitôt Gérard en sa présence, et lui adressant de grands reproches, lui dit avec hauteur de remettre les choses dans leur premier état. Peu accoutumé à s'entendre parler de la sorte, Gérard répliqua fièrement que, sujet du roi pour certaines seigneuries, il ne l'était point pour celles que lui octroyait la permission divine. « Possédant par mon droit légitime la » comté de Sens, dit-il, je proteste haute» ment que je saurai la garder et défendre » envers et contre tous. » Encore plus irrité par cette réponse, Charles furieux le menaça de le déposséder de toutes ses terres, et de le faire pendre comme un vassal insolent. Alors ne se contenant plus, Gérard lui jeta son gage de bataille, et prit en toute hâte le chemin de la Bourgogne. Éloyse et Berthe se séparèrent en pleurant, se promettant chacune d'employer l'empire qu'elles possédaient sur leurs maris pour les adoucir et les amener à une réconciliation; mais le levain de rancune qui fermentait dès longtemps au cœur du roi devait rendre cette réconciliation bien difficile!

Charles, ayant concerté ses plans de conduite, appela son secrétaire, Guy de Montmorency, homme adroit et bien avisé :

« Préparez-vous à partir, lui dit-il, pour

» les marches d'Auvergne et de Gascogne; » puisez dans mon trésor, prenez-y tant que » vous pourrez emporter, et par dons et » promesses, traitez avec les barons d'i- » celles terres : quant aux Bourguignons, » il n'y faut point songer, ils sont trop » féaux et attachés à leur seigneur; mais » pour les autres sujets de Gérard, n'épar- » gnez aucune peine afin de les gagner à » notre amour. Remontrez-leur que les » aimons de tout notre cœur, et sommes » très-ennuyés du déplaisir que, par maintes » fois, le sire de Roussillon leur fait éprou- » ver en prélevant tailles et matelotes. En- » fin, faites-leur comprendre que s'ils ne » l'aident point dans le débat que nous » avons avec lui pour sa folle et capiteuse » opinion, il sera très-grandement pourvu » par notre libéral plaisir à leur honneur » et profit. Mais surtout faites ces choses » secrètement, et gardez qu'aucun du li- » gnage de Gérard n'en soit instruit. »

Guy se mit aussitôt en route, et passant par tous les pays où Gérard avait droit de suzeraineté, il répandit tellement l'or et les paroles emmiellées, que la plupart des bannerets s'attachèrent au parti du roi par promesse ou serment. Charles, joyeux de ce premier succès, envoya des espions autour du comte, et certain de l'ignorance où il était de ces complots, il résolut de se hâter. Ayant convoqué tous ses barons et leurs hommes d'armes, il se mit à leur tête, et maître d'une armée formidable, marcha droit à Sens, s'en empara en chassant les officiers établis par Gérard; puis sans perdre de temps, il se dirigea vers le château de Roussillon, s'y présenta dans une attitude paisible comme étant venu s'ébattre dans les environs, faisant la chasse aux porcs, cerfs et biches, dont les forêts étaient remplies. Les serviteurs de Gérard, ignorant la querelle et les intentions traîtreuses du roi, lui ouvrirent les portes comme au beau-frère de leur seigneur; mais à peine fut-il entré avec sa suite, qu'il expulsa la garnison pour en placer une formée de ses troupes, faisant arracher les enseignes et panonceaux de Gérard de toutes les portes et tours, et les remplaçant par les siens.

A ces nouvelles, le comte, qui se trouvait alors en Gascogne, entra dans un si violent accès de colère, que ceux qui l'entouraient se retirèrent épouvantés. Berthe tremblante pria Dieu dans son cœur de modérer ce courroux; puis, quand le premier mouvement parut apaisé, elle se présenta devant son mari, et d'une voix douce, tâcha de lui faire agréer ses avis.

« Me voyez bien contristée, monsei- » gneur, lui dit-elle, du mortel déplaisir » qu'avez reçu; néanmoins, si voulez per- » mettre à votre servante de dire humble- » ment sa pensée, elle requerra de vous » une grâce, c'est de ne point rendre in- » jure pour injure au roi Charles, et tâcher » plutôt de vous arranger ensemble par » voie d'accommodement.

» — Que me proposez-vous? s'écria Gé- » rard, tout prêt à s'emporter de nou- » veau; non, par Dieu! je ne feindrai point » devant ce traître, et me vengerai haute- » ment de sa félonie. Ne suis lâche ni » couard, et verrons dans la bataille si ai » bonne épée et brave escorte; vos con- » seils ne sont que poltronerie, et mieux » feriez de manier vos fuseaux et prier No- » tre-Dame que dire choses que n'entendez » point.

— Si ne les entendais, n'en aurais point » parlé, répondit bravement la comtesse; » mais vous, mon cher seigneur, si vouliez » songer aux malheurs qui vont désoler » vos provinces, point ne voudriez cette » guerre cruelle, qui fera pleurer et mau- » dire à plusieurs le jour de ma naissance. » Ne croyez que ce soit la faiblesse de mon » sexe qui me fait parler ainsi : souventes » fois on a vu les femmes plus avisées et » courageuses que les hommes. Un sage, » nommé Caton, enseignant la prudence à » son fils, lui disait : « Souffre la parole » de ta femme, puisque tu vois qu'elle parle » à ton avantage. » La main d'une femme

» n'a-t-elle point donné la mort à Holopherne, qui était chef de toute la chevalerie du roi Nabuchodonosor? Enfin, la reine Esther a trouvé grâce devant son mari, et votre servante prie Dieu que son humble conseil vous soit en gré.

— Eh bien, qu'il soit fait ainsi que le voulez, dit Gérard; je vais appeler mon neveu Foulques, et l'envoyer au roi Chauve. »

En effet, il envoya le maréchal de Bourgogne trouver Charles dans le château de Roussillon, qu'il continuait d'occuper. La mission de Foulques était honorable et pacifique à la fois. Gérard, de concert avec Berthe, l'avait chargé de se présenter devant le roi sans témoigner ressentiment ni colère. Étant donc arrivé en la présence du monarque, il mit un genou en terre, lui exposa le sujet de son ambassade, et l'adjura, au nom de son maître, de se retirer des terres dont il s'était emparé par surprise, proposant pour l'héritage, cause de leur différend, que cette affaire fût décidée par le conseil des barons de France. Ayant achevé son discours, Foulques attendait que le roi lui répondît avec la dignité convenable à un souverain; mais Charles poussa un rire étrange, plein de fureur, et donnant un libre cours à sa haine, il éclata en injures et en menaces contre Gérard et son messager.

« Je ne sais ce qui m'empêche, dit-il à Foulques, de faire voler ta tête loin de tes épaules. Mais non, je veux t'épargner cette fois; retourne vers celui qui t'a envoyé; dis-lui que je le poursuivrai pendant toute sa vie; que je n'aurai paix ni trêve, tant qu'il lui restera gens d'armes pour combattre et manoir pour s'abriter. Je jure Dieu que je le déposséderai de toute seigneurie et domination sur la terre, et si je puis enfin m'en saisir, je le ferai pendre à un gibet, où chacun le pourra voir. »

A ces paroles outrageantes, Foulques sentit le feu de la colère lui monter au visage: la dague au poing, il se jetait sur le roi pour le frapper dans la poitrine... les barons présents à cette entrevue s'élancèrent pour défendre Charles et l'entourèrent. Alors Foulques se hâta de quitter le château, et s'éloignait rapidement, lorsqu'un guerrier se mit à sa poursuite, et le rejoignit dans la forêt; mais le robuste Bourguignon le renversa d'un seul coup, et piquant sa monture, franchit les monts et les vallées pour aller rejoindre son seigneur.

Au récit de ce qui s'était passé, et certain de la trahison du roi, Gérard sentit redoubler son courroux. Il fit aussitôt un appel à ses barons et soldats, et les convoqua en son castel de Galandon; mais la plupart, séduits par les dons et promesses de Montmorency, ne vinrent point au rendez-vous assigné par leur suzerain, et refusèrent de marcher sous sa bannière. Avec des forces inférieures des trois quarts à celles de son rival, le comte ne perdit point courage et marcha à sa rencontre. Bientôt les deux armées furent en présence.

« Notre cause est juste, dit Gérard, j'espère qu'aujourd'hui notre Seigneur Dieu combattra pour nous, et nous lui aiderons de toutes nos forces. » Des cris pleins d'ardeur lui répondent.

Le signal du combat est donné. Comme des lions affamés s'élançant sur leur proie, Gérard et les siens se précipitent sur leurs adversaires. Le fer brille, le sang coule à longs ruisseaux... c'est un horrible carnage! Surprises par cette attaque furieuse, les troupes du roi reculent épouvantées; mais la voix de leurs chefs les rallie; des bataillons nouveaux succèdent à ceux qui viennent d'être mis en pièces; et après mille prodiges de valeur, le malheureux Gérard voit sa triste armée que chaque instant décime, tomber, vaincue par le nombre, sous les coups de ses ennemis. Désespéré, semant partout la mort, et la cherchant lui-même, il s'enfonce au plus fort de la mêlée; couvert de blessures, il allait infailliblement succomber, lorsque les comtes

de Provence ses neveux, bravant tous les dangers, pénètrent jusqu'à lui, s'en saisissent, l'arrachent violemment du champ de bataille et le dérobent au trépas.

Foulques, qui avait été fait prisonnier, s'attendait à recevoir la mort ainsi que les chevaliers qui l'accompagnaient; mais la noblesse et la fermeté de leurs discours plurent à Charles le Chauve, qui leur fit grâce de la vie, à condition qu'ils ne s'armeraient jamais contre lui. Puis, ayant aussi en son pouvoir Artaut, vicomte de Dijon, il lui ordonna, sous peine d'être pendu, de lui ouvrir les portes de cette ville, où Berthe s'était réfugiée. Un écuyer qui entendait ces paroles voulut prévenir la comtesse, et, partant aussitôt, accourut lui porter la nouvelle de ce désastre.

Il la trouva dans une église, agenouillée devant l'autel de la Vierge, dont elle implorait la protection pour Gérard.

Au récit que lui fit l'écuyer, elle tomba comme frappée au cœur, et resta sans connaissance étendue sur la terre. Mais à peine revenue à elle, la sainte et courageuse femme remercia Dieu à haute voix des adversités dont il lui plaisait qu'elle fût éprouvée, et demandant où était son mari, elle pria l'écuyer de l'y conduire.

Déjà on entendait le bruit de la foule qu'agitait l'arrivée du roi... les moments étaient précieux... la comtesse monta sur sa haquenée, et, accompagnée de ses suivantes, elle partit sous la conduite du fidèle serviteur qui l'avait prévenue. Ils arrivèrent ainsi à Besançon, où s'était retiré Gérard au milieu d'une population désolée, parmi des femmes, des vieillards, des enfants qui pleuraient la perte de leurs fils, de leurs maris ou de leurs pères, et accusaient tout haut Charles et Gérard d'avoir causé leur malheur. L'entrevue des deux époux fut bien douloureuse! Le prince, triste et découragé, s'abandonnait au désespoir, et les consolations de sa jeune femme le trouvaient insensible. Cependant ils apprirent bientôt que le roi s'avançait vers Besançon; il fallut quitter encore cette retraite; et la tête de Gérard étant mise à prix, la fuite même devait leur offrir mille dangers. Ce dernier coup finit d'accabler le comte.

« Laissez-moi, dit-il à Berthe et aux
» quelques chevaliers qui l'entouraient en-
» core; j'aime mieux me livrer à la merci
» de mon ennemi cruel que vous voir ex-
» posés à tant de périls pour me sauver.
» Retournez près de votre sœur, ma chère
» Berthe, et sous sa protection vivez en
» paix, priant Dieu pour mon âme.

— Moi, vous quitter! mon cher sei-
» gneur, s'écria-t-elle tout en larmes et
» l'étreignant avec tendresse. Ah! plutôt
» mille fois partager votre sort que vous
» abandonner ainsi. Mais pourquoi perdre
» tout espoir? si la terre de France n'a plus
» d'asile à nous donner, allons-en deman-
» der un au roi de Hongrie, votre parent;
» il ne refusera pas de nous recevoir. »

Gérard l'embrassa, touché de son dévouement: « Eh bien! partons, lui dit-il, » puisque vous le voulez; » et montant à cheval ils prirent le chemin de la Hongrie; sept chevaliers les accompagnaient et entreprenaient avec eux cette longue route. Après avoir marché pendant plusieurs jours ils se trouvaient à l'entrée de la forêt des Ardennes, quand s'étant arrêtés au bord d'une rivière pour se reposer un peu, ils virent s'approcher un guerrier accompagné de dix hommes d'armes. Reconnaissant à leurs enseignes qu'ils revenaient de l'armée du roi de France, Gérard plein de courroux s'élance à leur rencontre, et d'un coup de son épée fait voler la tête de leur chef; mais une autre troupe qui les suivait étant accourue à leurs cris, un combat s'engage, où Gérard voit tomber successivement tous ses défenseurs, et reste seul, debout, avec Berthe épouvantée. Le fidèle écuyer qui avait conduit la comtesse à Besançon et suivait ses maîtres dans leur fuite, se trouvait au milieu des morts, et blessé grièvement. Berthe lui prodigua tous les secours qui étaient en son pouvoir;

elle lava ses plaies avec de l'eau fraîche et déchira ses propres vêtements pour étancher le sang qui s'écoulait à longs flots. Gérard ayant placé le blessé sur son cheval, ils se remirent tristement en marche, cherchant de toutes parts dans la forêt s'ils ne découvriraient pas une chaumière où il leur fût possible de s'abriter.

« Sainte Marie! murmurait doucement » la comtesse; benoîte Vierge, qui m'avez » toujours soutenue dans mes déconforts » et tourments, viendrez-vous pas à notre » aide en cette extrémité? »

Sa prière fut bientôt exaucée; à peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils virent une cabane isolée; un vieil ermite vêtu d'une peau de chèvre était à la porte, agenouillé devant une madone rustique.

Ils s'approchèrent, et Gérard lui demanda l'hospitalité.

L'ermite les fit entrer, alluma du feu, prépara un lit de feuilles sèches où il les aida à déposer le blessé, puis il leur offrit du lait et du pain noir, seules provisions qu'il possédât dans sa retraite.

Gérard ayant attaché les chevaux à la porte de la cabane, leur donna à manger de l'herbe, que lui-même et madame Berthe étaient allés cueillir; puis se renfermant près du malade, ils ne le quittèrent plus... cependant, malgré leurs soins, pendant la nuit le pauvre écuyer expira dans leurs bras. Le lendemain ils voulurent continuer leur chemin; mais tandis que, cédant à la fatigue, sur le matin ils s'étaient endormis, des larrons venant à passer avaient détaché et emmené les chevaux, si bien qu'au réveil de Berthe et de Gérard ils ne les trouvèrent plus. Le comte voyant cette fatalité qui le poursuivait sans cesse, éclata en murmures et en plaintes, lançant l'anathème et la malédiction vers les cieux; l'ermite épouvanté se détournait avec horreur; alors Berthe éplorée se jeta humblement aux genoux du saint homme, le conjurant de prendre en pitié l'égarement de son mari et de ne point l'abandonner.'

Les paroles touchantes de cette sainte femme émurent le cœur du vieillard; il se mit en prières avec elle, puis, s'approchant de Gérard il essaya de le calmer; mais le désespoir de celui-ci était trop violent pour s'apaiser aussitôt; le nom du roi, surtout, revenait souvent sur ses lèvres, et il jurait sans cesse qu'il n'aurait de bonheur sur la terre qu'après s'être vengé.

Cependant l'homme de Dieu lui parla avec tant d'onction et de sagesse, que peu à peu cet emportement fit place à des pensées plus chrétiennes; il reconnut que la main toute-puissante du Seigneur avait voulu sans doute le châtier; et faisant l'humble aveu de ses fautes, il abjura sa haine et promit d'accomplir fidèlement la pénitence qui lui serait imposée. L'ermite alors le condamna à rester pendant sept années obscur et méprisé, travaillant pour vivre, sans porter jamais aucune arme ni se faire connaître à qui que ce fût. Le comte se soumit à ces dures conditions. Soutenu et encouragé par sa femme, il construisit une cabane dans le voisinage de l'ermite; puis, étant allé trouver un charbonnier de la forêt, il lui demanda de l'occuper à son service. Celui-ci, charmé de la haute taille et de la force de Gérard, l'engagea pour varlet. Moyennant un salaire de sept deniers, ce chevalier naguère si puissant, possesseur de tant de seigneuries et de comtés, l'allié de tant de rois, qui avait vu marcher une armée sous ses ordres, se rendait chaque jour à la ville, courbé sous le poids des sacs de charbon que son maître lui commandait d'aller y vendre. Berthe, de son côté, travaillait toujours, taillant et cousant draps blancs et chemises de serge, choses qu'elle avait apprises dès son enfance dans la maison de son père. Vêtue comme une pauvre femme du peuple, la comtesse n'avait point perdu ses charmes, et sous ses modestes habillements, sa douce beauté paraissait plus touchante. Quand venait la nuit, les deux époux se réunissaient dans leur cabane, et après le

repas frugal du soir, ils lisaient ensemble la vie des saints pères, où ils se complaisaient grandement.

Le bruit de leur mort s'étant répandu dans le royaume, et ne les ayant vu reparaître nulle part, on ne mettait point en doute qu'ils ne fussent trépassés dans leur fuite. Charles le Chauve s'était emparé de tous leurs biens et en avait donné une partie aux seigneurs de sa cour. Pour Eloyse, gardant leur souvenir dans son cœur, elle pleurait secrètement ces chères victimes, et rien ne pouvait la distraire de sa tristesse.

Les sept années de pénitence imposées à Gérard venaient d'expirer; charmés de la paix profonde qu'ils avaient rencontrée loin des hommes, les deux époux se demandaient s'ils ne feraient pas mieux d'achever leurs jours dans la retraite et le travail que de s'exposer de nouveau à tous les périls d'un monde qui leur avait été si funeste; quand, le roi Charles, voulant essayer de réjouir sa femme, qui était toujours attristée et dolente, résolut de donner de grandes fêtes pour la solennité de la Pentecôte. Il invita de toutes parts la noblesse à s'y rendre, et fit publier dans toutes les villes de son royaume l'annonce de ces réjouissances. Gérard étant allé vendre son charbon, entendit le héraut qui proclamait à haute voix l'invitation et les magnificences royales. En un instant tous les souvenirs chevaleresques du comte se réveillèrent; il s'éleva un combat violent dans son cœur, et dès qu'il revit Berthe, il lui fit part de cette nouvelle ainsi que du désir qu'il éprouvait de se trouver à cette fête.

« Eh bien, partons, lui dit-elle; je ne
» saurais résister à l'envie de voir encore
» une fois ma chère sœur; nous essayerons
» de pénétrer jusqu'à elle, et si nos dé-
» marches ne réussissent pas, nous revien-
» drons dans cet asile, où le père des misé-
» ricordes nous a si souvent réconfortés et
» soutenus par sa grâce. »

Ayant reçu la bénédiction de l'ermite, ils se mirent en route, et marchèrent ainsi jusqu'à Paris, demandant le soir l'hospitalité chez quelque villageois, et se nourrissant des provisions que Gérard avait emportées. Ils arrivèrent la veille du saint jour de la Pentecôte, brisés de fatigue, la chaussure en lambeaux, poudreux, couverts de vêtements qui se déchiraient de toutes parts. S'étant dirigés vers le palais du roi, ils apprirent que la reine allait sortir, et se mêlèrent à la foule des pauvres qui attendaient son passage. Gérard, laissant sa femme un peu en arrière, s'avança jusque dans le vestibule du palais, et au moment où Éloyse sortait de ses appartements, il se dirigea vers elle. La reine voyant cet homme si misérable, s'approche, lui présentant une pièce de monnaie; il tend la main pour la recevoir, s'incline... un anneau d'or qu'il porte au doigt a frappé les yeux d'Éloyse. Étonnée, elle revient sur ses pas, et lui fait l'aumône une seconde fois, pour regarder encore ce bijou; puis elle envisage le comte sans cependant le reconnaître, tant il était changé; mais elle se sentait émue et saisie d'un trouble qui la faisait pâlir et chanceler; il lui semblait reconnaître l'anneau qu'elle avait donné à Gérard lors de son mariage.

Prise d'une idée subite, elle rentra chez elle, donna à une de ses femmes l'ordre d'aller quérir ce mendiant et de l'amener en sa présence. Gérard se laissa conduire; arrivé près de la reine, il la salua respectueusement et s'agenouilla devant elle. Alors, l'examinant de plus près, Éloyse le reconnut, s'élança avec transport, le couvrit de baisers et de larmes, ne pouvant parler, tant son émotion était grande. Enfin, retrouvant la parole, elle demanda sa chère Berthe :

« Elle est à votre porte, dit Gérard; je
» l'ai laissée parmi les pauvres qui entou-
» rent le palais. »

Les larmes de la reine recommencèrent à couler, partagée qu'elle était entre la joie de retrouver sa sœur et le chagrin de la

voir dans un tel état. Elle l'envoya chercher aussitôt, et quand ils se trouvèrent réunis tous les trois, ce furent des transports, des étreintes, des sanglots et des caresses qu'on essayerait en vain de raconter. Après cette reconnaissance, Éloyse les laissa aux soins de ses suivantes, et alla rejoindre le roi, heureuse et pleine d'une gaieté qu'on ne lui avait pas vue depuis longtemps, ce qui causa grande réjouissance et ébattement dans le palais pendant toute cette journée. Le lendemain matin, étant couchée à côté de son mari, dont elle appréhendait encore la vieille haine contre Gérard, la reine résolut finement de scruter sa pensée. Au moment qu'il s'éveilla, s'étant tournée vers lui fort gracieuse et souriante :

« Très-redouté sire, lui dit-elle, j'ai eu » cette nuit en mon dormant un songe dont » je suis tout émerveillée : j'ai vu un beau » pigeon blanc, lequel descendait de devers » le ciel, et entrait dans votre corps, et votre » face en devenait si claire et si luisante, que » c'était une extrême plaisance à regarder, » et il semblait que ce fût un visage angé» lique; et alors issait de votre bouche et » s'épandait à flots de parfums une si douce » odeur, laquelle procédait de votre sein, » que jamais autre paradis je ne voulusse » avoir, tant elle était parfaite et bonne. » D'autre part, il me semblait que j'étais » très-durement navrée au cœur et blessée » d'une plaie si profonde, que j'en étais en » péril de mort; mais sitôt que je sentis » cette tant douce odeur, je fus rendue » toute saine et toute guérie; puis me sem» bla voir encore un cerf et une biche ve» nant à moi tendrement, qui devant vous » s'agenouillaient, criant merci, et vous » requéraient grâce et pardon; et comme » homme très-piteux et très-débonnaire » que vous êtes, les faisiez dresser, leur » allant querir à boire et à manger de vos » propres mains, et leur ayant donné cette » réfection, les renvoyiez joyeusement. »

Le roi ayant entendu le récit de ce rêve, n'en pouvait deviner la signification; mais Éloyse lui expliqua que le pigeon blanc venu du ciel était le benoît Seigneur Jésus qu'il devait recevoir ce jour même dans le sacrement de l'Eucharistie, et que la plaie au cœur, dont elle semblait frappée, était le chagrin d'avoir perdu Berthe et Gérard, figurés par le cerf et la biche, auxquels il devrait faire grâce, si, n'étant point morts et le songe venant à se réaliser, ils imploraient sa miséricorde. La reine était tellement émue en achevant ces paroles, qu'elle ne put retenir ses larmes. Charles étendit les bras pour l'accoler et la réconforter, lui avouant que plus d'une fois il s'était reproché d'avoir traité Gérard si cruellement et avait regretté sa bonne sœur Berthe; il assura même que s'ils étaient vivants, et que leur retraite lui fût connue, il les enverrait querir et les rétablirait dans toutes les dignités qu'il leur avait enlevées. Enchantée de voir son mari dans de tels sentiments, Éloyse le remercia avec tendresse, puis s'étant levée, elle alla prendre les deux époux, toujours vêtus de leurs pauvres habits de la veille, et se rendit avec eux dans la chapelle où le roi devait entendre la messe. Bientôt il arriva revêtu de ses ornements royaux, et suivi de la foule des princes, seigneurs et chevaliers de toute sorte. A son approche, la reine se leva, prit Gérard et Berthe par la main, et ayant été se jeter avec eux aux genoux du roi, elle l'implora par des supplications et des larmes; Charles surpris l'embrassa, la releva d'un air attendri en lui disant :

« Ah! madame, pourquoi montrez-vous » aujourd'hui avoir telle douleur en votre » âme? et qui sont ces deux-ci que je vois » si las et si tristes, auxquels vous faites » cette accointance?

» — Mon cher seigneur, répondit la » reine, c'est le cerf et la biche que je » vous ai exposés de mon songe. Sire! » pour la divine grâce que vous vous atten» dez à recevoir de notre doux Sauveur » Jésus-Christ, à cette benoîte messe, je » vous en prie, qu'il vous prenne pitié

» d'eux; veuillez leur pardonner et les ré» tablir dans votre généreuse faveur. »

Le roi, qui avait éprouvé secrètement bien des remords, ne put retenir ses pleurs en voyant ces illustres infortunés dans l'état misérable où sa persécution les avait réduits. Les relevant avec respect de l'attitude suppliante qu'ils avaient conservée, il fit à haute voix l'aveu loyal de ses torts, priant Gérard de les oublier pour que la réconciliation fût parfaite, et lui rendit publiquement tous les titres et biens qu'une guerre injuste lui avait fait perdre. Pendant le sacrifice de la messe, ils s'unirent tous dans une même prière, et les humbles pénitents de la forêt des Ardennes devinrent les héros des fêtes magnifiques que le roi de France avait ordonnées.

Mlle ANTOINETTE QUARRÉ.

La Loterie des Pauvres.

—

I

« Regarde donc dans le petit salon en face, disait Henry à son cousin Albert, tous deux appuyés sur le balcon d'un des pavillons du château de Lussy, regarde donc ces demoiselles, avec quelle ardeur elles travaillent.

— Il faut bien qu'elles se dépêchent, puisque la robe qu'elles brodent est pour la loterie des pauvres que l'on tire ce soir. Aussi quel continuel mouvement de bras qui se lèvent, qui se baissent, qui vont, qui viennent!... C'est exemplaire, en vérité.

—Exemplaire...jusqu'à un certain point; car les langues de ces demoiselles, qui vont et viennent tout aussi activement, je t'en réponds, sont encore plus piquantes que leurs aiguilles. Si nous pouvions les entendre comme nous les voyons, je crois qu'elles ne seraient pas fort à leur aise.

— Tu supposes qu'elles disent du mal, ou du moins se moquent du tiers et du quart; mais tu n'en sais rien.

— Comment! je suppose?... je n'en sais rien?... Tout à l'heure, en passant dans la galerie sur laquelle ouvre la porte du salon où sont ces demoiselles, j'ai entendu prononcer des noms bien connus, le mien entre autres, et cela avec de si grands éclats de rire, que, ma foi, je n'ai pu y tenir; j'ai écouté. C'était mal, et j'en ai été puni; car Dieu sait ce qui est arrivé à mon oreille en quolibets de toutes sortes! « Madame d'Arlonne, qui est si avare... mademoiselle Julie, qui est toujours si ridiculement coiffée... madame d'Érigny, avec sa taille de poupée... le vieux monsieur de Bruge, ce parasite... et le cousin Albert... »

— Elles ont parlé de moi!...

—Et on en disait sur le cousin Albert! « Ce *songe-creux* qui s'occupe cent fois plus de chemins de fer, de machines à vapeur et d'inventions nouvelles, qu'il ne fait d'attention à ses cousines... ce cousin Albert, qui peut être *ingénieur*, mais n'est pas *ingénieux*. »

— C'est Adèle qui a dit cela, je la devine.

— Ma foi, je n'en sais rien, car je me suis sauvé quand j'ai compris que mon vilain métier d'écouter aux portes allait me valoir encore pour mon compte quelques compliments du même genre.

— Ah! je puis être *ingénieur*, mais je ne suis pas *ingénieux!* répéta entre ses dents Albert, qui prenait évidemment la chose moins magnanimement qu'il ne s'efforçait de le faire paraître. Ah! chère cousine, nous verrons cela! » Et en se parlant ainsi, il avait l'air méditatif d'un homme qui cherche un problème; puis, tout à coup, et comme s'il l'avait trouvé : « C'est cela!... mais, en attendant, Henry, allons nous promener dans le parc; j'ai quelques vers à terminer, et que je veux te soumettre. »

La loterie pour les pauvres



J.al des Demoiselles II.e année N.o ?. A. S.t Aulaire d'après Deveria

« Dieu ! que je plains la femme qui épousera ce cher cousin, Albert »

II

Sur un canapé adossé à l'une des croisées d'un petit salon de travail, trônait Adèle de Lussy devant un métier sur lequel était tendue une mousseline aux trois quarts couverte de fleurs et d'enlacements parfaitement brodés; à sa gauche était Antonia, sa sœur, et de l'autre côté du métier une jeune personne, grave et modeste, Nathalie, institutrice des enfants d'une parente de madame de Lussy, qui habitait un château voisin. Ces demoiselles travaillaient à la robe destinée pour le bal des pauvres.

Les médisances continuaient de plus belle, et toute la société y avait passé.

« Voilà une œuvre de charité peu charitablement exécutée, mesdemoiselles, ne put s'empêcher de dire Nathalie. Vous conviendrez que vos moqueries et vos méchancetés accompagnent fort mal notre pieux travail. De telles conversations sont loin d'être édifiantes.

— Bah! bah! reprit Antonia, il ne faudrait jamais rire si l'on en croyait Nathalie. On voit bien qu'elle est habituée à régenter et à gourmander ses deux petites filles.

— Dieu! que je plains la femme qui épousera ce cher cousin Albert! dit Adèle, suspendant son aiguille sur un point commencé; l'ennuiera-t-il avec ses wagons, ses rails, ses locomotives! Il ne saura lui parler que de cela.

— Et de quoi donc voudriez-vous qu'il s'occupât, mademoiselle? dit Nathalie avec un peu d'impatience. Faudrait-il qu'il parlât robes, fleurs, rubans, dentelles? Ce serait là une digne occupation pour un homme, et surtout pour un homme aussi distingué! Je vous conseille alors de décréter dans votre sagesse, que pour causer chiffons, on devra être sorti le premier de l'école Polytechnique.

— Très-bien! reprit Adèle, nous ferons quelque chose de Nathalie; elle commence à dire des petites malices.

— Des petites malices... soit!... mais jamais des méchancetés, » répondit Nathalie.

Bientôt le soleil approchant de son déclin les avertit de se presser; mais il restait encore du travail pour assez longtemps; Nathalie offrit de terminer la robe. Adèle et Antonia ne se le firent pas dire deux fois; elles avaient leur toilette à faire, et quand la cloche du dîner se fit entendre, elles se rendirent dans la salle à manger.

« Où donc est Nathalie, mesdemoiselles? leur demanda-t-on lorsqu'on les vit entrer seules.

— Nathalie? répondit Antonia, mais... elle...

— Nathalie! reprit bien vite Adèle, voyant l'embarras de sa sœur, Nathalie? elle est restée dans le petit salon... Nous avions chacune notre tâche... et... Nathalie achève la sienne. »

III

Nathalie ne vint prendre place à table qu'à la fin du second service, et bientôt l'on passa dans le grand salon. Là, sur tous les meubles : piano, table à ouvrage, étagères, brillaient, à la splendeur des bougies, de gracieux tableaux, de vives tapisseries fines comme des peintures, des bourses étincelantes de perles d'or et de perles d'acier....... mais le plus beau lot entre tous, c'était la robe brodée par ces demoiselles.

Le salon présentait en ce moment cette riante confusion qui suit immédiatement le dîner. Mme de Lussy faisait servir le café; les personnes invitées arrivaient.

« Madame d'Érigny! mademoiselle Julie! » annonça le domestique.

— Ah! voici *madame d'Érigny avec sa taille de poupée, et mademoiselle Julie qui est toujours si ridiculement coiffée*, » dit à demi-voix Henry à Albert, mais de manière à être entendu d'Adèle, qui reconnut parfaitement ses phrases du matin; elle les avait dites tant de fois,

qu'elle ne fut point étonnée de les entendre répéter... Aussi, sans s'en inquiéter, elle se précipita au-devant de Mme d'Érigny et de sa fille, avec toutes les marques de la plus sincère affection.

« Sais-tu, Julie, que tu es charmante ce soir! lui dit-elle, tu es coiffée à ravir! et ta mère, quelle taille élégante! N'est-ce pas, Antonia? »

Mme d'Érigny et Julie, prenant pour sincères ces affectueuses démonstrations, les rendaient avec usure, et félicitaient Mme de Lussy d'avoir deux si charmantes, si excellentes filles, lorsque la voix du domestique annonça :

« Madame d'Arlonne!

— Ah! madame d'Arlonne, » dit Albert à Henry, toujours de manière à être entendu de sa cousine, « tu sais, *madame d'Arlonne qui est si avare.* »

Mais ce propos, Adèle l'avait tenu pour la première fois le matin; et il lui parut étrange d'entendre Albert, ordinairement si réservé, parler mal de quelqu'un, surtout dans les mêmes termes dont elle s'était servie. Comme elle faisait tout bas cette réflexion, les deux filles de Mme d'Arlonne s'avancèrent vers Adèle et l'attirèrent auprès de leur mère. Adèle les suivit, et Mme d'Arlonne, après l'avoir tendrement embrassée, dit en lui présentant un album relié magnifiquement :

« Tu as travaillé d'une manière charmante pour les pauvres, ma belle petite; Dieu te récompensera dans le ciel; moi, je te récompense comme je le puis. »

Adèle reçut cet album d'un air confus et sans oser lever les yeux, dans la crainte de rencontrer ceux d'Albert. D'autres personnes étaient arrivées : à chaque nom nouveau qui rappelait à Henry une méchanceté d'Adèle et d'Antonia, il les regardait, et s'émerveillait de ne pas les voir plus troublées.

Un groupe s'était formé autour d'Albert, et la conversation paraissait être fort intéressante; quelques dames l'avaient déjà interrogé sur les divers lots qu'elles venaient d'examiner.

« Monsieur Albert, dit une de ces dames, quel est donc ce petit paquet enveloppé d'une simple feuille de papier blanc?

— Blanc... pas tout à fait, répondit-il, car j'y ai lu ces deux mots : *Précieuse découverte!* et je puis, mesdames, vous mettre au fait d'autant mieux que cette *découverte* est de moi : j'ai voulu en faire hommage à l'œuvre de charité qui nous rassemble. Voici ce que c'est en deux mots. Le télescope, qui nous permet de voir à de grandes distances des objets inaccessibles à la vue simple, le télescope est une puissance infinie prêtée à l'œil. Je pensais depuis longtemps qu'il ne devait pas être impossible à la science de donner à l'oreille un secours analogue. Parvenir à ce résultat, tel était le but de mes méditations, et voilà, soit dit en passant, ce qui explique comment, même au milieu de vous, mesdames, j'avais souvent l'air d'un *songe-creux.* »

En prononçant ce dernier mot, Albert regardait Adèle et Antonia, qui paraissaient décontenancées.

« On peut être *ingénieur sans être ingénieux*, continua Albert; mais enfin je crois avoir réussi à découvrir la composition d'une matière douée d'une sensibilité si exquise, que le bruit le plus léger, le plus éloigné, elle le saisit dans l'air et le transmet à l'oreille stupéfaite; et pour m'assurer de l'efficacité de mon procédé, j'ai recueilli ce matin une conversation qui se tenait à deux cents pas de moi; je l'ai écrite et l'ai jointe à l'instrument renfermé dans ce papier, afin d'augmenter le nombre des lots gagnants que nous allons tirer tout à l'heure.

— Oh! que ce sera curieux! que je voudrais avoir ce lot! » s'écria-t-on de tous côtés.

Adèle et Antonia avaient pâli; elles se rappelaient les mots prononcés par Henry et Albert, et tremblaient que leur conversation, saisie à l'aide du merveilleux in-

strument, ne fût là enveloppée de ce papier. Bientôt il leur devint impossible de conserver aucun doute à cet égard.

« La personne à qui le sort enverra ce lot, continua Albert, pourra faire sur-le-champ l'expérience de ce que produit mon instrument acoustique ; car il lui suffira de donner lecture à voix haute de cette conversation dérobée à deux demoiselles fort aimables qui sont dans ce salon.

— Et ces demoiselles ne feront certainement aucune difficulté d'en reconnaître la véracité, ajouta Mme d'Érigny ; l'entretien de deux jeunes filles ne doit pas plus craindre la publicité que leurs actions ne doivent redouter le grand jour. »

Adèle et Antonia ne savaient où se cacher ; leurs malices, leurs moqueries, leurs propos méchants, allaient être lus en plein salon ! Cette réputation de bonté, de douceur, dont elles jouissaient, leur serait enlevée ! Ainsi toutes les personnes présentes allaient savoir comment elles les avaient traitées !

Ces réflexions se pressaient dans leur esprit ; pour conjurer cette honte qui les menaçait, elles ne voyaient aucun moyen. Antonia eut bien l'idée d'aller prier Henry d'engager Albert à ne pas livrer leur entretien ; mais c'était avouer leur faute... elle hésitait. Antonia se levait cependant pour mettre son projet à exécution, lorsque Mme de Lussy annonça le commencement du tirage.

Une urne fut apportée ; pour y puiser on choisit la plus jeune petite fille du salon, un ange blanc et rose ; un ange remplissant un office de charité, c'était une divine harmonie ! Le premier numéro qui passa de la main de l'enfant dans celle d'Albert, proclamateur des arrêts du sort, fit éclater de rire tout le monde : une pipe magnifique était échue en partage à Julie d'Érigny ; puis le hasard décerna à Henry une charmante petite ménagère. A chacune des bévues de l'aveugle destin, le salon retentissait de nouveaux accès de gaieté qui faisaient ressortir la sombre taciturnité d'Adèle et d'Antonia. Chaque fois que le petit ange, avec un geste d'une grâce infinie, enfonçait son bras tout entier dans l'urne fatale, elles étaient prises d'un nouveau frisson, et lorsque sortait la petite main mignonne toute remplie par un numéro inconnu...

« C'est notre honte, se disaient-elles : tout va être divulgué ! Tout le monde va savoir ce que nous avons dit de mal ce matin !

— Le cinquante-six ! prononça Albert, après avoir reçu de l'innocent ministre du sort un nouveau numéro ; le cinquante-six... voici ce qui revient à monsieur. »

Quelle fut la terreur d'Antonia et d'Adèle lorsqu'elles virent Albert prendre *la précieuse découverte*, et remettre ce lot à un vieil ami de leur père, à M. de Bruge, qu'elles avaient traité de parasite et qui allait le lire à voix haute ! C'était à en mourir de douleur et d'effroi, et certainement chacun eût remarqué leur pâleur et l'égarement de leurs yeux, si l'on n'eût été tout occupé du tirage des derniers numéros.

Le soixante-quatre n'avait pas été fort adroit, car d'après ses ordres capricieux, un immense bonnet grec était tombé sur la petite tête blonde de la plus jeune des élèves de Nathalie, enfant de huit ans. Le quatre-vingt-huit et le soixante furent tout à fait aimables pour Antonia et pour Adèle ; ils leur départirent les deux plus charmants tableaux de la collection. En tout autre moment, elles eussent été ravies ; mais, dans l'état d'angoisse où les tenait ce paquet mystérieux, elles avaient l'air prêtes à pleurer.

Le soixante-dix fut juste entre tous ; il donna à Nathalie la robe brodée à laquelle elle avait si puissamment travaillé.

Le tirage étant terminé, chacun priait à grands cris le possesseur de la découverte d'Albert d'en donner connaissance à l'assemblée ; alors s'avançant pour obéir au vœu

général, et debout devant la cheminée, M. de Bruge s'apprêtait à développer le paquet, lorsque Mme de Lussy proposa que d'abord les personnes auxquelles étaient échus des lots incompatibles les vendissent à l'instant même; cette proposition ayant été agréée à l'unanimité, un marché s'établit. Ce fut un nouveau divertissement pour tous, excepté pour Adèle et Antonia, dont l'agonie devenait plus poignante en se prolongeant. Le marché terminé, il fut convenu que l'argent qu'il avait produit serait ajouté à la caisse des pauvres. Adèle et Antonia eurent en ce moment la bonne idée de vendre aussi leurs tableaux pour accroître encore les fonds des malheureux; elles espéraient que cette bonne action leur vaudrait quelque indulgence... Mais M. de Bruge s'apprêtait à lire le résultat de la *précieuse découverte;* toutes les oreilles étaient attentives; déjà il dépliait lentement le papier et venait de commencer le prélude d'usage... les trois petites toux obligées; Adèle et Antonia se sentant émues au point de défaillir, cherchaient d'un œil plein de désespoir s'il y avait le moindre intervalle dans la foule qui les entourait, afin de sortir du salon... mais derrière elles se pressaient dix rangs bien compactes de personnes assises... il fallait donc se soumettre à rester là, à rougir à la vue de leur père, de leur mère, de tous ces amis, ces parents dont elles avaient médit... Comme elles regrettaient amèrement, en ce moment suprême, d'avoir obéi à l'entraînement d'un défaut contre lequel on les avait tant de fois prémunies! avec quels pieux serments elles promettaient à Dieu, à leur prochain, de ne plus les offenser par des paroles médisantes!

Enfin la dernière petite toux s'était fait entendre; M. de Bruge commença ainsi :

Quand sous les pas du pauvre en son rude che-
La loterie ouvrait son nébuleux abîme, [min,

« Comment? dit-il en s'interrompant, c'est là une conversation?

— Ah pardon! mille pardons! s'écria Albert de l'accent le plus naturel, en s'élançant vers M. de Bruge; c'est une erreur... Ce que vous tenez là, ce sont des vers que j'ai cru avoir déchirés... La conversation, je l'aurai laissée dans ma chambre, et je vais... »

Antonia et Adèle, qui avaient commencé à respirer, furent reprises d'une nouvelle suffocation... Albert vit Adèle prête à s'évanouir... elle lui fit pitié.

« Mesdames, ajouta-t-il, vous me voyez confus; je vous ai trompées sans intention; le papier qui contenait cet entretien pour prouver la bonté de ma découverte, c'est lui que j'aurai déchiré à la place des vers... »

Le cœur d'Adèle, celui d'Antonia se dilatèrent à ces paroles; il n'en fut pas de même pour les curieux et curieuses du salon; mais enfin on se réunit afin de demander au moins la lecture des vers, et M. de Bruge reprit ainsi :

Quand sous les pas du pauvre en son rude che-
La loterie ouvrait son nébuleux abîme, [min,
D'un espoir affamé le malheureux, victime,
Donnait le pain du jour pour l'or du lendemain.
C'était lui tendre un piége odieux, inhumain,
De la société l'infamie et le crime;
Mais la grâce du ciel, la charité sublime
Fait le hasard pieux en lui donnant la main.
Pour que le pauvre gagne, elle met dans la roue
Ces riens délicieux où l'aiguille se joue,
Ce que l'art a créé dans d'élégants loisirs.
Elle plane, ange pur, sur la joyeuse danse;
Par elle la misère a sa part de plaisir:
Le sort n'est plus athée, il devient Providence.

« Ces vers parlent de danse, dit Mme de Lussy, il faut danser. »

A la grande joie des jeunes filles, un petit bal fut organisé sur-le-champ. Albert invita sa cousine pour la première contredanse, et s'aperçut bien vite de l'effet produit par la rude leçon qu'il venait de lui donner. Adèle fut bienveillante, affectueuse, bonne dans tout ce qu'elle dit entre chaque acte du quadrille. Ses qualités, dégagées de toute médisance et de moque-

rie, brillèrent d'autant plus; et au bout d'un an, ayant pour demoiselle d'honneur Antonia, désormais aussi bien corrigée que sa sœur, Adèle sortait de Saint-Roch l'heureuse femme de son cousin Albert.

ERNEST FOUINET.

Adieu.

« Laisse-moi pleurer seule, et souffrir en ce lieu;
» L'aube paraît au ciel et blanchit la campagne;
» Déjà ses rayons d'or colorent la montagne;
» Enfant de mes douleurs... adieu!

» Va réveiller l'âme insensible
» Du riche, de l'homme orgueilleux;
» Touche son cœur, inaccessible
» Aux cris plaintifs des malheureux.

» Parle-lui du chalet où coula ton enfance;
» A ton sort, à ton innocence,
» A tes récits, peut-être, il donnera des pleurs!
» Adieu!... Lorsqu'au printemps nous reverrons les fleurs,
» Je ne compterai plus les jours de ton absence;
» Tu reviendras alors terminer ma souffrance,
» Nous oublîrons alors nos maux et nos douleurs. »

Et le bon fils et la plaintive mère
Confondaient leurs soupirs et leurs embrassements,
Leurs adieux, leurs regrets, et leur douleur amère,
Et de leurs cœurs brisés les longs déchirements.

L'enfant part du chalet où sa faible paupière
Pour la première fois s'ouvrit à la lumière;
Il part, et de la France il a pris le chemin:
Le voilà seul, errant, délaissé sur la terre;
Nul ne lui reste que son chien,
Son ami dès l'enfance et son zélé gardien...

Et pâle, l'œil en pleurs, sur la montagne altière
De l'aride penchant il suivait le sentier;
Bientôt, l'ombre du soir tomba sur la bruyère,
Le pic inaccessible et l'immense glacier.

Déjà de blancs flocons couvrent au loin la terre;
L'avalanche descend, le front ceint de frimas;

On n'entend que les rocs croulant avec fracas,
La chute des torrents et la voix du tonnerre...

L'ombre croît : les autans, déchaînés dans les airs,
Sur les sommets blanchis appellent la tempête :
Le jeune montagnard voit briller sur sa tête
Les feux rapides des éclairs.

Il éclate en sanglots ; sa voix de cime en cimes
Retentit : « O ma mère ! oh ! viens me secourir !
» Me faudra-t-il rester, perdu dans les abîmes ?
» Sur ces sommets déserts faudra-t-il donc mourir ? »

Et de sa plainte commencée
Les vents, dans les airs obscurcis,
Dispersaient les sons affaiblis...
Puis, mourant, il tomba sur la terre glacée,
Et rien ne répondit à ses lugubres cris.

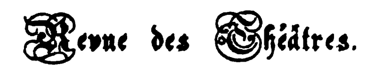
Il appelait sa mère, et sa voix gémissante
S'éteignit parmi les sanglots ;
Et seule, dans la nuit, la foudre menaçante
Mêla son long murmure au bruit confus des flots.

Longtemps son dard brûlant sillonna le nuage :
Le lendemain, au point du jour,
Le chien fidèle, errant sur la cime sauvage,
Chercha son jeune ami disparu dans l'orage,
Son ami, sous la neige endormi sans retour...

Trois jours sont écoulés : au seuil de la chaumière
Il rentre... et son œil morne où se peint la douleur,
Et ses longs hurlements, à la sensible mère
Font pressentir l'affreux malheur.

Elle court égarée, elle vole expirante ;
L'amour et la terreur précipitent ses pas...
Elle vole au glacier... là sa voix défaillante
Redemande son fils... et son fils ne vient pas !
Comme une tendre fleur il a penché sa tête :
De son dernier sommeil il repose au désert,
Et ses restes glacés et flétris par l'hiver
Ont disparu dans la tempête.

Mme FÉLICIE D'AYZAC,
Dame de la maison royale de Saint-Denis.



Revue des Théâtres.

—

La marquise de Rantzau, ou *la Nouvelle mariée*, comédie en deux actes, mêlée de couplets, par M. Jules de Premary.

Madame la duchesse de Livry, en mourant, avait légué la tutelle de sa fille au maréchal de camp marquis de Rantzau, son parent, et l'ami intime de feu le duc de Livry. Pour un soldat, la mission était délicate : le marquis ne vit rien de mieux que de placer sa pupille chez les bénédictines de Chelles, dont une demoiselle de Livry, sa cousine, était abbesse. Après le traité d'Aix-la-Chapelle, nommé par le roi gouverneur de la ville de Mayenne, le marquis de Rantzau, avant de se rendre à son poste, crut de son devoir de s'occuper de sa pupille. Il se rendit donc à l'abbaye de Chelles au moment où la pauvre Marceline allait se faire religieuse à contre-cœur. Connaissant la bonté de son tuteur, elle exigea de lui qu'il l'emmenât du couvent ainsi qu'Ursule, une de ses amies, qui ne voulait pas non plus être religieuse ; mais le moyen de garder deux jeunes filles dans une citadelle ! Le marquis proposa à sa pupille de l'épouser ; elle y consentit avec joie. Elle avait dix-sept ans, il en avait soixante-douze, et, digne d'être le petit-fils de ce brave maréchal de Rantzau qui avait perdu à la guerre une jambe, un bras, un œil, et ne conservait d'entier que le cœur, le marquis avait laissé sa santé sur tous les champs de bataille, si bien que, dans sa dernière affaire, il avait commandé le feu en chaise à porteurs.

Nous sommes en 1749 : depuis deux jours Marceline est la femme du marquis de Rantzau ; tous deux habitent le château de Livry, près la ville de Mayenne, avec Ursule, demoiselle de compagnie de la marquise, et le docteur Forbin, médecin du marquis. Ce château, qui de la branche cadette des de Livry est tombé par testament dans le domaine de Marceline, et où son cousin, Georges de Livry, a été élevé... pauvre jeune homme qui vient de se faire tuer en duel après avoir blessé son adversaire, ce château, dis-je, est orné de portraits de famille bardés de fer, de vieilles tapisseries agitées par le vent, de sombres galeries, de tortueux corridors, de portes de fer, de donjons... rien n'y manque... pas même les revenants ; car Hubert, le garde-chasse, vieux soldat brave comme son mousquet, et qui veillait seul sur ce château depuis qu'il était inhabité, vient raconter au marquis qu'une âme en peine erre depuis quelques jours dans le château, et que chaque matin il trouve son garde-manger presque vide. Le marquis tient toutes les nuits ses domestiques éveillés ; enfin il s'est décidé à faire une battue contre le revenant. Babylas, le valet de chambre, entre armé de pied en cap : « Monsieur le marquis, lui dit-il, j'ai vu au clair de la lune comme une figure qui rôdait au bas de la galerie du nord... ça avait au moins quinze pieds de haut ! — La peur grandit les objets, répond le marquis. — Le fait est que j'ai eu peur, je ne rougis pas de le dire... j'ai eu peur. » Le marquis laisse Babylas avec Marceline et Ursule, puis, à la tête de tous ses domestiques, il part pour faire la chasse au revenant. Tandis que Babylas est à veiller dans la galerie, les deux amies se mettent à causer entre elles des événements qui leur sont arrivés : « Il y a quelques jours vous étiez prête à prendre le voile à l'abbaye de Chelles, dit Ursule, et aujourd'hui vous voilà madame la marquise de Rantzau ! — Ce titre résonne bien, n'est-ce pas ? Et le jour de mon mariage, cette pompe, ces brillants cavaliers, cette musique, et le canon de la citadelle... puis les sentinelles qui me présentaient les armes... C'était bien gentil et j'étais bien fière, va ! — Et moi donc, qui partageais ces honneurs-là... de loin... comme votre amie ! Que vous

êtes bonne! Sans vous, pauvre orpheline, je serais religieuse..... Mais j'avoue que voyant, il y a quelques années, M. le marquis venir au couvent et vous prendre sur ses genoux, je me disais : Voilà comme doit être un père... Un mari, je ne me le figurais pas comme cela, et il m'avait semblé que votre cousin, ce pauvre chevalier... — Par exemple! un étourdi qui s'est fait tuer sans nous en prévenir, sans nous dire adieu! Juge ce que j'aurais souffert! Il n'était que mon cousin, et pourtant, quand madame l'abbesse m'a appris cet événement, ça m'a attristée. — Il était si gai quand il venait nous voir! Il arrivait en frisant sa petite moustache, en faisant résonner ses grands éperons... — Pauvre cousin, mort si jeune!... et encore on dit que c'est bien heureux, parce que la justice du roi est impitoyable pour les duels. — Ça lui aurait appris à ne pas faire de chagrin à sa cousine. — A sa sœur, car je l'aimais comme une sœur, c'est plus qu'une cousine... Quand j'y pense, cela me jette une tristesse dans l'âme... N'en parlons plus. » Après un moment de silence : « Te rappelles-tu sa dernière visite, Ursule, quand il mangea toutes les confitures de notre cousine de Chelles? Ces dames en étaient scandalisées. Un lieutenant de dragons qui mange des confitures, cela me paraissait si drôle!... » En ce moment on entend un grand bruit; Babylas accourt effrayé : un bras a cassé un carreau et a jeté un papier; Babylas le remet à la marquise, qui lit tout bas ce billet écrit au crayon et signé Georges : « Pour échapper à la justice du roi, disait-il, j'ai laissé courir le bruit de ma mort et me suis sauvé en pays étranger; mais loin de vous, ma cousine, je ne puis vivre, et j'étais venu me cacher depuis quatre jours dans ce château où je suis né et dont je connais les détours; mais vous y êtes arrivée avec votre tuteur, les gens du marquis me poursuivent, ils sont sur mes pas, je ne sais où me réfugier : ouvrez-moi la porte qui donne sur le perron, près de la chapelle, ou je suis perdu! » — « Viens, Ursule! s'écrie Marceline, viens! à toi je peux tout dire... Pas un mot de tout ceci, » dit-elle à Babylas, qui tremble de tous ses membres.

« Encore seul! se dit le pauvre garçon; je n'aime pas à être seul... la nature m'a créé pour vivre en société. J'ai toujours des peurs... la nuit surtout... et on trouve ça ridicule... Au fait... c'est inconcevable! moi, valet de chambre d'un maréchal de camp, avoir des soûleurs pour la moindre chose!... Il faut que je *soye* né comme ça; je suis poltron de naissance... c'est une infirmité bien désagréable!... » En ce moment, Georges paraît au balcon, pousse la fenêtre, souffle la lumière, renverse Babylas, et se sauve dans la chambre où viennent d'entrer la marquise et Ursule. Il était temps! le marquis arrivait suivi de ses domestiques. En voyant les regards effarés de Babylas se diriger vers la chambre, le marquis va pour y entrer... Marceline en sort avec le plus grand calme : « Tu n'as rien vu? lui demande le marquis; tu étais seule dans ta chambre? — Non, mon bon ami, j'étais avec Ursule, qui me tenait compagnie en vous attendant. — Partie remise, dit le marquis; mais si je peux l'ajuster!... Qu'on place des sentinelles à toutes les portes, ajoute-t-il en s'adressant à Hubert; et à la moindre alerte, qu'on m'appelle! »

Restée seule avec le marquis, Marceline essaye de lui parler de Georges; mais à ce seul nom le marquis prend un air sévère : « Autrefois, dit-il, il m'avait demandé ta main; être ton mari, c'était son plus doux espoir... et se battre... malgré la discipline... un militaire!... S'il n'était pas mort, je l'aurais fait arrêter, c'était mon devoir. Bonne nuit, mon enfant; va te reposer. » Et le marquis s'éloigne sans qu'elle ait osé lui avouer que son cousin était le revenant. Georges arrive, précédé d'Ursule; Marceline veut le faire partir : « Ah! laissez-moi un seul moment le bonheur de

vous voir! lui répond Georges. — Vous n'y tenez pas beaucoup, puisque sans motif vous allez vous battre. — Sans motif! quand on qualifiait d'une moitié de maréchal de France le noble marquis de Rantzau! Fallait-il laisser insulter le chef de notre famille! — Eh quoi! mon cousin, vous vous battiez pour venger l'honneur de mon mari! » Le pauvre Georges, en apprenant que sa cousine ne peut plus être sa femme, la prie de ne pas faire demander sa grâce par le marquis; il va offrir sa tête au parlement, il veut mourir... Par ses prières, Marceline obtient qu'il vive, qu'il parte. Il s'élance par la fenêtre... On entend un coup de feu... le marquis entre tenant à la main sa carabine désarmée : « Je ne l'ai pas manqué, dit-il; nous allons enfin savoir... » Alors il apprend de Marceline que le revenant n'est autre que Georges de Livry, que Georges s'est battu pour venger les insultes faites au marquis de Rantzau. Le marquis de Rantzau part pour Paris. Le docteur a retiré heureusement la balle, Georges ne mourra pas, il est enfermé sous la garde du docteur dans le donjon du château, où, pour toute consolation, Ursule lui apporte des confitures. Après deux mois d'absence, le marquis revient, et, devant Marceline, Georges, le docteur et Ursule, il annonce qu'il a obtenu la grâce de Georges; Louis XV la lui a accordée en faveur du motif qui a causé le duel; de plus, par les soins de l'ambassadeur français à Rome, le marquis a obtenu du grand conseil de sa sainteté, le pape, que son mariage soit déclaré nul. « Voici, ajoute-t-il, les lettres patentes qui m'en ont été expédiées; je ne suis plus l'époux de mademoiselle Marceline de Livry, dont je redeviens le tuteur et le père. Je vous donne sa main, monsieur le chevalier. Vous habiterez ce château, moi la citadelle de Mayenne, mon dernier poste d'honneur... Je viendrai te voir, dit-il avec émotion à Marceline... tu seras toujours ma fille, n'est-ce pas? — Toujours! » dit Marceline se jetant toute en larmes dans ses bras.

Cette pièce est écrite avec esprit; le caractère de Marceline est d'une naïveté charmante.

Mme J. J. Fouqueau de Pussy.

Économie Domestique.

—

Eau pour nettoyer le cuivre.

Achetez : pour 30 centimes d'espri de-vin,

31 grammes 25 centigrammes, ou un once d'acide de sucre,

62 grammes 50 centigrammes, ou deux onces de terre pourrie.

Mettez l'acide de sucre et la terre pourrie dans un vase, jetez dessus un verre d'eau bouillante pour faire fondre ce mélange; quand il est fondu, ajoutez-y l'esprit-de-vin; versez le tout dans une bouteille que vous achevez de remplir avec de l'eau de pluie.

Vous remuerez bien la bouteille lorsque vous voudrez vous servir de cette eau, vous en imbiberez un petit morceau de laine avec lequel vous frotterez le cuivre, que vous acheverez de faire reluire en le frottant avec un linge sec.

Correspondance.

—

Mon Dieu, ma chère amie, qu'il y a bizarreries dans les caractères! Telle jeune personne qui parle avec élégance, avec assurance, écrit gauchement, timidement; telle autre qui aux plus simples questions rougit, balbutie, ose à peine répondre, écrit d'un style ferme, clair, spirituel... D'où cela vient-il? Moi je crois que la première a vu beaucoup de monde, et que

l'autre a lu beaucoup de livres. Ces réflexions me sont suggérées par la lettre d'une de nos amies, que je ne te nommerai pas, et qui me fait les questions les plus naïves, de la manière la plus charmante. Tu jugeras ces questions par ce que j'y ai répondu.

« Lorsque tu es engagée d'un grand dîner, et que le domestique annonce : « Madame est servie ! » la maîtresse de la maison se lève ; tu te lèves une des dernières et attends que quelqu'un veuille bien venir t'offrir le bras (on ne donne plus la main). Tu prends donc le bras du cavalier qui se présente, vous entrez tous les deux dans la salle à manger. Arrivés près de la table, tu fais une révérence à ton cavalier en dégageant ton bras du sien. Si personne n'a songé à te donner le bras, place tes deux mains l'une dans l'autre et appuie-les sur la pointe du corsage de ta robe, de manière à ce que chaque main entoure de ses doigts le poignet et le bas de chaque bras, l'une des mains en dessus, l'autre en dessous... (Mon Dieu, que les choses les plus faciles à faire sont difficiles à dire !) Tes mains ainsi croisées, tu marches, les yeux à moitié baissés, derrière la personne que tu accompagnes. Arrivée près de la table, tu attends, dans la même position, que l'on t'ait désigné la place que tu dois occuper ; alors tu t'assieds, tu ôtes tes gants et les places sur tes genoux, ainsi que ton mouchoir, en ayant bien soin de ne pas laisser tomber tout cela sous la table, ce qui est presque impossible ; aussi je te conseillerais d'attacher gants et mouchoir avec une épingle à la pointe de ton corsage. Tu étends ta serviette dans sa longueur, sur tes genoux, sans la déplier ; tu prends ton potage en évitant de faire du bruit lorsque tu poses ta cuiller sur ton assiette, lorsque tu le manges, et surtout que ce ne soit pas par le côté de ta cuiller ! Si tu as un petit pain long, tu le casses en deux, le places à ta gauche, le tiens dans ta main gauche, et, de ta main droite, tu en détaches à mesure de petites bouchées. Lorsque les domestiques t'offrent à boire, tu leur réponds oui ou non par un signe, et ne les remercies dans aucun cas. Ne parle pas à l'oreille de tes voisins, mais parle bas ; surtout, parle très-peu... Il vaut mieux avoir manqué de dire une chose spirituelle que de risquer de dire une sottise ! Ne lève jamais ton assiette pour manger ce qu'elle contient ; ne ramasse jamais ta sauce avec ton pain, laisse-la dans ton assiette. Lorsque l'on sert les rince-bouches, verse dans le vase une partie de l'eau contenue dans le verre, trempe le bout de tes doigts dans ce vase, essuie les avec ta serviette ; bois une gorgée de l'eau qui reste dans le verre ; gargarise ta bouche, de ta main gauche, prends le vase, élève-le, penche-le du côté de ta bouche de manière à y rejeter l'eau qui t'a servi à la gargariser, dépose le vase ; de ta main droite prends ta serviette et essuie le tour de ta bouche. Que tout cela se fasse sans bruit, sans attirer l'attention de personne, et dans le moment où tout le monde est occupé des mêmes soins. Pendant le dîner, tu tiens tes mains posées sur la table l'une plus avancée, l'autre moins.

» Lorsque tu rends une visite, tu ne fais pas la révérence en entrant dans le salon : tu t'avances vers la maîtresse de la maison et tu la salues par un mouvement de tête et de corps en avant, puis en arrière. Si cette dame est ta parente ou la mère d'une de tes amies, tu lui présentes ton front à baiser, et avant de te retirer tu lui baises la main. Si cette dame n'est pas seule, tu fais le même salut à chaque personne que tu connais, ou un seul pour toutes celles que tu ne connais pas. Si dans ce salon se trouve une de tes amies, tu lui serres la main. Tu t'assieds sur le siége que l'on t'offre ou que l'on t'indique de prendre. Si c'est en hiver, tu tiens tes deux mains dans ton manchon, en les arrondissant, et en serrant les coudes. Si, pendant que tu es en visite une dame entre dans le salon, tu lui fais le même salut, sans te

lever, mais tu lui offres ta place si tu es près du feu ou près de la maîtresse de la maison. Lorsque tu te lèves, tu ne remets pas ton siége à sa place, et fais pour t'en aller, précisément comme lorsque tu es arrivée. Si c'est en été, tu entres avec ton ombrelle, que tu ne quittes pas ; le parapluie se laisse dans l'antichambre.

» Au bal, tu as un mouchoir, un éventail, dont tu seras embarrassée si, comme je le présume, tu es engagée pour toutes les contredanses... mais exerce-toi à faire avec naturel et simplicité toutes ces choses qui font qu'une demoiselle paraît gracieuse, bien élevée, et tu ne m'écriras plus : *Il n'y a rien au monde que je trouve plus embarrassant que des mains.* »

Voilà ma réponse à notre amie. La petite exigeante qu'elle est me demande *quatre gravures de modes*, une de plus, parce que, dit-elle, nous avons *quatre saisons ;* mais je lui réponds que le printemps n'existe pas en France, où nous sautons à pieds joints de l'hiver à l'été... et que d'ailleurs mes frères et mes cousins, qui peuvent devenir les maris de mes amies intimes, seraient bien fiers et bien heureux d'épouser des femmes élégantes, mais seraient très-fâchés d'épouser des femmes trop occupées de leur toilette. Je ne crains pas que ce soit le défaut d'Eugénie, elle a beaucoup trop d'esprit pour cela ; seulement la pauvre petite, renfermée dans son vieux château, au fond d'un village reculé, a besoin de savoir comment ses amies de Paris se tiennent, marchent, s'habillent... Mon Dieu ! si j'étais à sa place et si elle était à la mienne, je lui aurais fait la même demande !

Mais *revenons à nos moutons*, comme dit madame Deshoulières, et prenons notre planche II.

Le n° 1 est un alphabet gothique pour tes mouchoirs à devises.

Le n° 2 est un dessin pour albums, buvards, ou pour sachets à gants, à mouchoirs. On peut le grandir et le rélargir en continuant le milieu de chacun des côtés. Ce dessin se brode sur velours ou sur casimir; il s'exécute avec deux ganses cousues l'une à côté de l'autre : une ganse bleue en soie et l'autre en argent, ou bien un point de chaînette faits en cordonnet de soie bleue et l'autre en fil d'argent.

Le n° 3 est la moitié d'une marmotte qui se brode sur organdy, au crochet ou en points de chaînette. Les quatre raies qui entourent cette marmotte se brodent de même. Elle se garnit d'un tulle haut de deux centimètres, légèrement froncé aux pointes. Elle se double, si l'on veut, de gros-de-Naples bleu, blanc ou rose, cela la rend plus chaude, et des deux côtés des oreilles on place deux rosettes de ruban pareil à la doublure. Si l'on se coiffe en tire-bouchons à l'anglaise, on attache sa marmotte avec deux longues épingles qui passent dans les cheveux; si l'on est en bandeaux, on ajoute un ruban sous la marmotte, à l'endroit où se trouve la rosette, et on noue ce ruban sous le menton. De cette manière, les deux pointes de la marmotte tombent comme les barbes d'un bonnet.

Le n° 4 est le dessin d'un col à la chevalière qui se brode sur organdy, en points de chaînette ou au crochet, ou bien ce col se taille double, en jaconas, et se brode double en points arrière. Le point arrière qui entoure ce col sert à réunir le dessus au dessous. Ce col ne se garnit pas.

Le n° 5 est le dessin d'une manchette qui se fait comme le col. Ce col et cette manchette vont très-bien sur une robe de drap ou de mérinos façon amazone.

Le n° 6 est un coin de mouchoir. La devise, une rose avec ces mots : *Moins elle se montre, plus elle est belle*, fut faite pour madame de la Vallière par madame de la Fayette. Elle est jolie, cette devise, elle te ressemble.

Le n°. 7 est un autre coin de mouchoir. Celui-ci n'est pas pour toi : un bras armé d'une épée nue, avec ces mots : *Pour le*

rai, souvent; pour mon pays, toujours! mais tu le broderas sur les foulards de ton père ou de ton frère; car qui n'a pas un parent dans l'armée ou dans la garde nationale? Cette devise était celle du grand Condé.

Pour les nos 8, 9 et 10, achète une feuille de carton de 30 centimes, du gros-de-Naples violet, 21 centimètres; autant de velours violet; 130 centimètres de ganse d'or, ronde, un petit bouton en or. Taille un morceau de carton depuis les chiffres 9 et 21 jusqu'aux chiffres 35 et 21; prends un canif bien affilé; à partir du chiffre 22, fends l'épiderme du carton en suivant cette ligne transversale.

No 8. Prends le gros-de-Naples, taille-le semblable en tout à ce modèle, en laissant 1 centimètre de rempli tout autour; prends le velours, taille-le semblable en tout au gros-de-Naples, bâtis les remplis tout autour; fais, en partant des chiffres 9, 22, 35, 21 et 21, un surjet pour réunir le gros-de-Naples au velours; introduis au milieu de cette espèce de sac le morceau de carton, de manière à ce que le côté que tu as coupé avec ton canif se trouve placé du côté du velours; achève le surjet pour réunir ensemble la pointe de gros-de-Naples et celle de velours, et afin d'arrêter le carton à sa place, à partir du chiffre 9 jusqu'au chiffre 21, passe un point sur le velours en traversant le gros-de-Naples.

No 9. Taille sur ce modèle deux goussets en gros-de-Naples et deux en velours, en laissant 1 centimètre de rempli tout autour; bâtis ces remplis l'un sur l'autre. Plie en deux le no 8, de manière à ce que le velours soit en dessus et que le chiffre 35 arrive sur le chiffre 9, le chiffre 21 sur le chiffre 21; couds à surjet, en fronçant un peu le bas, ces goussets no 9 aux deux côtés du no 8; couds ta ganse d'or tout autour du modèle no 8, en passant sur la ligne transversale qui se trouve devant le chiffre 22; bien entendu que le haut du gousset n'a pas de ganse.

J'ai oublié de te dire qu'en arrivant à la pointe du haut de ce no 8 tu tournes ta ganse pour en former une boucle dans laquelle doit entrer le bouton d'or, que tu couds sur le velours en traversant le carton et le gros-de-Naples.

Le no 10 est ce portefeuille. Si tu veux l'embellir, tu brodes un chiffre au milieu de cette pointe, voire même une devise, des armes, une couronne.

Le no 11 est une coiffure formée de roses et d'une barbe de dentelle blanche. Cette coiffure ne peut convenir qu'à une jeune mère ou à une jeune mariée; mais voilà comment tu pourrais t'en arranger: tes cheveux seraient relevés de même; tes fleurs seraient des camélias blancs ou roses, sans feuillage, ou des branches de bruyère; cela va avec toutes les couleurs de robes. Ces fleurs seraient naturelles, et tu les monterais sur un fil d'archal, les premières en demi-guirlande, les dernières en grappes. Tu placerais ces fleurs sur le côté gauche, où elles cacheraient le bout de ta tresse et tomberaient presque sur ton cou. Tu pourrais encore acheter un mètre de ruban de velours noir, ponceau ou bleu, ou de ruban de gaze bleue, ponceau ou rose, large de 6 centimètres, 15 centimètres de canetille bleue, ponceau ou rose; avec le ruban tu formerais sur cette canetille des boucles semblables à celles de cette barbe de dentelle, et tu terminerais cette espèce d'agrafe de ruban par deux bouts inégaux qui retomberaient l'un sur l'autre.

Mon Dieu! pour se créer une toilette de bal, que de temps, que d'esprit on dépense quand on ne veut pas dépenser beaucoup d'argent! Si l'on habite une petite ville où les mêmes personnes se rencontrent, c'est encore un autre inconvénient, il faut changer de toilette; à Paris, ce n'est pas nécessaire: si vous en avez une qui vous sied, ne la quittez pas; tout le monde vous en saura gré. Voyons si je pourrai t'éviter quelque dépense de temps, d'argent et d'esprit.

Voici une toilette que tu pourras varier. Fais trois jupes de mousseline blanche formées chacune de trois lés de cinq quarts de large, ornées chacune d'un ourlet haut de 10 centimètres. La première tombant assez bas, la deuxième retombant 10 centimètres au-dessus de l'ourlet de la première, la troisième retombant 10 centimètres au-dessus de l'ourlet de la deuxième. Corsage à pointe doublé de percaline; manches courtes ornées de trois plis de 2 centimètres chaque, espacés entre eux d'un centimètre. Trois Berthes ornées chacune d'un ourlet de 2 centimètres, la première tombant très-bas, la seconde 1 centimètre au-dessus de l'ourlet de la première, la troisième 1 centimètre au-dessus de l'ourlet de la deuxième. Ces trois Berthes cousues ensemble du haut sur un passe-poil, et attachées autour du corsage avec des épingles; les cheveux en bandeaux; un diadème *à la Cérès* en feuillage satin et velours vert; la Berthe fermée par une agrafe de feuillage pareil.

Ou bien à la couture qui, sur le côté droit, réunit le lé de devant à l'un des lés de derrière, relève les ourlets avec une touffe de roses sans feuillage; la Berthe fermée par une touffe pareille. Tes cheveux en bandeaux, et de chaque côté de ta tête, une touffe de roses attachée à ta tresse.

Ou bien des deux côtés de tes trois jupes, les ourlets relevés par des rosettes de satin bleu, blanc, ou rose; la Berthe fermée par une semblable rosette; autour de ta tresse une couronne de plus petites rosettes.

Ou bien une robe de gros-de-Naples blanc, bleu, ou rose, au bas un ourlet de 10 centimètres, Berthe pareille; pour coiffure une demi-guirlande de roses blanches... Songe que robes et demoiselles, plus elles sont simples plus elles sont jolies; il n'y a que les vieilles robes et les coquettes que l'on couvre d'ornements, croyant par là les embellir. Adieu, ma chère; danse beaucoup et amuse-toi bien!

J. L.

Éphémérides.

—

Février est parmi nous, comme tout le monde le sait, le nom du second mois de l'année, à commencer par janvier. Il n'a que 28 jours dans les années ordinaires, et 29 dans les bissextiles, à cause d'un jour intercalaire qu'on y ajoute.

On écrivait autrefois febvrier, et cette orthographe approchait davantage du mot latin *februarius*, à qui Festus donne les deux origines suivantes. Le peuple romain faisait des sacrifices pendant les douze derniers jours de l'année, pour se purifier et pour demander aux dieux le repos des âmes de ceux qui étaient décédés; et comme ces sacrifices et ces purifications étaient appelés *februa*, on nomma le mois où l'on faisait ces sacrifices et ces purifications *februarius*.

La seconde étymologie du mot février peut venir de ce que ce mois était consacré à Junon, que les Romains appelaient *Februata*, c'est pourquoi ils l'honoraient d'un culte particulier pendant le mois de février. *Februarius* peut encore venir de ce que dans ce mois on faisait des sacrifices sur les tombeaux, et que, par le moyen de ces solennités funèbres, l'on purifiait le temps.

Le mois de février n'était point dans le calendrier de Romulus; il fut ajouté par Numa Pompilius, et précéda janvier jusqu'au temps où les décemvirs ordonnèrent qu'il deviendrait le second mois de l'année.

Le soleil, durant la plus grande partie de ce mois, parcourt le signe du verseau, et vers la fin entre au signe des poissons.

—

MOEURS ET COUTUMES.

28 février 1280. Ordonnance royale q fixe le traitement du roi des ribauds. Philippe-Auguste, pour la sûreté de

menacée, dit-on, par les assassins du Vieux de la Montagne, ou plutôt par une troupe de jeunes gens que Richard, roi d'Angleterre, faisait élever dans l'art de braver la mort, en assassinant tous ceux qu'il leur désignait, s'entoura d'hommes courageux, propres à défendre sa personne. Ces hommes furent nommés *les ribauds;* ils étaient armés de massues, veillaient jour et nuit auprès de la personne du roi, et, au premier signal, assommaient les gens. Leur chef, qui portait le titre de *roi des ribauds*, avait divers emplois et prérogatives; il conduisait ses *ribauds* à la guerre, lorsque le roi s'y trouvait. A Paris il se tenait à la porte du palais, et n'y laissait entrer que ceux qui en avaient le droit; il jugeait des crimes commis dans l'enceinte du séjour du roi, et pour l'ordinaire il mettait ses propres jugements à exécution. Dans la suite, son emploi se borna à celui de bourreau : il exécutait les sentences du prévôt du palais. Philippe II, dit le *Hardi*, dans une ordonnance donnée à Vincennes, le 23 février 1280, fixa le traitement du *roi des ribauds* à six deniers de gage et une provende, et quarante sous pour robe et un valet à gages.

Mosaïque.

—

Selon une superstition qui existe en Pologne, chaque mois de l'année est soumis à l'influence d'une pierre précieuse, et chaque personne est soumise à l'influence du mois dans lequel elle est née. Aussi, entre amis, et surtout entre fiancés, on se donne mutuellement, le jour de naissance, des bijoux ornés de la pierre *prédestinatrice* du mois, et les souhaits qui accompagnent ce présent aident, dit-on, à l'accomplissement des promesses du talisman.

Ainsi, en *janvier*, on s'offre le *grenat* ou l'*hyacinthe*, qui signifie loyauté sans bornes, fidélité inviolable dans toutes les relations de la vie.

En *février*, l'*améthyste*, qui préserve des passions violentes, et maintient la paix du cœur.

En *mars*, le *jaspe sanguin*, emblème du courage dans le danger et de la persévérance dans les entreprises difficiles.

En *avril*, le *diamant* ou le *saphir*, qui signifie l'innocence de l'âme ou le repentir après une faute.

En *mai*, l'*émeraude*, qui annonce le bonheur dans les affections.

En *juin*, l'*agate*, signe d'une santé inaltérable.

En *juillet*, la *cornaline*, symbole de l'oubli des chagrins qu'on peut avoir reçus des personnes aimées.

En *août*, la *sardoine*, qui présage un bonheur durable.

En *septembre*, le *chrysolithe*, qui met en garde contre les actions folles ou les démarches inconsidérées.

En *octobre*, l'*opale*, image de l'âme qui ne pâlit point dans l'infortune.

En *novembre*, la *topaze*, symbole de la constance dans l'amitié.

En *décembre*, la *turquoise* ou la *malachite*, qui promet la réalisation des plus chères espérances.

Baronne d'ESSE.

—

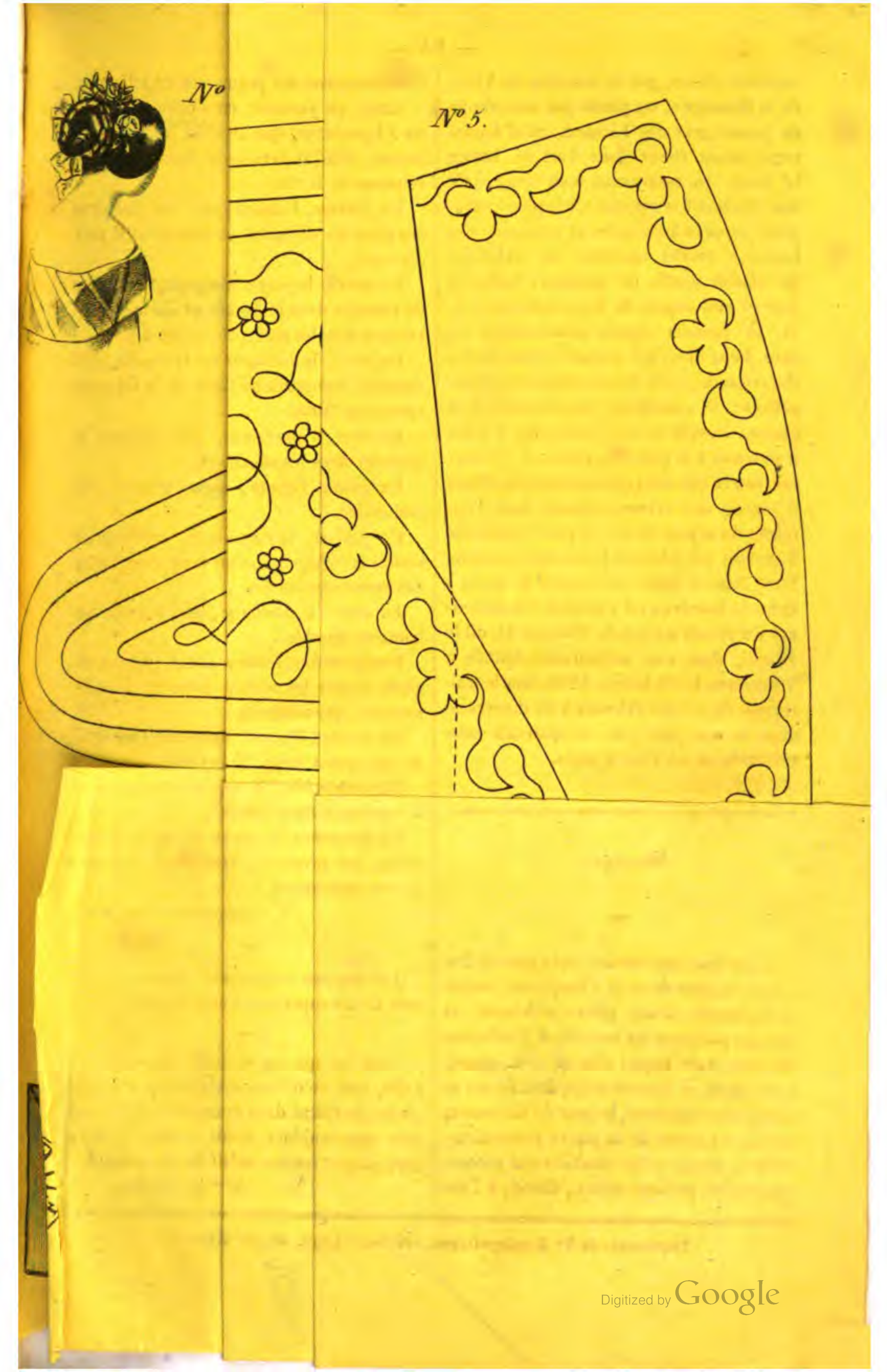
Les femmes ne sentent nulle part le besoin d'être supérieures aux hommes.

—

Tout ce qui est vraiment beau est inspiré, tout ce qui est désintéressé est religieux; le calcul dans la conduite de la vie doit être toujours admis comme guide, mais jamais comme motif de nos actions.

Mme DE STAEL.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.


Nº
Nº 5.

MARS 1843. — N° III. — ONZIÈME ANNÉE, 3e SÉRIE.

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Le Sucre.

L'Amérique ne nous a point donné la canne et le sucre, quoique beaucoup de livres le disent; l'une et l'autre nous viennent de l'Orient et étaient depuis longtemps connus en Europe quand Christophe Colomb découvrit le nouveau monde. Voici les curieuses recherches de Legrand d'Aussy, sur ce sujet.

Théophraste chez les Grecs, Pline, Sénèque, Dioscoride et Lucain chez les latins, ne désignent le sucre que sous le nom de miel des roseaux; mais de leur temps on ne le connaissait que comme sirop; le secret de le blanchir, de l'épurer, de le durcir par la cuisson, n'avait point encore été trouvé. A la vérité, Pline et Dioscoride parlent de *sucre blanc, sec et cassant, de la grosseur d'une aveline, qu'on trouve dans la canne;* mais il est probable que les deux naturalistes ont été induits en erreur, et que la substance dont ils font mention est celle du roseau nommé bambou, lequel porte, lorsqu'il est jeune, une moelle sirupeuse, et donne une sorte de sucre qu'on trouve consolidé autour des nœuds de la tige. Mais quand même ces auteurs ne se seraient point trompés, la substance qu'ils signalent ne serait pas encore le sucre véritable: cette neige solide qui répand sur tous les nerfs du goût, le baume exquis et salutaire du nectar.

On prétend que l'art de cristalliser le sucre est en usage depuis près de dix siècles chez les Arabes; il paraît de beaucoup postérieur en Europe, quoiqu'on ne puisse pas assigner l'époque précise où il y fut introduit. Selon Pancirolle, c'était une pratique commune en Occident vers l'an 1471, et l'honneur de son importation serait dû à un Vénitien, qu'elle enrichit. Mais quant à la France, il est facile de prouver qu'elle avait du sucre raffiné plus d'un siècle et demi avant la découverte attribuée au Vénitien. Un compte de l'an 1333, pour la maison d'Humbert, Dauphin du Viennois, parle de *sucre blanc*. Il est aussi question de cette substance dans une ordonnance du roi Jean, en 1353, où on lui donne le nom de *cafetin*. Eustache Deschamps, poëte, mort vers l'an 1420, dénombrant les différentes espèces de dépenses qu'une femme occasionne dans un ménage, compte celle du *sucre blanc* pour les tartelettes.

Le sucre était cependant rare et fort cher, s'il faut en croire la tradition. Saint-Dambray, étant au lit de la mort, voulant soulager sa conscience, laquelle apparemment lui reprochait quelque gain illégitime, donna à l'Hôtel-Dieu de Paris, comme un don d'une grande valeur, trois pains de sucre entiers. Pendant longtemps, le haut prix de cette marchandise la laissa comme l'eau-de-vie au rang des remèdes; les apothicaires la vendaient seuls, et de là vient ce proverbe, qui n'est point tout à fait oublié, d'*apothicaire sans sucre*, pour désigner un homme manquant de ce qui lui est le plus nécessaire. Dans le testament de Pathelin, l'apothicaire conseille au malade, entre autres remèdes, d'user de sucre fin :

> User nous fault de sucre fin,
> Pour faire en aller tout ce flume.

Ce sucre fin ou raffiné vint d'abord de l'Orient par la voie d'Alexandrie; il était apporté en grande partie par les Italiens, qui faisaient presque seul le commerce de la Méditerranée; peut-être même ceux-ci en fabriquaient-ils chez eux, car il paraît certain que les Siciliens avaient transplanté dans leur île les cannes à sucre dès le douzième siècle. Lorsqu'au commencement du quinzième Henri de Portugal voulut cultiver l'île de Madère, il y fit planter des cannes tirées de la Sicile. De Madère les Portugais les transportèrent au Brésil. L'Espagne introduisit aussi, à l'exemple du royaume son rival, la culture de la canne dans les royaumes d'Andalousie, de Grenade, de Valence, dans les Canaries et l'Amérique du Sud. Dès 1545, Ovando, gouverneur de Saint-Domingue, fit prendre aux Canaries une certaine quantité de cannes qu'il fit planter dans son île; grâce à la fertilité du climat, elles y prospérèrent tellement, que bientôt leur produit devint une des principales richesses des colons.

On voulut aussi exploiter la canne à sucre en France. Quiquerant de Beaujeu, qui écrivait en 1551, dit que les Provençaux en cultivaient depuis deux ans, et qu'elles avaient très-bien réussi ; mais ce n'était là que des essais restreints, et le commerce ne se peut entretenir qu'avec de plus grandes entreprises. A la même époque, Charles Estienne donnait ces détails curieux. « Les sucres les plus estimés sont ceux que nous fournissent l'Espagne, Alexandrie, et les îles de Malte, de Chypre, de Rhodes et de Candie. Ils nous arrivent de tous ces pays, moulés en gros pains. Celui de Malte est le plus dur, mais il n'est pas aussi blanc, quoiqu'il ait du brillant et de la transparence. Au reste le sucre n'est que le jus d'un roseau, qu'on exprime au moyen d'une presse ou d'un moulin; qu'on blanchit ensuite, en le faisant cuire trois ou quatre fois, et qu'on jette enfin dans des moules où il se durcit. » On voit qu'au seizième siècle les procédés pour raffiner le sucre étaient à peu près les mêmes que ceux dont on se sert aujourd'hui.

Au dix-septième siècle, la France consommait principalement le sucre de Madère et des Canaries. Il en arrivait aussi beaucoup par la voie des Hollandais. Celui-ci était nommé *sucre de palme*, parce que les pains étaient enveloppés dans des feuilles de palmier. Les Anglais, ayant beaucoup étendu cette culture aux Antilles, s'emparèrent bientôt de ce commerce, et vers 1660, ils fournissaient seuls tout le nord de la France.

Les avantages qu'offrait la vente de cette denrée, dont la consommation augmentait tous les jours, avaient enfin éveillé l'industrie de nos colonies d'Amérique ; elles en formèrent un objet de spéculation, et voulurent aussi cultiver des cannes, ainsi qu'avaient fait les Espagnols et les Portugais. Mais ces cannes, elles n'eurent point la peine de les tirer des contrées étrangères ; le sol de Saint-Christophe, de la Martinique, de la Guadeloupe, en produisait naturellement. Labat assure ce fait dans son

voyage aux Antilles, et défie de prouver qu'elles y ont été apportées du dehors, quoiqu'il convienne que les étrangers ont appris à nos colons l'art de fabriquer le sucre.

L. de Mas Latrie.



Revue Littéraire.

Annuaire de la pairie, et de la noblesse de France et des maisons souveraines de l'Europe, publié sous la direction de M. Borel-d'Hauterive, archiviste paléographe. Année 1843. Au bureau de la Revue historique de la noblesse, rue Bleue, 28.

Deuxième article.

Nous vous avons annoncé, mesdemoiselles, que nous vous donnerions l'histoire des principales maisons souveraines de l'Europe ; nous commençons par l'Angleterre, parce que cette puissance est notre proche voisine, et parce que c'est une femme qui la gouverne, une jeune, belle et courageuse reine.

GRANDE BRETAGNE.—ÉGLISE ANGLICANE.

(*Maison de Brunswick-Lunebourg.*)

« La dynastie des Plantagenets, dont les branches d'York et de Lancastre soulevèrent la sanglante querelle des Deux Roses, s'éteignit en 1485 avec Richard III, qui avait fait assassiner les enfants de son frère Édouard. Elle régnait depuis l'an 1154 et avait été appelée au trône par le mariage de Geoffroy Plantagenet avec Mathilde, fille de Henri Ier et rejeton de la race normande de Guillaume le Conquérant. Richard III fut tué dans un combat livré à son compétiteur, Henri VII, Tudor de Richemond, père de Henri VIII, simple gentilhomme qui descendait par les femmes de la branche de Lancastre, et qui épousa la dernière héritière de celle d'York pour confondre les droits des deux lignes.

La maison de Tudor, éteinte avec Elisabeth fille de Henri VIII, fut remplacée par celle des Stuarts en la personne de Jacques Ier, déjà roi d'Écosse, arrière-petit-fils de Henri VII, par sa mère, la reine Marie Stuart. Ce prince eut pour successeur son fils Charles Ier, qui périt sur l'échafaud et laissa deux enfants. Charles II, l'aîné, mourut sans postérité en 1785 ; Jacquès II, le plus jeune, fut détrôné en 1688 par son gendre, le prince d'Orange, stathouder de Hollande. A Guillaume III succéda, en 1702, sa belle-sœur Anne Stuart, fille puînée de Jacques II, morte sans alliance après douze ans de règne. En vertu d'une loi du roi Guillaume, qui déférait la couronne à la ligne protestante, Georges de Brunswick, électeur de Hanovre, héritier des droits de sa mère, Sophie, princesse Palatine, fille d'Élisabeth Stuart et petite-fille de Jacques Ier, fut appelé au trône, à l'exclusion du fils de Jacques II, réfugié en France et attaché au catholicisme. L'électeur de Hanovre était un rejeton de la branche de Brunswick-Lunebourg, détaché de la souche en 1546.

Georges Ier fut le bisaïeul de Georges III, qui mourut en 1820, laissant douze enfants de son mariage avec Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strélitz. Georges IV, l'aîné, n'eut qu'une fille, mariée au prince Léopold, aujourd'hui roi des Belges, morte sans postérité. Guillaume IV d'abord succéda à son frère en 1830, et laissa lui-même le trône à sa nièce, la reine actuelle, dont le père, le feu duc de Kent, était le quatrième fils de Georges III.

Alexandrine-Victoria, reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, née le 24 mai 1819, fille du prince Edouard, duc de Kent, succède à son oncle Guillaume IV le 20 juin 1837, est couronnée le 28 juin 1838, mariée le 10 février 1840 à

Albert-François-Auguste-Charles-Emmanuel, prince de Saxe-Cobourg-Gotha,

né le 26 août 1819, naturalisé dans la Grande-Bretagne par l'acte du 24 janvier 1840.

De ce mariage :

1° Victoria-Adélaïde-Marie-Louise, née le 21 novembre 1840.

2° Albert-Édouard, prince de Galles, duc de Cornouailles, né le 9 novembre 1841.

Mère de la reine :

Marie-Louise-Victoire, née le 17 août 1786, fille de feu François, duc de Saxe-Saalfeld-Cobourg, veuve en premières noces, le 4 juillet 1814, du prince Emich de Linange; remariée le 29 mai 1818 au duc Édouard de Kent, quatrième fils de Georges III, veuve le 23 janvier 1820.

Oncles et tantes de la reine :

I. Guillaume IV, roi de la Grande-Bretagne et de Hanovre, né le 18 août 1765, marié le 11 juillet 1818 à

Amélie-Adélaïde-Louise-Thérèse-Caroline, reine douairière, fille de feu Georges, duc de Saxe-Meningen, née le 13 août 1792, veuve le 28 juin 1837.

II. Ernest-Auguste, né le 5 juin 1771, duc de Cumberland, roi de Hanovre.

III. Auguste-Frédéric, duc de Sussex, né le 27 janvier 1773.

IV. Adolphe-Frédéric, duc de Cambridge, né le 24 février 1774, marié le 7 mai 1818 à

Auguste-Wilhelmine-Louise, née le 25 juillet 1797, fille de feu Frédéric, landgrave de Hesse-Cassel.

De ce mariage :

1° Georges-Frédéric-Guillaume-Charles, né le 26 mars 1819.

2° Auguste-Caroline-Charlotte-Élisabeth-Marie-Sophie-Louise, née le 19 juillet 1822.

3° Marie-Adélaïde-Wilhelmine-Élisabeth, née le 27 novembre 1833.

V. Marie, veuve de Guillaume-Frédéric, duc de Glocester, son cousin germain.

VI. Sophie, née le 3 novembre 1777.

Guillaume-Henri, duc de Glocester, grand-oncle de la reine, mort le 25 août 1805, a laissé :

1° Sophie-Mathilde, née le 23 mai 1779.

2° Guillaume-Frédéric, duc de Glocester, né le 15 janvier 1776, marié le 22 juillet 1816 à

Marie, fille de Georges III, née le 25 avril 1776, veuve le 30 novembre 1834.

Littérature Étrangère.

THE ROSE'S PERFUME.

How fair is the rose! What a beautiful flower!
In summer so fragrant and gay!
But the leaves are beginning to fade in an hour,
And they wither and die in a day.

Yet the rose has one powerful virtue to boast,
Above all the flow'rs of the field: [lost,
When its leaves are all dead, and its fine colours
Still how sweet a perfume it will yeld!

LE PARFUM DE LA ROSE.

Comme elle est belle la rose! Quelle admirable fleur! dans l'été elle est si radieuse, si parfumée! Mais en une heure sa corolle commence à se faner, et un seul jour la voit se flétrir et mourir!

Ainsi déchue, la rose peut cependant s'enorgueillir, car elle est encore au-dessus des autres fleurs de la terre; quand ses feuilles sont desséchées, quand elle a perdu ses belles couleurs, c'est encore elle qui exhale le plus doux parfum.

So frail is the youth and the beauty of men,
Though they bloom and look gay like a rose:
For all our fond care to preserve them is vain;
Time kills them as fast as he goes,

Then I'll not be proud of my youth or beauty
Since both of them wither and fade:
But gain a good name by performing my duty;
This will scent like a rose when I'm dead.

WATTS.

Comme la rose, nous pouvons fleurir et briller; comme la rose, la jeunesse et la beauté sont passagères : car tous nos efforts pour les retenir sont vains ; le temps les détruit dans sa course.

Donc, je ne serai fière ni de ma jeunesse ni de ma beauté puisqu'elles se flétrissent ; mais, par l'accomplissement de mes devoirs, je tâcherai de me faire un renom qui, comme le parfum de la rose, puisse subsister après moi.

Mme PAULINE ROLAND.

Éducation.

La Fille de l'Émigré.

I.

En 1792, par une de ces nuits âpres, sombres et glaciales du mois de décembre, au nord de la France, un fugitif, une femme et une jeune fille, sous des habits d'homme, traversaient à pied la forêt des Ardennes. Ils marchaient soupçonneux et craintifs, guettant le silence et les ombres, s'arrêtant court au moindre bruit, et reprenant leur course aventureuse et rapide alors qu'ils jugeaient le danger moins près d'eux.

La jeune fille, à la chevelure blonde et soyeuse, au teint lisse et rosé, les encourageait par la fermeté de sa résolution ; car loin d'exciter son ardeur, ses compagnons étaient contraints de la modérer ; ni la proscription qui les forçait à fuir, ni les dangers qui les menaçaient, ni les intempéries de la saison, ne faisaient chanceler son courage.

Jusqu'alors, la tempête qu'ils entendaient mugir dans les profondeurs de la forêt, au lieu de les gêner avait accéléré leur course ; mais tout à coup le vent du nord en soufflant par raffales abattit des flocons de neige ; le ciel et la terre se confondirent dans une uniforme et perfide blancheur ; plus de rayon conducteur, plus de chemin tracé... chaque pas pouvait les conduire à un abîme.

« Quelle nuit ! » murmura l'homme. Les deux femmes s'arrêtèrent simultanément en élevant leurs yeux et leurs mains vers le ciel, comme pour implorer un secours inespéré, mais qu'ils n'eussent osé réclamer de personne.

« Halte-là !.. qui vive ? » cria-t-on tout près d'eux.

Sans répondre un seul mot, ils se blottirent derrière un tronc d'arbre, et attendirent quelques minutes pour se con ulter à voix basse ; puis prenant tout à coup une subite résolution, l'homme et la femme saisirent la jeune fille chacun par une main, et glissant sur la neige comme des couleuvres, ils s'élancèrent dans une direction opposée à celle qu'ils suivaient auparavant. La neige avait cessé de tomber ; à la lueur blafarde des pâles rayons de la lune ils avaient vu scintiller les armes des soldats de la république ; fossés, fondrières, tout disparut en même temps derrière les fugitifs.

poussés par un de ces élans frénétiques auxquels s'abandonne parfois la nature humaine en un pressant danger.

« Peine inutile ! » dit tout à coup la femme en s'arrêtant découragée, peine inutile ! nous sommes poursuivis. Écoutez !... Entendez-vous ?... »

En ce moment on distinguait la marche uniforme et cadencée des soldats.

« Les voilà qui s'approchent, reprit-elle ; dans un instant ils nous rejoindront et nous serons prisonniers ; dérobez votre tête et celle de cette enfant à la hache du bourreau ; fuyez, mon ami, dit-elle à l'homme en se laissant tomber avec accablement au pied d'un arbre, fuyez tandis que vous le pouvez encore ; emmenez Christine ; quant à moi je ne saurais aller plus loin ; je vous en conjure, abandonnez-moi ; je porterai seule la peine de ma faiblesse, ou si toute générosité n'est pas éteinte dans le cœur de ces soldats, peut-être auront-ils pitié d'une faible femme qui n'a d'autres crime à se reprocher que les bienfaits dont elle a comblé la plupart d'entre eux.

— Demandez donc de la pitié à des cannibales ! murmura le fugitif, qui, rassemblant toutes ses forces, releva sa compagne et la contraignit à fuir vers une immense plaine de neige qui se déroulait à leurs yeux.

A peine avaient-ils fait quelques pas que, derrière eux, de vives clameurs s'élevèrent.

« Arrêtez ! arrêtez ! Vous tombez à l'étang du Cerf ; vous allez vous noyer !

— L'étang du Cerf ? répéta l'homme en s'arrêtant aussitôt ; alors nous sommes près de la caverne du Renard, nous pouvons encore être sauvés. De grâce ! un dernier effort ! ajouta-t-il en s'adressant à ses compagnes ; attachez-vous à moi, ne me quittez pas ! » Avec une assurance qui témoignait de la connaissance des localités, et après une courte inspection des lieux, il se laissa glisser dans un ravin profond, entraînant après lui sa femme et sa fille, qu'il serrait convulsivement dans ses bras. Tous trois arrivèrent par ce moyen périlleux à l'entrée d'une grotte spacieuse ; ils s'y blottirent et attendaient, sans respirer, les résultats de cette subite disparition.

« Soldats ! dit à haute voix le chef au-dessus de leur tête, fouillez partout, ils ne peuvent nous échapper ; ce sont les émigrés que nous cherchons, je les ai reconnus. Celui qui le premier aura l'audace de s'en emparer est assuré d'une bonne récompense.

— O maman ! maman ! nous sommes perdus, balbutia la jeune fille en se jetant au cou de sa mère, qui se laissait tomber elle-même dans les bras de son mari.

— Courage ! courage ! répéta ce dernier ; faut-il ainsi désespérer du sort ? »

Il se débarrassa de leurs bras pour appliquer son oreille contre terre ; les lueurs incertaines et tremblotantes de la lune qui s'infiltraient entre les fissures du rocher, éclairaient ce tableau de sombre intérieur.

« Silence ! dit-il en se relevant ; ils ont découvert les traces de nos pas... Oui, ajouta-t-il en secouant tristement la tête, il y en a parmi ces soldats qui connaissent sans doute les localités ; ne nous ont-ils pas avertis tout à l'heure du danger que nous courrions près de l'étang du Cerf ?... En ce cas plus de moyens de salut ! S'il n'y avait que moi, ajouta-t-il, je dirais : Que la volonté de Dieu soit faite ! Ah ! pourquoi ai-je accepté votre dévouement à toutes deux ! ma femme, mon enfant devenir la proie de la guillotine... du bourreau !...

— A moi ! à moi ! je les tiens ! voici les traces de leurs pas sur la neige, ils ont glissé par ce ravin, dit le chef.

— Hourra ! hourra ! répétèrent les soldats en se précipitant vers la caverne.

— Arrière ! cria leur chef, jeune homme à l'air fier et martial, portant l'épaulette de sous-lieutenant ; laissez-moi reconnaître la place. »

Il pénétra seul dans la caverne.

Le fugitif avait armé ses pistolets ; mais

ne voyant venir à lui qu'un seul homme, il les laissa tomber à ses pieds.

« Rendez-vous ! rebelles à la loi, prononça l'officier, se tournant vers l'entrée de la caverne; toute résistance est inutile et ne ferait qu'accélérer votre perte. »

Puis, s'approchant du proscrit : « Marquis d'Amorcy, » lui dit-il; puis il ajouta quelques mots à voix basse qu'il termina ainsi : « Ne faites ni résistance ni tentative pour vous échapper; suivez exactement mes recommandations, et soyez prêt à tout événement. »

Lorsqu'elles avaient cru voir la caverne envahie par les soldats, les deux femmes étaient tombées à genoux, cachant leur tête dans leurs mains; en écoutant ces dernières paroles, elles se relevèrent subitement et s'approchèrent de l'officier; mais il les repoussa brutalement, et les chassant hors de la grotte il leur cria : « Allons ! marchez, aristocrates ! votre compte est bon et sera bientôt réglé. »

La jeune fille rabattit sur ses yeux son feutre à larges bords et croisa son manteau sur sa poitrine de façon à n'être pas reconnue.

« Soldats ! à vos armes ! cria l'officier en dehors de la caverne; formez un bataillon, les prisonniers au milieu de vous, attention à leurs mouvements. En avant, marche ! » ajouta-t-il lorsque tout fut disposé selon ses ordres.

Bientôt on arriva à une hutte de bûcheron, étape indispensable, vu le danger de s'égarer sur les chemins ou de s'engloutir dans la neige. A cette époque de troubles politiques où l'on traquait les nobles comme des bêtes fauves, ces expéditions nocturnes étant habituelles, chaque soldat se réjouit de trouver un refuge contre le mauvais temps. Les moyens de conjurer le froid ne manquaient pas : ils abattirent des arbres qu'ils jetèrent sans façon dans l'âtre de la cabane. L'escouade entière fit cercle autour du foyer petillant; puis quand le calorique eut dégourdi les membres et rendu à chacun sa bonne humeur, les propos joyeux circulèrent assaisonnés de la ration d'eau-de-vie que le chef avait eu la précaution de faire doubler ce jour-là. Insensiblement à l'ivresse succéda ce sommeil de plomb, résultat de la chaleur et de la fatigue. La sentinelle seule resta chargée de la surveillance des prisonniers, qui tremblotaient dans un coin obcur de la cabane. Mais la sentinelle elle-même, succombant au sommeil et à l'ivresse, ne tarda pas à ronfler de concert avec ses camarades. Un seul homme veillait pour tous en cette occurrence : c'était le chef de l'expédition. Après qu'il se fut assuré que même l'éboulement du monde n'éveillerait par les dormeurs, lentement et à pas muets il s'approcha des prisonniers.

« Alerte ! leur dit-il à voix basse, voici le moment de fuir. Des chevaux vous attendent à *la Croix du Chêne*; je vous ai ménagé des passe-ports, les voici. Sachant que vous deviez être poursuivis, j'ai sollicité le commandement de l'expédition; c'était le seul moyen d'assurer votre fuite. »

Le marquis d'Amorcy allait s'étendre en remercîments. « Je n'exige qu'une chose, dit le jeune homme en l'interrompant; c'est le serment que vous ne porterez jamais les armes contre la France; à cette condition je ne croirai pas, en favorisant votre fuite, manquer à mon devoir, mais épargner un crime à mes concitoyens. »

Le marquis fit ce serment; la marquise serra sur son cœur la main du sous-lieutenant, et lui dit d'un ton pénétré : « Justin, vous êtes un digne jeune homme !

— Madame, répondit-il avec modestie, j'ai gardé le souvenir de vos bontés lorsque je n'étais que le fils de votre garde-chasse; j'eusse été trop heureux de vous prouver ma gratitude en des circonstances meilleures; mais je n'ai pu changer les événements...

— La Providence se chargera de m'acquitter, Justin, car elle ne laisse aucune bonne action sans récompense, reprit la marquise.

—De grâce, hâtez-vous, fuyez, marchez sans relâche jusqu'à la frontière ; évitez les villes et les postes importants : que Dieu vous garde, et bon courage ! »

Cela dit, il se disposait à faciliter leur évasion en ouvrant lui-même la porte, lorsque la sentinelle qui rêvait de trahison se prit à donner l'alarme. Chaque soldat sauta instinctivement sur son fusil ; les prisonniers se blottirent de nouveau dans leur coin en retenant leur souffle, tandis que Justin, après avoir fait l'appel de ses troupes, relevait la sentinelle et donnait le mot d'ordre; puis tout retomba dans un silence accompagné de prodigieux ronflements; mais le soldat en faction ne dormait plus, et probablement ses compagnons ne tarderaient pas eux-mêmes à s'éveiller.... L'anxiété des proscrits augmentait de minute en minute; la nuit s'enfuyait, et avec la nuit tout moyen de salut... Il ne serait même plus au pouvoir de Justin de les sauver s'il n'y parvenait en ce moment.

Il fallait trouver un moyen ; le jeune homme s'y ingéniait de toutes ses forces et n'imaginait rien qui pût le satisfaire, lorsque s'armant tout à coup de résolution, il ouvrit la porte, sous prétexte d'inspecter le ciel, et tandis que la sentinelle lui tournait le dos, il fit glisser l'un après l'autre les prisonniers en dehors. C'était beaucoup déjà, mais ce n'était pas tout ; il fallait détourner l'attention de la sentinelle et masquer le bruit de cette fuite imprévue; il entonna donc quelques strophes de la Marseillaise, et continua de chanter indifféremment en battant la mesure avec son pied jusqu'au moment où, ne distinguant plus rien au loin, il rentra dans la cabane, l'esprit allégé et le cœur content d'avoir soustrait ses anciens maîtres aux dangers qui les menaçaient. Mais pour sauver leur tête il venait de compromettre la sienne ! Vainement, couché dans un coin de la hutte et roulé dans son manteau, chercha-t-il à dormir, l'inquiétude le tenait éveillé. Si on allait soupçonner sa trahison? La république, mère implacable, ne pardonnait pas même à ses enfants ! S'il pouvait accuser le hasard?... Le hasard répondit à ce désir. Le vent ébranla jusque dans ses fondements cette hutte mal jointe, et fit voler avec fracas quelques planches vieillies qui bouchaient une ouverture tenant lieu de fenêtre... profitant avec audace de cet incident, l'officier se dresse comme un spectre et donne l'alarme en criant : « Trahison ! » On rallume promptement le feu, on cherche les prisonniers... ils avaient fui. Les soldats se mirent en devoir de les poursuivre ; mais l'officier n'avait garde de mettre ses limiers sur les traces du marquis ; il prit une direction toute opposée et rentra dans la garnison après de vaines recherches et des fatigues sans résultat.

La justice néanmoins n'abandonna pas ainsi ses droits ; on fit passer le sous-lieutenant devant un conseil de guerre ; mais Justin était aimé des soldats et généralement connu de ses chefs pour un chaud patriote, il eut de puissants défenseurs et fut absous.

II.

Le marquis d'Amorcy et sa famille réfugiés à Bruxelles, un magnifique hôtel fut meublé, de nombreux domestiques furent engagés. Tout entier à des pensées d'orgueil, oubliant les dangers qu'il avait courus, la perte de ses biens confisqués et la précarité de sa situation, le marquis se faisait une loi de figurer noblement en pays étranger. Il est vrai que, s'abusant ainsi que tous ceux de sa caste sur les intentions des puissances étrangères à l'égard de la France, il rêvait une restauration prochaine après un court exil, et jamais l'idée de ménager les ressources qu'il s'était procurées pour fuir ne vint se présenter à son esprit : le possesseur d'une fortune princière ne devait-il pas trouver toujours, à la faveur de son nom, un crédit assuré, même au milieu d'une population économe et laborieuse comme l'est celle de la Flandre?

La conduite sage et modérée de la marquise opposait un contrepoids aux folies de son mari ; retirée dans le secret de sa maison et prévoyant un triste avenir, elle s'occupait à compléter l'éducation de sa fille en lui enseignant les travaux utiles et agréables qui seraient peut-être bientôt sa seule ressource pour exister, et qui avaient jusqu'alors été ignorés de Christine, beaucoup plus occupée de chasse et d'équitation que de broderie et de couture.

Bientôt toute espérance de rentrer un jour dans leurs biens fut perdue pour les émigrés ; il fallut renvoyer les nombreux domestiques, quitter le riche hôtel ; mais le marquis n'en tint compte et continua, pour se distraire de ses malheurs, de passer ses journées dehors avec ses compagnons d'infortune.

La marquise et sa fille se consumaient dans un travail excessif, afin de ne rien retrancher au bien-être habituel du marquis; mais le jour arriva où le travail et le chagrin firent succomber la pauvre mère affligée. Assise nuit et jour au chevet de la malade, Christine se désolait de ne pouvoir la rappeler à la vie. Le marquis se montrait rarement chez lui. Un soir dans une vaste chambre, près du lit de la mourante, un prêtre agenouillé récitait à mi-voix les prières des agonisants ; Christine y répondait avec onction quand les sanglots ne scindaient pas sa voix; la cire mortuaire projetait une lueur incertaine sur cette scène de deuil; tout à coup la porte s'ouvre... le marquis se précipite au pied du lit de sa femme, implore son pardon, lui promet d'être sage à l'avenir; touchée néanmoins de ce repentir tardif, la marquise tendit la main à son époux en signe d'oubli, lui recommanda Christine et mourut après l'avoir bénie.

Durant sa vie, le noble caractère de la marquise avait imposé à mademoiselle Vanbaert, vieille fille prodigieusement riche et prodigieusement avare, propriétaire de la petite maison que la pauvre famille habitait et dont elle n'avait pu payer le loyer ; mais après la mort de Mme d'Amorcy, cette demoiselle menaçait de mettre le marquis dehors. Christine continuait de s'exténuer dans les veilles, afin d'échapper au plus affreux dénûment. Cependant ses efforts ne suffisaient pas toujours. La solitude où la laissait son père la mettait continuellement en but aux assiduités des jeunes fats que ne décourageaient ni sa modestie ni sa contenance grave : en la voyant pauvre et abandonnée ils se croyaient en droit de l'outrager !

Un soir elle revenait de toucher le prix de son travail et rentrait chez elle en se félicitant de n'avoir été ni remarquée ni suivie, lorsqu'au détour d'une rue elle se vit environnée tout à coup par une troupe de jeunes fous échappés d'une taverne, qui l'accablèrent des bouffonneries les plus insultantes en lui barrant le chemin. Le premier mouvement de Christine fut d'appeler au secours; mais considérant l'inutilité de ses cris dans une rue déserte et retirée, elle se dégagea lestement de leurs mains et heurtant de son lourd marteau une des portes qui bordent la rue, elle se réfugia dans la cour d'un vaste hôtel au moment où la propriétaire se disposait à en sortir, et se trouva face à face avec une petite vieille, curieuse et empressée, qui s'enquit ellemême de l'opportunité d'une pareille visite à cette heure ; puis, quand la jeune fille émue et tremblante eut raconté le sujet de son effroi, la vieille demoiselle intima l'ordre à ses gens de la jeter dehors, en la traitant de coureuse et d'effrontée.

« O madame ! dit Christine, fondant en larmes et joignant les mains ; jamais la fille du marquis d'Amorcy ne fut soupçonnée d'infamie ! le malheur a pu frapper ses parents, mais il ne l'a jamais avilie. »

A ce nom d'Amorcy, la vieille examina Christine avec curiosité ; puis, lui frappant sur la joue : « Allons, petite, allons, ditelle, ne pleurez pas : s'il est vrai, comme vous le dites, que vous soyez la fille du

marquis, vous pouvez entrer chez moi, je ne m'y oppose plus. » Et la précédant dans une pièce du rez-de-chaussée : « Je suis mademoiselle Vanbaert, lui dit-elle après qu'elle s'y furent assises toutes deux. Je désirais depuis longtemps vous connaître pour vous entretenir de vos intérêts.» Alors elle fit les offres les plus avantageuses pour le bonheur de la jeune fille, et la détermina à venir chez elle comme demoiselle de compagnie. Christine alla rendre compte à son père de la proposition qui lui était faite, demanda la permission de demeurer près d'une dame généreuse et bonne, qui l'accueillait comme une amie; et tout absorbé par les distractions de la politique, le marquis d'Amorcy y consentit, malgré son orgueil.

En acceptant les offres de mademoiselle Vanbaert, Christine avait cru rencontrer, outre une protection pour sa jeunesse, un adoucissement pour ses malheurs; elle se félicitait d'avoir vaincu les répugnances de son père, dans l'intérêt de celui-ci, car elle lui destinait l'emploi de ses émoluments. Mais bientôt Christine se vit surveillée, harcelée sans relâche; elle n'eut plus un seul instant de repos; sa vie devint un long martyre. Détournait-elle les yeux de son ouvrage, se déplaçait-elle une minute.... elle était une nonchalante, indigne des bontés de sa protectrice; oubliait-elle quelques ordres, sans doute d'autres pensées l'occupaient; avait-elle heurté quelques meubles, brisé quelques futilités... on retiendrait le prix du dommage sur ses appointements.

Christine dévorait ses larmes et supportait les humiliations avec une abnégation séraphique : n'était-ce pas le moyen de subvenir à l'existence de son père! Ce fut donc avec une douce joie qu'elle vit arriver le jour des compensations pour ses souffrances, le jour où elle remettrait à ce père bien-aimé le prix de son martyre; mais ce jour mademoiselle Vanbaert déclara que le prix du travail de Christine lui appartenait en payement des arrérages de loyers que lui devait le marquis.

Christine aurait voulu sortir à l'instant même de chez cette femme déloyale; mais on l'avait enchaînée par un acte dans lequel celle des deux parties contractantes qui voudrait rompre devrait remettre à l'autre une forte indemnité. Mademoiselle d'Amorcy fut donc obligée de se soumettre aux travaux les plus pénibles et les plus repoussants; mais si elle payait une dette de son père, elle ne pouvait plus rien lui donner pour améliorer son sort. Désespérée, Christine se dit : mes jours appartiennent à mademoiselle Vanbaert, je les lui ai imprudemment engagés et vendus; mais mes nuits sont à moi, je suis libre d'en disposer pour mon père. Ainsi, le jour, accablée d'occupations, elle n'avait pas un instant de répit; la nuit, elle travaillait sans cesse; mais Dieu, qui protégeait son dévouement, lui donnait le courage de résister au chagrin et à la fatigue.

III.

Cet état de choses durait depuis six mois, lorsque le gouvernement français décréta la conquête de la Belgique. Le général Galbois ayant reçu le commandement de la division chargée de surveiller la population belge et de maintenir le bon ordre, précéda une des colonnes de l'armée française et entra à Bruxelles. A la vue de ses compatriotes, le cœur de Christine éprouva la plus vive sympathie. Chaque fois qu'elle entendait le pas d'un cheval résonner sur le pavé, elle accourait au balcon. C'est que pour l'exilée c'était une véritable libération; c'est que la France venait à elle, puisqu'elle, la pauvre enfant, ne pouvait aller vers la France : ce pays de son plus vif espoir et de ses tristes regrets!

L'enthousiasme qui brillait sur le visage de Christine à la vue des Français

ne pouvait échapper à l'homme chargé de scruter les opinions. Le général s'arrêta quelques instants sous le balcon pour la considérer à loisir. Christine se retira précipitamment, toute rouge d'avoir osé s'exposer aux regards d'un militaire... mais ce militaire était Français... elle se cacha derrière un rideau, et le front appuyé sur la vitre, reportant sa pensée aux beaux jours de son enfance, des larmes sillonnaient sa joue, larmes douces et amères, douces par le passé, amères par le présent... lorsqu'elle fut tirée de sa rêverie par mademoiselle Vanbaert ; « Allez-vous bientôt retourner à votre besogne, petite paresseuse ? lui dit-elle d'une voix irritée. Ces Françaises ne sont bonnes qu'à se parer et à se pavaner aux fenêtres... »

Mademoiselle Vanbaert achevait à peine sa désagréable réflexion pour Christine, qu'un violent coup de marteau vint ébranler la porte cochère. Un détachement de hussards pénétra dans la cour, et on vint avertir la maîtresse du logis qu'un général français demandait la permission de s'installer chez elle avec son état-major.

Mademoiselle Vanbaert, qui s'était levée, retomba sur son siége. « S'installer... chez moi... dans ma maison ? s'écria-t-elle, mais... cela n'est pas possible ! »

Convaincue bientôt qu'elle ne pouvait s'opposer à ce droit de conquête, elle se vit contrainte d'aller au devant d'un honneur qu'elle considérait intérieurement comme le plus grand des malheurs possibles.

Christine avait auguré trop avantageusement de l'arrivée des Français : la présence du général chez mademoiselle Vanbaert devint un prétexte pour celle-ci d'humilier sa demoiselle de compagnie. Christine s'asseyait à la table des maîtres ; du jour où les Français y furent reçus on l'en chassa. Cependant lorsque le général la rencontrait dans la maison, il lui témoignait des égards et un intérêt qui auraient ému le cœur de mademoiselle d'Amercy, si elle n'eût été préoccupée de la triste position de son père ; mais plus elle témoignait de modestie, plus le général redoublait de prévenances... Mademoiselle Vanbaert s'en étant aperçue, s'attacha comme une ombre aux pas de la jeune fille.

« Où allez-vous ? que faites-vous ? d'où venez-vous ? » telles étaient les questions qu'elle lui adressait à chaque instant. Alors les veilles de Christine furent découvertes et lui valurent des scènes ridicules. La pauvre enfant était sur le point de tout avouer... mais ne lui retiendrait-on pas le prix de son travail de nuit comme on lui retenait le prix de son travail de chaque jour ? Mademoiselle Vanbaert ne tarda pas à savoir que, plusieurs fois par semaine, à minuit, cette jeune fille, que l'on croyait si timide, si innocente, descendait au jardin et gagnait la rue par une porte latérale, dont probablement elle avait soustrait la clef. Bientôt Christine s'aperçut du mépris des domestiques ; le général ne lui témoignait plus le même respect ; un léger sourire de moquerie errait sur ses lèvres en la voyant passer. Christine, ignorant la cause de ces affronts, les dévorait en silence, lorsqu'une nuit, à peine avait-elle mis le pied dans la rue, qu'elle distingua au fond d'un angle obscur de la muraille, un militaire caché sous son manteau. Saisie de frayeur, la pauvre enfant voulut rentrer ; mais la porte du jardin s'étant refermée sur elle, elle en cherchait vainement la clef dans sa poche, lorsqu'une voix bien connue lui cria : « Christine ! » et un homme s'approcha éclairé par le réverbère. « Ah ! c'est vous ! lui dit la jeune fille en se jetant au cou de cet homme ; que je suis heureuse de vous embrasser ! mais pourquoi vous exposer si loin de votre demeure ? de grâce, éloignez-vous ; si l'on savait !... Allons, adieu ! » Puis elle ajouta en lui remettant un petit paquet, « J'ai bien peu travaillé, mais je ne suis pas libre. »

— Généreuse enfant ! murmura cet

homme, quand donc les événements politiques me mettront-ils à même de récompenser votre dévouement ! » Il la pressa sur son cœur et s'éloigna promptement... Christine cherchait vainement la clef de la porte du jardin et se désespérait de l'avoir perdue, lorsque cette porte s'ouvrit d'elle-même. Mademoiselle d'Amorcy comprit alors qu'elle avait été espionnée, mais par un ami sans doute, puisqu'il venait de lui ouvrir la porte du jardin.

De retour dans sa chambre, elle s'agenouillait pour remercier Dieu de la protection qu'il lui avait accordée, lorsque mademoiselle Vanbaert entra, suivie de sa femme de chambre. « D'où venez-vous à cette heure, mademoiselle? lui dit-elle en la couvrant d'un foudroyant regard; est-ce ainsi que vous répondez à mes bontés? est-ce par une conduite indignement blâmable que vous espérez conserver la position que je vous ai faite, et l'estime que vous aviez recouvrée chez moi? »

Ne pouvant expliquer sa conduite, Christine résolut de garder le silence; cependant elle répondit avec fierté : « Mademoiselle! personne n'a pu me rendre ce que je n'avais point perdu.

— Osez, petite effrontée, nier vos rendez-vous nocturnes; mais il me faut encore d'autres preuves. » Et elle s'empara d'un petit coffret appartenant à Christine. Celle-ci voulant soustraire aux yeux de son accusatrice le travail de la nuit précédente, arracha vivement la clef, qu'elle glissa sous son corset. Mademoiselle Vanbaert fit signe à sa femme de chambre de s'en emparer; Christine poussa un cri d'effroi... mademoiselle Vanbaert tenait cette clef, et, glorieuse de sa victoire, elle s'écriait : « Oui, fille astucieuse et hypocrite, nous te convaincrons en présence de l'univers entier.

— Et moi, je soutiendrai en présence de l'univers entier que mademoiselle est innocente, dit en paraissant tout à coup le général Gallois; mademoiselle consacrait ses veilles à travailler pour soutenir son père, et c'est à lui qu'elle donnait ses rendez-vous nocturnes.

— Qui êtes-vous donc, monsieur, demanda Christine étonnée, et comment savez-vous...

— Je suis Justin, mademoiselle, Justin qui ne vous a point reconnue, car vous étiez bien jeune lorsqu'il habitait le château de votre père, et que vous n'avez pas pu reconnaître dans le général Gallois... Mais ce n'est point ici votre place, mademoiselle; souffrez que je vous conduise auprès du marquis d'Amorcy. Préparez-vous à sortir d'une maison où vous n'auriez jamais dû entrer.

— Monsieur, j'ai des droits pour retenir mademoiselle, s'écria mademoiselle Vanbaert.

— Et moi, dit le général, j'espère en obtenir de plus sacrés que les vôtres; car si mademoiselle y consent, c'est ma main que je lui offre comme protection. »

Christine rougit légèrement, prit le petit coffret qui renfermait le résultat de son travail de nuit, et sortit de chez mademoiselle Vanbaert en donnant son bras au général, qui la conduisit dans le pauvre logement du marquis d'Amorcy.

Le marquis devait la vie au fils de son garde-chasse... il consentit à donner sa fille au général, et le noble proscrit retrouva bientôt dans la maison de son gendre ce bien-être, ces jouissances du luxe qui pour lui étaient l'existence, et dont il avait été privé si longtemps.

Mme SOPHIE FLUCHAIRE.

Origine

DU NOM DES RUES DE PARIS.

RUE DES MARMOUSETS.

I.

Premier article.

A voir le Paris moderne avec ses rues larges, alignées, ouvertes à tout air et à tout rayon de soleil, et leur double rangée de maisons si propres, si blanches, si riches, si coquettes qu'on les prendrait pour autant de palais, il serait difficile de se faire une idée du Paris d'autrefois, de se représenter cet inextricable labyrinthe de rues tortueuses sans nom et sans fin, sentiers bourbeux et infects tracés au pied de maisons grimpées les unes sur les autres et dont le ventre affaissé menace d'écraser le passant, mares pestilentielles qui recèlent souvent des cadavres et où vivent des troupes immondes de pourceaux affamés et féroces à qui l'on est obligé de disputer sa vie; carrefours maudits, routes impraticables où le bourgeois isolé, aussi bien que les gens du guet et les hommes d'armes du roi, deviennent la proie des truands, des malandrins, des mauvais garçons et autres bandits, à qui ils servent de repaires. L'imagination recule épouvantée devant cet horrible spectacle d'abîmes fangeux, de cimetières, d'égoûts, de voiries, de charniers et de gibets avec leur exhibition permanente de cadavres tombant en lambeaux et de squelettes hideux, balancés au gré des vents. Cette cité boueuse, noire, empestée, avec sa population de mendiants, d'estropiés, de lépreux, de scrofuleux et d'assassins, semble une création fantastique, un cauchemar qui tourmente un esprit malade; et pourtant ce n'est qu'un tableau exact et au-dessous encore de la réalité.

Cependant ce Paris si vieux, si sale, si laid, a son aspect curieux aussi, pittoresque, attachant même : plus ces populations nous apparaissent sauvages et abruties, plus on regrette cette bienfaisante influence de la foi, loi unique qui pût les moraliser; plus ces soudarts, ces gueux sans nom et sans nombre, ces habitants de la fabuleuse Cour des Miracles, ces farouches truands, ce hideux gibier de toutes les prévôtés, sont redoutables, menaçants, plus on a lieu d'admirer, de bénir la puissance, la seule qu'ils reconnussent, de cette religion qui, plus forte que les rois, leurs gardes et leurs bourreaux, muselait, à la voix d'un prêtre, ces bêtes fauves et les transformait en dociles agneaux.

Puis parmi ces noms ridicules ou effrayants de rues du *Sabot*, de la *Femme sans tête*, du *Chat qui pêche*, du *Pet-au-Diable*, du *Grand Hurleur*, *Trousse-Vache*, *Tire-Chappe*, on rencontre avec satisfaction ceux toujours frais et souriants de la *Cerisaie*, des *Lilas*, du *Champ de l'alouette*, des *Acacias*, des *Amandiers*, qui vous parlent encore, au sein de la cité, d'air frais, de beau soleil, de riche verdure, ou ceux qui racontent d'une façon comique les mœurs et usages du temps, comme les rues *Brise-Miche*, *Taille-Pain*, *Vide-Gousset*, ou bien encore qui rappellent en termes non équivoques de dramatiques souvenirs, comme la rue de l'*Echelle*, où l'on pendait les condamnés; la rue *Guillory*, où on leur coupait les oreilles; la rue du *Bouloi*, où on les faisait bouillir, et la rue de la *Croix du Trahoir*, où on les écartelait.

De tous les points du Paris qui nous restent, la Cité, qui fut le berceau de la grande ville, la fameuse Lutèce d'autrefois, a encore conservé le plus fidèlement son caractère primitif. Cependant sans remonter aux dates reculées du moyen âge, nous trouverions encore une différence inimaginable entre les rues d'aujourd'hui et celles de l'avant-dernier siècle seulement;

et sans aller plus loin, sous Louis XIV lui-même, ce monarque surnommé le Grand, le Magnifique, et dont le goût est passé en proverbe, on regardait comme une chose miraculeuse d'avoir découvert un moyen d'échapper à l'action délétère et empestée de l'air qu'on respirait à Paris.

Une sorte d'agent voyer écrivait à la louange du roi dans un rapport de police : « Ceux d'entre nous qui ont vu le commencement du règne de sa Majesté se » souvienent encore que les rues de Paris » étaient si remplies de fange que la nécessité avait introduit l'usage de ne » sortir qu'en bottes ; et, quant à l'infection que cela causait dans l'air, le sieur » Courtois, médecin, qui demeurait rue des » Marmousets, a fait cette petite expérience, par laquelle on jugera du reste : il » avait dans sa salle sur la rue, des gros » chenets à pommes de cuivre, et il a » dit plusieurs fois aux magistrats et à ses » amis que tous les matins il les trouvait » couverts d'une teinture de vert de gris » assez épaisse, qu'il faisait nettoyer pour » faire l'expérience le jour suivant ; et que » depuis 1663, que la police du nettoiement des rues a été établie, ces taches » n'avaient plus paru. »

Ainsi au dix-septième siècle on citait à la gloire du grand du roi un acte d'assainissement pratiqué aujourd'hui dans le dernier de nos hameaux sans que le moindre procès-verbal transmette à la postérité reconnaissante le nom du maire ou du garde champêtre ordonnateur de la mesure.

Pourtant, dès le douzième siècle, quelques rues de Paris commencèrent, il faut le dire, à devenir presque praticables. Philippe-Auguste ordonna qu'on y posât des pavés de grés *gros et forts;* mais pour avoir des dénominations officielles et certaines, car jusque-là chaque rue n'avait dû son nom qu'au hasard, qu'au caprice ou au souvenir des individus, il fallut attendre encore jusqu'au 16 janvier 1728, jour où l'on plaça les premières inscriptions au coin des rues.

Maintenant ces légers aperçus fournis en forme d'avant-propos, nous n'avons plus qu'à jeter un coup d'œil d'ensemble sur le théâtre où doit se dénouer le drame que nous voulons raconter, pour reconnaître les lieux et nous assurer des tenants et des aboutissants par où doivent paraître et disparaître nos personnages. Quelques mots vont nous suffire. Le lieu de la scène où se déroule notre action est cet espace étroit compris entre Notre-Dame d'une part, le palais de Justice de l'autre, le pont Saint-Michel d'un côté, de l'autre côté celui des Changeurs, qu'on appelle aujourd'hui le pont au Change.

Le palais de Justice n'était pas, comme à cette heure, un monument superbe, défendu par un riche grillage en fer, et pourtant alors il était la demeure de nos rois. Ce n'était qu'un grand, lourd et noir bâtiment, portant à sa ceinture un sale cordon de barraques, triste guirlande, qui était l'ornement obligé de tous les monuments de Paris à cette époque. Il n'avait d'issue que sur une rue étroite et boueuse appelée la rue de la Barillerie, à cause des échoppes des fabricants de tonnes et barils qui la peuplaient. Cette rue se trouvait coupée par le milieu et juste en face du palais, par la rue de la Vieille Draperie, fameuse depuis, nous dirons plus tard à quelle occasion, laquelle rue de la Vieille Draperie aboutissait en faisant un double coude à celle des *Marmousets* qui fait l'objet de ce récit.

II.

Le long des murs de la cathédrale et sur l'emplacement même occupé aujourd'hui par la rue du Cloître, s'élevaient jadis de grands bâtiments qu'on appelait le cloître Notre-Dame et qui servaient à loger les chanoines. L'espace étroit compris entre l'église et le cloître avait été envahi par une

foule d'échoppes en bois, en terre, en maçonnerie grossière, où moyennant quelques sous parisis de redevance annuelle demeurait un grand nombre de pauvres familles. D'ordinaire ces baraques étaient habitées par de bas employés de l'église, des aides-sonneurs, des porteurs de torches ou de chaises, ou bien encore des enlumineurs d'images de piété, des fabricants de chapelets, rosaires et saintes médailles, toutes industries enfin relevant plus ou moins canoniquement du culte, et sinon protégées, du moins tolérées par monseigneur l'évêque et messire le curé de Notre-Dame; aussi quand un membre du clergé, de quelque ordre qu'il fût, longeait la petite ruelle du cloître, il était sûr de n'y recueillir que des témoignages de respect et d'affectueuse obédience, et si quelque jeune gars, ouvrier sans vergogne, se permettait d'entonner un noël par trop profane, la vue seule de la cape cléricale suffisait pour faire rentrer dans la gorge de l'imprudent le chant qui accusait une inspiration de messire Satanas. Ce qui n'empêchait point, une fois le respectable personnage passé, de reprendre les poésies mal avisées, car en historien véridique nous devons constater que, sur toute la ligne des échoppes que le voisinage du temple aurait dû sanctifier, il se chantait moins d'hymnes et de cantiques pieux que de vers mal sonnant aux morales et chrétiennes oreilles.

Or il se trouva un jour où la douleur et les larmes qui avaient jusque-là passé sur la ruelle du Cloître sans y laisser de traces, s'y abattirent tout à coup; la maladie traînant après elle la mort, son odieuse fille, vint frapper à la porte de l'une des plus pauvres boutiques, celle d'un graveur de médailles, un brave et honnête ouvrier qui vivait heureux avec sa femme et son Eveline, un joli petit ange aux yeux bleus et à la chevelure blonde, que Dieu lui avait donnée depuis cinq années pour doubler son trésor de bonheur et d'amour.

En vain un physicien habile s'empressa, sur la recommandation de l'évêque, qui aimait Christian (c'est le nom du jeune graveur), de donner au malade des soins que son talent en grande renommée rendait inestimables; en vain sa pauvre femme, pour acquérir un moyen de guérison ou de simple soulagement, ne recula devant aucun sacrifice, devant le dénuement le plus complet; en vain après l'épuisement de toutes les ressources terrestres elle fatigua le ciel de ses incessantes supplications, l'ange de la mort vint toucher du bout de son aile le pauvre Christian sous les yeux de sa jeune épouse, qui priait à genoux près du lit du moribond, afin que Dieu le prît en pitié et soulageât ses souffrances extrêmes; quand elle se releva, sa prière était exaucée... Christian avait cessé de souffrir.

Ce fut une nuit de misère profonde et d'affreux désespoir, et nul ne sait, s'il ne l'a éprouvé, combien est lourde la main de Dieu quand elle apporte la mort, ce que renferment de malheur sublime, d'angoisses déchirantes, d'élans surhumains, de folie sans nom, les heures passées près des restes insensibles, glacés, d'un objet qui a eu tout notre amour.

Et comme sur la terre toute douleur ainsi que toute joie a son contraste, tandis que la pauvre veuve cherchait en insensée à réchauffer dans ses bras et sous ses baisers le cadavre de Christian, à deux pas d'elle sa petite Eveline, bercée par de doux songes, dormait calme et souriante dans son berceau.

Le matin venu, un rayon de soleil perdu dans la ruelle traversa l'étroite lucarne qui était censée éclairer l'échoppe, et vint se jouer sur le lit de l'enfant, qu'il éveilla.

A peine sortie de son sommeil, l'orpheline, comme continuant ses aimables rêves, se prit à appeler son père par les noms les plus doux restés dans la mémoire de son cœur; mais à cet appel auquel nulle voix désormais ne devait plus répondre, la pauvre mère égarée, l'œil en feu, s'arracha de

la couche de la mort et se précipita sur sa fille, qu'elle pressait à l'étouffer sur son cœur, en lui criant d'une voix éteinte dans les sanglots: « Tais-toi, tais-toi, enfant, ne dis jamais cela, entends-tu, n'appelle plus jamais ton père ! »

Il est dans les grandes et suprêmes douleurs des accents d'une puissance à laquelle la brute même ne saurait résister, des cris si éloquents que le cœur de l'enfance les comprend et y obéit. Un secret instinct éveillé à la vue de cette douleur désespérée avertit l'enfant qu'à cette ardente supplication elle ne devait point répondre ; elle cacha sa blonde tête dans le sein de sa mère, sans plus oser prononcer une parole; seulement à chaque larme de la veuve qui venait lui brûler le front, elle répondait par de tendres étreintes et de doux baisers.

Peu après, des voisines secourables pénétrèrent dans cet asile de la douleur ; une parente emmena l'enfant pour la soustraire au lugubre spectacle qu'offrait cette maison désolée, et on essaya d'emmener sa mère avec elle. Mais la pauvre veuve ne voulut jamais consentir à se séparer de restes encore tant aimés, à qui des mains étrangères ne devaient point rendre les tristes mais pieux et saints devoirs, et quand elle donna avec larmes et sanglots à son Eveline le baiser d'adieu, elle tira de son sein une petite médaille d'argent, à l'effigie de la Vierge ; cette médaille avait été bénie de l'évêque et donnée par Christian le jour de leur union, et elle la passa au cou de sa fille, en la recommandant à la mère des orphelins et de ceux qui souffrent et pleurent ici bas.

III.

Quant à Eveline, privilégiée du ciel comme l'est l'enfance, un instant après elle avait oublié tout ce qu'elle venait de voir et d'entendre, et elle bénissait le hasard, n'importe lequel, qui lui procurait une promenade inattendue sous un ciel bleu et par un beau soleil de mai.

Nous avons dit plus haut, en traçant la topographie de notre scène, que la rue de la Vieille Draperie aboutissait à la rue des Marmousets : il eût été plus exact d'écrire qu'elle aboutissait à la rue qui prit plus tard le nom de rue des Marmousets, puisqu'elle reçut cette appellation de l'événement qui compose notre petit drame.

Après l'avoir appelée rue qui mène à celle de la Vieille Draperie, rue qui conduit au Palais, on dit la rue où est la maison aux Marmousets.

Or l'intérêt ici n'étant pas dans l'étymologie même, ou dans l'origine prosaïque du nom, mais dans le fait historique ou traditionnel qui a rendu ce nom célèbre, nous nous contenterons de dire tout simplement pour les amateurs d'étymologie que la maison en question portait à sa façade, entre autres ornements douze énormes têtes en bois sculpté, vulgairement appelées Marmousets.

Pareilles sculptures étaient à cette époque une curiosité en architecture, et comme Paris eut ses badauds dans tous les temps et à tous les siècles, il ne fut bruit, durant huit grands jours, que de la maison aux Marmousets.

Maintenant il nous reste à dire comment ce nom devint si célèbre et demeura à la rue qu'il illustra.

Un pâtissier, spéculateur habile et qui savait son monde, Paris a toujours eu aussi ses spéculateurs, songea à exploiter la vogue de la maison aux Marmousets ; il la loua toute entière et au prix qu'en voulut celui qui l'avait fait bâtir en vue sans doute d'y loger un homme de haut lieu, y disposa une boutique spacieuse et deux vastes salles, et, du soir au matin, du matin au soir, on s'écrasait chez lui pour dévorer ses délicats et succulents produits : le feu de son four était comme celui de l'enfer éternel. Ses petits pâtés surtout étaient en grande renommée; les gourmands, et ils étaient nombreux, ne pouvaient s'en rassasier : Dieu

sait de quels milliers d'indigestions la maison aux Marmousets fut cause; c'était si appétissant, si délicat, cela renfermait une saveur si exquise, il s'en exhalait un parfum si excitant! jamais, jusque-là, pâtisserie n'avait approché d'une pareille perfection. Aussi de tous les points de la ville on se ruait dans la maison aux Marmousets; les petites maîtresses du temps ne craignaient point d'y faire froisser leurs beaux surtouts en brocart, les gens de robe y risquaient leur gravité, les écoliers les derniers angelots de leur bourse : c'était le Félix du temps; en un mot Paris n'était plus dans Paris, mais dans la maison aux Marmousets. Etonnez-vous donc après cela, et alors qu'une des plus exigeantes passions de l'espèce humaine, la gourmandise, était si délicieusement caressée, que cette maison ait donné son nom à une rue !

IV.

Tandis que dans la ruelle du Cloître la pauvre veuve de Christian rendait les derniers devoirs à son époux, sa petite Eveline s'ébattait dans la rue de la Barillerie, chez la parente qui l'avait emmenée le matin.

Habituée à la solitude silencieuse de sa rue natale, elle ne pouvait rassasier ses yeux de tout ce qu'elle voyait de nouveau, d'étrange; le bruit et le mouvement qui se faisaient en cet endroit à l'entour du Palais la rendaient stupéfaite d'étonnement et presque de peur. Elle ne se lassait point d'admirer cette foule bigarrée et sans cesse renaissante : les femmes dans leurs brillants atours, les troupes de sergents et d'archers et surtout les gens de la suite du roi qui couraient de toute la vitesse de leurs chevaux, brisant leurs hallebardes sur le dos des vilains qu'ils n'écrasaient pas.

Longtemps ce spectacle si nouveau pour elle la cloua au seuil de la maison de sa parente; mais un bohémien étant venu à passer avec son cortége accoutumé d'enfants, d'écoliers et de gens de toutes classes avides des tours d'adresse de ces païens, elle suivit quelque temps le bouffon ou plutôt se laissa emporter par le flot du populaire.

Quand elle s'aperçut qu'elle n'était plus près de la maison qu'elle avait promis de ne pas quitter, elle était fort loin déjà, dans un quartier inconnu. La pauvre enfant se voyant ainsi seule, se prit à avoir peur, et n'osant réclamer l'aide d'un charitable passant, elle s'accroupit dans l'angle obscur d'un mur et y pleura en silence, tandis que la nuit qui descendait sur Paris augmentait les dangers de sa situation.

Cependant la veuve avait accompli son pieux office, la terre venait de recueillir la dépouille mortelle de Christian, qui par une faveur insigne, preuve nouvelle de la protection de l'Evêque, avait eu l'honneur d'être enseveli dans le cimetière du cloître, au chevet de Notre-Dame.

Après avoir prié et pleuré jusqu'à la nuit sur cette fosse avare qui garde si bien les trésors de tendresse qu'elle engloutit, la mère se ressouvint qu'il lui restait une mission sainte à remplir, que son Christian lui avait laissé un souvenir vivant et précieux de leur amour, et, déjà calme et forte, sinon consolée, elle se leva après avoir fait serment à son époux de se consacrer tout entière à leur enfant chérie, et elle s'achemina à pas précipités vers la rue de la Barillerie : elle avait tant besoin d'embrasser son Eveline... elle n'avait plus qu'elle à aimer sur la terre!

Quand elle arriva chez sa parente, il ne s'y trouvait plus d'enfant, plus personne qui osât lui en rendre compte, tous s'étaient enfuis devant le désespoir de la mère! son enfant était perdue! on lui avait volé son enfant!

Oh! comment décrire de pareilles scènes, dans quelle langue, de quels mots peindre le désespoir de cette mère, ses cris, ses regards enflammés, sa fureur, son délire? Etendez en ce moment à ses pieds le cadavre de son Christian qu'elle a tant aimé, elle le contemplera d'un œil sec, d'un

visage impassible... c'est sa fille, son Eveline qu'il lui faut! Dites-lui même, tant le cœur d'une mère recèle de transports jaloux, dites-lui que cette enfant est morte, montrez-la-lui écrasée sous la roue d'un chariot, et vous la consolerez, croyez-le. Car une mère, cela préfère cent fois céder son enfant à la tombe qu'aux caresses d'une autre femme qui lui vole son orgueil, son titre et ses ineffables voluptés de mère.

Tant que la nuit dura, elle parcourut la ville comme une insensée, cherchant, appelant partout son enfant, fouillant les carrefours les plus dangereux, les porches les plus infâmes: (est-ce qu'une mère à la recherche de son enfant connaît la peur?) et la réclamant aux passants effrayés, aux monuments silencieux, à la Seine murmurante, à la nuit ténébreuse.

Au matin la foule s'assemblait sur la place du parvis de Notre-Dame, autour d'une pauvre femme qui venait de tomber sur le pavé de la rue, épuisée de fatigue et à demi morte d'inanition... c'était la mère d'Eveline, la veuve de Christian.

Et à l'heure même où la malheureuse femme quittait le cimetière pour rejoindre son enfant, un homme couvert d'un ample manteau et qui avait rencontré Eveline où nous l'avons laissée assise et fondant en larmes, l'avait prise dans ses bras et l'avait emportée... dans la maison aux Marmousets.

V.

Trois jours après celui où s'accomplissaient les tristes événements que nous venons de raconter, un personnage mystérieux, la figure cachée sous sa cape rabattue, entrait dans l'hôtel du grand prévôt, lequel, disait-il, il avait à entretenir d'une affaire de la plus haute importance et qui ne pouvait souffrir aucun retard.

Après qu'il eut levé toutes les difficultés faites par les huissiers, au moyen de quelques signes d'intelligence qui attestaient suffisamment qu'il était un homme de la maison, c'est-à-dire un espion à la solde de la prévôté, on prévint le grand prévôt, qui donna l'ordre de l'introduire à l'instant.

Le grand prévôt était, comme l'on sait, à cette époque un homme redoutable; sa charge était une sorte de royauté d'autant plus formidable que ses moyens d'action étaient latents et par conséquent plus sûrs. Une lutte entre le roi de France et ce roi rival, le grand prévôt, n'eût peut-être abouti qu'à conduire le roi de France au gibet.

C'était bien à coup sûr le véritable maître de Paris; tous les hommes d'armes, archers, francs-archers, sergents, arquebusiers, et les cent mille corps de milice en apparence chargée de protéger les bourgeois, qu'en réalité elle ne servait qu'à vexer, ne reconnaissaient que ses ordres; Paris était à lui, mieux que la France au roi. Il avait pour ministre fidèle, et dont il ne changeait jamais, l'homme rouge, le bourreau. Aussi n'arrivait point facilement jusqu'à lui qui avait besoin de l'implorer; il fallait du crédit, des recommandations puissantes; ce fut à lui pourtant que s'adressa la veuve de Christian pour retrouver son Eveline. Munie d'une supplique de l'Évêque, qu'elle était allée invoquer, elle avait vu toutes les portes s'ouvrir au nom de monseigneur le chef de l'église, et le grand prévôt, touché de ses larmes, de sa douleur extrême, et voulant donner à l'Évêque une preuve éclatante de sa déférence, avait, par son épée de grand prévôt, juré à la mère de lui rendre son enfant.

Mais en vain les espions inondèrent la ville, en vain ils pénétrèrent jusqu'aux retraites les plus secrètes, les plus inaccessibles..... nulle trace, nul indice révélateur n'avaient pu les éclairer sur le sort d'Eveline; et depuis trois jours, pour une mère, trois siècles! la veuve de Christian venait s'asseoir dans la grand'salle de la prévôté, attendant qu'on lui dît si elle devait vivre ou mourir.

Au passage du personnage mystérieux que nous venons d'introduire, un instinct, auquel répondit son cœur, avertit la mère que cet homme savait ce qu'était devenue son enfant, et, au moment où celui-ci entrait dans la pièce sombre qui servait de cabinet de travail au grand prévôt, elle se glissa derrière lui et y resta agenouillée, garantie par l'obscurité et les vêtements du visiteur.

A peine l'homme avait-il paru aux yeux du maître, que celui-ci se leva par un mouvement de curiosité impatiente en lui criant :

« Eh bien, l'as-tu trouvée ?

— Oui! » fit celui qu'on interrogeait.

A ce mot un cri parti du fond des entrailles de la mère allait s'échapper, lorsque la pensée du salut de son enfant vint étouffer ce cri ; elle écouta.

« Où ?

— O monseigneur ! c'est une longue et horrible histoire, et dont le récit va vous faire pâlir.

— Parle, parle ! reprit le grand prévôt avec rudesse ; mon devoir est de faire justice, comme le tien de me dénoncer les criminels. »

Alors celui qu'on interrogeait s'étant rapproché de son chef, fit avec une rapidité que le prévôt hâtait encore du geste, le rapport de ce qu'il avait découvert.

De l'endroit où elle se trouvait, la pauvre mère ne pouvait suivre ce récit, qui devait être bien horrible!... par moments des mots monstrueusement accouplés arrivaient à son oreille épouvantée, elle se croyait le jouet d'un songe rempli de sanglantes apparitions, lorsqu'un mot, un seul, cette fois nettement prononcé, lui révéla la vérité affreuse.

« Oh ! merci mon Dieu, s'écria-t-elle en se dressant tout à coup et en s'élançant comme un fantôme; merci, mes seigneurs; à présent je n'ai plus besoin de votre aide, allez ! seule je saurai bien reprendre mon enfant.»

Et avant qu'on eût le temps de lui répondre, elle avait disparu.

VI.

C'était jour de fête à Paris, et bien que continuellement remplie, la maison aux Marmousets regorgeait encore à cette occasion d'une foule plus compacte de visiteurs.

Assis sur une estrade, en véritable roi, l'heureux pâtissier dominait d'un air fier et protecteur cette foule avide qui lui payait si généreusement tribut. Le sourire insolent qui donnait une singulière expression à sa figure pouvait être la traduction d'une double pensée ; la première, inspiration de l'orgueil, eût été celle-ci : « Que deviendraient-ils tous sans moi ? » La seconde, fille de l'astuce, eût été celle-là : « Les niais ! s'ils connaissaient mon secret ! » Toujours est-il que sa fortune, au train dont les choses allaient, s'arrondissait dans des proportions effrayantes; dix ans seulement d'un pareil produit lui auraient permis d'acheter Paris au roi, pour peu qu'il en eût la fantaisie.

Au moment où la foule des gourmands était le plus serrée et où de toutes parts s'échappaient les exclamations admiratives et enthousiastes de : « Parfait ! délicieux ! ravissant! c'est du nectar! c'est de l'ambroisie ; » car à cette époque le langage mythologique était fort à la mode, un cri, un seul cri poussé du sein de la masse commanda comme par miracle le silence le plus profond... et aussitôt on vit, fendant la foule, les vêtements en lambeaux, les cheveux épars, l'œil sanglant, une femme qui, s'adressant à tout ce peuple que sa fureur épouvantait, s'écria : « Malheur et crime ! Savez-vous donc, vous tous, misérables esclaves du démon de la gourmandise, quels mets impies vous dévorez ici ?... Profanation qui appelle les foudres célestes !... C'est de chair humaine que vous venez

vous repaître; c'est le sang humain qui sert à ces produits sans nom; c'est la graisse humaine qui leur donne cette saveur infernale qui vous a damnés tous! »

A cette apostrophe étrange, imprévue, incroyable, un murmure d'horreur est la seule réponse, et la femme continuant :

« Vous vous refusez à le croire, n'est-ce pas? Oh! c'est la vérité pourtant. Savez-vous ce que deviennent ces milliers d'enfants qui disparaissent chaque jour du milieu de nous sans qu'on ait pu jamais en retrouver de traces? Eh bien, ils servent à vos banquets maudits. Y a-t-il parmi vous des mères qui aient perdu leur enfant? elles me croiront, celles là! car, moi aussi, je suis une mère qui ai perdu mon enfant. Mais Dieu a eu pitié de mes larmes; sa mère, la Vierge bien aimée, n'a point trompé la confiance que j'avais mise en elle; tous deux n'ont pas voulu m'enlever à la fois et mon époux et ma fille! Oh! ma fille, il me faut ma fille, il me faut mon enfant!... » et en poussant ce cri terrible, répété par mille autres voix de mères, elle s'élança dans l'intérieur de la maison, suivie d'une foule de femmes qui se précipitaient sur ses pas.

Et en effet le crime monstrueux dénoncé par la mère d'Eveline s'accomplissait ainsi qu'elle l'avait proclamé. Chaque soir, pourvoyeurs sans nom dans la langue des hommes, des misérables parcouraient les rues et s'emparaient de tous les enfants qu'ils pouvaient trouver ou faire tomber dans leurs piéges meurtriers.

Amenés à la maison aux Marmousets, ces innocentes créatures étaient gardées dans des réduits, muets pour leurs cris et leurs touchantes supplications; elles y restaient souvent longtemps, souvent nombreuses, suivant les besoins de l'abominable industrie.

A cette foudroyante dénonciation de la mère, l'infâme inventeur de ces crimes monstrueux était resté d'abord interdit, frappé de stupeur; mais, sûr de son secret, et de l'impossibilité de découvrir aucune preuve contre lui, il reprit bientôt son audace et tenta un moyen d'échapper au danger. Ce moyen était perfide, mais sûr; c'était de faire passer la pauvre mère pour folle, et déjà il avait tourné les esprits en sa faveur, lorsqu'un bruit du dehors se répandit à l'intérieur, annonçant que la maison était entourée par les milices de la prévôté.

Une dernière ressource, une lueur d'espoir restait encore au pâtissier maudit; c'était de gagner une des cachettes introuvables qu'il avait fait construire et dont seul il possédait le secret; mais au moment où d'un bond désespéré il s'était élancé du haut de son estrade vers l'issue qui conduisait à ses retraites souterraines, il se trouva tout à coup arrêté par la mère, qui, lionne en furie, lui enfonçait ses ongles dans la chair et le clouait à sa place, immobile et glacé d'effroi.

La veuve de Christian ne s'était point trompée dans son espoir; elle avait retrouvé son Eveline, que les femmes rapportaient en triomphe.

A cette vue un transport de juste colère s'empara de la multitude; un seul cri s'échappa au même instant de toutes les bouches : A mort, à mort l'infâme! Et sans l'intervention des soldats du grand prévôt, qui avaient pénetré dans la maison, le misérable eût été mis en pièces par ce peuple en furie.

Cependant si le coupable fut réservé pour la justice plus lente, mais plus digne des lois, on abandonna ce repaire maudit à la vindicte du populaire, qui détruisit la maison aux Marmousets au point de n'en pas laisser une pierre sur l'emplacement qu'elle avait occupé. On éleva au lieu où fut commis ce crime, dont la fable antique fournit seule des exemples, une pyramide qui en rappelait le souvenir, ainsi que celui de son expiation. Ce ne fut que sous François Ier que l'on abattit cette pyramide et qu'il fut permis, par lettres patentes, à Pierre Belet, conseiller au parlement, de faire rebâtir sur cette place rasée et restée nue jusque-

la. L'avis du législateur à cette époque était que, quand des crimes sont si épouvantables, il faut en faire disparaître tous les vestiges pour rendre ces crimes incroyables.

Comme on avait cru politique et moral de donner prompte satisfaction au peuple de Paris qui avait élevé un cri universel de réprobation contre ce scélérat sans égal, dès le jour même son procès fut instruit, son arrêt prononcé, sa sentence exécutée; il fut mis à la torture ordinaire et extraordinaire lui et ses trois complices; roué, puis brûlé vif avec sa femme et ses deux enfants.

Le soir de ce jour, tandis qu'une populace ivre de vin et de sang dansait en hurlant des malédictions autour du bûcher de ces misérables, la veuve de Christian, portant son Eveline sur son cœur, priait avec ferveur et amour, dans un coin retiré de la silencieuse cathédrale, et, comme gage de sa foi reconnaissante, déposait sur l'autel de la Vierge la médaille qu'elle avait mise au cou de son enfant, en souvenir de la protection qu'elle lui avait obtenue.

VICTOR HERBIN.

Les Nègres Marrons (1).

L'île de Bourbon est une de nos colonies africaines la plus avancée vers le sud; elle est baignée par cette mer des Indes qu'éclaire un ciel si beau. Là, tout est d'autant plus étrange pour les yeux du voyageur, que trois mois de traversée sur une mer monotone n'ont établi pour lui aucune transition, et que quatre mille lieues ont rendu la nature de ces climats différente de celle de l'Europe. Du plus grand arbre au plus frêle arbuste tout est changé : les tilleuls, les châtaigniers, les peupliers, les frênes, sont demeurés sur la terre de France, et notre île de Bourbon, fille des Indes, a aussi sa robe étrangère et variée. Les bords de ses jolis ruisseaux sont couverts de bananiers, de légers bambous, dont les feuilles resemblent à un faisceau de dards qui font entendre leurs cliquetis, agités par la brise; les haies sont faites de patchoulis, à la tige d'ébène, à la feuille d'un vert sans pareil; ajoutez que tout cela est odorant, et que, comme une jeune fille, l'île répand, à cinquante lieues en mer, les parfums de sa parure au-devant du navigateur qui vient la visiter.

Voilà pour ses rives; l'intérieur du pays offre un autre aspect d'arbres, une autre sorte de végétation; des montagnes s'élèvent derrière des montagnes, et souvent, au sein d'un plateau, un cratère s'ouvre, mais éteint; mille petites sources ont réussi à remplir cette grande coupe vide; l'eau a pris la place du feu; un joli lac sourit à la surface d'un volcan.... et des milliers d'oiseaux, en étalant les plus belles couleurs, chantent au milieu de ces éternelles solitudes, où le pied de l'homme est encore inconnu.

Il y a une trentaine d'années, dans une vallée de l'île de Bourbon, vivait un colon nommé M. Delmarre. Il n'était pas riche, possédait peu de noirs, et ses récoltes lui réussissaient mal. Cela venait, on le disait du moins, de ce qu'étant dur et méchant il n'était pas béni de Dieu.

L'habitation de M. Delmarre était une *case* recouverte de feuilles de palmiers. Malgré la rigueur du maître, l'œil du nègre ne se tournait pas toujours avec colère vers cette demeure; car parmi ceux qui l'habitaient se trouvait Georgina Delmarre, une jeune fille charmante, âgée de huit ans. Brune, les joues sans couleurs comme toutes les créoles, ses traits exprimaient une angélique douceur; elle était à demi orpheline, ayant perdu sa mère, et souvent

(1) Synonyme de *fugitif*.

ce précieux souvenir remplissait ses grands yeux de larmes; rien n'était gracieux comme elle lorsque, pour préserver ses beaux cheveux de la pluie, elle avait noué sur sa tête, à l'aide de son mouchoir, une feuille souple de badamier, ou lorsque, se jetant aux genoux de son père, elle réclamait la grâce d'un pauvre noir; aussi, malgré sa dureté habituelle, M. Delmarre était souvent vaincu par les touchantes prières de sa fille.

Parmi les noirs de M. Delmarre, il y en avait un, nommé Anchaine, qui avait épousé, devant un missionnaire français, une négresse appelée Mamita; tous deux étaient de l'île Madagascar, située à environ cent quarante lieues de Bourbon. Anchaine sentait son cœur gros de larmes lorsqu'il voyait chaque jour sa compagne en but aux mauvais traitements de M. Delmarre, lorsque le terrible *rotin* (1) tombait à coups redoublés sur les épaules de sa bien-aimée. Depuis longtemps il la pressait de fuir avec lui dans les bois, loin des habitations des hommes; alors on n'avait point organisé ces compagnies destinées à la chasse des noirs *marrons*. Mamita se laissa enfin persuader. A la faveur de la nuit, Anchaine et sa compagne, suivis de leur chien, se mirent en marche à travers le camp des nègres; ils portaient quelque nourriture, principalement du riz, l'aliment favori des créoles, et des semences pour faire des cultures autour de la demeure qu'ils avaient projetée de se bâtir. Ils passèrent le long des champs de maïs et de cannes à sucre : un grand silence régnait partout. Au lever de l'aurore, ils se trouvaient à l'entrée d'un bois épais; de là, ils suivirent le lit desséché d'un torrent, et continuèrent leur ascension à travers ces régions désertes. Le jour, ils pêchaient dans les lacs un poisson délicieux, et lorsque, fatigués, ils s'arrêtaient en un lieu favorable, Anchaine abattait un palmier; le chou de cet arbre formait le repas du soir, et ses feuilles servaient à construire la hutte pour le repos de la nuit.

Un jour ils rencontrèrent un précipice; pour le franchir, il fallait tourner un rocher en se suspendant aux lianes qui pendaient au-dessus de l'abîme. Anchaine attacha une corde autour du corps de Mamita, puis il passa le premier, et l'aida ensuite en la soutenant dans ce périlleux passage; mais le pauve chien tenta vainement de suivre ses maîtres; victime de sa fidélité il roula dans l'abîme.

Anchaine et sa femme arrivèrent enfin sur un joli plateau, au sommet d'un piton presque inaccessible. Ce fut dans ce lieu que les deux fugitifs résolurent d'établir leur demeure, et de fonder une petite habitation dont ils seraient les serviteurs et les maîtres.

M. Delmarre ayant vainement fait courrir après ses esclaves, pensa qu'ils étaient retournés dans leur pays, et avait fini par oublier cette perte. Seize ans s'étaient écoulés lorsque, après être resté plusieurs jours sous l'influence d'un soleil ardent, il se laissa aller à une violente colère, et mourut subitement. Georgina avait alors vingt-quatre ans. L'habitude de laisser les enfants marcher pieds nus n'avait rien ôté à la délicatesse de ses pieds, qui, comme ses mains, étaient d'une petitesse vraiment créole. Un jeune officier français l'ayant vue à la messe, frappé de sa beauté, se décida à s'établir aux colonies, demanda en mariage Georgina Delmarre, et fut agréé pour époux. Le soir de la signature du contrat, autour d'une table que recouvrait un tapis vert, se pressaient les nombreux amis de Georgina. Le notaire faisait l'énumération des objets que la future apportait en dot, lorsqu'un nègre vint dire à sa maîtresse qu'une vieille femme demandait instamment à lui parler. La bonne Georgina avait toujours une audience prête pour tout le monde; elle désira que la lecture du contrat fût un moment suspendue, et ordonna qu'on introduisît l'é-

(1) Jonc très-commun dans l'Inde.

trangère; aussitôt une négresse entra, suivie de huit beaux garçons : « Siguizez (excusez), mam'zelle, si moi vini déranger vous, lui dit-elle ; si vous a pas souvini de mon figouire, vous a souvini de mon nom. Moi appelée Mamita, qui t'é sauvée dans li bois avec Anchaine, mon mari. Nous l'a gagné (nous avons appris la) nouvelle; vous té vini maîtresse de voute (votre) habitation, et azourdi (aujourd'hui) que mam'zelle va faire mariage, moi apporte li (à elle) huit gros garçons pour cadeau. — Tous ça z'enfants à nous, reprit Anchaine en s'avançant devant sa maîtresse; ça pas coûter à vous grand' li peine pour avoir ; et ça li servir vous bien, pour que vous bliez (oubliez) mam'zelle, ça qu'a fait perdre à vous zaut (leurs) parents. »

Georgina, bonne et humaine, dirige encore son habitation où règnent l'abondance et le bonheur; elle est adorée de ses nègres, et sa *case* est bénie de Dieu.

Le plateau qui pendant seize années servit de refuge aux nègres marons garde encore aujourd'hui le nom d'*Anchaine*, et le rocher qui domine le précipice s'appelle le *passage du chien*.

Un créole, M. A. Lacaussade, a fait, sur le *piton d'Anchaine*, les vers suivants :

C'est à ce mont inculte, inaccessible, affreux,
Que dans son désespoir un nègre malheureux
Est venu demander sa liberté ravie.
Il féconda ces rocs et leur donna la vie ;
Car, pliant son courage à d'utiles labeurs,
Il arrosait le sol de ses libres sueurs.
Il vivait de poissons, de chasse et de racines ;
Parfois dans la forêt ou le creux des ravines,
Aux abeilles des bois il ravissait leur miel,
Ou prenait dans ses lacs le libre oiseau du ciel.

AUGUSTE VINSON
(de l'île Bourbon).

Prière.

Le souffle du malheur, depuis que je suis née,
A flétri tous mes ans;
Ma vie à son matin, pauvre fleur, s'est fanée
Sous des cieux trop ardents.

Cependant, ô mon Dieu! tu le sais, dans mon âme,
Ivre de tes beautés,
L'amour, le pur amour seul a versé sa flamme
Et ses vives clartés.

Jamais je n'ai senti mon cœur battre de haine,
Ou d'envie, ou d'orgueil;
Mais de l'enfant en pleurs et de la veuve en peine
J'ai partagé le deuil.

Je t'ai prié pour l'homme au front chargé d'années,
Dont les pas sont tremblants;
Car toujours j'ai béni les têtes inclinées
Sous de longs cheveux blancs.

A l'être humble et souffrant qui m'offrait ton image,
O Dieu crucifié !
Mes lèvres ont toujours parlé le doux langage
De la tendre pitié.

Et pourtant, ô Seigneur! de ta sainte colère
Le poids tombe sur moi,
Et tu laisses briser comme un fragile verre
Mon cœur rempli de foi.

Ma voix en vain s'élève et te demande grâce,
Tu ne lui réponds pas.
Quand je pleure à tes pieds, tu détournes ta face
Et me fermes tes bras.

Ne te souvient-il plus des jours de ma jeunesse
Où ton regard divin
S'abaissant sur mon cœur, en calmait la tristesse,
Comme autrefois ta main,

S'étendant sur la mer au fort de la tempête,
Apaisa son courroux,
Et fit, au sein profond de leur sombre retraite,
Rentrer les flots jaloux?

Reviens, reviens, mon Dieu! car mon âme est pareille,
Dans sa folle douleur,
A la mer agitée où chaque flot s'éveille,
Bondissant de fureur.

Vois! la dérision, le mépris, les injures,
Rien ne m'est épargné!
Et toi seul peux sonder les profondes blessures
Dont mon cœur a saigné.

Mais j'ai pourtant aussi des droits à ta tendresse,
Car je suis ton enfant,
Le fruit de ton amour, l'œuvre de ta sagesse
Et le prix de ton sang.

Non, tu ne voudras pas que ma vertu succombe
Dans ce combat mortel,
Toi qui nous as promis, au sortir de la tombe,
Un bonheur éternel;

Ta grâce adoucira mon douloureux voyage,
Car mon âme est à toi,
Et j'ai toujours gardé comme un saint héritage
Ton amour et ta loi.

S'il semble quelquefois, Seigneur, que tu sommeilles
A l'instant du danger,
Cette heure est une épreuve, et soudain tu t'éveilles
Pour bénir ou venger.

Bénis donc, ô mon Dieu! bénis tant de souffrance,
De soupirs et de pleurs;
Mais sur mes ennemis n'exerce ta vengeance
Qu'en les rendant meilleurs!

Mlle ANTOINETTE QUARRÉ, de Dijon.

Revue des Théâtres.

Les Deux Bergères, opéra-comique en un acte, paroles de M. de Planard, musique de M. Ernest Boulanger.

La scène est dans un château aux environs de Versailles. Le théâtre représente un pavillon avec portes et fenêtres donnant sur un jardin. Il fait nuit; partout brillent des bougies aux lustres, aux candélabres; des verres de couleur sont suspendus aux branches des arbres.

La marquise de Vérigny a marié sa fille, Lucile, à un vieil officier de Louis XV qui a été tué à la bataille de Fontenoi. Lucile habite Paris et la cour; la marquise s'est retirée dans son château au fond du Berri. Un jour elle reçoit de sa fille une lettre dans laquelle elle l'engage à venir bien vite. Quand la marquise arrive, tout respire un air de fête: ce sont des illuminations, de nombreux équipages d'où descendent des seigneurs et de belles dames sous les costumes les plus variés et les plus bizarres, comme pour un bal déguisé. La marquise demande une explication à sa fille. « J'étais occupée des affaires de la succession de mon mari, répond Lucile, je ne voyais personne à cause de mon deuil; mais lorsque la fin de ce deuil approcha, nous étions dans le carnaval, la mode des bals déguisés régnait avec fureur, toutes les dames de la cour en voulurent donner; sous le masque je pouvais braver l'étiquette, et je fis la folie d'aller à toutes les fêtes de Versailles; là, je rencontrai mon cousin. — Le fils du baron de Sainville, interrompt la marquise; cet orphelin qui a déjà fait la guerre sur mer avec honneur, est capitaine de vaisseau et commandant à Toulon pour sa Majesté? — Lui-même; vous souvient-il que tout enfants que nous étions vous aviez alors projeté de nous unir un jour? — Oui vraiment!.. Votre premier mari, vous le savez, nous avait été imposé par votre père, et depuis votre veuvage j'ai caressé l'idée de vous voir épouser votre cousin. — Je suis une fille soumise, madame, car ce soir je l'épouse.... mais gardez-m'en le secret! — Expliquez-vous! — Oh! c'est un roman; imaginez... » Un laquais vient chercher Lucile; elle prie sa mère de l'attendre et court recevoir les invités qui lui arrivent de tous les châteaux voisins. Une jeune dame entre dans le pavillon; elle y croyait trouver Lucile. « Eh quoi! dit-elle à la marquise, vous ne me reconnaissez pas?.. la comtesse de Mérange! — Comment! vous seriez Hortense? cette petite pensionnaire? — L'amie, la compagne de votre fille? Et quel rapport étonnant dans nos destinées! Entrer ensemble au couvent, en sortir ensemble pour être mariées la même semaine; chacune un mois de mariage, et

nos maris que le canon nous enlève à Fontenoi! — Il ne vous manque plus que de vous remarier à la même minute. — Et mais, ne riez pas! cela pourrait bien arriver; je viens en parler à Lucile. J'ai une collection de parents qui me persécutent pour un second mariage, et je ne suis pas éloignée de dire: oui. — En faveur de quel heureux mortel? — Un officier distingué; le roi lui sourit, et hier au cercle de la reine, il fut pour moi si aimable que cela fit briser de dépit une douzaine d'éventails. — Son nom? — Le baron de Sainville. — Décidément sa destinée ressemble à celle de ma fille, » se dit en riant la marquise. Hortense fait transporter ses cartons dans la chambre que Lucile lui a destinée. Sainville arrive; il est triste, préoccupé; au lieu d'accepter l'invitation de sa cousine pour le bal déguisé, il vient lui faire ses adieux, il part en poste pour Toulon, il va s'embarquer et faire le tour du monde. La marquise est fort contrariée de cette confidence, car sa fille lui a dit : *Aujourd'hui je l'épouse.* Hortense et Lucile rentrent ensemble dans le pavillon; Lucile y vient chercher son cousin pour le gronder de ne pas vouloir assister à son bal. Le romanesque Sainville est forcé de raconter la cause de son refus. « C'était l'hiver dernier; j'étais venu de Toulon faire ma cour à Versailles; insoucieux marin, j'assistais à ses fêtes, à ses bals parés et masqués (invention de quelque méchante fée)! au second de ces bals j'étais au milieu de la foule, j'allais me retirer quand une petite voix bien douce et déguisée, suivant l'usage, vint me dire à l'oreille: « Bonsoir, Sainville! tu es seul, tu rêves tristement, tu cherches peut-être parmi tous ces masques un cœur qui réponde au tien? je te plains, alors! car tu ne trouveras ici que folie et légèreté... Veux-tu venir causer avec moi dans ce coin un peu moins bruyant? Sois confiant; je te connais, je suis ton amie. » Pendant deux mois je l'ai revue sous son déguisement, comme si nous nous connaissions depuis notre enfance. Sa grâce, son esprit, la délicatesse de son âme, l'admiration que pour elle elle voyait en moi, tout cela forma entre nous le plus tendre lien; mais je ne lui ai jamais avoué que je l'aimais. — Cela est vrai, dit Lucile bas à sa mère. — Où la retrouver? reprend Sainville avec désespoir. Elle m'avait promis de se faire connaître le jour où nous serions unis... mais je l'ai vainement attendue... elle m'a laissé pour adieu une romance sur un refrain à la mode, en me disant: Apprenez cet air; qu'il soit un souvenir entre nous... à mon retour, je le chanterai pour me faire reconnaître. » Hortense, fort intriguée, lui demande cette romance. Il la chante; le refrain est :

Espérance, espérance, espérance!
Jour de bonheur arrivera.

« Vous comprenez, maman, dit Lucile bas à la marquise. — Parfaitement, ma fille, lui répond-elle, et je vous aiderai... Cela est fort touchant. »

Hortense espère que cet amour pour une femme que Sainville n'a jamais vue pourra se guérir. Comme elle feuilletait le portefeuille d'où Sainville a tiré sa romance, elle y trouve un joli dessin. « C'est son portrait, dit le jeune capitaine, c'est son masque et ses habits de bergère. — Quelle idée! se dit à part elle Hortense; j'ai justement dans mes cartons... » En ce moment on entend de loin les instruments du bal. Hortense court à sa toilette; Sainville, pour fuir cet air de danse qui lui rappelle celle qu'il aime, se rend dans le jardin, et Lucile allait reprendre son costume de bergère, afin de rejoindre son cousin, lorsqu'il revient en désordre et tombe tout ému sur un siége. Il a revu sa bergère! « Vous rêvez, lui dit Lucile stupéfaite. — Oh! non; elle m'a chanté le refrain de sa romance, elle m'a donné rendez-vous dans ce pavillon; je l'attends, et mon impatience... » La marquise a tout compris. « Ah! ma petite comtesse, se dit-elle, le

tour n'est pas mauvais! Allons, ma fille, ajoute-t-elle plus haut, venez vous habiller pour le bal. — Mais ce rendez-vous me désespère, lui répond tout bas Lucile. — Venez, ma fille! vous saurez tout. » A peine sont-elles sorties qu'Hortense arriva en chantant le refrain convenu : *Espérance! jour de bonheur arrivera*, et Sainville reprend : *Jour de bonheur est arrivé*. En ce moment Lucile se présente, costumée exactement comme Hortense; la marquise l'accompagne et reste cachée derrière un arbuste. En voyant un déguisement semblable au sien, Lucile feint la surprise; Hortense, qui ne la reconnaît pas, paraît d'abord un peu décontenancée; quant à Sainville, au milieu de ses deux bergères, il est prêt à perdre la raison. Toutes deux l'appellent parjure, toutes deux font semblant de pleurer... Il ne sait plus laquelle entendre; enfin la marquise a pitié de lui, elle se montre. « Venez à mon secours, lui dit-il; je ne sais où j'en suis. — Deux! mais c'est très-flatteur pour vous. — Comment! vous n'êtes pas plus étonnée? — Non, car je sais tout... c'est une épreuve... Je connais ces deux dames : l'une est véritablement votre bergère de Versailles. — Aïe! aïe! se dit Hortense. — Et, pour vous le prouver, voici votre portrait que votre bergère a confié à ma fille; de plus, je suis chargée de vous avertir que son bonheur est d'unir sa destinée à la vôtre et que vous l'épouserez... dans un quart d'heure. J'ajouterai que votre bergère a une gentille amie qui aime à se divertir et que toutes deux d'accord ont pris le même costume... je ne me mêle plus du reste. — La marquise est charmante avec son petit mensonge, se dit Hortense tirée d'embarras. — Mais c'est précisément le reste qui me désole, s'écrie le pauvre Sainville. Pourquoi celle que j'aime ne se découvre-t-elle pas? — Comment! vous ne reconnaissez pas un joli pied, une jolie main? — Sa main! je ne l'ai jamais vue! Vous savez l'étiquette : les dames à la cour n'ôtent jamais leurs gants. » La marquise lui fournit ce moyen de sortir d'embarras : les deux bergères mettront chacune une main dans celle de Sainville, et il devinera la femme qu'il aime. « Prenez garde! ajoute-t-elle, l'erreur serait fâcheuse! » Lucile est fort émue, Hortense trouve cela très-amusant... Sans hésiter, le capitaine tombe aux genoux de Lucile; les deux bergères ôtent leur masque... et Sainville s'écrie : « Ah! maintenant, je vois clair dans mon cœur où souvent ma cousine faisait un peu de tort à ma bergère. — Il vous faudra l'aimer pour deux, » lui dit la marquise; et tout le monde va danser en attendant la noce.

Les deux bergères, la marquise cachée derrière un arbre, le capitaine de vaisseau que je vois d'ici poudré et vêtu de taffetas lilas, tout cela est parfaitement rococo, diraient nos jeunes artistes, et je ne doute pas, mesdemoiselles, que vous n'ayez vu cette scène en trumeau, en dessus de porte, dans quelque vieux château, ou sur un de ces éventails de votre bisaïeule qui sont aujourd'hui tant à la mode.

J. J. Fouqueau de Pussy.

Nécrologie.

—

Madame Louise Lemercier, née Viberti, vient de mourir après une douloureuse maladie. Née à Turin, bien qu'elle ne répudiât jamais son pays, cependant elle avait accepté la France pour sa patrie; car la patrie de cette femme au cœur si bon, à l'âme si aimante, c'était le lieu où elle avait trouvé le plus d'amis. Aimer, pour elle, c'était exister... Elle aimait tout ce que Dieu avait créé : le ciel, les nuages, le soleil, les oiseaux, les fleurs surtout! Elle aimait les œuvres d'imagination, la bonne musique, la belle peinture.... pieuse catholique, elle aimait Dieu et la Vierge de

tout son cœur; donner était sa passion de chaque jour; elle aimait ceux qui étaient malheureux, pour les soulager; ceux qui étaient heureux, pour partager leurs plaisirs. Elle jouissait avec bonheur des biens répandus dans la nature, ainsi que des distractions du monde; son cœur semblait un autel d'où s'élevait un continuel encens d'amour et de reconnaissance vers son Créateur; aussi, c'est sans doute pour qu'elle pût quitter la vie et ses amis, sans désespoir, que Dieu lui a envoyé de si grandes souffrances!

Louise Lemercier a fait dans sa langue maternelle des vers empreints de poésie et de sentiment; elle a écrit dans notre langue des romans d'une imagination douce et d'une observation vraie : *Marguerite de Beaumesnil*, *Suzanne*, *Victor Amédée*, la *Famille piémontaise*, *la Camériste*, et *Une femme à quarante ans.* Tous les arts obtinrent son hommage; deux statuettes, *Une jeune paysanne piémontaise filant au fuseau*, et *Une jeune Grecque donnant à manger à une tortue*, sont des œuvres pleines de grâce et de charme. Ne croyez pourtant pas, mesdemoiselles, que notre chère Louise fut une de ces femmes que l'on accuse d'avoir les cheveux en désordre et les mains peu soignées; non! elle avait été belle et charmante; elle était restée élégante et recherchée dans sa toilette; elle aimait les bijoux, les étoffes brillantes; son caractère était simple et naïf comme celui d'une jeune fille; elle possédait l'esprit le plus aimable, le plus rare... l'esprit du cœur!..... Bonne Louise! du haut du ciel où maintenant vous êtes, recevez ce dernier souvenir d'amitié de celle qui ne pourra plus penser à vous sans avoir des larmes dans les yeux, et parler de vous sans un profond chagrin dans le cœur. Adieu, chère Louise, adieu!... Au revoir!

J. J. Fouqueau de Pussy.

Correspondance.

—

Il y a un proverbe nouveau d'après lequel *deux délogements valent un incendie.* Ce proverbe est malheureusement vrai. Heureux ceux qui demeurent dans leur maison, qui ne font que passer d'une chambre dans l'autre pendant qu'on en change les papiers, les tentures!.. Nos bisaïeules délogeaient moins souvent que nous; les meubles changeaient aussi bien moins souvent de mode. De nos jours, il faudrait renouveler son mobilier tous les cinq ans, le luxe des appartements étant monté à un point extrême; c'est ce qui ruine; d'autant plus que l'on tient moins à être riche qu'à le paraître, et cela conduit bien loin!.. Moi, si je me mariais, si j'avais 200,000 fr. de dot et si j'épousais un jeune homme dont l'industrie, dont l'état lui rapporterait 10,000 livres par an, ce qui nous ferait 18 ou 20,000 livres de rente, voici comme je demanderais à faire meubler l'appartement que je voudrais habiter. D'abord, on dit que pour se loger il faut mettre le dixième de son revenu; je choisirais un appartement dans le quartier qui conviendrait à l'état de mon mari, loin des métiers qui font du bruit, de la fumée, et le plus près possible des grands parents et des amis d'enfance, *car il ne faut pas laisser pousser l'herbe sur le chemin de l'amitié.* Je désirerais à cet appartement une cuisine au nord, une salle à manger au midi, et les autres pièces au levant. L'*antichambre* serait peinte en marbre jaune : de chaque côté se trouveraient des banquettes recouvertes en moquette gros bleu, des rideaux de satin de laine gros bleu, soutenus par des anneaux de cuivre sur un bâton de cuivre; les embrasses en étoffe pareille. La *salle à manger* serait tapissée de papier vert pâle, à dessins veloutés, vert foncé. Un buffet à deux étagères, une console aussi à étagères, une table ronde, à un pied, recouverte d'un tapis de velours vert, des chaises recouvertes en ve-

lours vert, avec clous dorés; le tout en bois d'acajou, ainsi que les galeries qui recouvrent les rideaux de mousseline et les bonnes-grâces formées d'un lé et demi de velours; la pendule serait un tableau-horloge représentant une scène du drame de la *Pie voleuse :* la pauvre servante de Palaiseau que l'on conduit au gibet, au moment où l'on trouve dans le clocher le couvert d'argent qu'y avait déposé la pie, et l'horloge du village sonnerait pour empêcher l'exécution de la pauvre fille. Ce tableau n'existe que dans mon imagination, je t'en préviens; mais je vais donner ce sujet à un peintre. Le *cabinet* de mon mari aurait des bibliothèques, un divan à accotoir (je te demande pardon du mot, qui n'est peut-être pas dans le dictionnaire), un fauteuil Louis XV, un secrétaire, des galeries sculptées, des fauteuils, le tout en ébène, ou plutôt en bois de châtaignier teint en noir. Les bonnes-grâces, les portières en tapisserie bouclée; les meubles couverts de même, ornés de clous dorés; la cheminée recouverte en velours. Pour pendule, un modèle en bronze et le socle en marbre noir. Pour *la chambre à coucher*, armoire à glace, lit, toilette à la duchesse, secrétaire roulant, chiffonnier, petit tête-à-tête, fauteuils, chaises en acajou; galeries de fenêtres, de portières, ciel de lit, aussi en acajou, ces trois objets ornés chacun de trois sujets en bois sculpté, celui du milieu ayant la forme d'une espèce d'écusson où l'on peut faire mettre ses armes. La pendule en bronze doré, le sujet : *la Vierge à la chaise ;* rideaux en damas soie et laine cramoisi sur grenat. Cheminée recouverte en velours grenat et garnie de lambrequins de tapisserie faite à la main. *Chambre de travail* ou *chambre d'enfant.* Armoire au linge, armoire à portemanteaux, armoire aux provisions, métier à broder, filoir, table carrée, le tout en acajou; rideaux de damas de laine grise, chaises en acajou, recouvertes de damas de laine grise. *Salon.* Piano, étagère, table ovale, galeries de fenêtres et de portière en palissandre sculpté; tête-à-tête, fauteuils, chaises, aussi en palissandre, couverts en damas de soie cramoisie; rideaux, portières, bonnes-grâces en damas pareil. Pendule, lustre, candélabres en rocaille. Les petits rideaux de l'antichambre, de la chambre de travail, en mousseline unie, retirés chacun par deux glands de coton blanc; les petits rideaux de la salle à manger, du cabinet de mon mari, en mousseline guipure, retirés de même; ceux de ma chambre à coucher, ceux du salon en tulle de coton brodé au crochet, garni d'un tulle brodé cousu à plat tout autour et froncé aux coins; de grands rideaux de mousseline brodée au crochet, à dessins *renaissance,* sous les rideaux de la chambre à coucher et sous ceux du salon. Les patères en cuivre ou en bois, selon les galeries. Les tête-à-tête, les chaises et les fauteuils du salon et de la chambre à coucher seraient *capitonnés*, c'est-à-dire piqués et ornés d'un bouton, ou d'une espèce de rosette... Lorsque cet appartement serait ainsi arrangé, je n'y ferais plus de changement pendant quinze années. Mais alors j'aurais sans doute un vieux château, une jolie *villa*, j'y ferais transporter ces meubles, j'en achèterais d'autres, et nous ne nous quitterions plus jusqu'à la fin de nos jours, car il me semble qu'il doit y avoir des rapports entre l'âge, la toilette et l'ameublement des femmes. Et puis chaque année je ferais des économies pour acheter quelques bons tableaux; c'est un luxe qui parle aux yeux et à l'esprit... de plus, les tableaux augmentent de prix avec les années... tu vois que je serais aussi un calculateur habile... Dame! il me semble que quand on est maîtresse de maison, qu'on peut devenir mère de famille, on doit avoir pour but de faire prospérer sa maison, d'enrichir sa famille. Mais je descends de ces *châteaux en Espagne* pour retomber dans la réalité..... Ainsi donc... à notre planche III.

Le n° 1 est un dessin de fichu à *la Marie-Antoinette* qui se brode sur tulle en application, ou bien au crochet ou en points de chaînette, en suivant les contours de ces dessins. Le tour se garnit d'un picot.

Le second n° 1 est la pointe de ce fichu qui se reporte étoile sur étoile. On rapproche les deux pointes de ce fichu sur le haut de son busc, où on les retient par une rosette de ruban, de manière à ce que ce fichu fasse pèlerine derrière et que les deux pointes retombent en pointes de cravate le long du busc jusqu'au bas de la taille.

Ce fichu, que tu m'as demandé, coûte 6 francs tout dessiné sur beau tulle, *à la Brodeuse*.

Il se fait aussi en mousseline ou en tulle uni et se garnit d'un tulle brodé, à peine froncé, haut de 4 centimètres. On peut aussi le faire en tulle noir garni de dentelle noire.

Le n° 2 est un col qui se brode sur tulle en application, ou de la même manière que le fichu ; il coûte 1 fr. 75 c. tout dessiné sur beau tulle, au coin de la place Vendôme.

Le n° 3 est un des coins d'un mouchoir qui se brode au passé en coton blanc ; la raie qui se trouve au milieu du grain de café et les deux cercles qui l'entourent se font aussi au passé en coton rouge ou bleu; ensuite le mouchoir se festonne tout autour en coton rouge ou bleu. Ce dessin est plus joli qu'il n'est gros. Ce mouchoir coûte 6 fr. tout dessiné.

Le n° 4 est un dessin de manchette qui se brode sur tulle en application ; cette manchette se double ensuite d'un ruban de gros-de-Naples bleu ou rose, et coûte 1 fr. la paire toute dessinée.

Le n° 5 est un entre-deux qui se brode au plumetis sur mousseline, se termine des deux côtés par un point à jour et sert à orner le haut des chemisettes de mousseline, que l'on fronce devant et derrière à cet entre-deux, et que l'on plisse ensuite à tuyaux d'orgue. Il faut pour cela que la mousseline ait trois fois la largeur de la longueur de l'entre-deux.

Le n° 6 est un autre coin de mouchoir qui se brode en points de feston, en coton blanc, en coton de couleur, ou même en soie jaune.

Pour les nos 7, 8, 9, 10, achète 128 centimètres de ruban de satin, large de 4 centimètres, *rose foncé ;* 98 centimètres *rose*, 72 centimètres *rose pâle*, 40 centimètres *rose très-pâle ;* — des cartes à jouer, 6 centimètres carrés de ruban de satin blanc.

Prends le ruban *rose foncé*, tailles-en 16 morceaux sur le patron n° 1 ; — prends le ruban *rose*, tailles-en 14 morceaux sur le patron n° 2 ; — prends le ruban *rose pâle*, tailles-en 12 morceaux sur le patron n° 3 ; — prends le ruban *rose très-pâle*, tailles-en 8 morceaux sur le patron n° 4.

Plie chaque morceau de ruban à l'envers en réunissant et en cousant ensemble les deux côtés de la lisière, retourne ces morceaux de ruban à l'endroit, tu as le modèle n° 8 ; forme un pli creux au bas de ce modèle en rapprochant ces deux demi-cercles de manière à ce qu'ils forment un rond au milieu (les deux demi-cercles ne sont là que pour aider à cette explication) ; aie soin, pour faire ce pli, de bien prendre le ruban double et que la couture soit bien au milieu du dessous ; arrête ces plis par quelques points, tu auras le modèle sous le chiffre 6.

Toutes ces feuilles ainsi préparées, taille une carte sur le modèle n° 9 ; commence par prendre les feuilles *rose foncé*, place-les à 5 millimètres en dedans du bord extérieur de ce modèle, chiffre 7 ; laisse le même intervalle entre chaque nuance de feuilles.

Coupe en satin blanc un rond sur le modèle, chiffre 8, fronce-le comme si tu y avais introduit un bouton, de cette manière ce rond se trouvera réduit au modèle, chiffre 9 ; couds ce rond au milieu de tes feuilles, passe encore quelques points irrégulièrement au milieu de ce rond, de

manière à imiter le cœur de ce dahlia qui est sous le n° 10, mais beaucoup plus petit que ne sera le tien. Ces dahlias servent de rosettes pour les fichus à la *Marie-Antoinette ;* ils servent aussi à relever les jupes de mousseline, l'été ; on peut les faire en gros-de-Naples.

Voici les bals finis ; après la danse, le chant ; ce ne sont que matinées et soirées musicales; je n'ai donc plus à te parler toilettes de bal. Pour le matin, je te conseillerais une robe de pékin rayé noir et rouge, puce et orange, rose et gris ; un camail de gros-des-Indes noir garni de passementerie noire ; un manchon d'hermine ; un chapeau de gros-des-Indes blanc, rose ou bleu ; des bottines noires ; des gants noirs, et un sac de velours brodé en perles d'acier pendu à ton bras. Pour le soir, je te conseillerais une robe de tarlatane blanche, bleue ou rose (c'est un organdi de laine) ; dans le bas de la jupe, quatre plis de 10 centimètres en comptant l'ourlet, des manches courtes relevées devant par un dahlia, un corsage à la *Vierge ;* un fichu à la *Marie-Antoinette*, un dahlia pour l'arrêter sur le haut du busc ; des bruyères formant grappes, attachées de chaque côté du bas de ta tresse, et retombant sur ton cou. Devant, les cheveux relevés en longs bandeaux crêpés en dedans. Ou bien deux gros bouquets de violette montés sur un fil d'archal et placés de chaque côté du bas de ta tresse ; devant, tes cheveux frisés en trois longs tire-bouchons tombant jusque sur le haut de ton corsage ; gants blancs, souliers de satin noir.

Les chapeaux redeviennent plus longs des joues. J'ai vu des robes de mousseline de laine grise, marron, avec des pois gris foncé, marron foncé, larges comme une pièce de un franc ; c'est une vieille mode qui revient.

Mais le froid a reparu, le printemps nous fera encore faux bond cette année. Décidément le printemps n'existe que sur l'almanach, où il n'est plus que pour mémoire.

Adieu, ma chère amie. Sois persuadée, si tu ne me vois pas répondre à toutes tes demandes, que cela m'est impossible, ou plutôt que cela *est* impossible... mais aime-moi toujours... *quand même.*

J. J.

Éphémérides.

—

Mars, en chronologie, est le troisième mois de l'année, selon la manière ordinaire de compter. Ce mois était le premier chez les Romains ; on le place encore ainsi dans quelques calculs ecclésiastiques, lorsqu'il s'agit de compter le nombre d'années qui se sont écoulées depuis l'incarnation de notre Seigneur, c'est-à-dire depuis le 25 de mars.

En Angleterre le mois de mars est le premier mois de l'année, puisqu'elle commence le vingt-cinq. Les Anglais comptent néanmoins ce mois comme le troisième, pour s'accommoder à la coutume de leurs voisins ; il en résulte qu'à cet égard on parle d'une façon et que l'on écrit d'une autre.

En France on a commencé l'année à Pâques jusqu'en 1564, de sorte que la même année avait ou pouvait avoir deux fois le mois de mars, et on disait : *mars devant Pâques* et *mars après Pâques ;* alors le commencement d'un mois était d'une année et la fin était d'une autre.

C'est Romulus qui divisa l'année en dix mois et donna le premier rang à celui-ci, qu'il nomma du nom de *Mars*, son père. C'était en ce mois que l'on sacrifiait à Anna Perenna, qu'on commençait les comices, que l'on faisait l'adjudication des baux et des fermes publiques, que les femmes servaient à table les esclaves et les valets, comme les hommes le faisaient aux

saturnales, que les vestales renouvelaient le feu sacré. Le mois de mars était sous la protection de Minerve ; il a toujours eu trente-un jours. Ce mois avait la réputation d'être malheureux pour les mariages, ainsi que le mois de mai. Numa changea l'ordre institué par Romulus, et fit commencer l'année au premier janvier ; l'année se trouva ainsi de douze mois, dont janvier et février étaient les premiers. C'est vers la fin du mois de mars que le printemps commence, le soleil entrant au signe du bélier.

—

22 mars 1594. Entrée de Henri IV à Paris.

L'abjuration de Henri IV porta un coup fatal au parti de la ligue ; vainement l'un de ses prédicateurs s'écria : *Quand Dieu descendrait du ciel et me dirait que le roi s'est converti, je ne le croirais pas ;* vainement l'avocat Louis d'Orléans redoubla de fureur dans son libelle intitulé *le Banquet du Comte d'Arête :* le badinage ingénieux et profond de la satire Ménippée couvrit de ridicule ces déclamateurs fanatiques.

Cependant les affaires du roi n'avançaient pas encore aussi vite que la saine partie de la nation le désirait. C'est alors que, reconnaissant l'insuffisance de son courage et de ses forces militaires, il se décida à user d'un moyen reprouvé par une morale sévère, mais légitimé sans doute en cette circonstance par les grandes vertus et les nobles intentions de celui qui le mettait en œuvre. Connaissant la vénalité des gouverneurs qui tenaient pour la ligue diverses villes et places fortes, il entra en marché avec eux, et partout ce nouveau genre d'attaque obtint un succès plus prompt, plus décisif que celui du canon. Sully nous a transmis dans ses *Economies royales* le mémoire exact des sommes que coûta la conquête des principales villes du royaume.

Le comte de Belin, gouverneur de Paris, avait promis d'en ouvrir l'entrée au roi ; mais les ligueurs conçurent des soupçons et le destituèrent le 17 janvier 1594. Le comte de Brissac fut mis à sa place ; après avoir prêté tous les serments exigés, il les viola presque aussitôt en vendant Paris moyennant la somme d'un million six cent quatre-vingt mille quatre cents livres.

« Ainsi, comme l'observe M. Dulaure, » ce fut aux dépens du fisc royal, c'est-à-» dire aux dépens de la nation française, » que les gouverneurs vendaient à Henri IV » ce qui ne leur appartenait pas. Aussi le » jour même où ce roi entra dans Paris, » ayant pendant son dîner fait venir un » nommé *Nicolas*, homme jovial et facé» tieux, il lui fit cette question : *Que veux-» tu dire de me voir ainsi à Paris comme » j'y suis ?* — *Sire*, répondit Nicolas, *on » a rendu à César ce qui appartenait à » César.* — *Ventre-saint-gris !* répliqua » ce roi, *on ne m'a pas fait comme à » César, car on ne me l'a pas rendu à » moi, on me l'a vendu.* L'*Estoile*, qui » rapporte ce fait, ajoute que le roi dit ce» la en présence du sieur de Brissac de » Lhuillier, prévôt des marchands, et » d'autres *vendeurs ;* c'est ainsi qu'il les » appelait. ».

Mosaïque.

—

L'honneur se conserve par l'honneur ; n'avilissez pas le coupable, il se relèvera de sa chute.

—

Toi-même es maître de ton sort, toi-même peux choisir le bien et le mal.

—

Mortel, applique-toi d'abord à te connaître : parle ensuite des défauts d'autrui.

Maximes chinoises.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

Demoiselles.

Planche III.

N° 9.

7

8

9

N° 8.

7.

1

2

3

4

Lisière du ruban



La Fille du Geôlier.

CANTILÈNE pour voix de Tenor.

Paroles de Mr EMILE BARATEAU.

Musique de G. DUPREZ, de l'Académie Royale de Musique.

Accompt de Guitare par Mr CARCASSI.





2

Lorsque devant ma porte
Quelqu'un passe, en tremblant,
C'est Minna, qui m'apporte
Des fruits ou du pain blanc,
Des fruits ou du pain blanc!...
A travers cette 𝄋

3

Aussi dans ma prière,
Oui, ma voix, tous les jours,
L'invoque la première,
Et la nomme toujours!...
Oui, la nomme toujours!...
A travers cette 𝄋

4

Qu'un jour on me délivre,
Elle restant ici!
Je dirai: Je veux vivre
Où Minna vit aussi,
Où Minna vit aussi!...
A travers cette 𝄋



Journal des Demoiselles.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Les Dentelles.

Venise, Gênes, la Flandre, la France, se disputent la priorité de l'invention de ces élégants tissus de fil de lin, ou de soie, auxquels les dames ont toujours attaché tant de prix. Nous ne prétendons point trancher une question si importante; un fait certain, néanmoins, c'est que la fabrication des dentelles remonte au moins au quinzième siècle. Il y avait longtemps que dans nos pays de montagnes, de pauvres campagnardes gagnaient leur vie, pendant l'hiver, à mettre en jeu leurs fuseaux suspendus autour d'un petit métier, lorsque, en 1547, une ordonnance somptuaire vint tout à coup ruiner en France cette industrie.

En effet, nos rois se croyaient autrefois obligés de prononcer, de temps en temps, contre le luxe, des arrêts plus ou moins sévères. C'étaient tantôt des scrupules dévots, tantôt la convoitise des amendes et confiscations, qui leur dictaient des ordonnances de ce genre. Mais, d'un autre côté, leurs sujets, et surtout leurs sujettes, mettaient toujours, dans ce cas, de l'obstination à ne pas obéir. Jamais il n'y eut de lois plus mal observées que les lois somptuaires.

Les dentelles eurent aussi leur part des persécutions. Depuis l'ordonnance de 1547, qui ne laissait qu'aux seigneurs et aux dames du plus haut parage le droit de porter « joyaux fins et dentelles, » les mêmes prohibitions se renouvelèrent contre cette parure tous les vingt ou trente ans. On se résigna d'abord assez volontiers, parce que les produits sortis des mains de nos dentelières n'avaient pas encore atteint une grande perfection, et qu'on ne connaissait guère les réseaux, lascis et points coupés, fabriqués en Italie et dans les Pays-Bas. Mais sous le règne de Louis XIII on commença à mieux apprécier les dentelles; leur vogue devint même extraordinaire. Les hommes s'en chargèrent à l'envi, aussi bien que les femmes, et en ornèrent jusqu'à leurs bottes. La mode fut plus forte que la loi. On faisait alors venir cette précieuse marchandise de Hollande, de Belgique, de Venise et de Gênes.

En 1629 cependant intervint un nouvel édit royal qui défendait toute dentelle et autre ouvrage de fil au fuseau qui n'était pas manufacturé dans le royaume, et qui

valait plus de trois livres l'aune. Les contrevenants étaient menacés de la confiscation des collets, manchettes, etc., trouvés sur leur personne, et, de plus, d'une amende réservée pour moitié aux pauvres de l'hôpital. Cette ordonnance eut le sort des précédentes. L'usage des dentelles se répandait de plus en plus; les ouvriers français parvenaient à contrefaire assez adroitement les produits étrangers.

Le roi ne se lassa point. Nouvelle ordonnance en 1633. Cette fois il était défendu de porter des dentelles fabriquées soit dedans, soit dehors le royaume, si elles dépassaient la hauteur de deux doigts sur les habits les plus riches, sauf les vêtements sacerdotaux. Le maître linger qui enfreignait la règle devait payer trois mille livres et être déclaré incapable de faire aucun autre commerce. On pense bien que ces défenses, singulièrement rigoureuses, renouvelées ensuite cinq fois dans l'espace de trente ans, firent gémir non-seulement les *raffinés* et les coquettes, mais aussi un grand nombre de marchands, d'ouvriers et de pauvres femmes. Louis XIV fut enfin obligé d'écouter de si justes plaintes. Une déclaration du 27 mai 1661 mit fin à la persécution des dentelles. Il fut permis alors à tous les sujets du roi de porter ces tissus, pourvu (toujours des restrictions!) qu'ils fussent fabriqués dans le royaume, et n'eussent pas plus d'un demi-pied de haut. Ce fut à partir de cette époque, sous l'administration du grand Colbert, que nos fabriques de dentelles, principalement celles de Valenciennes et d'Alençon, acquirent une réputation européenne; et désormais leurs produits n'eurent plus rien à redouter.

Feu AUGUSTE DUMONCHAU.



Le Grand-Père et ses quatre Petits-Fils, livre de lecture à l'usage des écoles primaires, par Mme Fouqueau de Pussy, approuvé par le conseil royal de l'instruction publique. 3me édition. Librairie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

Louis-Philippe disait au conseil académique de Metz, le 1er avril 1831 : « Faciliter l'enseignement, l'établir sur de » bonnes bases, a été le désir constant de » toute ma vie ; aujourd'hui que j'en ai le » pouvoir, vous me trouverez empressé » de seconder vos efforts, et de les encourager par tous mes moyens : répandre les » lumières sur une nation, c'est lui préparer le plus grand avantage qu'elle » puisse obtenir. »

Les nobles pensées du roi m'ont inspirée en faisant le livre dont je viens vous parler, mesdemoiselles. Je me suis dit: la première condition d'une bonne éducation, c'est qu'elle soit religieuse. L'éducation a un second objet; elle considère les besoins temporels de l'homme; elle prépare les enfants à remplir un jour les différents états de la société. Les parents pauvres ne peuvent rien enseigner à leurs enfants; à peine ceux-ci ont-ils le temps d'apprendre à lire qu'il leur faut aller travailler pour gagner leur vie. Faisons un livre qui puisse succéder au syllabaire; que ce livre excite chez les enfants le goût de la lecture, le désir de l'instruction; qu'il fasse pénétrer dans leurs esprits, avec les principes de la morale, les premiers éléments des connaissances usuelles; j'y joindrai une explication nette et précise des phénomènes sensibles de la nature, des notions exactes et tout à fait élémentaires sur les sciences et les arts qui se rattachent aux premiers besoins de la vie; en même temps, de sages préceptes, et plus encore des exemples capables de

développer les sentiments naturels de bienveillance et toutes les affections généreuses; des traits d'histoire nationale, des petits drames, dans lesquels des enfants joueront les premiers rôles; enfin tout ce qui peut éclairer les intelligences, élever et fortifier l'âme, tout ce qui peut inspirer le sentiment du devoir, l'amour de Dieu et des hommes, le dévouement au roi, à la France et à ses institutions; je détruirai les préjugés qui, malgré la religion et la raison, existent encore dans les campagnes, et que nos bonnes ont soin de nous apporter dans les villes. A la lecture de ce premier livre succédera dans les écoles celle des traités spéciaux sur les diverses connaissances qui sont du domaine de l'enseignement primaire; il faudra donc que cet ouvrage soit composé de manière à servir d'introduction aux traités particuliers. Voilà pour les enfants riches; mais pour les enfants pauvres, qui n'ont pas le temps de lire d'autre livre, ils liront et reliront celui-ci, il leur en restera beaucoup de choses dans la mémoire; elles y demeureront ineffaçables comme toutes les impressions de leur âge; et elles devront exercer une grande influence sur leurs sentiments, sur leur conduite, sur tout leur avenir, sur l'avenir de la société entière...

Le vieux capitaine Granville a quatre petits enfants : Charles, fils d'un fermier; Jules, fils d'un marchand; Léon, fils d'un colonel qui se bat en Algérie; Pierre, un orphelin sans fortune. Les cousins viennent d'arriver chez leur grand-père, qui habite un joli village au bord de la Loire. De nombreux personnages se joignent à cette famille en fournissant chacun le sujet d'un drame intéressant, dans lequel le vice se punit lui-même, et la vertu amène avec elle sa récompense; je démontre à mes petits enfants que le bonheur est dans toutes les positions, qu'il ne faut jamais désespérer du sort; enfin je leur apprends à devenir meilleurs en devenant plus heureux.

Quand je dis *je*, ce n'est pas juste; j'ai eu bien soin de me cacher : ce sont les quatre cousins qui font eux-mêmes toutes ces observations. L'année finie, bien qu'ils aient des caractères opposés les uns aux autres, ils n'en ont pas moins, chacun dans leur genre, fait une bonne, une belle action, utile à leur pays, à leurs semblables, et le roi les récompense en leur donnant à chacun une bourse dans un collége.

Voici, mesdemoiselles, un de ces petits drames que je choisis au hasard parmi ceux qui ont trouvé place dans ce volume.

TRENTE-HUITIÈME DIMANCHE.

DÉCEMBRE.

Le repentir après la faute ramène à l'état-d'innocence.

Maxime sarrasine.

A deux heures du matin, Lodi (1) se mit à japper d'une façon qui ne lui était pas ordinaire; le grand-père prêta l'oreille, entendit marcher dans sa chambre, distingua, à la faible clarté du feu, l'ombre d'un enfant qui s'approchait; cet enfant l'appela à voix basse :

« Capitaine! capitaine! »

Le grand-père, reconnaissant Julien (2), lui dit : « Qu'est-ce qu'il y a?

— Des voleurs!

— Combien sont-ils? (Il saute en bas de son lit).

— Trois.

— Ont-ils des armes? (Il passe sa redingote.)

— Oui, j'ai entendu un bruit de fer.

(1) C'est un chien caniche.

(2) Julien est un pauvre aveugle recueilli par le capitaine.

— Où sont-ils? (Il allume plusieurs chandelles.)

— Dans votre cabinet.

— Va doucement renfermer mes enfants dans leur chambre et ouvrir la porte à Lodi. »

Julien sortit. Le capitaine, prenant un pistolet de chaque main, se dirigea vers son cabinet, et trouva trois jeunes gens qui achevaient de briser son secrétaire pour s'emparer d'un sac de douze cents francs. A la vue du vieillard ils parurent anéantis; bientôt Julien, armé d'un gros bâton, entra précédé par le chien, qui, furieux, allait se jeter sur les voleurs si la voix de son maître ne l'en eût empêché.

« Malheureux! leur dit le capitaine en abaissant ses pistolets, vous êtes jeunes, vous êtes forts, vous êtes bien vêtus; ce n'est donc pas la misère et la faim qui peuvent vous servir d'excuse. Réfléchissez avant d'achever ce crime commencé. Si je vous laisse emporter mon argent, je vous signalerai à la justice; si vous voulez me tuer, je me défendrai (il relève ses pistolets); le bruit de ces armes attirera du monde et vous fera arrêter... de toute façon vous serez conduits devant une cour d'assises, et la mort... la mort sur un échafaud, ou les galères à perpétuité, voilà le sort qui vous attend! vos noms seront couverts de honte, d'infamie; vos mères maudiront le jour de votre naissance, leur sein qui vous a nourris...

— O ma pauvre mère! dit le plus jeune des voleurs en se couvrant la figure de ses mains.

— C'est sa faute! reprend le plus âgé, il fallait qu'elle te donnât l'argent que je t'ai gagné au jeu.

— Misérable! c'est toi qui nous as poussés au crime.

— Ah ça, nous ne sommes pas ici pour faire de la morale; je tiens l'argent et je me sauve. Sauvez-vous! »

Le voleur qui n'avait point encore parlé arrêta celui-ci par le collet et lui dit: « Un moment! » puis s'adressant au capitaine: « Monsieur, vous voyez devant vous des joueurs qui ont ruiné leur famille et qui vont la déshonorer; mais si vous croyez au repentir, ne nous perdez pas, monsieur, au nom du ciel, ne nous perdez pas!

— Combien doit votre ami? dit le capitaine en indiquant le plus jeune.

— Deux cents francs.

— Je les paye. »

Le voleur qui venait de parler arrache le sac des mains de son complice, lui compte deux cents francs, remet le sac dans le secrétaire et lui dit: « Pars, maintenant. »

Mais il ne partait pas.

« Qui m'assure que monsieur ne va pas me dénoncer? » reprit-il avec inquiétude.

Le capitaine, entr'ouvrant sa redingote, laissa voir l'étoile de la Légion d'honneur, et indiqua que Julien était aveugle.

« C'est bien, dit le voleur en baissant la tête, faites-moi sortir. »

Le capitaine le conduisit jusqu'à la porte de la rue, et l'ayant vu disparaître à travers l'obscurité de la nuit, il revint dans son cabinet. Le plus jeune des joueurs pleurait amèrement:

« O monsieur! je suis bien coupable, dit-il au capitaine; j'ai joué d'abord pour gagner de l'argent, afin d'aller au spectacle; ensuite j'ai joué pour avoir des habits élégants, puis enfin pour payer mes dettes, car après avoir commencé par gagner, j'avais fini par toujours perdre; c'est ce qui arrive à tous les joueurs. Trois fois ma pauvre mère s'est dépouillée pour moi, dans l'espoir que je ne jouerais plus; je l'ai réduite à la misère; elle ne vivait que des faibles appointements de ma place, lorsqu'un camarade de jeu contre lequel j'avais perdu et que je ne pouvais payer, ayant appris par les registres de la diligence que vous deviez recevoir un sac de douze cents francs, nous entraîna chez vous, et avec des passe-partout

qu'il s'était procurés... O monsieur! je suis bien coupable!

— Calmez-vous, jeune homme, reprit avec bonté le grand-père; à votre âge tout peut se réparer : remplissez avec exactitude les devoirs de votre place; fuyez les hommes, ils vous reprocheraient vos fautes; rapprochez-vous de Dieu, qui vous les pardonnera; consacrez le reste de votre temps à aimer, à consoler votre mère, et bientôt, croyez-moi, vous serez assez fort pour résister à la funeste passion du jeu.

— Quant à moi, monsieur, dit l'autre jeune homme, votre générosité vient de me placer entre l'échafaud ou le repentir; cette nuit ne s'effacera jamais de ma mémoire, et mon existence sera consacrée à réparer ma faute, à vous bénir... il ne nous reste plus qu'à vous débarrasser de notre présence. »

Le capitaine fit observer aux deux amis que traverser le village à cette heure exciterait des soupçons, en conséquence il les engagea à passer la nuit au coin de son feu, et envoya Julien et Lodi se coucher; mais à sept heures du matin, lorsqu'il sortit pour prévenir Marguerite que deux personnes étrangères venaient lui demander à déjeuner, il trouva Julien et Lodi qui faisaient sentinelle à sa porte.

Les cousins n'avaient rien entendu; aussi quel fut leur étonnement lorsque, après le départ des étrangers, le grand-père raconta la scène qui s'était passée, en demandant à ses petits-fils le plus grand secret pour sauver la réputation des coupables.

« Qu'est-ce que la réputation? demande Charles.

— C'est la bonne opinion que les hommes ont de nous; ils nous l'accordent avec peine, et si nous la perdons, ils ne veulent plus nous la rendre. Alors cette idée nous décourage, et souvent nous devenons méprisables parce que nous nous sentons méprisés.

— Nous ne dirons rien, grand papa, reprend Charles, afin qu'on les croie toujours honnêtes gens et qu'ils puissent le redevenir un jour.

— Oui, mais les deux cents francs de grand-papa sont perdus, fit observer Jules.

— Là! dit Léon, ne voilà-t-il pas un grand malheur! cela ne vaut-il pas mieux que de faire mourir trois hommes, de déshonorer leur famille ou de perdre le sac de douze cents francs tout entier? car grand-papa n'était pas le plus fort; nous dormions comme des imbéciles, et sans Julien... Chut! voilà le lancier qui vient nous donner notre leçon d'exercice. »

Quelques dimanches après on apprend la fin de cette histoire.

Je ne vous aurais pas parlé de ce livre si c'eût été une œuvre littéraire, mesdemoiselles; mais c'est une bonne œuvre que je viens vous demander de partager avec vous si vous avez un jeune frère à élever; la première éducation doit être donnée par les femmes; c'est de cette première éducation que dépendent la santé, l'esprit de conduite, le bonheur de toute la vie... et si je peux vous aider à faire quelque bien, mesdemoiselles, je serai trop heureuse!



Littérature Étrangère.

MISTERO.

L'USIGNUOLO.

Fuggo il sereno aspetto
Dei men deserti campi,
E di culte pianure il gajo ammanto;
E in fondo al mio boschetto,
Poi che gli accesi lampi
S'estinguono del giorno in ogni canto,
Al dolcissimo pianto — m'abbandono.

A tutti augelli l'ombra
Che l'emisperio cinge
Placido sonno inspira in ogni lito;
Me d'alto amore ingombra,
Me di pietà costringe;
E saltellando al verde arbor romito,
Fo d'armonia vestito — il mio lamento.

Piango, e m'addolcia il raggio
Della vagante luna
Che piove in grembo all' ospite mie fronde.
M'ascolta in suo viaggio
Di lunge all' aria bruna
Lo peregrin che sopra istranie sponde
Pensa il viso e le bionde — amate chiome.

IL PASSERO.

Vispo, allegro e loquace
Io son di mia natura;
E sollecita cura
Entro il mio cor non giace:
Me i popolati luoghi e me il tumulto
Di città rumorose alletta e piace.
Là sugli urbani tetti
Co' miei compagni a volo
Trovo dolci ricetti:
Là tra i verzieri e gli orti
Misto all' errante stuolo
Mense rinvengo saporose et quete;
Là le terse fontane e le peschiere
Ne' giardini de' re stinguon mia sete.

L'ORFANELLA.

Passeretta felice,
Ch' ire io veggo e redire
Per le sgombre del ciel lucide vie;
Misera! a me non lice
Di queste ingrate uscire
Soglie romite una sol' ora il die:

MYSTÈRE.

LE ROSSIGNOL.

Je fuis le tranquille aspect de nos champs peu déserts, et le riant tapis de nos plaines cultivées; du fond de mon bosquet, dès que les lueurs enflammées du jour s'éteignent de toutes parts, je m'abandonne à ma plaintive mélodie.

La nuit qui enveloppe l'hémisphère dispose en tous lieux les oiseaux à un paisible sommeil; pour moi, elle me pénètre d'un saint amour; elle m'invite à la piété; et, rempli d'harmonie, je m'élance sur la branche solitaire et module mes doux gémissements.

Je gémis, et le rayon de la lune errante qui glisse au sein de mon feuillage hospitalier adoucit mes accents. Le voyageur qui, sur ces bords étrangers, rêve en chemin au frais visage, aux blonds cheveux qu'il aime, m'écoute de loin à la pâle clarté.

LE MOINEAU.

Je suis de ma nature vif, gai, babillard, et les soucis pressants n'attristent pas mon cœur. Les lieux habités me plaisent; le tumulte des cités me réjouit. Là, sur les toits de la ville, avec les compagnons de mes ébats aériens, je trouve de douces retraites; là, au milieu des potagers et des vergers, réuni à la troupe vagabonde, je vais, je reviens à ce festin savoureux et paisible. Là, dans les jardins des rois, les étangs et les fontaines limpides étanchent ma soif.

L'ORPHELINE.

Heureux petit passereau que je vois là-bas voltiger sans cesse par un ciel pur! Tandis que moi, infortunée! l'orgueil seigneurial me retient captive. De ces lieux tristes et écartés il ne m'est pas permis de sortir seulement durant une heure du jour, quand les autres jeunes

Mentre le uguali mie
Lungo le ombrose rive
A par di colombelle
Corron leggiere e snelle
Scalpitando a piacer l'erbe più vive:
Me tiene in sua balìa
Superba signoria.

Simile a fior gentile
Che a sol nato discosto
Smorte fogliette e senza odor dischiude,
Intenebrata e vile
In luogo ermo e riposto
Fugge così mia gaja gioventude.
Non son mai secche e nude
Coteste rive intorno,
Sì che non trovi un desco
Lauto, fiorito e fresco,
Quest' umil passeretta a ciascun giorno:
Temprato nel dolore
E il pan del mio sudor.

Sento, o mi sembra almeno,
Pianger discosto assai
Il soave usignuol tra' verdi rami:
Forse dal caldo seno
Con ben temprati lai
Move alla sua fedel dolci richiami
Pregandola che l'ami.
O fortunato augello!
Sfogar così potessi
Anch' io con suoni espressi
L'intima doglia che mi dà martello:
E testimonie amiche
Aver le selve apriche.

E forse, oh Dio che spero!
Udendoli talvolta
Più d'un bennato cor n'avria pietade.
Forse a più mite impero
Chiusa sì, non sepolta,
Si serberian la vergine beltade
Che anzi tempo mi cade.
Oh perchè in vano errore
Ed a bugiardo segno
Lascio l'incanto ingegno
Volar tessendo nuova pena al cuore?
Nè l'uom nè la natura
Di me non prendon cura.

POETA.

O poveretta mia, perchè disperi?
Ripensa nel cor pio
Che sopra a noi, che sul creato è Dio.

C. Terenzio Mamiani.

filles courent le long des rives ombragées, légères et agiles comme des colombes, foulant à l'envi le gazon le plus frais.

Ainsi que la fleur délicate se couvre de feuilles pâles et tombe sans odeur lorsqu'elle est arrachée au sol natal, ainsi ma riante jeunesse s'éteint fanée et misérable dans la solitude. Les contrées d'alentour ne sont jamais tellement stériles et desséchées que cet humble passereau ne trouve chaque jour une chère abondante et fleurie : le pain de ma douleur est trempé de mes larmes.

J'entends, ou du moins je crois entendre, la voix suave du rossignol gémir au loin dans le bocage; peut-être que de son cœur épris s'échappent de doux appels à sa fidèle compagne en la sollicitant à la tendresse. Oiseau fortuné! que ne puis-je aussi exhaler en des sons expressifs la souffrance qui m'oppresse, et pour témoins avoir les chères et vastes forêts!

Peut-être, ô Dieu en qui j'espère! s'ils étaient parfois entendus, plus d'un cœur heureux en aurait compassion; peut-être que je serais alors soumise à un plus doux empire, mais sans être ensevelie, et mes accents sauveraient ainsi ma juvénile beauté qui se flétrit avant le temps....... Oh! pourquoi laisser mon esprit charmé s'abandonner à une vaine erreur, à l'espoir mensonger, et me préparer une douleur nouvelle? Ni l'homme ni la nature ne s'inquiéteront de moi.

LE POETE.

O ma pauvre petite! pourquoi désespères-tu? Songe en ton cœur pieux que Dieu veille sur nous comme sur toutes ses créatures.

Mme Élisa Van Tenac.

Éducation.

—

Heur et Malheur.

L'hôtel de M. de Melermé, l'un de nos plus riches receveurs généraux, venait de prendre un aspect inaccoutumé ; le bruit et le mouvement succédaient à un silence presque monacal ; on entendait résonner au rez-de chaussée le marteau du tapissier ; à l'entresol, éclataient les chants des peintres ; les lingères, les bijoutiers, les couturières, les fourreurs, les marchands d'étoffes, de modes, de dentelles, se croisaient sur le palier du premier étage, comme les abeilles entrent et sortent d'une ruche, et ceux des fournisseurs en vogue qui n'étaient point mandés à l'hôtel de Melermé y envoyaient par la poste les prospectus, où ils vantaient à outrance le choix et la supériorité de leurs marchandises. C'était le mariage de la jeune et charmante Aliénore de Melermé qui causait tout ce mouvement. Jamais hymen ne s'était formé sous de plus heureux auspices ; quand la nouvelle en fut connue elle éveilla plus d'un sentiment jaloux, mais pas une seule inquiétude. Les fiancés étaient jeunes, beaux, riches, parfaitement élevés. Aliénore passait pour une personne accomplie, et aucun doute n'avait été élevé sur la parfaite moralité du vicomte Albert de Villeneuve ; il avait protesté de son désintéressement en faisant sa demande : loin que la riche dot de mademoiselle de Melermé eût décidé son choix, elle l'avait fait hésiter ; mais les charmes d'Aliénore avaient vaincu sa répugnance ; de son côté, Aliénore oubliait de bien bonne foi le titre et l'élégance de son futur époux pour ne remarquer que son amour.

Cette alliance étant donc convenue, les parents et les amis furent conviés à la fête. Aliénore n'était pas fille unique : dans sa jeunesse M. de Melermé avait épousé fort étourdiment une jeune personne sans fortune ; la mort rompit promptement cette union, dont un seul enfant était né ; c'était un fils. Une tante de la défunte madame de Melermé, mademoiselle Delmare, offrit de se charger de ce fardeau, que le père n'hésita pas à lui confier.

Mademoiselle Delmare avait passé l'âge où elle aurait pu renoncer au célibat ; elle emmena le petit Édouard au fond du Dauphiné, dans une terre qu'elle habitait toute l'année; les soins à donner à l'enfance de son neveu l'absorbèrent d'abord en entier ; ce fut pour elle comme une nouvelle vie ; ensuite elle songea à son éducation. Quoique d'une instruction supérieure à celle des femmes ordinaires, elle ne pouvait songer à élever seule un jeune homme ; un habile professeur, gagné par ses promesses, consentit à quitter sa famille pour venir s'établir à Beaumont pendant quatre années. Édouard répondit et au delà aux soins qu'on prenait pour l'instruire, et bientôt il annonça devoir être aussi distingué par son savoir que par son esprit ; ainsi, mademoiselle Delmare s'acquittait dignement, en apparence, de l'obligation qu'elle avait contractée.

Malheureusement les défauts de son caractère faisaient un fâcheux contrepoids à la noblesse de son âme : elle était despote, orgueilleuse, jalouse; Édouard devint l'unique passion de sa vieillesse, et la seule pensée qu'il pouvait donner un regret, un souvenir à son père, la mettait au désespoir. Le jeune de Melermé, vaincu par l'affection et la reconnaissance, courba sa tête sous le joug; mais ce ne fut pas sans souffrir, car lui aussi avait reçu de la nature un caractère altier et une âme indépendante.

Pendant que son fils grandissait ainsi, perdu au fond du Dauphiné, M. de Melermé marchait rapidement vers une

grande fortune ; il s'était marié en secondes noces avec une demoiselle très-riche et poursuivait la recette générale du département de l'Isère, qu'il ne tarda pas à obtenir. Cette nomination coïncida avec la mort de la vieille mademoiselle Delmare, dont Édouard devint légataire universel. Le père et le fils eurent une même pensée, celle de se réunir. Édouard fut très-bien accueilli par sa belle-mère; il trouva sa petite sœur charmante et son père un excellent homme ; mais il ne devait pas demeurer longtemps dans la maison paternelle, les médecins lui conseillèrent un voyage en Italie pour guérir une maladie de nerfs dont il souffrait beaucoup. Comme il revenait après deux ans d'absence plus malade peut-être qu'il n'était à son départ, il retrouva à Genève son ancien précepteur, qui s'était établi dans cette ville avec sa famille. M. Delban avait plusieurs filles; l'une d'elles, Sophie, plut à Édouard, qui demanda sa main ; et l'ayant obtenue, il renonça à vivre dans sa famille à lui. Il habitait donc depuis trois ans, avec sa femme, sa terre de Beaumont, lorsqu'une lettre pressante de son père le décida à venir à Paris assister aux noces d'Aliénore.

Les deux belles-sœurs ne s'étaient jamais vues. Sophie éprouva tout de suite pour Aliénore cette tendre sympathie qui entraîne les âmes fortes vers les natures faibles et passionnées. Aliénore, de son côté, donna à sa sœur tout ce que la pensée de son futur mariage lui laissait d'attention et de sentiments ; mais ce dont toute la préoccupation de son bonheur ne put la défendre, ce fut d'une sorte de frayeur à la vue de son frère, qu'elle avait complétement oublié. Édouard n'était pas, en effet, destiné à réaliser l'idéal d'une jeune fille : sa tournure ne manquait ni d'élégance ni de distinction, mais il était d'une maigreur excessive, la maladie avait tracé de profonds sillons sur ses joues, ce qui donnait l'air vieux à sa figure, dont toute la jeunesse s'était réfugiée dans les yeux, naturellement doux et fins, mais qui par moments lançaient des regards remplis de sarcasme et de dédain, dont Aliénore était d'autant plus indignée qu'ils s'adressaient toujours aux phrases sentimentales, aux belles théories des passions romanesques dont elle se repaissait en secret.

Elle ne pouvait comprendre la complète abnégation que Sophie apportait dans le ménage ; tout la révoltait dans les rapports mutuels de ces deux personnes. « Ah ! maman, disait-elle à madame de Melermé, si j'avais dû épouser un homme qui ressemblât à mon frère, je serais morte à la peine; ainsi vous m'avez donné une seconde fois la vie en choisissant pour moi un mari aussi parfait qu'Albert. — Parfait, mon enfant, je le désire, je le demande à Dieu tous les jours ; puisque c'est de lui que ton bonheur va dépendre désormais, puissent mes vœux être exaucés ! — Ils le sont déjà, maman ; Albert ne ressemble en rien à mon frère. — C'est vrai ; mais que trouves-tu donc tant à reprocher à ce pauvre Edouard ? c'est un homme de mérite, on l'estime, on le recherche, les ministres en font grand cas. — Ah ! s'il en est ainsi, je suis très-fière d'être sa sœur et non pas sa femme; il est égoïste, despote, indifférent ; à peine fait-il attention à Sophie : si jolie, si bien parée qu'elle soit dans le monde, jamais il ne la regarde, c'est à peine s'il lui adresse un mot ; il cause tout le temps avec des hommes, les plus ennuyeux du monde, et ne semble se souvenir d'elle que pour lui faire signe qu'il est temps de quitter le bal, qu'elle regrette, j'en suis sûre, quoiqu'elle porte toujours le sourire sur les lèvres. C'est comme leur voyage de Beaumont à Paris ; on ne me fera jamais croire que ce soit Sophie qui ait préféré faire cent lieues à petites journées, lentement, bercée dans sa voiture, sans autre distraction que les caresses d'un enfant de dix-huit mois, suivant de l'œil cet homme maigre et courbé qui, la tête basse et les

bras croisés, soulevait la poussière de la route, en marchant à côté de la voiture.
—Mais, mon enfant, Édouard est souffrant, et l'exercice est très-salutaire à sa santé.
— Sa santé? il se porterait à merveille s'il s'écoutait moins. Mais c'est encore une des raisons pour lesquelles je remercie vous et le bon Dieu : Albert n'est jamais malade, et il le serait, que je suis bien sûre qu'il souffrirait mille incommodités avant de m'imposer un tel ennui. »

Cependant, si Aliénore eût été moins prévenue contre un homme qui exigeait des soins au lieu d'en rendre, elle aurait remarqué que Sophie, qu'elle plaignait, avait l'air parfaitement heureux; rien n'altérait le calme et la sérénité de son caractère, et à moins que son enfant ne fût souffrant, on pouvait arriver chez elle à toute heure du jour sans jamais la trouver ni triste ni préoccupée; elle se prêtait de bonne grâce aux plaisirs et aux fêtes dont le mariage d'Aliénore était le prétexte; mais elle montra encore plus de contentement quand, après la noce, on rentra dans le cercle étroit de la famille.

Les jeunes mariés étaient partis pour Villeneuve aussitôt en sortant de l'église et devaient demeurer dans cette terre tout le mois de décembre. Ces premiers temps d'un heureux hymen, que les Anglais ont appelés la lune de miel, comblèrent de joie la jeune vicomtesse; elle ne comprit plus la vie qu'absorbée par une seule passion, et crut de bonne foi que dans le mariage tous les jours devaient ressembler à ceux qui suivirent pour elle la bénédiction nuptiale, et que le présent était l'image fidèle de l'avenir; oublieuse et ingrate envers ses premières affections, elle donnait à peine de loin en loin un souvenir à sa mère, encore ces quelques lignes qu'elle écrivait étaient-elles arrachées par le devoir plutôt que dictées par l'affection. Madame de Melermé avait pour Aliénore une tendresse plus contenue, mais aussi exclusive que celle de cette jeune femme envers son mari. Aussi lorsque pour prix de tant d'amour elle se vit délaissée, elle éprouva l'un des plus violents chagrins qu'une femme puisse ressentir; son mari partagea sa peine, quoique à un moindre degré; il disait en riant : Ce bel amour ne durera pas, et Aliénore reviendra à nous. Madame de Melermé le pensait bien aussi, mais elle en ressentait une toute autre impression, et ce qui faisait rire son mari la faisait trembler pour l'avenir de sa fille. Monsieur et madame de Melermé se trouvant ainsi séparés de l'objet sur lequel pendant dix-huit ans s'étaient concentrées toutes leurs affections, se rapprochèrent des enfants qui leur restaient. Édouard ne parlait point de retourner à Beaumont; il s'occupait à Paris de la publication d'un ouvrage sur la jurisprudence dont les idées neuves et courageuses ne pouvaient manquer de lui assigner une place distinguée parmi les hommes politiques. Édouard de Melermé gagnait beaucoup à être vu de près; son esprit amer et caustique dans le monde perdait toute son âpreté quand la gêne, la contradiction, le dégoût des folies humaines ne venaient plus en aiguiser les traits : dans son ménage sa gaieté, car il était gai, était celle d'un enfant; il s'amusait de la meilleure foi du monde des jeux de sa petite fille, et dans ces instants d'abandon, tout en lui exprimait un contentement qu'il exprima un jour par ces mots : « Je rentre dans mon logis avec la même sensation de bien-être qu'éprouve un blessé qu'on étend sur un lit frais après un pansement douloureux. » Cependant cet intérieur, ce chez lui, qui lui étaient si précieux, avaient été un tombeau, un enfer, partagés avec sa tante, avec un être égoïste; il y était devenu misanthrope et y serait devenu fou : heureusement une femme bonne, dévouée, une femme qui savait vivre pour les autres, avait tout changé; l'enfer était devenu le paradis; le tombeau un séjour de plaisir. Sophie, comprenant le chagrin de sa belle-mère, étendit silencieusement jusqu'à elle le bienfait de

ces consolations imperceptibles qu'elle savait si bien répandre ; elle posa de sa main légère une goutte de baume sur chaque blessure, et bientôt madame de Melermé trouva l'existence supportable, même séparée et oubliée de sa fille.

Monsieur et madame de Villeneuve demeurèrent à la campagne jusqu'à la fin du mois de janvier. A cette époque ils vinrent s'établir à Paris dans l'élégant appartement qu'Albert avait fait disposer pour sa jeune épouse. Aliénore annonça le projet de vivre à Paris comme elle avait vécu à Villeneuve. Elle ne fit pas de visites, afin de n'avoir point à en recevoir ; sa famille elle-même lui devint importune. Un acte de simple convenance, une innocente distraction de la part d'Albert, prenait aux yeux de sa jeune femme un caractère sérieux, et son mari ne pouvait la calmer que par un prompt retour à cette adoration constante, absolue, dont elle avait fait la condition de son existence. L'hiver et presque tout l'été se passèrent ainsi. Madame de Melermé se résignait à son sort en pensant qu'au moins sa fille était heureuse, quand un premier dissentiment éclata entre les deux époux. Albert de Villeneuve n'avait aucune profession, ne remplissait aucune fonction dans l'État, mais il possédait des talents agréables qu'il cultivait ; la peinture surtout lui offrait des chances de succès. Dans les premiers temps de son mariage il avait fait un charmant portrait de sa femme. Plus tard Aliénore posa de nouveau, mais cette fois pour une étude : une jeune Livonienne dans ses habits de noce regardait une colombe gémissant sur l'absence de sa compagne. Ce sujet, qui n'aurait pas mal figuré sur un livret de salon, signé des initiales d'une demoiselle, avait été exécuté par le vicomte de façon à lui mériter les éloges de véritables artistes. Albert, excité par ce succès, s'était lancé dans la composition grandiose. En vain Aliénore voulut lui imposer encore ses bucoliques matrimoniales ; il avait choisi lui-même son sujet. Dans une vallée solitaire des Pyrénées, un pâtre lutte contre un loup qui a déjà renversé une jeune fille. Le site et les costumes étaient des souvenirs d'un voyage qu'Albert avait fait dans les Pyrénées avant son mariage. Aliénore éprouva à cette occasion un mouvement d'humeur très-marqué ; elle en voulut à son mari de se reporter avec tant de plaisir et de facilité à des jours où il ne la connaissait pas.

Albert s'était mis à l'œuvre avec toute l'ardeur d'un néophyte ; fort occupé de la composition de son tableau, il répondait d'un air distrait à sa femme et la regardait à peine.

Aliénore, assise dans un grand fauteuil près de la fenêtre de l'atelier, tenait une broderie, ouvrage charmant destiné à sa première layette. Très-fatiguée, alors même qu'elle ne prenait aucune fatigue, elle se plaignait de mille incommodités qui jusque-là n'avaient fait que la rendre plus intéressante ; mais ce prestige était perdu ; Albert mettait à peine de la complaisance à l'écouter, et chaque fois qu'il lui répondait d'un air distrait elle sentait tout son corps tressaillir d'impatience et ses yeux se remplir de larmes. Enfin, renonçant à l'occuper d'elle-même, elle lui dit en s'approchant du chevalet : « Albert, pourquoi ne m'as-tu pas fait encore poser ? — Tu ne peux pas me servir de modèle pour ce tableau ; ton teint blanc, tes cheveux blonds ne sauraient figurer dans une scène qui se passe sur les frontières de l'Espagne, il faut de la vraisemblance en tout. » A ce propos, les yeux d'Aliénore s'ouvrirent démesurément : « Quoi ! dit-elle en saisissant le bras de son mari, il y aura sur cette toile l'image d'une femme toute différente de moi ! et cette figure vous occupera sans relâche, à toute heure du jour !... Mais c'est une infidélité que vous méditez là ! » Albert partit d'un éclat de rire, il chercha inutilement à faire partager sa gaieté à sa femme. Loin de s'y prêter, Aliénore éclata en pleurs et en reproches. Son mari, di-

sait-elle, devait choisir entre elle et son tableau. Albert, poussé à bout par un tel raisonnement, quitta la partie, et alla demander des conseils à son beau-père, pendant qu'Aliénore, se souvenant dans son désespoir qu'elle avait une mère et une sœur, les appelait près d'elle.

M. de Melermé ne fit que se moquer des inquiétudes de son gendre : « N'écoute pas Aliénore, lui dit-il, c'est un enfant gâté ; continue ton tableau puisque cela t'amuse, et que c'est après tout un passe-temps très-innocent.

— Et vous, Édouard, donnez-moi votre avis, dit Albert en s'adressant à son beau-frère, qui était présent. — Moi ! que pourrais-je vous dire ? je cède toujours à Sophie; en retour elle me rend la vie douce et facile. D'ailleurs je n'ai aucun mérite à ne la point contredire ; je ne sens jamais le poids de sa volonté. S'il lui arrive de déclarer qu'elle veut une chose et qu'elle la fasse faire haut la main, il se trouve que ce qu'elle demandait était le bien de tous et se trouvait indifférent pour elle seule. — Mais si elle voulait un jour vous tyranniser, que feriez-vous ? — Ce que je ferais ? regardez mes cheveux blanchis avant l'âge, comptez les rides de mon front, sondez les sillons qui creusent mes joues, et comprenez à quel prix on soutient la lutte ; pourtant celle qui m'a fait souffrir ainsi était ma bienfaitrice ! Mon pauvre ami, s'il faut qu'Aliénore ait un caractère semblable, je vous dirai : Priez Dieu, priez-le avec cette foi qui transporte les montagnes, afin qu'il la change; qu'elle soit coquette, prodigue, prude, avare, prétentieuse ou idiote, qu'elle vous trahisse ou vous déteste, tout vaut mieux que d'être adoré d'une femme égoïste. — Bravo ! bravo ! s'écria M. de Melermé, voilà du Juvénal tout pur ; mais on ne saurait se conduire dans le monde d'après ce phébus. Ainsi, mon cher Albert, crois-moi, sois homme, continue ta peinture sans manquer aux bons procédés que tu dois à ta femme, et tout s'arrangera. » De son côté, Aliénore pleurait dans les bras de sa mère. Elle était trahie, disait-elle; tout son amour se voyait payé d'ingratitude, son mari était un monstre, un perfide, un cœur dur et sans foi ; et cela, parce que la principale figure de son tableau aurait des cheveux noirs, ou bien encore parce qu'il trouvait une occupation préférable à celle de s'occuper d'elle sans cesse : « Albert t'aime, mon enfant, lui répondait sa mère; c'est pour te plaire encore plus qu'il cultive ses talents. — Eh ! qu'ai-je besoin qu'il ait une réputation d'artiste ? l'avait-il quand je l'ai épousé ! Je ne change pas, moi ! et je ne lui demande rien de plus que ce que je lui demandais alors. — Songez donc, ma chère Aliénore, dit à son tour Sophie, que si nous autres femmes nous sommes obligées de nous faire violence pour admettre dans notre vie des intérêts autres que ceux de notre amour, il n'en est pas de même des hommes : ces occupations étrangères qui nous pèsent si fort sont un besoin pour eux; ainsi l'a voulu la Providence dans sa sagesse, puisque c'est sur eux, sur leur activité, sur leur intelligence, que reposent le présent et l'avenir de la famille. — Ce que te dit ta sœur est très-juste, mon ange. — Ah ! maman, vous n'aimez plus, et Sophie n'a jamais aimé. — Tu te trompes, Aliénore; ne suis-je pas mariée aussi bien que toi ? — Toi, Sophie, tu as de l'amour pour ton mari ? s'écria Aliénore en se dressant brusquement sur son fauteuil. — Cela te surprend ! tu vas te récrier encore plus haut quand tu sauras que ce que j'aime en Édouard est justement ce qui te semble devoir chasser l'amour. J'aime cette tristesse que moi seule ai su dissiper, ces chagrins que j'ai adoucis, ces souffrances que je soulage. J'aime cet homme que j'ai trouvé sans goût pour quoi que ce soit au monde, sans affection sur la terre, sans espoir, et dont j'ai refait un fils, un époux, un père, un savant estimé, un citoyen utile et honorable. Crois-moi, chère Aliénore, il y a dans

ce dévouement de tous les instants, dans cette étude constante du bien et des plaisirs d'autrui, une source inépuisable de jouissances. C'est là notre véritable vocation comme fille, comme épouse, comme mère; hors de là nous ne trouvons qu'ennuis et déceptions. »

Madame de Villeneuve répondit d'abord à ce discours par un signe de tête négatif, puis elle dit d'un ton impatient : « Tant qu'Albert et moi nous nous sommes aimés d'un égal amour nous avons été parfaitement heureux, et nous pouvons l'être encore aux mêmes conditions; mais s'il faut que mon mari me trahisse, la vie n'est plus rien pour moi. »

Madame de Melermé et Sophie voyant leurs conseils aussi inutiles que leurs consolations, se retirèrent, laissant au retour d'Albert le soin d'apaiser cet orage. Le vicomte rentra promptement en effet; mais résolu à défendre sa liberté contre les exigences de sa femme, il monta tout droit à son atelier sans entrer chez elle.

Aliénore n'était pas femme à supporter patiemment l'absence de son mari; elle l'avait déjà fait demander dix fois, quand un valet vint lui dire que M. le vicomte, enfermé dans son atelier, n'en sortirait qu'à l'heure du dîner. Le premier mouvement d'Aliénore, en écoutant ce message, fut d'aller arracher Albert à ce travail qu'il lui préférait; mais, obéissant à des sentiments plus fiers, elle se remit dans son fauteuil avec la résolution d'attendre désormais son mari. Demeurée seule et dans l'inaction, elle s'abandonna à un aussi violent désespoir que si elle eût acquis la certitude d'être à jamais abandonnée par celui qu'elle avait tant aimé.

Elle adressa au coupable absent des discours brûlants d'indignation, et noyée de larmes, elle épuisa dans la solitude toute l'éloquence que pouvait lui donner sa jalousie; si bien que lorsque son mari entra chez elle, brisée par la violence même de ses émotions, hors d'état de ressaisir ces paroles véhémentes auxquelles elle avait donné la volée dans son long monologue, elle répondit à cette question faite du ton le plus simple : « Que me voulais-tu, Aliénore? » par ces mots auxquels elle n'attachait aucun sens : « Je voulais me promener ce soir. » Albert, enchanté d'être quitte de la scène qu'il redoutait, courut donner lui-même les ordres pour que la voiture fût prête aussitôt après le dîner. A table il affecta de manger avec une voracité qui ne lui laissait pas le temps de parler, et il se garda de demander compte à sa femme de son manque d'appétit; mais à la promenade il répara ce que cette conduite, dictée par la peur d'une explication orageuse, pouvait avoir de désobligeant, en entourant Aliénore des soins les plus aimables et des attentions les plus délicates. Le courroux d'Aliénore fondit comme la neige au soleil dans cette atmosphère d'amour et de félicité. Toute querelle semblait devoir être finie entre les deux époux, quand en passant sur le pont de Neuilly, Aliénore lança dans la Seine un paquet assez gros qu'elle tenait caché sous son châle : « Que jettes-tu là? lui demanda son mari. — Les clefs de votre atelier; je m'en suis emparée avant de sortir. » Le vicomte fit un mouvement de surprise, puis il se mit à rire : « Écoutez-moi, Albert, je ne plaisante pas. Je ne veux plus que vous entriez dans cette chambre; si vous m'aimez, vous ne me refuserez pas ce sacrifice; d'ailleurs, vous le voyez bien, je l'exige. — Cela suffit, » répondit M. de Villeneuve d'un ton sec et froid.

Si l'amour de la domination n'avait pas comprimé la tendresse dans le cœur d'Aliénore, elle ne se fût pas contentée d'une promesse ambiguë, faite d'aussi mauvaise grâce; mais, comme toutes les personnes passionnées, elle était égoïste; peu lui importait ce que coûtait le sacrifice qu'elle exigeait, pourvu qu'elle l'obtînt.

Le lendemain Aliénore s'éveilla tard, un songe pénible lui avait retracé les émotions de la veille; elle appela Albert, il ne ré-

pondit pas; elle sonna sa femme de chambre. « Où est monsieur? — Sorti, madame. — D'aussi bonne heure? — Avant sept heures M. le vicomte a envoyé chercher un serrurier pour ouvrir la porte de l'atelier. — Il y est entré? s'écria Aliénore en saisissant un peignoir pour se lever. — M. le vicomte n'y est plus, reprit la femme de chambre; il a fait venir un commissionnaire qui a mis sur des crochets le chevalet, la boîte à couleurs et le tableau commencé; il a porté tout cela chez M. Dacier, dans l'atelier duquel monsieur passera à l'avenir toute la journée. »

Aliénore ne répondit pas, elle était retombée sur son lit, suffoquée par les larmes; aux pleurs succédèrent les spasmes et les convulsions; les domestiques effrayés se partagèrent pour lui prodiguer des secours; les femmes s'empressèrent auprès d'elle, les hommes allèrent avertir le mari, les parents, le médecin. Tous accoururent en émoi. Le danger n'était que trop réel; pendant plusieurs heures la vie d'Aliénore et celle de son enfant ne tinrent qu'à un fil. Albert désespéré offrait sa fortune à qui sauverait sa femme; madame de Melermé priait Dieu d'accepter sa vie en retour de celle de sa fille; le père consterné demeurait sans voix ni mouvement, appuyé sur le chevet du lit de son enfant mourant. La seule Sophie maîtrisait assez sa douleur pour soigner la malade et trouver d'ingénieux moyens de la soulager. Enfin, grâce aux efforts de la science, aidée de la nature, Aliénore revint à la vie. Son enfant, quoique d'une complexion délicate, était cependant viable, et tout faisait espérer qu'on parviendrait à le conserver.

Aliénore rendue à la santé, entourée des témoignages de l'amour de tous les siens, se crut appelée à jouir du bonheur suprême. La conduite d'Albert ne lui donnait plus d'inquiétude; une leçon aussi forte ne pouvait être perdue. A Paris, à Villeneuve, Albert traîna sa chaîne sans essayer de la soulever; mais bientôt ce qui lui restait d'amour pour Aliénore périt de lassitude et d'ennui; il y aurait succombé lui-même, si, pour se sauver du marasme dans lequel il tombait, il n'avait renoué clandestinement des liaisons de jeune homme. Sa femme lui avait interdit un honnête passe-temps, il se procura de coupables distractions.

A force d'adresse et de manœuvres il parvint à entraîner Aliénore dans le tourbillon du monde. Dès que la vicomtesse de Villeneuve y parut, elle y fut renommée pour l'élégance de ses parures, le bon goût de ses équipages, le luxe bien entendu de sa maison. Aliénore, ainsi que toutes les jeunes femmes, ne se montra point insensible à ces choses; mais ce fut en vain qu'Albert crut acheter sa liberté par toutes sortes de profusions; Aliénore acceptait les fêtes et les présents comme témoignages de l'amour de son mari. Une surprise dispendieuse, des sommes énormes sacrifiées pour satisfaire une fantaisie qu'elle avait à peine osé exprimer, lui faisaient espérer parfois un retour de tendresse; mais tout aussitôt un accent non étudié, un regard surpris à l'improviste, lui remettaient la vérité sous les yeux; elle sentait qu'elle n'était plus aimée.

Se rappelant l'effet produit sur Albert par sa maladie, elle demandait à Dieu de la frapper encore ainsi. Mais sa santé, devenue plus robuste maintenant que la jeunesse avait succédé à l'adolescence, résistait aux fatigues du monde et aux atteintes de la douleur. Ne pouvant être vraiment malade elle essaya de le paraître; cette ruse réussit pendant quelques jours; puis, une fois découverte, elle eut pour résultat de révolter Albert.

Affranchi de tout respect humain par cette honteuse comédie, M. de Villeneuve leva le masque. La famille de sa femme, qui jusque-là s'était peu inquiétée de chagrins qu'elle croyait imaginaires, vit avec épouvante des désordres réels. M. de Melermé voulut au moins sauver la fortune de

sa fille, il parla d'une séparation de biens. Albert, pour se soustraire à cette importune contrainte, sans changer cependant son train de vie, voulut réparer par des spéculations de bourse les brèches faites à sa fortune.

Tandis que les choses prenaient un aspect aussi lugubre chez le vicomte de Villeneuve, tout prospérait chez Édouard de Melermé. Son premier ouvrage de jurisprudence, entrepris à la sollicitation de sa femme, avait obtenu le plus grand succès. Un second écrit du même genre avait fait désirer au gouvernement de s'attacher un homme aussi instruit que loyal. Toutes les carrières s'ouvrirent à son ambition; Édouard hésita d'autant moins à profiter de ces avantages, que sa fortune indépendante et sa bonne position dans le monde l'affranchissaient de l'ennui des débuts toujours arides et mesquins. Sophie, heureuse et fière de la gloire de son mari, salua avec encore plus de joie l'augmentation de sa famille, certaine que son fils et sa fille hériteraient un jour d'une belle fortune et d'un nom honorable. Tandis qu'elle se félicitait ainsi, la triste Aliénore baignait de ses larmes son unique enfant, se demandant quel serait le sort de ce pauvre petit être qu'elle avait privé de tous les biens, même de la santé; car, première victime de l'exaltation romanesque de sa mère, il était venu au monde si frêle qu'il semblait devoir s'en ressentir toute sa vie.

La catastrophe que chacun pressentait ne tarda pas à arriver. Albert, harcelé par ses créanciers, partit pour la Belgique, laissant à Paris sa femme et son fils complétement ruinés. Peu de jours après cet événement, Aliénore jetant machinalement les yeux sur un journal, y vit ces deux articles rapprochés l'un de l'autre comme pour lui donner une leçon : « Le vicomte de Villeneuve, que tout Paris a vu si brillant, est arrivé à Bruxelles dans un dénûment qui doit désarmer à son égard la rigueur des censeurs trop sévères. »

Puis tout à côté :

« Le ministre de la justice, frappé du mérite des ouvrages de M. Édouard de Melermé, vient de proposer au roi d'appeler dans son conseil d'État ce savant jurisconsulte. »

Mon Dieu! s'écria Aliénore en couvrant sa figure de ses mains, il n'y a donc qu'heur et malheur dans ce monde! Puis tout à coup, la conscience s'éveillant en elle, elle vit sous leur véritable jour sa conduite et celle de sa belle-sœur. Non, dit-elle, soyons plus juste envers la Providence; ce ne sont pas heur et malheur qui régissent la société, mais dévouement et égoïsme; cette fortune qui me surprend, Édouard la doit à Sophie; sans les bons avis de sa femme, sans ses encouragements, sans le calme et le bonheur qu'elle a ramenés autour de lui, il aurait vu périr son génie. L'ennui et le dépit, ces deux mauvais conseillers des hommes, l'ennui et le dépit qui ont perdu Albert l'auraient aussi entraîné dans l'abîme; et moi, moi j'avais tous les biens, et j'ai tout compromis par une conduite opposée à celle de ma sœur. Ah! mon Dieu, pardonnez-moi, guidez-moi!

Une fois Aliénore sur la voie de ces bonnes pensées, elle y avança rapidement, guidée par Sophie, à laquelle elle avait ouvert son cœur. Son premier acte de dévouement fut de décider son père à sacrifier sa dot à elle, et une partie de ce qui devait lui revenir un jour, à l'acquittement des dettes d'Albert; ce devoir rempli, elle alla rejoindre son mari à Bruxelles, où il se livrait à son talent pour la peinture, avec une ardeur que le besoin excitait. Loin de le détourner, sa femme l'encouragea; sa tendresse, son estime accrues dans le malheur, relevèrent l'âme de ce jeune homme, trop facile à s'abandonner lui-même, et qui n'avait malheureusement pas une juste idée de la valeur que conserve un homme de bien, alors même qu'il a perdu par sa faute l'auréole du rang et de la fortune.

Sans doute les commencements de cette carrière furent pénibles. Aliénore eut plus

d'une fois à regretter son pays et sa famille; car Albert ne voulait rentrer en France qu'après avoir conquis par son talent une position honorable. Enfin, le courage dans le malheur n'a pas manqué à cette femme que les premières contrariétés de la vie avaient trouvée si faible. Ses peines touchent à leur fin, des jours heureux se préparent pour elle, et cette fois elle saura en jouir avec prudence et modération.

Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

La Rançon de la Péri,

CONTE ORIENTAL (1).

Quelle est cette femme qui se tient debout sur la cime la plus élevée de l'Himalaya (2)? Il y a dans sa beauté, son attitude, la forme et l'éclat de ses vêtements, quelque chose qui n'est pas d'une mortelle, et, devant l'étoile qui orne son front, l'aigle, habitué à regarder le soleil, serait forcé d'incliner sa paupière. C'est sans doute une Péri, mais elle semble éprouver la douleur; la douleur est-elle donc aussi le partage de cette race divine? Ses pieds viennent de quitter la terre: la Péri s'élève et traverse les airs comme fait un nuage. « Ah! dit-elle en gémissant, je veux voir encore ces portes inexorables qui ne s'ouvriront plus pour moi! »

Au-dessous du ciel, et bien au delà de tous les astres, plane le séjour de Vishnou, le Ginnistan, qui jette dans l'immensité le reflet opalin de la voie lactée. La distance qui le sépare de la terre ne mesurerait pas la hauteur de ses murailles, et sur ses portes, d'un métal inconnu, viendraient mourir impuissants l'effort de l'Océan en tempête, et la rage des volcans, soupiraux de l'Onderah, vomissant mille tonnerres à la fois.

C'est devant ces portes qu'arriva la Péri; longtemps muette elle les contempla à travers ses larmes: « Adieu! soupira-t-elle enfin, vous que me ferme à jamais l'arrêt sévère, mais juste, de Vishnou! Adieu donc pour jamais! Je vais, pauvre exilée, vivre dans ces mondes inférieurs, dépouillée de ma puissance, mais non de ma nature divine; ou bien j'irai languir sur terre avec la race humaine; mais plus infortunée qu'elle, car je me souviendrai et ne pourrai mourir! »

Elle s'éloignait, lorsque de la porte du Ginnistan sortit tout à coup une voix majestueuse:

« Altahir, ne te livre pas au désespoir; ton bannissement peut n'être pas éternel. Va, parcours l'univers, et trouves-y un trésor assez précieux pour te servir de rançon auprès de Vishnou.

— Un trésor! s'écria Altahir, et quelle mine d'or, quels diamants auront jamais quelque valeur pour un dieu? Nous-mêmes, ses faibles sujettes, nous dédaignons ces splendeurs humaines. Les astres pâlissent devant notre éclat, et le soleil pour nous n'est qu'une étoile. »

Mais la voix ne répondit rien.

Flottant entre la crainte et l'espoir, la Péri descendit vers les étoiles: un immense géant noir s'offrit à sa rencontre; c'était un Dive... Elle frémit, car sa main ne te-

(1) Ce conte est tiré d'un ouvrage arabe du quatorzième siècle. La scène est placée aux Indes. D'après la mythologie indienne, *Brahma* est le Dieu créateur et suprême; *Vishnou*, le Dieu conservateur, et *Shiven*, le Dieu destructeur. Ces deux derniers sont chefs de bons et de mauvais génies, les *Péris* et les *Dives*, qui les secondent dans leur œuvre opposée; *Vishnou* habite le paradis, le *Ginnistan*; *Shiven*, l'enfer, l'*Onderah*, au centre de la terre. Le fond de ces dogmes est assez exactement reproduit du brahmisme; mais beaucoup de détails et de noms sont arabes.

(2) Montagne de l'Inde, la plus haute du globe.

nait plus cette zagaye de feu dont elle avait si souvent frappé les enfants de Shiven. « Ne crains rien, lui dit-il ; je viens à toi en ami... Ne t'abuse pas d'une vaine espérance, ne tente pas une épreuve impossible. Non, le Ginnistan ne s'ouvrira plus pour toi ; mais le Ginnistan est-il la seule demeure divine? Un Dieu n'habite-t-il pas aussi l'Onderah? Suis-moi donc, viens partager notre puissance, et tu braveras alors la vengeance déçue de Vishnou.

— Fils de Shiven! qu'oses-tu me proposer? Moi! abjurer l'intelligence divine qui me créa pour conserver? devenir la sœur et l'émule des Dives destructeurs?... jamais!

— Un refus?... soit!... Poursuis une recherche inutile; mais dans les misères de ton exil et de ton abaissement, tu te repentiras plus d'une fois de m'avoir repoussé. » Et les deux génies se séparèrent.

Comme on voit les longues branches du babobab (1) descendre du haut du tronc jusqu'au sol, ainsi de la cime aérienne des Gattes (2), descendent au bord de la mer le Coromandel d'un côté, et de l'autre le Malabar. Un peuple industrieux a hérissé de villes ces penchants escarpés, et parmi les plus importantes, le Caromandel montre Sadras avec orgueil.

Abdelazis, raja (3) de Sadras, avait perdu son père dès sa plus tendre enfance ; mais Trevehnor, son prudent vizir (4), devint un autre père pour lui et pour le royaume. Par ses soins les voisins ambitieux furent repoussés, la tranquillité intérieure se trouva maintenue, et tout le Coromandel, admirant Trevehnor, enviait au jeune raja un ministre si habile. Lorsque l'âge du prince lui permit de prendre les rênes de l'état, Abdelazis, plein de reconnaissance pour son vizir, s'abandonna à sa direction et le laissa être en tout plus raja que lui-même. Une seule fois l'influence de Trevehnor s'était trouvée impuissante. On vantait la beauté de la jeune Mohavih, fille d'un des principaux omras (1) : Abdelazis fut curieux de la voir ; il y parvint, et l'aima. En vain Trevehnor, qui redoutait l'influence de cette belle et vertueuse fille, essaya-t-il tous les moyens d'étouffer l'amour du raja. Le prince était devenu l'époux de Mohavih.

La péri fugitive vint se poser dans le palais d'Abdelazis. La jeune reine dormait étendue sur un lit recouvert de cachemire. Sa belle tête était entourée de ses longs cheveux noirs; un charme inexprimable se montrait dans tout son être; Altahir en éprouvait l'heureuse influence, et son œil fatigué de larmes se reposait avec délices sur ce front où se peignaient les douces vertus du cœur de Mohavih; lorsque le rideau de soie qui couvrait la porte de la chambre s'écarta lentement : deux hommes s'approchèrent du lit à pas mesurés; l'un était l'esclave favori du raja; l'autre, Trevehnor; celui-ci leva sa main armée d'un poignard; à cette vue la péri invisible crut pousser un cri effrayant; mais sa voix ne retentissait point aux oreilles mortelles! et ce fut Abdelazis lui-même qui accourut suivi d'esclaves, et désarma Trevehnor.

« Perfide! s'écria-t-il, soutenant dans ses bras Mohavih qui se réveillait effrayée. Averti par mon esclave fidèle auquel tu t'é-

(1) Arbre singulier, le plus gigantesque de l'ancien monde.

(2) L'Indostan s'avance dans la mer en forme de long triangle, terminé par le cap Comorin, et coupé en deux par les Gattes, hautes montagnes dont la chaîne, se détachant de l'Himalaya à angles droits, s'étend du nord au sud jusqu'à ce cap Comorin. L'espace compris de chaque côté entre ces montagnes et les deux mers se rétrécit donc de plus en plus à mesure qu'on approche de cette pointe. Or le Malabar y touche à l'ouest, et la côte de Coromandel à l'est.

(3) Roi.

(4) Ministre.

(1) Grand seigneur, homme de rang.

tais adressé pour qu'il te conduisît ici, je ne pouvais te croire capable d'un crime qu'en te voyant prêt à le commettre... infâme! — J'ai échoué, répondit le vizir relevant la tête; je saurai mourir. L'ambition me guidait seule dans ce que j'ai fait de grand et d'utile pour toi. Au lieu de t'enlever la couronne, j'avais préféré régner sous ton nom; c'est ce que j'aurais pu faire toujours sans cette femme qui t'enlevait insensiblement à mon influence... Allons! qu'Adriel (1) termine tout! »

Abdelazis fit un geste, et les esclaves allaient entraîner le vizir à la mort, quand la reine supplia son époux de la laisser disposer du coupable. Le raja y consentit, lui jurant que son arrêt serait exécuté. « Le voici, dit-elle : Je condamne Trevehnor à rester vizir soumis à son raja et à continuer de répandre sur ce royaume la paix et la prospérité. »

A ces généreuses paroles, le remords entra dans le cœur de Trevehnor, il en chassa l'ambition et la haine, et le vizir se jetant aux pieds de sa souveraine, versa d'abondantes larmes.

La péri détacha de sa ceinture un vase d'émeraude dans lequel elle recueillit ces larmes, puis s'élançant à travers l'espace, elle alla les répandre sur le seuil du Ginnistan : la porte s'agita, mais sans s'ouvrir, et la voix fit entendre ces mots : « Les larmes du repentir sont agréables à Vishnou; cependant ce trésor ne suffit pas pour payer ta rançon! »

Altahir était absorbée dans un sombre désespoir, lorsqu'elle aperçut le Dive qui l'avait invitée à le suivre dans l'Onderah : » Espères-tu encore fléchir l'implacable Vishnou? lui dit-il. Crois-moi : rejette qui te rejette; viens auprès de Shiven; là tu retrouveras une patrie immortelle, les enfants d'un Dieu pour tes frères et le pouvoir que tu as perdu..... Viens! »

(1) Être surnaturel qui préside à la mort.

Mais Altahir sans l'écouter redescendit tristement vers la terre, et se mit à planer sur l'Océan étoilé d'îles (1). Bali (2) lui offrit, au milieu d'une forêt de muscadiers, une maison magnifique, mais où tout paraissait désordre et terreur. Le maître ému de colère se promenait à grands pas dans ses jardins; son esprit paraissait lutter contre un dessein sinistre. Des esclaves armés se tenaient aux portes d'un harem (3); là une femme pâle, abattue, paraissait être prisonnière. Djeli, sa jeune fille, éplorée, accourait pour implorer son père; mais avant qu'il n'ait pu la voir, elle s'arrêta glacée de terreur en l'entendant donner cet ordre au chef de ses esclaves : « Va, et apporte-moi la tête de l'imprudente qui s'est laissée voir à un étranger. — Entendre, c'est obéir, » répondit l'esclave en s'éloignant.

Djeli n'était restée immobile qu'un instant : aussi prompte que la pensée, elle s'élance vers la maison, arrive à la porte du harem : « Je veux voir ma mère, dit-elle vivement aux esclaves; vous n'avez pas ordre de m'empêcher de voir ma mère. » Les esclaves hésitaient; mais habitués à une obéissance aveugle envers la fille chérie de leur maître, ils lui laissèrent le passage libre.

A peine entrée, elle se jeta dans les bras de sa mère et toutes deux étroitement pressées sanglotaient sans avoir la force de parler, lorsqu'un bruit de pas qui se rapprochait rappela Djeli au sentiment du danger dont sa mère était menacée : Cache-toi, lui dit-elle, cache-toi! je supplierai mon père; nous gagnerons du temps et sa colère s'apaisera; mais cache-toi! » Agitée d'une dernière espérance, la pauvre femme se glisse sous un rideau. Le chef des esclaves

(1) Aspect tout particulier des côtes orientales de l'Asie, où l'Océanie vient se rattacher au Japon, aux Maldives, etc.

(2) Une des petites îles de la Sonde, dans la Malaisie.

(3) Appartement intérieur des femmes.

se présente, la jeune fille s'avance au-devant de lui, et sans dire un mot, elle s'agenouille, les bras tendus, la tête baissée sous son voile. Trompé par cette attitude suppliante, le chef des esclaves frappe... mais reconnaissant Djeli au cri qu'elle pousse en tombant, il s'enfuit, saisi, d'épouvante et d'horreur. La nouvelle de sa funeste méprise se répandit bientôt dans toute la maison. Le maître accourut : sa femme était étendue sans mouvement près de leur fille mourante : « Grâce ! murmurait Djeli, grâce pour ma mère ! » Le malheureux père demeurait pétrifié à ce terrible spectacle ; quand sa femme revenant à elle ouvrit ses yeux effarés. « Vous vivrez, lui dit-il, puisqu'elle le demande. Ah ! je n'ai plus la force de punir ! — Je t'ai sauvée, ma mère, » prononça la jeune fille avec effort ; puis elle acheva de mourir.

Le sang de la généreuse victime de l'amour filial coulait encore ; Altahir en recueillit les dernières gouttes dans son vase d'émeraude, s'éleva dans le ciel et alla le déposer sur le seuil du Ginnistan : la porte s'entr'ouvrit ; la péri aperçut cette contrée de délices, autrefois si bien connue d'elle ; elle vit se dérouler ces longues allées d'arbres fleuris, et flamboyer ses palais de lumière... mais les battants divins se refermèrent et la voix s'écria :

« Bien rare est le trésor que tu présentes. Peu de filles, sans doute, ont donné leur vie pour leur mère ; mais elles n'accomplissaient pourtant qu'un devoir, tandis que bien des mères ont cent fois donné leur vie pour leurs filles. Non, ce trésor n'est pas encore assez précieux pour payer ta rançon. »

La péri désolée ne tarda pas à rencontrer le Dive : « Altahir, lui dit-il, tu as une inépuisable patience ; mais la nôtre s'épuise, et voici la dernière fois que je t'apporte des offres trop dédaignées. Choisis donc à l'instant de languir éternellement sans divinité, ou d'accepter la nôtre et de te venger sur les hommes, sur les péris mêmes, de l'injuste rigueur de Vishnou. » Altahir sentit s'élever dans son cœur une pensée infernale, mais l'étouffant aussitôt, elle descendit rapidement vers la terre.

Comme elle traversait une campagne riche et animée, les sudras (1), profitant de la fraîcheur du matin, se répandaient en foule hors de leurs chaumières. Hommes et femmes se livraient en chantant aux mêmes travaux : ils secouaient les arbres chargés de fruits ; cueillaient le riz et le poivre mûrs ; dépouillaient de leurs cocons les branches des hauts mûriers, tressaient des nattes légères avec un jonc blanc et mince, filaient la laine soyeuse du mouton, ou le duvet encore plus fin de la chèvre (2), tandis que les troupeaux bêlaient autour d'eux, et que les ruisseaux cachés sous les arbres retentissaient des joyeux ébats des jeunes baigneuses. « Pourquoi ne serais-je pas aussi heureuse que ce peuple, pensa la péri, moi douée d'une jeunesse éternelle, d'une prescience supérieure ; moi qui, devenant à mon gré invisible et aérienne, n'aurais à redouter aucun danger ! » Mais, le souvenir du Ginnistan, de cette patrie encore si récemment entrevue, vint soudain réveiller dans son âme toutes les amertumes de l'exil. « Trompeuses sont ces joies bruyantes, ajouta-t-elle ; le bonheur véritable n'existe pas au-dessous de la voie lactée ! »

En cet instant, et comme pour répondre à ses tristes réflexions, elle vit à l'écart une très-jeune fille, dont les habits de soie et les bracelets d'argent flexible annonçaient qu'elle appartenait à une famille des plus opulentes de ces campagnes. Si grande était sa beauté que la péri même en fut surprise ; mais elle n'eut pas besoin de son intelligence

(1) Cultivateurs ; ils forment une caste distincte.

(2) C'est la matière première du cachemire. Ce détail indique que cette campagne est au pied de l'Himalaya, et probablement la vallée même de Cachemire.

divine pour reconnaître sur ces traits charmants l'empreinte d'une douleur profonde. Une vieille esclave serrait dans ses bras la jeune fille, cherchant à la consoler et à pénétrer la cause de son chagrin : « Non, lui répondait-elle, non ! ce secret doit mourir avec moi. Toi-même, bonne nourrice, toi-même tu me repousserais avec horreur si tu le connaissais. »

Mais la nourrice insistait toujours avec l'opiniâtreté de la tendresse : « Eh bien, s'écria Daginah, que quelqu'un au moins le sache et me plaigne : mais toi..... toi seule !... tu sais, nourrice, de quelle sainte amitié m'a toujours aimée ma sœur Lollah. Un peu plus âgée que moi, elle n'a profité de cet avantage que pour m'entourer de soins assidus. Mes peines étaient les siennes, et elle m'appelait au partage de toutes ses joies...

— Pourquoi donc êtes-vous triste le jour de son bonheur, le jour où elle épouse Amir, le plus adroit des chasseurs de la montagne, le plus beau ?...

— Tais-toi..... tais-toi..... honte et crime !... c'est ce bonheur qui me fait mal... moi aussi j'aime Amir. »

La nourrice pâlit. Après ce terrible aveu, toutes deux restaient muettes et oppressées, lorsque le feuillage s'agita, et Amir parut.

Daginah ne put retenir un faible cri; mais se remettant aussitôt : « Quoi donc, frère, lui dit-elle d'une voix presque enjouée, avez-vous perdu Lollah, que vous la cherchiez ici ?

— Non, Daginah, répondit Amir; mais c'est vous que je vais perdre, et je ne puis m'y résoudre. Je vous aime...

— Moi !...

— Vous, Daginah; vous êtes si belle ! Ah ! pourquoi faut-il qu'avant de vous avoir vue, j'aie cru aimer votre sœur ? Oui, je vous ai connue trop tard. Alors j'ai lutté; j'ai voulu remplir ma promesse envers votre sœur; mais j'ai compris que vous partagiez mes souffrances... que vous m'aimiez... Ah ! désormais c'était trop peu de toute ma force pour ce double sacrifice; je ne l'accomplirai pas. Je viens de me jeter aux genoux de votre père; mes larmes l'ont touché, et il consent que la pompe nuptiale, préparée pour votre sœur, nous unisse à jamais. »

Éperdue de surprise et de joie, l'esprit de Daginah tournoyait dans une espèce d'ivresse, quand un cri déchirant vint l'en arracher : sa sœur gisait sans mouvement devant elle. Inquiète de la longue absence de son fiancé, Lollah l'avait suivi et venait de tout entendre.

Les clameurs de Daginah et de la nourrice eurent bientôt attiré la famille entière : des secours multipliés rappelèrent Lollah à la vie; elle jeta sur sa sœur un regard si douloureux que Daginah ne put le soutenir et détourna la tête; puis saisissant les mains d'Amir dans ses mains tremblantes, elle le conjura de ne point abandonner celle qui s'était déjà crue sa femme. Ses prières étaient si touchantes que personne ne pouvait retenir ses larmes; elle aussi pleurait amèrement, puis reprenant de la fermeté elle déclara qu'elle n'accepterait jamais un bonheur acheté aux dépens de celui de sa sœur; que ce bonheur ne serait qu'un remords, un supplice continuel; mais Amir s'écria d'une voix farouche qu'il ne pouvait vivre sans la belle Daginah, et que si elle persistait à le refuser, il allait se percer à ses yeux. En achevant ces mots, il tira son poignard; Lollah demeurait muette de douleur et d'effroi; Daginah, au contraire, semblait puiser de l'énergie dans l'énergie du jeune homme : elle contempla un instant sa sœur et Amir, ces deux fronts sur lesquels le même désespoir se peignait en traits si différents : « Attendez-moi tous ici, dit-elle avec dignité; dans un moment, Amir, je vous rapporte ma réponse. » Elle s'éloigna rapidement; un quart d'heure s'écoula au milieu de l'anxiété générale; enfin Daginah reparut... sa démarche était ferme quoique moins précipitée, son voile retombait avec soin sur sa figure : « Amir, je suis prête à vous épouser, si vous le dé-

sirez encore ; » dit-elle en relevant son voile. Une exclamation d'horreur sortit de toutes les poitrines... Daginah venait de couper ses longs cheveux, de répandre sur son visage et sur son corps la sève brûlante d'une herbe vénéneuse... des traits livides comme ceux de la mort remplaçaient sa merveilleuse beauté, qui, insaisissable fantôme, se dissipait au milieu de l'air, lorsqu'Altahir la recueillit dans son vase d'émeraude et s'éleva vers le Ginnistan. A son approche les portes tournèrent sur leurs gonds en rendant un son harmonieux ; les voix des péris saluèrent avec transport la sœur qui venait de reconquérir sa place parmi elles, et Altahir s'avançant jusqu'au trône de Vishnou, y déposa son offrande. « Altahir, dit le Dieu, ta rançon est payée. Il n'y a rien de si rare, de si précieux que le dévouement d'une femme qui sacrifie sa beauté pour assurer le bonheur d'une rivale. Reprends ton rang et ta puissance !

— Dieu bon et miséricordieux, répondit Altahir, versant de douces larmes, la reine Mohavih est heureuse ; Djeli, habite dans ton Ginnistan, mais Daginah souffre près de sa sœur, devenue l'épouse fortunée de l'heureux Amir... Permets que ce pouvoir qui m'est rendu puisse la rappeler de la vie, qu'elle vienne partager dans mon palais les félicités du Ginnistan ! »

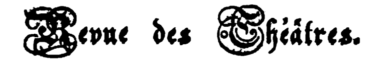
Vishnou fit un signe d'assentiment, et Daginah quittant sa dépouille mortelle, vint retrouver dans le ciel la beauté qu'elle avait perdue sur la terre.

Octave Delaporte.

La Volonté.

Un jour je me disais, voyant la grande mer
Écumer et monter en bouillonnant dans l'air,
Et jusqu'au firmament pousser un cri sublime :
Que sommes-nous, hélas ! devant un tel abîme !
Et la bouche entr'ouverte, et le sein agité,
J'étais tout en émoi devant l'immensité.
Et cependant voilà qu'à l'éclat des étoiles,
Un vaisseau dans le port entrait à pleines voiles.
Les matelots debout, l'écume encore au front,
Et leurs cabans trempés, étaient tous sur le pont ;
Et leurs yeux, rayonnant du prisme de la gloire,
Semblaient comme en triomphe et disaient la victoire ;
Et l'homme suspendu sur le gouffre béant
Me paraissait alors plus grand que l'océan.
Soudain je m'écriai : Purs enfants de lumière,
N'admirons donc pas tant l'insensible matière ;
Car elle suit toujours un instinct arrêté,
Immuable et fixé de toute éternité.
L'homme, son propre arbitre, est changeant par nature,
Et partant, au-dessus de toute créature ;
Car seul il a reçu de la Divinité
Ce qui fait sa grandeur : la sainte volonté.

Antoni Deschamps.



Charles VI, opéra en cinq actes, paroles de MM. Casimir Delavigne et Germain Delavigne, musique de F. Halévy.

Le théâtre représente l'intérieur d'une métairie, près Paris, au bord de la Seine.

Raymond, vieux soldat qui autrefois dans un combat a sauvé la vie de Charles VI, a une jolie fille nommée Odette, filleule du roi. Odette, entourée des paysans, des bateliers et de ses compagnes, songe tristement : elle est demandée par son parrain.

Tu pars,

lui disent les jeunes filles,

adieu, te voilà grande dame,
Tu manqueras sous l'orme où nous dansons,
Sur la rive où le bruit de la rame
Se mêle à nos chansons.
Du bon vieux roi console la folie,
Ne rêve plus aux chants du batelier,
Pour être heureux que ton cœur les oublie ;
Mais sans nous oublier !

— Votre souvenir ne viendra que trop m'attrister, répond Odette. — Moins que l'absence de certain écuyer, reprend Raymond ; mais console-toi, enfant ; à ton retour nous ferons la noce. — Pauvre Charles ! dit Odette, pensant à son amoureux. — C'est le nom du dauphin, reprend un batelier. — Et c'est celui du roi, ajoute le vieux soldat. — Hélas ! dit Odette, ce nom

Il ne rappelle plus que souffrance et misère...
Malheureux fils, malheureux père !
L'un est proscrit, l'autre insensé.

Mais, reprend Raymond,

Qu'un beau jour le tocsin vienne à se faire entendre,
Et de leurs ennemis le règne sera court.
Ma bonne lame d'Azincourt
Quand donc pourrai-je te reprendre ?

On entend le son du cor ; c'est la reine Isabeau de Bavière et l'anglais Bedfort qui chassent le gibier du roi. Tandis qu'Odette va se parer pour son départ, le vieux soldat exale sa haine contre les Anglais : « Honte et malheur sur eux ! s'écrie-t-il, — Oui, malheur ! répètent les bateliers.

.... Chantez-nous
Cette vieille chanson française,
Raymond, que nous connaissons tous.
— Va pour notre chanson française.
Au refrain, je compte sur vous.

Raymond chante :

« La France a l'horreur du servage,
» Et si grand que soit le danger,
» Plus grand encore est son courage,
» Quand il faut chasser l'étranger.
» Vienne le jour de délivrance
» Des cœurs ce vieux cri sortira ;
» Guerre aux tyrans : jamais en France,
» Jamais l'Anglais ne régnera. »
— Courage, amis !

dit en entrant le dauphin sous l'habit d'un écuyer,

et je viens
Entonner avec vous notre chanson guerrière.
— Quoi ! Charles, tu la sais ! Qui te l'apprit ?...
— Mon père.
Voyez donc si je m'en souviens.
« Réveille-toi, France opprimée,
» On te crut morte et tu dormais.
» Un jour voit mourir une armée,
» Mais un peuple ne meurt jamais.
» Pousse le cri de délivrance,
» Et la victoire y répondra.
» Guerre aux tyrans : jamais en France,
» Jamais l'Anglais ne régnera.

Des Anglais qui viennent d'arriver menacent le dauphin de le tuer s'il ose répéter ce refrain. « Je l'ose, dit-il,

» En France, jamais l'Angleterre
» N'aura vaincu pour conquérir.
» Ses soldats y couvrent la terre,
» La terre doit les y couvrir.
» Poussons le cri de délivrance
» Et la victoire y répondra :
» Vive le roi ! jamais en France,
» Jamais l'Anglais ne régnera. »

Il tire son épée, se mêle parmi les paysans ; mais le cor retentit de nouveau, les deux partis déposent les armes ; la reine

s'avance. «Je ne puis paraître à ses yeux,» dit Charles à Raymond. Il s'éloigne parmi la foule. « Comment la reine et lui peuvent-ils se connaître ? » pense le soldat étonné. Odette vient recevoir ses instructions.

Respect à ce roi qui succombe,
lui dit la perfide Isabeau,
L'infortune ajoute à ses droits.
Elle est, sur le bord de leur tombe,
Un second sacre pour les rois.
— Ma vie, à ce roi qui succombe,
répond Odette,
Dans mon cœur sont gravés ses droits;
Puissé-je arracher à la tombe
Le plus infortuné des rois!
— D'un être aimé tout inquiète,
Ce qu'il fait je veux le savoir;
Chaque mot qu'il prononce, Odette,
Me le redire est un devoir.
Dieu le prescrit.
— Je ferai mon devoir.
— Ne permettez pas qu'un fantôme
Se consume en graves projets;
Parlez-lui peu de son royaume,
Et moins encor de ses sujets.
Dieu le défend.
— Reine, je me soumets.
— Un vain reste d'intelligence
De ses maux aigrit le poison;
Egayez plutôt sa démence
Que de rappeler sa raison.
Dieu le prescrit.
— Et j'obéis d'avance.
— Qu'il oublie enfin quand je veux,
Et quand je veux qu'il se souvienne,
En esclave qu'il m'appartienne;
Plus libre, il serait malheureux.
Dieu le défend.
— Reine, qu'il soit heureux.

Isabeau s'aperçoit qu'Odette porte au cou une chaîne formée de fleurs de lis d'azur et d'or; elle lui demande : « De qui tenez-vous ce trésor ? est-ce du roi ? — Non, reine, d'un jeune homme. — Son nom ? — Charles. — Viendra-t-il ici ce soir ? — Peut-être. — Il faudra l'y retenir. — Pourquoi ? — Pour le livrer. Dieu vous l'ordonne; c'est un traître, un ennemi du Roi. » Isabeau va rejoindre Bedfort dans la forêt et le prévenir de la capture du dauphin. Odette était combattue entre son amour et son devoir lorsque Charles arrive. «Je pars, lui dit-elle, je vais consoler le roi dans sa misère. » A ces mots l'amour du jeune homme se change en respect, et se jetant aux genoux d'Odette il lui avoue qu'il la trompait, qu'il est le dauphin. La pauvre fille cache sa tête dans ses mains afin d'étouffer ses sanglots, puis s'inclinant devant Charles, elle prie Dieu que le roi puisse un jour le bénir. Mais le bruit du cor s'approche, les Anglais viennent pour s'emparer du dauphin; Odette va le faire sortir... on entend galoper leurs chevaux... il est perdu !... Par bonheur une barque se trouve près du rivage, Odette donne son écharpe au dauphin, il descend par la fenêtre, s'élance dans la barque, lui crie : « Adieu ! » et l'onde l'emporte. Odette était tombée à genoux pour remercier le ciel... la porte s'ouvre, les Anglais entrent précipitamment; la jeune fille leur indique que le dauphin s'est enfui dans la forêt, et les Anglais trompés se mettent à sa poursuite.

Un salon éblouissant de lumières à l'hôtel Saint-Paul. Isabeau et Bedfort sont assis, un orchestre est disposé sur un des côtés du théâtre, des chanteurs et des chanteuses viennent d'exécuter un morceau que l'orchestre achève.

Au milieu de cette fête la reine montre aux Anglais l'acte qui deshérite le dauphin et donne la couronne au jeune duc de Lancastre. Le roi le signera le soir, et demain le prince anglais entrera dans sa bonne ville de Paris. Après la musique vient la danse, puis trois portes s'ouvrent, des tables sont servies avec une splendeur royale ; un maître des cérémonies s'avance, la reine se lève, présente sa main à Bedfort : «Mylords et messieurs, le banquet nous attend. » Les trois portes se referment et le salon reste désert. Charles VI s'avance à pas lents, les cheveux et les vêtements en désordre : « J'ai faim ! dit-il; que font-ils donc ? tout le monde m'oublie... Odette aussi. » Il se rappelle que dans ce salon il a

dansé avec la reine, qui était belle et tendre alors... Mais elle n'est plus que belle, reprend-il tristement. Ce soir-là,

Je me faisais un jeu
D'intriguer mainte demoiselle
Que mon masque effrayait un peu.
Au feu ! sauvez le roi ! le roi se meurt; au feu !

s'écrie Charles s'enfuyant avec épouvante; puis il s'arrête et se demande

Pourquoi ce cri : sauvez le roi !
Ici qui donc est roi ? Personne...
Aujourd'hui...mais alors... je cherche et je ne [puis
Me rappeler celui qui portait la couronne,
Je l'ai connu pourtant... il sera mort depuis.
C'est grand pitié que ce roi, que leur père
Leur bien-aimé, soit mort si promptement ;
Car sa bonté consolait leur misère!
Ah ! s'il vivait, j'irais dire à ce roi :
Je souffre aussi; prenez pitié de moi !

(On entend les chants des buveurs.) «Quel bruit !» (Il se dirige vers la salle du banquet.)

Mais non, je n'ose; elle est là cette reine,
Son regard tue: un jour que, fixé sur le mien,
Il me perçait le cœur, je suis mort de ma peine;
Ce roi, c'était moi-même; oui, moi, je m'en sou- [viens.
Quand vous verrez la tombe où je sommeille,
Priez, passants, priez et parlez bas;
On dit toujours : les morts ne souffrent pas;
Je souffre, moi, sitôt qu'un bruit m'éveille.
Vous qui m'aimiez au temps où j'étais roi,
Je souffre encor, passants, priez pour moi !

Il tombe assis et pleure en cachant sa tête dans ses mains. Les chants des buveurs se font de nouveau entendre. Odette vient auprès du roi, elle essaye de le faire parler. Le pauvre insensé répond : « Les morts ne parlent pas. » Voulant le préparer à revoir le dauphin, elle lui dit : «Votre cœur regrette quelqu'un que vous aimez. — Non, les morts n'aiment rien. — Quelqu'un qui vous aime. — Personne n'aime les morts. — Je vous mènerai aujourd'hui chez mon père voir le soleil, les fleurs, la verdure. » Le roi sourit, puis retombant dans sa tristesse il répond : « Pour les morts il n'est fleur ni verdure.» Odette aperçoit des cartes, elle les lui montre... il se ranime. «Ce sont mes cartes, s'écrie-t-il, celles que la reine m'a fait enlever parce que je lui avais désobéi. » Il sépare les couleurs : les noires seront les Anglais; il les donne à Odette, et les voilà tous deux qui jouent *à la bataille*. Le jeu du roi l'emportait toujours sur celui de sa filleule lorsqu'elle tourne pour dernière carte *Argine :* « C'est la reine ! dit Charles effrayé ; je l'avais mise avec les Anglais; j'ai peur... » Il tire une carte sans oser la regarder et la montrant à Odette : «Regarde, toi. — C'est *Charlemagne*, répond-elle. — J'ai gagné la bataille ! s'écrie le roi, qui se réjouissait d'avoir battu les Anglais, quand Isabeau et Bedfort, sous prétexte de lui faire signer la paix, viennent lui faire signer la donation de la couronne de France au profit du jeune Lancastre.

Une tente devant la maison de Raymond.

Le vieux soldat a suivi sa fille, il s'est établi cabaretier; des étudiants, ayant pris parti pour le dauphin, sont à boire. Charles VI entre appuyé sur le bras d'Odette; il est environné de bourgeois et de jeunes filles jetant des fleurs sur son passage; tous prient Dieu de rendre la santé à leur bon roi. Charles est ému, il les remercie de ne l'avoir point oublié, puis retombe bientôt dans sa mélancolie, et tout le monde s'éloigne avec respect. Le dauphin, prévenu par Odette de l'arrivée du roi, s'approche; le roi ne le reconnaît pas. Le dauphin dit que sa mère l'a chassé, que son héritage a passé aux mains des étrangers, que son père l'abandonne... « Je plains ce jeune homme, dit le roi à Odette; ah ! que n'est-il mon fils ! — Mais il l'est, répond-elle plaçant la main du roi sur la tête du dauphin, comme pour le bénir. » Le dauphin prend cette main et la baise avec amour; le roi tressaille... « J'avais un fils, dit-il à Odette; attends... je me rappelle... ses traits étaient les siens... qu'il parle. — Mon père ! —Ah ! parle encore. — Mon père ! — C'est

lui! s'écrie le roi avec la plus vive émotion, sa voix m'a répondu. — Mon père! — C'est mon fils, mon bien-aimé, mon Charles; ô mon Charles! tu m'es rendu! » Et le bonheur vient aussi de rendre au roi sa raison. En ce moment, de la part de la reine, on vient avertir Odette de ramener le roi à l'hôtel Saint-Paul. « Ce jour est une fête qui fera répandre bien des pleurs à ceux qui la verront, sire, lui dit le vieux soldat; c'est l'entrée du prince anglais portant votre couronne au front. — Voilà mon héritier! » s'écrie le roi se jetant dans les bras de son fils. Le dauphin convient avec son père qu'il va aller rassembler les chefs et leurs hommes d'armes, qu'il viendra ensuite donner trois fois du cor au pied de la tour de l'hôtel Saint-Paul; Odette y répondra par sa chanson de *Jeanne la blonde;* à ce signal le dauphin viendra enlever son père pour le mettre à la tête des hommes d'armes, et alors... malheur aux Anglais!

Le vieux Paris éclairé par un brillant soleil d'automne; sur un des côtés, l'hôtel Saint-Paul dont le péristyle est élevé de quelques degrés.

Les Anglais se réjouissent, les Français se désespèrent: le cortége commence à défiler. La reine, le roi et Odette paraissent sur les marches de l'hôtel Saint-Paul; Lancastre et Bedfort passent à cheval, précédés de leurs pages et de leurs écuyers. Bedfort vient présenter à Charles le jeune prince anglais: « Ma couronne en votre puissance, s'écrie le roi, l'arrachant du front de l'enfant et la brisant sous ses pieds.

Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

— Vive le roi! vive la France! crie le peuple. — Trahison! vengeance! » crient les Anglais, qui se rangent en bataille pour repousser le peuple.

La chambre à coucher du roi.

Charles VI n'a recouvré la raison que pour sentir plus vivement son malheur et celui de son peuple. Bedfort lui reproche l'outrage public qu'il vient de lui faire: « Mylord exécutait vos ordres, » reprend Isabeau, montrant au roi l'acte qu'il a signé. Le roi, indigné qu'on ait ainsi abusé de sa confiance, déchire cet acte infâme et le brûle. « Vous n'avez pas votre raison, sire! » lui dit Isabeau.

Ma raison! je ne l'avais pas
Quand jadis, vous croyant sincère,
Bedfort, je vous tendis les bras.

A Isabeau:

Quand je vous crus, à vous, des entrailles de mère,
Ma raison je ne l'avais pas.
Je n'étais roi ni père, et je suis l'un et l'autre.

A Bedfort:

Je maudis votre nom, et je maudis le vôtre;
Je n'attends plus de toi, traître, que trahison;
Toi, marâtre, à mes yeux tu n'es que sa complice;
J'appelle sur vous deux l'éternelle justice:
Vous voyez que j'ai ma raison.

« Bientôt tu la perdras, » se dit la cruelle reine. Charles les chasse tous deux de sa présence. Odette entre; elle rappelle au roi que le dauphin va venir le délivrer, qu'ils iront tous deux chasser les Anglais, et qu'il doit se préparer à la fatigue par le repos. Charles, après avoir adressé une prière à Dieu pour son peuple, va s'étendre sur son lit, et afin de l'endormir Odette chante:

Chaque soir, Jeanne sur la plage
Donnait rendez-vous au beau page
Qu'elle adorait;
En l'attendant, Jeanne la blonde
Mêlait sa voix au bruit de l'onde,
Et murmurait:
« Viens me rejoindre sur la rive,
» Si du rendez-vous où j'arrive
» Tu te souviens. »
Et dans la nuit, l'écho fidèle,
Qui semblait l'appeler comme elle,
Disait: Viens, viens!

Le roi paraissant rêver dit:

Avec ta douce chansonnette
Qu'il aime tant,
Berce, berce, gentille Odette,
Ton vieil enfant.

Odette continue :

Mais bientôt, Jeanne sur la plage
Attendit en vain le beau page
Qu'elle adorait ;
Au bord des flots, Jeanne la blonde
Mêlait ses larmes à leur onde,
Et murmurait :
« Ne viens plus, toi qui m'as trahie,
» Ne viens plus, de ta perfidie
» Je me souviens. »
Au fond du cœur que disait-elle ?
Je ne sais... mais l'écho fidèle
Disait : Viens, viens!

Odette s'assure que le roi est endormi, puis en répétant à voix basse

Au fond du cœur que disait-elle ?
Je ne sais, mais l'écho fidèle
Disait : Viens, viens!

elle se rend aux ordres de la reine, qui l'a fait demander.

A peine est-elle partie que le roi se soulève sur sa couche, où il avait feint de reposer pour que la jeune fille pût aller reposer à son tour, car lui, il est trop heureux pour dormir, il n'est plus fou, le bon roi.

Oh! de notre immortalité,
Divin garant, raison sublime,
A tes rayons je me ranime,
Pour sentir ma félicité ;
Sur moi tu brilles sans nuage,
Ton éclat m'inonde et je nage
Dans un torrent de volupté.

Un des panneaux de la boiserie glisse sur lui-même et laisse voir une immense galerie, où des formes hideuses et des spectres traînant des chaînes sont à peine éclairés par une lumière fantastique ; on entend des gémissement mêlés au cliquetis des armures. Le roi s'élance de son lit ; quatre spectres lui apparaissent. L'un, l'homme de la forêt du Mans, s'avance, lui annonce qu'il va mourir, et lui désignant les autres spectres, Jean Sans-peur, Louis d'Orléans, Clisson, il ajoute :

Ils tombèrent tous trois assassinés jadis.
— Eh bien ! dit le roi.
— Tu périras de même.
— Qui doit m'assassiner ?

Les trois fantômes l'un après l'autre :

— Ton fils ! ton fils, ton fils ?

Tout disparaît, et la boiserie se referme. Aux cris du pauvre roi redevenu fou plus que jamais, accourent la reine, Bedfort, Odette, des seigneurs et des chevaliers anglais ; le roi leur avoue que le dauphin doit venir le chercher pour le mettre à la tête des hommes d'armes ou plutôt pour l'assassiner : « Arrêtez-le ! s'écrie-t-il. (On entend trois fois le son du cor.) Voilà le signal ; pour réponse Odette doit chanter. — Chantez ! Odette, ordonne la reine. — Non, répond la jeune fille. — Je te chasse, lui dit le roi furieux. — Mais que chanter ? demande Isabeau, craignant que le dauphin ne lui échappe. — *Viens, viens !* dit le roi après avoir rappelé ses souvenirs. — Je sais cette chanson, s'écrie la marâtre. Elle chante, et trompé par la voix, le dauphin accourt se jeter dans les bras de son père : « Je vous le livre, dit le pauvre fou ; frappez mon assassin ! » On désarme le dauphin ; il est prisonnier des Anglais.

Un site agreste au bord de la Seine, des feux sont allumés : il fait nuit.

Dunois, Xaintrailles, Tanneguy Duchâtel et Lahire, des chevaliers et des hommes d'armes, forment différents groupes ; les uns marchent, les autres se tiennent autour des feux. Un soldat chante à ses camarades une chanson qui les tient éveillés. La plaine est remplie d'étudiants, de soldats, de bourgeois, venus se mettre sous les ordres du roi, qu'ils attendent ainsi que le dauphin ; tous jurent de mourir ou de vaincre les Anglais. Une barque glisse sur l'onde ; elle amène Raymond et Odette. Le vieux soldat annonce que tout est perdu : le dauphin est prisonnier, Charles est retombé en démence ; on va le traîner à Saint-Denis pour que, devant tout son peuple, il remette l'oriflamme et la royauté à Bedfort. Odette, qui s'est tenue tristement

à l'écart, se lève comme inspirée : « Mon père a été nommé hier par le roi gardien des tombes de l'abbaye; venez, leur dit-elle, vous cacher dans ces demeures sombres. Les chevaliers mettent l'épée à la main et suivent les pas d'Odette.

L'intérieur de l'église de Saint-Denis. Les trophées, les bannières de la croisade, les drapeaux ennemis pris dans les différentes guerres de la France sont suspendus aux piliers qui soutiennent la voûte; au milieu de l'Eglise est un portique élevé de quelques marches, et au bas, de chaque côté, sont les portes des caveaux de Saint-Denis. Çà et là, sur le devant, plusieurs tombeaux dont la suite va se perdre jusqu'au fond de l'édifice. L'oriflamme est placée sous le portique.

Charles VI, le dauphin, Isabeau, Bedfort, des chevaliers, des soldats anglais et le peuple entrent dans l'église; le roi veut forcer son fils à renoncer à ses droits au trône : « Je ne le ferai pas par respect pour vous-même, répond le dauphin. — Le roi le veut! s'écrie Charles. — Dieu ne le veut pas! » s'écrie à son tour Odette sortant des caveaux; et, suivie des chevaliers, des soldats, des étudiants et des bourgeois; elle court s'emparer de l'oriflamme, l'apporte au dauphin; il crie : « France! à moi! » les Anglais tirent l'épée... au milieu de ce tumulte Charles se meurt. A ses derniers moments il recouvre sa raison, prédit la mort honteuse de la reine, la venue de Jeanne d'Arc et la liberté de la France; le canon retentit dans le lointain...

Oui,
(dit le roi,)
de Charles l'infortuné
Il annonce les funérailles,
Et l'avénement glorieux
Qui doit à Reims couronner les batailles
De Charles le victorieux.

Les chevaliers :

Tout notre sang dans les batailles
Pour Charles le victorieux.

Le roi reprend :

Ouvrez vos rangs... ô mes aïeux!
En bénissant mon fils, je vous rejoins, j'expire...

Il tombe dans les bras d'Odette et des chevaliers qui l'entourent; le dauphin se jette sur son corps et le couvre de baisers.

En ce moment Dunois crie : « Le roi n'est plus! » Les chevaliers et le peuple répondent : « Vive le roi! » « Ses prédictions s'accompliraient-elles! » dit en pâlissant la coupable Isabeau. « Que ce nouveau roi ose donc me disputer l'empire, » s'écrie Bedfort. Le dauphin, devenu Charles VII, se relève, saisit l'épée d'un des siens et s'écrie :

Montjoie et Saint-Denis! chevaliers, avec moi
« Jetez le cri de la délivrance,
» Et la victoire y répondra.
» Guerre aux tyrans : jamais en France,
» Jamais l'Anglais ne régnera. »

Voici, mesdemoiselles, l'analyse exacte de ce poëme; vous pouvez juger du parti que messieurs Casimir et Germain Delavigne ont tiré de cette déplorable époque de notre histoire. Il y a des situations touchantes, gracieuses et terribles, de beaux vers empreints de nobles sentiments, que la musique de M. Halévy a su reproduire avec bonheur et talent. Les décorations et la mise en scène sont dignes du sujet et dignes de notre grand opéra.

Mme J. J. Fouqueau de Pussy.

Beaux-Arts.

SALON DE 1843.

Premier article.

L'administration du Musée royal a adopté cette année une meilleure disposition pour le placement des tableaux; elle consiste à les moins entasser les uns sur les autres; dans la galerie provisoire, par exemple, il n'y en a qu'un rang, et dans la partie de la grande galerie éclairée par des fenêtres, seulement

en face du jour : de la sorte tous les tableaux sont suffisamment éclairés; mais, comme on n'a pas agrandi l'espace consacré aux expositions annuelles, il est résulté du bonheur des uns le malheur d'un grand nombre d'autres. Sur plus de deux mille ouvrages présentés au jury, mille trois cent quatre vingt-sept peintures à l'huile, miniatures et aquarelles, ont été reçues. Vous voyez quelle horrible Saint-Barthélemy de joies et d'espérances a été faite cette année! Du premier février au premier mars les inflexibles justiciers n'ont pas cessé de frapper : compositions historiques, tableaux de genre, paysages, portraits, ont été renvoyés en masse. Cela se disait tout bas dans le public, mais chacun espérait à part soi être épargné; enfin le grand jour est venu, et a détruit les châteaux en Espagne de ces intéressantes jeunes filles qui se dévouent à un travail hérissé de difficultés, de dégoûts, dans l'espoir de devenir le soutien d'une famille dont elles sont déjà la joie et la consolation.

Cependant, en y réfléchissant, on reconnaît que le jury d'examen a voulu affaiblir ses coups en les multipliant; des noms déjà célèbres, enveloppés dans la proscription, doivent détruire ce préjugé que tout tableau refusé est, par cela seul, déclaré indigne de figurer au Louvre. Les choix de cette année ont été beaucoup plus une question de nombre que de mérite : l'administration eût versé du baume sur bien des blessures si elle fût convenue qu'arrivée à un certain chiffre on avait renvoyé tout ce qui encombrait les salles d'attente.

Dieu me garde cependant de prétendre qu'un chef-d'œuvre n'eût point échappé! Jadis, au commencement du siècle, *le Marcus Sextus* de Guérin, arrivant trop tard, se fit ouvrir les portes déjà à moitié fermées; mais les tableaux comme *le Marcus Sextus* ne se présentent plus, et les peintres qui se plaignent en dehors du Louvre n'ont probablement aucun tableau de ce mérite à montrer pour justifier les accusations d'ignorance et de partialité dont ils accablent leurs juges. Contentons-nous donc de ce que l'on nous montre cette année, et commençons à examiner les œuvres des artistes qui entrent dans la carrière, et celles du petit nombre de ceux qui s'y sont déjà illustrés.

PEINTURES HISTORIQUES ET TABLEAUX D'ÉGLISE.

Mme JOSÉPHINE CALAMATTA. — *La sainte Vierge, et l'enfant Jésus bénissant l'ordre des Dominicains.*

La Vierge, assise dans une niche, tient l'enfant Jésus droit sur ses genoux; le Sauveur du monde, les bras en croix, étend ses mains sur deux groupes de bons et dignes Dominicains. N'étant pas très-versée dans l'histoire de cet ordre religieux, je ne saurais vous dire, mesdemoiselles, si cette bénédiction tient à quelque légende et si les têtes des moines sont des portraits de personnages historiques, ou si elles sont entièrement de l'invention de madame Calamatta; mais ce que je puis vous assurer, c'est qu'elles sont remarquablement belles, bien peintes, consciencieusement étudiées, d'un dessin ferme et d'un beau coloris. La Vierge a la beauté, la noblesse des Vierges de l'école italienne; elle y joint l'ineffable mansuétude qui convient à la femme élue entre toutes les femmes. L'enfant, entièrement nu, présente une belle académie, quoique les extrémités de ses membres soient un peu lourdes; mais je cherche en vain le Rédempteur du monde : la tête n'a point la divine beauté d'un Dieu fait homme, rien ne révèle sa mission; cependant elle est accomplie pour les moines qui recevaient sa bénédiction; et ce sujet, plus mystique que religieux, ne permettait pas de représenter le Jésus de la crèche, l'enfant semblable à tous les enfants.

Quoi qu'il en soit de ces critiques, ce tableau est, sans contredit, l'un des plus beaux de l'exposition. Ce que l'on dit de

la jeunesse de l'artiste, mariée seulement depuis deux ans, et qui avant d'être madame Calamatta n'avait pas touché un pinceau, donne de grandes espérances pour l'avenir et une véritable admiration pour le présent.

M. Abel de Pujol. — *Le président Achille de Harlay; les Danaïdes, grisaille.*

La ligue triomphe; Henri III, prisonnier au Louvre, n'est plus roi que de nom; les princes lorrains semblent toucher au but de leurs efforts, ils sont les maîtres du royaume. Cependant ils ne peuvent gouverner sans le secours des lois, et le duc de Guise vient le demander au président Achille de Harlay, qui le congédie par cette belle réponse : « Mon âme est à Dieu, mon cœur au roi, mon corps entre les mains des méchants... qu'on en fasse ce qu'on voudra. »

Je n'approuve pas les tableaux composés sur une phrase que l'on ne peut entendre. La peinture rend la forme, la pantomime, l'expression des sentiments qui se trahissent par le regard et le geste, mais la parole haute et sublime lui échappe; ainsi, malgré le talent consommé et incontestable de M. Abel de Pujol, il lui a été impossible de faire comprendre autrement que par la notice le dialogue de cet homme de robe et de ce grand seigneur. Cela frappe cette belle composition d'une insignifiance désespérante.

Mme Alida de Savignac.

Correspondance.

—

Tu me demandes de te faire *une revue de ce qui se passe à Paris;* vous êtes bien curieuse, mademoiselle! D'ailleurs, comment le pourrais-je? il me faudrait être penseur, rôdeur, observateur, et de ces trois mots il n'y en a qu'un qui puisse décemment former un féminin. Cependant je veux bien pour te plaire devenir observatrice; mais tu sauras peu de choses si je ne te dis que ce que j'aurai vu. Aussi je te demande la permission de deviner le reste.

— Deux heures sonnent à Notre-Dame de Lorette et à l'église Saint-Louis. Un fringant équipage s'arrête devant un hôtel de la rue de la Chaussée d'Antin : « Porte, s'il vous plaît! » crie le cocher d'une voix monotone. Une belle dame et sa jeune fille enveloppées chacune dans une *sortie de bal* en satin rose, montent lestement l'escalier. La femme de chambre, qui, après avoir lu un roman, s'était endormie auprès d'un bon feu sur le tête-à-tête de sa maîtresse, s'élance au devant d'elle. La jeune fille est fatiguée, ses fleurs sont fanées, sa robe est déchirée. Avant de partir elle croyait être la plus élégante, il y avait vingt toilettes mieux que la sienne; c'est le seul bal où elle ira de l'hiver, et pour comble de malheur elle n'a jamais trouvé un danseur qui ait eu le soin de se précautionner d'un vis-à-vis... elle n'a pas dansé! Elle se couche de mauvaise humeur, et s'endort sans avoir fait sa prière. — Le bruit des chevaux a réveillé la petite ouvrière du sixième; mais elle se rendort bien vite en rêvant à la jolie robe de mousseline de laine de soixante-quinze centimes le mètre, qu'elle vient de se faire pour danser à son bal de tous les dimanches. — Au quatrième une lampe vient de s'éteindre; une jeune fille lisait pour s'instruire; elle avait passé tout le jour occupée des soins du ménage de son père et de l'éducation de ses frères; elle se couche le cœur content, et, après avoir élevé son âme à Dieu, s'endort doucement en rêvant au bonheur de sa famille, dont elle est comme une seconde mère. — Le pas lent et égal de plusieurs chevaux annonce une ronde de nuit. — Un fiacre se traîne lourdement, regagnant sa demeure éloignée. — On entend les cris : Au secours! au voleur! à l'assassin!... personne ne bouge... des

hommes passent en fuyant et tombent dans une patrouille grise. Les corps de garde se remplissent de meurtriers, de voleurs et de vagabonds, ceux-ci trouvés couchés sur les bateaux, sous les ponts. — Trois heures sonnent : des charrettes, débouchant de toutes les barrières, se suivent à de courts intervalles, faisant sur le pavé un bruit saccadé et monotone : c'est le maraicher qui va vendre à la halle les produits de ses marais ; sa femme, assise à ses côtés, suppute déjà l'argent que le marché lui rapportera, et se propose d'en acheter des vêtements chauds pour ses petits. — Des inspecteurs du gaz, une clef à la main, vont fermer les robinets. — Des inspecteurs des lanternes vont éteindre les mèches. — La neige tombe à gros flocons. — Les chats miaulent au coin des rues. — Quatre heures sonnent : des employés de la salubrité publique, à la tête des balayeurs et des balayeuses, les dirigent sur les quais, les boulevarts, et les places publiques. Leur costume est quelque chose d'horrible et d'inexpliquable : ce sont des hommes qui portent des jupons, des tabliers de femme sur les épaules, en guise de manteau ; des femmes qui portent des bottes, des vestes d'homme par dessus leur robe ; les uns sont coiffés de chapeaux de femme, en paille ou en satin, posés sur des bonnets de coton d'une couleur inconnue ; les unes sont coiffées de chapeaux d'hommes ou de capotes de paille, posés sur des fichus troués. Souvent une plume, une fleur orne ces affreux chapeaux : tous ces êtres sont vieux ou le paraissent ; ils n'ont pas de dents, pas de cheveux ; ils exhalent une odeur de boue et d'eau-de-vie. Ces malheureux, dernière classe de la société pour la misère, les vices et l'intelligence, gagnent un franc par jour. Les insignes de l'ordre des balayeurs sont une pelle de bois passée en sautoir dans une corde qui leur cerne le corps, le manche leur bat les jambes, la pelle leur couvre le dos ; en marche, ils portent le balai sur l'épaule, le manche dans la main. Leurs fonctions sont de balayer et de former les tas de poussière, de boue, de glace ou de neige. — Cinq heures sonnent ; des inspecteurs une clef à la main vont ouvrir les robinets des bornes-fontaines : l'eau coule, les balayeurs balayent les ruisseaux jusque dans les égouts, qui vont ensuite tomber dans la rivière. — Les forgerons font retentir les enclumes. — Six heures sonnent, des hommes, une sonnette à la main, parcourent les rues pour avertir et portiers et concierges de balayer le devant de leur maison. — Les laitières arrivent dans leur charrette et se placent au coin des rues et des portes cochères. — Les diligences partent. — Les maçons se rendent à leur ouvrage. — Les porteurs de journaux les lancent sous les portes cochères ou les jettent dans les boîtes qui y sont scellées, et nous apprenons les souffrances de nos frères de la Pointe-à-Pitre morts consumés par l'incendie ou écrasés par un tremblement de terre... Mais ma pendule sonne deux heures... bonne nuit, ma chère petite ; à une autre fois la suite de mon tableau de Paris.

. . . .

. . . .

Avant de te dire bonjour, je me hâte de t'expliquer notre planche IV.

Le n° 1 est la moitié d'un col qui se brode au plumetis. Ce col tout dessiné sur belle mousseline coûte 1 franc, *à la Brodeuse.*

Le n° 2 est un semé pour bonnet de mousseline, doublé de rose, de bleu, de jaune ou de lilas.

Le n° 3 est la moitié d'un dessin de bonnet d'enfant. Ce dessin se continue et se brode au plumetis sur mousseline.

Le n° 4 est le fond de ce bonnet.

Tout dessiné sur belle mousseline, ce bonnet coûte 1 fr. 50 cent., au coin de la place Vendôme.

Le n° 5 est le dessin d'une bande de tapisserie pour chaise, fauteuil et coussin ; le canevas doit produire 12 centimètres de large ; pour descente de lit, devant de che-

minée, ou pour encadrement de portières et de rideaux, le canevas doit produire 20 centimètres de large. Les bandes de velours doivent être grenat et larges comme la bordure. Ce dessin vient de chez madame Chardin.

Le n° 6, ce sontcles signes qui représentent les couleurs.

A présent parlons modes.

Le n° 7 est la moitié d'un dos qui du bas se termine en pointe.

La ligne pleine, qui va du chiffre 13 au chiffre 19, indique où doit s'arrêter ce dos si tu veux un corsage découvert.

Le n° 8 est la moitié du devant; je te ferai observer que ce devant, ne formant pas assez la pointe, tu le tailleras un peu plus long du milieu, de manière à ce qu'il remonte en mourant jusqu'à la ligne où se trouve le chiffre 2. La ligne pleine, qui va du chiffre 18 au chiffre 22, indique où doit s'arrêter ce devant si tu veux un corsage découvert. L'un et l'autre de ces corsages se lacent par derrière.

Le n° 9 est la moitié du devant de la robe de taffetas écossais.

Le n° 10 est la moitié du dos. Ce corsage s'ouvre sur la poitrine.

Le n° 12 est la moitié de la manche de ce corsage.

Le n° 11 est à la fois le modèle de la manche de dessous et le modèle de la manche de la robe de mousseline.

Je ne te donne pas de patron du corsage de cette robe; ce corsage se compose de morceaux de mousseline taillés droits du haut, ayant trois fois la largeur de la poitrine et deux fois celle du dos. Il se termine du haut sous un entre-deux; l'épaulière est détachée du corsage: c'est un morceau de mousseline d'un carré long monté sous un entre-deux. La manche de mousseline est garnie aussi du bas d'un entre-deux; à tous ces entre-deux on ajoute une dentelle à peine froncée. La robe de dessous est en gros-de-Naples blanc; sa petite manche est ornée d'un bouillon d'étoffe pareille; la ceinture, en gros-de-Naples de la même couleur, est nouée derrière et pend en longs bouts effilés du bas.

Les chapeaux de paille sont à peu près semblables à ceux de l'année dernière; seulement on les garnit sur la tête (au bas de la forme) d'une demi-couronne de violettes, de deux branches de lilas, ou d'une ruche double en ruban de gros-de-Naples à raies de velours bleu, jaune, ou pistache; les chapeaux sont un peu plus élevés de passe, les tours de tête en ruban se font un peu plus longs, car ils se placent un peu plus haut.

L'écossais est en faveur; on le porte en soie, en mousseline de coton, en mousseline de laine, en jaconas... Tout est à carreaux.

Je crois que, sauf meilleur avis, voilà comme je voudrais être mise si j'allais à deux bals : la première fois, comme notre figurine; la seconde, je voudrais avoir une robe de tarlatane rose, avec un simple ourlet, le corsage sur les modèles n°s 7, 8 et 11, décolleté; les cheveux en bandeaux plats couvrant les oreilles, et trois roses naturelles, ou trois bouquets de violettes, montés en guirlande, placés derrière, des deux côtés de ma tresse, et retombant près de l'oreille. Un fichu de tulle formé d'un morceau carré, arrondi sur le dos, comme le fichu *à la Marie-Antoinette* de la planche III, froncé autour du cou, et retiré par trois pattes de tulle placées, une au milieu du dos, les deux autres de chaque côté sur les épaules, pour y cacher les pinces faites afin de dégager le cou.

Si j'allais faire deux visites dans la même maison, la première fois je voudrais être mise comme notre figurine, ma capote à coulisse serait en gros-de-Naples blanc, ornée d'un tour de tête de ruban bleu, et mon écharpe en pout-de-soie noire; la seconde fois j'aurais une robe de mousseline de laine blanche, à raies bois, le corsage fait aussi sur les modèles n°s 9, 10, 12, et la jupe ornée des trois plis de la robe de mousseline; j'aurais a mail de gros-de-Naples noir garni d'un

ruban noir, plissé *à la bonne femme*, c'est-à-dire avec deux têtes; un chapeau de paille jaune, orné d'un ruban de gros-de-Naples gros-vert ou gros-bleu, passant simplement en croix sur la forme, et de longs tire-bouchons blonds qui n'ont pas besoin de tour-de-tête.

Mais c'est assez causer modes; j'ai d'ailleurs de grosses bêtises à te dire avant de finir ma lettre.

Quelles sont les femmes les plus légères? — *Celles de tulle.*

Quand le dos d'un bûcheron peut-il servir à retourner la salade? — Quand il est *couvert de bois.*

Quel est le vin le plus utile aux marins? — Le vin de Champagne, parce qu'il fournit le plus de *mousse.*

Adieu. Aime-moi toujours.

J. J.

Éphémérides.

Avril, quatrième mois de l'année, suivant le calcul ordinaire. C'était le second mois de l'ancienne année romaine, c'est-à-dire de l'année de Romulus, qui commençait par mars et qui avait dix mois. Numa ajouta à cette année les deux mois de janvier et février, et le mois d'avril se trouva alors le quatrième.

Ce mot vient du latin *aprilis*, d'*aperio*, j'ouvre, à cause que dans ce mois la terre commence à ouvrir son sein pour la production des végétaux.

Dans ce mois le soleil parcourt le signe du Taureau, ou pour parler plus exactement le soleil entre au signe du Taureau vers le 20 avril et parcourt ce signe jusqu'au 20 mai environ; c'est-à-dire que la terre parcourt alors réellement le signe du Scorpion opposé à celui du Taureau.

2 avril 1306, mort de Jeanne de Navarre, reine de France.

Cette princesse, née en 1270, était fille et unique héritière de Henri Ier, roi de Navarre et comte de Champagne. A l'âge de quatorze ans elle épousa Philippe le Bel, roi de France; mais du consentement de ce monarque, elle conserva l'administration de ses états. Dans les guerres qu'elle eut à soutenir pour en repousser l'invasion, l'avantage lui demeura toujours. En 1297, ayant fait prisonnier le comte de Bar, elle l'amena à Paris, et ne lui rendit la liberté qu'à condition qu'il se reconnaîtrait son vassal.

La prudence de Jeanne égalait son courage; elle siégeait dans le conseil à côté de son royal époux, et il n'était pas rare de la voir ramener à son opinion des vieillards blanchis dans la pratique des affaires. Les regrets sincères de ses sujets la suivirent dans la tombe. Avant d'y descendre elle avait laissé son nom à un établissement célèbre par le nombre d'hommes distingués qui en sortirent, le collége de Navarre, qu'elle avait fondé à Paris. Dans la Navarre elle avait fondé une ville qui prit le nom de Puerte-la-Reyna.

Suivant le véridique Mézerai: « Cette » princesse tenait tout le monde enchaîné » par les yeux, par les oreilles, par le cœur; » étant également belle, éloquente, généreuse et libérale. »

Mosaïque.

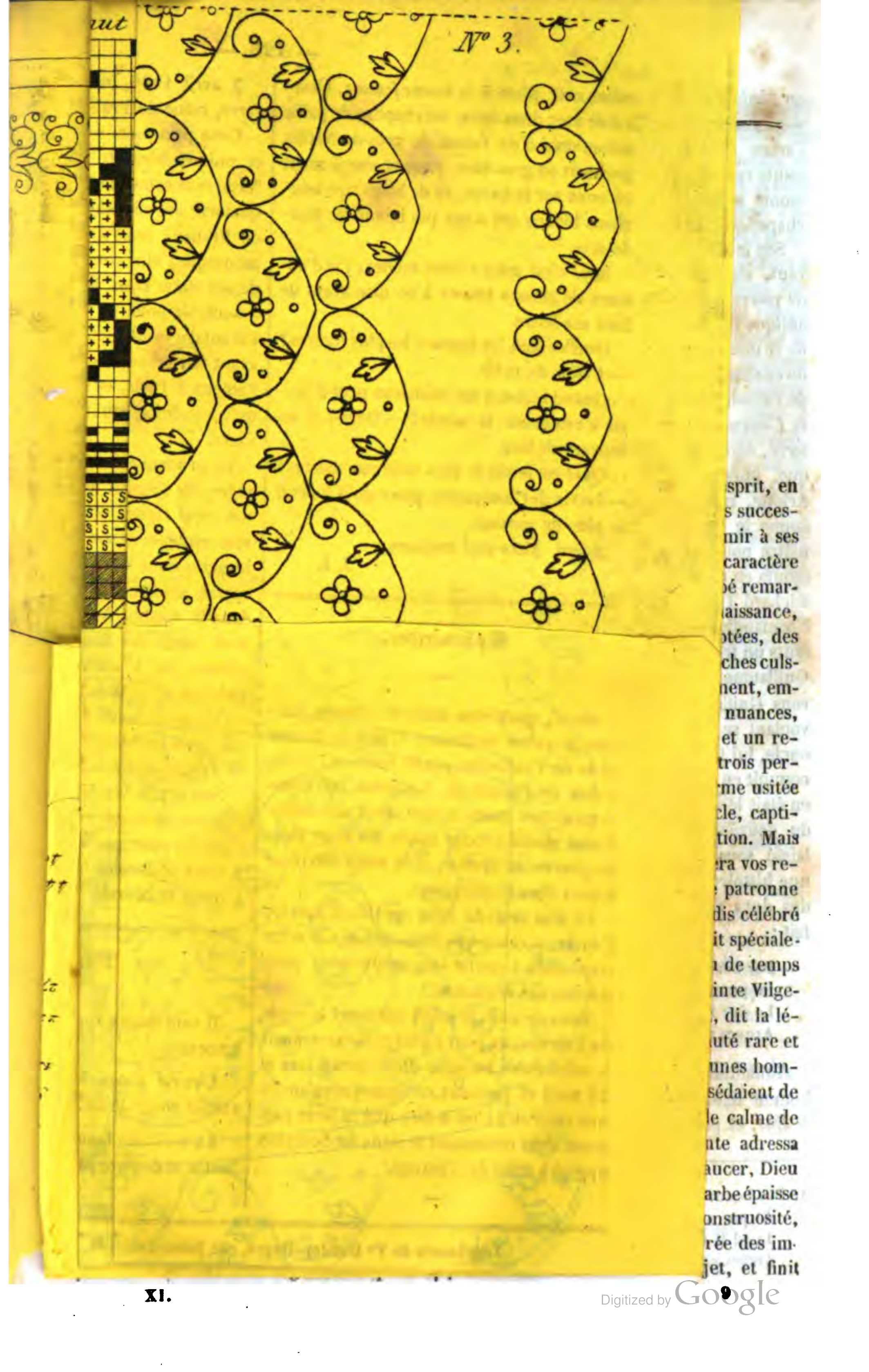
Il vaut mieux apprendre tard que rester ignorant. SOCRATE.

L'envie ronge les envieux comme la rouille ronge le fer. ANTISTHÈNE.

La véritable faute est de commettre des fautes et de ne se pas corriger.

CONFUCIUS.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



sprit, en
s succes-
mir à ses
caractère
bé remar-
aissance,
otées, des
ches culs-
nent, em-
nuances,
et un re-
trois per-
me usitée
cle, capti-
tion. Mais
ra vos re-
patronne
dis célébré
it spéciale-
de temps
inte Vilge-
, dit la lé-
uté rare et
unes hom-
sédaient de
le calme de
nte adressa
aucer, Dieu
arbe épaisse
onstruosité,
rée des im-
jet, et finit

ruban
à-dire
jaune,
gros-ve
en croi
chons l
de-tête.
Mais
leurs de
finir ma
Quell
— *Celle*
Quan
vir à ret
couvert
Quel
—Le vin
le plus d
Adieu.

Avril,
vant le c
mois de
à-dire de
mençait p
Numa ajo
de janvier
trouva alo
Ce mot
j'ouvre, à
commence
duction de
Dans ce
du Taureau
le soleil en
20 avril et
mai enviro
court alors
opposé à ce

MAI 1843. — N° V. — ONZIÈME ANNÉE, 3e SÉRIE.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Le Château d'Arques.

Arques, jadis ville importante, aujourd'hui simple commune, est un gracieux petit village construit en amphithéâtre sur une pente assez douce, adossé contre des falaises et des bois, auprès de coteaux baignés d'eaux vives et de plaines verdissantes. Vous diriez au premier abord un groupe de fabriques du Poussin ou quelque paysage antique. Outre son site, ce qui contribue à lui donner quelque analogie avec les *villas* italiennes, c'est la physionomie des pignons qui décorent ses nombreuses maisons du moyen âge, découpés en gradins de chaque côté de la façade. Le monument le plus considérable que cette ville ait conservé de son ancienne splendeur est son église; une charmante église de village, grise, dentelée, et dressant sa tour antique et vénérable au milieu de tous les débris qu'elle a vus naître et périr. La terre bénie du cimetière l'entoure comme une île, et l'on ne peut aborder le seuil de l'église sans que de graves pensées vous montent à l'esprit, en songeant à ces flots de générations successives qui sont venues là s'endormir à ses pieds. Si vous étiez antiquaire, le caractère religieux de l'architecture, un jubé remarquable, de l'extrême fin de la renaissance, des boiseries délicieusement sculptées, des piscines du seizième siècle et de riches culs-de-lampes, le tout, malheureusement, empâté de badigeons de plusieurs nuances, enfin quelques restes de vitraux et un retable d'albâtre représentant les trois personnes de la Trinité sous une forme usitée d'ordinaire avant le seizième siècle, captiveraient tout d'abord votre attention. Mais ce qui, plus probablement, attirera vos regards, c'est l'image d'une sainte patronne dont le culte, purement local, jadis célébré dans une petite église qui lui était spécialement consacrée, a été depuis peu de temps transporté à cette paroisse. Sainte Vilgeforte, car tel est son nom, était, dit la légende, une jeune fille d'une beauté rare et craignant Dieu; une foule de jeunes hommes, épris de ses charmes, l'obsédaient de leurs hommages et troublaient le calme de ses divines aspirations. La sainte adressa ses prières à Dieu; pour les exaucer, Dieu lui fit croître sur le visage une barbe épaisse et noire, et grâces à cette monstruosité, sainte Vilgeforte se trouva délivrée des importunités dont elle était l'objet, et finit

en confessant la foi dans le martyre. C'est sous ces traits, attachée par des cordes à l'arbre d'une croix, que vous verrez la sainte représentée dans le tableau qui surmonte son autel et qui décore une des chapelles de l'église.

Sur le sommet du village d'Arques, s'élèvent, ainsi qu'une gigantesque couronne de pierres, les ruines majestueuses de son antique château. La construction primitive de ce manoir remonte à la première moitié du onzième siècle. Guillaume *le Bâtard*, fils de l'illustre duc de Normandie Guillaume *le Conquérant*, qui devint roi d'Angleterre, était né, comme son surnom l'indique, hors mariage. Il avait pour mère Arlette, une bourgeoise de Falaise : Guillaume le Conquérant l'ayant fait reconnaître pour son fils et son successeur, il monta en effet après lui sur le trône ducal. Richard II, son aïeul, également duc de Normandie, avait laissé entre autres enfants un troisième fils, Guillaume, oncle de Guillaume le Bâtard, et que nous nommerons Guillaume d'Arques. Le jeune duc, voulant se concilier l'attachement de son oncle, lui fit don du comté de Talou et lui commit en fief la châtellenie d'Arques, qui en était le chef-lieu. Un poëte chroniqueur du douzième siècle, Robert Wace, qui a laissé sous le titre de *Roman du Rou*, une histoire en vers extrêmement curieuse des ducs de Normandie, raconte ainsi le fait :

> Par honneur pour sa parenté
> Et pour avoir sa féauté,
> Le duc lui a en fief donné,
> Arques et Talou la Comté (1).

Guillaume d'Arques le reçut, devint son homme lige, fit serment de féal, mais *peu le tint*, et pour tendre un piége à son seigneur, il fit construire au-dessus d'Arques une forteresse (1).

En effet, le vassal félon, refusant de subir le joug d'un prince dont la naissance était entachée d'illégitimité, n'eut pas plus tôt reçu l'investiture, qu'il fit fortifier son manoir, et se confiant dans l'épaisseur de ses murailles, s'allia au roi de France, se révolta contre son suzerain et se déclara indépendant. Le duc Guillaume, informé de cette rébellion, accourut en toute hâte en jurant de la punir. Il tint parole, et le comte de Talou, affamé par un siége opiniâtre, fut réduit à capituler et finit par se rendre à la discrétion du vainqueur.

Ceci se passait en 1053. A quelque temps de là (selon toute vraisemblance), nous retrouvons au château d'Arques le théâtre d'une des scènes les plus dramatiques et les plus curieuses de la poésie historique de nos pères. L'histoire vient de nous apprendre la félonie et le châtiment de Guillaume d'Arques : la légende, avec son fonds de vérité, avec son fonds moral et artistique, va nous raconter l'aventure de Robert le Diable ; et qui ne connaît, au moins de nom, ce personnage fameux dont la vie *terrible et merveilleuse* est chantée depuis huit siècles dans toutes les langues, par les poëtes populaires de toute l'Europe ?

Nous allons à notre tour vous raconter, mesdemoiselles, cette épopée antique, en discernant la part de vérité que lui prêtèrent les faits et la part de fictions qu'y joignit l'imagination des trouvères. Donc, à une époque reculée, mais que la légende ne détermine pas d'une manière précise, *jadis régnait en Normandie* un duc nommé Aubert, dont la femme s'appelait Yde. Pendant de longues années, au grand désespoir de la duchesse, leur union était restée stérile.

---

(1) Pur honur de sun parenté
Et pur aveir sa feelté,
Li ad li dus en fieu doné
Arches et Taillou li conté.

(1) Il le reçu, si huem devint
Feelté fist... *mais poi la tint*. —
Pur dangier fere à sun seignur
Fist desus Arches une tur...

Enfin, un fils leur naquit; il fut appelé Robert. L'enfant dès qu'il vint au monde était *aussi beau que le jour*. Le poëte du douzième siècle, auteur du roman de *Robert le Diable*, raconte ainsi l'enfance de son héros :

Nuit et jour il pleure, il crie, il brait,
Pour prendre sa nourriture et se laisser allaiter.
Il ne se relâche pas de son mauvais caractère,
Mais hurle, brait et crie de toutes ses forces.
. . . .
Toujours méchant et en colère,
Il ne fait que regimber des pieds.
Et quand on voulait allaiter le petit garnement,
Il mordait sans cesse sa nourrice.
Toujours pleure, toujours rechigne.
Il n'est heureux que quand il se débat méchamment (1).

A quinze ans, c'était le plus robuste et le mieux fait de tous les jeunes hommes de la contrée; mais nul aussi ne l'égalait en débordements et en violences. Après mille excès, il avait fini par se retirer dans une forêt voisine de Rouen ; et là, associé à une bande de brigands, il détroussait et tuait les pèlerins, les voyageurs, et causait toutes sortes de désastres. Le duc, honteux et désespéré d'avoir donné le jour à un pareil monstre, ne souhaitait plus que de le faire prendre vif et de *le noyer*. Sa mère cependant (le cœur des mères est une source inépuisable d'amour et de tendresse !) ouvrit à son époux le conseil de tenter un dernier remède, en lui conférant le grade de chevalier. Le titre de chevalier, au moyen âge, était une sorte de sacrement, et la dame espérait qu'il exercerait sur son fils une action salutaire. Robert en effet se rendit cette fois à l'invitation de son père, et reçut au milieu d'une grande pompe l'ordre de chevalerie. Selon l'usage, des joutes guerrières suivirent la cérémonie ; et tous les assistants, Robert à leur tête, se rendirent au Mont-Saint-Michel en Bretagne, où se trouvèrent réunis bon nombre de vaillants gentilshommes et où se donna un rude tournoi. Le nouveau chevalier y déploya sa force et son courage accoutumés ; mais il s'emporta aussi à toutes ses violences, à toutes ses cruautés, et répandit de nouveau autour de lui la haine et la terreur ; puis, abandonné de tous, il se mit à errer devant lui.

Cependant le duc et la duchesse étaient venus tenir leur cour au château d'Arques. Robert arriva bientôt dans ces parages. A peu de distance de la ville (c'était une ville alors) se trouvait une abbaye de femmes,

Où il y avait soixante religieuses,
Robert en tua de ses mains
Plus de cinquante, des plus belles,
. . . .
Puis il prend le feu, le met partout,
Et incendie le dortoir et les communs :
C'était le diable qui le faisait agir ainsi (1).

Après ce nouveau forfait, il se dirige vers le château. Le duc était absent ; tout fuit à l'approche de Robert ; il regarde à gauche et à droite ; il appelle son écuyer... Le désert l'environne. Cependant un sentiment inconnu a pénétré dans l'âme de Robert... Hors de lui, l'épée nue à la main, il entre en demandant sa mère. La du-

(1) Nuit et jor et crie et braie.
Por paistre ne por alaitier
Ne volt sa crualté laissier,
Ains hule et brait et forment crie.
. . . .
Tous tans est il fel et iriés
Et regibe tondis les piés.
Et quant li malfès alaitoit
Sa noriche, tous tans mordoit :
Tous tans hule, tous tans resquinge ;
Jà n'est aise s'il ne winge.
(Manuscrit de la Bibliothèque royale.)

(1) Où il y avoit LX nonains,
Robert en ochist de ses mains
Plus de L des plus beles.
. . . .
Puis prend le feu, partout le rue,
Si art le dortor et les estables ;
Si con li fist faire diables.

chesse apparaît éplorée. « Ma mère, lui dit-il, l'univers entier me redoute et me fuit comme un lépreux, comme un fléau... Je suis souillé, je suis maudit; une force occulte me possède, m'agite, arme mon bras et le pousse de crime en crime. Une fatalité mystérieuse pèse sur moi depuis que vous m'avez mis sur cette terre... il y a là un horrible secret : parlez! dites-le-moi sur l'heure! » Tremblante, éperdue, sa mère l'écoute et ne lui répond pas... « Parlez, ma mère! parlez, dit-il en lui brandissant le glaive sur sa tête, ou *j'abreuve cette épée dans votre cervelle* (1)! — Eh bien! répond la duchesse, ce mystère, beau fils, je vais vous le révéler... Sachez donc qu'après avoir épousé le duc votre père, le Seigneur laissa longtemps notre union sans postérité. Vainement j'adressais à Dieu de ferventes oraisons, le suppliant de m'accorder un fils; renonçant enfin à le fatiguer de mes prières inutiles, j'eus le malheur de me tourner vers une autre puissance... je conjurai le démon! et j'osai, s'il exauçait le plus ardent de mes souhaits, lui vouer le fruit qui sortirait de mes entrailles... Ce jour-là... je devins mère... et vous êtes mon fils... Voilà le secret de votre destinée. »

A ces mots, Robert se sent inondé de douleur et de honte; des torrents de larmes s'échappent de ses yeux et coulent sur son beau visage (2). « Hélas! dit-il, il ne me reste plus qu'à vaincre le génie du mal, qui me poursuit, et à tenter de fléchir le courroux du ciel par une vie d'œuvres pieuses et de pénitence. Adieu, ma mère! »

Là-dessus il partit, se rendit à Rome, et après une suite d'expiations, d'actes d'humilité, de hauts faits entrepris pour la gloire de Dieu, il finit, selon quelques-uns, par épouser la fille de l'empereur d'Allemagne; mais selon une autre version qui n'est pas moins conforme à l'esprit profond des moralistes du moyen âge, il met le comble à ses sacrifices volontaires en refusant de l'épouser, se fait ermite, et termine son existence par la mort des bienheureux. On le retrouve en effet à ce titre dans le culte de nos aïeux, et Robert le Diable figure sous le nom de saint Robert au martyrologe des croyances populaires de la Normandie.

La science a longtemps cherché quel pouvait être le personnage historique qui fournit à cette légende le héros dont nous venons d'esquisser le portrait; un homme de goût et d'érudition dont s'honore cette province si littéraire, M. Achille Deville, directeur du musée de Rouen, s'est efforcé de prouver d'une manière qui nous semble plausible que le fond qui donna lieu à cette œuvre d'imagination est vrai, et que ce personnage n'est autre que *Robert Courtes-Heuses* ou *Courtes-Bottes*, l'un des fils de Guillaume le Conquérant.

Tant que dura la dynastie des ducs de Normandie, la place importante d'Arques fut maintes fois disputée par la bravoure des ducs et par celle de leurs ennemis. En 1204, elle tomba, avec toute la province, au pouvoir de Philippe-Auguste.

Sous la domination des rois de France, Arques déchut progressivement de sa grandeur. Les éléments eux-mêmes venant se conjurer avec les destinées politiques, la mer, qui jadis baignait ses murs et en faisait un port, s'éloigna peu à peu.

Toutefois Arques devait ajouter une dernière page, une page illustre, à son histoire. Après la mort de Henri III, le vœu de la Providence en forçant Henri IV à

---

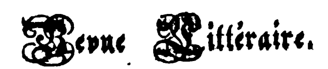
(1) Ceste epée tranchante et bele,
Feraie boivre en vo cervelle.

(2) Quant Robert l'ot (l'entendit) si ot grant ire
....
A grant deul moult et a grant honte
Il en pleure moult tenrement
L'ewe (l'eau) li file espessement
Des ieux tout contre val la fache
Qu'il avoit plus clere que glache.
....

conquérir son sceptre, lui fournissait l'occasion de déployer les talents et les qualités héroïques qui devaient lui valoir ce baptême d'amour dont le peuple a sacré un bien petit nombre de rois. Paris était au duc de Mayenne ; Dieppe avait reconnu le roi, et par ce port il attendait des secours d'Angleterre ; le château d'Arques était également en sa puissance. Henri résolut de se porter sur ce point. Le duc de Mayenne s'y rendit de son côté avec des forces supérieures pour le chasser de ce poste important. Une première tentative sur Dieppe fut repoussée avec vigueur et succès par les royalistes. Une seconde attaque dirigée vers le Polet ne fut pas plus heureuse pour la Ligue. Enfin, le 21 septembre 1589, entre le village et le château d'Arques, le hameau de Martin-l'Église et la côte où se trouvait la Maladrerie, une rencontre des deux partis eut lieu. Les forces du roi s'élevaient à sept ou huit mille hommes au plus ; Mayenne en avait trente mille. Il s'avançait avec assurance ; déjà la duchesse de Montpensier, avec quelques fougueux partisans de la Ligue, avait loué des fenêtres à Saint-Denis pour voir passer le *Béarnais,* que le duc promettait de leur envoyer à pied et les mains garrottées. La bataille s'engage dès le matin, par le brouillard et une pluie fine. A la première charge, le comte d'Auvergne, qui n'avait alors que quatorze ans, se trouvait en avant de l'armée royale ; Sagonne, capitaine ligueur, s'avance en lui criant : *Le fouet, le fouet, petit garçon ;* et pique droit sur son cheval, qu'il perce de son estoc ; mais le *petit garçon* tue le comte d'Auvergne et enfonce son escadron. Peu de temps après, le comte de Belin, autre chef ligueur, est fait prisonnier ; on l'amène au roi. Henri le reçoit en l'embrassant ; et comme le capitaine s'étonnait de ce que le roi eût affronté les chances du combat avec si peu de soldats : « Belin, lui dit le Béarnais, vous ne les voyez pas tous ; car vous n'y comptez pas Dieu et le bon droit qui m'assistent ! » Cependant, à quelques heures de là, une trahison faillit compromettre la fortune du prince. Des lansquenets ligueurs s'approchant du retranchement de la Maladrerie, se présentent en jetant leurs armes et criant : « Vive le roi ! » Les royalistes, trompés par cette ruse, les laissent entrer ; alors ils relèvent leurs armes et s'en servent pour égorger ceux qui les avaient accueillis. Mais par bonheur un renfort de braves Dieppois vient se joindre au poste supris et extermine les traîtres ; la bataille se continue sur d'autres points plus rapprochés du village ; le canon du château ouvre de larges trouées dans les rangs pressés des ligueurs ; le brouillard se dissipe, un soleil radieux paraît... c'était le soleil de la victoire !... Les troupes de Mayenne battaient en retraite, et le chef de la Ligue laissait au roi le champ de bataille, sur lequel on prétend que le soir même il écrivit cette phrase célèbre : « Pends-toi, brave Crillon ; nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas ! »

Depuis ces temps glorieux, l'industrie, plus d'une fois ennemie de l'art, sollicita au commencement du dix-huitième siècle et obtint la permission de démolir le vieux palais. A partir de cette époque (c'est-à-dire vers 1753), les mains rapaces de l'intérêt privé ne cessèrent de le dépouiller pierre à pierre. Enfin, en 1836, ses dernières ruines allaient être adjugées à la bande noire, quand une femme, dont nous oserons citer le nom avec éloge, madame Reiset, veuve d'un receveur général du département, acheta ce qui était resté debout du château d'Arques, pour le soustraire aux atteintes des démolisseurs.

A. Vallet de Viriville.



Tableaux d'Histoire universelle, par MM. Leclerc aîné et Leclerc jeune, chez Jules Renouard, libraire, 6, rue de Tournon.

L'étude de l'histoire, telle qu'elle est enseignée, nous semble incomplète : les divisions, nécessaires d'ailleurs, qui y sont introduites, amènent inévitablement un défaut d'unité et de lien dans les connaissances acquises ; mais la difficulté de s'écarter des règles consacrées par un long usage, et l'insuffisance d'ouvrages conçus dans une forme nouvelle, qui pussent servir de guide pour rassembler les notions historiques, arrêtaient ce complément d'instruction. C'est pour remplir cette lacune que MM. Leclerc viennent de publier les *tableaux d'Histoire universelle.* Ces tableaux se divisent en trois parties :

La première comprend l'histoire ancienne, depuis la création du monde jusqu'au partage définitif de l'empire romain ;

La seconde comprend l'histoire du moyen âge jusqu'à la prise de Constantinople,

Et la troisième, l'histoire moderne jusqu'à nos jours.

Des divisions secondaires fixent l'esprit sur les événements généraux dont l'influence s'est étendue à tous les peuples, et qui donnent naissance à autant de périodes autour desquelles viennent se grouper, avec les siècles et les années, les événements particuliers à chaque nation. C'est ainsi que l'histoire ancienne est partagée en six grandes époques :

1° La création ;
2° Le déluge ;
3° Les Olympiades ;
4° Les guerres médiques ;
5° La mort d'Alexandre ;
6° L'avénement d'Auguste.

L'histoire de chaque peuple est exposée dans une colonne séparée et se distingue par une couleur particulière : une colonne spéciale est réservée aux personnages célèbres qui ont illustré leur siècle, comme poëtes, philosophes, orateurs, historiens, savants et artistes.

Ces *tableaux* présentent un résumé chronologique et synchronique de l'histoire universelle : ils servent à compléter et résumer les études faites en détail de cette science; ils guident dans la lecture des ouvrages historiques plus longs et plus importants auxquels ils servent comme de table des matières. De plus, ces tableaux synoptiques aident à saisir l'ensemble des faits : par exemple, il ne vous sera plus difficile, mesdemoiselles, de suivre les partages successifs qu'a subis le royaume de Clovis échu à ses fils et à ses petits-fils ; les *tableaux d'Histoire universelle* rattachent et comparent les histoires des divers pays nés de ces démembrements ; et, juxtaposant les événements particuliers à l'histoire de chaque état, vous en faciliteront l'étude par les yeux, et aideront en même temps au travail de votre intelligence et de votre mémoire.

AYMAR DE LA PERRIÈRE.

Littérature Étrangère.

THE BEGGAR'S PETITION.

Pity the sorrows of a poor old man,
Whose trembling limbs have borne him to [your door,

LA PRIÈRE DU PAUVRE.

Ayez pitié d'un pauvre vieillard qui s'est traîné sur ses membres tremblants jusqu'à

Whose days are dwindled to the shortest span;
  Oh! give relief, and heaven will bless your [store.

These totter'd clothes my poverty bespeak,
  These hoary locks proclaim my lengthen'd [years,
And many a furrow in my grief-worn cheek
  Has been the channel to a flood of tears.

Yon house, erected on the rising ground,
  With tempting aspect drew me from my road;
For plenty there a residence has found,
  And grandeur a magnificent abode.

Hard is the fate of the infirm and poor!
  Here, as I craved a morsel of their bread,
A pamper'd menial drove me from the door,
  To seek a shelter in an humbler shed.

Oh! take me to your hospitable dome!
  Keen blows the wind, and piercing is the cold!
Short is my passage to the friendly tomb,
  For I am poor and miserably old.

Should I reveal the sources of my grief,
  If soft humanity e'er touch'd your breast,
Your hands would not withhold the kind relief,
  And tears of pity would not be represt.

Heaven sends misfortunes; why should we [repine?
  'Tis heaven has brought me to the state you [see;
And your condition may be soon like mine,
  The child of sorrow and of misery.

A little farm was my paternal lot,
  Then like the lark I sprightly hail'd the morn;
But ah! oppression forced me from my cot;
  My cattle died, and blighted was my corn.

My daughter, once the comfort of my age,
  Lured by a villain from her native home,
Is cast, abandon'd, on the world's wide stage,
  And doom'd in scanty poverty to roam.
My tender wife, sweet soother of my care!
  Struck with sad anguish at the stern decree,
Fell, ling'ring fell, a victim to despair,
  And left the world to wretchedness and me.
Pity the sorrows of a poor old man,
  Whose trembling limbs have borne him to [your door;
Whose days are dwindled to the shortest span;
  Oh! give relief, and heaven will bless your [store.

Woss.

votre porte. Il n'a plus que peu de jours à vivre. Venez à son secours, et le ciel vous bénira.

Ces vêtements en haillons attestent ma pauvreté, ces cheveux blancs proclament le nombre de mes ans, et plus d'une ride creusée sur ma joue a servi de canal à un torrent de larmes.

Voyez là-bas cette maison qui s'élève sur le coteau; son brillant aspect m'a détourné de ma route; car c'est le magnifique asile de la richesse et de la grandeur.

Oh! combien est cruelle la destinée du pauvre infirme! Quand j'y demandai un morceau de pain, un valet galonné me chassa. J'allai chercher abri un abri sous un toit plus modeste.

Recevez-moi dans votre demeure hospitalière! Le vent est vif, le froid est piquant, et je n'ai plus que peu de pas à faire pour descendre dans la tombe qui m'appelle, car je suis bien pauvre, bien vieux, bien misérable.

Si je vous disais la source de mes maux, et si l'humanité a jamais fait battre votre cœur, vos mains ne pourraient me refuser la bienfaisante aumône, et vos yeux des larmes de pitié.

Puisque c'est le ciel qui nous envoie les infortunes, pourquoi murmurer? C'est le ciel qui m'a plongé dans l'état où vous me voyez, et bientôt peut-être vous-même, partageant mon sort, vous deviendrez l'enfant du chagrin et de la misère.

J'avais pour patrimoine une petite ferme; alors, comme l'alouette matinale, je saluais l'aurore; mais, hélas! l'oppression m'a fait sortir de ma chaumière, mes troupeaux sont morts et mes moissons détruites.

Ma fille, autrefois la consolation de ma vie, trompée par un misérable, a quitté le toit paternel. Elle est aujourd'hui pauvre, abandonnée et sans soutien dans le grand désert du monde.

Mon épouse bien-aimée, dont la tendresse allégeait mes jours, accablée par ce coup funeste, languit et tomba victime de son désespoir. Elle m'a laissé seul au monde avec mon malheur.

Ayez pitié de la misère d'un pauvre vieillard qui s'est traîné sur ses membres tremblants jusqu'à votre porte. Il n'a plus que peu de jours à vivre. Venez à son secours, et le ciel vous bénira.

Éducation.

Une Mineure.

I.

« Mon cher tuteur, je viens vous consulter, » dit une jeune fille entrant étourdiment chez M. Lemoine, habitant le troisième étage d'une maison de la rue Richelieu.

— Ma chère pupille, vous faites bien de venir me demander mes conseils; car M. d'Herbingen, votre père et moi, élevés dans le même collége, ne nous sommes quittés que le jour où la mort est venue nous séparer... vous aviez deux ans; votre mère étant morte le jour de votre naissance, vous vous trouviez orpheline, et je peux dire, ma chère Antoinette, que je vous ai servi de père et de mère... avec l'aide de cette bonne Geneviève qui vous a nourrie.

— Aussi je vous aime de tout mon cœur, répondit la jeune fille, serrant dans ses petites mains blanches les mains ridées du vieillard. Mais voici ce dont il s'agit. Ma marraine, madame de Breteuil, m'écrit de Nantes qu'elle veut me faire cadeau pour le 15 janvier 1830, jour de ma fête, d'une parure en perles du prix de 10,000 francs; mais que si j'aime mieux autre chose... de le lui écrire.

— Demandez autre chose, mademoiselle.

— Mais quoi... mon cher tuteur?

— L'argent de cette parure; je ne vois rien de mieux que de l'argent.

De l'argent, de l'argent!... et que voulez-vous que j'en fasse?

— Quelle demande! et qu'on voit bien que vous êtes une jeune fille de quinze ans! L'argent, mademoiselle, on le place sur hypothèque, ce qui rapporte 5 pour 100, ou bien on achète des rentes sur l'état, ce qui rapporte la même chose: 10,000 francs, placés à 5 pour cent, produisent par an 500 francs, ce qui, accumulé pendant six ans, ferait, à l'époque de votre majorité, 3,000 francs; encore je ne compte pas les intérêts des intérêts. Ces 3,000 francs, ajoutés aux 10,000 francs du capital augmenteraient votre fortune de 650 francs de rente... »

Un éclat de rire interrompit les calculs du tuteur.

« Et quand j'aurai ces 650 francs je serai bien plus heureuse que si je n'avais que les 150,000 francs que je possède... n'est-il pas vrai?

— Eh bien, soit! vous ne les placerez pas; mais demandez-les toujours; vous les garderez dans votre secrétaire.

— Je ne sais pas ce que c'est que garder de l'argent dans un secrétaire, répondit la jeune fille.

— Vous les tiendrez en réserve, et s'il se présente l'occasion d'obliger une amie...

— Est-ce que mes amies ont jamais besoin d'argent?...

— On fait des aumônes...

— L'argent que vous me donnez pour les pauvres me suffit, et au delà, mon bon tuteur; aussi je vais dire à ma marraine de m'envoyer la parure... Précisément le 15, vous me donnez un bal pour ma fête; et des perles fines, c'est simple, c'est riche, c'est de bon goût, et ça blanchit la peau.

— Si vous n'en vouliez faire qu'à votre tête, pourquoi donc me demander conseil? lui dit M. Lemoine avec un ton de reproche.

— C'était pour la forme: n'êtes-vous pas mon tuteur, et ne dois-je pas tout vous dire? répondit-elle en lui faisant une gracieuse révérence.

— Songez qu'il est bon de garder de l'argent à sa disposition... qu'on peut en avoir besoin... répéta monsieur Lemoine, reconduisant la jeune fille.

— Bah! est-ce qu'on a jamais besoin

d'argent? » répondit l'heureuse et riche héritière en glissant si légèrement sur l'escalier qui descendait chez elle, qu'on aurait dit que ses petits pieds ne touchaient pas les marches.

II.

Le 15 au matin, le conducteur de la diligence de Nantes remit à M. Lemoine un paquet contenant une boîte en maroquin rouge renfermant une belle parure en perles fines.

« Quelle folie! se prit-il à dire; folie des deux côtés : folie de la marraine d'envoyer un tel présent, folie de la filleule de n'en avoir pas préféré la valeur... Enfin, allons lui porter ce présent; puis après je préparerai mes quittances de loyer... C'est aujourd'hui le 15... Ah! et ce bal, que je donne ce soir... Il faut aussi que j'y jette mon coup d'œil... Ce n'est pas une petite affaire d'être le tuteur d'une jeune fille : si c'était un garçon, ce serait bien plus commode... D'abord il serait encore au collége, et ne demanderait pas des parures en perles fines... » Tout en se parlant ainsi à lui-même, M. Lemoine était arrivé dans le salon, où, bien qu'il fût de très-bonne heure, Antoinette, déjà levée, répétait sur son piano les contredanses qu'elle devait jouer le soir.

A la vue de la boîte qu'il tenait à la main, la jeune fille ne fit qu'un bond du piano jusqu'à son tuteur.

« Ma parure! s'écria-t-elle, la voilà donc arrivée!... Ma marraine m'a tenu parole; vivent les marraines!... »

Alors, ouvrant l'écrin, elle étala chaque bijou sur une table. « Voyons mon collier, dit-elle en l'essayant devant une glace. Deux rangs de perles... le fermoir en diamants; et les boucles d'oreilles... comme c'est bien travaillé! et la Sévigné avec des diamants mêlés aux perles... et le bracelet... Oh! je suis folle des bracelets!

— Votre marraine disait 10,000 francs, fit observer le tuteur; savez-vous que cette parure en vaut au moins 15?

— Qu'est-ce que cela me fait, mon tuteur? elle n'en est ni plus ni moins jolie pour cela.

— Quinze mille francs à 5 pour cent font...

— Sept cent cinquante francs de rente, dit Antoinette... Vous voyez, mon cher tuteur, que je calcule bien, et que toutes vos leçons ne sont pas perdues.

— Oui, mais cependant mes conseils...

— Grâce, grâce! mon bon ami; parlons d'autre chose. Savez-vous pourquoi monsieur Dumoulin ne veut pas venir à mon bal de ce soir, et ne veut pas même y laisser venir sa fille, ma chère, ma seule amie, ma bonne Clarisse?

— Certainement, je le sais, ma pupille.

— Oh! dites vite.

— Voici. Monsieur Dumoulin, dont les magasins de soieries sont très-vastes, occupe tout le premier de cette maison, qui vous appartient en propre et fait partie de l'héritage de votre mère.

— Je sais cela, mon tuteur... passons.

— Il paye 10,000 francs de loyer.

— Je le sais encore, mon tuteur.

— Quand je dis : Il paye, je veux dire, ma chère pupille, il ne paye pas; car il doit une année.

— Après... qu'est-ce que cela me fait, qu'il paye ou qu'il ne paye pas? ce n'est pas une raison pour ne pas venir au bal, puisque je l'invite, et surtout pour empêcher Clarisse d'y venir... Car j'espère, mon cher tuteur, que vous ne lui dites pas un mot de ce loyer, que vous ne le tourmentez pas?...

— Au contraire, ma chère demoiselle, je le tourmente tous les jours.

— C'est très-mal, monsieur Lemoine, répliqua vivement la jeune fille; je ne le veux pas, je ne veux même pas qu'il paye son loyer... La maison est à moi, elle m'appartient, je suis la maîtresse, je l'espère...

— Petit moment, petit moment; chère et folle pupille : jusqu'à votre majorité

vous n'êtes la maîtresse de rien... Et pour les 3 millions que vous a laissés votre père, et dont je suis le dépositaire, cela est heureux... Si on vous laissait faire, vous auriez bientôt donné votre fortune.

— Oh! avant que j'aie donné 3 millions...

— Que j'espère vous rendre considérablement augmentés, ma chère enfant!... Mais enfin, ce n'est pas là la question. A votre majorité, je serai obligé de vous rendre des comptes... Je ne suis pas plus maître que vous de donner, car les sommes qui manqueraient, je serais obligé de les mettre de ma poche.

— Je vous en dispenserais, mon cher tuteur.

— Vous, oui! mais si vous vous mariez, votre mari ne m'en dispensera pas, lui...

— Quoi! je n'ai pas le droit de prendre dans ma caisse 10,000 francs pour les jeter par la fenêtre, si je le veux!

— Non, mon enfant... Mais ce sont des choses que vous ne pouvez comprendre... Ne parlons donc pas d'affaires... riez... chantez... dansez... amusez-vous... tâchez d'être un peu économe, si c'est possible; car je ne puis répondre des sommes que vous dépenseriez mal à propos, et que je n'aurais pu vous empêcher de dépenser. Si à midi votre locataire n'a pas payé l'année qu'il doit, je lui signifierai en bonne forme son congé... C'est triste... mais j'y suis obligé... La loi est là!...

— La loi!... la loi!... dit tristement Antoinette; vous me gâtez tout mon bal de ce soir... Ma pauvre Clarisse!... Aussi, monsieur Dumoulin aurait bien pu s'arranger de manière à payer son loyer...

— Vous voyez, petite folle, lui dit son tuteur, que si vous aviez demandé l'argent du cadeau à la place du cadeau lui-même, vous auriez pu obliger votre amie.

— Cette observation est bien cruelle, monsieur, dit Antoinette d'un ton piqué; d'autant plus cruelle que je ne suis pas seule punie. Enfin, je vais tâcher de réparer ma faute. » En disant ces mots, les yeux pleins de larmes, la jeune fille sortit du salon, en emportant son écrin.

III.

Antoinette réfléchissait pour la première fois de sa vie; le malheur de son amie semblait avoir mûri sa raison... tout à coup une idée sembla lui sourire; elle passa dans l'antichambre où se tenait sa nourrice Geneviève.

« Nounou, lui dit-elle d'une voix caressante, veux-tu m'accompagner?

— Oui, chère enfant.

— Alors, donne-moi mon chapeau et ma pelisse; nous allons chez mon bijoutier. »

Sans faire aucune observation, la nourrice obéit à sa jeune maîtresse.

Il faisait un froid excessif, mais Antoinette n'avait pas l'air de s'en apercevoir; elle franchit avec la légèreté de son âge la distance qui sépare la rue Richelieu du boulevard des Italiens.

« Monsieur, dit Antoinette en entrant dans le magasin et tirant de son manchon l'écrin de perles fines, vous achetez des bijoux... n'est-ce pas?...

— Oui, mademoiselle, répondit le bijoutier en lui présentant une chaise.

— Voulez-vous m'acheter ceux-ci? Et l'écrin passa de ses mains dans les mains du bijoutier.

— C'est une fort jolie parure, dit-il.

— Combien vaut-elle? demanda Antoinette.

— De 12 à 15,000 francs, au premier aperçu; mais il me faudrait mieux l'examiner pour l'estimer au juste.

— Enfin vous en donneriez bien 10,000 francs, n'est-ce pas?

— Certes, oui, et je ferais une bonne affaire, mademoiselle.

— Eh bien, donnez-les-moi, et gardez cet écrin.

— Il y a, mademoiselle, une petite difficulté, dit le bijoutier en souriant.

— Laquelle?

— C'est que mademoiselle est trop jeune pour vendre une parure de ce prix, et que je serais répréhensible de la lui acheter.

— Mais, monsieur, cette parure est à moi, dit Antoinette piquée.

— Je ne le mets pas en doute, mademoiselle.

— Mais si elle est à moi, j'ai le droit de la vendre...

— Mademoiselle n'est pas majeure.

— Hélas ! je n'ai que quinze ans, monsieur.

— Mademoiselle a un père ou une mère ?

— Hélas ! non, monsieur.

— Alors, un tuteur ?

— Pour cela, oui.

— Eh bien, mademoiselle, venez avec votre tuteur, alors j'achète et je paye comptant votre parure.

— Ce n'est que cela ? dit Antoinette, je vais vous l'amener : je ne voulais pas d'abord lui parler de cette affaire ; mais puisque je ne peux vendre sans son autorisation...

— Pourquoi veux-tu vendre ces bijoux-là, petite ? ils sont cependant tout neufs, et tu ne les as pas encore mis, dit la nourrice en sortant du magasin et reprenant le chemin de la maison.

— Parce que, répondit sèchement Antoinette, qui ne voulait mettre personne dans la confidence du malheur de son amie.

— C'est différent, reprit Geneviève.

— Mon Dieu ! que de temps perdu, et midi bientôt ! s'écria la jeune fille avec impatience. »

IV.

En rentrant, Antoinette demanda M. Lemoine ; il était dans son cabinet, occupé à rédiger le congé de monsieur Dumoulin.

« Mon cher tuteur !... dit-elle en s'asseyant près de lui.

— Petit moment, petit moment, ma chère pupille, répondit-il sans cesser d'écrire ; il faut que cela soit remis avant midi.

— Vous avez le temps, et je n'ai qu'un mot à vous dire.

— Dites.

— Je me repens de ne pas vous avoir écouté, mon cher monsieur Lemoine, de n'avoir pas demandé à ma marraine l'argent du cadeau, au lieu du cadeau, comme vous disiez si bien.

— C'est un peu tard vous repentir, mon enfant.

— Il n'est jamais trop tard, mon cher tuteur... Si vous le voulez, du moins.

— Après ?

— Pour avoir l'argent de ce cadeau, il ne s'agit que de le vendre, n'est-ce pas ?

— Après ? répéta le tuteur.

— Eh bien, venez avec moi chez un bijoutier, nous vendrons cet écrin.

— Et vous m'en remettrez le montant, que je placerai, dit le tuteur.

— Non, je garderai l'argent pour le dépenser à ma guise.

— Allons donc ! comme si on pouvait laisser dans les mains d'une mineure une somme aussi forte !

— Une mineure ! une mineure ! dit Antoinette avec désespoir, une mineure ne peut donc ni vendre ni acheter ?

— Non, mon enfant ; car elle ne trouvera personne qui veuille lui acheter ou lui vendre.

— Elle peut donner, du moins ?

— Oui, ce qu'elle a.

— Allons, tout n'est pas désespéré, » se dit la jeune fille ; et elle sortit en courant du cabinet de monsieur Lemoine.

V.

Antoinette descendit au premier étage, où étaient situés les magasin du marchand de soierie.

Mais Clarisse n'y était pas. « Sortie depuis le matin pour affaire, lui dit la femme de

chambre, mademoiselle ne tardera pas probablement à rentrer. »

Antoinette s'assit, triste, soucieuse, et l'attendit. Bien que moins âgée de quatre ans que Clarisse, l'amitié la plus étroite liait ces deux jeunes filles, à ce point que lorsque Clarisse sortit de pension pour tenir la maison de son père, qui était veuf depuis peu de temps, Antoinette obtint de son tuteur de sortir aussi, et de continuer ses études chez elle, à l'aide d'une institutrice. Clarisse rentra bientôt.

« J'ai à te parler, lui dit Antoinette, viens! Elle l'entraîna dans sa chambre, ferma les verroux, et avec l'air du plus profond mystère, lui dit :

— Clarisse, j'ai un secret à t'apprendre; ton père me doit 10,000 francs.

— Hélas! je le sais, ma bonne amie, répondit tristement Clarisse, et si je suis sortie si matin, c'est que je viens de chez un ami de ma pauvre mère pour lui demander de venir à notre secours... mais au jour du malheur il n'y a plus d'amis...

— Tu es une ingrate, reprit Antoinette; car tu sais que je ne suis pas la maîtresse, bien que la maison m'appartienne, de te donner quittance de ce que tu me dois; et cependant, si tu ne payes pas, on te signifie ton congé aujourd'hui à midi; il est onze heures... mon Dieu! et nous allons être séparées... Ne t'afflige pas, Clarisse... tu comprends bien que si je te dis tout ça, c'est que j'ai un moyen de tout arranger. »

Clarisse secoua la tête d'un air de doute.

« Écoute. Toute petite, tu te rappelles que nous échangions souvent ensemble nos joujoux, nos étrennes, et toujours, je me le rappelle, tes cadeaux étaient plus beaux que les miens; cela n'était pas étonnant : tu avais une mère; moi, je n'en avais pas... J'acceptais de toi une grande poupée, lorsque je t'en donnais une petite; je n'y mettais pas la moindre fierté.... Aujourd'hui il faut que tu fasses de même... Tu as là un collier qui me plaît extrêmement, ajouta Antoinette, caressant un petit collier d'or, très-simple, que Clarisse portait à son cou... J'en ai envie... veux-tu l'échanger avec moi contre ces perles?... Dis, veux-tu? »

Clarisse prit l'écrin de cet air de condescendance qu'on a pour le caprice d'un enfant; elle l'ouvrit; et à peine eut-elle jeté les yeux dans l'intérieur, qu'elle s'écria :

« Mais, tu es folle, Antoinette, c'est une parure d'un grand prix.

— Elle ne vaut que 10,000 francs, dit Antoinette. Et sans laisser le temps à Clarisse de placer un mot, elle reprit vivement : Tu la vendras, et tu payeras monsieur Lemoine.

— Chère et bonne amie! dit Clarisse pleurant et l'embrassant avec tendresse; puis elle la repoussa doucement et ajouta... Tu es trop jeune pour faire de pareils cadeaux, et moi, je suis trop âgée pour les recevoir... Ton amitié, chère petite, me console de tous mes chagrins... et ils sont cependant bien cruels, puisqu'ils sont ceux de mon père!... Laisse-moi... J'ai autre chose à faire qu'à m'attendrir... et puis, c'est un crime de t'attrister par le spectacle de ma douleur... Aime-moi... aime-moi toujours... ton amitié est aujourd'hui toute ma richesse.

— Ainsi, tu me refuses! dit Antoinette humiliée.

— Ne m'en veux pas... Lorsque tu auras mon âge, tu comprendras mon refus.

— J'espère que non, reprit Antoinette ouvrant froidement la porte; puis elle ajouta : Adieu, mademoiselle; je vous croyais mon amie, je me suis trompée... vous ne m'aimez pas... vous ne m'avez jamais aimée...

— Peux-tu douter de mon cœur? s'écria Clarisse désespérée; parce que je te refuse?... mais à ma place, tu en ferais autant.

— A ta place, j'aurais accepté ton écrin, répondit Antoinette en colère. Voilà comme on se conduit quand on a du cœur... Mais vous ne m'aimez pas assez, vous, mademoi-

selle, pour agir ainsi... Ah ! c'est qu'il faut bien aimer les gens, allez, pour recevoir leur argent, leurs bijoux... ce qu'ils ont de plus précieux... Que je suis malheureuse ! je ne peux ni vendre ni acheter, je ne peux que donner, et on ne veut pas de mes dons! c'est affreux !...

—Tu es un ange ! » dit Clarisse sanglotant et embrassant Antoinette, qui s'en défendait et s'échappa de ses bras pour remonter chez elle en courant.

Réellement fâchée contre Clarisse, dont elle ne concevait pas la délicate fierté, Antoinette essaya, pour penser à autre chose, de s'occuper de la fête; mais bien qu'elle se répétât tout le reste du jour : « Clarisse est une ingrate, une méchante, je veux l'oublier, » elle y pensait continuellement. Le soir vint et l'heure de la toilette; alors, je n'oserais affirmer que Clarisse ne fut pas un moment oubliée.

VI.

La plus riche société de Paris venait de se réunir dans les salons de M. Lemoine.

Antoinette était brillante de parure et de fraîcheur; son collier de perles fines se mêlait coquettement au satin de sa peau ; des nuages cependant glissaient de temps en temps sur son front et obscurcissaient ses yeux ; elle boudait visiblement son tuteur, et ne pardonnait pas à son amie d'avoir refusé l'échange de riches bijoux contre un petit collier d'or. Mais au moment où le bal était le plus animé, vers minuit, la jeune fille eut comme un remords en pensant à cette pauvre Clarisse, triste et solitaire dans sa chambre, et ne pouvant dormir au bruit que l'on faisait au-dessus de sa tête. A cette idée, elle ne put résister au désir d'aller la voir, l'embrasser, l'assurer qu'elle ne lui en voulait pas de son refus... et la voilà qui sort furtivement de la salle du bal, s'élance sur l'escalier, descend, sonne au premier...

« Toi, à cette heure ! s'écrie Clarisse, venant elle-même ouvrir.

—Oui, je ne pouvais m'amuser te sachant dans la peine, répondit-elle se jetant dans les bras de son amie. As-tu vu ton père? ajouta-t-elle ; penses-tu qu'il pourra payer demain M. Lemoine ?... Mon Dieu! si tu allais quitter cette maison !... mon Dieu ! à quoi cela sert-il d'avoir des maisons, si ce n'est pas pour y loger ses amies ? »

Tout en parlant et se tenant embrassées, les deux jeunes filles, après avoir refermé la porte sur elles, étaient entrées dans l'appartement.

« Je suis plus à plaindre que tu ne le penses, Antoinette, lui dit Clarisse en pleurant, mon pauvre père est au désespoir... Il a 20,000 francs à payer demain.

— 20,000 francs... rien que cela ? interrompit Antoinette.

— Pas même vingt, reprit Clarisse : il en a cinq en portefeuille, quinze lui suffiraient à mon pauvre père... Il est aussi accablé, aussi anéanti qu'un homme ruiné... Ruiné !... Il l'est peut-être ! car le crédit fait presque toute la fortune d'un marchand... Mon père s'est retiré dans sa chambre, il va écrire toute la nuit, m'a-t-il dit. Pour n'être pas dérangé, il m'a chargée de l'enfermer et de porter la clef de sa chambre à ton tuteur, à M. Lemoine, afin que demain de bon matin il vienne lui parler... il dit que c'est convenu entre eux.

— C'est singulier !... reprit Antoinette ; mais je voudrais bien voir ton père.

— Pourquoi ?

—J'ai idée qu'il ne refuserait pas, comme tu l'as fait, l'offre de ce dont je peux disposer... Conduis-moi près de lui.

— C'est bien inutile, répondit Clarisse. Cependant, viens ! »

Et les deux amies s'avancèrent vers la chambre de M. Dumoulin, évitant de faire le moindre bruit, dans le cas où il dormirait. Clarisse introduisit avec précaution la clef dans la serrure, ouvrit doucement, et les deux jeunes filles entrèrent.

M. Dumoulin debout tournait le dos à la porte ; il n'entendit rien, et continuait tranquillement son occupation, lorsque

Antoinette, jetant par hasard les yeux sur une glace, le voit charger un pistolet, s'élance, lui arrache l'arme des mains et s'écrie :

« Ah! monsieur! qu'alliez-vous faire?

— Mon père! mon père! dit Clarisse, qui était tombée à genoux, tendant les bras vers lui, vous ne pensiez donc pas à votre enfant?

— J'avais donné ordre qu'on ne vînt pas me déranger, répondit M. Dumoulin, ayant réussi à faire succéder un air de sévérité au saisissement que lui avait causé la vue des deux jeunes filles.

— Monsieur!... monsieur!... s'écria Antoinette joignant les mains, je vous demande une heure, une seule heure; vous aurez l'argent qui vous manque... Il ne viendra pas de moi, je ne suis pas majeure, je ne puis rien donner, et de moi on ne peut rien recevoir; mais je vous demande une heure. Clarisse, ajouta-t-elle relevant son amie et la jetant dans les bras de M. Dumoulin, ne quitte pas ton père et attends moi! »

Antoinette sortit de chez M. Dumoulin, et arriva en courant jusque dans le salon, où elle trouva tout le monde inquiet de son absence. Son trouble, sa pâleur, la firent aussitôt entourer.

« Messieurs, mesdames... mesdemoiselles, dit-elle quand elle eut raffermi sa voix, nous sommes tous à rire, à nous amuser... tandis qu'à deux pas de nous... une famille est sous le coup du plus affreux désespoir... Un peu d'argent peut la sauver du déshonneur, de la mort... Messieurs, mesdames, mesdemoiselles... que ma voix ne vous implore pas en vain... Oh! si j'étais majeure, je n'aurais besoin de personne!... »

Et détachant son collier, ses bracelets, ses boucles d'oreilles, elle les jeta dans le premier chapeau d'homme qu'elle put trouver; puis, ce chapeau à la main, elle s'avança vers monsieur Lemoine.

« Mon tuteur, votre bourse s'il vous plaît. Bien! dit-elle, le voyant obéir. — Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers un noble vieillard et lui faisant une humble révérence, une famille vous bénira, et Dieu vous bénira à son tour. » Une seconde bourse fut jetée dans le chapeau.

Enhardie par ce succès, Antoinette continua sa quête. Qu'elle était belle, dépouillée de sa parure, timide et audacieuse à la fois, rouge, les yeux pleins de larmes et le sourire sur les lèvres! Tous les hommes avaient donné plus ou moins, suivant leur fortune. Restaient les femmes : une nouvelle mariée détacha un de ses bracelets; cet exemple fut aussitôt suivi : chaque femme se priva d'un bijou, et le laissa successivement tomber dans le chapeau. A chaque offrande le visage de la jeune fille devenait radieux de bonheur. Le chapeau presque plein, elle se disposait à emporter son trésor, lorsque le frère de son tuteur, riche joaillier, la retint par le bras.

« Prenez l'argent, mon enfant, lui dit-il, et donnez-moi les bijoux; je les paye ce qu'ils valent, ajouta-t-il en tirant un portefeuille de sa poche, et comptant vingt billets de mille francs, qu'il remit à Antoinette.

La jeune fille était extrêmement émue, les dons avaient surpassé ses espérances. Elle allait sortir du salon, lorsque se retournant elle dit d'une voix tremblante :

« J'ai une dernière grâce à vous demander, messieurs, mesdames, mesdemoiselles; c'est de vouloir bien ne pas oublier que, dans six ans à pareil jour, vous êtes invités au bal de ma majorité. »

Puis, donnant à l'orchestre le signal de continuer le quadrille interrompu, elle s'élança hors du salon et courut jusqu'au cabinet de M. Dumoulin.

Le négociant était assis dans son fauteuil; à genoux devant lui, Clarisse pleurait sur les mains de son père, qu'elle serrait dans les siennes; tous deux étaient si accablés par leur douleur, que l'entrée d'Antoinette ne les en avait point détournés.

« Tenez! leur dit la jeune fille à voix basse; ceux qui vous prêtent cette somme

ne sont pas connus de vous et ne vous connaissent pas. »

Puis, ayant déposé l'argent et les billets de banque auprès de monsieur Dumoulin, elle sortit si vite, que le pauvre négociant crut avoir fait un rêve en apercevant la somme qui l'arrachait au déshonneur et le mettait à même d'attendre la rentrée de ses fonds.

En effet, deux mois étaient à peine écoulés, que, d'après les renseignements donnés par M. Lemoine, à qui M. Dumoulin avait tout confié, chaque personne présente au bal recevait mystérieusement à son adresse l'argent, les bijoux qu'elle avait donnés à Antoinette, et le même jour une forte somme fut trouvée dans le tronc des pauvres de l'église Saint-Roch.

Antoinette avait appris à connaître le prix de l'argent, et attendait avec impatience le bal de sa majorité.

Mme Eugénie Foa.

La Veuve d'un Dey.

Une de mes amies allait quitter Alger; jeune et belle, dans une position brillante, elle aurait dû jouir de toutes les distractions qu'offre le pays; mais le temps s'était passé pour elle bien tristement, dans une chambre sans lumière, car le soleil ardent de l'Afrique l'avait presque aveuglée. L'hiver avait apporté quelque amélioration à son état; cependant sa guérison ne pouvait être complète qu'en France; et au moment d'y rentrer, elle regrettait vivement de n'avoir rien vu qui pût lui rappeler le pays qu'elle quittait.

L'histoire arabe, comme celle de tous les peuples, s'est surtout conservée par les traditions religieuses; il y aurait des études curieuses à faire sur chaque mosquée, presque toutes servant de tombeau à quelque marabout, comme les églises catholiques sont dédiées à un saint. Il s'y rattache toujours quelque légende, vraie ou fausse, sombre ou merveilleuse, empreinte de cette imagination arabe qui a rendu les *Mille et une Nuits* l'un des livres les plus populaires du monde. Pour connaître les mœurs, les usages de ce peuple, il faut interroger les imans, et je proposai à ma compagne de visiter les mosquées d'Alger et des environs.

L'une des plus jolies et des plus en renom est celle de Sidi Abd-el-Rakhman, en dehors de la porte Bab-el-Oued, en montant par le chemin pierreux qui longe la Casbah. Plus petite que celles de l'intérieur de la ville, elle est précédée d'un jardin funèbre, où les descendants du marabout sont enterrés autour d'un arbre creux que les croyants arrosent soigneusement, et dans le creux duquel ils déposent des linges qui doivent ensuite les guérir de toutes les maladies.

Laissant nos souliers au milieu d'un vestibule recouvert de nattes, nous pénétrâmes dans l'intérieur de la mosquée, dont le pavé de marbre était caché par un riche tapis, sur lequel se tenaient accroupis une vingtaine de maures, car c'était l'heure de la prière. Tout en roulant leur chapelet dans leurs doigts, ils psalmodiaient des litanies qui ressemblent presque aux nôtres, et se prosternaient la face contre terre vers la niche vide qui correspond à la Mecque, et dans laquelle, selon eux, la prière fait descendre Mahomet; puis, ils se relevaient simultanément, et recommençaient leur chant monotone, auquel se mêlait le bruit de la source qui alimente la piscine des ablutions.

De quelque manière, dans quelque langue qu'on adore Dieu, la dévotion fervente inspire toujours le recueillement, car nous qui n'étions venues que par curiosité, nous nous sentions émues et prêtes à prier aussi le même Dieu... mais pour lui demander d'éclairer ceux qui ne l'adorent pas en esprit

et en vérité, et auxquels il ne manque que d'être dirigés vers la lumière.

Des œufs d'autruche enfilés à des cordons de passementerie, et des petits étendards, entouraient les parois du dôme, à la clef duquel était suspendu un lustre de cristal d'Italie. Partout se trouvaient les symboles du mahométisme : la main levée et le croissant. Vers le milieu de l'édifice, le tombeau du marabout s'élevait, recouvert d'un cénotaphe en bois sculpté, protégé par une grille dorée, et de grands drapeaux, pris autrefois sur l'ennemi, l'ombrageaient aux quatre coins.

Pendant notre examen, les Maures s'étaient retirés en silence, et nous allions en faire autant, quand un colloque animé nous retint. C'était le moufti qui faisait de dures réprimandes à une pauvre femme penchée sur un tombeau de pierre, au-dessous de l'unique fenêtre. « Oses-tu bien te présenter en ce lieu ? lui disait-il. Crois-tu que ton Seigneur ne t'a pas maudite, toi et ton fils, qui ne rougit pas de servir des infidèles ?... Hors d'ici, ou je te chasse. »

« Ia Sidi ! ma cha Allah ! (Seigneur ! que Dieu m'en garde !) répondit-elle. Tu sais que si j'entre ici à toute heure, j'en ai acheté le droit ! mon maître y repose, et si tu m'insultes, ces Français que tu hais me protégeront, car ils savent qui je suis... ce que tu ne devrais pas oublier ! »

Le moufti s'éloigna en grommelant. Quelques mots arabes nous mirent vite dans les bonnes grâces de la Mauresque. Elle paraissait avoir plus de soixante ans, tant elle était courbée et flétrie ; sa peau collait sur ses os, et cependant sa tête avait des mouvements pleins de dignité ; l'on voyait qu'elle avait été belle. Voici ce qu'elle nous raconta :

« Au Beïram prochain, il y aura trente ans, j'étais une joyeuse enfant de douze ans ; ma peau était blanche et douce comme le satin ; mes yeux étaient si beaux que pour les agrandir je n'avais pas besoin de tracer la ligne noire au bord de mes paupières ; mes sourcils se croisaient d'eux-mêmes, et mes cheveux noirs me faisaient un manteau quand ils ondulaient sous la main de ma mère, qui les teignait de henné. J'étais belle enfin, si belle, qu'il n'était bruit parmi les femmes, qui seules me voyaient, que de la perle de Hassan-ben-Ommar.

Personne ne me le disait, si ce n'est mon petit miroir de Venise, et je vivais heureuse dans cette maison que vous voyez d'ici, là-bas, dans la ville.

Ma mère m'avait appris à broder d'or les vestes de mon père, et le plus habile juif du bazar n'égalait pas mon adresse ; les esclaves m'apportaient de la campagne des sacs pleins de roses, dont je faisais des pastilles et des confitures, ou bien j'enfilais les fleurs du jasmin pour en former des grappes et en orner mes cheveux ; les plantes de la terrasse, c'était moi qui les soignais, les abritant du soleil ou du vent de mer ; mes pigeons volaient vers moi dès que je paraissais ; mais les heures les plus heureuses étaient celles que je passais appuyée sur ma fenêtre barrée de fer, suivant des yeux les nuages dans le ciel bleu, et les oiseaux blancs qui se balançaient au-dessus des vagues, semblables à des marguerites sur les prairies. Tantôt c'était un navire qui surgissait à l'horizon, vers le soir, quand le ciel était rouge et que le soleil se baignait dans une mer de feu ; tantôt une barque passait rapide, portant des pêcheurs qui venaient attacher leurs filets aux rochers sur lesquels se trouvait bâtie notre maison ; ils entendaient mes chants lorsque je frappais en cadence sur ma cruche recouverte de parchemin ; ils cherchaient d'où pouvait venir cette voix ; mais je me tenais bien cachée, et je riais de leur curiosité. Je ne demandais rien au delà ; jamais les bruits du dehors ne m'avaient effrayée, et je ne descendais dans la cour intérieure que lorsque mon père, chef des janissaires, arrivait de ses expéditions lointaines. Lui plaire était mon seul désir, et j'étais toujours la pre-

mière à lui baiser les mains. Mon père était mon unique passion, mon univers !

Un soir, ma mère entra dans ma chambre, et me dit de m'habiller. Je mis ma plus belle chemise de mousseline brodée d'or, ma plus belle veste de brocart, j'attachai la fota (1) autour de mon corps, et je suivis ma mère dans la grande salle où toute la famille était rassemblée.

Sur la table, au milieu des rafraîchissements de toute espèce, était posée une grande corbeille ouverte ; on y voyait de riches étoffes tissues d'or et d'argent, des fleurs de diamants, qui tremblaient comme des gouttes de rosée, des émeraudes, des rubis, et au milieu de tout cela, le bonnet des matrones, la sarma d'or, que j'avais trouvée si lourde un jour, en essayant celle de ma mère. Un nuage passa devant mes yeux, je compris qu'il fallait devenir épouse, dire adieu à la maison paternelle, et je tombai presque sans connaissance aux pieds de mon père. Il parut attendri ; mais son front rayonnait, et il m'annonça que les envoyés de mon seigneur m'attendaient. On cacha donc mes cheveux sous un mouchoir de soie noire, qu'on couvrit de bijoux, et l'on m'enveloppa du haïk qui laissait à peine voir mes yeux. Une litière était devant la porte, et des nègres vigoureux m'eurent bientôt transportée au centre de la ville.

L'habitation de mon père n'était rien auprès de celle où j'entrais : la cour, pavée de marbre blanc, était entourée de colonnes torses dorées ; partout des janissaires se prosternaient sur mon passage ; tandis que je montais l'escalier, recouvert de tapis et embaumé des fleurs les plus rares, la musique nègre retentit, mêlée à la voix stridente des femmes qui me regardaient du haut de la terrasse. Les galeries étaient sculptées à jour comme la châsse d'un marabout. Des esclaves m'introduisirent dans une salle toute resplendissante de lumières et de glaces ; le plafond en bois peint représentait en relief des fleurs et des fruits qu'on aurait voulu cueillir ; au fond, sur une estrade, dans un fauteuil élevé, était assis un guerrier au visage noble et sévère, et mon cœur bondit d'orgueil lorsqu'au croissant de diamants qui ornait son turban, je reconnus le dey Achmet.

L'iman de la grande mosquée se tenait debout près de lui ; il descendit les marches de l'estrade, prit la sarma des mains d'un esclave, me la posa sur la tête, et versa dans le creux de mes deux mains de l'eau de fleurs d'oranger que je portai aux lèvres de mon seigneur, qui la but avec avidité. Tremblante, immobile, j'attendais qu'il levât mon voile, car je pouvais lui déplaire, il pouvait me répudier... mais son admiration me rassura. Alors il me fit asseoir à côté de lui, dans son fauteuil ; les grands officiers du palais vinrent tour à tour lui baiser les pieds, puis ils s'éloignèrent. Dès que nous fûmes seuls, mon seigneur ouvrit une petite porte cachée par les draperies, et nous nous trouvâmes sur la terrasse. La ville brillait de mille feux, le coup de canon du Beïram venait de partir, et chaque minaret se trouvait illuminé ; les navires dans le port paraissaient comme entourés de phosphore ; tout était calme et beau sous nos regards... j'avais le vertige, il me semblait que j'allais être précipitée dans l'abîme... Après un moment de silence, mon seigneur me dit : « Nedjoûmah, tout cela est à toi ; commande en souveraine, tu seras obéie... je t'aime ! »

Oh ! je l'aimais déjà ! Mon père, qui lui était dévoué à la vie et à la mort, nous l'avait peint brave, généreux... et je me sentais heureuse et fière d'être sa femme.

Dire la félicité dont j'ai joui pendant deux ans est impossible, car je l'aimais à genoux ; lui obéir était ma loi. Il m'eût dit : va-t'en ! et je serais partie ; jette-toi dans la citerne ! et je m'y serais précipitée ; et lui, qui faisait courber toutes les têtes, courbait sa tête devant moi, me consultait sur

(1) Espèce d'écharpe rayée en travers.

les affaires les plus graves, et toujours, disait-il, l'ignorante jeune fille l'avait mieux inspiré que ses vieux ministres.

Achmet me quittait souvent pour combattre les tribus rebelles; mais quand il eut l'espoir d'avoir un héritier, il ne voulut pas me laisser à la portée d'un coup de main; et, dans une seule nuit, sans que personne en fût prévenu, les janissaires transportèrent à la casbah les meubles, les armes, les trésors.

Par les soins de mon époux, une des masures de cette forteresse était devenue une véritable oasis. Dans la ville, j'avais pour seule promenade la terrasse qui, brûlée tout le jour par les feux du soleil, était chaude, même le soir, tandis que là-haut, je n'avais qu'à sortir de ma chambre, à midi, pour respirer sous les orangers, les grenadiers et les citronniers, portant à la fois des fleurs et des fruits, et protégeant de leur ombre des rhododendrons et d'autres fleurs odorantes. Les oiseaux gazouillaient à ma fenêtre, dans les jasmins et les rosiers de toute espèce qui montaient en espaliers jusqu'au faîte de la maison. Au fond du jardin était une salle de verdure ornée d'une table, de bancs de marbre et de vases d'albâtre; au milieu, un jet d'eau retombait dans un bassin couvert de nénuphars. Sans craindre les petits serpents inoffensifs qui montraient leur tête à fleur d'eau, je venais y tremper mes pieds, et baigner mon enfant; car, je ne vous l'ai pas dit, le vœu du dey se trouvait accompli, un fils lui était né. Je crus qu'il deviendrait fou de joie lorsque ma négresse l'amena près de mon lit, aussi grand qu'une de vos chambres carrées. Ce lit avait aux quatre coins des palmiers dorés d'où s'élançaient des paons et des oiseaux de paradis au plumage orné de pierreries, aux yeux de diamants; du baldaquin retombaient des courtines de brocart bleu et or, une courtepointe pareille à franges d'or; et à côté de moi, mon fils, aux langes de velours, au bonnet recouvert de mille sequins! La joie du dey était si grande que chacun s'en ressentit; les Juifs même furent moins maltraités, la hache du chaouch se reposa... il semblait à mon époux que tout le monde devait être heureux.

Je suspendais le berceau de mon enfant aux bananiers, dont il mâchait déjà les rameaux, et je lui chantais de douces chansons, m'interrompant de temps en temps pour écouter si le vent ne m'apportait pas la voix de mon époux bien aimé.

Hélas! ce temps fut court; la trahison nous couvait du regard. Des chefs envieux du pouvoir, craignant que le dey, enfermé dans la casbah, ne les maîtrisât plus aisément, ourdirent une horrible conspiration; et, une nuit, après avoir égorgé dans les cours mon père et ses janissaires, les conjurés entrèrent à l'improviste dans les appartements. Achmet lutta comme un lion; mais l'un des assassins parvint à lui passer une écharpe autour du cou et il l'étrangla; puis, fiers de leur carnage, ils descendirent proclamer Hussein successeur d'Achmet.

Réveillée par le bruit, j'accourus; je défis le nœud fatal... mais mon époux avait cessé de vivre! Alors le danger de mon fils me donnant des forces, je me sauvai dans la campagne; un chemin en pente se présenta, je le suivis au hasard, j'arrivai ici; la porte de la mosquée était ouverte, j'entrai, tombai évanouie... et quand le muezzin vint appeler les croyants à la prière du matin, il me recueillit moi et mon enfant. Ce tombeau de pierre près duquel vous m'avez vue prier est celui de mon époux, et j'attends que la mort me réunisse à lui.

Mon fils a grandi; il est fort, il est beau, c'est un aalléma (un savant), et les Français, qui lui ont donné une place à leur tribunal, le consultent dans les cas difficiles et suivent ses avis. Mon fils a trouvé dans les livres de législation du Naabi Mohammed (du prophète Mahomet), une prédiction qui dit : le premier chef de la casbah teindra de son sang les dalles du pavillon où son successeur consommera la ruine des Turcs». « Cette prédiction s'est accomplie, car mon époux

a été assassiné dans le lieu où le consul français a reçu le coup d'éventail de la main d'Hussein... et Alger appartient à la France !

Quand mon fils a bien travaillé, il vient se reposer près de moi, et me répéter quelque verset du Coran. Assis tous deux, le soir, au seuil de la mosquée, notre regard embrasse tout le pays entre la pointe Pescade et le cap Matifou; le fort des Vingt-quatre heures, celui des Anglais, le jardin du dey et l'hôpital; le jardin des condamnés, autrefois le cimetière, la montagne du Boudjaréah, avec ses maisons de campagne, et puis la ville et la pleine mer. J'ai peine à me figurer que je suis cette Nedjoûmah, dont l'esprit était si rempli d'idées de grandeur et de gloire, pour laquelle le Bédouin traversait son désert et l'Atlas, afin qu'elle eût des dattes fraîches et de gracieuses gazelles; cette Nedjoûmah dont un mot eût fait tomber la tête de ce moufti qui aujourd'hui m'insulte !... et pourtant, je recommencerais volontiers mes trente ans de malheur et de misère, pour ces deux années si belles, où la vie d'un homme était attachée à mon sourire, à mes larmes... car cet homme était le dey Achmet !... Mais, mon fils... le voir inconnu, oublié, dans cette ville qui devait être à lui, et qui sait à peine son nom... cela me brise le cœur !... Lui, il ne se plaint jamais; et quand je pleure, il me répète: « Allah Kebir ! » (Dieu est grand !)

Mme JULIE DE HULSEN.

A un Frère.

Oh ! pourquoi dans mon sein ne pas verser ta peine ?
Pourquoi me dérober tes déchirants soucis ?
Mon cœur en veut sa part, le nœud qui nous enchaîne
Pour souffrir isolés nous a-t-il réunis ?

Comme un esprit aimant que le Seigneur envoie.
Pour veiller sur mes pas et les couvrir de fleurs,
Ne veux-tu donc sur moi répandre que la joie,
Et garder pour toi seul le secret de tes pleurs ?

Non, non ! je suis jalouse; il me faut tout; mon âme
Est forte et peut porter la moitié de tes maux;
Laisse-moi sur ta plaie, ainsi qu'un pur dictame,
De ma vive tendresse épancher tous les flots.

Tandis que la douleur sur ton visage est peinte,
Crois-tu mon cœur ingrat satisfait de tes dons ?
Ah ! dans ta coupe aussi je veux boire l'absinthe
Quand d'un miel savoureux tu m'offres les rayons ?

Je veux souffrir aussi du mal qui te consume,
Préférer la tristesse aux accents du plaisir;
Et, de tous tes chagrins partageant l'amertume,
A force de t'aimer, peut-être l'adoucir.

Mlle ANTOINETTE QUARRÉ.



Judith, tragédie en trois actes, par madame Emile de Girardin.

> Le Dieu vivant m'est témoin que son ange m'a gardée, soit lorsque je suis sortie de cette ville, et tant que je suis demeurée là, ou lorsque je suis revenue ici ; et que le Seigneur n'a point permis que sa servante fût souillée; mais qu'il m'a fait revenir auprès de vous, sans aucune tache de péché, comblée de joie de le voir demeurer vainqueur, moi sauvée et vous délivrés.
>
> Livre de *Judith*, ch. XIII, v. 20.

Un paysage des montagnes. Les remparts de la ville de Béthulie gardés par des archers. A droite, une riche maison surmontée d'une terrasse attenante aux remparts ; près de la maison, un térébinthe ; à ses pieds, un banc sur lequel un vieillard est assis ; à ses côtés, une jeune fille pleure. A gauche, un autre banc est adossé à un buisson de cactus et de nopals ; une Israélite est assise sur ce banc; elle contemple avec tristesse son enfant endormi. A ses pieds on voit une amphore renversée.

« Le jour paraît à peine et Judith prie encore,

dit le vieillard.

— Oh ! comment apaiser le feu qui nous dévore ?

s'écrie la jeune fille;

Pas une goutte d'eau dans le creux des rochers !
Les aqueducs rompus, gardés par des archers,
Et l'ennemi, déjà maître de nos campagnes,
Détournant dans son cours le fleuve des montagnes.
Dieu puissant ! Israël expire sous tes coups.

— Rassure-toi; Judith aura pitié de nous,
Ma fille; si j'en crois ma mémoire incertaine,
Dans ses vastes jardins il est une fontaine
Où nous puisions jadis aux jours de la moisson,
Et dont l'écho disait notre folle chanson :
Ah ! c'était l'heureux temps ; mais la guerre, la guerre !
Elle ravage tout, les peuples et la terre !

—Pour une goutte d'eau voir un enfant mourir !

dit l'Israélite, regardant son fils avec désespoir,

Si quelque orage au moins venait nous secourir !

Elle cueille une rose.

Cette fleur est encore humide de rosée,
Presse-la, mon enfant, sur ta lèvre embrasée.
Comme il souffre, mon fils !... Je brave tout pour toi !
Ah ! l'ennemi lui-même aura pitié de moi !

Elle prend l'amphore, prie le vieillard et la jeune fille de veiller sur son enfant, et court par un sentier sur la montagne.

Le vieillard redit les malheurs de sa patrie. Holopherne, général de Nabuchodonosor, roi des Assyriens, a établi son camp près des remparts de Béthulie. La ville est affamée, mais le vieillard espère et compte sur Judith. Depuis trois ans la belle veuve pleure l'époux qu'elle a perdu. Afin d'être plus près de son tombeau, elle est venue habiter sa maison des champs. Là, elle interroge Dieu sur les destins de la cité coupable ; elle le prie ; elle se couvre la tête de cendres afin d'expier les crimes de son peuple et d'obtenir que le Seigneur lui donne la victoire. L'Israélite revient, serrant l'amphore dans ses bras ; elle court vers son enfant et l'aide à boire.

« Quoi ! vous avez bravé les soldats d'Holopherne ?

demande la jeune fille.

— Oh ! comme je plongeais mon bras dans la citerne, je crois que l'un d'eux m'a blessée... Mais, plus rapide que sa flèche, je me suis mise à fuir. En effet, la pauvre mère saigne au bras. La jeune fille lui demande à boire pour son père; elle lui donne l'amphore. Des femmes du peuple et des mendiants descendent de la ville et de la montagne ; en ce moment, vêtue de longs habits de deuil, Judith paraît sur sa terrasse, et dit avec douleur :

« O terre de Jacob ! triste et honteux réveil !
Chaque jour de tes maux je souffre la première,
Et de l'aube mes yeux maudissent la lumière,
En voyant sur ce mont, dans la brume endormi,
Flotter insolemment l'étendard ennemi...
Ah ! mon cœur indigné se brise à cette vue...

Elle descend de la terrasse.

O pauvres d'Israël, entrez dans ma demeure;

On vous attend toujours en ce triste palais.
Tous mes biens sont à vous comme à moi, pre-
[nez-les;
Mon cœur reconnaissant vous les offre avec joie:
C'est pour les partager que Dieu me les envoie.

L'Israélite lui présente son fils, en la priant de le bénir; puis, conduite par ses serviteurs, elle entre dans la maison ainsi que les femmes du peuple et les mendiants.

Judith se trouvait seule avec Zelpha, sa servante, lorsque Achior, roi des Ammonites, vaincu par Holopherne dont il était devenu l'allié, descend de la montagne, guidé par des soldats israélites. « Holopherne, dit-il à Judith, m'a chassé, parce que je lui avais prédit que le Dieu des Juifs combattrait pour eux. Je viens vous apporter le secours de ma haine. — Comment me connaissez-vous? lui demande la belle veuve. — Je suivais Holopherne lorsque, pour vous voir, il se rendait au jardin des tombeaux, où vous veniez honorer la tombe de votre époux. Peut-être ses regards vous ont-ils offensée? — Je ne pouvais le voir, répond Judith, je pleurais. — Depuis ce temps, continue Achior, il vous aime, et se traîne comme un lion mourant qu'une flèche a blessé. — O Dieu de Débora! s'écrie Judith, je reconnais tes coups... je te comprends.... Puis elle ajoute : Ne peut-on à prix d'or pénétrer dans sa tente? — Prenez garde, lui dit Achior,

Il est noble, il est jeune, et son courage brille;
Meurtrier d'Arphaxad, il a séduit sa fille.
Il vous faudra braver cette rivalité;
Le pouvoir de Phédime est encor redouté...
— Mais il ne l'aime plus, que puis-je craindre
d'elle? »

répond Judith.

Osias, gouverneur de Béthulie, s'avance, entouré de gardes et de soldats. Il vient lui annoncer qu'après un mois de résistance,

N'espérant plus en Dieu, le peuple épouvanté
Veut livrer au vainqueur la mourante cité.
Dans cinq jours si le ciel...cet arrêt vous étonne...
Mais qui peut nous sauver quand Dieu nous
[abandonne?
Béthulie est en proie au courroux des méchants;
Ils ont tari le fleuve et dévasté nos champs;
La famine en nos murs, spectre horrible, se
[montre;
Le regard indigné de tous côtés rencontre
Des enfants, des vieillards, dans la nuit, morts
[de faim,
Des frères s'égorgeant pour un lambeau de pain;
Des mourants dans la mort cherchant leur nour-
Disputant au chacal sa hideuse pâture; [riture,
Des insensés, brûlés par leurs désirs ardents,
Broyant le bois, le fer, le marbre entre leurs
[dents;
Et des monstres enfin, dont nous payons les
[crimes,
S'abreuvant aux autels dans le sang des victimes.
Madame, nos soldats ont subi bravement
La colère de Dieu... jusqu'au dernier moment;
Mais puisque tant de maux ne l'ont point as-
[souvie,
Immolons leur honneur, sauvons au moins leur
[vie!
—Quoi! vous fixez à Dieu le temps de son cour-
[roux!
Vous réglez sa vengeance et vous comptez ses
[coups!
Par un mois de douleurs vous vouslaissez abattre?
Vous êtes tous armés, et vous n'osez combattre?
Pour une goutte d'eau qui manque dans l'am-
[phore
Vous vendez Béthulie au tyran qu'elle abhorre?
Et vous croyez signer ce pacte impunément?
Mais si vous consentiez à cet abaissement,
Vous seriez, au seul bruit de ces décrets infâmes,
Maudits par les vieillards et chassés par les fem-
[mes!
Nous sommes faibles, nous, mais nous savons
[souffrir,
Nous ne combattons pas, mais nous savons mou-
[rir!
Oui, nous bravons la mort par crainte de l'ou-
[trage,
Une sainte pudeur nous tient lieu de courage.
Terribles, nous saurions de nos débiles mains
Transporter sur nos toits les dalles des chemins,
Et laissant l'ennemi s'avancer sans refuge,
L'écraser tout à coup sous un pesant déluge!
La victoire est un don qui nous vient du Sei-
[gneur,
Mais lutter sans espoir, voilà, voilà l'honneur!
Il est beau de périr dans sa ville assiégée,
Et de la voir du moins par sa chute vengée;
Car dans ses murs croulants il ne doit rien rester:
C'est vaincre l'ennemi que le déshériter;
Sur sa ruine en deuil un nom grandit encore

Le lierre est un linceul dont la misère honore,
Et le Seigneur préfère un glorieux débris
Aux palais qu'ont sauvés la honte et le mépris.

En ce moment le tonnerre gronde, les éclairs sillonnent la montagne; Judith est inspirée du souffle de Dieu, qui lui ordonne de prendre un glaive et d'aller tuer Holopherne; elle dit :

« Mes femmes, ôtez-moi ce vêtement de deuil.
Dieu m'ordonne l'éclat, Dieu me permet l'or-
[gueil,
Rendez-moi ces manteaux, ces longs tissus de
[soie,
Que je portais, hélas! au beau temps de ma joie;
Ces colliers, ces bandeaux, cette couronne d'or,
Chers présents d'un époux, triste et brillant
[trésor;
Donnez, je vais combattre, et c'est là mon ar-
[mure;
Puis, quand j'aurai vaincu, cédant cette parure,
Je reprendrai ce deuil que je vais abjurer;
Israël sera libre.... et je pourrai pleurer.

Les servantes de Judith apportent dans des corbeilles d'or de riches vêtements, des voiles, des manteaux brodés, et sur des coussins de pourpre des bijoux et des couronnes de pierreries. Judith contemple ces parures avec douleur. Osias s'inquiète de la voir partir seule. Achior répond qu'il sera son guide et que Zelpha l'accompagnera. Judith se couvre de ses riches habits, demande à Dieu de paraître belle, de lui donner

L'astuce du démon et la candeur de l'ange;

puis elle s'écrie :

Soldats, peuple! aux remparts! et vous, femmes,
[au temple!

Les soldats agitent leurs armes, les femmes se prosternent, et Judith part pour le camp ennemi.

La salle des gardes dans la tente d'Holopherne. On aperçoit de loin le camp des Assyriens.

Holopherne, entouré des rois vaincus par lui, de ses officiers, de ses gardes, ayant à ses côtés Phédime, son esclave favorite, est triste; le bruit des armes, ses victoires, n'ont plus pour lui de charmes. « Ces rois de l'Idumée, dit-il avec amertume,

Ils passent leurs beaux jours en un riant repos,
A rentrer leurs moissons, à compter leurs trou-
[peaux,
Et quand la gerbe est lourde, et la vigne abon-
[dante,
Ils couronnent de lis leur tête indépendante,
Et vont, du vieux Liban franchissant les hau-
[teurs,
Offrir un sacrifice au Dieu des rois pasteurs;
Ils ont dans leurs sujets une famille unie,
Et jamais un sang pur ne teint leur main bénie,
La puissance n'est pas un châtiment pour eux;
Leur force est d'être aimés, leur gloire d'être
[heureux.
Oh! pourquoi venons-nous troubler leur douce
[vie?
Ils tremblent à mon nom, et moi je les envie! »

C'est qu'Holopherne aime Judith. Il pensait à la belle veuve lorsqu'un de ses officiers annonce qu'une Juive

..... vient d'entrer dans la tente.
Son maintien noble et fier, sa parole éclatante
Attirent les regards, seigneur, elle voudrait,
En faveur d'Israël, vous parler en secret.

Phédime, dont la jalousie a deviné l'amour d'Holopherne, s'attend à voir Judith; Holopherne n'ose l'espérer... C'est elle!

« Je viens, dit la belle Juive, envoyée par le ciel.

Aux plus cruels tourments les Hébreux sont en
[proie;
Ils ont, dans leurs dédains, profané le saint lieu,
Par leurs crimes d'orgueil ils ont offensé Dieu,
Et Dieu les a maudits; pour venger son injure,
Je vous les livrerai dès demain, je le jure,
Si vous lui promettez de respecter leurs jours,
Et d'affranchir le fleuve en lui rendant son cours.
Le Seigneur les sauvant pour prix de leur cou-
[rage,
Veut punir leur orgueil par un dur esclavage,
Et c'est vous qu'il choisit, dans sa sévérité,
Pour donner plus d'éclat à leur captivité;
C'est vous qui deviendrez leur vainqueur et
[leur maître.

Elle lui fait entendre que le Dieu des Juifs lui donnera le secret de vaincre... qu'il sait ses rêves de tendresse...

—Eh quoi! connaîtrait-il celle que j'ose aimer?
—Permettez-moi, seigneur, de ne la pas nommer,

répond Judith.

Après avoir tout promis pour le salut des Juifs, Holopherne se rend au conseil.

« Tu ne m'abuses point par ta feinte douceur,

dit Phédime à Judith en s'approchant d'elle,

Et j'ai de tes projets dévoilé la noirceur.
En vain à les cacher ta ruse s'étudie,
Des filles d'Israël on sait la perfidie....
— Les filles d'Israël....

reprend Zelpha.

— Ne lui parle donc pas!

dit avec mépris Judith voulant sortir.

— Ah! malgré ton orgueil, malgré ton insolence,
Je te forcerai bien à rompre le silence. »

reprend Phédime, irritée, l'arrêtant par le bras.

La veuve détache son bracelet et le remettant à sa servante :

—Tiens! jette cette chaîne aux pauvres du chemin;
Judith ne peut porter ce qu'a touché sa main.

Zelpha jette le bracelet par la fenêtre.

—Exhale tes mépris!... Je brave tant d'audace,
Et souris à mon tour du coup qui te menace,

lui dit froidement Phédime. Puis elle ajoute avec joie :

Contre toi tout le camp vient de se déclarer.
—Sa haine est indiscrète, elle peut m'éclairer,

pense Judith, revenant sur ses pas.

Oui, continue Phédime :

Judith n'est pas une femme inconnue,
On s'émeut à sa voix, on tremble à sa venue,
Israël se soumet à sa haute raison,
Le conseil des Anciens s'assemble en sa maison;
Sa demeure est sacrée, et si quelque transfuge
Lui porte nos secrets, il y trouve un refuge.
Au perfide Achior elle offre son appui;
Elle sert sa vengeance et conspire avec lui,
C'est pourquoi renonçant à l'appareil funèbre,
Du pompeux désespoir qui la rendait célèbre,
Elle a fait succéder le sourire aux douleurs,
L'éclat de ses parures au faste de ses pleurs.
— Il vous sied d'insulter aux larmes d'une épouse,

reprend vivement Judith :

Un si long désespoir doit vous rendre jalouse;
A pleurer vos parents vous mettez moins d'orgueil,
Et c'est chez leur bourreau que vous portez leur deuil.
— Enfin!.... j'ai su trouver une arme qui la blesse,

dit Phédime avec ironie :

Mais tu ne me fais point rougir de ma faiblesse,
Oui, j'aime ce héros que toi seule as dompté,
Et tu me paieras cher son infidélité!
— Eh, madame! c'est là le moindre de ses crimes.
Votre père et vos sœurs sont tombés ses victimes;
Il vous est apparu tout couvert de leur sang,
Il vous a tout ravi : patrie, honneur et rang;
Dans vos propres états, de rivage en rivage,
A son char il vous a traînée en esclavage,
Jouissant d'un affront lentement dévoré,
Et pour prix de ces soins vous l'avez adoré.
Voilà par quels bienfaits il a touché votre âme!
S'il vous trompe aujourd'hui, c'est peut-être, madame,
Que de votre constance épuisant le trésor,
Par un crime de plus il veut vous plaire encor.
Sa cruauté vous charme! et bien loin de vous nuire,
En le rendant coupable, on l'aide à vous séduire.
— Elle ose m'accuser d'oublier mes malheurs!
— Ne m'avez-vous pas fait un crime de mes pleurs?
— Ah! c'est trop prolonger une lutte inégale.
Tu vas voir si je suis une faible rivale.
Tout le camp d'Holopherne à mon ordre est soumis;
J'ai pour moi ses soldats, ses gardes, ses amis,
Ses flatteurs et sa cour à me suivre empressés.

. . . .

Je règne dans ce camp, tu le sauras bientôt.
— Ce soir tu l'auras fui, je n'aurai dit qu'un mot.
—Espion des Hébreux, je saurai te confondre;
Aux soupçons d'Holopherne il te faudra répondre.
Tu ne t'attendais pas, en venant aujourd'hui,
A trouver tant d'amour entre ta haine et lui;

Mais à tes lâches coups ta victime est ravie;
Pour le frapper, Judith, il faut prendre ma vie:
Car je suis son égide et son armure... Adieu!

dit-elle en sortant de la tente.

— Armure de l'impie, et moi... glaive de Dieu! » reprend Judith avec orgueil.

Holopherne revient du conseil. Grâce à sa puissance, à la prière de Judith, il a fait lever l'aqueduc qui retenait les eaux du fleuve, il a sauvé la vie des Hébreux ; de plus il va écrire à son roi pour lui demander qu'ils ne soient point réduits en esclavage. La belle veuve est émue de tant de générosité. Bien qu'elle souffre d'entendre les expressions d'amour que lui adresse Holopherne, il lui faut feindre la jalousie pour faire éloigner Phédime; car Phédime peut déjouer ses projets. A peine a-t-elle obtenu le renvoi de sa rivale que les cris : « Mort à Judith ! » se font entendre : les rois alliés, les officiers, les gardes entrent; Phédime se tient à l'écart, observant sa rivale avec inquiétude. Les rois viennent prévenir Holopherne que sa vie est menacée ; ils accusent Judith. Holopherne la défend, et pour punir leur insolence, il ordonne à ces rois de se prosterner devant elle; les rois refusent. Alors la belle veuve invoque le Dieu d'Israël, Dieu lui fait lire dans l'âme de ces rois vaincus : à l'un, elle reproche de trahir Holopherne ; à celui-ci, d'avoir tué son propre frère ; à celui-là, d'avoir fui dans une bataille... Tous tombent à genoux devant elle ; mais Holopherne furieux les fait arrêter par ses gardes. En voyant le triomphe de Judith, Phédime s'éloigne, se promettant de la surveiller. Un messager du roi arrive, Holopherne va le recevoir. Restée seule, la belle Juive sent que la noble confiance, la générosité, l'amour d'Holopherne ont troublé son cœur ; elle n'a plus de haine contre lui ; au lieu de vouloir sa mort, elle tremble pour ses jours... Elle sent qu'elle va l'aimer... « Ah ! dit-elle :

.... Je succombe et l'abîme m'attire!
Grâce! grâce! de moi le Seigneur se retire...
Je fais pour l'implorer, des efforts superflus,
Mes deux mains pour prier ne se rejoignent [plus...
Israël, c'en est fait, ta patrie est vendue...
L'enfer, l'enfer triomphe, et Judith est perdue!

Elle s'évanouit.

Un élégant pavillon placé entre la tente d'Holopherne et celle de Judith ; des rideaux de pourpre soutenus par des piliers d'or auxquels sont suspendus des trophées d'armes, forment le fond; des rideaux relevés laissent apercevoir la tente d'Holopherne. Un soldat garde cette porte.

Achior, déguisé en esclave arabe, s'introduit dans la tente de Judith ; la veuve est en prières. « D'après le message du roi, dit-il à Zelpha, tous les Hébreux doivent périr... la mort d'Holopherne peut seule nous sauver. Avertis Judith que ce soir les assiégés feront une sortie et viendront se joindre à mes soldats quand, pour signal, elle aura posé une lampe auprès de cette fenêtre, et sa lueur nous montrant le chemin, nous fondrons sur le camp. Que Judith surprenne le mot d'ordre... tu viendras me l'apporter. » Achior s'éloigne avec mystère ; Zelpha rentre chez sa maîtresse. Holopherne paraît suivi de ses officiers et de ses gardes. Il tient la lettre de Nabuchodonosor et lit :

« Je suis roi, je suis dieu, sur la terre et sur [l'onde.
» J'accomplis en marchant la conquête du [monde,
» Et vous pouvez souffrir que mon pas éternel
» S'arrête un jour devant un hameau d'Israël?
» Malheur, malheur à vous ! si demain Béthulie
» Sous ses remparts fumants n'est pas ensevelie.
» S'il reste un seul Hébreu dans ses murs ren-[versés,
» Je croirai ce qu'on dit : que vous me trahissez ;
» Et je vous punirai comme on punit un traître.
» Adorez cet écrit que signe votre maître. »

Le général se décide à réparer sa clémence en faisant commencer la nuit même le massacre des Hébreux, « afin, dit-il, que le matin, leur antique cité ne soit plus qu'un vain nom. » Quant à Judith, il l'em-

mènera à la cour d'Assyrie, et les honneurs lui feront oublier sa patrie.... Phédime a bien oublié la mort de son père détrôné!...» Phédime entre : «Je viens te supplier, lui dit-elle, de me laisser veiller sur tes jours. Judith commandera, je lui obéirai, je lui dirai qu'elle est belle; mais au moins elle n'osera te frapper devant moi.» Holopherne refuse doucement d'abord; elle insiste, elle lui dit que Judith ne l'aime pas; alors il devient furieux, appelle ses gardes et fait enchaîner Phédime au milieu des esclaves. Mais elle lui a laissé des doutes dans le cœur. Afin de les éclaircir, il invite Judith à un festin préparé pour elle. La belle veuve vient d'apprendre qu'Holopherne la trompe; sa haine contre lui est revenue. Parée de ses plus riches vêtements; elle arrive, suivie de Zelpha. Au milieu du festin, un officier entre demander le mot d'ordre; le général répond : *Babylone et vengeance*. Sur un coup d'œil de sa maîtresse, Zelpha va porter ce mot d'ordre à Achior. Holopherne est heureux, il ne doute plus que la belle veuve ne l'aime; ils ont bu tous deux dans la même coupe. La nuit arrive; il fait promettre à Judith de venir le rejoindre, et se retire dans sa tente suivi de ses pages et de ses officiers qui emportent les flambeaux. Judith est restée seule, éclairée par une petite lampe.... Elle hésite encore à donner le signal. « Mon Dieu, dit-elle, faites qu'Holopherne ne m'aime plus, qu'il ne m'ait jamais aimée; faites qu'un sommeil profond lui fasse oublier mon image! » Elle va entr'ouvrir le rideau du fond, et revient en disant :

« O miracle! Seigneur, vous m'avez entendue,
Vous avez eu pitié de ma faiblesse... Il dort!
Oui... je vous ai compris; oui, vous voulez sa [mort.
Donnons-leur le signal... un seul instant me [reste...

Elle prend la lampe, va la poser sur la fenêtre, regarde vers Béthulie, et s'écrie : « Le feu est à la ville! » Alors détachant un glaive d'un des trophées suspendus aux piliers, elle s'avance vers la tente... puis s'arrête :

« Il dort... et dans son sein mon bras va se [plonger!...

Elle reprend,

Mais ils dorment aussi ceux qu'il fait égorger! »

Et sans hésiter elle entre chez Holopherne. Au même instant, Zelpha et Achior sortaient de chez Judith :

« Ah! nous sommes tombés dans un lâche com- [plot.
La perfide l'aimait...

dit Achior à voix basse.

— Vous pouvez parler haut,

répond Judith, revenant le glaive à la main.

. . . Dieu puissant! ma tâche est achevée!

Zelpha relève le rideau du milieu... on aperçoit Holopherne étendu mort sur son lit. Un frisson saisit Judith; elle laisse tomber son glaive... il lui semble trop lourd.

« L'impie épouvanté nous laisse la victoire!

dit Osias entrant suivi des soldats ammonites et des guerriers d'Israël.

Honneur à vous, Judith!

— Je ne veux point de gloire,

répond-elle.

— Et que veux-tu pour prix d'un dévouement [si beau?
— Le droit d'aller prier seule sur un tombeau,
Et de finir mes jours humblement dans les lar- [mes...
Vous, achevez mon œuvre... allez combattre!

Et tous les guerriers s'écrient :

Aux armes!!!...

De beaux vers exprimant de nobles pensées, des situations touchantes et dramatiques font à la fois de l'œuvre de madame Émile de Girardin un beau poëme et une belle tragédie dont je suis heureuse, mesdemoiselles, de vous annoncer le succès.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Beaux-Arts.

SALON DE 1843.

Second article.

Les Danaïdes.

Tout le monde sait avec quelle supériorité M. Abel de Pujol traite la peinture en grisaille ; celles exécutées à Paris, au palais de la Bourse, ont une réputation européenne ; *les Danaïdes* offrent une preuve du talent de l'artiste en ce genre. Il est impossible de pousser plus loin l'illusion des ronds de bosses ; c'est un bas-relief profondément fouillé, comme ceux de la Renaissance : une bonne partie du public accepte pour tel ce tableau, et ne comprend pas pourquoi il se trouve encadré et accroché au mur dans la galerie.

M. Henri Scheffer. — *Entrée de Jeanne d'Arc à Orléans.*

Il faut que je lise attentivement le livret pour ne pas écrire *Rouen* au lieu d'Orléans, tant les figures de ce tableau ont un singulier caractère de tristesse et de découragement. L'héroïne est à cheval, le peuple se presse sur ses pas ; des femmes, des vieillards, des enfants, tendent vers elles leurs mains suppliantes ; il y a à la gauche du spectateur un groupe très-beau, malgré la disposition un peu uniforme des figures, dont quatre sont vues de profil et toutes empreintes de la même expression de tristesse maladive que porte aussi Jeanne d'Arc, tandis qu'on voudrait lire au moins dans ses yeux à elle la gratitude et la confiance en Dieu qui doivent dominer le courage de cette population abattue. Malgré ce défaut d'à-propos, si je puis m'exprimer ainsi, il y a de nombreuses beautés dans ce tableau. Les artistes admirent, en outre du groupe que je viens de vous signaler, un jeune page qui tient la bride du cheval de Jeanne. M. Scheffer ne pouvait se manquer à lui-même au point de produire un ouvrage médiocre.

Mlle Augusta Le Baron. — *Saint Bernardin de Sienne.*

Le grand saint est encore un petit enfant, mais déjà selon le cœur du Christ ; dans l'âge où l'homme égoïste ne songe guère qu'à ses amusements ou à ses besoins, Bernardin de Sienne savait que, qui donne aux pauvres prête à Dieu.

« Bernardin, sorti d'une des premières familles de la république de Sienne, naquit à Massa en 1380. Il était encore enfant lorsqu'il perdit son père et sa mère. Une de ses tantes, nommée Diane, se chargea de son éducation ; c'était une femme vertueuse qui lui inspira une grande piété envers Dieu et une dévotion particulière envers la sainte Vierge. Le jeune Bernardin charmait par sa modestie, sa douceur et son humilité. Dès ses premières années, il montrait une grande compassion envers les pauvres. Sa tante en ayant renvoyé un sans lui rien donner, parce qu'il n'y avait qu'un pain dans la maison pour le dîner de toute la famille, il en fut sensiblement touché. « Pour l'amour de Dieu, » dit-il à sa tante, donnons quelque chose » à ce pauvre homme, autrement je ne » pourrai ni dîner ni souper du jour ; » j'aime mieux me passer de dîner que ce » pauvre. »

La gravure que donne le journal vous met à même de juger de la composition et du dessin de ce charmant tableau ; la couleur en est jolie, et la touche gracieuse comme le sujet.

M. Charles de Piepape. — *Clovis, roi des Francs, converti par sainte Clotilde, sa femme, et par saint Remi, évêque de Reims.*

M. de Piepape a su choisir un sujet

Salon de 1843.



Dessiné par A. de T. d'après le tableau de Mlle Augusta Le Baron. — Gravé par Dumours

SAINT BERNARDIN DE SIENNE.

plein de grandeur et de poésie. Le roi Clovis, le vainqueur de Tolbiac, hésite encore à se convertir au christianisme; il recule devant cette solennelle abjuration de la religion de ses pères, car il craint de blesser les préjugés de son armée, et cependant, la sympathie des Gaulois, que la force des armes a déjà subjugués, dépend de ce royal baptême... C'est au milieu de ces angoisses de la religion et de la politique qu'apparaît au terrible roi des Francs sa chrétienne épouse, la reine Clotilde, qui déjà a su obtenir le baptême de ses enfants; elle s'est agenouillée aux pieds de Clovis, elle le conjure, le supplie du regard et de la parole. Saint Remi, derrière elle, tient le livre des Évangiles, et semble l'envoyé de Dieu, pour décider de ce grand événement.

M. de Piepape a bien saisi son sujet, il l'a rendu avec simplicité et avec grandeur. On comprend au milieu de ses incertitudes que Clovis n'en est pas moins le roi barbare qui a su enlever les Gaules aux Romains; la reine est belle et inspirée, et le noble patriarche de Reims complète dignement ce groupe, d'un grand aspect, d'un caractère plein de drame, d'austérité et d'élévation.

Mlle THÉVENIN.—*La Jeune Malade.*

La jeune malade! le livret ne dit rien de plus sur le sujet mélancolique de ce joli tableau; mais quelle touchante histoire racontent les quatre personnages qui sont en scène! La malade, faible, épuisée, appuie sa tête sur l'épaule de sa mère; elle se sent mourir, elle regrette tant de jeunesse et d'amour qu'il faut quitter; mais elle ne murmure pas. Sa mère, expirante elle-même de douleur et d'effroi, la presse sur son sein, comme si elle pouvait de nouveau lui donner la vie. Le docteur, inquiet malgré le calme qu'il affecte, jette un regard sévère sur un vêtement de bal que lui montre la plus jeune sœur. Il n'y a pas de doute, la maladie est la suite d'une imprudence ou de veilles trop prolongées au bal. Le médecin gronde la pauvre mère, et reproche des complaisances qui coûtent la santé à son enfant. La petite sœur reste seule incrédule; elle soulève ces parures et semble se dire à part elle : « Non, c'est trop joli pour faire du mal. »

M. HENRY SCHEFFER.—*Le duc d'Orléans*, peint de souvenir.

C'est un tour de force que ce portrait, parfait de ressemblance, et peint après la mort prématurée du modèle. Le prince était demeuré présent à la mémoire de M. Scheffer; cet artiste n'avait rien oublié, quand il a saisi ses pinceaux, ni le regard rempli de feu et d'intelligence, ni le sourire bienveillant, ni l'air digne et simple à la fois qui étaient naturels à monseigneur le duc d'Orléans. C'est bien lui, plein de vie, de bonheur, d'espérance, tel qu'il était deux secondes avant sa mort déplorable.

Mme GABRIAC.—*Tête d'étude.*—Mlle SERRET. —*Portraits.*

J'ai cherché longtemps des portraits de femmes à vous signaler; si je n'avais voulu qu'exciter vos rires moqueurs en me laissant aller aux miens, mon choix n'aurait pas été difficile à faire, ou pour mieux dire je n'aurais pas choisi; j'aurais pris à droite, à gauche, en haut, en bas, toutes les dames bien vêtues qui sont là, comme à une première représentation ou à une soirée musicale, pour s'ennuyer et étaler leur toilette; il y a là, ainsi que dans toutes les grandes réunions, d'étranges prétentions, de ridicules parures, des visages qui semblent faits pour dérouter la gravité des pauvres jeunes filles; ajoutez à cela les bévues des peintres, et vous aurez une galerie passablement comique. Mais ce n'était pas là ce dont je souhaitais vous entretenir; je voulais vous dire : voilà

les têtes de femmes qui m'ont fait le plus de plaisir comme œuvres d'art. Après en avoir choisi et rejeté plusieurs, je me suis arrêtée à trois : une tête d'étude envoyée de Rome par madame Gabriac, et deux portraits de Mlle Serret. L'ouvrage de madame Gabriac reproduit les traits d'un très-beau modèle romain; voilà pourquoi je l'ai rangé parmi les portraits; ce modèle est vêtu du costume de convention d'une odalisque; vous le savez, on ne représente les odalisques que couchées ou au bain. Celle de madame Gabriac, vue en buste, a les épaules entièrement nues; son bras droit, qui rattache sa boucle d'oreille, cache ce qu'on pourrait voir de sa poitrine; la figure est fort belle, d'une beauté originale et fière, dont nos contrées du Nord ne nous offrent guère de types; les épaules, les bras et les mains sont parfaitement étudiés et d'une belle couleur. Cette étude fait beaucoup d'honneur à madame Gabriac, et lui a mérité l'assentiment des chefs de l'école moderne. Plusieurs portraits de Mlle Serret sont très-bien, mais surtout un de femme, qui joint à beaucoup d'autres mérites celui si précieux d'une ressemblance parfaite. Mlle Serret n'a que des compliments à attendre, et cette exposition lui fait infiniment d'honneur.

Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

Correspondance.

—

Qu'elles sont heureuses celles qui sont riches de temps, ou riches d'argent dans ces jours où la bienfaisance doit venir au secours de l'infortune ! Ainsi durant le mois qui vient de s'écouler les dames, les demoiselles envoyaient dans les appartements du Palais-Royal les écrans, les tableaux qu'elles avaient peints, les pantoufles, les sacs qu'elles avaient brodés, les boîtes d'allumettes en papier frisé, les cigarettes roulées par leurs jolies mains. La reine, les princesses avaient envoyé les œuvres de leur gracieux talent : des coussins, des tapis, des fauteuils en tapisserie. La princesse Victoire et la princesse Clémentine sont fort habiles en ce genre et font des choses admirables. Les fabricants avaient envoyé les produits de leur industrie; les peintres leurs tableaux; chaque objet riche ou pauvre portait le nom du donataire. D'élégants comptoirs rangés dans le salon d'Orléans étaient couverts des aumônes du riche et du pauvre. La reine avait chargé mesdames d'Audenarde, de Bondy, de Bearn, de Castellane, de Coigny, de Chabot, de Chanaleilles, de Dalmatie, de Dolomieu, Duchâtel, d'Elchingen, de Finguerlin, de Fezensac, d'Hulst, d'Hautpoult, de Lobau, de Massa, de Mantjoie, de Marmier, Mollien, de Montesquiou, d'Oraison, de Praslin, du Roure, de Talleyrand, de Rumigny, de la Riboissière, Philippe de Ségur, Paul de Ségur, de Trévise et de Vatry, de tenir ces comptoirs. Pendant trois jours, tout le monde a pu aller acheter à de nobles, gracieuses et spirituelles marchandes qui *faisaient fort bien l'article* (style de commerce) des objets utiles et cotés à prix fixe ; mais quelques-uns n'avaient point d'étiquette ; ils étaient là pour les personnes généreuses qui voulaient donner sans compter aux malheureux incendiés de la Guadeloupe. Le produit de la vente de ce royal bazar s'est élevé, dit-on, à cent cinquante mille francs.

Tu sais que Son Altesse Royale la princesse Clémentine vient d'épouser le prince de Saxe-Cobourg. Le prince est neveu du duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha, du roi des Belges, de la duchesse de Kent, mère de la reine d'Angleterre; de la grande duchesse Anna Fœderowna, veuve du grand duc Constantin, frère aîné de l'empereur de Russie. Il est frère du roi de Portugal, de la duchesse de Nemours, et cousin-germain du prince Albert, mari de la reine

Victoria. Il est né le 13 juillet 1818 : son père, le prince Ferdinand, est âgé de cinquante-huit ans. Ce mariage a été béni à Saint-Cloud par monseigneur l'évêque de Versailles. Chacun admirait la bonne grâce et la vive et douce physionomie du prince, la modestie et la touchante émotion de la princesse... Espérons, ma chère amie, que le mariage de cette troisième fille du roi, objet de tant d'affection et de tant de légitime orgueil, sera un événement heureux pour elle! Le prince prendra du service en France; la princesse ne nous quittera pas.

Deux grandes solennités ont eu lieu au commencement de ce mois : l'inauguration des chemins de fer de Paris à Orléans et à Rouen. Veut-on aller prier dans la vieille cathédrale de la capitale de la Normandie? Veut-on aller planter une fleur sur une tombe du cimetière de la ville délivrée par Jeanne d'Arc? On prend son livre, sa fleur, et l'on dit chez soi... *Je vais rentrer.* La vapeur rapprochera tous les pays, toutes les idées. Il n'y aura plus de guerre possible entre les peuples les plus éloignés, il n'y aura plus qu'une langue pour se dire : *Bonjour! comment vous portez-vous?* On a dit le siècle d'or, le siècle d'argent, le siècle de fer ; on dira le siècle de la vapeur. Paris ne sera plus inconnu, n'aura plus de mystères...... mais en attendant que la vapeur passe devant tes fenêtres et t'amène, je vais te continuer le tableau de Paris.

— Six heures sonnaient, si je m'en souviens bien, lorsque je t'ai quittée; cette fois nous sommes au printemps.—Les marchands font laver les marbres, les glaces, les ornements de cuivre des devantures de leurs boutiques; les cuisinières descendent le seau aux ordures et les déposent au coin des bornes; les chiffonniers, les chiffonnières, portant sur le dos une espèce de hotte formée d'un léger panier d'osier pointu du bas, large du haut, garni sur le dos d'un vieux morceau de tapisserie, et tenant à la main un bâton terminé par un crochet avec lequel ils éparpillent les tas d'ordures, afin d'y chercher et d'enlever les animaux morts, les chiffons, les papiers, les os qu'ils se disputent avec les chiens affamés; les chiffonniers et les chiffonnières, dis-je, descendent du faubourg Saint-Marcel, que l'on prononce Saint-Marceau. Ils ont rarement des souliers, encore moins des bas; leurs savates sont retenues par des ficelles tournées en manière de cothurne autour de leurs jambes. Le chiffonnier porte le bonnet de police sur l'oreille; il dédaigne l'usage du rasoir, il fume sa pipe; la chiffonnière se coiffe d'un fichu d'indienne serré sur la tête, elle prise du tabac, et bien que, par dérision, elle appelle sa hotte son *cachemire d'osier*, sa toilette est prise au sérieux; sa jupe est terminée par une frange naturelle mêlée de crotte ou de poussière. Ces industriels gagnent au moins deux francs par jour; ils salissent et graissent le pavé de Paris; mais leur nombre est considérable, et la police les tolère pour éviter une émeute... dans une émeute, c'est ordinairement le chiffonnier qui casse les reverbères. — Il est sept heures, Paris s'éveille : les fiacres arrivent sur les places. —Il y a foule chez le boulanger, chez l'épicier, chez la laitière; c'est là que se font les cancans du quartier : *L'épicière a les yeux rouges... Le coq civil* (le code) *est trop doux pour les maris qui bat sa femme.* — L'ouvrière, la cuisinière, la portière, rentrent avec leur pain, leur cornet de moka mêlé de chicorée, et ce qu'on est convenu d'appeler du lait.— Il est huit heures, les trois quarts des habitants de Paris ont pris leur café. — Les boueurs avec leurs longues voitures, attelées de deux ou trois chevaux, ont enlevé les immondices.— Les marchés se couvrent des comestibles achetés à la halle.—Les omnibus partent de leurs stations. — Les ouvrières, leur cabas passé au bras, se rendent à leur journée.—On n'entend que secouer des tapis par les fenêtres, battre les meubles, les habits.— Les mar-

chands ambulants crient : — *Voilà le vitrier !— chapeaux, vieux habits !— voilà la marchande de chiffons ! — du mouron pour les p'tits oiseaux ! — avez-vous des verres cassés à vendre ?*— Il est neuf heures. Paris est propre et paré : les agents d'affaires, les agents de change courent en légers cabriolets.—On conduit les enfants à l'école.—Les dames se rendent au bain. — Les commis, les garçons de bureau vont à leur administration. — Les marchands ambulants crient : *Mes bonnes asperges ! — mon beau lilas ! — mes petits radis roses ! — des choux, des poireaux, des carottes :* tu vois que chaque heure du jour a ses cris différents. — Les coiffeurs courent lisser les bandeaux, tourner les tire-bouchons des dames de comptoir. — Il est dix heures, des nuées d'employés se rendent dans leurs différents ministères (il y a trois mille employés aux finances). — Il est onze heures, l'autre quart de Paris déjeune avec un œuf ou une côtelette, et une tasse de thé, puis chacun ayant fait sa toilette, s'occupe de ses travaux, de ses affaires ; quelques petites mamans vont conduire leurs filles dans les différents cours de littérature, de peinture, de musique, de langues étrangères ; d'autres reçoivent chez elles les professeurs, et pendant que leurs filles prennent leurs leçons, ces petites mamans travaillent... Cela me fait penser que j'ai aussi à travailler avec toi, et je vais t'expliquer la planche V.

Le n° 1 est un alphabet gracieux, facile à broder, et sous les lettres duquel on n'a pas besoin de mettre : ceci est un *a*, ceci est un *b*, ainsi de suite.

Le n° 2 est la moitié d'une manchette qui se brode au crochet ou en points de chaînette.

Le n° 3 est la moitié d'un col qui se porte avec cette manchette et se brode de même.

Dessinés sur bel organdy, ce col et ces manchettes coûtent 1 fr. 50 c. *à la Brodeuse.*

Les n°s 4 et 5 sont des entre-deux pour le haut des chemisettes.

Le n° 6 est un semé pour bonnet de matin et pour canezou.

Le n° 7 est une corne de mouchoir qui se continue. Entre chacune de ces deux lignes, on fait deux rangs de points à jour; à ce mouchoir, on coud une dentelle haute de trois centimètres.

Ce mouchoir, tout dessiné sur belle batiste, coûte 6 fr. au coin de la place Vendôme. Les mouchoirs n'ont plus que cinquante centimètres carrés.

Le n° 8 est une pantoufle arabe, qui se fait en casimir, et se brode au crochet ou en points de chaînette avec du cordonnet de soie, du fil d'or, et du fil d'argent.

Pour dessiner une paire de pantoufles, madame Lefèvre prend 2 fr.

Celle-ci est taillée sans les remplis. Tu vois qu'elle n'a pas de quartier de derrière, on y entre bien facilement son pied, et il n'en sort pas facilement... deux avantages à la fois. Cette pantoufle est pour homme.

Le n° 10 est une allumette. Tu achètes une feuille de papier jaune, rose, bleue ou verte. Ces feuilles se vendent dix centimes ; elles sont doubles (comme toute feuille de papier), hautes de quarante-trois centimètres et larges de cinquante-six. Plie cette feuille dans sa hauteur, de manière à en former huit morceaux qui feront huit allumettes. Prends un de ces morceaux, plie-le en deux dans sa hauteur, rabats, sous ton pouce, le morceau qui est devant toi, et tu tiendras alors, sans le déplier, un morceau de papier plié en trois; coupe-le en vingt petites bandes en t'arrêtant à l'endroit où ce morceau de papier finit d'être plié en trois. Déplie ces vingt petites bandes, prends de ta main gauche le morceau de papier non coupé ; prends de ta main droite tes ciseaux, passe le côté le plus épais des lames sous une des vingt petites bandes, que tu tiens sous ton pouce, en l'appuyant légèrement sur tes ciseaux, que tu fais glisser à partir du commencement jusqu'à la fin. Lorsque toutes les petites bandes sont frisées, tu

prends un fil d'archal long de vingt centimètres, tu le places en biais sur le morceau de papier non coupé que tu roules autour du fil d'archal en ayant soin de laisser dépasser ce papier; puis tu le pinces du haut et du bas pour qu'il ne puisse se dérouler. Ensuite tu recourbes le fil d'archal pour faire retomber la tête de l'allumette.

Cette allumette se pose droite dans le petit vase de cristal, de bronze ou de porcelaine qui lui est destiné. Quand on veut s'en servir pour allumer une bougie, on prend cette allumette par la tête et on présente la pointe à la flamme.

Je crois que j'ai fini, c'est le cas de te parler toilette : voici le résultat de mes observations.

Les pekins rayés noir et rouge, bleu et bois, gris et vert; les gros de Naples écossais; la mousseline de laine à pois blancs sur fond bleu-pâle ou marron, à raies de cachemire, ou à carreaux écossais; les tarlatanes bleues, blanches ou roses; voici ce qui se porte en robe. Les capotes à coulisses en poult de soie rose, bleu ou blanc, avec la voilette en tulle rose, bleu ou blanc. Les chapeaux de paille garnis dessous, autour de la passe, d'un ruban plissé à deux têtes; sur le chapeau ce même ruban, plissé de même, passant autour de la forme, croisant sur la passe et s'arrêtant à l'endroit où les rubans s'arrêtaient l'année dernière, comme pour passer à travers la passe et venir se nouer sous le menton; un petit bavolet derrière en ruban pareil; au milieu, un nœud terminé par de longs bouts. Quelquefois la forme est recouverte d'un rond de gros-de-Naples; alors un ruban plissé à plis ronds forme une grosse ruche sur le dessus de la tête et se termine, à partir des oreilles, par un simple ruban qui va former derrière un nœud au milieu du bavolet. Le gros vert, le gros bleu sont de mode.

Pour les écharpes elles sont : en barège blanc, à 4 fr. 50 c., rue des Moineaux; en barège, à carreaux écossais, effilées du bas; en gros-de-Naples noir, garnies tout autour d'un ruban plissé à deux têtes; en gros-de-Naples écossais, effilées du bas; en mousseline, brodées tout autour, au crochet ou en points de chaînette; par exemple le dessin du col n° 3, de la planche V. A présent que la forme des mantelets est décidée, je t'en enverrai un patron sur la planche VI.

Les corsages se font amazone, si l'étoffe est de soie, et quand on veut on rabat en dedans le haut des deux côtés du devant. Si l'étoffe est de laine, ils se font le dos froncé au bas de la taille; les devants, froncés sur les épaules et au bas de la taille, au milieu. Les manches se font amadis ou en biais. Si la robe est en tarlatane le corsage se fait à la Vierge : devant et derrière, les plis du bas de la taille sont froncés jusqu'à trois et quatre fois, à deux centimètres d'intervalle et de manière à former la gerbe; les manches courtes sont en biais, ou longues, aussi en biais.

Les jupes sont plus courtes; il faut maintenant que tu sois mieux chaussée; porte de jolies bottines en satin de laine gris ou noir.

Adieu, ma bonne petite... bientôt, je l'espère, la vapeur nous réunira, et je pourrai te serrer la main de près, comme je te la serre de loin!

Adieu!

J. J.

Éphémérides.

—

Mai, *Maius*, cinquième mois de l'année, à compter depuis janvier, et le troisième à compter depuis mars, comme faisaient autrefois les Romains.

Ce mois fut nommé *Maius* par Romulus, en l'honneur des sénateurs et nobles de la ville, qui se nommaient *Majoris*, comme le mois suivant fut nommé *Junius* en l'hon-

neur de la jeunesse de Rome qui servait à la guerre.

C'est dans ce mois que le soleil entre dans le signe des gémeaux, et que les plantes fleurissent.

Le mois de mai était sous la protection d'Apollon; on y célébrait les fêtes de la bonne déesse, celle des spectres, et la cérémonie de l'expulsion des rois, en mémoire de ce que Tarquin le Superbe avait été chassé de Rome et la monarchie abolie.

Les Romains regardaient ce mois comme malheureux pour le mariage, sans doute parce qu'on y célébrait la fête des esprits malfaisants.

Ce mois était personnifié sous la figure d'un homme entre deux âges, vêtu d'une robe à grandes manches, et portant une corbeille de fleurs sur sa tête. A ses pieds était le paon, symbole de l'époque où tout fleurit dans la nature.

19 *mai* 1802, *institution de la Légion d'honneur.*

L'article 87 de la constitution consulaire portait : « Qu'il serait décerné des récompenses nationales aux guerriers qui auraient rendu des services éclatants en combattant pour la république. » Cette disposition semblait n'avoir pour objet que de consacrer l'usage adopté par le directoire de donner des récompenses aux militaires qui s'étaient distingués par une belle action. L'étendant aux services civils, Bonaparte fit présenter le 15 mai 1802, au Tribunat, un projet de loi qui instituait une *Légion d'honneur.*

La Légion d'honneur se composait d'un grand conseil d'administration, de quinze cohortes, chacune ayant un chef-lieu particulier, et à chacune desquelles était affectée une dotation en domaines nationaux du rapport de 200,000 fr. Le premier consul était le chef de la Légion d'honneur et président du grand conseil d'administration; chaque cohorte était composée de sept grands officiers, de vingt commandants, de trente officiers et de trois cent cinquante légionnaires. Les membres de la Légion étaient à vie. Il était affecté annuellement à chaque grand officier 5,000 fr., à chaque commandant 2,000 fr., à chaque officier 1,000 fr., à chaque légionnaire 250 fr. Tout individu admis dans la Légion d'honneur devait se dévouer par serment et sur l'honneur « au service de la république, » à la conservation de son territoire dans » son intégrité, à la défense de son gouvernement, de ses lois et des propriétés » qu'elle avait consacrées; à combattre par » tous les moyens que la justice, la raison » et les lois autorisaient, les entreprises tendant à rétablir le système féodal; à reproduire les titres et les qualités qui en étaient » les attributs; enfin à concourir de tout son » pouvoir au maintien de la liberté et de » l'égalité. »

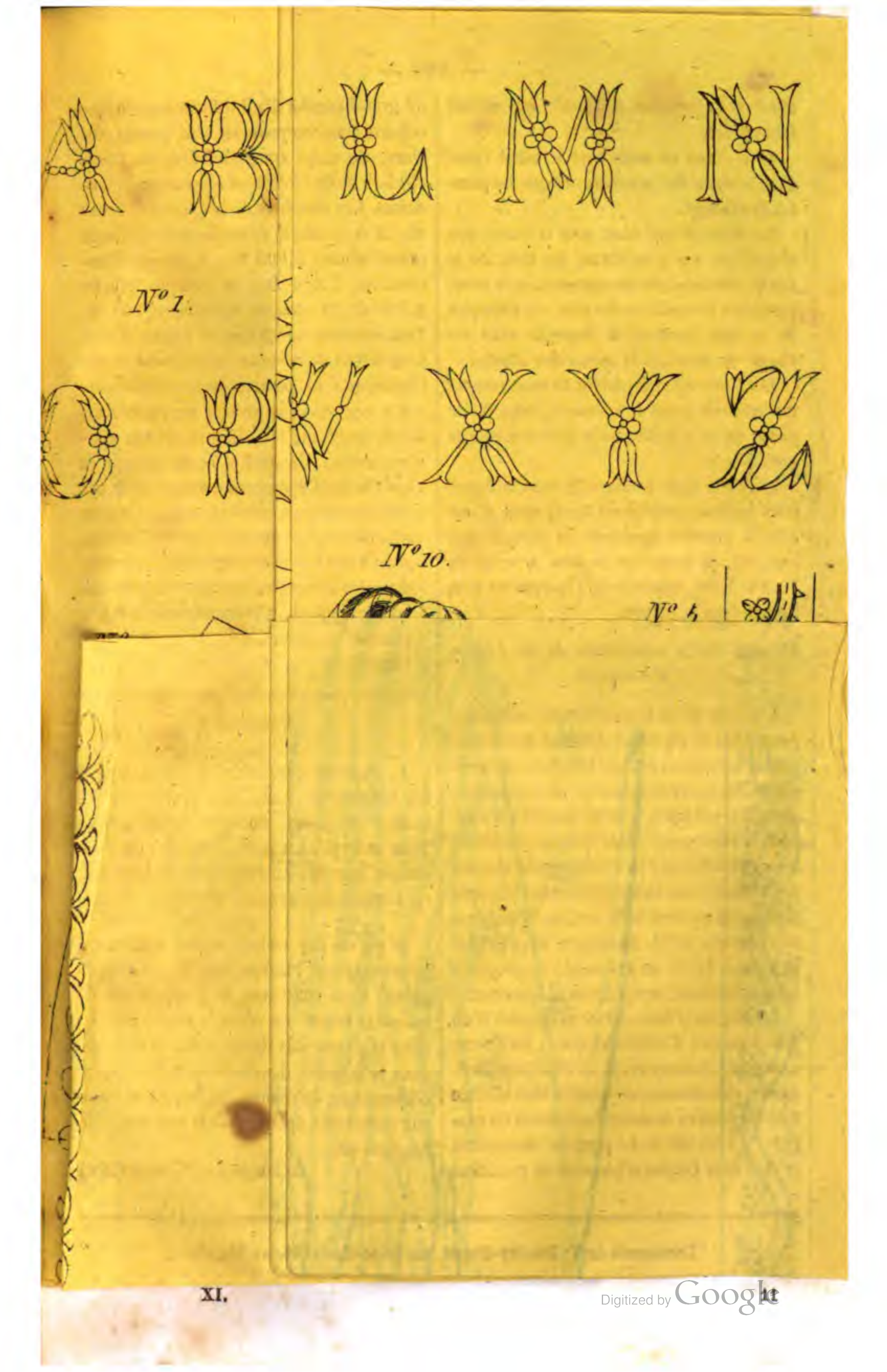
Mosaïque.

La solitude concentre et fortifie toutes les facultés de l'âme. Les prophètes, les saints, les grands hommes et les poëtes l'ont merveilleusement compris; et leur nature leur fait chercher à tous le désert ou l'isolement *parmi* les hommes.

Il y a de ces traits que les années ne peuvent altérer : la fraîcheur, la couleur, la grâce, s'en vont avec la jeunesse; mais quand la beauté est dans la forme même, dans la pureté des lignes, dans la dignité, dans la majesté, dans la pensée d'un visage d'homme ou de femme, la beauté change aux différentes époques de la vie, mais elle ne passe pas.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.


Nº 1.
Nº 10.
Nº 5

JUIN 1843. — N° VI. — ONZIÈME ANNÉE, 3e SÉRIE.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Chronique de Bretagne

AU QUATORZIÈME SIÈCLE.

I.

LES ÉTATS.

C'était environ la fête de la Magdeleine, l'an de grâce 1334; Jéhan, troisième du nom, duc de Bretagne, avait convoqué, dans la ville de Rennes, les états de sa principauté. On suivit, pour le cérémonial de cette assemblée, l'ordonnance primitive d'Alain Fergent : au centre de la salle, sur une estrade exhaussée de trois marches couvertes d'un riche tapis aux armes de Bretagne, était placé un trône en forme de chaise curule, surmonté d'un baldaquin de velours bleu, broché perles et or, et garni aux angles de touffes de plumes. Le duc Jéhan, revêtu de l'habit royal, fut conduit à ce trône par les grands officiers de son hôtel. Le comte de Montfort se plaça sur un tabouret, à la droite de son frère consanguin : le jeune prince portait sur les épaules un riche manteau *céleste* semé d'hermine; une robe d'un riche tissu fin et moelleux lui fermait au cou par un nœud d'orfévrerie, et à la taille par une ceinture d'or : c'était un présent de Guillaume de Brienne, duc d'Athènes, au retour de son expédition de Morée. La chaîne de chevalier brillait sur la poitrine du comte; un large baudrier enrichi de broderies nuancées formant des arabesques supportait une épée large, incrustée de pierreries : Montfort l'avait reçue du jeune et malheureux David de Bruy, roi d'Écosse, le jour de la bataille de Mont-Cassel.

Le prince royal de Bretagne était à côté du duc souverain comme auprès d'un juge, attendant la lecture de la proposition qui devait attaquer ses droits à la couronne. Il s'entretenait familièrement avec le sire de Léon-Châteauneuf, son frère d'armes, et semblait plus occupé de la situation du comte de Flandre, son beau-frère, que de la décision éventuelle du grand conseil.

Au bas des marches de l'estrade étaient assis le chancelier de Bretagne, le sire de Blossac, grand écuyer, portant l'épée nue, et le sire de Rohan, qui, par raison d'héritage, tenait entre ses mains un coussin de drap d'or sur lequel était posée une couronne d'or à hauts fleurons richement

garnis de pierres précieuses. Les évêques et les abbés occupaient la droite de la salle. Vis-à-vis, les neuf pairs de Bretagne et les Bannerets siégeaient dans deux stalles, chacun au-dessous de son blason. En face du trône, un bureau formé d'une longue et large table de chêne couverte d'un tapis à franges d'argent, était occupée par les présidents, les conseillers du parlement, quatre maîtres des comptes et les sénéchaux de Rennes et de Nantes. Les députés de la bourgeoisie et des corps de métiers remplissaient le fond de la salle; ils étaient rangés selon les prérogatives de leurs bailliages; les juridictions de Nantes et de Rennes étaient séparées l'une de l'autre par un long espace que remplissaient une troupe d'archers et des compagnies d'hommes de la milice sous le commandement de leurs connétables, Jéhan de Puy-Taillé, dit *le Seigneur des serpents*, et Jacques le Loup, arrière-petit-neveu du moine de la Vieuville, que les Anglais de Henri II, le fléau de la Bretagne au douzième siècle, avaient surnommé *le jugement de Dieu.*

Il y avait aussi à cette assemblée *les officiers de la maison;* les uns étaient postés à l'entrée de la salle, les autres étaient groupés derrière le trône et au bas de l'estrade. Deux pages se tenaient debout auprès du duc de Bretagne. Leurs robes d'étoffe brochée soie et or étaient armoriées d'hermines sur la poitrine et au côté droit : l'un portait à gauche un blason au *champ* d'argent avec l'aigle impériale de *sable*, membré et becqueté de *gueules* à la cotice de *gueules* sur le tout; l'autre avait également un écu armorié, mais il était *d'azur* à dix billettes percées d'argent; ce dernier page avait le visage beau et la chevelure blonde (1); le premier, au contraire, était laid, d'un aspect repoussant; ses yeux verts et petits roulaient dans des orbites saillantes, son nez gros et court relevait sur une bouche charnue et grande; son maintien était rude; ses épaules larges commençaient déjà à s'arrondir, ses mains calleuses et la peau basanée de son visage annonçaient des habitudes étrangères à la vie molle et parfumée des cours : c'est qu'en effet ce jeune page était du Guesclin à l'âge de quinze ou seize ans. Il avait été conduit, tout couvert de sueur, de meurtrissures et de gloire, de la place du tournoi à l'hôtel du duc de Bretagne, qui lui avait fait quitter l'armure de chevalier et reprendre l'habit de *damoisel*, parce qu'il n'était encore qu'un enfant. Il n'était question dans la cité de Rennes que de l'adresse et du courage de ce *malgracieux varlet.* Les dames et les bachelettes cherchaient à le voir, et quand elles l'avaient bien regardé, elles ne le trouvaient plus si laid, si *mal plaisant;* c'était le commencement de la fortune de du Guesclin.... Plus tard, avant qu'il ne fût connétable de France, duc de Molines, comte de Longueville et de Burgos, il épousa Tiphaine de Raguenel, la plus jolie des dames de Dinan; plus tard encore, il fut armé chevalier devant une noble et belle dame; puis, quand il tomba au pouvoir du prince Noir, les dames de Bretagne et de France s'en allèrent à Bordeaux, offrir leurs parures et filèrent la quenouille de lin pour la rançon du vaillant chevalier.

L'appel nominal et la révision des droits de séance ayant eu lieu, le chancelier Guillaume de Baden donna lecture de la proposition : elle consistait à remettre la couronne de Bretagne entre les mains du roi de France, à condition que le duché d'Orléans serait assuré en échange à la dame de Penthièvre, nièce du duc Jéhan. La rédaction de ce projet avait été combinée dans le conseil privé du château de la Tour-Neuve, sous la direction de maître Guillaume de Baden, homme d'un esprit

(1) René de Saint-Pern, fils du sire Bertrand de Saint-Pern, qui fut deux fois ambassadeur en Angleterre, et qui était parrain de Bertrand du Guesclin.

subtil et très-habile dans les controverses du droit canon et du droit civil. Il avait eu soin de mettre en relief les avantages personnels que les hauts barons retireraient de leur hommage-lige au roi de France, et de placer ce tableau à côté d'une peinture hideuse de la guerre civile que le défaut de successeur direct à la souveraineté de Bretagne ne manquerait pas d'occasionner après la mort du duc Jéhan.

Ce plaidoyer souleva toute l'assemblée. L'abbé de Douglas, jeune clerc d'un caractère énergique, adressa cette interpellation au duc : « Monseigneur, vous feriez bien de changer de dessein ; si vous êtes du sang de France, nous sommes enfants de la Bretagne, et, par Dieu le père ! jamais Breton ne consentira à un trafic préjudiciable à la principauté souveraine de son pays. Votre aïeul Pierre Mauclerc commit une grande faute en compromettant notre indépendance ; souverain par alliance il aurait dû respecter la constitution d'un état où il était étranger.

— Bien vous dites, messire, ajouta le baron de Retz, en s'adressant à l'abbé de Douglas ; non, il n'en sera point comme monseigneur le désire ; j'aimerais mieux le tenir dans ma *gloriette* de Machecoul, que de voir jeter les seigneurs de Bretagne dans une telle *trigue-dondaine*.

— Monseigneur le duc aurait-il oublié la devise de Bretagne ? demanda en se dressant de son haut Geoffroy le Noir, baron de Châteaubriand.

— Ah ! Dieu ! Dieu ! répliqua le duc, il ne sera point dit qu'un prince de la maison de Dreux ait enduré pareil outrage. Et sortant de son trône il s'avança au milieu de l'assemblée. « Sire de Châteaubriand, dit-il, nous sommes chevaliers. » Joignant à ces paroles le geste du défi, il prit le gantelet maillé de fer des mains de *Bretagne*, le hérault d'armes, et le jeta aux pieds du baron.

— Merci, Jéhan de Dreux, répondit Geoffroy de Châteaubriand ; et du bout de son épée il relèva le gantelet.

— Par Notre-Dame d'Arembergue ! vous n'irez pas combattre en champ mortel, s'écria impétueusement Guillaume, prince d'Ancenis ; laissons aux communes de Flandre l'horrible coutume d'ensanglanter leurs assemblées. N'avons-nous pas les ordonnances d'Alain Fergent pour régler vos droits respectifs ? Que le vote des états soit libre ; mais aussi que le duc de Bretagne jouisse avec la même liberté des prérogatives de sa couronne.

— C'est juste, point d'interruptions, dirent ensemble les députés de la bourgeoisie et des corps de métiers.

— Respect à l'autorité souveraine ; elle nous représente devant les peuples, ajouta le connétable des milices, Jacques le Loup.

— Oui, oui, que l'on écoute, s'écria-t-on de toutes parts..... Monseigneur le chancelier, dit l'abbé Jéhan de Sesmaisons, faites lecture du projet.

— Eh bien, soit ! écoutons, répliqua le sire de Retz ; vous savez quels sont vos droits, et Dieu sait bien ce qu'il fait. »

Le duc de Bretagne, accompagné jusqu'aux marches du trône par le sire d'Ancenis, les évêques et les abbés, prit la couronne d'or que portait sur un coussin le sire de Rohan, se la plaça sur le front, puis se tournant vers l'assemblée il dit : « Moi, Jéhan III, duc de Bretagne, me conformant aux coutumes établies et aux ordonnances des parlements, je consulte, par l'organe de mon chancelier, les états de ma souveraineté sur le moyen d'assurer à la Bretagne la prospérité et le bonheur dont elle jouit sous mon règne. »

Le duc garda la couronne sur sa tête. Dès qu'il se fut assis, maître Guillaume de Baden déroula son parchemin, et recommença la lecture de la proposition. Quand il eut fini, messire Daniel Vigier, évêque et comte de Nantes, docteur en l'université de Paris, se leva pour justifier le projet du duc. Il prit pour texte ces paroles de *mon-*

seigneur Saint Paul : *Radix omnium malorum cupiditas* (1). Ensuite il annonça la division de son discours en *majeure* et *mineure*, s'excusa de la faiblesse de son mérite, et s'étant recommandé par une courte prière à Dieu, à la Sainte Vierge et à *monseigneur* saint Jéhan l'évangéliste, il commença.

Messire Daniel Vigier fit preuve d'une érudition vaste et d'une grande force de logique. Le duc, qui était clerc lettré, applaudissait souvent aux conclusions adroites de son avocat ; il en induisait gain de cause et s'en réjouissait au fond du cœur, tant il aimait le roi de France. A la suite de l'action de grâce qui terminait alors les plaidoiries, le baron de Retz descendit vivement de son siége, fit quelques pas vers le trône et dit :

« Monseigneur, les enfants de Lambert, comte de Nantes, étaient seigneurs de Machecoul et barons de Retz, trois siècles avant que Pierre de Dreux ne ceignît la couronne de Bretagne. Harcoïd de Sainte-Croix, Hascouët de Retz, Bernard de Machecoul, mes aïeux, sont morts en défendant leur pays ; moi, Gérard Chabot, baron de Retz, je déclare ici ne pas vouloir faillir à mon sang.

— Oui, plutôt *mourir que faillir !* s'écria d'une voix sonore le sire de Malestroit.

— Monsieur le prince, dit Arthur de Goulaine en s'adressant au comte de Montfort, prenez la parole.

— Que l'on fasse silence, clament à plusieurs reprises les officiers de l'hôtel.

— Bretagne ! Bretagne ! redisent plusieurs fois les députés du tiers.

— Vous voulez donc la guerre civile ? dit le chancelier, en cherchant à se faire entendre au milieu du tumulte ; eh bien, vous l'aurez, terrible, désastreuse, comme au temps d'Eudon, sire de Porrhoët.

— Qui te l'a dit, méchant clerc ? répond Gérard Chabot ; voici la sauvegarde de mon pays ; » et il met la main sur la garde de son épée. Ensuite promenant ses regards sur l'assemblée : « Messires et députés, ajoute-t-il, que ceux d'entre vous qui sont pour la Bretagne, me suivent. »

Tous les ordres se levèrent spontanément ; il ne resta dans la salle que le duc et les officiers de son hôtel.

Vicomte DE MARQUESSAC.

(1) L'envie est la source de tous les maux.



Revue Littéraire.

Quinze jours au Sinaï, par MM. Alexandre Dumas et A. Dauzats. 2 vol. in-8. A Paris, chez Dumont, Palais-Royal, 88.

Troisième article.

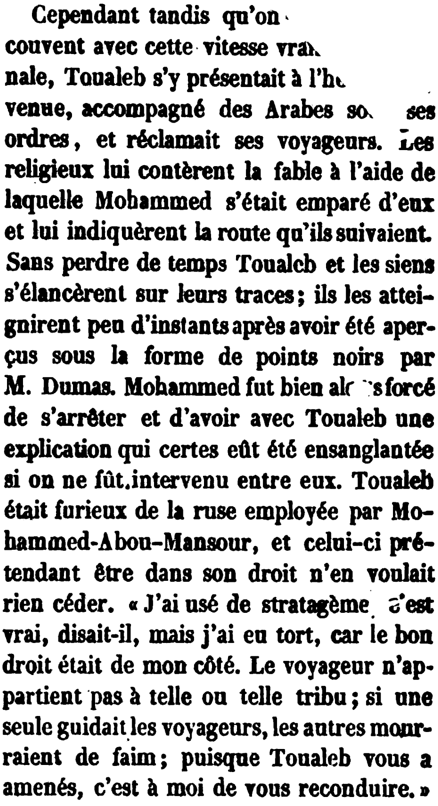
La veille du jour fixé pour le départ de M. Dumas du couvent du Sinaï fut employée aux préparatifs du voyage. Il avait donné rendez-vous à son escorte pour midi, aussi fut-il bien étonné lorsque dès cinq heures du matin il fut réveillé par les cris des Arabes ; il courut à la fenêtre, et son étonnement redoubla en voyant toutes figures nouvelles : il n'y avait là ni Toualeb, le cheik ; ni Araballah, le guerrier ; ni Béchara, le conteur. M. Dumas s'informa des causes de leur absence ; le nouveau cheik répondit : « Éloignés depuis fort longtemps de leur tribu et fatigués de leur dernier voyage, ils ont cédé aux instances que faisaient leurs femmes pour les retenir ; alors ils ont envoyé vers la tribu voisine lui proposer de se charger de la conduite des voyageurs qu'ils délaissaient ; cette proposition a été acceptée, et c'est en exécution de la convention conclue que nous venons chercher M. Dumas et ses compagnons, qui du reste me trouveront aussi dévoué que l'a été Toualeb. »

Cette histoire était peu vraisemblable,

mais elle fut débitée avec une telle apparence de bonne foi qu'à la rigueur on pouvait l'admettre; d'ailleurs le nouveau cheik, sans être trop pressant, fit observer que puisque tout était prêt pour le départ, mieux valait profiter de la fraîcheur du matin, et moitié défiants moitié persuadés, les voyageurs se décidèrent à se confier à Mohammed-Abou-Mansour, autrement dit: *Mahomet père de la victoire.*

« Notre premier coup d'œil, dit M. Dumas, ne fut pas favorable à la tribu nouvelle; le cheik ne paraissait pas exercer sur ses hommes le même empire que Toualeb. Les dromadaires étaient plus petits, bien que tout aussi maigres. Mais il nous fallait prendre notre parti; nous enfourchâmes donc nos montures, et Mohammed donna le signal en se lançant au galop d'une vitesse étourdissante. Nos dromadaires le suivirent; nous descendîmes au couchant pour nous diriger vers Thor. Une magnifique vallée se déroula tout à coup sous nos pieds, et nous nous y précipitâmes avec la rapidité de pierres qui roulent. Cependant les difficultés de la route augmentant, nous exigeâmes, malgré la répugnance du *père de la victoire*, que l'escorte ralentît sa marche; nous reprîmes donc une allure moins vive, mais qui nous permettait cependant encore de franchir trois lieues à l'heure. »

Vers le milieu du jour la caravane était parvenue au sommet d'une montagne d'où l'on pouvait, pour la dernière fois, apercevoir le couvent. Ce ne fut qu'à grand'peine que M. Dumas obtint du cheik quelques moments de halte pendant lesquels il lui sembla voir à l'extrémité de la route qu'il venait de parcourir des points noirs et mouvants. Mohammed-Abou-Mansour, à qui il les fit remarquer, prétendit les reconnaître pour être des hommes appartenant à une tribu ennemie, et sur ce il lança de nouveau son dromadaire au galop, tous ceux de la troupe prirent la même allure, puis quittant la vallée



le cheik entra bien[illegible] rent qui fut descen[illegible] d'une avalanche.

Cependant tandis qu'on [illegible] couvent avec cette vitesse vra[illegible] nale, Toualeb s'y présentait à l'h[illegible] venue, accompagné des Arabes so[illegible] ses ordres, et réclamait ses voyageurs. Les religieux lui contèrent la fable à l'aide de laquelle Mohammed s'était emparé d'eux et lui indiquèrent la route qu'ils suivaient. Sans perdre de temps Toualeb et les siens s'élancèrent sur leurs traces; ils les atteignirent peu d'instants après avoir été aperçus sous la forme de points noirs par M. Dumas. Mohammed fut bien al[illegible]s forcé de s'arrêter et d'avoir avec Toualeb une explication qui certes eût été ensanglantée si on ne fût intervenu entre eux. Toualeb était furieux de la ruse employée par Mohammed-Abou-Mansour, et celui-ci prétendant être dans son droit n'en voulait rien céder. « J'ai usé de stratagème, c'est vrai, disait-il, mais j'ai eu tort, car le bon droit était de mon côté. Le voyageur n'appartient pas à telle ou telle tribu; si une seule guidait les voyageurs, les autres mourraient de faim; puisque Toualeb vous a amenés, c'est à moi de vous reconduire. »

MM. Taylor et Dumas firent cesser ce débat en déclarant qu'ils ne reconnaissaient pour leurs guides que Toualeb et ses Arabes. Mais à leur grand étonnement les deux cheiks, après avoir échangé ensemble quelques paroles, lui annoncèrent que la bonne intelligence était rétablie entre eux, que Mohammed-Abou-Mansour et les siens continueraient le voyage, qu'ils serviraient de garde d'honneur et que les deux tribus se partageraient le prix convenu pour le retour.

Cet arrangement étant conclu, la caravane soupa et s'arrangea pour prendre un repos dont elle avait grand besoin. La nuit fut délicieuse... le lendemain ne devait pas lui ressembler! Prêts à partir de très-grand matin, les Arabes témoignèrent quelque

...titude à la vue des lignes rougeâtres qui sillonnaient l'Orient; on se mit en marche, et bientôt la chaleur devint insupportable. « Le sable soulevé par une brise insensible nous enveloppait, dit M. Dumas, d'un nuage qui nous brûlait les yeux et pénétrait dans la gorge et dans le nez. Les Arabes, contre leur habitude, paraissaient souffrir de ces inconvénients. Les deux tribus rapprochées se mêlèrent; les dromadaires parurent se chercher les uns les autres, de temps en temps ils faisaient des écarts soudains comme si la terre leur eût brûlé les pieds. Je m'approchai d'un Arabe pour lui demander d'où venait le malaise dont nous étions tous atteints; pour toute réponse il prit un pan de son manteau, et le rejetant par-dessus son épaule il s'en enveloppa de manière à s'en couvrir le nez et la bouche, et en me retournant je m'aperçus que cet exemple avait été suivi par toute la troupe; enfin au bout d'un quart d'heure nous n'avions plus de questions à faire... le désert nous prévenait par tous les signes : c'était le khamsin que nous allions avoir à affronter.

»Notre course était dévergondée, car le sable s'élevait comme un mur entre l'horizon et nous; à chaque instant nos Arabes, dont les yeux ne pouvaient percer ce voile de flamme, faisaient des crochets qui dénotaient leur irrésolution. Cependant la tempête augmentait toujours; nous entrions dans des sillons de sable agités comme des vagues, et nous traversions, ainsi qu'un habile nageur fend une lame, la crête brûlante de ces monticules. Malgré la précaution que nous avions prise de couvrir nos bouches de nos manteaux, nous respirions autant de sable que d'air; notre langue s'attachait à notre palais, nos yeux devenaient hagards et sanglants, et notre respiration bruyante comme un râle révélait nos mutuelles souffrances. Je me suis trouvé quelquefois en face du danger, mais je n'ai jamais éprouvé une impression pareille à celle que je ressentais. Nous allions toujours plus rapidement et plus obscurément, car le nuage de sable qui nous enveloppait devenait de plus en plus intense et brûlant; enfin Toualeb fit entendre un cri perçant : c'était un ordre de halte. Les deux chefs et les Arabes les plus expérimentés de la troupe se réunirent en conseil. Les avis furent émis tour à tour avec une sage modération et une solennelle lenteur. Toualeb résuma les opinions en étendant le bras vers le sud-ouest, et la course frénétique recommença aussitôt; mais cette fois sans hésitation et sur les traces des deux cheiks qui, vu la gravité des circonstances, avaient pris la conduite de la caravane. Nous marchions vers un but, mais nous n'avions pas le loisir de demander lequel; nous savions seulement que si nous le manquions nous étions perdus.

» Le désert semblait vivre jusque dans ses entrailles; combien la transition avait été brusque! ce n'était plus, comme la veille, le repos au pied des palmiers, le sommeil rafraîchi par le bruit de la fontaine... c'était le sable enflammé, c'étaient les secousses du rude dromadaire, la soif dévorante qui fait bouillir le sang, qui fascine les yeux. Je ne sais s'il en était des autres comme de moi; mais j'étais en proie à une véritable folie, à un rêve, à un délire sans fin. De temps en temps nos dromadaires s'abattaient, creusaient le sable ardent avec leur tête pour trouver un semblant de fraîcheur, puis ils se relevaient, fiévreux et haletants comme nous, et reprenaient leur course fantastique. Je ne sais comment nous fûmes assez heureux pour ne pas être écrasés sous le poids de nos montures ou ensevelis sous le sable. Ce dont je me souviens, c'est qu'à peine tombés les Arabes étaient près de nous, rapides et secourables, relevant hommes et bêtes, puis se remettant en chemin silencieux comme des spectres : une heure encore de cette tempête, c'en était fait de

nous; j'en suis bien convaincu... mais tout à coup une rafale devant vint éclaircir l'horizon de manière à laisser entrevoir le port tant désiré. — Le Mokatteb! s'écria Toualeb; le Mokatteb! répétèrent les Arabes. — Puis le sable s'éleva de nouveau entre la caravane et la montagne. » Mais avec l'espoir d'un salut prochain, les forces étaient revenues aux malheureux voyageurs... cinq minutes après ils se glissaient en rampant, comme des reptiles, dans une caverne profonde dont l'étroite ouverture laissait passer peu de lumière et de chaleur; tous s'y couchèrent pêle-mêle, et y restèrent jusqu'au lendemain matin, sans parler, sans dormir, sans remuer... en proie à un engourdissement qui tenait le milieu entre le sommeil et la fièvre chaude.

« La tempête continuait toujours; ce ne fut que vers le milieu du jour qu'elle perdit sa force. Les voyageurs revinrent à la vie par la faim; il y avait trente heures qu'ils n'avaient mangé. Abdallah, le cuisinier de la troupe, se leva et fit les apprêts du déjeuner. Mais les Arabes, dont le nombre était doublé, et qui, selon leur louable habitude, n'avaient rien emporté avec eux, demandèrent à prendre part au repas, de sorte que la portion de chacun se composa d'une poignée de riz et d'une datte.

» Malgré les apparences encore menaçantes du ciel, on se décida le troisième jour à quitter la caverne du Mokatteb. Avec le surcroît des bouches, les provisions ne permettaient pas d'y faire un plus long séjour. En reparaissant à la lumière, on s'effraya mutuellement... les cruelles épreuves de ces trois journées étaient écrites sur tous les visages.

» Vers le soir, les Arabes dressèrent la tente près d'une citerne dont la rencontre causa une grande joie; mais il paraît que l'eau en était apéritive, du moins on le supposa, car, dans la nuit, les Arabes firent une malheureuse infraction à leur sobriété habituelle, ils mangèrent une bonne partie des provisions. Le bonheur du danger passé, la certitude qu'il avait fallu un besoin bien pressant pour pousser ces hommes à commettre ce larcin, le fit traiter peu sévèrement, et cette indulgence fut fatale au reste des comestibles, car, dès le lendemain, ils furent dévorés entièrement. Il fallut alors se remettre promptement en route, afin d'arriver à temps au passage de la mer Rouge; on fit près de trente lieues dans la journée... Quand on arriva au gué, épuisé, haletant... il était trop tard!... les eaux étaient hautes.

» La situation devenait critique. Il ne s'agissait de rien moins que de jeûner jusqu'au lendemain; mais une chance de salut restait encore: quelquefois il se trouvait sur l'autre rive un passeur avec un bateau; on tira un coup de pistolet, signal convenu pour l'avertir de la présence des passagers; quelques minutes s'écoulèrent dans une pénible attente, puis on vit enfin apparaître la bienheureuse embarcation à l'aide de laquelle, une demi-heure après, la caravane avait traversé la mer Rouge. »

A peine débarqués, les Français s'acheminèrent en toute hâte vers Suez, où ils furent reçus avec la plus touchante cordialité par le consul, chez lequel ils trouvèrent une nourriture un peu plus substantielle que celle du désert.

Sans doute il n'est aucune de vous, mesdemoiselles, qui ne pense qu'après avoir éprouvé tant de fatigues et couru tant de dangers, le goût des voyages ne soit fort attiédi; eh bien! écoutez M. Dumas, et vous serez détrompées.

« Quelque besoin physique que nous eussions de nous reposer, dit-il, les émotions que nous avions ressenties, les dangers auxquels nous venions d'échapper, nous tenaient éveillés. Nos haltes de chaque soir, avec leurs incidents divers, se représentaient à notre esprit. Le désert, avec son concert de chakals et d'hyènes, ses traces de lézards et de serpents, son soleil dévorant et son khamsin mortel, n'était déjà plus qu'un souvenir, mais un sou-

venir vivant que, pour ainsi dire, nous touchions de la main encore, et qui, si près que nous en étions, se présentait déjà à notre esprit avec toute sa poésie et toute sa magnificence. Depuis, la distance et le temps n'ont fait que grandir encore ces souvenirs; et, après huit ans d'intervalle, toutes les émotions douces et terribles de ce merveilleux pèlerinage sont restées si palpitantes dans mon cœur, que je n'hésiterais pas, si une occasion d'y retourner se présentait, à les racheter encore au prix des mêmes fatigues et des mêmes dangers. »

Mme Edmée de Syva.

Littérature Étrangère.

Dartula, un des héros d'Ossian, s'adresse à la lune.

Figlia del ciel, sei bella, è di tua faccia
Dolce il silenzio; amabile ti mostri,
E in oriente i tuoi cerulei passi
Seguon le stelle; al tuo cospetto, o luna,
Si rallegeran le nubi, e'l seno oscuro
Rives ton liete di riflesso luce.
Chi ti pareggia, o della notte figlia.
Lassù nel cielo? in faccia tua le stelle
Hanno di se vergogna, ad altra parte
Volgono : verdi scintillanti sguardi.
Ma dimmi, o bella luce, ove t'ascondi
Lasciando il corso tuo, quando svanisce
La tua candida faccia? Hai tu, com'io,
I tuoi palagj, o ad abitar ten vai
Nell'ombra del dolor? Cadder dal cielo
Le tue sorelle? O più non son coloro
Che nella notte s'illegravan teco?
Si, si luce leggiadra, essi son spenti,
E tu spesso per piagnerli t'ascondi.
Ma verra notte ancor, che tu, tu stessa
Cadrai per sempre e lascierai nel cielo
Il tuo azzurro sentier; superbi allora
Sorgeran gli astri, e in rimirarti avranno
Gioja cosi, com 'avean pria vergogna.
Ora del tuo splendor tutte la pompa
T'ammanta o luna. Ov'tu nel ciel risguardo
Dalle tue porte, e tu la nube, o venta,
Spezza, onde possa la notturna figlia
Mirar d'intorno e le scocese rupi
Spendanle incontro, e l'Ocean rivolge
Nella sua luce i nereggianti flutti.

Cesarotti.

Tu es belle, fille du ciel, tu es belle, et il est doux le calme de ton visage. Tu te montres souriante, et les étoiles suivent vers l'orient tes traces dans l'azur. O lune! les nuages s'égayent à ton aspect, et, réfléchissant ta lumière, ils revêtent de douces teintes argentées leur sein obscur. Qui t'égale, même là-haut dans le ciel, ô fille de la nuit? Les étoiles humiliées de ta beauté baissent devant toi leurs scintillants regards. Mais dis-le moi, ô belle lumière! où te caches-tu, où repose ton corps quand tu voiles ta blanche figure? As-tu, comme moi, tes palais? ou bien vas-tu habiter les sombres régions de la douleur? Sont-elles tombées du ciel, tes sœurs? ou bien ne sont-elles plus celles qui, dans la nuit, se réjouissaient avec toi? Oui, oui, douce lumière, elles sont mortes, et tu te caches pour les pleurer; mais elle viendra enfin la nuit où toi-même tu tomberas pour toujours, abandonnant ton azuré sentier du ciel; alors les astres se lèveront superbes, et ils s'enorgueilliront de ta chute, parce que jadis tu les humilias de ta beauté. Mais aujourd'hui toutes les pompes t'environnent, ô lune! tu t'enveloppes de ta splendeur comme d'un manteau, tu luis dans le ciel et tu dissipes les nuages et le vent pour pouvoir, fille des nuits, glissant le long des âpres falaises, illuminer de tes blondes clartés les flots noirs de l'Océan.

Mme Pauline Roland.

Education.

Origine
DU NOM DES RUES DE PARIS.

RUE DE LA VERRERIE.

DEUXIÈME ARTICLE.

Une des conquêtes artistiques du moyen âge, après ses magnificences architecturales, ou plutôt leur complément, c'est sans contredit le secret de la peinture sur verre, secret admirable, perdu sous le passage des temps, et si précieux que la science moderne hésite encore à déclarer qu'elle l'a retrouvé en son entier.

Du douzième au quinzième siècle, cet art brilla de toute sa splendeur; et à cette époque, les grands talents de la peinture ne se préoccupaient guère de l'emploi de la toile ou du bois pour reproduire les prodiges enfantés par le pinceau du génie; leur ambition ne rêvait que les brillantes fantasmagories de ces verrières célèbres, qui nous racontent avec une si éloquente naïveté les drames de nos saintes Ecritures.

Au quatorzième siècle, date de la plus grande faveur à Paris de la peinture sur verre, les artistes en ce genre s'étaient à peu près tous, et comme d'un commun accord, retirés dans une partie de la ville qui ne comportait presque que des jardins et des cultures, et les trafiquants de leurs produits étant venus s'établir dans leur voisinage, formèrent une rue qui, commençant non loin de la vieille porte Sainte-Antoine, venait se perdre proche celle Saint-Honoré, laquelle rue ainsi improvisée prit le nom de rue de la Verrerie.

Maintenant que nous venons de faire connaître l'origine toute prosaïque, je dirais presque matérielle, du nom de cette rue, nous allons raconter comment elle a acquis des droits à une sorte d'immortalité.

En l'année 1418, ladite rue de la Verrerie comptait au nombre de ses habitants un jeune peintre sur verre, du nom de Jacquemin Gringonneur. Le brave Jacquemin avait dans le quartier une renommée bien établie et dignement justifiée; nul n'excellait mieux que lui dans la peinture des drames bibliques, qui, à cette époque, étaient si fort à la mode. On prononçait même, à mi-voix il est vrai, le mot de chef-d'œuvre, à l'occasion d'une Passion de notre Seigneur, dans laquelle madame Marie versait des larmes si vraies, qu'on était tenté de les essuyer, et d'un Jugement de monseigneur le roi Salomon, où la barbe du sage roi était si bien détachée, que les mèches semblaient s'agiter au moindre souffle. Mais alors comme aujourd'hui, on ne faisait pas facilement fortune dans l'état d'artiste, et Jacquemin, avec tout son talent, avec son génie peut-être, qui sait? était pauvre, oh! bien pauvre! Sa pauvreté n'était pas cependant ce qui tourmentait le plus maître Gringonneur; le brave garçon aimait une jeune fille qui, de son côté, ne le détestait pas; et comme, ainsi disposées, les choses lui paraissaient devoir marcher le plus rondement du monde, il avait prié messire le curé de Saint-Jean, pour lequel il travaillait souvent et qui le protégeait, de vouloir bien lui rendre le service d'aller demander Berthilde en mariage à son père.

Mais, hélas! trois fois hélas! Ce père était un marchand fourreur, de la rue de ce nom, vieil avare, que la fortune avait rendu ambitieux, et qui, dans ses calculs d'avenir, avait espéré marier sa fille, belle et riche comme elle était, au fils d'un échevin.

On peut juger dès lors que la démarche du curé de Saint-Jean en faveur de son protégé fut en pure perte, et qu'un refus énergique et trop motivé pour laisser de l'espoir, fut la seule réponse qu'il rapporta;

elle fit verser à Berthilde des larmes qui, pour être secrètes, n'en étaient pas moins amères, et jeta la mort au cœur du pauvre Jacquemin.

Cependant, comme dans la vie des artistes on trouve toujours moyen de se rattacher à quelque consolante pensée, feu follet trompeur qui se rit trop souvent de votre course acharnée et de vos efforts pour l'atteindre, Jacquemin se prit d'une belle exaltation, et s'écria : « Il lui faut de l'or pour acheter mon bonheur? eh bien! j'en aurai; mon pinceau me vaudra la baguette enchantée d'un magicien; je révélerai mon talent; monseigneur le roi est bon; quand il me connaîtra, il aura pitié de ma peine amoureuse, et me fera épouser Berthilde; » et tout à cet espoir consolateur Jacquemin se disposa à mettre son projet à exécution. Cependant, et de peur qu'on n'accuse notre artiste d'un orgueil par trop grand, nous devons dire qu'avant tout, il s'agenouilla pieusement et invoqua le secours de Dieu, sans l'aide de qui toute inspiration devait être stérile, son pinceau sans vie et sans gloire.

Il prépara une haute et vaste verrière, d'une dimension telle qu'on n'en avait point encore vu jusque-là, et se mit à la peindre par un procédé nouveau, qui donnait à l'œuvre plus de fini, aux couleurs plus d'éclat.

Son sujet représentait la cour du roi Charles VI avec les seigneurs principaux et les membres composant la royale famille, tous et chacun ayant leur portrait peint au naturel et d'une ressemblance tout à fait extraordinaire.

L'accessoire n'était pas moins digne d'admiration : les meubles, les étoffes, les armes, toutes les parties de cet ensemble colossal accusaient une perfection jusque-là sans pareille.

Trois longs mois s'écoulèrent sans que nul n'entendît plus parler de Jacquemin. Ce silence inquiétait Berthilde; elle croyait son ami malade, mort peut-être de chagrin; les voisins, qui voyaient sa porte et ses fenêtres constamment closes, avaient fini par ne plus penser à lui; le curé de Saint-Jean lui-même le présumait parti pour un long voyage; Jacquemin allait, un peu de temps encore, être enseveli dans le plus complet oubli. Nous faisons cependant sur ce point des réserves quant à Berthilde, dont nous n'avons point le droit de médire, ce qui serait d'ailleurs fort injuste, comme on pourra le voir plus tard.

Durant ce temps, notre pauvre peintre passait les jours et les nuits à l'accomplissement de son œuvre, ne s'arrêtant que juste pour prendre quelques heures de repos et un peu de nourriture, puis revenir avec plus d'ardeur que jamais à un travail qui devait lui valoir fortune, gloire et bonheur.

Déjà cette merveilleuse composition touchait à son terme; quelques jours encore, et Jacquemin livrerait aux regards étonnés cette verrière incomparable, et prierait le curé de Saint-Jean de l'introduire près de quelque seigneur de la maison du roi, lorsqu'un soir, et au plus ardent de son travail, il entend au dehors une voix de femme, qui criait au secours. Était-ce une illusion de ses sens sans cesse dominés par la même pensée? cette voix lui parut être celle de sa Berthilde; et n'écoutant que son instinct, il s'élança dans les ténèbres vers le point d'où lui avaient semblé partir les cris.

C'est qu'à cette époque, les rues de Paris n'étaient rien moins que sûres! Sitôt la nuit venue, et dans un quartier comme celui-là, il n'y avait pas de sergents ni d'archers qui pussent tenir contre les malfaiteurs que le succès enhardissait toujours.

C'était en effet Berthilde qui avait eu l'imprudence de s'aventurer dans ce quartier dangereux en compagnie d'une femme, sa servante dévouée.

La pauvre enfant, n'écoutant que ses inquiétudes mortelles, avait à tout prix voulu

s'assurer du sort de Jacquemin, et, profitant d'une courte absence de son père, elle avait entrepris cette téméraire démarche, dont le ciel la punissait bien sévèrement.

Cependant l'arrivée subite du peintre, la vue de la dague qu'il brandissait, épouvantèrent les deux méchants, qui prirent la fuite, tandis que Jacquemin faisait entrer chez lui Berthilde pâle, glacée, morte d'effroi.

Cependant, le calme de la retraite qui venait de lui échoir d'une façon si providentielle, les soins empressés de sa vieille servante, et plus que tout, la voix et les douces paroles de l'artiste, la tirèrent bientôt de son évanouissement.

Et à genoux devant elle comme devant une image de sainte, celui-ci lui disait : « Par grâce, Berthilde, au nom du Dieu bon qui nous protége, revenez à vous, reprenez vos esprits. Voyez! tout autour de vous est calme, silencieux; nul danger ne vous menace, vous êtes chez votre fiancé. — Et puis vous ne savez pas, Berthilde, depuis le long temps que j'ai passé loin de vous, j'ai travaillé à notre bonheur; une œuvre grande et belle que j'achève en ce moment, et qui me vaudra la protection de monseigneur le roi, me donnera la fortune et la gloire... La gloire! que m'importe la gloire?... c'est la fortune qu'il me faut pour la porter à votre père, et lui dire : Maintenant que je suis riche, moi aussi, donnez-moi Berthilde, car nul ne l'aime mieux que moi, et ne saura mieux se dévouer à son bonheur. »

A ces consolantes paroles, à cet espoir inattendu, Berthilde croyait être le jouet d'un rêve, ou plutôt elle craignait que le chagrin n'eût rendu fou le pauvre peintre, lorsque celui-ci, qui avait deviné ses pensées dans son regard hésitant, s'écria :

« Oh! vous doutez, n'est-ce pas, Berthilde? vous me regardez comme un insensé; mais, tenez, voyez donc! aussi bien il est juste que ce soit vous qui la première applaudissiez à mon triomphe; » et, tirant un rideau qui coupait en deux la pièce où ils se trouvaient, il livra la magnifique verrière aux regards stupéfaits de sa fiancée.

Tandis que Berthilde, plongée dans le silence de l'admiration, contemplait ces merveilleuses peintures, les éclats d'une voix trop connue vinrent les tirer de leur extase pour les plonger dans l'épouvante.

C'est que cette voix était celle du père de Berthilde, qui, averti de la fuite de sa fille, et renseigné par de trop charitables voisins, avait suivi ses traces, et venait impérieusement la réclamer à Jacquemin, qu'il se sentait disposé à traiter comme un lâche et odieux ravisseur.

Le premier mouvement de Berthilde, à l'approche de son père, fut de s'enfuir, et sans songer qu'en agissant ainsi elle s'exposait à paraître plus coupable à ses yeux qu'elle ne l'était déjà, en outre qu'elle faisait Jacquemin son complice, et le dépossédait du bénéfice de sa belle action, elle se précipita, en entraînant la servante après elle, derrière le rideau de la verrière, que Jacquemin tira, avant d'aller ouvrir au père la porte qu'il heurtait à coups redoublés.

Mais la ruse était trop grossière, et les pauvres enfants trop peu habiles à mentir; la pâleur et le trouble de Jacquemin, l'agitation de la toile, le murmure produit par le frôlement d'une robe, lui révélaient plus que suffisamment toute la vérité; il s'élance d'un bond vers le rideau; le peintre, qui redoutait pour Berthilde les transports de la colère du fourreur, essaye de le retenir et de lui défendre l'approche de la verrière; mais celui-ci, exaspéré encore par cette résistance, se précipite en furieux contre le misérable obstacle qui lui était opposé, déchire la toile, renverse les échafaudages, et s'empare de sa fille... Deux cris d'horreur furent poussés à la fois, et chacun par un sentiment de générosité qui faisait oublier le danger personnel de l'un pour songer à celui de l'autre.

Jacquemin avait tremblé pour Berthilde, sur laquelle une main terrible s'était levée, et Berthilde avait bravé la colère de son père pour penser à l'avenir détruit de son pauvre fiancé. Car les échafandages, dans leur chute, avaient entraîné la verrière, et le chef-d'œuvre de tout à l'heure n'était plus qu'un monceau de ruines sur lesquelles le malheureux Jacquemin tomba sans mouvement et sans vie.

Quand il revint à lui, il était seul, Berthilde et son père avaient disparu, et il pouvait croire que tout ce qui venait de se passer n'était qu'un mauvais rêve enfanté par son imagination en délire.

Mais, hélas! il ne pouvait point douter de la réalité trop affreuse; l'eût-il voulu, que son beau travail, réduit en poudre, était là pour lui rappeler la scène déplorable qui venait d'avoir lieu, et qui, en un instant, lui ravissait sa fortune, sa gloire, et, perte plus cruelle, sa Berthilde, sa fiancée. Jacquemin fut longtemps à se relever d'un coup si funeste; la raison semblait l'avoir abandonné, une pensée unique occupait sans relâche son esprit; maladie morale plus fatale que toutes les maladies, qui creusait ses joues, éteignait le feu de la vie dans son regard, et marquait son front de ce signe qui indique que celui qui en est frappé n'appartient plus au monde des êtres intelligents.

Son occupation unique était de contempler les fragments de la verrière; il avait recueilli les personnages qu'elle représentait, et en avait fait autant de petits tableaux que, dans son esprit, il animait sans doute, car il les faisait mouvoir, agir, marcher; il les rangeait en ligne, leur faisait contracter des alliances, puis des batailles se livraient, puis des traités de paix se signaient... c'était pour lui tout un univers.

Cependant le père de Berthilde n'avait point un cœur aussi desséché que nous l'avions jugé d'abord; car lorsqu'il eut appris le service signalé que Jacquemin lui avait rendu en protégeant Berthilde, quand il eut connu surtout l'étendue du malheur dont il était la cause, il réunit ses efforts à ceux de sa fille pour porter au pauvre désolé quelque adoucissement. Mais, hélas! tout à son monde d'idées, Jacquemin ne reconnaissait plus celui de la réalité, et la seule consolation qu'on pût lui offrir, c'était de s'associer à sa chimère, et de jouer avec lui, à l'aide de ses précieux fragments de peinture. Ils étaient même parvenus à systématiser ce jeu, à l'enfermer dans de certaines limites, à lui poser des règles, de manière que la victoire ou la défaite d'une couleur sur une autre fût le résultat d'une combinaison, et non plus d'un caprice de malade.

Or, à cette époque le malheureux roi Charles VI était en proie à cette maladie noire qui le conduisit au tombeau, et faillit y mettre la France avec lui. La reine, les princes du sang, les seigneurs de la cour mettaient leur esprit à la torture pour trouver le moyen de distraire le pauvre insensé; l'emploi d'amuseur du roi, s'il eût pu être créé, aurait été payé du prix de la couronne de France.

Le hasard voulut qu'un courtisan qui avait entendu parler de Jacquemin et de son étrange folie désirât le voir; l'invention de son jeu le frappa, en même temps que la beauté des peintures; dès le soir même, il fit venir Jacquemin au petit coucher du roi; Charles usa de ce jeu nouveau, et en fut *moult diverti*.

Cet événement fit grand bruit, et Jacquemin Gringonneur, grâce aussi à l'aventure dramatique qui avait failli le perdre et faisait son bonheur, devint à la mode, et son jeu avec lui. Il n'y eut plus bientôt un seul seigneur qui ne voulût avoir une copie du *Jeu du roi*, et Jacquemin, à qui la fortune, en arrivant ainsi, rendait la raison, fut obligé de reproduire par milliers ses fragments de verrière sur des carrés de fort parchemin.

Le jeu de cartes était inventé; et, dès le règne suivant, il avait subi les modifica-

tions et les perfectionnements qui l'ont fait tel que nous le voyons encore aujourd'hui. Empressons-nous d'ajouter, en finissant, que Charles VI, après avoir obtenu un grand soulagement de l'usage de ce jeu, récompensa royalement le brave Jacquemin, que le curé de Saint-Jean unissait deux mois après à sa Berthilde, sans que le maître fourreur y apportât cette fois aucune résistance. — Telle fut donc la cause de la célébrité de la rue de la *Verrerie*, qui, si elle a fidèlement gardé son nom originel, s'est aujourd'hui terriblement éloignée des goûts et des habitudes de ses premiers habitants.

VICTOR HERBIN.

Les Soeurs de lait.

Héritier d'une noble maison, le comte de Kérougal avait su en soutenir l'éclat. A son retour de Mindau, en 1759, la croix de Saint-Louis avait été suspendue à sa boutonnière par le roi lui-même. Depuis lors, retiré dans son château de la Croix-Rouge en Bretagne, le comte avait quitté la vie agitée des camps et cherché les douces émotions dans le calme de la famille, auprès d'une femme dont la bonté et le dévoûment lui avaient fait oublier la gloire des armes et l'ambition des cours.

Cette union fut bénie de Dieu, un enfant vint au jour; mais la santé déjà chancelante de madame de Kérougal s'étant encore affaiblie, elle se vit forcée de renoncer à la joie la plus douce pour une mère; il lui fallut confier sa fille aux soins d'une nourrice.

Une paysanne nommée Gertrude, vivant sur les terres du comte, fut choisie pour cette charge délicate. Gertrude avait aussi une fille, Marie; elle l'amena au château. Plus tard, elle devint la compagne des jeux de Louise. Il y avait tant de grâce, tant de charme chez ces deux enfants, que la comtesse se plaisait à les voir ensemble, mettant tout en commun : Louise prêtait volontiers ses jouets à Marie, et Marie lui apportait avec plaisir la crème fraîche de ses vaches et les plus beaux fruits de son verger. On eût dit deux sœurs, tant il y avait de ressemblance dans l'expression de leur physionomie et dans la bonté de leur caractère. Elles grandirent ainsi, s'aimant sans distinction de rang et de fortune, croyant que le monde finissait au bout du parc, et ne soupçonnant pas qu'elles pourraient se séparer jamais.

Un matin, comme Marie apportait un bouquet de violettes dans la chambre à coucher de mademoiselle de Kérougal, elle la trouva enfoncée dans un bergère et cachant son visage sous ses deux mains.

« Mon Dieu, mademoiselle Louise, qu'avez-vous? dit Marie, s'arrêtant sur le seuil de la porte.

— Oh! j'ai bien du chagrin....

— Et vous ne me le confiez pas?

— Il faut nous séparer, ma pauvre Marie!

— Est-ce bien possible!

— C'est décidé, mes prières ont été inutiles.

— Ah! oui, je comprends... murmura la jeune paysanne, laissant couler ses larmes; j'aurais dû m'attendre à cette douleur, car je ne suis qu'une pauvre fille des champs, et vous..... vous êtes une noble demoiselle. Je le comprends à présent que nous sommes grandes... je ne pourrai plus vous embrasser comme autrefois.... vous appeler ma sœur...

— Ne parle pas ainsi, ma bonne Marie, et n'accuse personne..... c'est une nécessité qui m'a été démontrée... ma mère vient de me dire : « Louise, ton éducation est incomplète, il faut que tu ailles passer quelques années au couvent... tu partiras cette semaine. »

— Cette semaine ! dit Marie à travers ses sanglots.

— Une idée m'était venue pour ne pas nous séparer.... j'avais demandé à ma mère que tu viennes avec moi ; mais il paraît que la maison à laquelle je vais être confiée ne reçoit que des demoiselles nobles. Juge de mon chagrin, quitter à la fois mon père, ma mère, ma sœur, tous ceux que j'aime....

— Puisqu'il le faut, mademoiselle, ayons du courage, et promettons-nous de ne pas nous oublier.

— Jamais! Marie; mais avant de nous dire adieu, je veux que nous ayons l'une de l'autre un souvenir. Louise ouvrit le tiroir d'une toilette, y prit une boîte contenant deux boucles d'oreilles d'émeraudes doublées d'or.

— Garde celle-ci, dit Louise en lui donnant une de ces boucles ; en quelque lieu que nous soyons, celle de nous qui aura besoin de son amie lui enverra ce souvenir. »

Marie accepta la boucle d'oreille, embrassa tendrement sa sœur de lait et rentra bien triste dans sa maisonnette... Trois jours après Louise se mettait en route pour le couvent des Ursulines de Paris.

Deux années s'étaient écoulées lorsqu'un jour madame la supérieure fit appeler Louise au parloir et lui remit une lettre de M. de Kérougal.

« Mon enfant,

» Le ciel vient de nous éprouver d'une
» manière bien cruelle...... ta mère, ta
» bonne mère s'est éteinte hier soir en
» pensant à toi, à toi qu'elle aimait tant...
» Du courage, mon enfant ; sois plus forte
» que moi.... songe que je n'ai plus que
» toi au monde, et que deviendrais-je si tu
» m'abandonnais?.... Mêle tes prières à
» tes larmes, et Dieu t'empêchera de suc-
» comber au désespoir.

» Adieu, ma fille; reçois les baisers d'un
» père bien affligé et qui t'aime tendre-
» ment. »

Il fallut les soins les plus empressés pour que cet événement ne fût point fatal à Louise ; mais, ainsi que toutes les douleurs humaines, celle-ci se calmât. De temps en temps de longs soupirs s'échappaient encore de la poitrine de Louise, mais ses yeux n'étaient plus mouillés de larmes.

Une année après l'annonce de ce malheur, une calèche attelée de quatre robustes chevaux entra vers le soir dans la cour du château de la Croix-Rouge.

A ce bruit qui sembla réveiller les vieilles tours de leur sommeil paisible, des domestiques accoururent avec empressement à la rencontre des voyageurs. Le marchepied s'abattit promptement, et le comte de Kérougal descendit de la voiture pour donner la main à sa fille, qu'il ramenait du couvent. Marie l'attendait au bas du perron. Après les premiers embrassements des sœurs de lait qui se regardaient avec étonnement, avec joie, tant elles se trouvaient changées, embellies... Louise s'élança sans qu'on ait eu le temps de la retenir, et courut à la chambre de sa mère. Rien n'avait été dérangé dans la disposition des meubles ; Louise tomba à genoux devant le portrait de la comtesse, et joignant les deux mains :

« Je rentre donc dans cette chambre où s'est exhalé ton dernier soupir, ma pauvre mère..... c'est ici que tes yeux se sont fermés sans que j'aie pu recueillir ton dernier regard.... tu as en vain étendu les bras, et je n'étais pas là pour recevoir ton dernier baiser.... Du haut des cieux veille encore sur moi, bonne mère, sois mon ange gardien.... chaque jour je viendrai te revoir, mon cœur s'élèvera vers toi, et redescendra meilleur. »

Louise en se relevant se trouva devant son père, qui l'avait suivie, et l'entraîna au salon. La jeune fille revoyait avec bonheur ces lieux où elle avait passé

son enfance; à chaque objet elle jetait un regard ami, et fit observer à son père que les siéges du salon avaient été placés comme pour recevoir nombreuse compagnie. «Demain, ma fille, lui répondit le comte de Kérougal, tu sauras pourquoi.»

Le lendemain Louise n'attendit pas que le soleil eût empourpré de ses rayons les fenêtres du château, pour entrer chez son père : « Je viens, mon papa, lui dit-elle après l'avoir embrassé, vous demander l'explication que vous m'avez promise.»

Le comte venait de se lever : «Petite curieuse, lui dit-il avec bonté, asseyez-vous; je vais vous instruire de mes projets.

— J'écoute, mon papa, répondit-elle en se plaçant à côté de lui.

— Mon enfant, je suis arrivé à une époque de la vie où le lendemain est une incertitude; l'âge et plus encore le chagrin m'ont bien affaibli... je puis te manquer au moment où nous formerions les plus longs projets.

— Vous n'aimez donc pas votre fille, reprit tristement Louise, que vous lui parlez de choses qui lui font tant de peine?

— C'est parce que je t'aime, que je veux m'occuper de ton avenir, de ton bonheur... Tu as dix-sept ans, je veux te marier. J'ai réfléchi longtemps, et je crois avoir trouvé pour toi une union qui comblerait tous mes souhaits si elle pouvait ne pas te déplaire.

— Mon père, dit Louise avec gravité, comptez sur mon obéissance.

— L'époux que je te destine est noble, jeune et brave. Sa fortune est plus que suffisante, puisque toi-même tu seras riche. Capitaine au régiment de Clermont, il a déjà su attirer sur lui les regards de l'armée et du roi...

— Et vous nommez celui que vous me destinez pour époux?

— Le marquis...

La porte s'ouvrit avant que le comte de Kérougal eût achevé sa phrase; un domestique parut.

— Monsieur le marquis de Saverny vient d'arriver à cheval, et demande à présenter ses devoirs à monsieur le comte.

— Mon cousin! s'écria Louise.

— Faites entrer, répondit le comte. »

Jules de Saverny se présenta; son costume de voyage était d'un goût propre à relever la grâce de sa tournure et la distinction de ses manières. Ses cheveux, disposés sans poudre et d'un beau noir de jais, encadraient admirablement sa figure noble et caractérisée; il serra la main au comte et s'inclina profondément devant Louise. L'entretien fut court et brisé, car Jules, tout en répondant aux questions amicales de son oncle, ne cessait de regarder avec attention sa cousine, dont les yeux se tenaient modestement baissés. Mais le comte l'observait en dessous, et quand le marquis se fut retiré dans son appartement, M. de Kérougal se retournant vers sa fille :

« Louise, lui dit-il, ai-je eu tort de donner quelques espérances à ton cousin?

— Oh! non, mon papa, répondit-elle en cachant sa rougeur sur le sein de son père.

Bientôt les visites arrivèrent de tous les environs voisins; pendant huit jours ce furent des fêtes continuelles, et le mariage de Jules et de Louise de Saverny fut célébré dans la chapelle du château.

Un mois après le mariage de Louise, Marie se trouvant délaissée par sa sœur de lait, songea à se marier à son tour; Marie n'avait plus ni père ni mère, son choix ne fut pas heureux: Bernard était beau garçon, mais passait pour un assez mauvais sujet; il avait été arrêté souvent comme braconnier; et le comte, mécontent de ce mariage, défendit à Louise de revoir sa sœur de lait. Louise obéit à son père; mais Marie ne fut point entièrement oubliée. Le jour de son mariage, la femme de Bernard avait trouvé, en revenant de l'église, un beau et bon mobilier bien garni de linge et de tout

ce qui était utile dans son nouveau ménage.

Cinq ans plus tard, le feu de la révolte qui couvait sourdement éclata tout à coup, et la Bastille tombant sous les efforts des Parisiens devint le commencement de cette lutte qui fit répandre tant de sang en France. La république régnait, les provinces étaient gouvernées par des agents qui portaient le nom de représentants du peuple. Nantes, une des villes les plus cruellement partagées, tomba sous la domination de Carrier, que le peuple baptisa du nom de *buveur de sang*.

Un soir que le vent hurlait, que la neige tombait, on entendit frapper à la porte du château de la Croix-Rouge.

Les trois personnes qui se trouvaient réunies devant la cheminée d'une modeste chambre, tressaillirent.

« Qui peut frapper à cette heure ? dit avec effroi le comte de Kérougal.

— C'est sans doute quelque voyageur égaré, répondit Louise, affectant un calme qu'elle était loin d'avoir, et qu'elle eût voulu inspirer.

— Ma femme a raison, reprit le marquis de Saverny ; peut-être même n'a-t-on pas frappé... nous aurons cru entendre... Les circonstances au milieu desquelles nous vivons sont bien faites pour donner le vertige. »

Au même instant de nouveaux coups retentirent.

« Entrez avec Louise dans cette cachette, continua le marquis, poussant son beau-père vers une porte qu'il venait d'ouvrir en faisant partir un ressort caché dans un angle du mur.

— Non, repartit Louise, cachez-vous plutôt tous deux. Jacques ira ouvrir, et je vais descendre.

Jacques était le seul serviteur que le comte eût conservé ; pour ne point attirer la haine et l'envie des républicains, il avait fermé ses salons, et s'était retiré dans les plus modestes chambres du château.

Sur l'ordre qu'il reçut de sa maîtresse, Jacques alla ouvrir ; mais sa frayeur fut bientôt dissipée, quand, au lieu des municipaux, il aperçut une jeune femme enveloppée d'une longue pelisse à capuchon.

« Que demandez-vous, la belle ? fit Jacques se remettant volontiers.

— Je voudrais parler à vos maîtres.

— Bon ! bon ! il faut savoir qui vous êtes avant.

— Laissez-moi d'abord entrer, et puis vous le saurez... il fait un temps affreux, et j'ai les pieds gelés. »

Jacques ouvrit la porte qu'il tenait entrebâillée ; une fois dans le vestibule, la jeune femme tira d'une petite boîte une boucle d'oreille d'émeraude.

« Tenez, dit-elle à Jacques ; remettez ceci à l'instant même à madame la marquise de Saverny. »

Jacques regarda la paysanne à deux fois, depuis les sabots jusqu'au capuchon, et se demanda s'il n'avait pas affaire à une folle. Puis il monta dans la mansarde. Dès que la marquise eut vu la boucle d'oreille, elle s'écria :

« Jacques ! faites monter.

— Dieu soit loué ! j'arrive à temps ! dit Marie, car c'était elle.

— Que veux-tu dire ? lui demanda Louise toute tremblante.

— Je veux dire que M. le comte de Kérougal et M. le marquis de Saverny ont été dénoncés, qu'au point du jour ils doivent être arrêtés et conduits aux Salorges... cette prison fatale qui n'a qu'une porte s'ouvrant sur la rivière...

— Mon Dieu !... mon Dieu !... dit Louise joignant les mains avec désespoir.

— Ces messieurs peuvent encore se soustraire à ce malheur... Il n'est que dix heures, ils seront à quinze lieues d'ici quand le représentant du peuple arrivera.

— Fuyez sans perdre une minute, dit le comte de Kérougal ; Saverny, emmenez mon enfant avec vous, je vous en supplie ; partez, et moi, j'attendrai paisiblement

ici leur colère... Les jours qui me restent à vivre ne valent pas la peine d'être disputés.

— Non, mon père, vous partirez avec Jules, ce sera moi qui resterai... Si je vous suivais, je pourrais retarder votre marche, et vous perdre, nous perdre tous les trois... je resterai, vous dis-je ; leur haine n'osera se venger sur une femme... Fuyez, fuyez, et une fois parvenus à l'étranger, j'irai vous rejoindre.

— Il faut d'abord que ces messieurs quittent leurs vêtements, dit Marie; demandez à Jacques de larges culottes, des chapeaux ronds à grand bord; prenez les manières et le langage de nos paysans; partez sur l'heure !... Quant à madame, qu'elle veuille bien me suivre à la ferme... mon mari sera trop heureux de pouvoir, à son tour, rendre service à madame, qui a été si bonne pour moi. »

Il y eut un moment solennel où le père, la fille et l'époux, s'embrassèrent silencieusement... on eût dit un adieu sur le bord d'une tombe ouverte.

Tout fut exécuté suivant le plan de Marie, et le lendemain matin, quand les municipaux arrivèrent au château de la Croix-Rouge, ils ne trouvèrent que Jacques. Ne pouvant mieux faire, ils se donnèrent le plaisir de dévaster la cave, de brûler les meubles dans la cour, et de rosser plusieurs fois le pauvre serviteur.

Lorsque Marie, accompagnée de la marquise, arriva à sa ferme, elle fut fort surprise de ne point y trouver Bernard. Elle pensa qu'il était sorti pour aller à sa rencontre, et s'empressa d'offrir un lit à la marquise; mais celle-ci était sous l'influence de craintes trop vives; elle s'empressa de quitter ses vêtements pour en prendre de semblables à ceux de Marie; puis, ainsi déguisée, elle se plaça dans un vieux fauteuil où elle resta triste, préoccupée; la fermière s'assit à ses côtés et se mit à filer en silence; car il y avait quelque chose de si grave dans l'abattement de sa sœur de lait qu'elle n'osait lui parler. La nuit se passa ainsi : Louise, dominée par la crainte que son père et son mari ne fussent reconnus et arrêtés dans leur fuite; Marie, se demandant où Bernard pouvait être. Bernard cachait depuis quelque temps ses actions à sa femme ; il s'était lié avec des mauvais sujets de la ville voisine, et avait pris parti parmi les républicains. Vers huit heures du matin, le fermier rentra; il portait un fusil sur l'épaule, et une ceinture remplie de cartouches lui serrait la taille.

« D'où viens-tu donc à cette heure? lui demanda Marie.

— Qu'est-ce que cela te fait? répondit brusquement Bernard en jetant avec colère son chapeau sur la table. Dis-moi plutôt quelle est cette jeune femme endormie dans ce fauteuil? il désignait du doigt la marquise, qui venait de succomber au sommeil.

— C'est Jacqueline, une parente à moi, arrivée cette nuit.

— Ah !... fit le paysan d'un air soupçonneux, tu ne m'en avais jamais parlé de cette parente.

— C'est l'occasion qui m'aura manqué.

— Les femmes ont réponse à tout.

— Mais toi, Bernard, répondras-tu à mes questions? Que signifie ce fusil, et cette humeur à laquelle tu ne m'as pas accoutumée?

— J'étais allé à l'affût attendre un sanglier... je suis arrivé trop tard...

— Mon père !... mon père !... balbutia la marquise.

— Jacqueline a parlé, je crois... dit Bernard en jetant sur Marie un regard scrutateur.

— Non ! tu te trompes.

— J'ai fort bien entendu.

— Ne les tuez pas !... ils n'ont rien fait pour être assassinés... Saverny !... mon père !... sauvez-vous ! murmura Louise, qui rêvait.

— Femme ! femme ! tu te moques de moi; ce n'est point ta cousine... c'est la

marquise de Saverny, la fille du comte de Kérougal! »

Et reprenant son chapeau, il sortit précipitamment.

Bernard arriva bientôt à Nantes; il se rendit chez le représentant du peuple. Ce fut Lambertye, ancien maçon parvenu on ne sait comment, qui le reçut.

« Que veux-tu, citoyen?

— Tu vas le savoir. Les têtes des ci-devant comte de Kérougal et marquis de Saverny ont été mises à prix?

— Oui.

— Ce matin on est allé au château de la Croix-Rouge pour les arrêter?

— Oui.

— On n'a trouvé personne...

— Malédiction!... Qui donc les a fait sauver?

— Eh bien, moi, j'offre de les faire retrouver.

— Toi, citoyen Bernard?

— Oui, moi, pourvu qu'on me promette de me nommer quelque chose dans le gouvernement.

— Sois tranquille; on récompensera ton zèle.

— Citoyen Lambertye, donne-moi quatre hommes, et je te livre la marquise de Saverny, fille du comte de Kérougal. Une fois cette femme en ton pouvoir, il faudra bien qu'elle te dise où ces damnés de ci-devants se cachent. »

Lambertye fit droit à la demande de Bernard, qui se remit bientôt en route. Parvenue à une portée de fusil de la ferme, la petite troupe fit une halte.

« Vous allez entrer dans cette maison, dit Bernard; vous trouverez une femme portant les vêtements des filles du Bocage; ses yeux sont bleus, sa chevelure blonde. Quoi qu'elle vous dise, ne la croyez pas; c'est la marquise de Saverny, arrêtez-la... Moi, je vais rester derrière ces haies de genêts sauvages, et j'irai vous rejoindre à Nantes. »

Cependant la marquise s'était décidée à prendre quelque repos; Marie l'avait conduite dans sa chambre à coucher, dont elle venait de fermer soigneusement la porte, et se livrait aux soins de son ménage, quand tout à coup des coups de crosse ébranlèrent la porte de la ferme.

« Au nom de la loi, ouvrez! »

Marie, saisie d'effroi, demeura clouée à sa place.

« Au nom de la convention nationale, ouvrez! »

Marie cherchait dans sa tête comment elle sauverait la marquise.

« Au nom de la république, ouvrez, ou nous faisons voler la porte en éclats! »

Marie essaya de se remettre, et ouvrit.

« Citoyenne, livre-nous la marquise de Saverny.

— Elle n'est point ici...

— Le citoyen Bernard nous a bien assurés de sa présence; au reste, voici le signalement:

Costume de paysanne;

Yeux bleus;

Cheveux blonds. »

En ce moment le chef des soldats leva ses regards sur Marie, et lui trouvant une ressemblance suffisante avec le signalement qui lui avait été donné, il reprit:

« Citoyenne, suis-nous. Je t'ai reconnue; tu es celle que nous cherchons.

— Moi! » s'écria Marie, comme frappée d'une inspiration, qui la fit sortir de l'abattement où cette visite l'avait jetée. «Comment, se dit-elle, c'est Bernard qui a été assez lâche pour dénoncer la marquise... Bernard... mon mari... Oh! oui, c'est à moi de la sauver, de racheter Bernard de cette infamie... » Puis élevant la voix, elle ajouta d'un ton résigné:

« Eh bien, oui, c'est moi; puisque je suis reconnue, marchons, messieurs. »

Les soldats entourèrent Marie et lui firent prendre le chemin de la prison du Bouffays, où elle fut écrouée sous le nom de la marquise de Saverny.

Bernard, redoutant les reproches de sa

femme, ne rentra pas chez lui. Quelques jours après, comme il se promenait à Nantes, il entendit crier la liste des nobles et des prêtres dont la tête devait tomber le lendemain; le nom de la marquise de Saverny vint frapper son oreille; en ce moment il sentit une sueur froide parcourir tout son corps; il comprit l'étendue de sa lâcheté; le remords s'empara de lui; voulant fuir Nantes, il se mit à courir dans la campagne, arriva bientôt devant sa maison, et comme il entrait, il se trouva face à face avec la marquise... alors la peur s'emparant de lui, il crut voir l'ombre de sa victime, et se jeta contre terre en criant :

« Grâce! madame, grâce pour le pauvre Bernard, devenu coupable dans un moment de folie.

— Relevez-vous, Bernard, je ne vous comprends pas! Mais qu'est devenue Marie? depuis cinq jours je suis seule ici. Au nom du ciel! dites-moi ce qu'est devenue votre femme.

— Ma femme!... Attendez donc... mes souvenirs reviennent... O mon Dieu!... mon Dieu!... Oui, vous êtes la marquise... J'ai voulu vous livrer... et c'est ma femme, c'est Marie, qui va monter pour vous sur l'échafaud. »

Louise poussa un cri déchirant, et tomba presque évanouie; puis revenant à elle et prenant Bernard par le bras :

« Malheureux! lui dit-elle, mène-moi vers Marie... vers ma sœur, que tu as perdue et que je veux sauver! »

Ils arrivèrent à Nantes en même temps que la nouvelle de l'amnistie du 9 thermidor; les prisonniers allaient être mis en liberté; vingt-quatre heures leur avaient été accordées par la Convention nationale pour sortir de la ville.

La marquise alla se placer à la porte du Bouffays, et quand Marie parut, elle se jeta dans ses bras.

Le soir même, les sœurs de lait partirent pour l'Angleterre, où le comte et le marquis étaient arrivés sains et saufs.

Quant à Bernard, il n'osa soutenir le regard de Marie, et courut s'engager. Quelques jours après, s'étant trouvé dans une affaire, il tomba frappé d'une balle au cœur. Le ciel fut généreux envers lui.. il lui accorda la mort d'un soldat, quand il avait mérité celle d'un traître.

HENRY BURAT DE GURGY.

Sonnet

A LA VIERGE MARIE.

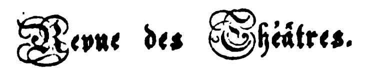
Qu'il est saint, qu'il est pur ton beau front sous un voile!
Sous ses plis longs et blancs que l'on aime à te voir!
Tu parais à nos yeux comme un riant espoir,
Comme l'ardente foi qu'un beau nuage voile!

Ainsi qu'un nautonier qui flotte au loin sans voile,
Battu par tous les vents sous un horizon noir,
Et lève au ciel ses mains froides de désespoir,
Tu brilles à nos yeux comme une blanche étoile!

Ta bouche vient sourire au cœur souffrant, aigri;
Aux paroles d'amour dont ta voix sainte abonde,
La pudeur a pleuré, l'orphelin a souri.

Moi, je souffrais errant, et cherchant en ce monde
A qui dire mes maux et ma peine profonde;
Mes yeux t'ont rencontrée, et mon cœur a guéri!

J. L. TREMBLAY.



Revue des Théâtres.

La belle Amélie, comédie vaudeville en un acte, par M. N. Fournier.

La scène se passe de nos jours, à bord de *la Belle Amélie.*

Le théâtre représente la chambre du capitaine. Au fond, des haubans servant de croisées ; à droite, une porte laissant voir des marches ; à gauche, une table sur laquelle sont des registres; puis tout autour de la chambre des ballots et des caisses indiquant un bâtiment de commerce.

On entend sur le pont les marins chanter,

Le jour a chassé les étoiles,
Ah! ah! ah! ah!
La mer est calme et le ciel pur,
Ah! ah! ah! ah!
Préparons-nous à déployer nos voiles,
Glissons gaîment sur le golfe d'azur,
Ah! ah! ah! ah!
Au ciel confions notre sort,
Ah! ah! ah! ah!
Et qu'il nous conduise à bon port,
Ah! ah! ah! ah!

Le capitaine Louis Hurteaux a laissé sur la côte, Grandin, son vieux matelot, et tandis qu'il l'attend, je vais vous dire pourquoi le capitaine regarde la mer avec impatience.

M. Vernier, riche négociant de Marseille, se trouvant veuf, avait mis en pension à Paris sa fille unique, Amélie ; il venait de la fiancer avec Louis Hurteaux, lorsque la mort le surprit au milieu de ses projets d'avenir. Mme Vernier, sa belle-sœur, restée la seule parente d'Amélie, se trouvait propriétaire des bâtiments du couvent de la Visitation, situé près de Marseille, elle désira y faire venir sa nièce, en attendant l'époque fixée pour son mariage, et la sœur Ursule était partie pour Paris, afin de ramener la jeune orpheline. Sur ces entrefaites la fortune d'Amélie se trouva compromise; après la mort de M. Vernier des traites venant de Naples avaient été présentées, des traites surprises par des fripons; Louis Hurteaux connaissait leurs manœuvres, il les signala à Mme Vernier, qui, afin de les déjouer, fut obligée de partir subitement, recommandant à Louis d'attendre à Marseille l'arrivée d'Amélie, et de venir lui donner de ses nouvelles en relâchant à Naples; mais le capitaine attendait vainement depuis deux jours, lorsque Grandin vint lui annoncer que Mlle Amélie n'étant pas encore arrivée, on ne l'espérait plus que par la diligence de quatre heures. Le capitaine se trouve donc forcé de partir sans avoir vu sa fiancée, car il a des livraisons de marchandises à jour

fixe, et, à cinq heures, il lui faut être devant Nice : La brise de mer souffle.... on lève l'ancre, et la goëlette s'élance aux cris de vive *la Belle Amélie!* « Dans l'espoir que cela porterait bonheur à ma goëlette, je lui ai donné le nom de ma fiancée, dit Louis; elle est, dit-on, charmante ma fiancée, une vivacité toute méridionale qui rappelle celle de son père.... pourvu qu'elle n'ait pas de ses coups de tête! » Jeune encore, Louis a gagné une assez belle fortune ; à quatorze ans il travaillait déjà , aussi voilà son dernier voyage à Smyrne... dans six mois il se retire.... une jolie bastide sur la côte.... une bonne petite femme à laquelle il tâchera de rendre la vie bien heureuse.... et puis des enfants qu'il élèvera pour être de bons commerçants, de braves navigateurs comme leur père.... voilà son bonheur tout fait.... Que le vent conduise le brave capitaine et le ramène le plus tôt possible! Louis Hurteaux s'était assis afin de régler ses comptes... Grandin accourt. « Capitaine, une embarcation qui nous hèle à tribord. — Des ballots, des marchandises? — Oui, des paquets, des cartons, et au milieu, un beau monsieur qui a des bottes goudronnées comme nos chapeaux. — D'où vient-il? — Il a tourné la pointe du château d'If, et demande à vous parler; on a mis sa chaloupe à la remorque. — Qu'il vienne! — Monsieur, dit l'étranger, vous pouvez me sauver plus que la vie.... figurez-vous une jeune personne ravissante..... une sympathie irrésistible nous a entraînés l'un vers l'autre.... mais la cruauté de sa famille.... le danger pressait.... et un enlèvement.... —Quoi! monsieur, s'écrie avec blâme le capitaine. — Et un mariage, ajoute le jeune homme se reprenant; si vous refusez de nous recevoir, je me jette dans ces flots que je vois pour la première fois. — Je ne vous refuse pas, mais c'est impossible, je n'ai pas le droit de recevoir des passagers; d'ailleurs je n'ai pas de place, je ne peux être en tiers avec vous. — Cela ne nous gênera pas. — Mais... — Je payerai cent fois le passage. — Moi! spéculer sur votre position? — Vous êtes un noble cœur, je le vois; vous vous laisserez fléchir, vous êtes ému.... que serait-ce donc si vous connaissiez mon Amélie! — Amélie! — Est-ce que vous aimez ce nom? — Si je l'aime! Moi et ma goëlette nous n'avons rien à lui refuser. — Vous consentez? — Puisqu'elle n'a plus de famille, puisque vous êtes son seul appui.... et qu'elle s'appelle Amélie, nous nous en tirerons comme nous pourrons. » Le jeune homme se jette à son cou, et va sortir pour chercher sa compagne.... « Un moment, dit le capitaine (il s'assied pour écrire sur son journal). Il faut que je me mette en règle, ou à peu près.... Votre nom? — Maxime d'Erneville, comte d'Erneville, rue Laffitte, numéro... vous savez?.... la maison dorée. — Votre état, s'il vous plaît? — Mon père était banquier. — Très-bien! mais vous?.... — Moi, je continue la maison pour la recette et la dépense; mettez : rentier, propriétaire, homme de lettres.... la première chose venue. — Votre destination? — Rome, l'Italie, pays des arts, beau ciel, femmes charmantes.... que la mienne éclipsera toutes.... Capitaine! dit-il en amenant Amélie, tremblante, embarrassée, je vous présente ma femme. » Mais, comme à ce nom elle semble étonnée, effrayée même, on devine que cette jeune personne n'est pas sa femme. « Ohé! crie d'en haut Grandin, une embarcation à bâbord! — Regardez-moi comme un ami, dit aux deux jeunes gens le capitaine se rendant sur le pont de la goëlette, et si je vous conviens, supposez qu'au lieu d'une heure, il y a un an que nous nous connaissons. « Je le crois bien qu'il nous convient, répète Maxime d'un ton moqueur; il est si gentil avec sa balafre à la joue! » Dans la conversation qui a lieu entre Maxime et Amélie, que vous avez déjà reconnue pour être la fiancée du capitaine, nous apprenons que la pauvre petite n'a jamais vu Maxime qu'au par-

loir, où il venait visiter une pensionnaire, Herminie, sa cousine, à laquelle il écrivait des lettres que celle-ci lisait ensuite à sa compagne. « Je vous avais bien reconnu dans cette calèche de voyage qui suivait notre diligence depuis Paris, lui dit Amélie. — Oui, répond Maxime, et je n'ai jamais pu m'approcher de vous qu'à votre arrivée à Marseille, lorsque la religieuse, votre maudit Argus, s'est occupée de l'octroi; c'est alors que je vous ai forcée de monter dans cette voiture qui nous a conduits jusqu'au canot.—Pendant ce voyage que je faisais avec la bonne sœur Ursule, je songeais à l'accueil qui m'attendait chez ma tante, dont les lettres étaient si froides.,.. si sévères.... Je me la figurais telle que je l'ai vue dans mon enfance, reprochant à mon père son exaltation, blâmant jusqu'à sa tendresse pour moi.... Pauvre père! sa bonté me manque aujourd'hui, car ma tante est devenue maîtresse de mon sort; elle veut sacrifier mon bonheur, mon avenir, à qui, grand Dieu! à un inconnu! — Un monsieur Hurteaux.... un obscur marchand de denrées coloniales.. un épicier....—Tandis que vous, Maxime, dans vos lettres, que de poésie! que d'éloquence! Avec quelle énergie vous flétrissiez les unions mal assorties et les lois tyranniques d'un monde injuste! Et ces livres admirables qu'Herminie me prêtait, où je retrouvais toutes vos pensées!... aussi n'ai-je pas hésité à me fier à vous, et puis votre dernière lettre était si effrayante!...vous menaciez de vous tuer....—Et vous avez consenti à me suivre au bout du monde....—Mais ce nom de madame que le capitaine m'a donné tout à l'heure, comment avez-vous osé?...—Eh bien, chère Amélie, ce mariage doit être conclu dans quelques jours.... l'avancer un peu.... le grand mal!—Mais c'est un mensonge. » Amélie se met à regarder la mer; son imagination s'exalte. « Comme nous fuyons vite! seuls, sur quelques planches, dans l'espace, dans l'immensité!..: Dites-moi, Maxime, la vue de cette mer ne vous inspire-t-elle pas, comme à moi, l'idée de l'infini, et ne vous fait-elle pas rêver une affection sans borne..... comme elle?...—Oui... certainement... mais cette vue est un peu monotone.--Quel fut mon saisissement quand je l'envisageai pour la première fois!—Moi, je n'ai pas été surpris du tout...quand on a lu le capitaine Marryat... » Tandis qu'Amélie, pensive, fait ses adieux à son pays, à sa famille, et abandonne son cœur et sa vie à l'homme qui est devenu tout pour elle, Maxime s'inquiète de ce que l'on pense de lui au *café de Paris*; puis s'apercevant que l'air de la mer lui donne de l'appétit, il demande à manger.

Le bâtiment qui hélait la goëlette avait jeté une lettre à bord pour d'Erneville; le capitaine la lui descend. « C'est de mon ami Édouard, ma chère Amélie, il me parle de vous, lui dit Maxime après avoir lu.—Comment, monsieur! vous qui m'aviez promis le secret! » Bientôt Maxime confond Gênes avec Venise, qu'il croit toujours gouvernée par des doges, et cite à l'appui *la Reine de Chypre*, qu'il a vue à l'Opéra; il prend le sud-est pour le nord-ouest. Amélie, qui est fort instruite, s'aperçoit en même temps et de toutes ces bévues et de l'instruction du capitaine; elle se rapproche de la table sur laquelle il écrit, le questionne sur ses voyages, apprend qu'il se trouvait en Grèce à l'époque de l'expédition. « Et, dit-il, bien que la guerre ne fût pas mon état, voyant trois Turcs qui attaquaient une pauvre femme, j'ai reçu cette égratignure à la joue, mais la femme a été sauvée. » Amélie trouve maintenant que la balafre du capitaine lui sied très-bien. Au déjeuner, Maxime demande des huîtres d'Ostende. — Dans la Méditerranée? dit Louis. — Pourquoi pas!... Si nous pouvions au moins pêcher quelques truites. — Dans la mer! s'écrie Amélie. — Voilà, parbleu, d'excellent vin, continue Maxime. — C'est un cadeau que j'ai reçu d'un brave négociant de Marseille, répond Louis, un de mes amis que j'ai eu le bonheur de tirer de

l'eau à la suite d'un naufrage. — J'en ai vu beaucoup de naufrages. — Vous ? — Dans le capitaine Marryat.... Mais où cela vous est-il arrivé ? — Près du cap Camarat... dont nous approchons. » Maxime allait boire, il s'arrête... il devient pensif. « Ainsi, monsieur, reprend Amélie en s'adressant au capitaine, vous avez exposé vos jours pour sauver... — Dans notre état cela arrive souvent, et je serais encore tout prêt à recommencer, quoique, à présent, je tienne un peu plus à la vie... Quand on a des projets d'avenir, de mariage... Pourvu que je plaise à ma future. — Pourquoi ne lui plairiez-vous pas ? — Malgré ma bonne envie de la rendre heureuse, je ne puis lui apporter qu'une tournure un peu sans façon, pas d'esprit, peu de connaissances. — Vous vous défiez trop de vous-même, » ajoute Amélie... Maxime n'est plus à la conversation ; il ne boit ni ne mange. « C'est peut-être le mal de mer qui vous tient, lui dit le capitaine. — Alors je vais fumer, car on dit qu'en ce cas il ne faut pas changer ses habitudes, et la mienne est de fumer après déjeuner. Venez-vous me tenir compagnie, capitaine ? — Merci, je ne fume pas. — Un marin ! vous êtes presque aussi sévère qu'Amélie ; pourtant elle devrait excuser ce goût-là... la fille d'un armateur, dit-il en montant sur le pont. — La fille d'un armateur ! répète Louis. — Et d'un commerçant comme vous, ajoute-t-elle. — Comment, madame, vous qui avez une tournure si distinguée... (Elle est vraiment charmante, se dit le brave jeune homme.) Ma future pourrait vous ressembler ? — Sans doute... si elle a été élevée dans une pension convenable. — La meilleure de Paris... son père n'a rien négligé... — C'est comme le mien... Mais j'y songe... Peut-être l'avez-vous connu, il naviguait sur cette mer... Oh ! si vous l'avez connu, vous devez vous le rappeler : un cœur généreux, dévoué, la loyauté même... — Je me rappelle un homme comme celui dont vous me faites le portrait ; mais je croyais qu'il n'y en avait qu'un au monde... celui dont je vous parlais tout à l'heure... A qui j'ai eu le bonheur de sauver la vie... mais, je l'ai perdu, il y a un an. — Vous le nommez ? — Paul Vernier. — C'était lui ! — Comment ! — C'était mon père ! Ah ! que je suis heureuse de retrouver son ami, son sauveur ! » Louis se sent frappé de stupeur... son mariage... ses rêves de bonheur... tout est détruit ! Il se détourne d'Amélie ; elle s'en plaint. « Pardon, madame, lui dit-il, c'est que si j'ai été l'ami de votre père, je suis encore celui de votre tante... je devais être... son conseil pour un mariage. — Ah ! monsieur, vous allez me trouver bien coupable ; je n'aurais pas dû céder aux suggestions d'une amie, j'aurais dû consulter ma tante... Mais je ne pouvais épouser un homme que je détestais d'avance... on ne m'avait pas consultée... Maintenant, je dois suivre ma destinée... Maxime m'aime... — Et, vous l'aimez, reprend Louis avec amertume ; c'est juste ! Allons, se dit-il à lui-même, chassons ce chagrin de mon cœur. Madame Maxime, ajoute-t-il avec effort, je vous promets de vous aider à fléchir votre tante. — Ah ! que de reconnaissance !... Monsieur Maxime paraît, ajoute-t-elle, pas un mot devant lui ! » Le dandy, le lion du boulevard des Italiens feint d'être jaloux du tête à tête d'Amélie et du capitaine ; le brave homme se défend. « Allons donc, dit Maxime, je plaisante... Jaloux de lui ! ce serait me donner un ridicule... — Vous avez tort, Maxime, de prendre ce ton-là avec un homme que j'estime, que j'honore, reprend Amélie d'une voix sévère. — Si j'étais jaloux, monsieur le capitaine marchand, continue Maxime, je serais méchant, voyez-vous... Ma réputation de courage et de sang-froid est assez bien établie... j'abats des poupées à soixante pas... comprenez-vous ? — Pas le moins du monde, mon cher monsieur ; je ne vois pas de poupée ici, à moins que ce ne soit... » dit-il en le regardant en face. Grandin accourt

prévenir le capitaine que la goëlette est en danger; une voie d'eau vient de s'ouvrir... Maxime perd la tête; il s'écrie qu'il veut débarquer; on le prend pour la manœuvre; il refuse, sous prétexte qu'il ne peut pas avec son habit; Grandin lui offre une casaque de matelot. « Je vous trouve bien osé, lui dit-il. — Devant la mer nous sommes tous égaux, » répond le vieux marin. Louis commande la manœuvre, Maxime s'habille en désordre, Grandin ramasse le portefeuille et les lettres qui se sont échappées de l'habit, les dépose sur la table, et entraîne Maxime, qui s'écrie : « Chère Amélie, j'espère que vous me reverrez... je serai prudent.—Je ne crains rien, se dit Amélie, monsieur Louis a tant de calme et d'intrépidité! Quelle différence entre ces deux hommes! mon Dieu! que l'on apprend vite à se connaître sur un bâtiment... mais au moins cet amour qu'il m'a juré, lui, Maxime, ce n'est pas une illusion. » Elle aperçoit sur la table la lettre qu'il vient de recevoir; cette lettre est ouverte, elle la lit : « Bonne chance, mon cher
» Maxime; tu es bien l'ami le plus pervers!
» Pendant notre voyage à Marseille, la co-
» quette Hortensia, que je conduis à Nice,
» pour qu'elle y retrouve sa voix, recevait
» tes soins avec une complaisance qui m'au-
» rait alarmé... mais grâce à notre gageure,
» je me suis débarrassé de toi, tu l'as gagnée;
» tu as enlevé ta petite pensionnaire, ainsi
» je t'envoie un bon de 3,000 fr. Adieu;
» j'attendrai à Nice le dénoûment de ton
» roman maritime. » Vous pouvez juger du désespoir de la pauvre Amélie. « Voilà donc l'homme auquel je suis liée pour toujours, se dit-elle; car, après cet éclat, je ne peux plus retourner en arrière. Oh! qu'une première imprudence coûte cher! mais je n'avais autour de moi ni famille ni protecteur; j'ai été entraînée, trompée, j'étais folle; la raison me revient... mais trop tard! » Louis descend la rassurer sur le sort du bâtiment, le danger a cessé... « Pour la fille de ce brave Vernier, dit-il, je me sentais trois fois plus de force... Cependant, j'avais pris mes précautions; les canots étaient à la mer, vous y seriez descendue la première.—Et vous?—Le dernier, comme c'est mon devoir; — Mais le danger? dit Amélie avec le plus tendre intérêt.—Maintenant, je veux mourir!... Qui tient à moi? —Cette jeune fille, pour qui vous formiez des projets? — Oui! formez donc des projets! répond-il avec dérision; moi qui lui avais ménagé l'existence la plus douce, la plus calme... rien de romanesque, rien de faux, un bonheur si vrai, si durable... — Mais enfin, votre fiancée? — Ma fiancée?... je n'en ai plus! — Comment! celle dont vous parliez tantôt avec tant de joie? — Je ne la connaissais pas... je n'étais pas assez beau... tandis que l'autre... un homme si élégant... Adieu! dit-il, ne pouvant retenir son émotion. — Restez! je vous en prie... Quel soupçon!... Cet intérêt que je vous inspire... cette émotion, quand vous avez appris qui j'étais... Ah! parlez! cette demoiselle, c'était aussi la fille d'un commerçant... d'un ami... dites-moi son nom?—Ne me demandez rien... laissez-moi!—Son nom, de grâce!...—*A la belle Amélie*, crie Maxime. — Voilà son nom, » dit Louis, qui sort précipitamment, heurté par Maxime, entrant un verre à la main. « Lui! se dit Amélie s'asseyant près d'une table, — c'est lui que je devais épouser! » Maxime, ivre de punch, perd tout respect envers la pauvre fille; elle appelle au secours, elle veut le fuir... Louis accourt, Maxime tombe sur une chaise et s'endort. « Vous que j'ai méconnu, vous que j'ai offensé sans le savoir, soyez généreux, sauvez-moi!... lui dit Amélie avec effroi, j'implore votre protection. — Contre votre mari?—Il ne l'est pas, il ne le sera jamais!... Ah! je ne dois plus appartenir à personne; mais que je puisse retourner chez ma tante!... Sauvez-moi comme vous avez sauvé mon père. » Elle tombe à ses genoux. » Ah! relevez-vous, mademoiselle! ce n'est pas votre place; je vous crois; je veux vous croire. Vous êtes malheureuse...



Peint et dessiné par Amédée de Taverne. *Gravé par Damours.*

MADEMOISELLE DE MONTPENSIER.

quel bonheur !... Vos pleurs me font de la peine ; mais, en même temps, ils me causent une joie... car vous n'avez été qu'imprudente... Mais, puisque vous m'appelez... me voilà... Amélie, comptez sur moi ! »

Quand Maxime se réveille, elle lui remet la lettre d'Édouard. « Ah ! ah ! dit le lion, c'est charmant !... je me souviendrai de *la belle Amélie* et du capitaine... — Louis Hurteaux, ajoute Louis. — L'ancien prétendu ? demande Maxime. — Oui... de mademoiselle, qui vous fait ses adieux, et va rejoindre sa tante... — Ma tante ! s'écrie Amélie étonnée. — Votre tante, qui vous aime plus que vous ne pensez peut-être, répond Louis, et qui est à Naples, où elle s'occupe de votre fortune. Grandin, dit-il à son vieux matelot, je l'avais deviné; monsieur est un contrebandier qui s'était fait passer pour le mari de mademoiselle, afin de déjouer la vigilance de l'autorité... Nous sommes devant Nice, tu vas y conduire monsieur. » Amélie et Maxime se saluent... le lion s'éloigne. « Vous remplirez votre promesse, dit Amélie à Louis d'une voix suppliante ; vous demanderez à ma tante mon pardon. — Je lui demanderai... votre main... si vous y consentez. » Amélie lui tend sa main. « Je comprends, dit Grandin ; nous aurons bientôt une patronne. *Vive la belle Amélie!* » Au dehors les marins répètent : *Vive la belle Amélie!*

Que de notre voile,
Protégeant l'essor,
Une heureuse étoile
Nous conduise au port.

Avouez, mesdemoiselles, que la pauvre pensionnaire l'a échappée belle !... Mon Dieu ! que les apparences sont souvent trompeuses ! Méfiez-vous de ces lettres copiées dans des romans ; craignez que des serments ne soient qu'une gageure !... Mais je vous laisse réfléchir à la moralité de cette jolie petite pièce de M. Fournier, un des collaborateurs de votre journal.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Beaux-Arts.

—

SALON DE 1843.

—

Troisième et dernier article.

M. AMÉDÉE DE TAVERNE. — *Mademoiselle de Montpensier.*

Mademoiselle de Montpensier, celle qu'à la cour de Louis XIV on appelait la grande Mademoiselle, était une femme de beaucoup d'esprit et de cœur. Supérieure, par cette dernière qualité, à la plupart des hommes de son temps et de sa famille, elle portait dans ses veines plus de sang noble de Henri le Grand que n'en avait Gaston d'Orléans, son père, et même son cousin Louis XIV, en dépit de l'auréole qui brille encore à l'entour de son nom. Cependant, Mademoiselle, négligée par son père, jouée par le cardinal de Mazarin, opprimée par le roi, n'a eu qu'une existence obscure et malheureuse.

Dans sa jeunesse, mademoiselle de Montpensier avait de l'ambition : « C'est le faible des âmes fortes. » Elle rêvait un trône, et se croyait le parti le plus convenable pour Louis XIV, malgré les onze années qu'elle avait de plus que lui. Les troubles de la fronde semblèrent devoir servir ses projets, et furent ce qui les anéantit.

A la bataille Saint-Antoine, le prince de Condé combattait l'armée royale, commandée par Turenne. Paris, en pleine révolte contre l'autorité royale, appartenait au duc d'Orléans. Ce prince, croyant ménager sa paix avec le roi, laissa les portes de la ville fermées à l'armée de Condé, forcée de battre en retraite. C'en était fait du vainqueur de Rocroy et de la fleur de la noblesse, si Mademoiselle, indignée de la lâche politique de son père, n'eût fait ouvrir les portes et tirer le canon de la

Bastille, pour protéger les vaincus. On dit même que les artilleurs hésitant à désobéir à Monsieur, elle mit de ses mains le feu à la première pièce, et Mazarin, furieux s'écria : « Ce coup de canon a tué son mari. »

N'importe; la grande Mademoiselle s'était conduite *en homme* de cœur, en digne descendant de Henri IV.

C'est ce trait chevaleresque que M. de Taverne vient de traduire sur la toile. L'héroïne est sur la plate-forme de la Bastille, entourée de ses dames et de ses officiers dans les costumes pittoresques du temps; elle tient encore la mèche allumée, le coup est parti, et la fumée l'environne. Ce tableau est l'œuvre d'un jeune homme fort épris, je pense, de cette agitation et de cette gaieté qui marquent les temps de la fronde, où l'on se tuait le moins sérieusement du monde. Son tableau a été peint avec amour, on peut le dire; et il vous sera aisé de juger par le trait que vous en donne le journal, combien il y a d'acquis et d'espérances dans le talent de M. de Taverne.

M. BUTTURA, pensionnaire de l'Académie de France à Rome. — *Un paysage historique.*

L'Académie tient encore au paysage historique, c'est-à-dire à *l'idéal* en fait d'arbres, de rochers, de montagnes. Un paysage ainsi composé selon le génie du peintre, il y place à son choix un sujet historique ou mythologique. Le Poussin a laissé des chefs-d'œuvre en ce genre; mais depuis lors les artistes se sont jetés dans une autre voie; ils ont copié la nature, et *le portrait* a remplacé la composition; il n'y a plus qu'à Rome et à l'Académie encore, que l'on cherche dans son imagination ce que l'on trouve à chaque pas devant ses yeux. M. Buttura a passé triomphalement par cette nécessité; son paysage est parfaitement composé et aussi bien exécuté; cependant il semble roide et froid, comparé à des sites qui n'ont reçu de règles et de symétrie que de la main de Dieu.

M. ÉDOUARD HOSTEIN. — *Ruines de Chabrillan, près Valence.*

Il faut convenir que les seigneurs féodaux savaient bien placer leur demeure; il est impossible de rien voir de plus majestueux que ce site du Dauphiné. Un lac, des bois, de vertes collines dominées par les ruines imposantes du château de Chabrillan, tel est l'aspect du tableau de M. Hostein. C'est une œuvre d'une grande importance; la perspective en est belle, l'air, le jour y circulent largement. Les qualités qui font le grand paysagiste y frappent d'abord, et les défauts, s'il y en a, doivent être minutieusement cherchés.

Les bornes de cet article ne me permettent pas d'analyser un à un les paysages et les marines remarquables qui sont au salon; je vais donc me contenter de vous les indiquer sommairement.

Une Vue du port de Boulogne, par M. Eugène Isabey. Nommer le maître qui porte si glorieusement un nom glorieux, c'est classer son œuvre au premier rang. *Deux Vues des environs de Nice*, par M. Léon Fleury, dont le talent correct et consciencieux est bien connu. *L'Intérieur d'un bois*, par M. Koeckkoeck, merveille d'exécution et d'effet. *Les Bords du Tibre*, de feu Auguste Flandrin. *Les Chevaux effrayés dans un bac*, de M. Achille Giroux. Enfin une belle *Vue du château de Chenonceaux*, par M. Ricois.

M. SAINT-JEAN. — *Une Guirlande de fleurs suspendue autour d'une niche gothique contenant l'image de la Vierge.*

La perfection de l'imitation de la nature a été atteinte par M. Saint-Jean, dans ce tableau de fleurs; en outre il est impossible d'avoir une plus gracieuse idée que celle de cette guirlande suspendue à l'image de la Vierge; Toute la flore française est réunie dans cette guirlande : ce sont des roses, des pa-

vots, des tulipes, qui confondent l'esprit à force de velouté, de souplesse, d'éclat; la toile, les contours, les touches du pinceau, tout le matériel de la peinture disparaît, on est en présence de la nature. Il y a entre autres fleurs des roses-thé et une branche de tubéreuses qui ont du parfum.

Plusieurs dames se sont aussi distinguées dans ce genre de peinture. Madame Mège a un très-beau médaillon peint sur porcelaine; je citerai encore les *Iris*, aquarelle de madame Girardin; *les Fleurs et les fruits*, de madame de Chântereine; *le Bouquet*, de madame de Guener; *les belles Digitales* et *les Pois de senteur*, de madame Chenou... Mais pour être juste il faudrait vous faire le catalogue de tout un parterre où chaque fleur est un prodige de science, de grâce et de fraîcheur.

Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

Correspondance.

—

Enfin! la lune rousse a cessé de nous faire subir sa maligne influence... c'est bien heureux!... J'ai cru que nous ne verrions plus ni ciel bleu ni soleil; mais un ciel gris, le vent, le froid, la pluie... c'était triste à ne savoir que devenir. L'hiver, quand le soir arrive, chacun se réunit au coin du feu, pour causer, pour travailler, c'est bien! l'été on va se promener en famille, s'asseoir aux Tuileries, aux Champs-Élysées, c'est bien encore... Mais que faire dans une saison qui n'a ni feu ni soleil... on ne peut que travailler, et la planche que je t'envoie contient le remède contre les mauvais jours à venir, les mauvaises lunes... les ennuis.

Les deux n°s 1 sont des entre-deux qui se font sur mousseline ou sur jaconas et se brodent au plumetis. Dans l'espèce de zigzag qui est au milieu de l'un de ces entre-deux tu peux faire des points à jour; dans l'autre, tu peux couvrir l'intérieur des feuilles avec des nœuds ou des pois très-petits et très-rapprochés.

Le n° 2 est le modèle de la moitié d'un sac de velours ou de cachemire. S'il est de velours, tu brodes en perles d'acier et les contours de ce sac et les contours qui forment ces dessins; les glands seront en acier ainsi que le fermoir du sac.

Si le sac est en cachemire, tu le broderas en soutache ou en points de chaînette. Si le cachemire est rouge, fais le contour du sac et cette espèce de vermicelle en noir; ces espèces de rosaces en bleu de France. Si tu trouves que ce dessin est trop maigre, ajoute, en dedans de la soutache noire, ou du point de chaînette en cordonnet noir, un rang en jaune d'or, et, en dedans du bleu de France, un rang en bleu pâle. Il te faut un mètre de ganse ronde en soie de la couleur du sac; il te faut trois glands que tu placeras ainsi: un à la pointe du bas, un à chaque pointe des deux côtés. Le sac doit être doublé de gros-de-Naples blanc. C'est le cachemire qui forme la coulisse dans laquelle passe la ganse ronde. Mais avant de te dire où il faut coudre les glands, j'aurais dû t'apprendre à les faire. Prends une carte à jouer (elle a 82 centimètres de haut), coupe-la en trois dans sa hauteur, roule un de ces morceaux de carte sur lui-même, de manière à en former un petit rouleau haut de 27 millimètres et de 20 millimètres de circonférence; arrête ensemble les différents tours qui forment ce rouleau, en les traversant de quelques points; achète du cordonnet très-fin, du rouge et du noir; taille le rouge sur une longueur de 16 centimètres; lorsque tu en as gros comme la moitié de ce petit rouleau, tu noues ces cordonnets au milieu avec du cordonnet pareil, en y faisant plusieurs tours; tu entres le petit rouleau au milieu de ces cordonnets rouges, et quand le petit rouleau en est bien couvert, tu as une aiguille enfilée de cordonnet noir, tu y fais un nœud, tu passes ton aiguille en dedans

du petit rouleau, tu la sors en dehors et tu tournes le cordonnet noir en travers du cordonnet rouge, et le long du petit rouleau en laissant une tête à ce gland; puis tu arrêtes, en dedans du petit rouleau, le cordonnet noir.

Le n° 3 est un dessin d'un col de tulle de coton avec application; tu garnis ce col d'un picot.

Le n° 4 est un coin de mouchoir qui représente un vaisseau battu par les vagues, avec ces mots : *Telle est la vie;* tu vois que cette devise convient à tout le monde. Tu montes ce mouchoir sur un métier. Avec du fil d'Écosse tu brodes les mâts et les cordages en point de cordonnet; les côtés du bâtiment au passé, en partant d'un bout jusqu'à l'autre, et reprenant dans chaque point du carré précédent pour former le carré qui suit; quant au drapeau, tu laisses la couleur du milieu sans la broder; la première tu la couvres de nœuds, et la dernière tu la couvres de points au passé.

Le n° 5 est un autre coin de mouchoir représentant une étoile, avec ces mots : *Je guide et j'éclaire.* Cette devise convient à une mère, à une institutrice. Les nuages se font en point de cordonnet; l'étoile se brode entièrement au passé, en partant de la ligne du milieu de chaque pointe. Je te conseille de faire ensuite un œillet au milieu de cette étoile.

Tu m'as demandé une marmotte, en voici une, n° 6. Prends un carré de tulle de coton ou d'organdy de 40 centimètres, taille-le sur les contours de ce modèle, en laissant de quoi faire un petit ourlet. Achète du tulle de coton haut de 2 centimètres et long du double du contour de cette marmotte; fronce-le, couds-le à l'ourlet; replie la marmotte de manière à ce que le chiffre 12 retombe trois centimètres au-dessus du chiffre 15; fais deux grosses rosettes en ruban de satin gros vert ou gros bleu (le satin se porte cet été), couds-les des deux côtés de la marmotte ainsi repliée. Avec deux longues épingles d'or, attache sur tes bandeaux ou derrière tes longs tire-bouchons les deux côtés de cette marmotte.

Le n° 7 est le modèle d'un mantelet de gros-de-Naples noir, à la *Marie-Antoinette.* On forme, comme tu vois, trois plis en dedans que l'on coud sur chaque épaule; les deux étoiles indiquent l'espace où l'on forme deux plis que l'on arrête seulement par un point au milieu et dans le sens de la ligne pointée. Ce mantelet se garnit d'un ruban de gros-de-Naples ou de satin noir haut de 7 centimètres plissé à plis ronds et formant deux têtes, ou en étoffe pareille à celle du mantelet; ces bandes doivent être hautes de 8 centimètres; dans les ourlets on met une petite ganse et on fronce ces bandes du haut et du bas en formant deux têtes.

Une de nos amies me demande de lui envoyer des patrons de grandeur naturelle (comme si c'était possible)! elle dit que sa couturière ne comprend rien à nos réductions... mais alors qu'elle les lui explique! Supposons qu'elle veuille faire ce mantelet dont le patron ne représente que la moitié. On voit que la longueur porte le chiffre 120, la largeur le chiffre 70; on achète donc 2 mètres 40 centimètres de gros-de-Naples de 70 centimètres de large, on le plie en deux dans sa longueur, on l'étend sur une table; on prend un crayon blanc, une règle, on tire la ligne qui est sur la gauche; avec son mètre, on tire ces lignes pointées; on place ses chiffres des deux côtés, puis on coupe, et on arrondit selon ce que les chiffres exigent. Ces chiffres représentent des centimètres.

On fait ces mantelets en mousseline unie, garnis de dentelle froncée légèrement; — en mousseline brodée à courant, au crochet, garnis d'une mousseline pareille, festonnée à larges dents de loup des deux côtés, et plissée à plis ronds, en formant deux têtes.

On fait encore ces mantelets en gros-de-Naples glacé, garnis de gros-de-Naples pareil, festonné à l'emporte-pièce et plissé à

plis ronds, toujours en formant deux têtes.

Ces mantelets s'attachent sur la poitrine par une rosette de ruban de gros-de-Naples, ou de satin, pareil à la garniture; en satin rose ou bleu, si le mantelet est de mousseline; ou en étoffe pareille, si le gros-de-Naples est glacé.

Le n° 8 est le patron d'un vêtement pour un petit garçon de quatre ans. Les chiffres, à partir du zéro, n'indiquent, comme tu le vois, que la moitié de la largeur de ce vêtement, qui est aussi large du devant que du derrière; quant à la hauteur, elle n'est indiquée que de 60 centimètres, ce qui fait 120 pour le devant et le derrière; mais l'étoffe ayant 125 centimètres de large, il reste 5 centimètres pour les remplis. Achète 80 centimètres de mérinos bleu-ciel en cinq quarts de large, c'est-à-dire large de 125 centimètres. Le mérinos est ordinairement plié en deux; laisse-le ainsi plié, puis taille-le sur ce modèle. De cette manière il n'y a pas de couture sur les épaules, ni devant ni derrière; mais il y en a une de chaque côté, et de chaque côté de cette couture on fait deux plis plats qui se regardent et se rapprochent. Ces deux plis se font depuis le chiffre 26 jusqu'au chiffre 32, au bas de ce qui forme le gousset, et sous la ceinture. A partir de l'ouverture du cou on fait sur l'épaule, et de chaque côté, 5 plis plats qui descendent vers le bas de la manche; sur chaque pli est un bouton de soie bleue, bombé; on a 50 centimètres de ganse ronde en soie bleue, on la plie en deux, on la passe derrière le premier bouton, on la croise, on la rapproche devant le second bouton, on la croise; ainsi de suite jusqu'au dernier bouton; alors on fait deux boucles, on laisse deux bouts égaux et on les effile après y avoir formé un nœud.— La ceinture se fait double, en mérinos; pour qu'elle se tienne ferme on introduit au milieu une toile gommée. — La ceinture s'agrafe devant, en dessous. Pour broderie tu peux faire le dessin n° 2, planche V. — Il est bien entendu que quelle que soit la largeur de l'étoffe que tu choisiras, il ne faut pas de couture sur les épaules. — Sous ces manches larges et relevées on voit un gros bras de petit garçon, ou des manches longues fermées au poignet par un bouton.

Le n° 9 est ce vêtement tout fait. C'est celui que le comte de Paris portait le jour de son baptême. Il était en cachemire blanc; au lieu de boutons, c'étaient des rosettes de satin blanc; ses bras étaient nus.

Le n° 10 est le chapeau qu'il portait; ce chapeau était en cachemire blanc — l'été, les petits garçons portent de ces chapeaux en paille jaune.

Le n° 11 est une casquette qui est, selon moi, plus gracieuse; il faut y ajouter deux rubans pour la nouer sous le menton. Ces casquettes se font aussi en paille.

Le n° 12 est la pantoufle arabe dont je t'ai donné le patron, planche V. Celle-ci est en maroquin. Achète du maroquin rouge et du maroquin bleu. Sur le modèle n° 8, taille un patron bleu et un rouge; sur le modèle n° 9, taille deux patrons rouges et deux bleus. Sur le patron en maroquin bleu, n° 8, taille des ronds et des rosaces; sur les deux patrons de maroquin rouge, n° 9, taille une rosace : cela se fait à l'emporte-pièce. Ton cordonnier placera le morceau de maroquin bleu sur le rouge et les deux morceaux de maroquin rouge sur les deux bleus; de cette façon, à travers du bleu on verra du rouge, et à travers du rouge on verra du bleu; puis pour cacher les coutures qui réunissent les côtés au dessus, on coud deux petites ganses plates, une rouge et une bleue.

C'est fini, grâce à Dieu! et pour toi et pour moi, car tous ces ouvrages ne sont amusants qu'à exécuter.... et puis.... ma pendule sonne, et semble me rappeler que j'ai quelque chose à te dire... elle a raison ma pendule... aussi je reprends mon tableau de Paris.

—Il est midi; moins de voitures roulent, moins de cris se font entendre.... c'est que

les trois quarts de Paris font leur second déjeuner en famille. — Il est une heure ; la femme riche donne des ordres à son maître d'hôtel ; la femme qui veut paraître riche peut louer des pâtés, des poissons, les plus beaux fruits, qui après avoir orné sa table iront reprendre place chez le marchand de comestibles ; la femme de l'employé, son cabas caché sous son châle, se rend furtivement au marché ; la rentière n'ira qu'à quatre heures pour profiter des objets non vendus, et de la hâte que les marchands de la campagne ont de quitter Paris.... car depuis un an la rentière voit ses dépenses augmenter d'un tiers sans voir augmenter ses revenus.... — Il est deux heures ; on n'entend que le bruit des voitures, tout autre bruit a cessé : le marteau, la truelle et la scie se reposent... les ouvriers, leur morceau de pain sous le bras, entrent chez le marchand de vins, s'asseyent sur un banc, devant une table sans nappe, déploient un lambeau de papier graissé qui contient un morceau de porc acheté tout cuit chez le charcutier voisin, et demandent un *canon*. — La jeune mère, enveloppée dans un long cachemire de l'Inde, rabat le demi-voile de sa fille, égalise les plis de son écharpe de Barège, et toutes deux partent pour faire des visites, des emplettes. — Celles qui ont des propriétés à la campagne s'apprêtent à partir, et vont chez madame Chardin acheter du canevas-ficelle pour des tapis de cheminée, des descentes de lit ; sur ce canevas, malgré sa grosseur, on est parvenu à exécuter les plus jolis dessins. Ce canevas coûte 6 fr. le mètre ; en huit jours on a fini un de ces tapis. — Le *lion* se réveille, fume son cigare, lit le compte rendu du dernier *sport*, reçoit son bottier, son tailleur, discute la forme d'un gilet, la forme d'un habit. — La *lionne* passe chez son sellier, sa modiste, son joaillier, son marchand de bric-à-brac ; elle y découvre le sabre qui tua Holopherne, la vielle de Fanchon, un soulier de la reine Berthe au long pied, une dentelle de point de Venise qui a servi de collerette à Anne d'Autriche, une bague en marcassite que portait la reine Christine de Suède.... Lorsqu'elle a placé toutes ces antiquités sur le velours de son dressoir d'ébène, elle monte à cheval, et Lion et Lionne se rencontrent au bois — Les petites mamans se rendent aux Tuileries, veillant de l'œil sur leur premier né, que porte une servante dans le costume de son village ; elle s'assied, abritée par une caisse d'oranger, tire sa broderie de son sac, travaille, tandis que son enfant, armé d'une pelle en bois, élève des montagnes de sable qu'aussitôt il renverse. Plus loin, des jeunes filles de huit à dix ans sont assises en cercle près de leur gouvernante ; elles tricotent, elles brodent, elles causent entre elles, discutent un fait de notre histoire nationale, un point de broderie, une règle de conduite dans le monde. — Il est quatre heures ; les demoiselles de dix-huit ans, donnant le bras à leur père, se promènent dans l'allée des *filles à marier* (celle de Diane chasseresse), et la promenade est assez difficile, embarrassée qu'elle est par les cordes que tiennent les petites filles pour se faire sauter mutuellement, par les cerceaux et les balles qui viennent vous rouler dans les jambes. — Il est cinq heures ; la Bourse se ferme, les ministères, les administrations ouvrent leurs portes pour laisser sortir une fourmilière d'employés qui se répandent dans tout Paris, heureux de respirer un air pur et de secouer la poussière de leur bureau. — Il est six heures ; dans chaque maison se fait entendre : « Madame est servie ! » Paris dîne... moins les ouvriers ; ils attendent la fin de la journée pour dîner en famille.... Mais il reste encore du monde sur les quais, sur les places, dans les rues... Nous ne sommes plus au temps de Charles le Gros, où les Normands, remontant doucement la Seine dans leurs bateaux, vinrent, sous prétexte que nous étions en paix, mais bien pour surprendre Paris à l'heure du dîner, car alors tout Paris dînait à la même heure... heu-

reusement, les Normands furent aperçus et vigoureusement repoussés.... Ne voilà-t-il pas que je te parle histoire, et que le Paris ancien me fait oublier le Paris moderne....

Mais laissons les Parisiens à table, seul moment de repos qu'ils aient dans toute la journée... Une demi-heure !... je ne connais pas de pays où l'on mange si peu, si proprement, et si vite... Parlons un peu toilette.

L'écossais est une mode générale; les hommes portent cravates, gilets, pantalons écossais; les femmes, écharpes et robes; les petits garçons, casquettes, chaussettes, vêtements... tout est écossais.

Voilà, selon moi, de jolies toilettes. Pour aller à la messe ou en visites : robe de pékin de soie à larges raies gris-poussière; façon amazone, manches amadis. — Echarpe de barége blanc. — Chapeau de crêpe blanc, ruban de satin blanc croisé tout simplement sur la passe. — Col et manchettes de dentelle.

Pour dîner en ville; pour soirée : robe de barége écossais à carreaux bleus sur fond blanc, faite à la Vierge, manches courtes. — Ceinture de gros-de-Naples bleu nouée devant. — Fichu à la *Marie-Antoinette* en tulle de coton, garni d'une dentelle à peine froncée, retenu sur la poitrine par une rosette de gros-de-Naples bleu. — Deux rosettes de gros-de-Naples bleu laissant retomber deux ou trois bouts de ruban longs de 10, 12 et 14 centimètres, posés entre l'oreille et les tresses de cheveux relevés derrière la tête. — Mitaines de soie noire. — Souliers de prunelle noire.

Pour rester chez soi : Robe de mousseline de laine rayée. — Corsage froncé sur les épaules, manches courtes ou longues en biais. — Col et manchettes en jaconas brodés en points de chaînette, ou doublés et piqués en points arrière.

Pour sortir, ajoute à cette toilette une longue pèlerine garnie d'une dentelle, blanche ou noire, légèrement froncée; mets un chapeau de paille garni de ruban gros bleu ou gros vert, froncé pour former deux têtes, bordant la passe de ton chapeau et tournant autour de la forme pour revenir croiser sur la passe. — Sac de cachemire gros bleu ou gros vert brodé en perles d'acier. — Souliers de prunelle boutonnés sur le côté.

Les petites filles portent des chapeaux de paille pareils aux nôtres, des robes écossaises en mousseline de laine; le corsage tout froncé est monté sur une pièce d'épaule, cette pièce est entière ou décolletée; s'il fait froid, on ajoute une grande pèlerine garnie d'un effilé aux couleurs de la robe. Les manches sont en biais courtes ou longues, le pantalon garni d'une dentelle guipure, des bottines.

Voilà, je crois, tout ce qu'il peut t'être utile de savoir pour tes toilettes d'été... A propos, tu me demandes si les vers que tu as été chargée de m'envoyer seront insérés dans notre journal..... Hélas, non!... les uns n'ont pour eux que la pensée, les autres que la forme, et à nous il nous faut tout : la forme, la pensée... nous sommes difficiles...

J'ai bien de la peine à te quitter aujourd'hui... il ne faut pourtant pas que j'abuse de ton amitié... Adieu donc!... Non!... pas encore... seulement quatre lignes !

Sais-tu pourquoi les canards ne vont jamais au spectacle ?

— C'est qu'on laisse les *cannes* à la porte.

Adieu ! pour la dernière fois.

J. J.

Ephémérides.

—

Juin, en latin *junius*.

Chaque jour de ce mois, chez les Romains, était un jour de fête consacrée à un dieu, à une déesse, à un souvenir mémorable, à la tempête, à l'intelligence, excepté le 22, qui passait pour un jour néfaste, parce que ce jour-là Titus Flaminius fut vaincu par les Carthaginois. Les jeux olympiques, si célèbres chez les Athéniens, commençaient au mois de juin. Les Béo-

tiens faisaient à la même époque les jeux de l'hippodromie ou des courses de chevaux; mais les plus illustres étaient ceux des grandes Panathénées, ou Athénées, fêtes célébrées en l'honneur de Minerve, et instituées, dit-on, par Orphée. Elles duraient trois jours. On y distribuait des prix pour les courses à cheval, pour les combats gymniques, où les athlètes combattaient nus, et le troisième jour était destiné à la poésie et à la musique.

Ausone personnifie ainsi le mois de juin, dont Mercure était la divinité tutélaire : « Juin est nu; il montre du doigt une horloge solaire pour signifier que le soleil commence à descendre; il porte une torche ardente et flamboyante pour indiquer les chaleurs de la saison qui donne la maturité aux fruits de la terre; derrière lui est une faucille, cela veut dire que, dans ce mois, on se dispose à la moisson. Enfin, à ses pieds est une corbeille remplie des plus beaux fruits qui viennent au printemps dans les pays chauds. »

Juin est le sixième mois de notre année. Le soleil entre au signe du cancer : c'est dans ce mois qu'arrive le solstice d'été, et que les jours sont les plus longs. Ils commencent à décroître vers la fin.

—

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Le 28 juin 1245, le pape Innocent IV, étant au concile de Lyon, donna le chapeau rouge aux cardinaux, pour marque de leur dignité et de l'obligation qu'ils avaient contractée de donner leur sang pour la cause de Dieu et de son Église.

Mosaïque.

—

Au mois de septembre 1838, lorsque les Druses, qui visitaient les serviteurs de Dieu établis dans le Liban reçurent une lettre terrifiante de leur émir qui les menaçait de sa colère s'ils continuaient leurs rapports avec la mission, un Scheik, beau vieillard à barbe blanche, à l'air vénérable, déclara, dans son langage oriental, que, quel que fût le lieu où il allât, il emporterait l'Évangile dans sa main droite ; que si l'émir la lui coupait, il le mettrait dans sa gauche; que s'il lui coupait la main gauche, il le cacherait dans sa bouche; que s'il le lui arrachait de la bouche, il le garderait dans son cœur !

(*Archives évangéliques.*)

—

Près de Canton, un jeune garçon nommé Holein, fatigué du travail de la journée, était couché sur une natte de jonc, lorsqu'il fut réveillé par le bruit que faisait un voleur qui venait d'escalader sa chambre. Sans remuer de dessus son coussin, et clignant seulement d'un œil, à la clarté des étoiles brillantes, il vit le voleur s'emparer de tous les objets à sa convenance; mais voilà qu'il porte une main sacrilége sur un pot de terre vide placé dans un coin. « Ah! pour l'amour de Dieu, se mit à crier Holein, laisse-moi ce pot, afin que demain je puisse faire la soupe à ma mère! » Le voleur s'arrête saisi d'épouvante et de remords. « Dors en paix, répond-il d'une voix tremblante, je ne dépouillerai pas un tel fils. » Et, après avoir déposé son butin, il sortit en essuyant les larmes qui coulaient sur sa figure.

Depuis il ne vola plus.

Traduit de l'allemand par le docteur JOST.

—

Faire durement l'aumône, c'est dissoudre une perle dans le vinaigre, c'est dépouiller la charité d'un de ses caractères essentiels, qui est la bénignité.

Cardinal DE CHEVERUS.

Imprimerie de Vᵉ Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



110
120
20
Nº 5.
TELLE EST
JE GUIDE ET J'ECLAIRE.
VI.

JUILLET 1843. — N° VII. — Onzième année, 3e série.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Chronique de Bretagne.

QUINZIÈME SIÈCLE.

II.

LE SCHOLASTIQUE.

Cette opposition au projet de réunir la Bretagne à la France n'empêcha pas le duc Jéhan d'en poursuivre l'exécution. Le lien de parenté qui l'unissait à Philippe de Valois était sans doute une des causes de son obstination; mais une raison encore plus forte le faisait agir et le rendait injuste. Le duc déversait sur le comte de Montfort la haine qu'il avait portée à sa mère, Yolande de Dreux, seconde femme d'Arthur.

Les anxiétés de cette aversion et les difficultés que l'examen du projet d'échange rencontraient, même dans les consultations du conseil privé, jetaient le duc de Bretagne dans un état d'indécision, de lutte, de perplexités continuelles. Un jour il lui vint à l'esprit de déclarer son duché en séquestre entre les mains du roi de France, qui le délivrerait ensuite à celui des prétendants qu'il choisirait par justice. Ce moyen était décisif; le duc le rejeta par crainte que Montfort, venant à s'insinuer dans les bonnes grâces de Philippe de Valois, n'obtînt la couronne de préférence à la demoiselle de Penthièvre.

En ce temps-là vivait à Nantes un docteur en théologie, qui s'était élevé au rang des seigneurs les plus distingués de Bretagne. Eon Roger était son nom. Ses parents, qui craignaient les troubles politiques dont Paris était souvent le foyer, l'envoyèrent à l'université de Marseille. Il y était depuis deux ans, lorsqu'un matin des premiers jours d'automne, il vit entrer un nouveau condisciple, un enfant petit et faible de complexion; Roger, déjà grand et fort, se prit à le regarder avec compassion. Cet enfant, qui se nommait Pétrarque, venait de la ville d'Arezzo, en Toscane; il était conduit par son père, un ami de Dante, comme il le dit lui-même en racontant ses aventures dans la guerre des Guelfes et des Gibelins. Une conformité de caractère, peut-être même une espèce de pressentiment, éveillèrent dans l'âme de Roger un sentiment d'affection pour le jeune étranger; il le prit sous sa protection et devint son mentor dans cette république de jeunes têtes où *la raison*

du plus fort est toujours la meilleure. En peu de temps l'intelligence active de l'Italien l'eut fait grandir de tout ce qui lui manquait d'âge, de taille et de force, pour être l'égal d'Eon Roger. Il avait été son protégé, son *bambino*, il devint son ami, il devint son maître... non pas en théologie, mais dans la langue de Virgile et d'Homère, et dans les leçons de cette poésie nationale que Dante avait enseignée, à l'exemple de Guido Guinizelli et des Italiens de la cour de François II.

Après quelque temps d'une existence toute de sympathie, l'Italien et le Breton sortirent le même jour de l'université de Montpellier ; l'un se rendit à Avignon, l'autre à Nantes. Quand vint le mois d'avril, le vendredi de la semaine sainte de l'an 1327, quand la beauté de Laure, électrisant l'âme du jeune Italien, eut révélé le génie au poëte, et le poëte à l'Italie entière, alors Pétrarque devint à son tour le protecteur d'Eon Roger. Ce fut à l'aide du crédit dont Pétrarque jouissait à la cour d'Avignon, que Roger obtint du pape Jéhan XXII l'absolution des carmes de Nantes, excommuniés par l'évêque Daniel Vigier. L'amitié du poëte fit la fortune du théologien : en 1332, Eon Roger était scholastique de Nantes, et recevait une pension de cent cinquante livres sur les revenus de la prévôté. En 1335, il faisait partie du conseil privé du duc de Bretagne, et jouissait d'une si haute réputation que les officiers des juridictions et les clercs le choisissaient pour arbitre de leurs différends.

Eon Roger demeurait non loin du rempart de l'Erdre. Sa maison formait l'angle des rues de Verdun et de la Chaussée : elle était à pignon et portait deux girouettes, à l'égal des manoirs blasonnés ; son mur de façade surplombait et regardait le portail de l'église Sainte-Croix. Les gens de pied n'arrivaient à cette maison qu'après avoir passé une longue suite de barrières que l'évêque de Nantes avait fait placer de distance en distance pour éviter que le bruit des chariots et des cavaliers ne troublât les études du clerc lettré.

Dans le monde, Roger était vêtu comme les grands seigneurs ; il s'habillait de velours ou de soie, portait des broderies d'or et des souliers à la poulaine, dont le bec long de deux pieds se terminait par un écusson de deux palmes en sautoir, argent et soie.

Le duc Jéhan assistait parfois aux leçons du scholastique. Il se faisait accompagner dans ses visites par son confesseur, maître Georges de Lesquen, bachelier en médecine et chanoine de Nantes : le duc prenait grand plaisir aux débats qu'il provoquait entre ces deux savants clercs. Un jour, après une discussion assez vive sur un passage de saint Augustin, Jéhan émerveillé de l'érudition et de la logique du maître d'école, le prit amicalement par la main, le conduisit au fond de l'embrasure d'une fenêtre fermée par un châssis de papier huilé, et lui demanda son avis sur l'échange qu'il avait projeté.

Maître Roger se trouva fort embarrassé, et chercha par des réponses équivoques à éviter une explication ; mais pressé de questions et réduit en quelque sorte à merci : « Monseigneur, lui dit-il en inclinant la tête, finalement que dois-je vous répondre ?

— M'aide Dieu ! repartit Jéhan ; changeons d'état, compère, et conte-moi ce que tu ferais si tu étais duc souverain de Bretagne.

— Ah ! cher sire, s'écria le scholastique ; puis ayant fait un long soupir il garda le silence.

— Par sainte Anne ! dit le duc en fixant sur Eon Roger un regard plein d'étonnement, tu ne peux donc te remettre de ton trouble ?... Je crains bien que tu ne sois l'un des familiers de l'hôtel Rochefort.

— Je ne sais point m'asseoir à la table des ennemis de mon duc souverain ; j'ai été député de la bourgeoisie de Nantes, et en cette qualité, je vous ai prêté serment

de fidélité. Monseigneur, un Breton peut se tromper, mais il ne trahit jamais la foi jurée... »

Le visage de maître Eon s'était animé; un sentiment profond de fierté et d'émotion lui contractait les lèvres et donnait à ses yeux une fixité et un éclat extraordinaires. Le duc se prit à sourire, et posant la main sur l'épaule du scholastique : « Et toi aussi, tu ferais le coup de lance? lui dit-il en faisant allusion à la provocation du sire de Châteaubriant.

— Pour la défense de votre personne et de vos droits, repartit vivement maître Eon en se courbant jusqu'à terre.

— Que Dieu garde le duc de Bretagne! un jour venant tu chausseras les éperons de chevalier.

— Ce serait augmenter le mécontentement des hauts barons.

— Ne suis-je pas leur souverain?

— Avec condition, cher sire; et vous avez éprouvé au dernier parlement tenu à Rennes, que les trois ordres de l'état de Bretagne sont plus attachés au maintien de leurs coutumes qu'à votre autorité.

— Je me plains fortement de leur conduite en cette assemblée, dit le duc. L'abbé de Douglas, les sires de Retz et de Châteaubriant ont affecté de ne pas comprendre ma proposition. J'avoue qu'ils ont merveilleusement répondu aux désirs du comte de Montfort et du roi d'Angleterre, deux prétendants à la couronne de Bretagne.

— L'amour de l'indépendance a quelquefois sa folie.

— Mais il faudrait que cette indépendance fût reconnue.

— Personne ne la met en question.

— Par sainte Anne! maître Eon, ne te souvient-il pas de l'acte d'hommage-lige que les barons de Bretagne renouvelèrent envers le roi de France, après avoir été absous par l'arrêt d'Ancenis, de la fidélité qu'ils devaient au duc Pierre Mauclerc, mon aïeul?

—Monseigneur, cet hommage était conditionnel, temporaire, et non un acte irrévocable d'inféodation, vous le savez. Le duc Pierre Mauclerc avait été excommunié et forcé de déposer la couronne, et son fils était alors en bas âge. Ce fut par crainte des troubles qui naissent durant la minorité des princes souverains que les barons placèrent le duché de Bretagne sous la sauvegarde de la France. Une des clauses de l'acte est assez explicite : elle décide que les hauts barons reconnaissent faire hommage-lige au roi de France des terres et fiefs qu'ils tiennent en Bretagne, jusqu'au temps où le jeune prince, fils du duc Mauclerc, sera parvenu à l'âge de vingt et un ans; mais, à cette époque, ils demeureront quittes de leurs engagements... Cette stipulation est une réponse aux prétentions féodales de quelques souverains envieux de notre duché.

— Hela! maître, quel argument! beau Dieu! s'écria le duc en souriant; m'est avis que ta dialectique est malséante. J'ai souvenance d'avoir lu dans les chroniques d'Aimonius et de Frédégarius, que Judicaël fit la promesse d'être toujours, lui et son royaume de Bretagne, sujet à la dition, c'est-à-dire domination et seigneurie de Dagobert et des autres rois de France.

— Sans contredire mon duc souverain, reprit maître Roger en prenant un air de satisfaction et de modestie affectée, je lui rappellerai que Judicaël ne fut jamais roi absolu ou universel de la Bretagne armoricaine, et qu'il lui était impossible de soumettre à l'obéissance féodale une principauté dont il n'était pas absolument le souverain.

— M'aide Dieu! messire Georges, dit le duc en s'adressant à son médecin et confesseur, maître Lesquen, que pensez-vous de la réplique de mon conseiller?

— Je dois répondre consciencieusement à mon seigneur, que les anciennes chartes du pays de Bretagne attestent que le duché n'est venu à nos souverains ni de bien-

fait, ni de concession, ni d'inféodation des rois de France; je pense que les hommages que les ducs de Brètagne leur ont rendus à différentes époques ne doivent être regardés que comme des actes de déférence personnelle, de promesse d'aide et fidélité.

— Pour témoignage de la docte explication donnée par messire Georges de Lesquen, poursuivit Eon Roger en élevant la voix; je dirai... » Ici le scholastique étendit le bras et fit une pause. Après cette précaution oratoire, il ajouta : « Monseigneur, la duchesse Constance, fille et héritière du duc de Bretagne, Conan IV, étant à la veille d'épouser en secondes noces Guy de Thouars, remit son fils Arthur entre les mains de Philippe-Auguste, afin qu'il défendît le duché de Bretagne contre les invasions du roi d'Angleterre. Philippe-Auguste déclara la guerre à Jéhan Sans-Terre; quelques-uns disent que ce ne fut pas dans l'intérêt exclusif du prince Arthur, mais dans le but d'enlever au roi d'Angleterre les grands fiefs de Guienne et de Normandie. Pendant le siége de Gournay, le prince Arthur apprit la mort de la duchesse Constance, sa mère. Il demanda un congé au roi pour faire un voyage dans son duché de Bretagne, et le roi le lui accorda, à condition qu'avant de partir il lui prêterait serment d'hommage-lige. Le duc Arthur était alors bien jeune, mais il connaissait les franchises et les coutumes de son pays. Il répondit au roi, qu'il lui était impossible de satisfaire à sa demande sans l'avis des états de Bretagne. Le roi ne s'étonna pas de ce refus, il savait bien que la Bretagne a été de tous temps une principauté libre, indépendante, régie par les ordonnances et décisions de ses états.

— Vive Dieu! maître, la chaleur de votre plaidoirie vous emporte un peu loin, dit brusquement le duc en agitant convulsivement les grains d'un chapelet pendu à sa ceinture, à côté d'une aumonière richement brodée.

— Le chanoine Georges de Lesquen s'aperçut à ce mouvement que le duc était blessé de la franchise un peu trop naïve d'Eon Roger. Il saisit l'occasion de s'acquitter du compliment que le scholastique lui avait adressé, et il dit : « Maître, vous avez égalé Abeilardus en éloquence et en savoir, et je me rends votre homme-lige et pleige s'il faut assurer à monseigneur le duc de Bretagne que vos paroles sont exemptes de toute mauvaise intention.

— Par sainte Anne! n'avez-vous donc pas compris, messire? dit le duc avec impatience.

— Monseigneur! grâce pour le plus humble de vos vassaux, si j'ai eu le malheur de vous offenser. »

Le scholastique, en prononçant cette supplique, s'était prosterné à deux genoux, les mains jointes et la tête baissée.

« C'est-à-dire, maître Eon, poursuivit le duc, que vous reconnaissez qu'en Bretagne le parlement est avant le duc.

— Hélas! cher sire! répondit le scholastique.

— Et que les barons de Bretagne étant opposés à l'échange que j'ai proposé au parlement, je ne pourrai empêcher que ma couronne ne soit posée un jour sur la tête de Montfort.

— Monseigneur pourra régler sa succession selon sa volonté, s'il daigne agréer un moyen que je crois infaillible.

— Très-bien, fit le duc en se rapprochant d'Eon Roger. Et lui tendant la main pour le relever : Voyons, maître, de quel expédient voulez-vous parler?

— Je n'en vois qu'un seul, cher sire.

— Je le suivrai.

— Si j'étais duc de Bretagne, poursuivit le scholastique, j'annoncerais l'intention de marier la princesse Jéhanne de Penthièvre, mon héritière, et je convoquerais les états généraux dans le plus bref délai, afin qu'ils eussent à prononcer sur l'alliance qui leur conviendrait.

— Vive Dieu! maître, tu entres parfai-

tement dans un projet que je mûris depuis longtemps.

— Vous verriez, monseigneur, que les états ne pourraient s'accorder d'avis, les seigneurs de la clergie, les barons et les bourgeois étant divisés d'intérêts.

— Et tu penses qu'ils me prendront pour arbitre?

— Faites-en l'essai, cher sire.

— Mais oui, dit le duc en souriant à cette idée. Je sais un lignage qui me plaît grandement, et, par Dieu le Père! le comte de Montfort n'osera point disputer le duché de Bretagne au prince que j'aurai choisi.

— Fasse Dieu! s'écria le scholastique.

— Allons, maître, sois toujours le conseiller intime du duc Jéhan. Je te ferai remettre, dès ce soir, par mon trésorier, cinq cents écus d'argent du comté Nantais.

— Je ne suis pas digne d'une telle munificence, » répondit le scholastique en portant à ses lèvres le bas du manteau du duc Jéhan. Maître Georges de Lesquen lui serra la main en signe de satisfaction. Le duc sortit.

Peu de jours après, les états furent assemblés dans la ville de Nantes. Ainsi que le scholastique l'avait prévu, les ordres ne purent réunir leurs voix sur un même candidat. Ils supplièrent le duc de leur faire connaître celui qu'il préférait par affection et jugement. Jéhan, tout en joie de cette démarche, répondit que puisqu'on le sollicitait d'ouvrir ses intentions, il déclarait avoir choisi Charles de Châtillon... Ce jeune seigneur était fils de Marguerite de Valois, sœur de Philippe VI, roi de France. Les états, divisés d'opinion et travaillés par les intrigues des prétendants à la main de Jéhanne de Penthièvre, approuvèrent sans examen le choix du duc Jéhan. Il fut stipulé dans l'acte d'adhésion, que Charles de Châtillon délaisserait le cri et armes de sa famille pour le cri et armes de Bretagne, à quel titre il hériterait du duché.

Vicomte DE MARQUESSAC.



Revue Littéraire.

Gerson, ou le manuscrit aux enluminures, par M. Ernest Fouinet; chez Mame et Cie, éditeurs, à Tours.

Arnaud le Charlier, cultivateur aisé du hameau de Gerson près Réthel, avait trois enfants. Jean, l'aîné, naquit en 1364. Doué d'un esprit méditatif, il profita mieux que tous ses camarades des leçons et des enseignements religieux que leur donnait messire Anselme, le curé de la paroisse, sur un beau manuscrit que ce pieux ecclésiastique avait écrit de sa main et enrichi de peintures représentant des sujets sacrés. Au milieu de ces peintures il avait placé les portraits de ceux de ses élèves qu'il voulait récompenser de leur zèle et de leur aptitude. Ce livre n'était autre que le Nouveau Testament; les enfants l'appelaient le *manuscrit aux enluminures*. Tous y figuraient, excepté le fils d'une veuve, Marcel, dont le mauvais naturel n'avait pu être adouci ni par les reproches de sa mère, ni par les conseils du digne curé : un jour même que les enfants d'Arnaud le Charlier, en feuilletant le précieux manuscrit, demandaient à Marcel pourquoi il n'y était pas représenté, Marcel, furieux, s'était jeté sur le livre et en avait déchiré un feuillet. Indigné de ce sacrilége, messire Anselme écrivit sur les débris de ce feuillet :

« L'enfant qui outrage sa mère et insulte à l'image de Dieu, quelle sera sa vie et sa mort! »

Lorsque Jean le Charlier eut dix ans, messire Anselme, qui avait placé en lui de grandes espérances, le fit entrer au collége de Reims, puis à celui de Navarre, à Paris, lui laissant pour guide, pour soutien, le précieux *manuscrit aux enluminures*.

Au collége de Navarre se trouvait un jeune homme nommé Jéhan Carlier, aussi paresseux, aussi ignorant que Jean le Char-

lier était laborieux et instruit : l'analogie qui existait entre les noms des deux élèves devenait plus complète lorsque ces noms se traduisaient en latin : *Johannes Carlerius ;* le latin étant la seule langue qui fût parlée, depuis le recteur jusqu'aux garçons cuisiniers (d'où nous vient sans doute le *latin de cuisine*), il en résultait une confusion désagréable pour l'un, qui se voyait forcé de se justifier des fautes de l'autre, et agréable pour ce dernier, qui trouvait bon de s'attribuer les succès et les éloges de son condisciple ; mais un jour que le portier, s'étant trompé, avait remis à Jéhan Carlier une lettre de la mère de Jean le Charlier, celui-ci se décida à changer son nom pour celui du village de Gerson, qui lui avait donné le jour ; et de même que le fondateur de la Sorbonne avait illustré le village de Sorbon, où il était né, Gerson aspira à illustrer le hameau paternel. Il n'y eut donc plus au collége de Navarre qu'un seul *Johannes Carlerius;* mais ce changement, qui empêchait désormais Jéhan Carlier de masquer ses sottises et de profiter de la bonne conduite de son condisciple, irrita ce cœur bas et méchant, dont la haine s'attacha dès lors à la vie de Gerson.

Au milieu des luttes et des discordes intestines de cette désastreuse époque, où la démence du roi de France, Charles VI, et les dissensions des princes français se disputant la régence favorisaient les révoltes qu'excitait l'énormité des impôts, Paris se trouva ensanglanté par les excès des maillotins et des cabochiens. Deux hommes prenaient part à ces désordres populaires : Marcel, le compatriote de Gerson, et Jéhan Carlier, son condisciple. Marcel, que son humeur turbulente avait attiré à Paris, malgré les larmes de sa mère, n'était pas cependant d'un caractère vicieux ; les remords et les conseils de Gerson, que le hasard lui fit rencontrer, le ramenèrent au hameau : là, il épousa Marie, pauvre orpheline que sa mère avait recueillie, et dont il eut deux enfants, Médéric et Ursule; mais entraîné par de mauvais conseils, laissant ses deux enfants près de sa mère, il emmena sa femme, et revint à Paris : arrêté à l'hôtel de la reine Blanche, où il s'était introduit pour piller pendant la fête appelée depuis la *momerie des ardents*, au milieu de laquelle le roi de France faillit brûler déguisé en sauvage, Marcel fut enfermé dans la prison du Châtelet, dont il ne devait sortir que pour monter sur l'échafaud, car, surpris au moment où il tentait de s'évader, il avait assassiné son gardien.

Cependant Gerson, après avoir parcouru avec éclat les grades de licencié ès-arts, de licencié en théologie, venait d'être appelé aux fonctions éminentes de chancelier de l'Eglise et de l'Université : le premier emploi qu'il fit de l'influence que lui donnait cette dignité, fut d'obtenir un édit du roi, qui plaçait près des condamnés à mort un prêtre pour adoucir l'horreur de leurs derniers moments par les paroles consolatrices de la religion. Gerson voulut le premier remplir ces fonctions pénibles, et ce fut Marcel, son compagnon d'enfance, qui vint s'agenouiller au confessionnal de la pénitence. Il était repentant, il pleurait son crime, son ingratitude envers sa mère, sa femme, ses enfants... le chancelier lui remit un livre de piété, courut au palais implorer la grâce du coupable, mais en vain... Au retour, il trouva Marcel les yeux inondés de larmes... c'était le *manuscrit aux enluminures* que Gerson lui avait laissé ! Le pécheur pleurait sur le fragment du feuillet qu'il avait autrefois déchiré ; il venait de lire ces lignes écrites de la main de messire Anselme :

« L'enfant qui outrage sa mère et insulte à l'image de Dieu, quelle sera sa vie et sa mort ! »

Quelques moments après, la justice des hommes était satisfaite, et Gerson adoptait Médéric, le fils de Marcel, se proposant d'en faire un homme vertueux, dont chaque action, chaque pensée serait une prière pour son père coupable.

Quant à Jéhan Carlier, renvoyé du collége de Navarre pour son inconduite, il devint un des hôtes de la cour des Miracles, repaire de voleurs, de mendiants, et n'en sortait que pour piller ou tuer : aussi lâche qu'il était bas et vil, il se faisait tantôt Bourguignon, tantôt Armagnac, et selon l'occasion portait les couleurs de l'une ou de l'autre de ces deux factions, qui déchiraient alors la bonne ville de Paris; mais au milieu de ces désordres, il entretenait toujours l'espoir de se venger de Gerson, auquel il ne pardonnait pas d'avoir rougi de pouvoir être confondu avec lui.

Le meurtre du duc d'Orléans, exécuté par les ordres du duc de Bourgogne, avait soulevé l'indignation générale. Gerson poursuivit, avec toute la hardiesse de sa parole éloquente, l'avocat Jean Petit, qui s'était chargé du panégyrique de l'assassin; et s'attira ainsi la haine des Bourguignons, alors tout-puissants; un jour le cloître où il habitait avec Médéric fut cerné par les partisans de Jean Sans Peur, et une voix cria : « Mort à Gerson! » c'était celle de Jéhan Carlier. Pressé par ses amis, le chancelier se décida à fuir, et se réfugia dans les tours de l'église Notre-Dame, mais sa demeure fut pillée, et le précieux *manuscrit aux enluminures* disparut.

Cependant, placé entre les partisans du duc de Bourgogne et ceux du duc d'Orléans, qu'il avait tour à tour trompés, Jéhan Carlier finit par être convaincu de trahison; déjà les poignards se levaient sur sa tête lorsqu'un homme vint à passer; Jéhan Carlier se jeta à ses pieds en implorant sa protection, la foule s'écarta... c'était Gerson... et le chancelier sauva l'homme qui plusieurs fois avait menacé ses jours! Mais Dieu ne permit pas que tant de crimes restassent impunis. Dans le pillage de la demeure de Gerson, Jéhan Carlier s'était emparé d'un portefeuille qu'il croyait contenir des valeurs importantes; à son grand désappointement, il n'y avait trouvé que les diplômes qui investissaient Gerson de la dignité de chancelier.

Quelques années plus tard, et pendant l'absence de Gerson, ayant résolu de profiter de ces titres, il se revêtit de l'habit ecclésiastique, et parcourut les campagnes, exploitant la crédule hospitalité d'un grand nombre de curés. Il portait encore le costume et les titres du chancelier, lorsque le hasard l'ayant ramené à Paris, au moment où la guerre civile soulevait de nouveau les partis, il fut arrêté par une bande de Bourguignons, qu'il avait lui-même excités contre Gerson, et tomba sous leurs coups.

Pendant ce temps, le chancelier, désigné pour se rendre au concile de Constance, au nom de l'Église, de l'Université et de la couronne, appelait, par des paroles énergiques, l'anathème de l'Eglise sur le duc de Bourgogne, Jean Sans-Peur, qui avait assassiné le duc d'Orléans, avec lequel il venait de communier quelques jours avant, et défiait par le calme de sa conscience les puissantes inimitiés que la fermeté de son langage attirait sur sa tête : mais à la fin du concile, préférant la retraite à toutes les grandeurs de la terre, craignant d'ailleurs de s'exposer à la vengeance du duc de Bourgogne s'il rentrait à Paris, Gerson, accompagné de Médéric, qui venait d'être ordonné prêtre, alla s'enfermer à Lyon dans le couvent des Célestins, dont son frère était prieur. C'est là que le chancelier de l'Église et de l'Université, celui qui avait harangué le roi de France, employait le reste de ses jours à enseigner aux petits enfants l'amour des hommes, et qu'il s'éteignit en demandant à ses jeunes écoliers, « *une prière à Dieu pour son pauvre serviteur Jean Gerson.* »

Après cette perte, Médéric revint au hameau : il y retrouva sa sœur, Ursule, mariée à un riche cultivateur, et près d'elle, un enfant adoptif que les deux jeunes époux, pendant un voyage à Paris, avaient recueilli sur le parvis de l'église de Notre-Dame, où il était exposé à la pitié publique : « Pau-

vre petit! disait une des femmes qui entouraient l'enfant; son grand-père, guichetier du Châtelet, a été assommé par un prisonnier qui cherchait à s'évader… par ce scélérat de Marcel!» Ursule s'approcha en ce moment, elle n'entendit que le nom de Marcel; on lui avait laissé ignorer, ainsi qu'à Médéric, le crime et le destin de son père; elle crut que Marcel était le nom du jeune orphelin, elle lui donna ce nom et ramena au village le pauvre petit, qui devint pour elle un enfant de plus… Elle avait également retrouvé à Paris, chez un bouquiniste, le *manuscrit aux enluminures :* alors, profitant du talent qu'elle devait à messire Anselme, elle peignit une enluminure parfaitement semblable à celle qu'une main sacrilége avait déchirée; sur les tristes paroles inscrites par le prêtre : « Celui qui outrage sa mère et insulte à l'image de Dieu, quelle sera sa vie et sa mort! » elle peignit l'azur du ciel, et sur les larmes du pécheur, elle peignit un ange les ailes déployées, sous les traits duquel on reconnaissait le petit Marcel…

Cet ouvrage de M. Ernest Fouinet présente un grand intérêt dans ses détails; il est écrit avec le style noble et simple à la fois qui convient à l'historien de Gerson, de cet homme qui fut si grand et qui se fit si petit! l'auteur nous initie à tous les détails de la vie, à toutes les actions, à toutes les pensées de cette *lumière de l'Eglise;* il place sous nos yeux les dissensions et les luttes qui ont ensanglanté cette misérable époque; et, au milieu de ce tableau, apparaît la pâle figure du roi fou, que couronne l'étendard de la jeune fille de Vaucouleurs.

Au nom de Gerson se rattache encore une grande question littéraire : le moyen âge vit paraître un ouvrage sublime de pensée, l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont l'auteur est demeuré inconnu. Les panégyristes de Gerson lui en attribuent l'honneur; les bénédictins l'attribuent au bénédictin Gersen; les chanoines réguliers de Saint-Augustin, à leur confrère Thomas Akempis… Le seul point sur lequel les historiens soient d'accord, c'est que l'auteur est un moine et que l'ouvrage appartient au treizième ou au quatorzième siècle.

J'oubliais de vous dire, mesdemoiselles, que *Gerson* ou *le manuscrit aux enluminures* vient d'obtenir le prix Monthyon, destiné à l'ouvrage le plus moral et le plus utile à tous. Mais vous connaissez depuis longtemps les œuvres de M. Ernest Fouinet, un des plus zélés collaborateurs de votre journal, et nous n'avons pas besoin de recommander à vous et à vos frères la lecture du dernier ouvrage de cet auteur à la fois si moral et si intéressant.

AYMAR DE LA PERRIÈRE.



Littérature Étrangère.

THE ADIEU.

We'll miss her at the morning hour,
When leaves and eyes unclose;
When sunshine calls the dewy flower
To waken from repose;
For, like the singing of a bird,
When first the sunbeams fall,
The gladness of her voice was heard
The earliest of us all.

We'll miss her at the evening time,
For then her voice and lute
Best loved to sing some sweet old rhyme
When other sounds were mute.
Twined round the ancient window-seat,
While she was singing there,
The jasmine from outside would meet
And wreathe her fragrant hair.

We'll miss her when we gather round
Our blazing hearth at night;
When ancient memories abound
Or hopes were all unite;
And pleasant talk of years to come,
Those years our fancies frame.
Ah! she has now another home,
And bears another name.

Her heart is not with our old hall,
Not with the things of yore;
And yet, methinks, she must recall
What was so dear before.
She wept to leave the fond roof where
She had been loved so long,
Though glad the peal upon the air
And gay the bridal throng.

Yes, memory has honey cells,
And some of them are ours,
For in the sweetest of them dwells
The dream of early hours.
The hearth, the hall, the window-seat,
Will bring us to her mind;
In yon wide world she cannot meet
All that she left behind.

Loved and beloved, her own sweet will
It was that made her fate;
She has a fairy home—but still
Our own seems desolate.
We may not wish her back again,
Not, for her own dear sake:
Oh! love, to form one happy chain,
How many thou must break!

L. E. L.

L'ADIEU.

Nous la regretterons à l'heure du matin, quand les feuilles et les yeux s'ouvrent; quand la clarté du soleil invite la fleur couverte de rosée à sortir du repos; car, semblable au chant de l'oiseau au moment où les premiers rayons du soleil tombent, sa voix joyeuse était entendue avant toutes les nôtres.

Nous la regretterons à l'heure du soir; quand les autres sons étant muets, sa voix et son luth aimaient à chanter surtout quelque douce et vieille ballade; et quand le jasmin du dehors, entrelacé autour du gothique balcon, tandis qu'elle chantait, s'élevait pour couronner sa chevelure odorante.

Nous la regretterons à la nuit, quand nous nous assemblons autour de notre foyer flambant; quand d'anciens souvenirs s'unissant à de douces espérances, nous formons d'agréables entretiens sur les années à venir, ces années que notre imagination se crée... Hélas! elle a maintenant un autre foyer et porte un autre nom.

Son cœur n'est plus dans notre vieille demeure, il n'est plus avec les choses d'autrefois... Cependant, elle doit se rappeler ce qui lui était si cher; car, bien que le gai carillon des cloches retentit dans l'air, et que la foule nuptiale fût joyeuse, elle pleura pour quitter le toit aimant où elle avait été si longtemps aimée.

Oui, sa mémoire a des cellules de miel dont quelques-unes sont à nous; dans les plus douces se trouve le souvenir des heures matinales; le foyer, le logis, le balcon, nous rappellent à son esprit; et là-bas, dans ce vaste monde, elle ne peut rencontrer tout ce qu'elle a laissé derrière elle.

Aimée et bien-aimée, sa seule et douce volonté décida de sa destinée. Elle a une féerique demeure, mais, bien que la nôtre nous semble déserte, cependant, pour le bonheur de celle qui nous est chère, nous ne pouvons y désirer son retour! Amour, pour former une seule chaîne heureuse, combien il te faut en briser!

Mme Julie de Hulsen.

Éducation.

—

Morla.

—

M. Craddock, squire de noble race, habitait avec sa fille Ida, et Susan sa vieille gouvernante, une charmante petite maison blanche comme la neige, située dans la partie la plus pittoresque de la vallée de Glamorgan, que les Anglais nomment *le Jardin du pays de Galles*. Chacune des fenêtres de cette maison, lorsqu'elle ouvrait ses contrevents d'un vert tendre, regardait avec joie le cours à la fois sauvage et gracieux de la rivière ou plutôt du torrent de la Taff, bondissant, écumant, glissant tour à tour sur son lit inégal, tantôt rocher, tantôt lit de mousse, et réfléchissant les montagnes couvertes de forêts de leur sommet à leur base.

Si des fenêtres du premier étage on avait déjà une vue si belle, qu'était-ce donc du haut du belvédère qui couronnait *Craddock's-seat!* Le regard ne voyait que vastes champs cultivés entre les bouquets de hautes futaies au-dessus desquels s'élevaient les ruines imposantes du château de Cardiff, du château de Caërphilly, de la vénérable cathédrale de Landaff, premier siége de la chrétienté dans le pays de Galles; puis au delà resplendissait au soleil le canal de Bristol; l'œil entrevoyait la mer, la mer sans limite, et l'oreille en croyait saisir le grand murmure; mais c'était une illusion.... le sourd bruissement que l'on entendait venait des cascades qui rugissent éternellement dans les vallées de la Taff et de la Neath.

Ida, assise sur la plate-forme du belvédère, et le coude appuyé sur l'élégante balustrade, semblait écouter avec charme ce lointain et poétique murmure, lorsque M. Craddock, homme de haute taille, au front à peine ridé, aux joues fraîches, encadrées de cheveux longs, d'un gris tendre et lustré, franchissant la dernière marche de l'escalier intérieur qui conduisait au belvédère, apparut tout à coup.

« Ah! ah! s'écria-t-il; je vous y prends encore à avoir peur! »

En effet, Ida avait tressailli à cette soudaine apparition, et d'une voix qui trahissait la violence du saisissement qu'elle venait d'éprouver, elle s'écria en allant embrasser le vieillard:

« C'est vous? mon père!

— Oui, c'est moi, ma fille, et vous conviendrez que vous avez eu peur de moi!

— Oh! mon père!... dit-elle avec une expression charmante du regard et du geste. Peur de vous!

— La preuve, c'est que votre voix a encore un petit tremblement d'émotion semblable au dernier frémissement d'une feuille sur laquelle a passé un coup de vent.

— Eh bien, oui, je l'avoue: j'ai eu peur. Voir paraître quelqu'un à l'improviste me produit toujours cet effet... je n'en suis pas maîtresse.

— Comment! vous n'êtes pas maîtresse de vos impressions!... Il ne faut jamais se parler ainsi, ou l'on finit par devenir le plus misérable esclave de toutes ses faiblesses... Peur! Ida avoir peur! Ida qui descend en ligne directe du célèbre Craddock, *le Victorieux*... c'est ce que notre nom signifie, vous le savez; et vous seriez poltronne avec ce nom-là!... ce beau nom de Craddock, défiguré par les Romains, qui le travestirent en Caractacus! »

Alors M. Craddock de remonter par cœur, sans broncher, et d'*ap* en *ap*, de Craddock ap, d'Evans (c'était lui), à ap Edward, ap Griffithe, ap Morgan, ap David, ap Owen, ap Llewellyn, ap Cadwallader, ap Morgan et cent autres *ap*, jusqu'à cet illustre Craddock, ap Bran, ap Lyr: « Et, poursuivit-il après avoir respiré un instant, moi, descendant direct de ce grand

Moëla.



J.al des Demoiselles. XI.e année N.o 7. A. S.t Aulaire d'après Deveria. Im. Lemercier Benard et C.

« Bretons ! jurez de mourir pour notre pays, pour notre roi, pour mon père ! »

homme, qui eut une fille héroïque, j'aurais une fille poltronne! »

Ida avait tant de fois entendu le dénombrement de ses ancêtres, qu'elle ne l'écouta pas cette fois fort attentivement, et revenue à ses calmes contemplations :

« Que cette après-dînée est belle, mon père! Qu'il est doux d'entendre ce bruissement éloigné des torrents, au lieu de ces éternels coups de marteau des forges de Merthyr! Lorsque tous ces hauts fourneaux sont allumés, ils couvrent notre vallée d'un grand crêpe de vapeurs suffocantes qui en flétrissent la fraîcheur et en corrompent le parfum. Au lieu qu'aujourd'hui l'air est limpide, embaumé : le charbon de terre n'y souffle pas ses bouffées sombres et empestées. Quoique les ouvriers des forges soient bien noirs, je les embrasserais vraiment pour les remercier de ce qu'ils ne gâtent plus notre bon air. »

M. Craddock ne paraissait nullement disposé à partager l'enthousiasme d'Ida : au contraire, son visage trahit évidemment une pensée inquiète : « Voilà huit jours que les ouvriers refusent de travailler, et savez-vous où cela nous mènera?... »

M. Craddock allait peut-être dire à sa fille des choses qui l'auraient inquiétée, lorsque se montra tout à coup sur la plateforme une grande femme sèche et droite comme un I.

Ida tressaillit encore d'effroi. Par bonheur pour elle, M. Craddock ne s'en aperçut pas, et elle évita ainsi une centième répétition de sa généalogie. C'était la bonne vieille Susan qui, après avoir monté l'étroit escalier deux à deux, dit, en domptant avec peine une suffocation : « Monsieur Craddock, regardez donc!... voilà le facteur qui vient de Landaff... Le voyez-vous là-bas, à travers les arbres... derrière ce rocher... Peut-être nous apporte-t-il une lettre de mon bon Evans.

— De mon frère?... s'écria la jeune fille. Oh! s'il pouvait nous annoncer son arrivée à Bristol! »

Ida n'eut pas achevé de prononcer ces paroles d'espérance, qu'elle était déjà à la porte, sur le chemin, et s'élançait au devant du *postman*. M. Craddock et Susan la rejoignirent au moment où le facteur lui remettait la dernière revue littéraire publiée à Londres.

« Quoi, Rhys, c'est là tout? » dit la jeune fille de l'accent le plus triste. A la même question, à lui adressée en même temps par M. Craddock et par Susan, Rhys répondit qu'il n'avait point de lettre; mais en sa qualité de colporteur officiel de nouvelles, se croyant obligé d'en avoir toujours à donner, il se mit à secouer la tête avec une solennelle lenteur :

« Monsieur Craddock! monsieur Craddock! cela va mal! On va faire venir la compagnie cantonnée à Caërleon.

— Cela va mal! répéta Ida, que l'épouvante étranglait. Qu'y a-t-il donc? Où est le danger? Est-ce loin? »

Le postman, en montrant le chemin de Merthyr, répondit : « Les ouvriers n'ont pas repris leurs travaux, savez-vous que c'est inquiétant, monsieur! Ils errent par bandes dans la vallée; la nuit dernière, n'ont-ils pas attaqué la ferme de Cysartha, le château de Pendarran... et l'on craint... c'est ce que j'ai entendu dire ce matin en buvant un verre d'ale aux *Armes de Bridgewater*, on craint que cette nuit ils ne se dirigent du côté de Thornhill, de Caërphilly, de Tredegar-House et de... »

Le postman, pendant cette hésitation, avait vu Ida pâlir si subitement qu'il s'arrêta court, mais ce silence soudain en apprit tout autant à Susan et à sa jeune maîtresse que s'il eût achevé sa phrase, car Rhys conseilla à M. Craddock de se tenir sur ses gardes.

« Ah! mon Dieu, monsieur, qu'allons-nous devenir? s'écria Susan dès que le facteur eut tourné le dos.

— Mon père!... mon père! nous sommes perdus.

— Monsieur! pour l'amour de Dieu, partons bien vite pour Cardiff.

— Mon père! si nous restons ici, je sens que je mourrai de terreur.

— Silence, femmes!... »

Par ces deux mots solennellement prononcés, M. Craddock mit un terme à leurs exclamations; il descendit au parloir, fit venir le jardinier, le portier, le domestique. « Mes amis, leur dit-il, prenez les fusils qui sont au-dessus de la grande cheminée: voyez s'ils se trouvent en bon état, essayez-les... Il y a deux grands sabres et une vieille épée dans la galerie, tirez-les; vous aurez peut-être de la peine, à cause de la rouille; c'est égal, qu'ils sortent du fourreau. Rappelez-vous que dans cette vallée même, il y a dix-huit cents ans, un vaillant roi des Bretons, Caractacus ou plutôt Craddock, dont j'ai l'honneur de porter le nom, combattit vaillamment contre les Romains. Ce ne sont point les Romains qui menacent le Craddock d'aujourd'hui, mais bien les ouvriers des forges de Merthyr. Si ces hommes travaillent le fer, montrons-leur que nous savons nous en servir. Allez! et attendez mes ordres. »

Cette allocution, si elle inspira de la vaillance à Simpson le jardinier, à Patern le portier et à David le domestique, ne fit qu'accroître la frayeur de Susan et d'Ida; que fut-ce donc lorsque M. Craddock enjoignit à sa vieille servante de décrocher sa broche pour s'en faire une lance, et qu'ayant conduit Ida dans son cabinet, il lui montra la paire de pistolets dont elle devait s'armer au moment de l'attaque. Des pistolets! une arme... une arme à feu dans la main d'Ida! c'était une pensée à la faire mourir. Ces préparatifs mirent le comble à son épouvante, mais elle fit tous ses efforts pour en comprimer l'expression, et se contenta de pousser de bien gros soupirs.

« A présent que nous voici prêts, dit M. Craddock, montez sur le belvédère pour voir ce qui se passe. »

Susan monta suivie de sa jeune maîtresse, qui ne se souciait plus guère d'admirer sa belle vallée. Elle la trouvait à présent morne, désolée, ténébreuse... et pourtant, l'air n'avait jamais été aussi pur, jamais le soleil couchant n'avait été aussi beau sur le gazon parfumé des prairies, sur les cimes des arbres que caressait la brise du soir; jamais la vallée de Glamorgan n'avait été plus calme et plus sereine; mais regardée par des yeux où n'étaient plus le calme et la sérénité, elle devenait une scène de désolation, telle que serait un ravissant et harmonieux paysage se mirant dans un lac agité par la tempête.

Ida et Susan regardaient avec une vive attention, lorsqu'un coup de feu... deux coups de feu... retentirent de rocher en rocher, de grotte en grotte, ainsi que retentissent les coups de tonnerre dans les nuages.

Ida et Susan tombèrent presque évanouies dans les bras l'une de l'autre.

« Susan... on se bat... regarde donc dans la vallée, disait Ida fermant les yeux.

— Oh! je n'ose pas, miss.

— Il me semble que j'entends du bruit sous nos pieds...

— C'est dans l'escalier... on monte... »

C'était M. Craddock qui arrivait sur le belvédère.

« Comment, ma fille! comment, Susan! vous tremblez ainsi? Vous aviez donc oublié que je venais de donner l'ordre d'essayer les fusils? Ce que c'est que la peur! elle vous ôte toutes vos facultés... Enfin il y a eu plus de bruit que de mal. Descendons au salon... voici la nuit. Je vais mettre Patern en sentinelle sur la plate-forme, il sera relevé par Simpson, puis par David; de cette façon je pourrai être averti à la première émeute qui paraîtrait au loin. »

Ce plan fut exécuté, et bientôt M. Craddock et Ida entrèrent dans le salon, suivis par la bonne Susan, qui ne se souciait nullement de rester ce soir dans sa cuisine.

« Qu'allons-nous faire? » dit M. Craddock à sa fille après un silence, pendant lequel

il avait remarqué les regards inquiets qu'elle laissait errer sur les murailles, le plafond, le plancher, les portes du vaste appartement, tandis que ses oreilles cherchaient à saisir le moindre bruit du dehors. La venue de la nuit est une heure imposante qui rend toujours l'âme grave et pensive, mais surtout dans des circonstances pareilles. Jamais le salon n'avait semblé à Ida si grand, si profond, si peu éclairé, malgré la lampe qui resplendissait sur la table.

« Qu'allons-nous faire, Ida? répéta M. Craddock.

— Miss, voulez-vous que je vous apporte l'histoire merveilleuse du grand enchanteur Merlin ou les terribles aventures du docteur Faust?

— Taisez-vous! taisez-vous, Susan! s'écria M. Craddock, ne me parlez pas de vos maudites histoires de sorciers et de revenants. C'est avec de pareils contes que vous avez rendu ma fille poltronne dès le berceau... n'est-il pas vrai, Ida? Lis-nous plutôt ceci. » Prenant la Revue littéraire que le facteur avait apportée, il se mit à en couper les feuillets.

« Ah! s'écria M. Craddock laissant tomber son couteau sur la brochure ouverte.

— Mon père! avez-vous entendu quelque chose? dit Ida se rapprochant de lui.

—Il semble que ce soit fait exprès, continua-t-il. Vous savez, Ida, que tout à l'heure, pour vous donner du courage, et rien n'élève le cœur et l'âme comme le souvenir d'ancêtres glorieux, je vous parlais de l'illustre Craddock, de son héroïque fille. Eh bien, voici leur histoire, ici même. Regardez!... à toutes les pages le nom de Caractacus; à toutes les pages le nom de sa fille Moëla, doux nom qui en gallois signifie *belle*. » Alors ayant achevé de couper les feuillets, il donna le cahier à Ida : « Commencez, lui dit-il, nous vous écoutons. » Ces derniers mots étaient un peu aventurés, attendu que Susan avait bien l'air d'écouter toute autre chose.

MOELA.

Les héroïques habitants de la Grande-Bretagne, après avoir un instant courbé le front sous le joug de César, s'étaient de nouveau affranchis, ou à peu près, sous les empereurs qui lui succédèrent. Rome les avait laissés se gouverner par leurs propres souverains, et c'est précisément cette liberté qui perdit les Bretons. Des ambitions, des haines s'établirent entre tous leurs petits rois, et la guerre civile, en les abattant, ramena à sa suite la guerre étrangère. Oubliant la commune patrie, chacun des princes qui se partageaient la Grande-Bretagne devint traître à l'égard de son voisin, et pour satisfaire une vengeance personnelle, livra son rival, puis lui-même, aux ennemis de tous.

C'est ce qui fit que l'empereur Claudius, en l'année 43 de Jésus-Christ, put rétablir si facilement l'autorité de Rome dans la plus grande partie de la Bretagne : quelques peuples seulement relevèrent le front; ce furent les habitants du pays de Galles, les Siluces, et leur résistance, fortifiée par la présence du héros qui depuis neuf ans disputait pas à pas le sol natal aux armes romaines, Caractacus.....

« C'est-à-dire Craddock, » interrompit le vieillard en se frottant les mains. »

Fortifiée par la présence de ce héros, reprit Ida, la résistance fut si opiniâtre, qu'Octavius Scapula, général romain d'une grande habileté, fut obligé de convoquer les vétérans cantonnés à Caërleon, quartier général de la deuxième légion d'Auguste. Le courage des Gallois était doublé encore par la présence de la femme de Caractacus, Voadica, et de sa fille, Moëla. Cette dernière surtout, âgée de dix-huit ans à peine, montrait dans les batailles une valeur et un dévouement admirables : toujours à côté de son père, au plus fort du péril, elle excitait par son héroïque tendresse filiale l'enthousiasme des Bretons, et ce n'étaient pas seulement ses actes qui produisaient

un tel effet : ses paroles étaient puissantes aussi, car elle était druidesse. Les hautes qualités de son esprit et de son cœur, beaucoup plus que la noblesse de sa race, lui avaient mérité cette distinction ; depuis un an le chef des druides l'avait consacrée sous les chênes religieux des forêts sacrées de Mona, que nous appelons aujourd'hui l'île de Man ou Anglesey.

Cependant quelques efforts qu'eussent faits Caractacus, Voadica, Moëla et les belliqueuses populations qui marchaient à leur suite, les Romains les avaient accablés sur tous les points par la supériorité de la discipline, et le courage aveugle succombant sous le courage éclairé, les bandes galloises avaient fui de contrée en contrée, jusqu'à l'entrée de la vallée de Glamorgan. A l'endroit où sont à présent les forges de Merthyr, une grande bataille, une bataille décisive sans doute, devait être donnée le lendemain. Dans le camp de Caractacus se passèrent alors, et pendant toute la nuit, des scènes solennelles. On entendit des harangues belliqueuses prononcées par des voix mâles ; des prières élevées au ciel sur des rhythmes héroïques, par Moëla, et alors aux cris des victimes que consumaient des bûchers se mêlaient de formidables chœurs d'imprécations. Ici, des torches dans les mains, marchaient en longues processions les femmes et les jeunes filles, adressant des hymnes à la lune qui brillait au ciel, et à cette calme lueur, des soldats expérimentés enseignaient aux moins habiles l'art de se servir de leurs longues javelines ou de cette courte et large épée que les Écossais nomment claymore. Bien souvent, à ces chants, à ces cliquetis d'armes, succédait un profond silence ; c'est qu'alors, à un signal des druides et de Moëla, hommes, femmes, enfants, soldats, tombaient à genoux pour adresser à voix basse de mystérieuses prières aux étoiles qui scintillaient sur leurs têtes. Que la nuit était alors imposante, qu'il se répandait dans les âmes un religieux effroi !...

« Ecoutez ! dit, d'une voix altérée, Ida laissant échapper le cahier qui déjà depuis quelques moments vacillait dans sa main ; écoutez ! »

Elle montrait l'escalier...

« Ne devinez-vous pas que c'est Simpson qui va relever Patern sur le belvédère ? Comment ! après avoir lu ce que l'on dit de Moëla, n'avez-vous pas honte d'être si peu digne de la famille ?... Continuez ! »

Ida, un peu honteuse, reprit de la voix la plus assurée qu'elle put prendre :

« Enfin, les premières lueurs de l'aube s'étendaient à peine à l'horizon lorsque Caractacus chargea son fils Arvir du soin de faire tout disposer pour qu'au lever du soleil l'armée fût prête à marcher. En conséquence, on se mit en devoir de plier les tentes, puis de faire tomber les remparts de troncs d'arbres qui, avec les chariots de guerre, formaient le retranchement du camp des Gallois. Pendant que ces opérations préliminaires s'accomplissaient, un barde prononçait ces paroles guerrières : « Bretons ! ce soleil qui envoie déjà des rayons d'or aux nuages du levant, va bientôt apparaître comme un casque étincelant au-dessus de vos têtes ; quand il sera là, il faut que les ennemis soient vaincus, il faut que les Romains baissent les yeux devant cet astre que nous adorons. » Une hymne chantée par toute l'armée et répétée par les échos des forêts et des montagnes, s'éleva en ce moment... c'est que le soleil venait de surgir à l'horizon.

« Suivons-le ! » s'écrie Caractacus, et se précipitant sur son char avec la vitesse de l'éclair, entre Voadica et Moëla, il donna le signal de l'attaque ; le char d'Arvir roulait à côté de celui de son père ; puis venaient ceux des chefs, derrière lesquels se pressaient les foules armées en entrechoquant leurs javelines, en poussant d'effrayantes clameurs ; les bruits du fer, le fracas des chars, ce grand tumulte était aussi imposant que le tonnerre. Les Romains, habitués cependant à ces démons-

trations bruyantes, restèrent un instant interdits, et leurs lignes, resplendissantes au soleil, se tenaient immobiles.

Cette indécision ne pouvait être longue devant l'impétueuse charge des Bretons, et les Romains eurent bientôt repris l'avantage qu'ils avaient risqué de perdre en se laissant attaquer. La mêlée fut horrible. Caractacus, Arvir se jetèrent à bas de leurs chars pour se précipiter dans cette lutte corps à corps, et Moëla, désobéissant pour la première fois aux ordres de son père, abandonnant sa mère qui resta derrière les rangs, Moëla, animant les soldats, pansant les blessés, consolant les mourants, ne recula que la dernière devant les Romains, afin de protéger avec son frère Arvir la retraite de Caractacus.

Les malheureux Gallois, pressés par les soldats romains, marchaient en foule désordonnée dans le lit de la Taff, où à tous moments ils tombaient emportés par les rapides eaux de ce torrent. C'était en vain que Caractacus et Arvir essayaient de rallier leurs troupes; elles arrivèrent, au comble de la confusion, devant le lieu où est aujourd'hui l'auberge de *Quaker's-yard*, et les ennemis se précipitèrent dans leurs rangs à peu près à l'endroit où nous voyons *les armes de Bridgewater*. Alors le carnage recommença plus horrible, à quelques milles d'un site délicieux où l'on remarque *Craddock's-seat*.

« Craddock's-seat! voyez-vous, ma fille? ici nous nous reconnaissons... Allez toujours. »

Après cette interruption faite du ton de l'orgueil le plus satisfait, Ida continua, et sa voix prouvait qu'elle-même avait pris du courage dans l'exemple de Moëla, sa grande-cousine, comme disait M. Craddock.

« Caractacus parvint à rallier les Bretons, qui parurent un instant reprendre le dessus. La position qu'ils occupaient était belle. Ils couvraient de la base au sommet la colline de Thornhill, et, retranchés sur cette éminence, ils accablaient de pierres, de flèches, de javelots, les Romains, qui cherchaient vainement à gravir la hauteur. Cependant leurs redoutables machines de guerre entamaient effroyablement les rangs de Caractacus, et un corps de légionnaires fit bientôt tous ses efforts pour s'emparer du chef. Devant ces vieux soldats, les Bretons allaient fléchir, Caractacus allait être pris... Tout était perdu!...

Moëla s'en aperçut, et saisie du plus saint héroïsme, elle s'élança sur un petit monticule qui s'élevait au sommet de Thornhill, là, le regard inspiré, les cheveux épars, prêtresse alors encore plus que guerrière : « Bretons! s'écria-t-elle, bardes! oweïds! druides! vous tous qui m'entourez; soldats, juges, savants, prêtres, qui combattez pour la religion et pour la patrie, souffrirez-vous que les Romains vous foulent aux pieds comme de vils esclaves, qu'ils vous traînent à la suite de leur char de triomphe, ou que vos âmes aillent, en sortant de vos corps, habiter ceux du lièvre timide ou du hibou qui fuit le soleil? Non! non! il n'en sera pas ainsi : druides, priez! bardes, chantez la victoire! et vous, Bretons! jurez de mourir pour notre pays, pour notre roi, pour mon père! »

Ida avait lu cette harangue avec une telle chaleur et tant d'énergie, que la bonne vieille Susan se leva en battant des mains.

En ce moment, la voix de Simpson fit entendre du haut du belvédère les cris : « Aux armes! » Un coup de fusil suivit de près la belliqueuse clameur : Susan tomba à deux genoux; quant à Ida, jalouse de rivaliser avec Moëla, elle courut aux pistolets chargés que M. Craddock avait mis sur une table, et précédant son père, absolument comme Moëla eût fait pour Caractacus, elle descendit l'escalier à pas précipités.

Des coups redoublés frappaient la porte. Patern, Simpson et David n'osaient en approcher et tremblaient devant leurs fusils :

« Qui va là? demanda M. Craddock.

—Que voulez-vous? répéta Ida d'une voix ferme.

— Ouvrez! ouvrez! répondit-on du dehors.

— Qui êtes-vous?

— Ouvrez! ouvrez! »

Et Ida jetant ses pistolets à terre se précipita pour ouvrir la porte.

« Que faites-vous, Ida?

—Que faites-vous, miss? »

Mais à cette question simultanée de son père et des domestiques, Ida répondit en tirant les verroux, en faisant tourner deux fois la clef dans la serrure, et en se jetant dans les bras de l'homme qui entrait:

« Evans!... dit-elle.

—Ida! c'est vous, qui avez reconnu ma voix! »

Et le frère et la sœur ne cessèrent de s'embrasser que pour voler l'un et l'autre dans les bras de leur père, puis de Susan, qui descendait, décidée à périr avec ses maîtres.

Evans, arrivé dans la journée à Bristol, n'avait pas voulu retarder d'un instant sa visite à Craddock's-seat; puis, pour mettre le comble à la béatitude de Susan, il lui apprit que les ouvriers des forges allaient reprendre leurs travaux. Il n'y avait donc plus rien à craindre, et l'on aurait pu terminer à présent avec une entière liberté d'esprit la lecture de l'histoire de Caractacus; mais qu'importait à Ida de savoir comment l'héroïque Moëla sauva son père des mains des Romains en devenant leur captive; puis comment Caractacus, ayant plus tard été trahi par la reine des Brigantes, fut conduit à Rome pour orner, avec Arvir, Voadica et Moëla, le triomphe du vainqueur? Qu'importait le passé à cette heureuse famille? elle aimait bien mieux le présent... et, pour l'avenir, nous croyons pouvoir hardiment répondre qu'Ida fut décidément corrigée de sa poltronnerie.

ERNEST FOUINET.

—

Caroline.

—

Dans le quartier de la chaussée d'Antin, où Paris réunit les sommités de la finance, vivait la famille Boinvillier. Le père, ancien officier supérieur au service de la république et de l'empire, avait, par suite de ses nombreuses blessures, obtenu sa retraite et un majorat, ce qui, joint à sa fortune personnelle, lui assurait une existence brillante. C'était un homme d'un caractère dur et impérieux; il avait pour compagne une femme douce et bonne, habituée par lui à une obéissance passive, et qui d'ailleurs avait une si haute idée du mérite de son mari, qu'elle le considérait comme un être à part, et supportait sans efforts ses accès de colère habituelle.

On était en 1810, la paix venait d'être signée avec l'Autriche; l'armée rentrait triomphante et glorieuse; des fêtes se préparaient pour la recevoir. Le général attendait son fils, jeune et élégant capitaine; il revenait aussi, lui, ivre de gloire et d'espérance, et ne voyant dans l'avenir que des images de bonheur.

Le général Boinvillier se promenait dans l'appartement de sa femme, regardait à la pendule, allait à la croisée, frappait du pied avec impatience. « Il tarde bien! » disait-il. « Oui, mon ami, » répondait sa femme.

Dans le fond de la chambre, près d'une croisée, se tenait une jeune personne. Elle brodait, ou paraissait broder; mais en l'observant avec attention, on pouvait voir dans toute sa contenance quelque chose de convulsif, comme provenant d'une émotion qu'elle cherchait à comprimer. Ses grands yeux noirs, la pâleur de ses traits, l'extrême délicatesse de sa constitution, avaient cette puissance attractive, ce privilége de commander l'intérêt que ne possède pas toujours la plus éclatante beauté.

Caroline de Linan était son nom; depuis son enfance, elle demeurait avec sa

mère dans la maison de madame Boinvillier. Ruinée par la révolution, la comtesse de Linan n'avait conservé d'une grande fortune qu'un titre et des regrets. Son caractère, aigri par de longues privations, lui faisait éviter toute société en opposition avec ses principes : aussi n'avait-elle de rapports avec la famille Boinvillier que par un échange de politesses qu'elle ne pouvait éviter.

Madame Boinvillier connaissait la situation de sa locataire ; et ne pouvant trouver le moyen de lui être utile, elle avait porté tout son intérêt sur la jeune Caroline. Cette charmante enfant y répondait par un sincère attachement. Madame de Linan, malgré son éloignement pour ce voisinage, avait compris que, ne pouvant procurer à sa fille les avantages qu'elle y trouvait pour son éducation, elle ne devait pas s'opposer aux marques d'affection dont on la comblait; d'ailleurs, devenant de plus en plus personnelle, elle ne donnait que fort rarement à la pauvre Caroline des marques d'une tendresse froide et réservée.

L'enfance a besoin de caresses : Caroline aimait sa mère ; mais, sans cesse rebutée par la roideur et la sévérité de celle-ci, elle ne l'approchait qu'en tremblant. Madame Boinvillier adorait cette enfant, dont la gentillesse et les grâces séduisaient tous ceux qui l'entouraient.

Caroline fut donc élevée avec Charles Boinvillier, qui avait deux ans de plus qu'elle; il quitta la maison de son père pour entrer au lycée, et lorsque les vacances le rappelaient dans sa famille, Caroline courait au-devant de lui, le prenait par la main et l'amenait à ses parents. Madame Boinvillier souriait de cette naïve affection ; il en résulta ce qui devait en résulter, et ce que personne ne songeait à prévoir : les enfants s'aimèrent en grandissant; ils s'en aperçurent, et, n'y voyant aucun mal, ils se le dirent; de là au mariage il y avait encore loin.... Charles le sentait ; il connaissait le caractère de son père, il savait quels étaient ses projets d'avenir; mais une tête de dix-neuf ans ne voit rien d'impossible. Il se disait : la carrière militaire m'est ouverte, je deviendrai aussi général, et pour prix de ma belle conduite on ne pourra me refuser la main de Caroline.

En attendant, il fallait d'abord devenir simple officier. Il sortit de l'Ecole militaire avec le grade de sous-lieutenant, se distingua par sa bravoure et son courage, et devint bientôt capitaine.

Il arriva dans la soirée dont nous parlons. Son père, ennuyé de l'attendre, fumait une longue pipe qu'il avait rapportée d'Égypte, et racontait, pour la vingtième fois au moins, à sa femme et à Caroline, l'événement qui l'en avait rendu propriétaire, lorsque la porte s'ouvre avec précipitation ; Charles s'élance dans les bras de sa mère, au cou de son père; puis se retournant : « Caroline !... » dit-il, et il la reçoit dans ses bras.

Les émotions de la joie sont rarement dangereuses; la jeune fille, revenue à elle, partagea le bonheur de la famille : depuis longtemps elle en faisait partie, et ne pensait pas qu'il fût possible d'en être séparée.

Les fêtes pour l'arrivée de Charles se succédèrent; Caroline n'y assistait jamais. Travaillant près de sa mère, il lui fallut écouter d'aigres observations sur l'éclat de ces fêtes. La pauvre enfant aimait ses bienfaiteurs; ils étaient les parents de Charles; mais respectant les opinions de sa mère, elle baissait les yeux sur son ouvrage, et se taisait.

Le général désirait marier son fils. Il savait que Napoléon aimait les alliances de l'ancienne noblesse avec la noblesse d'épée et les encourageait; le général donna un grand dîner, où fut invitée la famille de la noble héritière qu'il destinait à son fils. Quelques avances favorablement reçues faisaient présager qu'aucun obstacle ne naîtrait de ce côté. Le jeune homme fut aimable, empressé, sans se douter un moment des intentions de son père.

Le lendemain, le général le fit demander dans son cabinet, et lui annonça, comme

une chose toute simple, qu'on allait le marier. D'abord un peu étourdi de cette nouvelle, il garda le silence ; puis, songeant à Caroline, il répondit avec respect, mais avec fermeté, que, dans une action aussi importante, il était au moins nécessaire de se connaître, et que la demoiselle à laquelle on lui donnait le droit de prétendre ne lui plaisait pas et ne serait jamais sa femme. Le général s'emporta ; Charles persista dans son refus ; et s'étant retiré, il alla trouver Caroline, lui confia l'entretien qu'il venait d'avoir avec son père, et se flatta de l'apaiser. Mais secouant tristement la tête : « Charles, lui dit Caroline, votre père vous aime ; cependant il ne sacrifiera jamais sa volonté à la vôtre ; et devenir la cause de votre désunion serait pour moi le plus grand des chagrins. Je suis orpheline, sans fortune, sans avenir ; nos destinées devaient être séparées ; un peu plus tôt, un peu plus tard... il fallait se résigner ; recevez de moi l'exemple de cette résignation : obéissez à votre père ; remplissez votre devoir ; le mien m'est dicté par la reconnaissance, et je ne détruirai pas, par une odieuse ingratitude, la généreuse confiance que vos parents m'ont toujours témoignée. » Désespéré de cette réponse, le jeune homme accusa Caroline de froideur, de pouvoir, si jeune encore, raisonner ainsi de ses affections ; il sollicita, pressa, mais vainement ; le cœur déchiré, elle résista avec courage. Exaspéré, Charles la menaçait d'un éclat, lorsque la porte s'ouvrit... et le général parut. « J'ai tout entendu, dit-il ; Caroline a raison, ma volonté vous est connue, et vous savez aussi qu'elle n'a jamais fléchi. Vous m'obéirez, ajouta-t-il impérieusement, ou vous sortirez de cette maison pour n'y jamais rentrer. Quant à vous, mon enfant, reprit-il avec un peu plus de douceur en s'adressant à Caroline, je veux bien excuser, en faveur de votre conduite en ce moment, le tort d'avoir sous mes yeux, dans ma maison, à mon insu, accepté un attachement dont vous voyez aujourd'hui les beaux résultats. Passez dans mon cabinet, je vais vous y rejoindre. Vous m'avez entendu, dit-il à son fils ; dans une heure vous m'apporterez votre réponse. »

Caroline fondant en larmes, le visage caché dans ses longs cheveux noirs, attendait avec terreur le retour du général. Il entra suivi de sa femme, qui le suppliait en tremblant. « Je ne changerai rien à ma résolution, lui répondit-il ; emmenez-la, et parlez-lui vous-même : ce sera une faible punition de votre inconcevable engouement ; comme moi vous en partagerez au moins la récompense. » Madame Boinvillier sortit avec Caroline, qu'elle soutenait dans ses bras. Elle lui apprit avec ménagement que le général exigeait son éloignement de la maison, et lui assurait pour elle et pour sa mère une pension annuelle de douze cents francs. La jeune fille prit les mains de sa bienfaitrice, les couvrit de baisers et de larmes, et refusa avec modestie, mais d'une manière positive, le don qui lui était offert : madame Boinvillier insista vainement ; Caroline sécha ses larmes, l'embrassa pour la dernière fois, et allait remonter près de sa mère, dont elle avait aussi à redouter la sévérité, lorsque Charles entrant la retint et la ramena près de sa bienfaitrice désolée. « Caroline, lui dit-il avec une vive émotion, j'ai fait votre malheur ; seul je fus coupable, seul je devrais en porter la peine ; mais pardonnez-moi vos chagrins, et recevez ici, devant ma mère, le serment que je fais de vivre libre, si je ne puis être à vous. Je vais m'éloigner, peut-être pour longtemps, peut-être pour toujours : si mon père ne veut plus m'aimer, je le forcerai du moins à m'estimer. » Alors pressant de ses deux bras sa mère et son amie, il les déposa sur un divan et disparut.

Lorsqu'il fallut avouer à madame de Linau la cause de leur départ précipité, Caroline eut encore à supporter d'autres tortures ; cependant la dureté des reproches de sa mère la faisait moins souffrir que ses

autres chagrins. La comtesse de Linan alla s'établir dans le quartier du Marais. La courageuse jeune fille soutint de son travail son indifférente mère, dont les exigences semblaient s'accroître à proportion de la difficulté de les satisfaire. Jamais une plainte n'échappa à Caroline : douce et résignée, le sentiment de ses devoirs était assez puissant pour lui en faire supporter les amertumes; mais tout espoir de bonheur était anéanti pour elle !

C'est ainsi que s'écoulèrent les deux années qui précédèrent la désastreuse campagne de Russie. Charles cessa d'écrire à ses parents. La difficulté des communications rendit d'abord ce silence explicable; mais bientôt une lettre annonça que le capitaine Boinvillier avait été laissé sur le champ de bataille avec des milliers d'autres Français, sans qu'on pût leur porter secours; l'ordre d'aller en avant n'ayant pas permis aux ambulances de s'arrêter.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le général : son fils, son unique enfant, sur lequel reposaient tous ses projets d'ambition, lui était enlevé. Il lui sembla que cette calamité, si commune à tant de familles, aurait dû lui être épargnée; et dans son égoïsme il annonça cette nouvelle à sa femme, sans songer un seul moment qu'il parlait à une mère.

Isolée dans sa douleur, madame Boinvillier sentit le besoin de trouver un cœur qui pût l'entendre, une amie qui pleurât avec elle. Elle se rendit chez Caroline. A sa vue, le pressentiment d'un affreux malheur saisit mademoiselle de Linan. La pauvre mère ne pouvant parvenir à s'exprimer fondit en larmes. Caroline n'en put verser une seule; sans proférer un mot, elle tenait les mains de la mère de Charles, et les pressait sur son cœur, qui semblait prêt à se briser. Pas une parole de consolation ne fut échangée... ni l'une ni l'autre ne voulait être consolée !

« Je n'ai pu être sa femme, toute ma vie je serai sa veuve, dit-elle ; » et malgré les observations de sa mère, elle prit le deuil avec la résolution de ne jamais le quitter.

1814 arriva. Cette époque amena de grands changements dans les institutions, dans les fortunes et dans les opinions. Un frère de madame de Linan, qui avait émigré avec les princes, revint avec eux. Veuf et sans enfants, il prit chez lui sa sœur et sa nièce; mais ne pouvant obtenir de cette dernière de renoncer à ses lugubres vêtements, il les envoya toutes deux à la campagne et resta à Paris. Le vieux général, aigri par ses chagrins, devenait encore plus irritable par la vue des uniformes étrangers; il s'enfermait chez lui, ne recevant plus que quelques vieux compagnons d'armes qui venaient s'entretenir avec lui, et qui à leur tour cherchaient à se persuader « que cela ne pouvait durer longtemps. » M. Boinvillier s'étant enfin trouvé compromis par des propos bien ou mal rapportés, fut exilé de France ; arrivé en Suisse, il tomba malade d'une fièvre cérébrale, et mourut.

Madame Boinvillier revint à Paris pour régler les affaires de la succession ; elles se trouvèrent tellement embrouillées, que, manquant de l'énergie nécessaire pour convaincre de mauvaise foi des créanciers qui profitaient évidemment de sa position, elle trouva plus facile de les satisfaire, et vendit la maison et le mobilier qu'elle possédait à la Chaussée-d'Antin.

Une personne se rendit acquéreur de tout ce que contenait la chambre de Charles Boinvillier. Une note détaillée en avait été donnée afin que le plus petit objet n'en pût être distrait : son bureau, son fauteuil, son piano, sa musique, jusqu'à un vieux violon, tout fut acheté.

A la fin d'août 1816, une lettre arriva à madame Boinvillier. On la prévenait, avec un extrême ménagement, de se préparer à recevoir sous huit jours le fils qu'elle pleurait encore ; mais, hélas! dans quel état! Il avait perdu la vue par un coup de feu, le jour où il avait été laissé pour mort sur le champ de bataille. Envoyé comme prison-

nier dans le nord de la Russie, ses pieds y furent gelés ; et il dut la vie à la pitié d'un Israélite qui s'était fait un acte de religion de la conservation de cet infortuné. Lorsque le gouverneur du cercle fit sa tournée pour renvoyer dans leur patrie les prisonniers français, on chercha à l'intéresser en faveur du malheureux capitaine, hors d'état de faire un pareil voyage. Le gouverneur le vit, le questionna, et, touché de compassion, le recommanda à un jeune seigneur moscovite qui partait pour la France.

Un matin, une voiture s'arrêta devant la demeure de madame Boinvillier. La pauvre mère s'élança pour aller recevoir ce fils bien-aimé, devenu encore plus cher dans son affreuse détresse. Des domestiques l'aidèrent à sortir de la voiture et le transportèrent dans l'appartement de sa mère. L'entrevue fut déchirante, car il fallut bien lui dire qu'il n'avait plus de père. Charles se rappelait leur funeste séparation, et regrettait amèrement de ne pas avoir reçu ses derniers adieux. Madame Boinvillier lui parla de Caroline, mais il s'opposa à ce qu'on l'instruisît de son retour, voulant ménager le cœur de son amie. « Elle me pleure, dit-il ; si elle me voyait ainsi, cette vue lui serait plus cruelle que ne lui a été la nouvelle de ma mort. »

Deux jours après on vint prévenir madame Boinvillier qu'une dame l'attendait au salon ; elle s'y rendit. « Caroline ! s'écria-t-elle.

— Oui, madame, c'est Caroline qui vient réclamer de Charles la promesse qu'il lui fit en votre présence. Je sais tout ; il a tant souffert !... Rendez-lui son épouse, et consentez à être témoin d'un bonheur acheté par tant de larmes. » La pauvre mère ne pouvait en croire ses sens. Son fils aveugle, mutilé, condamné aux tourments d'un malheur sans espoir, d'une existence isolée, ce fils serait heureux du seul bonheur qu'il n'eût osé espérer !

Comme il fallait annoncer cette nouvelle à Charles avec beaucoup de ménagements, Caroline proposa un plan que madame Boinvillier approuva. Elle lui apprit que depuis un an elle avait perdu sa mère. La veille au soir, elle s'était rendue chez son oncle pour lui annoncer la détermination qu'elle avait prise d'épouser le capitaine Boinvillier. Son oncle fit quelques observations ; mais ayant appris à connaître ce caractère énergique, si doux et si timide en apparence, il préféra se débarrasser de sa responsabilité de tuteur d'une nièce qu'il aimait sans doute, mais depuis peu de temps; il consentit donc au mariage, et lui abandonna pour cadeau de noces la maison de campagne qu'elle habitait à quelques lieues de Paris.

Madame Boinvillier, d'après le plan conçu par Caroline, engagea Charles à venir respirer l'air de la campagne. Ils arrivèrent à Aunay et entrèrent dans une jolie maison, où tout respirait l'élégance, le bon goût, l'ordre et la simplicité. On les fit se reposer dans un salon, une porte s'ouvrit, et madame Boinvillier put apercevoir une chambre exactement semblable à celle que Charles habitait avant son départ pour l'armée. C'étaient les mêmes meubles, les mêmes ornements, les mêmes détails, et placés de la même manière. Elle commença à lui parler de Caroline, ce qui arrivait souvent ; mais pour la première fois elle l'entretint de la possibilité d'un plus heureux avenir. Charles fit répéter sa mère, joignit les mains, et secoua la tête avec découragement. La bonne mère insista, le conduisit dans la chambre voisine, le plaça dans son fauteuil, devant son bureau, et le débarrassa de ses béquilles. Posant alors machinalement ses mains devant lui, et trouvant sous ses doigts des objets qui lui avaient été familiers, il parut inquiet, agité; touchant ensuite un encrier dont il crut reconnaître la forme, il se renversa dans son fauteuil en murmurant : « C'est un songe ! Oh ! par pitié, ma mère, ne me réveillez pas !... » Un air qu'il avait autrefois composé pour Caroline se fit entendre

doucement sur son piano. « Ma mère !.... s'écria-t-il ; ô ma mère ! elle est ici !... »

Et Caroline était dans les bras de Charles, en lui disant : « Je suis ta femme ! »

Peu de jours après, les cloches de l'église d'Aunay annonçaient la célébration d'un mariage. L'autel était paré de fleurs. De jeunes filles dans leur blanche parure, rangées en demi-cercle, attendaient les époux.

La grande porte s'ouvrit, et l'on vit s'avancer un groupe qui excita l'étonnement et l'intérêt général. Un homme bien jeune encore, mais aveugle et privé de l'usage de ses jambes, était soutenu et dirigé vers l'autel par deux femmes ; l'une âgée, la figure baignée de larmes, mais de larmes de joie ; l'autre pouvait avoir vingt-cinq ans ; sans être régulièrement belle, sa physionomie avait la plus touchante expression. On fit asseoir l'intéressant invalide sur le fauteuil destiné à l'époux. Sa mère et sa fiancée se prosternèrent près de lui et restèrent en prières jusqu'au moment où la cérémonie commença. Les usages habituels furent alors intervertis. La circonstance était réellement exceptionnelle ; ni l'une ni l'autre des deux femmes ne voulait céder à personne le moindre des soins destinés à leur cher malade. La consécration de l'anneau, la bénédiction nuptiale, qui exigeaient que les époux se tinssent debout, eurent lieu sans que le groupe se séparât... tous trois semblaient faire ainsi le serment de vivre dans une seul âme : l'un par l'autre et l'un pour l'autre.

Point de fêtes... En avait-on besoin pour prouver qu'on était heureux ? Rien de ces choses qui profanent le plus saint jour de la vie. Le bonheur intérieur commença tel que chacun se l'était créé d'avance, et les jours s'écoulèrent dès lors dans la plus douce uniformité.

Gens du monde, avides de plaisirs bruyants qu'il vous faut chercher à grands frais, et souvent loin du foyer domestique, vous ne saurez comprendre quelle sorte de félicité pouvait éprouver trois êtres si indispensablement nécessaires l'un à l'autre. En acceptant la part de malheur dévolue à chacune d'elles, en la personne d'un époux et d'un fils, Caroline et madame Boinvillier puisaient chaque jour dans leur affection de nouvelles idées pour que toutes les heures d'une si précieuse existence fussent, sinon embellies, au moins complétement adoucies par la plus touchante sollicitude.

Chaque matin avant le déjeuner, le capitaine était promené dans le jardin, soutenu par les deux moitiés de lui-même, ainsi qu'il se plaisait à le dire. Après le repas, il se mettait à son piano, et ainsi qu'il arrive souvent aux personnes frappées de cécité, ses inspirations avaient un cachet de sublimité religieuse et mélancolique. Une prière semblait se glisser dans toutes ses pensées musicales, comme un remercîment à celui qui lui avait beaucoup ôté, mais aussi qui lui avait beaucoup donné !

Il aimait à rester ensuite dans un profond recueillement ; sa bonne mère ouvrait alors les fenêtres d'un petit parterre, et en laissait pénétrer jusqu'à lui les douces émanations. Caroline après avoir terminé ses soins de surveillance domestique, venait par de douces caresses annoncer sa présence. La conversation s'engageait sur les sujets que Charles aimait à traiter. Ou bien sa femme écrivait sous sa dictée quelques pensées poétiques, ou quelque mélodie qu'elle lui chantait ensuite. Le soir, des amis lui composaient un petit cercle dont il était l'âme. Chacun cherchait à deviner les goûts qu'il avait et ceux qu'il pouvait avoir. Sa femme et sa mère, constamment à ses côtés, cherchaient sans cesse à prévenir ses désirs, pour lui épargner jusqu'à la peine de les manifester.

Un an après, une jolie petite fille vint augmenter la famille. La joie des deux mères fut grande, mais celle du pauvre père était un vrai délire. Ses caresses étaient

presque frénétiques. Être privé de voir lui semblait un malheur qu'il ne comprenait tout à fait qu'à ce moment même; et cependant rien n'égalait pour lui le bonheur de sentir cette petite figure posée contre la sienne. Lorsque Caroline tenait sa fille, Charles penché vers elle écoutait sa respiration. Le moindre petit cri le mettait hors de lui; il s'inquiétait de tout, se faisait tout expliquer. Cette activité de sensations sembla lui donner une nouvelle vie. Il devint beaucoup plus gai et s'abandonnait avec ivresse à toutes ces petites folies si ordinaires, si excusables à ceux qui élèvent leurs enfants, et qui ne paraissent ridicules qu'aux yeux de ceux qui n'aiment rien.

L'éducation future de sa fille fut pour le capitaine Boinvillier une source continuelle de projets et d'espérances qui occupaient tous ses instants. Il songea à la méthode employée pour l'instruction de ceux que le sort a privés de la vue, et pour se mettre en état d'instruire son enfant, il étudia avec une extrême application tous les éléments de cette œuvre admirable. Guidé par les soins de sa femme, il inventa et fit exécuter sur ses explications, d'après les souvenirs qu'il en avait conservés, des objets qui secondaient à merveille son plan d'éducation. L'enfant montra de bonne heure une intelligence rare, comme tous les enfants dont on s'occupe exclusivement, et qui ne sont jamais livrés à des soins mercenaires. Ses petits progrès enchantaient le pauvre père, dont la mélancolie avait totalement disparu. Les deux mères l'instruisirent avec ménagement des causes de l'infirmité de son père, en lui faisant comprendre la nécessité d'éviter certaines questions qui pouvaient ramener en lui des réflexions tristes. Cette confidence déploya en elle une vénération si profonde, qu'elle devint une sorte de culte. La turbulence de son âge céda bien souvent à la crainte d'être incommode, sans que ses jeux perdissent de leur gaieté habituelle: son joli sourire l'indiquait assez. Le son de sa voix semblait se moduler selon que les traits de son père lui laissaient supposer qu'il reposait ou non. Elle arrivait vers lui sur la pointe du pied, l'examinait attentivement; s'il ne lui parlait pas, elle s'asseyait silencieusement à ses pieds; au moindre mouvement elle disait bien bas : « C'est moi, c'est petit trésor; » puis s'il répondait, elle s'élançait dans ses bras.

Tel était l'intérieur de cette famille soumise et résignée à un calamité irremédiable, et en comparaison de laquelle toutes les peines de la vie eussent paru légères. Il en résultait que les jouissances les plus simples devenaient pour elle un bonheur devant lequel les plaisirs du monde plus vifs ou plus bruyants eussent certainement pâli.

Les années se sont succédé, et jamais une plainte, un regret n'annonça que la monotonie eût frappé de sa triste fadeur un seul jour de cette vie habituelle. Pendant dix années je connus cette famille. Lorsque je quittai la France, madame Boinvillier, mère du capitaine, était alors très-âgée, mais exempte d'infirmités. Le capitaine avait quarante-trois ans; son front était chauve et ses cheveux presque blancs; sa figure douce et calme avait une expression de bonté parfaite. Sa femme était encore très-belle, et vouée tout entière aux soins qu'elle s'était créés et qui semblaient toujours payés de la plus tendre reconnaissance. J'entendis quelquefois le capitaine dire avec un son de voix que rien ne peut rendre : « Ma Caroline me voit vieillir; plus heureux qu'elle, je la retrouve toujours aussi belle dans ma pensée, aussi gracieuse, aussi jeune qu'aux temps où je la voyais ainsi. »

Caroline avait toujours eu un caractère sérieux; les devoirs qu'elle s'imposait, l'étude constante de tout prévoir, de tout deviner dans sa sollicitude, donnaient à la fois à sa figure quelque chose de doux, de grave et de méditatif. Sa mise avait un singulier cachet

de sévère simplicité, que n'exigeait cependant pas sa fortune, qui était plus que suffisante pour lui permettre plus d'élégance. Jamais on ne parvint à obtenir d'elle qu'elle payât tribut aux exigences de la mode. Les instances de son mari, pour l'engager à se conformer à l'usage, n'obtenaient que de tendres caresses; mais à ses amis elle répondait : « J'aimais la parure quand je pouvais être belle à ses yeux, et pour lui seul je me parais; maintenant ses yeux sont à jamais fermés, et lui seul ne me verrait pas. »

Mme LAURE PRUS.

Sur la Mort d'une jeune Fille de sept ans.

Hélas ! si j'avais su, lorsque ma voix qui prêche
T'ennuyait de leçons, que sur toi rose et fraîche,
Le noir oiseau des morts planait inaperçu;
Que la fièvre guettait sa proie, et que la porte
Où tu jouais hier te verrait passer morte...
Hélas ! si j'avais su !...

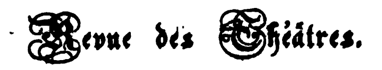
Je t'aurais fait, enfant, l'existence bien douce;
Sous chacun de tes pas j'aurais mis de la mousse ;
Tes ris auraient sonné chacun de tes instants;
Et j'aurais fait tenir dans ta petite vie
Un trésor de bonheur immense... à faire envie
Aux heureux de cent ans !

Loin des bancs où pâlit l'enfance prisonnière,
Nous aurions fait tous deux l'école buissonnière
Dans les bois pleins de chants, de parfum et d'amour;
J'aurais vidé leurs nids pour emplir ta corbeille;
Et je t'aurais donné plus de fleurs qu'une abeille
N'en peut voir dans un jour.

Puis quand le vieux Janvier, les épaules drapées,
D'un long manteau de neige, et suivi de poupées,
De magots, de pantins, minuit sonnant, accourt,
Au milieu des cadeaux qui pleuvent pour étrenne,
Je t'aurais fait asseoir comme une jeune reine
Au milieu de sa cour.

Mais je ne savais pas... et je prêchais encore ;
Sûr de ton avenir, je le pressais d'éclore,
Quand tout à coup, pleurant un long espoir déçu,
De tes petites mains je vis tomber le livre ;
Tu cessas à la fois de m'entendre et de vivre...
Hélas ! si j'avais su !

Feu HÉGÉSIPPE MOREAU.



La Perle de Morlaix, drame-vaudeville en trois actes, par MM. Saint-Yves, Hostein et Léon de Villiers.

La scène se passe à Morlaix, sous Louis XV.

Pierre Rouillard, capitaine au long cours, pour ajouter à sa pension de retraite, avait loué une de ses chambres à Gaston de Fontenay, lieutenant sur la frégate *la Pénélope*, qui est en rade. C'est chez le capitaine que, pour causer et jouer aux dominos, se réunissent les officiers de la frégate; mais ces messieurs payent bien mal cette hospitalité : ils se moquent des manières grossières, et du langage trivial du capitaine et de sa fille Antigone. En effet, la pauvre petite est bien ignorante aux yeux de ces jeunes gentilshommes, quoique son père dise qu'elle sait couler une lessive, faire le grog à l'américaine, bourrer une pipe mieux que toutes les filles à trente lieues à la ronde, et qu'elle est surnommée *la Perle de Morlaix*. Antigone est jeune, belle, bonne, sage, obligeante pour tout le monde, mais surtout pour Gaston, qui ne peut s'empêcher d'en être souvent ému; mais alors elle fait quelque *pa-t-à qu'est-ce*, quelque comparaison saugrenue qui le glace. Cependant, voici ce que se dit Antigone en tirant de son sein une aiguillette : « M. Gaston l'avait jetée, je la lui ai demandée; il m'a répondu : « Je n'en ai plus besoin; faites-en ce que vous voudrez. » Quand je le regarde, il détourne les yeux; quand je m'apprête à lui parler, il s'éloigne... J'crois ben qu'c'est c'qu'on nomme ed'l'amour. » Comme elle se faisait ce beau raisonnement, Arthur de Montdétour arrive de Paris et demande Gaston, son ami, son frère ; car, dit-il, il doit épouser ma sœur, une jeune veuve. » A ces mots, Antigone laisse tomber le verre d'eau qu'elle venait de préparer pour Arthur, et la pâleur de la jeune fille éveille les soupçons de l'étranger; ces soupçons se vérifient lorsque Arthur, qui est allé se reposer dans la chambre de son ami, trouve sous l'oreiller un mouchoir sur lequel est brodé un cœur enflammé et deux lettres entrelacées, A et G. Au retour de Gaston et des officiers de *la Pénélope*, Arthur se moque de son ami; celui-ci dit qu'il est étranger à toutes ces sottises, mais que si ce ridicule existait, quiconque y trouverait matière à la critique, à l'insulte, deviendrait son ennemi. « Est-ce à moi que ces paroles s'adressent? s'écrie Arthur. — Le gant est jeté, répond Gaston; que celui qui se croit blessé le ramasse. » Arthur et Gaston vont se battre. Rouillard, à qui l'on dit que c'est une affaire d'honneur, se propose pour être le témoin de son hôte, et ramène Gaston blessé. La pauvre Antigone sait seulement que c'est pour elle que le jeune lieutenant s'est battu; elle s'empresse de lui faire respirer des sels; il ouvre les yeux, la repousse avec horreur, et dans son ignorance, la pauvre fille se réjouit de ce qu'il l'a reconnue! Le canon se fait entendre : c'est le signal qui appelle les officiers à bord. Gaston est bien faible, mais pour fuir Antigone, il se fait aider par ses amis, et se rend à son poste.

Huit jours se sont écoulés; le capitaine Rouillard est allé à Quimper recueillir une succession. Antigone, inquiète de ne point avoir de nouvelles de Gaston, grâce à l'amitié d'un marin de *la Pénélope*, s'introduit le soir sur son bord, et, déguisée en mousse, passe la nuit à veiller Gaston dans sa cabine; plus tranquille, elle allait retourner à Morlaix, lorsqu'il lui faut se cacher pour éviter Arthur, qui vient avouer ses torts à Gaston, et les deux amis s'embrassent... Pour comble d'embarras, le capitaine Rouillard arrive à son tour; il revenait de Quimper, lorsque, voyant *la Pénélope* prête à lever l'ancre, il a voulu dire adieu à ses jeunes amis, quitte à embrasser plus tard son Antigone. Mais on a

trouvé une mante de femme dans la chambre de Gaston..... une femme a passé la nuit sur le bâtiment : cette infraction à la discipline sera sévèrement punie. Gaston est au désespoir. « Cette Antigone, s'écrie-t-il, que lui ai-je donc fait?... Ce n'est pas assez pour elle d'être la cause d'un duel avec mon ami, il faut qu'elle me déshonore! Est-ce qu'on aime les gens malgré eux? D'ailleurs, est-ce qu'on aime quand on est ridicule? Cette insensée me couvrira de honte aux yeux du monde entier! C'est ma plaie! c'est mon bourreau!... » Arthur et les jeunes officiers emmènent Gaston sur le pont de la frégate. Antigone, cachée dans la cabine, a tout entendu. « Son bourreau! dit-elle; mon Dieu! pardonnez-moi!... Il a dit que j'étais trop ridicule pour aimer!... » En ce moment on lève l'ancre. « Je suis perdue! » s'écrie-t-elle. Alors courant vers la galerie, elle aperçoit le canot qui reconduit Arthur et le capitaine Rouillard, elle envoie des baisers à son père, lui dit adieu, et s'élance dans les flots. L'équipage de *la Pénélope* crie : Un homme à la mer! Arthur entend ce cri; le canot revient dans les eaux de *la Pénélope*... et le capitaine Rouillard sauve sa fille, qu'il est fort étonné de retrouver sous les habits d'un mousse.

Un an plus tard, tout a bien changé pour Antigone! Grâce à son héritage, le capitaine est devenu riche; sa fille a pris des leçons de langue française, de géographie, d'histoire; elle reçoit ses modes de Paris. Elle s'est mise à la tête de la fortune de son père, auquel elle a fait vendre sa vieille maison pour acheter deux jolis pavillons situés au milieu d'un jardin; et le brave homme croyait que sa fille allait le ruiner; mais elle a tant d'ordre, d'esprit de conduite et d'économie, qu'après une dépense faite il se trouve toujours plus riche qu'avant. Pour lui plaire, il porte des habits plus convenables à son grade; il essaye de ne plus jurer; quand il la voit venir, il cache sa pipe... Mais il n'est plus aussi à son aise avec elle; il n'ose plus la mettre sur ses genoux, il ne l'embrasse plus comme autrefois; elle ne ne l'appelle plus *p'pa*, il ne l'appelle plus *fillette*. Cependant, elle est toujours pour lui *la Perle de Morlaix*, et jamais il ne lui a parlé du jour où il l'a retirée des flots, car, dans son cœur, il ne l'accuse que d'imprudence; seulement il accuse Gaston de l'avoir ensorcelée, et guette le retour de *la Pénélope* pour régler ses comptes avec le lieutenant.

Pendant cette année, Arthur n'a point quitté Morlaix; il demeure dans un des pavillons du capitaine. Il l'a aidé à sauver Antigone : le brave homme le regarde comme son fils; mais l'imprudent, qui avait promis aux officiers de la frégate de se faire aimer de la jeune fille pour en débarrasser Gaston à son retour, n'a pu réussir : c'est au contraire lui qui l'aime. Il se décide à lui offrir sa main, et dépose une lettre dans un des rosiers que tous les matins elle arrose. Antigone trouve cette lettre, garde la page écrite, répond sur la page blanche, et la remet à la même place.

Bientôt on entend dans l'éloignement des chants de marins... c'est *la Pénélope!* Gaston se fait conduire à terre; il arrive à la nouvelle demeure du capitaine, et est fort surpris d'y rencontrer Arthur, qui explique ainsi son long séjour : il s'est blessé grièvement à la chasse. « Et *la Perle de Morlaix*, dit Gaston, toujours aussi sotte!... Quand je songe que c'est pour moi qu'elle s'est exposée à la mort, je me prends à penser que si Antigone Rouillard n'était pas si ridicule... — Tu ne la verras pas, répond Arthur; elle est absente. — Quelle est donc cette jeune femme à la tournure si élégante que je viens d'apercevoir dans ce jardin?... Comme tu parais embarrassé! Allons, conduis-moi près du père Rouillard. — Impossible! le capitaine t'accuse des folles démarches de sa fille... Je te conseille de quitter au plus tôt sa maison. — Et moi qui ai donné rendez-vous chez lui à tous les camarades! — En ce cas, allons à leur rencontre. » Gaston le suit; mais il re-

vient en cachette pour savoir quelle est cette jeune femme qui le préoccupe... il rencontre Antigone. A la vue du lieutenant, elle cache son émotion, et le reçoit avec politesse. « Comment! dit Gaston étonné, c'est vous, mademoiselle, sous ce costume... avec ces manières... ce langage?... — Oui, monsieur; j'ai appris à connaître le prix de l'étude, l'instruction m'a ouvert ses trésors: heureuse des résultats du présent, des promesses de l'avenir, j'ai pris à tâche d'oublier le passé. — Et vous y avez réussi? demande-t-il avec inquiétude. — Serait-ce à vous de m'en blâmer? — Antigone!... ce miracle accompli en mon absence, combien de fois je l'ai désiré, loin de vous, loin de ma patrie!... Je vois que le ciel m'a exaucé... Mais le présent n'est si heureux pour moi que parce que je me souviens... Laissez-moi unir la mémoire du passé aux promesses de l'avenir... laissez-moi être heureux. — Si mes souhaits peuvent y contribuer, monsieur, répond Antigone cherchant à contenir son émotion, votre bonheur sera complet..... Mais vous êtes sans doute pour quelques jours à Morlaix, et j'ose espérer que nous aurons l'honneur de vous recevoir, mon père et moi... » Cette froideur désespère Gaston. Voulant s'assurer si elle est feinte, il parle de son départ pour Paris, de son prochain mariage. Antigone pâlit; il s'en aperçoit. « Un mot de vous, lui dit-il, et cette union peut se rompre. Antigone! en expiation du mal que je vous ai fait autrefois, acceptez l'offre de ma main. — Moi, la fille d'un marin parvenu... épouser l'héritier d'une noble maison... — Antigone, je vous aime! — Et cet aveu, vous ne craindriez pas de le répéter devant vos amis? — Devant tous. — Monsieur Gaston, nous nous reverrons, » dit-elle en s'enfuyant.

Les officiers de *la Pénélope* arrivent au rendez-vous. Gaston, dans son enthousiasme, proclame que la fille du capitaine est digne de l'amour d'un honnête homme. Arthur s'assure d'abord si sa lettre a été prise par Antigone; comme à la place elle a laissé une réponse, il croit que c'est sa lettre, s'en empare, et la jeune fille n'ayant plus de preuves contre lui, il la calomnie devant les jeunes officiers, devant Gaston, dans l'espoir que celui-ci partira pour Paris et lui laissera le champ libre... Antigone est prévenue de ce nouvel outrage, que son père veut venger; mais elle le calme en lui demandant un quart d'heure de patience; puis, s'armant elle-même de courage: « A nous, messieurs, se dit-elle, car la mesure est comble. » Puis elle paraît au milieu d'eux au moment où Gaston, malheureux de ne plus estimer Antigone, se disposait à partir. « Eh quoi! lui dit-elle, vous me quittez sans attendre ma réponse? Ce matin j'hésitais encore; à présent, je me sens le courage de vous dire la vérité. Monsieur Gaston de Fontenay, vos bienveillantes intentions me font beaucoup d'honneur... mais monsieur Arthur de Montdétour, lui aussi, daigne m'élever jusqu'à lui: il a pensé sans doute que la fille d'un si brave marin pouvait s'allier à sa famille... Voici la lettre qu'il m'écrivit ce matin à ce sujet. » Gaston lit tout haut cette lettre, qui prouve l'innocence d'Antigone. « Venez, mon père! dit-elle en appelant le capitaine caché dans un des pavillons, venez! votre fille est digne de vous. Depuis un an je souffrais... je suis vengée! » Arthur se jette aux genoux de la jeune fille, lui demande pardon de l'insulte qu'il lui a faite, excité par la jalousie, et lui offre de nouveau sa fortune et sa main; de son côté, Gaston réclame ses droits. « Eh bien! p'pa, dit-elle au capitaine, émerveillé de la conduite de sa fille, deux mariages pour une calomnie, cela doit-il suffire? — Fillette, cela te regarde. — En ce cas, ma réponse est faite. Monsieur Arthur, vous la trouverez sur une des feuilles de votre lettre... » Arthur sort cette lettre de sa poche et lit ces mots: « Ni à vous ni à d'autres. » Tous expriment leur étonnement; mais An-

tigone ajoute : « Lorsque j'ai écrit cela, je n'avais pas revu monsieur Gaston. » Elle lui tend la main, qu'il reçoit avec la plus vive reconnaissance.

Voilà, mesdemoiselles, une pauvre fille que l'ignorance a failli perdre, et que l'intelligence a sauvée... grâce à son héritage!

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Correspondance.

Je ne sais de quelle couleur est la lune qui règne sur nous en ce moment... mais je crois qu'elle doit être rousse comme la dernière ; car ces deux astres des nuits ont le même caractère... toujours égal... toujours de mauvaise humeur... du vent le matin, de la pluie le soir ; puis le lendemain cela recommence... Comment le soleil oserait-il se montrer en aussi mauvaise compagnie ? Aussi reste-t-il chez lui ; c'est à peine s'il met la tête à la fenêtre, derrière ses rideaux de nuages d'un gris si triste !... et nous, nous faisons comme le soleil !... Sans avoir commencé, le printemps aura donc fini !... Nous voilà en été... Que le temps passe vite quand on s'ennuie !... Si l'on n'avait pas fait son tricot, sa tapisserie, lu son livre, achevé de peindre ses fleurs ou son paysage, qui sont là pour témoigner que l'on a vécu deux mois... ce serait désolant ! Voyons donc si, sur la planche VII, il n'y aurait pas quelque ouvrage que tu puisses faire pour marquer ton passage à travers les mauvais jours.

Le n° 1 est un col qui se brode sur belle mousseline. Il coûte 1 franc.

Tu me demandes de t'apprendre le point d'armes, et tu ajoutes... si c'est possible... ce dont je te remercie ; car il y a des choses bien difficiles !.... sinon impossibles..... mais tu m'aideras, et, nos deux intelligences réunies... nous aurons bien du malheur si nous ne comprenons pas quelques-uns des vingt et quelques points qui forment le point d'armes, que j'ai appris passage Choiseul.

Je reviens au n° 1. Le bâton entouré par ces espèces d'S se fait en points turcs, le milieu de ces espèces d'S se brode au passé, le trait extérieur se brode en point de cordonnet, ainsi que les tortillons. Les bâtons qui joignent chaque bouquet, formé de quatre feuilles, se font au passé ; ces quatre feuilles se brodent ainsi : le rond du milieu se fait comme un œillet de corset, les quatre barres qui partent de cet œillet se font en point de cordonnet, ainsi que le trait qui forme chacune de ces quatre feuilles ; ces feuilles se couvrent d'espèces de grains de sable, formés chacun par quatre points ; deux faits très-près l'un de l'autre, et deux passés sur ces deux points : tu ne coupes pas ton coton pour aller d'un grain à un autre. Voilà un des points d'armes, celui qui représente l'or, métal que le blason indique par un pointillé. On peut broder le point d'armes au plumetis ; mais il se fait mieux au métier. C'est madame Marius Vidal qui m'a donné ce conseil.

Les n°s 2 sont des semés qui se brodent au passé. Dans le semé de droite, tu fais un œillet au pied des trois feuilles ; ces semés servent pour bonnets d'enfants, pour canezous, pour la marmotte n° 6, planche VI, que l'on fait alors en mousseline.

Le n° 3 est un des côtés et le bas d'une voilette qui se brode en application sur tulle de Bruxelles ; cette voilette se taille sur 60 centimètres de haut et 120 centimètres de large. Calque séparément les deux fleurs indiquées par une étoile, sème-les dans le bas de ta voilette ; trois rangs suffisent : deux rangs de cette espèce de rose, et, au milieu de ces deux rangs, un rang de cette espèce d'œillet. Toute dessinée, cette voilette coûte 5 francs.

Le n° 4 est un des coins d'un mouchoir qui se brode au plumetis. Ce mouchoir coûte 8 francs tout dessiné sur belle batiste.

Le n° 5 est un entre-deux qui se brode au plumetis.

Le n° 6 est une pantoufle en tapisserie.

Le n° 7, ce sont les signes qui représentent les couleurs. Celles qui sont indiquées *claires* se font en soie.

Le n° 8 est le patron de la moitié du devant d'un bonnet de nuit ou du matin, que tu peux appeler une cornette. Cette cornette se fait en jaconas ou en mousseline.

Tu sais que ces chiffres représentent des centimètres. Il faut donc que les barbes soient taillées sur 100 centimètres de long, sur 13 de large du haut, et sur 9 de large du bas.

Le n° 9 est le patron du fond de ce bonnet, taillé sur une hauteur de 17 centimètres, large de 16 centimètres du haut et de 10 centimètres du bas. On compte toujours à partir du zéro. — Le patron de ce bonnet est dessiné sans les ourlets ; on les fait au bas du fond et autour des barbes, hauts de 2 centimètres, puis on les garnit d'une dentelle haute de 2 centimètres. La nuit, on tourne ces barbes autour de sa tête, et on les attache avec deux épingles ; le matin, on les laisse pendantes ou on les relève, en laissant retomber les bouts, que l'on arrête ensuite des deux côtés avec des épingles d'or.

Si tu veux faire un bonnet à ta mère, achète 1 mètre 50 centimètres de dentelle-guipure, haute de 10 centimètres et demi, à 1 franc 75 centimes le mètre, que tu tailles ainsi :

Le n° 10 est 1 mètre de cette dentelle. Prends une aiguille enfilée de fil d'Écosse, ourle les deux extrémités de la dentelle, plie-la en deux ; à partir du milieu, mesure 15 centimètres de chaque côté, commence à froncer la dentelle jusqu'au bout.

Le n° 11 est le fond. Coupe en deux morceaux les 50 centimètres de dentelle qui te restent; en cousant ensemble les picots, réunis ces morceaux ; arrondis-les ainsi que le patron, fais un double ourlet dans le bas de ce fond, fronce-le un peu à partir du chiffre 12 jusqu'au zéro, fronce-le aussi au milieu du bas.

Prends du ruban de fil blanc large d'un centimètre, tailles-en un morceau long de 40 centimètres, un autre long de 14; prends ton aiguille, couds-le bas du fond sur le ruban de 14 centimètres, couds le haut de ce fond sur le ruban de 40 centimètres, couds aussi sur ce ruban la dentelle n° 10. 4 centimètres avant la fin de ce ruban, arrête les fronces de cette dentelle, remonte en biais les deux bouts, de manière que le dernier picot soit cousu sur le ruban de fil sur lequel est cousu le bas du fond, et laisse au milieu un espace de 5 centimètres.

Achète 3 mètres de ruban de satin bleu foncé, vert foncé ou ponceau, large de 7 centimètres; sur deux petits ronds de grosse mousseline empesée, forme deux rosettes que tu couds de chaque côté sur les fronces de ta dentelle; tourne du ruban de satin que tu places sur les 40 centimètres de ruban de fil, arrête ce ruban de satin au bas du fond; continue de tourner ce ruban de satin pour en couvrir les 14 centimètres de ruban de fil, et, au bas du fond, au milieu des deux bouts de la dentelle, dans l'espace de 5 centimètres que tu as conservé, tu places un nœud de quatre boucles terminé par deux bouts.

Le n° 12 est ce bonnet appelé à la *Marie-Antoinette ;* mais je te préviens que le tien sera plus gracieux que ne l'est mon modèle. Ce bonnet sied également bien sur des bandeaux ou sur de longs tire-bouchons : on l'attache avec deux épingles.

Le n° 13 est un des côtés du devant d'un canezou en organdy. Ses trois plis sont indiqués par des lignes brisées. Il se taille sur 47 centimètres de hauteur, 45 de largeur dans le haut et 25 dans le bas. Lorsque les plis sont formés sur les épaules, il ne doit rester que 22 centimètres de large.

Le n° 14 est la moitié du dos. Il se taille sur 36 centimètres de hauteur, 25 de largeur dans le haut et 5 dans le bas. Ce canezou s'ouvre devant; il se monte du bas sur une ceinture d'organdy qui retient les

fronces que l'on fait au bas du dos et les plis que l'on fait aux deux devants. Ce canezou se garnit tout autour d'une bande d'organdy, haute de 8 centimètres, festonnée des deux côtés, et cousue *à la bonne femme*, c'est-à-dire à plis ronds et à deux têtes. Avec ce canezou on met une ceinture nouée devant, et dont on laisse retomber les deux bouts. C'est la dernière fois que j'entre avec toi dans ces répétitions fastidieuses..... les chiffres parlant d'eux-mêmes.

Voilà notre planche expliquée... mais j'ai encore tant de choses à te dire, que je ne sais par où commencer.... A propos, si je finissais d'abord ce que j'ai à te dire sur notre vie parisienne ?

Nous en étions restées à six heures, à l'heure où chacun dîne. Les maçons ont quitté leur ouvrage, et, la veste posée en dolman, marchant par bandes, d'un pas égal et allongé, ils regagnent en silence les faubourgs, où les attendent leurs femmes, leurs enfants..... la soupe aux choux. On n'entend plus le roulement des voitures, les cris des marchands, le bruit de la scie, du marteau ; le charbon de terre a cessé sa fumée noire ; les fontaines recommencent à couler ; les orgues de Barbarie ne mêlent plus le chant du *Fou de Tolède* à celui de *la Marseillaise* ou de *Cinq sous pour monter notre ménage*. Les queues se forment devant les petits théâtres : il n'y a plus personne dans les rues. — Sept heures sonnent. Le bruit a quitté la ville pour se répandre sur les boulevarts, sur les Champs-Élysées, qui se couvrent d'escamoteurs, de bateleurs, de chanteurs, de spectacles en plein vent, devant lesquels se pressent le gamin de Paris, le soldat, l'ouvrier paresseux, la bonne d'enfant, le malheureux qui n'a pas dîné, qui ne sait cette nuit où reposer sa tête... On est étourdi par le bruit des instruments, les sonnettes des marchands de coco ; on dirait une foire, depuis la place de la Bastille jusqu'à l'arc de triomphe de l'Étoile. Des hommes, portant au bout d'un long bâton une lanterne ouverte, courent en allumant les becs de gaz des lanternes. Quelques familles d'avoués, d'employés, d'avocats, de financiers, se réunissent au milieu du noble et calme jardin des Tuileries pour y causer à mi-voix sous le parfum des orangers en fleurs, tandis que les enfants sautent à la corde ou courent le cerceau. — Il est huit heures. Les bouquetières parcourent les promenades, vendant pour un sou la rose et la violette ; l'air est imprégné des plus douces odeurs de nos parterres, et des fines cigarettes de la Havane. Les cavaliers, les calèches, se rendent au bois. Ces chevaux de race, ces pompeux équipages, portent ce que la société de Paris renferme de plus élevé par le rang, la naissance... et de plus bas... Car, lorsque mes amies et moi, assises aux Champs-Élysées avec nos mères, nous regardons passer les élégantes paresseusement, ennuyeusement étendues dans leur voiture, et que nous demandons le nom de quelques-unes, nos mères en rougissant nous répondent souvent : « Je ne connais pas, » ou parlent entre elles de banqueroute, de fortune scandaleuse..... Pauvres femmes ! qui se condamnent à comparaître ainsi devant le tribunal des femmes honnêtes ! pauvres femmes ! qui se croient admirées parce qu'elles sont regardées !... Des sergents de ville, les mains derrière le dos et l'épée au côté, se promènent deux à deux dans la foule. Ici, c'est une malheureuse à peine vêtue qu'ils font emmener par des soldats du poste voisin ; plus loin, c'est une femme élégamment parée, à laquelle un homme de la police, sous des habits bourgeois, donne le bras et qu'il conduit à la même prison, pour paraître devant les mêmes juges, qui appliqueront la même loi, la même peine, à celle qui a volé pour manger du pain, ou à celle qui a volé pour porter un bracelet d'or, un cachemire... Une condamnation va les avilir à jamais l'une et l'autre ; car après la punition les hommes ne pardonnent pas...... il n'y a que Dieu qui par-

donne !..... — Neuf heures sonnent. Les cavaliers et les belles promeneuses entrent au Cirque de Franconi. Voilà des lions et des lionnes qui passent : le jeune Français porte le pantalon écossais, le twine anglais, le chapeau irlandais ; il fume un énorme cigare : on dirait le tuyau d'une locomotive ; la jeune femme a le chapeau à la vieille, le mantelet à la grand'mère, l'ombrelle à la douairière. Des petites filles coiffées d'un bonnet d'indienne piqué, laissant voir un chignon d'un blond doré, vêtues d'un corsage aussi d'indienne, noué par des rubans sur la poitrine, d'une jupe de laine courte et plissée, laissant voir deux espèces de jambes couvertes de bas bleus, et chaussées de souliers à boucles, nous passent sur la figure de légers brins d'une herbe sèche en nous disant d'un air triste : « Balai pour mouches ! » D'autres petites filles, coiffées d'un bonnet de velours noir qui laisse dépasser leurs cheveux mal peignés, vêtues d'une longue et lourde robe de drap brun, à taille courte, pieds nus, le cou orné d'une croix d'argent, dansent dans la poussière en nous écorchant les oreilles avec une vielle, et criant d'un air gai : « Sancta Catharina !... you !... you !.... » Une pauvre femme s'arrête près de nous, un enfant dans ses bras : elle nous fait la révérence en détournant ses yeux remplis de larmes. Un vieillard et un ouvrier infirme sont là dans l'ombre, leur chapeau à la main. Une femme, vêtue d'une robe de soie jadis noire, d'un châle d'une couleur inconnue, d'un chapeau marron d'où tombe un long voile de mousseline blanche, chante un air de *la Belle Arsène*, avec des éclats de voix, des tenues à perte d'haleine... Eh bien ! la Lorraine, la Savoyarde, la pauvre mère, l'infirme, le vieillard, la chanteuse, nous disent dans leur silence, dans leur chant : « Un sou pour l'amour de Dieu ! » et il faut le leur donner bien vite, en cachette ; car demander l'aumône..... cela est défendu..... la prison est toujours là pour punir ceux qui ont faim !..... — Dix heures sonnent. La lune apparaît au-dessus de l'obélisque de Louqsor *comme un point sur un I ;* tous les bruits ont cessé : on n'entend que le grincement monotone des voitures roulant sur les cailloux des Champs-Élysées ; chaque groupe de promeneurs parle plus bas : il semble que dans la nuit il y ait sur la terre, à vos côtés, un être inconnu qui vous écoute... et dans le ciel, dans les étoiles, quelqu'un qui vous regarde. On ne rit pas : on ne parle que de ses souvenirs, que des êtres qui ne sont plus... Rentrons paisiblement à Paris, dont les passages, les cafés, les magasins, sont illuminés comme une fête chinoise, comme un conte des *Mille et une nuits*.... — Onze heures sonnent. Les magasins sont fermés, le gaz est éteint : il n'y a plus que les rues, les passages qui soient encore éclairés. De temps en temps, un chiffonnier passe, sa lanterne à la main ; un élégant, son cigare à la bouche. — Minuit sonne. On entend les chants de quelque buveur et le coup de marteau du locataire attardé... — Une heure sonne. On n'entend plus que le silence....

Je vais en profiter pour te parler toilette.

Chez toi, porte une robe de jaconas à raies turques, à manches courtes, et faite à la vierge.

Si tu sors le matin, passe sur tes manches courtes une paire de manches longues, en biais, que tu arrêtes par trois brides, qui de tes manches longues s'accrochent à trois boutons cousus à chaque épaulière au-dessus de tes manches courtes ; mets une longue pèlerine de mousseline à col carré, garnie d'un ourlet de 4 centimètres, lequel est garni à son tour d'une dentelle aussi de 4 centimètres, cousue à plat ; un chapeau de paille garni d'un ruban de gros-de-Naples, dont les deux bords sont d'une couleur différente : on passe une soie au bas de cette couleur, et on fronce le ruban aux deux bords, ce qui forme deux têtes ; puis on croise le ruban sur la passe. Ne mets pas de tour de tête : tes cheveux remplissent assez le vide ; d'ailleurs, la passe de

ton chapeau doit être très-rapprochée de tes joues : dans tous les cas, ne porte pas de fleurs dessous, mais des rubans.

Si tu sors le soir, mets une robe de barège bleu semé de gros pois blancs, faite à la vierge ; un camail de tulle à col carré, garni tout autour d'un tulle froncé et cousu *à la bonne femme*, ou bien un mantelet d'organdy, garni d'une bande festonnée à deux têtes et cousue à plis ronds ; un chapeau de paille orné d'un ruban de satin blanc. — Ou bien une robe de mousseline de laine grise, ornée de trois grands plis, en comptant l'ourlet. Il faut 1 mètre 80 centimètres de long, 9 mètres pour la jupe, 2 pour le corsage, 1 pour la pèlerine, en tout 12 mètres. Cela te paraît cher ?... Eh bien, non ! j'ai une robe pour 6 francs, à 50 centimes le mètre.... et très-jolie, je t'assure. Sur cette robe jette une écharpe de mousseline garnie d'un ourlet tout autour et d'un tulle cousu à plat, ou bien garnie dans le bas d'un effilé long de 15 centimètres. Un chapeau de crêpe blanc orné d'un ruban de satin. Avec tes manches courtes, mets des mitaines noires ou des gants qui vont jusqu'au coude. Dans un salon, ne mets que des gants courts. Je ne t'en dis pas davantage ; le mois prochain tu recevras une gravure de modes.

Tu sais que le prince de Joinville a épousé dona Françoise-Caroline-Jeanne-Charlotte-Léopoldine-Romaine-Xavière-de-Paule-Michelle-Gabrielle-Raphaële-Gonzague de Bragance, fille de feu don Pèdre Ier et de feu Léopoldine, archiduchesse d'Autriche ; sœur de don Pèdre II, empereur du Brésil, et de dona Maria II *da Gloria*, reine de Portugal. Tu comprends que la princesse ne portera que le nom de Françoise ; mais ce qui est singulier, c'est que le prince porte le nom de François. On dit que, lorsque dona Francesca a su l'arrivée de la frégate qui lui amenait son époux, elle s'est évanouie... Je le crois bien ! voir pour la première fois celui que l'on ne doit jamais quitter... venir habiter la France, être la femme d'un prince beau, brave, aimable, spirituel ; quand on n'a plus de mère, devenir la fille de la bonne reine Marie-Amélie, la belle-sœur de la noble princesse Hélène, entrer dans une si admirable famille, cela doit causer de si vives émotions... Françoise de Bragance a 19 ans ; le prince de Joinville en a 25 : puisse leur mariage être heureux ! puissent-ils n'avoir pas à pleurer un enfant !... Mon Dieu ! qu'il y a eu dans le courant de cette année de corbillards ornés de blanc !... Il n'y avait donc pas assez d'anges au ciel !

Mais je ne veux pas t'attrister de mes tristesses. Adieu ! je te souhaite une bonne santé... Il vaut mieux être aimée que pleurée !

J. J.

Éphémérides.

—

JUILLET. Ce mois s'appelait autrefois *quintilis*, parce qu'il était le cinquième mois de l'année, qui ne commençait qu'en mars dans le calendrier de Romulus; depuis, Marc-Antoine, sous son consulat, ordonna que ce mois porterait dorénavant le nom de *Julius*, à cause de la naissance de *Jules-César*.

Le mois de juillet était censé sous la protection de Jupiter. On le personnifie sous la figure d'un homme qui montre ses membres hâlés par le soleil; ses cheveux roux sont liés par des épis : il tient un panier de mûres.

Ce mois est le septième de notre année. Le soleil entre au signe du Lion.

—

10 juillet 1472. Jeanne Hachette fait lever à Charles le Téméraire le siége de Beauvais.

Au milieu d'une négociation pleine de ruse et de mensonge entre Louis XI, roi de France, et Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, ce dernier prit subitement les armes, porta le ravage dans la Picardie, et

vint mettre le siége devant la ville de Beauvais. Dès que son artillerie eut fait aux murs de la place une brèche assez large, il commanda l'assaut. Après l'avoir soutenu pendant trois heures, les habitants commençaient à perdre courage : une femme les ranima par son exemple, que d'autres femmes imitèrent à l'instant. Jeanne Hachette, ou Jeanne Lainé, car l'histoire varie sur ce nom illustre, eut la gloire de sauver ses compatriotes. On la vit monter sur une muraille, et renverser dans le fossé un capitaine bourguignon, en lui enlevant l'étendard qu'il venait de planter; ensuite elle le porta elle-même dans l'église des Jacobins, où il a toujours été conservé depuis. Les Bourguignons, qui regardaient la ville comme une proie certaine, se hâtèrent d'en déserter le siége, et de chercher leur salut dans une prompte retraite. En mémoire de cet événement, Louis XI ordonna qu'on ferait, le 10 juillet de chaque année, à Beauvais, une procession, dans laquelle les femmes auraient le pas sur les hommes, ainsi qu'à l'offertoire. De plus, il maria l'héroïne à Colin Pilon, et exempta ses descendants de la taille. Il accorda aussi divers priviléges à la ville de Beauvais.

Mosaïque.

—

LE GANT, BALLADE DE SCHILLER.

Le roi François I[er] est assis sur son trône, devant l'arène où doivent combattre les bêtes féroces. Les grands de son royaume l'environnent, et sur de hauts balcons les dames de sa cour forment un cercle brillant.

Du doigt, le roi fait un signe; à l'instant s'ouvre une large porte, et l'on voit entrer à pas lents un lion, qui regarde silencieusement de tous côtés avec de longs bâillements, secoue sa crinière, roidit ses membres, et se couche sur la terre.

Mais le roi fait un nouveau signe, et d'une autre ouverture s'élance un tigre avec des bonds sauvages. A peine a-t-il vu le lion, qu'il pousse d'affreux rugissements, de sa queue bat l'air à coups précipités, et, la langue pendante, craintif, il tourne autour du lion, puis s'étend sur le sol en grondant sourdement.

Alors le roi fait encore un nouveau signe : une double porte vomit à la fois deux léopards, qu'une ardente soif de combat précipite sur le tigre, qui les saisit de ses pattes puissantes... mais le lion s'avance vers eux en rugissant... le combat cesse; et les animaux féroces, avides de carnage, vont se coucher en cercle.

Soudain, de la balustrade du balcon, la damoiselle Cunégonde, de sa belle main, laisse échapper un gant qui tombe juste entre le lion et le tigre.

La damoiselle se tourne vers le chevalier Delorges : « Sire chevalier, lui dit-elle avec un air moqueur, si votre amour est aussi ardent que vous me le jurez à toute heure, eh bien ! allez ramasser mon gant. »

D'un saut rapide, le chevalier descend dans l'arène, il s'avance d'un pas ferme, et sa main hardie a ramassé le gant.

De toutes parts, dames et chevaliers le regardaient avec effroi et admiration. Il rapporte le gant. La louange de Delorges retentit dans chaque bouche; et avec le plus tendre regard, avec un regard qui lui promet le bonheur, la damoiselle Cunégonde l'a accueilli; mais le chevalier lui lance avec mépris son gant au visage : « De votre remercîment, lui dit-il, madame, je ne me soucie guère, » et sur l'heure il la quitta pour toujours. CARL RITTER.

—

On fait plus de confidences par intempérance de langue que par épanchement de cœur.

—

On trahit plus de secrets par inadvertance que par une perfidie préméditée.

Imprimerie de Vᵉ Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.


Vert foncé
Nº 3.
Nº 4



Journal des Demoiselles.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Voyage à Gand.

En quittant Lille, ville animée, luxueuse, mais peu intéressante aux yeux des voyageurs, car elle est absolument dénuée de monuments et d'objets d'art, nous nous dirigeâmes vers la Flandre, et pendant trois heures environ, notre voiture traversa des campagnes d'une fertilité enchanteresse, et où la variété de la culture suppléait la monotonie du terrain. Le goût de l'agriculture a dépeuplé cette contrée des forêts immenses qui la couvraient autrefois; mais l'art des hommes a remplacé ce magnifique ornement d'un sol vierge encore, et des arbres nombreux, dispersés dans les champs, entourent d'une verte ceinture des villages à la physionomie heureuse et opulente. Nous traversâmes Courtray, petite ville antique, riche et jolie, et qui, semblable à la femme forte de l'Écriture, file le lin avec des mains ingénieuses. Nous entrevîmes, en prenant la route de Gand, les lieux où se livra la sanglante bataille de *Groeningue* ou des *Eperons d'or* (an 1302). Ce théâtre de la gloire flamande, cette lice où, pour la première fois, noblesse et bourgeoisie se livrèrent un si rude combat, n'est plus aujourd'hui qu'une grasse prairie, bornée par la Lys, qui roule à pleins bords ses flots transparents et paisibles. Nous franchîmes rapidement la route de Courtray à Gand, en traversant des hameaux, des villages et des bourgs dont la propreté et le confortable étonnaient nos yeux français, mal accoutumés à trouver dans les champs l'ordre et la richesse. Le peuple a l'air grave et poli, mais son langage rude et criard offensait nos oreilles; cette langue flamande, restée stationnaire depuis le moyen âge me semble, par son défaut d'élégance, de noblesse et d'harmonie, condamnée à n'avoir jamais d'avenir. Il ne m'étonne point qu'elle ait manqué de poëtes; quels sons pourrait-on tirer d'un instrument aussi rebelle? mais il est fâcheux que les habitants d'un aussi beau pays n'aient pas su le chanter. Notre voyage approchait de son terme; à travers les tilleuls de la route, nous apercevions une ville d'une grande étendue et surmontée d'une noble couronne de tours : c'était Gand, la ville d'Artevelde et de Charles-Quint, la belliqueuse cité du moyen âge. Nous y entrâmes par une porte ornée de deux aigles, souvenir de la France et de l'empire; les rues, brillamment éclairées au gaz, nous parurent

tortueuses, antiques, mais semées d'accidents assez pittoresques. Le lendemain, dès notre réveil, nous nous fîmes conduire à la cathédrale de Saint-Bavon. Le portail attira nos regards; il est sombre, majestueux, d'un style imposant et sévère, et la porte principale est surmontée d'une statue représentant un chevalier portant un faucon sur le poing : c'est l'image du patron de l'église, de saint Bavon, qui, renonçant aux honneurs, aux dignités du monde, distribua ses biens aux pauvres et s'enferma dans un cloître, où il mourut en odeur de sainteté. Cette statue aurait peu de mérite peut-être aux yeux d'un artiste, mais son expression à la fois pieuse et vaillante me frappa beaucoup; il semble que la religion et la chevalerie surveillent l'entrée de ce temple qui vit les pas de Philippe le Bon, de Charles le Hardi, de Charles-Quint, de Lannoy, de Pescaire et du malheureux comte d'Egmont. L'architecture de l'église ne saurait être comparé aux sublimes cathédrales que la France doit aux Normands; ce ne sont ni les sveltes colonnes, ni les prodiges de sculpture, ni les voûtes suspendues par la main des fées que l'on admire à Laon, à Amiens, à Caen et à Chartres, mais la vaste étendue de Saint-Bavon, la splendeur de ses ornements, la multitude de statues et de tableaux qui peuplent ses parvis, impriment à cette église un caractère de grandeur et de noblesse. Nous nous arrêtâmes devant les fonts baptismaux où fut ondoyé Charles-Quint. Leur forme, qui est celle du globe terrestre, rappelle à la pensée ce globe impérial que Charles, tant d'années, porta dans ses mains, symbole d'un pouvoir sans bornes et qu'il abandonna pourtant, préférant au luxe et aux grandeurs une robe de bure et une couche de roseaux, échangeant la suprême puissance contre l'humble soumission d'un moine, abdiquant même sa propre volonté, tant il est vrai que *cet empire fatigue son triste possesseur !*

Le chœur de Saint-Bavon, élevé sur dix marches, est d'une grande magnificence; les chapelles qui l'entourent sont revêtues de marbre, et fermées par des grilles de bronze artistement ouvragées. On nous montra dans l'une d'elles l'*adoration de l'agneau*, tableau de Van Eyck, l'inventeur de la peinture à l'huile. Que dire de cette toile admirable, inspirée par la foi des premiers âges, de ces temps où l'artiste, *rendant à César ce qui était à César*, ne consacrait ses talents qu'au Dieu qui les lui avait donnés, et ne touchait à ses pinceaux qu'avec un saint respect, en songeant qu'ils allaient reproduire les augustes images de la Divinité! Alors, la foi s'alliait au génie pour créer des chefs-d'œuvre. Le tableau de Van Eyck représente l'agneau mystique, environné des chœurs radieux des anges et adoré par les saints et les saintes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les figures des vierges et des saintes femmes sont empreintes d'une grâce angélique; rien de terrestre ne se mêle à leur beauté; celles des prophètes, des apôtres et des martyrs, énergiques et vigoureuses, respirent la poésie sombre et vaste de la Bible et de l'Apocalypse; sur le dernier plan, s'élèvent les tours de la céleste Jérusalem, et par une idée naïve, le peintre les a copiées d'après celles de Maëstricht, sa patrie. Le coloris de ce tableau a traversé quatre siècles, sans rien perdre de son éclat et de sa fraîcheur. Dans une chapelle voisine, nous vîmes un tableau de Rubens, représentant saint Bavon distribuant ses biens aux pauvres; c'est toujours le pinceau du grand maître, c'est toujours ce mouvement, cette ardeur, cette animation qui n'appartiennent qu'à lui; mais néanmoins ce tableau me paraît inférieur au saint Roch guérissant les pestiférés, qu'on voit à Alost, et surtout à l'immortelle descente de croix de la cathédrale d'Anvers, si digne d'inspirer tous les hommages de l'artiste et du chrétien. Dans le chœur de l'église, que les chanoines, revêtus de leur noble et solennel costume, venaient à peine

de quitter, nous remarquâmes quatre grands candélabres de bronze, qui rappellent un nom historique et un souvenir touchant. Ils ont appartenu à la chapelle de Charles Ier, le malheureux roi d'Angleterre. Après avoir regardé les fresques en grisaille, les stalles élégantes des chanoines, les armoiries des chevaliers de la Toison-d'or suspendues au-dessous des fenêtres, notre attention tout entière fut captivée par le magnifique tombeau de marbre, érigé à la mémoire d'un évêque de Gand, monseigneur Triest, et sculpté par le célèbre Duquesnoy. L'évêque, couché sur son lit funéraire, adore la croix de Jésus-Christ et semble, dans une douce extase, passer de la vie terrestre à la vie éternelle. Deux anges, modèles de grâce et de pureté, pleurent au pied du tombeau, et dans ces trois figures, le marbre s'est fait chair, l'argile s'est animée, la pierre a reçu la vie et le sentiment. Nous quittâmes l'église, ravis de cette belle production.

Nous vîmes en passant le Beffroi, tour bâtie en 1183 et destinée à renfermer les archives et les cloches de la ville. Elle est surmontée d'un énorme dragon doré, aussi fantastique d'origine que de structure, car la tradition prétend qu'il fut conquis au temps des croisades sur une des églises de Constantinople, et envoyé en Flandre par Baudoin IX.

L'hôtel de ville, commencé en 1481, ne fut jamais achevé. Il est d'une architecture gothique et semé de fleurons, de statues, de dais et de clochetons. Il renferme plusieurs salles imposantes et spacieuses, qui virent les événements et les personnages les plus célèbres des guerres du seizième siècle. On se sent ému en pensant que Guillaume le Taciturne a franchi les marches de cet escalier, et que du haut de ce balcon, aux trèfles de pierre, fut proclamée la fameuse *Pacification de Gand*, qui réunit un moment sous un même étendard toutes les provinces des Pays-Bas et les rendit invincibles; noble réalisation de cette vieille devise adoptée depuis par les Provinces-Unies, et qu'on peut appliquer aux intérêts des particuliers comme à ceux des états: *Les petites choses croissent par la concorde.*

En repassant dans notre mémoire les souvenirs de cette faible nation qui lutta (non sans succès) avec l'orgueilleuse et triomphante Espagne, nous avancions dans les rues de Gand, et nous étions charmés de leur aspect riant et paisible. On y remarquait la vaste et sérieuse animation d'un grand négoce plutôt que le petit tracas d'un commerce de détail; nous voyions peu de boutiques, mais en revanche, les cheminées des manufactures jetaient au vent leur panache de fumée, et le bruit des métiers troublait fréquemment le silence de ces longues rues, aux maisons coquettes et parées, dont les fenêtres, pareilles à de petites serres, étaient toutes émaillées de géraniums et de rosiers. Nous vîmes tour à tour, dans nos courses, des églises riches de tableaux, de reliquaires et de statues à doter tous les temples d'un département français; deux citadelles, la première bâtie par Charles-Quint pour réprimer la fougue de ses turbulents compatriotes, la seconde élevée sous le roi Guillaume Ier; les ruines intéressantes d'une chapelle bâtie au septième siècle; les restes orgueilleux et solides d'un château des comtes de Flandre, lugubre et noir séjour, triste comme une prison, armé, défendu, cuirassé comme une citadelle, n'ayant, en un mot, d'un palais que le nom; des hôpitaux où la charité se montre sous mille formes ingénieuses et variées; une prison que Howard citait comme un modèle; une salle de concert élégante et entourée d'un somptueux jardin; des galeries particulières qui réunissent les tableaux des plus grands maîtres, où chaque pays, chaque siècle, chaque artiste compte au moins un représentant; et enfin, pour abréger cette trop longue énumération, nous vîmes les plans d'une salle de spectacle et d'un palais de

Justice: l'une, élégante, coquette, aérienne, l'autre, majestueux, imposant et austère, et qui promettent à la ville deux nobles ornements de plus. Nous regrettâmes de ne voir aucun monument à la mémoire des deux Artevelde, ces généreux défenseurs des franchises flamandes, à celle de Charles-Quint, si grand malgré ses fautes, et en quittant la vieille capitale de la Flandre, nos yeux restèrent longtemps attachés sur le dragon du Beffroi, dont les ailes étendues brillaient au soleil et semblaient pour la ville hospitalière une égide toute-puissante.

Mme Éveline Ribbecourt.



Fêtes et souvenirs du congrès de Vienne, tableaux de salons, scènes anecdotiques et portraits, par M. le comte A. de Lagarde. Chez A. Appert, imprimeur-éditeur, passage du Caire, 54.

Le congrès de Vienne eut la prétention de refaire l'Europe, si profondément ébranlée par cette rapide série de révolutions et de guerres depuis 1791 jusqu'à 1814, et de régler les droits, les intérêts de chaque peuple, de chaque souverain; sous ce rapport, il a eu et devait avoir ses juges sérieux, ses historiens politiques; mais cette grave assemblée de rois, de princes, de ministres, d'ambassadeurs, aimait à déposer à certaines heures le fardeau de l'étiquette, et savait mener de front les affaires et les plaisirs; *c'est un tissu politique tout brodé de fêtes*, avait dit le prince de Ligne; et cette société brillante, animée, où toutes les nationalités étaient représentées non-seulement par leurs hommes d'état, mais encore par l'élite de leurs hommes d'esprit, et de leurs jeunes femmes belles ou jolies, avait manqué d'un chroniqueur bien informé, qui nous initiât à cette vie intime et peu connue de la célèbre conférence, d'un peintre ingénieux qui, dans des esquisses ressemblantes, mît en scène ces physionomies si curieuses et si variées. Fort heureusement il y avait alors à Vienne un homme de goût et d'esprit, homme de bonne compagnie par excellence, bien accueilli partout, recherché dans le meilleur monde, obtenant par ses qualités personnelles et par les illustres amitiés qu'elles lui méritaient, des communications précieuses, joignant enfin au mérite de bien observer, celui de bien dire; puis, vingt-cinq ans après, quand les rivalités politiques et bien des préventions se furent effacées, quand le jour de l'éloge et même de la critique fut venu pour tous ces célèbres et gracieux acteurs qui brillèrent dans les affaires ou dans les fêtes de cette époque, M. le comte de Lagarde sortit de son discret portefeuille l'histoire anecdotique de ce mémorable congrès de Vienne, qui pendant quatre mois, au milieu des danses, des chants et des fleurs, a remué l'Europe, et qui a été dissous par le débarquement en France de Napoléon, lassé de sa prison de l'île d'Elbe.

Vos pères liront avec plaisir, avec émotion, cet ouvrage plein d'intérêt et de charme, où des observations justes et fines s'allient aux sentiments les plus bienveillants, les plus généreux; et nous allons choisir dans ces deux volumes les fragments qui méritent de vous être offerts. Nous laisserons le plus souvent possible à l'auteur les expressions et les pensées qui sont à lui, car s'il aime à raconter ce qu'il a vu, il est juste de dire qu'il le raconte à merveille.

A Vienne, M. le comte de Lagarde eut l'avantage de vivre dans l'intimité du maréchal de Ligne, ce prince allemand qui avait toutes les grâces du grand seigneur français, parlait et écrivait si bien dans notre langue, et qui a laissé des ouvrages pleins d'instruction, de bon goût et d'imagination.

Le prince de Ligne était dans sa quatre-

vingtième année, mais on peut dire qu'en dépit du temps il était resté jeune. Il avait conservé ce caractère aimable, cette gracieuse originalité, cette urbanité séduisante qui toujours avaient prêté tant de charme à sa société. Aussi d'une voix unanime le nommait-on le dernier des chevaliers français. Sa verve, innocemment satirique, s'exerçait principalement sur l'allure vraiment étrange que prenait le congrès, où le plaisir semblait être la seule affaire importante. « Le congrès ne marche pas, disait-il, il danse. » Dans cet enivrement général, dans cette succession non-interrompue de fêtes, de bals, ce n'était pas le contraste le moins curieux, le moins intéressant, que la figure imposante de ce vieux maréchal, recherché partout, quoique sans aucun caractère officiel, et peignant souvent la situation politique, par un trait, par un à-propos que chacun s'empressait de répéter.

Le prince de Ligne avait été l'ami de Joseph II et de Catherine de Russie; admirateur de cette impératrice, il l'appelait Catherine *le Grand*. Dans un voyage en Tauride, où il l'accompagnait, le yacht impérial doublait le promontoire de Parthenizza, où fut, dit-on, jadis le temple d'Iphigénie. On discutait sur le plus ou le moins de probabilité de cette tradition, lorsque Catherine, étendant sa main vers la côte :

« Prince de Ligne, dit-elle, je vous donne le pays contesté. »

Aussitôt le prince, en uniforme, le chapeau en tête, s'élance à la mer et gagne le promontoire à la nage.

« Votre majesté! s'écrie-t-il du rivage, en tirant son épée : Je prends possession. »

Ce rocher de la Tauride a depuis porté le nom du prince qui en est resté propriétaire.

Peu de temps avant sa mort, arrivée pendant le congrès, le vieux maréchal répétait en riant l'épitaphe composée en son honneur par le marquis de Bonnay :

Ci-gît le prince de Ligne :
Il est tout de son long couché.
Jadis il a beaucoup pêché,
Mais ce n'était pas à la ligne.

Cependant, ajoute M. de Lagarde, l'excellent vieillard, qui aimait à parler de son âge, n'aimait pas qu'on lui en parlât.

L'auteur nous montre tour à tour les autres notabilités du congrès de Vienne. L'empereur de Russie, encore jeune et brillant; sa femme, l'impératrice Élisabeth, à la figure douce et mélancolique; le grand duc Constantin, exclusivement occupé de parades et de tenue militaire, Le comte Capo d'Istria, qui devait être plus tard l'un des libérateurs de la Grèce; cet autre philhellène ardent et plus généreux, Alexandre Ipsilanti, destiné à une fin si cruelle dans les prisons de Montgatz et de Theresienstadt. Le baron Pozzo di Borgo, cet infatigable ennemi de Napoléon, ce rusé diplomate qui, dans le triomphe, ne savait pas dissimuler sa haine contre l'illustre prisonnier de l'île d'Elbe. Le roi Guillaume de Prusse, accompagné des jeunes princes Guillaume et Auguste, et de ses deux conseillers, le prince de Hardenberg et le savant baron de Humboldt. Cette figure ouverte, sur laquelle se peint la bonté de l'âme, c'est celle de Maximilien, roi de Bavière; voici son fils Louis, qui a porté sur le trône l'amour des lettres. Cette forme colossale dont au bal un domino noir ne déguise ni ne diminue l'ampleur, c'est le roi de Wurtemberg; près de lui est son fils, le prince Guillaume, dont l'amour pour la grande duchesse d'Oldembourg, sœur de l'empereur Alexandre, le retient au congrès et l'occupe bien plus que les graves intérêts de la politique. Ce petit homme pâle, avec ce grand nez aquilin et ces cheveux d'un blond blanc, c'est le roi de Danemarck; son esprit vif et gai, ses reparties heureuses, l'ont fait surnommer le *loustic* de la brigade souveraine. Cette figure douce, autrefois riante, et maintenant sérieuse, c'est celle du prince Eu-

gène : au milieu des joies triomphantes de la Sainte-Alliance, il se tient à l'écart; il pense à sa mère, restée sans appui à Paris, et au grand homme abattu dont il fut le fils adoptif. On le rencontre le matin, à pied, dans les rues de Vienne, donnant le bras à l'empereur Alexandre, qui lui témoigne une affection sincère. C'était, dit l'auteur, une royale camaraderie; Alexandre était digne d'inspirer et de connaître l'amitié.

Là brillait par son absence le roi de Saxe. Ce monarque adoré de ses sujets : *le plus honnête homme qui ait occupé le trône*, disait Napoléon, n'avait voulu figurer au congrès que par ses plénipotentiaires.

Nous ne vous ferons pas faire connaissance avec cette foule de princes et de chefs des maisons régnantes d'Allemagne, accourus pour prendre part à cette grande réunion politique, et pour savoir de quelle manière le tribunal des rois taillerait et rognerait les limites de leurs petits états.

Le chef des plénipotentiaires anglais était lord Castlereagh, qui plus tard s'est suicidé étant ministre; le duc de Wellington ne vint que peu avant la fin du congrès prêter l'appui de son nom à la politique de l'Angleterre.

La France était représentée par le duc d'Alberg, le comte Alexis de Noailles, M. de la Tour du Pin, et par le prince de Talleyrand, qui, dans cette circonstance difficile, soutint avec dignité et avec tout l'esprit qu'on lui a connu, l'honneur de la France et les intérêts de ses alliés.

Mais laissons, Mesdemoiselles, vos frères aînés apprendre avec M. le comte de Lagarde l'histoire des choses et des hommes politiques de ce célèbre congrès : entrons avec l'auteur dans le palais de Schœnbrunn, résidence du roi de Rome, et où le vieux maréchal de Ligne a voulu servir d'introducteur à son protégé, le comte de Lagarde.

En ce moment, notre célèbre peintre Isabey achevait le portrait du roi de Rome, qui était destiné à l'impératrice Marie-Louise : c'est ce même portrait qu'Isabey vint remettre à l'empereur, après le miraculeux retour de l'île d'Elbe; la vue de ce précieux médaillon a bien souvent consolé le malheureux père, durant sa triste et longue captivité de Sainte-Hélène!

Quand madame de Montesquiou vint annoncer à cet enfant que le maréchal prince de Ligne venait le voir : « Est-ce un des maréchaux qui ont trahi mon père? s'écria-t-il; qu'il n'entre pas! » On eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que la France n'était pas le seul pays où il y eût des maréchaux.

A la vue du prince de Ligne, qu'il aimait beaucoup, le jeune Napoléon, s'échappant de la chaise où il posait, vint aussitôt se jeter dans ses bras. C'était en vérité le plus bel enfant qu'il fût possible de voir. Sa ressemblance avec son aïeule Marie-Thérèse était frappante. La coupe angélique de son visage, la blancheur éblouissante de son teint, le feu de ses yeux, ses jolis cheveux blonds tombant en grosses boucles sur son cou, offraient le plus gracieux modèle au pinceau d'Isabey. Il était vêtu d'un uniforme de hussards, richement brodé, et portait sur son dolman l'étoile de la légion d'Honneur.

« Voici un Français, mon prince, lui dit le maréchal en me montrant.

— Bonjour, monsieur, me dit le jeune Napoléon; j'aime bien les Français. »

Me rappelant, ajoute l'auteur, ce mot de Rousseau, « que personne n'aime à être questionné, surtout les enfants, » je me baissai vers lui et l'embrassai.

Son goût pour l'art militaire se trahissait dans ses yeux, dans ses paroles.

« Je veux être soldat, disait-il un jour : je monterai à l'assaut. » On lui objecta que les baïonnettes l'empêcheraient de passer.

« N'aurai-je pas une épée pour écarter les baïonnettes! » répondit-il avec fierté.

Sa curiosité pour connaître l'histoire de son père était extrême : l'empereur François, son aïeul, convaincu que la vé-

rité devait être la base de toute éducation, et surtout de celle d'un prince, voulut qu'on ne lui laissât rien ignorer. L'enfant écoutait avidement ces récits d'une vie qui, en vingt ans, a dépassé tous les prodiges de l'histoire. La vivacité de ses joies, l'impatience de ses désirs et de ses volontés avaient le caractère de l'enfance, tandis que son ardeur de s'instruire, son habitude calme et réfléchie, annonçaient un âge plus avancé : tout chez lui, dit M. de Lagarde, pouvait faire croire que le génie est héréditaire.

Sa présence d'esprit se signalait dans tout ce qui lui rappelait son père. La veille de notre visite, on lui annonça le commodore anglais sir Neil Campbell, le même qui avait accompagné Napoléon à l'île d'Elbe.

« Mon prince, lui dit madame de Montesquiou en lui présentant cet officier, êtes-vous content de voir monsieur, qui n'a quitté votre père que depuis quelques jours?

— Oui, je suis content; mais il ne faut pas le dire... » ajouta-t-il en mettant un doigt sur sa bouche.

Le commodore le prenant dans ses bras, lui dit : « Votre papa m'a chargé de vous embrasser. » Il l'embrassa et le reposa à terre.

L'enfant, qui tenait en ce moment une toupie d'Allemagne entre les mains, la jeta avec force sur le parquet et l'y brisa en disant « Pauvre papa ! » puis il fondit en larmes.

Il s'exprimait sur la perte de sa royauté enfantine avec une sorte de mélancolie touchante et résignée.

« Je vois bien que je ne suis plus roi, » disait-il dans son voyage de Rambouillet à Vienne : « je n'ai plus de pages. »

Le prince de Ligne lui montrait un jour quelques-unes de ces médailles frappées à l'occasion de sa naissance.

« Je les reconnais, lui dit-il; elles ont été faites quand j'étais roi. »

Cette résignation courageuse, qui était le trait le plus marqué de son caractère, il l'a conservée jusqu'à son dernier moment. Quand, à vingt-deux ans, miné par la plus douloureuse maladie, il s'éteignit dans ce même château de Schœnbrunn, et qu'il vit arriver lentement la mort, lui jeune, beau, rempli de talents, fils d'un grand homme, il causait de sa fin prochaine avec les personnes qui l'entouraient, prenant une sorte de plaisir à détruire lui-même toutes les illusions de l'espérance...

Sous la pénible impression de ces souvenirs, nous n'essayerons pas de reproduire ici les fêtes éblouissantes et variées auxquelles rois et reines se laissaient tellement entraîner, que le prince de Ligne les avait surnommés les souverains en vacances. Nous ne rapporterons ni les grands événements ni les petites anecdotes qui vinrent signaler ces quatre mois de diplomatie et de divertissements; mais nous ne pouvons résister au plaisir d'emprunter à l'intéressant ouvrage de M. le comte de Lagarde, cette histoire touchante et vraie de deux jeunes et nobles fiancés de Hongrie.

« Liés par une étroite amitié, les comtes Hadick et Amady résolurent d'y joindre les liens plus forts de la parenté, en unissant leurs enfants à peu près du même âge. Théodore Hadick, seul rejeton de cette famille illustre, fut donc élevé avec la jeune Constance Amady, qui dès son enfance, se montrait aussi bonne qu'elle était belle. A quinze ans, les sentiments de ces deux jeunes gens étaient déjà ce qu'ils devaient être toute leur vie. Les châteaux des deux magnats étaient voisins l'un de l'autre : Constance, en assistant aux leçons de son jeune ami, apprit facilement tous ces exercices qui développent les grâces sans nuire à la beauté. Ce qui les rapprochait encore, c'était une même et vive passion pour la musique, passion qui paraît innée chez les Hongrois. Dans tout le pays on les citait comme des modèles de perfection et de vertu : déjà leurs pères songeaient à fixer l'époque de leur prochaine union, lorsque la guerre éclata.

» Les lois de Hongrie obligent chaque

noble à combattre personnellement pour la défense de la patrie; et dans les grands dangers, quand la nation entière prend les armes, les magnats marchent, avec leur bannière, à la tête de leurs vassaux. Le comte Hadick, jaloux de l'honneur de sa maison, désirait vivement que son fils prît part aux combats qui allaient se livrer. Constance, dissimulant sa douleur, toute à l'avenir, à la gloire de son ami, vit avec courage les apprêts d'un départ que les chances de la guerre pouvaient rendre bien long et peut-être éternel.

» Impatient de se dévouer à son pays, Théodore pressait l'instant qui devait lui fournir l'occasion de se rendre plus digne encore de celle qu'il aimait: on fixa le jour du départ; mais la veille, les fiançailles se firent au château, et ce fut avec la certitude de posséder à son retour la main de Constance, que le jeune comte, à la tête de ses vassaux, alla rejoindre à Pesth l'armée hongroise. Les résultats de cette guerre sont connus. Les Français gagnèrent la célèbre bataille de Wagram, mais les Hongrois conservèrent leur réputation de brillante valeur, et Théodore, par plusieurs actions d'éclat, mérita que le chapitre de l'ordre de Marie-Thérèse lui conférât sa croix, regardée comme une des plus honorables distinctions militaires.

» Mais tandis que la gloire comblait le jeune homme de ses faveurs, Constance, victime d'une maladie cruelle, était aux portes du tombeau. Atteinte d'une petite vérole maligne, longtemps elle fut entre la vie et la mort. Les médecins, en conservant ses jours, ne purent la préserver entièrement des atteintes du venin funeste et empêcher ce visage, que la nature avait fait charmant, de devenir presque hideux. On ne permit à la jeune fille de contempler ses traits que lorsqu'elle fut en pleine convalescence.

» A cette vue, le désespoir la saisit, et persuadée que Théodore ne pourrait plus l'aimer, elle appelait la mort.

» En vain son père et le comte Hadick cherchaient à la rassurer. Poursuivie par cette horrible crainte de ne plus être digne de son fiancé, elle repoussait toutes consolations.

» Un matin, elle était dans les bras de son père, qui la conjurait de vivre au moins pour lui : le domestique qui avait accompagné Théodore à l'armée, entre précipitamment dans la pièce où Constance se trouvait, et annonce que son maître le suit. Effectivement, on entendit la voix du jeune homme qui s'avançait en criant :

» — Constance, où es-tu? où es-tu?

» A ces accents si chers, l'infortunée n'a pas la force de fuir, elle se couvre le visage avec son mouchoir et répond d'une voix étouffée par les sanglots :

» De grâce, Théodore, ne m'approche pas; j'ai perdu ma beauté.

» — Qu'ai-je entendu? mais regarde-moi, chère Constance...

» — Non, non, tu frémirais en me voyant... Je n'ai plus rien, rien à t'offrir que mon cœur.

» — Eh! que m'importe ta beauté, si ton amour est le même... Constance, je ne puis plus te voir! »

» Elle lève les yeux, le regarde... Théodore était aveugle : un coup de feu l'avait privé de la vue.

» — Ah! mon Dieu! soyez béni, s'écrie Constance en tombant à genoux. Théodore! nous serons unis... tu pourras m'aimer encore!

» Le mariage se fit peu de temps après. Jamais couple si digne d'être heureux ne le fut peut-être aussi réellement. Partout la comtesse conduit son époux sans le quitter un seul instant; elle l'entoure des soins les plus délicats; Si elle porte toujours un voile, ce n'est pas qu'elle craigne de montrer des traits défigurés; mais elle craint que les remarques de la foule sur la perte de sa beauté ne viennent attrister le cœur de l'époux qu'elle adore. »

DE PUSSY.

Littérature Étrangère.

CANTO DI PRIMAVERA.

Quanto, o bel maggio, quanto
Spirto di poesia m'accendi al core!
Anime senza amore,
Lungi da me; vi saria noja il canto.

Obezzan fior novelli
Pur or tra 'l verde usciti;
Da freschi venticelli
Ricorsa è la laguna;
Che gioconda armonia per tutti illilli!
Quante fraganze in una!

Dall' aperte finestre e dalle loggie
Mostra tra i fior la giovinetta il viso;
Fan l'aër gajo, mobile, odoroso
Le repentine pioggie;
Lieve è il lavor, dolcissimo il riposo,
In ogni cosa è riso.

Tuona, tuona festevole
L'etra commosso, e le correnti nuvole
S'addensano, si squarciano,
E mille strane imagini
Dipingono nel piano ampio ceruleo;
E lieto riappare
Il sole a irradiar le rive e il mare.

Nella, riprendi i lini
Bianchi e leggieri. Di cader consenti
Sul molle omero a' crini.
In gondoletta bruna
Scivola pei canali ribucenti
Al lume della luna.

Io canterò. Me misero!
Alberga poesia ne' miei pensieri,
Ma sul labbro non vien se non restia.
Sorridi, o Nella mia,
Dolce sorridi, e guata.
Tacendo, volontieri
In te s'affissa l'alma innamorata.

LUIGI CARRER.

LE PRINTEMPS.

Combien, ô beau mois de mai, combien, esprit de poésie, tu enflammes mon cœur! Loin de moi, âmes insensibles; ce chant vous serait un ennui.

A présent les fleurs nouvelles parfument les vertes campagnes; les lagunes ondulent doucement sous la fraîche haleine des zéphyrs; quelle joyeuse harmonie en tous lieux! Que de suaves odeurs en une seule!

Sur les terrasses et par les fenêtres ouvertes, le visage de la jeune fille apparaît au milieu des fleurs; avec les pluies soudaines l'air devient riant, léger, odorant; le travail est facile, le repos est doux; en toute chose est un charme.

Que l'atmosphère émue tonne gaiement, que les nuages rapides s'amoncellent, se déchirent et forment mille figures bizarres sur la vaste plaine azurée; le soleil reparaît joyeux pour étinceler sur les rives et sur la mer.

Nella, reprends les blanches et légères mousselines; laisse tes cheveux flotter sur tes moites épaules; et dans la gondole noire qui siffle sur les canaux, éblouis à la clarté de la lune.

Je chanterai. Moi, malheureux! La poésie réside en mes pensées; mais elle n'arrive que rebelle sur mes lèvres. Souris, ô ma Nella. Par ton regard, ton doux sourire, l'âme charmée contemple et se tait.

Mme ELISA VAN TENAC.

Éducation.

—

Les Saladins d'Anglure.

—

I.

Sur le chemin de Châtillon-sur-Seine à Dijon, si vous quittez la grand'route à la hauteur de Chaumes, et que vous vous avanciez à quelques kilomètres, vers la droite, dans la direction d'Ampilly, derrière un beau rideau de bois, vous trouverez un village agréablement situé, qui porte le nom de *Jours*. De là ce facétieux proverbe, que vous entendrez peut-être répéter à quelque vigneron de la Côte-d'Or, que vous aurez pris pour guide, et que nous ne vous donnerons pas toutefois comme un modèle de poésie, surtout sous le rapport de la rime :

Entre Chaume et Ampilly
On peut voir *jours* et *minuit*.

Êtes-vous amateur des vieux monuments du moyen âge ? En cette hypothèse, payez d'abord un tribut d'attention à l'église du hameau ; vous y trouverez des ogives et des chapiteaux, dont la facture accuse *au plus tôt* le treizième siècle ; puis à quelques pas de là, un autre édifice non moins curieux et beaucoup plus magnifique attirera sûrement vos regards et captivera votre intérêt. C'est un splendide manoir de la renaissance ; c'est l'antique résidence des châtelains de Jours. Si vous l'abordez par sa face principale, ne craignez point de voir se dresser à votre approche le pont-levis hérissé de sa herse de fer, ni d'entendre quelque soudard rôdant sur la plate-forme des tours, armé de l'espingole, vous jeter du haut des créneaux un menaçant *qui vive?* Entrez sans peur ; l'hôte actuel du manoir est un brave cultivateur, châtelain débonnaire, qui a mis en prairies artificielles son parc seigneurial, canalisé l'eau vive des fossés de défense, et qui, à défaut de l'antique hospitalité des gentilshommes, n'accueillera du moins qu'avec une complaisante indifférence votre pèlerinage historique et votre visite inattendue.

Autre temps, autres mœurs! La salle des gardes s'est changée en cellier ; au lieu des harnois de guerre, des instruments aratoires, armes inoffensives de ce siècle industriel, jonchent actuellement les longs corridors dallés ; la grand'salle, à la vaste cheminée blasonnée, aux solives saillantes et formées d'un châtaignier inaltérable, n'est plus qu'un séchoir ; l'antique chapelle sert de magasin aux semences ; et la campanille, dont le carillon reste sans voix, est devenue l'asile du passereau et de l'hirondelle. Mais à chaque pas votre œil contemplera cette architecture élégante et somptueuse, s'arrêtera satisfait devant une gracieuse attique ou une arabesque légère, et vous lirez encore sur quelque frise de marbre l'harmonieuse devise que les barons de Jours avaient fait graver en maint endroit de leur maison de plaisance : DE DIE IN DIEM, *de jour en jour*. Et puis, dans la rêverie qu'aura fait naître en vous ce spectacle, les souvenirs d'autrefois, s'échappant de ces murs élevés jadis par la main de ceux qui dorment aujourd'hui dans la tombe, viendront, ombres invisibles, murmurer aux oreilles de votre esprit cette langue mystérieuse que parlent aux vivants les choses qui ne sont plus. Votre curiosité interrogera d'un regard de plus en plus avide ces témoignages écrits en caractères de pierre, que la main du temps a déjà presque effacés. Enfin, lorsque, votre inspection terminée, vous viendrez prendre congé de votre hôte et le remercier du plaisir qu'il vous aura permis, pour répondre à votre politesse en livrant un dernier appât à votre zèle de touriste, il mettra sous vos

yeux un vieux manuscrit, unique débris des anciennes archives de sa châtellenie. Pour peu que la lecture des chroniques et des parchemins vous soit familière, plus d'une page de ce manuscrit vous dédommagera de quelques instants d'étude. Et par exemple, du feuillet 23 au feuillet 31, vous y rencontrerez le passage suivant :

« ... *Item.* Quiconque se marie au lieu de Jours, soit homme ou femme, doit au seigneur un gâteau beau et suffisant d'une demi-mesure de froment, qu'ils sont tenus porter audit seigneur en son château, avec une poule, le jour des noces desdits mariés; et s'il y a ménestrels audites noces, ils y doivent venir cornants et joüants de leurs instruments, en apportant ledit gâteau et poule audit seigneur de Jours. Et est dû ledit gâteau et poule par lesdits sujets dudit Jours, quelque part qu'ils se marient, à peine de 65 livres d'amende. »

Mais ce manuscrit mentionne surtout une histoire bien autrement instructive et merveilleuse : c'est une légende de chevalerie beaucoup plus ancienne que le château de Jours lui-même, où la suite des temps est venue seulement en transporter les traces. D'autres âges et un autre manoir lui donnèrent naissance et en furent le premier théâtre; c'est donc ailleurs qu'il faut aller chercher son origine : si votre gracieuse attention veut bien m'y suivre encore, je vais vous la rapporter de mon mieux.

II.

La rivière d'*Aube*, avant de quitter le territoire qu'elle arrose en lui laissant son nom, rencontre une île qu'elle enceint de ses bras. A l'angle de cette île, et dans cette position favorable pour rançonner les marchandises et les voyageurs, s'éleva, il y a bien des siècles, un château fort; puis, ainsi qu'il arriva souvent, un noyau d'habitations vint se grouper à l'entour et former une commune. Village et château placés sur un angle prirent de leur situation le nom d'*Anglure*, qu'ils portent encore aujourd'hui. La famille qui posséda primitivement ce domaine s'appelait anciennement de Saint-Chéron, et portait pour armes *d'or à la croix ancrée de sable*. Mais, d'après l'usage généralement suivi par les nobles de France, et qui consistait à prendre le nom de leur terre la plus importante, le chef de cette famille changea le titre de seigneur de Saint-Chéron en celui de baron d'Anglure. Ce fief était, en effet, très-considérable; le baron d'Anglure relevait directement de l'évêque de Troyes, et en arrière-fief de la couronne. Il était un des quatre vassaux de la crosse, qui, lors des cérémonies du joyeux avénement de l'évêque, cérémonies que nous avons fait connaître à nos lectrices (1), venaient lever le prélat et le portaient en grande pompe sur leurs épaules depuis l'abbaye de Notre-Dame aux Nonnains jusqu'à son église cathédrale. Pour prix de ce service, l'évêque devait au baron d'Anglure un hanap ou coupe à boire d'argent doré à l'intérieur, du poids de deux marcs de métal, plus un troisième marc d'argent en numéraire. Le château, en vertu d'une distinction spéciale méritée par de hauts exploits, quoique déjà noble et tenancier de la couronne, fut anobli par les rois de France. Enfin, lorsqu'au treizième siècle, la comtesse Marie réunit tous ses vassaux de Champagne, le baron d'Anglure eut le pas sur les autres seigneurs, et signa avant eux la charte qui résulta de cette cour plénière.

Un gentilhomme de cette maison, appelé Jehan d'Anglure, avait épousé une dame d'une haute naissance et pleine de beauté, dont le nom était Helvide. Déjà trois jeunes enfants grandissaient sous leurs yeux lorsque le pape et le légat envoyèrent par la contrée des prédicateurs qui, dans un appel énergique, conviaient, au nom de Dieu, les chrétiens de France à la défense de leurs frères d'Orient, et à la délivrance du saint sépulcre de Jérusalem. Jehan prit la croix et s'arma.

(1) Voyez année 1842, p. 90.

Helvide, en femme noble et chrétienne, se résigna à laisser partir ainsi son époux. « Allez ! lui dit-elle, puisque l'honneur le veut ; mais revenez-moi plus glorieux et toujours fidèle. » Dans un dernier adieu, le chevalier prit à part sa femme, tira d'un écrin contenant de riches joyaux dont il lui avait fait présent en mariage, un anneau d'or délicatement ouvragé ; dans le cercle intérieur un ciseleur habile avait entaillé ces deux noms : ✝ Jehan, Helvide ✝ ; sous un léger effort, cet anneau s'ouvrit en deux parts formant deux anneaux plus minces et dont l'une et l'autre contenait la moitié de l'inscription tout entière. Le baron prit solennellement à son doigt la contrepart de l'anneau bénit, et après avoir déposé sur le front de sa femme, sur celui de ses enfants, un suprême baiser, il partit, suivi de son écuyer et d'un somptueux attirail de guerre.

Arrivé en Terre sainte, après bien des traverses, le chevalier remporta maint avantage sur les infidèles, et se couvrit de gloire. Dans une importante bataille, s'étant rencontré corps à corps avec le capitaine des musulmans, Saladin, il soutint un combat terrible ; des deux côtés se fit une succession de prodiges de valeur ; enfin Saladin, désarçonnant d'un coup de lance son adversaire, se précipite sur lui, le renverse sous son genou, la dague au poing, et le somme de se rendre.

Jehan d'Anglure, fait prisonnier, fut dépouillé de ses vêtements, couvert d'un costume servile et réduit au sort des esclaves. Un jour qu'en présence du vainqueur, il travaillait à quelque besogne ignominieuse, l'âme en proie à ses mélancoliques pensées, le sultan, qui concevait une haute estime pour la bravoure qu'avait déployée son ennemi, s'approcha du gentilhomme captif. « Sire d'Anglure, lui dit-il, si j'en juge par la force de ton bras et la façon habile dont tu manies l'épée, la maison d'où tu sors doit être noble et puissante ; tu peux commander sur tes terres à de riches vasselages et à des sujets nombreux ; qu'on me compte cent mille besans d'or : c'est le prix auquel j'estime la rançon de ta personne, et à l'instant, tu es libre. — Sire musulman, répondit Jehan d'Anglure, encore faudrait-il que je retournasse dans mon domaine pour réunir une pareille somme. — Eh bien ! j'y consens ; mais il me faut une garantie de ta loyauté. Quel gage me laisseras-tu de ta fidélité à remplir ta promesse ? — Seigneur capitaine, repartit le prisonnier, tu m'as fait pauvre et nu, car je ne considère pas comme miens ces vêtements d'infamie dont le destin m'a couvert ; mais bien que captif et misérable, il me reste un joyau plus précieux cent fois que toutes les pierreries de la terre et toutes les richesses de ton empire..... — Lequel ? demanda avec empressement Saladin. — Ma foi de chevalier. — Soit ! répliqua l'infidèle ; tu es libre dès à présent sous la caution de ce gage ; et nous saurons ce que vaut la parole d'un chrétien. — Dans un an à partir de ce jour, pour tout délai, tu retrouveras à cette même place ma rançon ou mon corps ! — Adieu ! giaour (1). — Au revoir ! infidèle. »

III.

Tout avait été malheur pour la pauvre châtelaine, restée seule dans son manoir d'Anglure au milieu de sa jeune famille. Le père chéri manquait aux caresses de ses petits enfants ; et la mère, que de larmes avaient tracé leurs amers sillons sur son beau visage ! Profitant de l'absence du maître et de la mansuétude d'un pouvoir exercé par des mains féminines, les vassaux de la baronnie avaient rompu leur alliance ou levé l'étendard de la révolte. Des serfs rebelles refusaient chaque jour de payer l'impôt ; et le domaine d'Anglure, appauvri déjà par les obligations que le

---

(1) Prononcez *guiaour*, nom que les mahométans donnent aux sectateurs d'une autre religion que la leur.

seigneur avait été dans la nécessité de souscrire pour équiper son appareil de guerre, voyait chaque jour décroître sa prospérité et ses ressources.

Enfin après avoir durant de longues années pleuré le cher absent, sa douleur s'était lassée ; ne recevant aucun renseignement qui lui dît que son époux subsistât, elle finit par se croire libre, et pour donner un maître à ses états, un tuteur à ses enfants, elle avait écouté les propositions d'un gentilhomme qui briguait son alliance. Le jour des fiançailles, les futurs époux s'étant rendus à la chapelle, contractèrent entre les mains du prêtre un premier engagement, prélude d'un acte plus solennel. Le château entier avait été décoré avec luxe ; quoique la saison fût encore rigoureuse, le sol était jonché de verdure et de fleurs nouvelles; de riches tapis recouvraient les murs, et dans la salle principale du manoir un magnifique festin avait été préparé, auquel devaient prendre part les deux fiancés et les nombreux parents et alliés qui avaient été conviés pour cette fête. L'assistance s'était mise à table; la baronne, occupant le haut bout et ayant à sa droite celui que déjà chacun saluait comme son seigneur et mari. Soudain un inconnu, aux traits défigurés par la fatigue et les souffrances, portant une longue barbe, des vêtements en désordre et s'appuyant sur un long bâton blanc, pénétra jusque dans la salle du gala, se faisant jour, non sans peine, à travers les gens de service. Les écuyers de table, croyant faire acte de zèle en présence de leur maîtresse, se disposaient à le chasser brutalement, lorsque d'un geste gracieux la baronne coupa court à ce débat en prenant l'étranger sous sa protection : « Le pauvre qui nous visite est un messager que Dieu nous envoie, leur dit-elle. Puis, s'adressant à l'étranger elle ajouta : La charité vous fait notre hôte, et notre asile vous appartient ; bon pèlerin, prenez d'abord votre place au foyer sur la pierre hospitalière. Vous aurez la desserte de la table ; et veuillez en attendant dire vos patenôtres à la santé de monseigneur et à la nôtre à tous. — Madame, répondit l'étranger, grand merci de votre bonne grâce ; mais l'homme qui vous parle n'est pas fait pour s'asseoir sur la pierre de votre âtre. Regardez-moi bien en face; ne me reconnaissez-vous pas? — Quel est votre nom ? reprit la châtelaine troublée. — Madame, dans la tour qui touche à votre chambre à coucher, il y a un bahut de fer encastré dans la muraille ; ce bahut contient un écrin ; dans cet écrin il y a la moitié d'une bague dont voici la contrepart. Il retira l'anneau qu'il avait à son doigt. Lisez la légende qu'il porte, madame, alors vous vous rappellerez que je me nomme *Jehan*, baron d'Anglure, seigneur de ce château, que vous vous appelez *Helvide*, et que vous êtes ma femme. »

L'émotion, la surprise se peignent sur tous les visages en entendant un pareil discours; le festin est interrompu ; le véritable seigneur, reconnu à ce signe manifeste, est salué de tous ses vassaux ; renonçant à cet engagement devenu sacrilége, le fiancé s'était retiré, emmenant avec lui ses témoins, ses amis; et l'heureux époux rentra dès ce jour même en possession de son domaine et de sa famille.

Mais cette félicité ne devait pas être de longue durée. Dans l'état où son départ et les calamités survenues pendant son absence avaient réduit ses revenus, toutes ses ressources réunies et la vente même de son domaine, qui l'eût condamné lui et les siens à l'indigence, aurait à peine suffi pour acquitter la dixième partie de la dette exorbitante qu'il avait contractée. Cependant le temps s'écoulait et le gentilhomme se rappelait sa parole engagée ; en vain ses amis, ses enfants, son Helvide, le conjuraient de ne plus s'arracher à leur amour, et lui faisaient une entrave de leurs prières, de leurs embrassements, de leurs larmes ; nouveau Régulus, il refoula au fond de son cœur sa propre sensibilité,

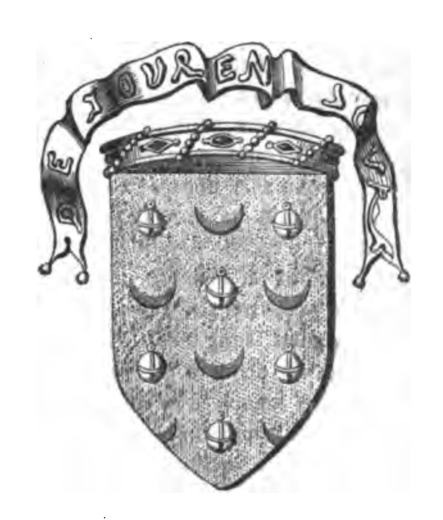
et persista dans une résolution qui du moins sauvait son honneur et préservait les siens de la misère et de la dégradation.

Le délai n'était point expiré que le chevalier fidèle se présentait devant Saladin et venait revendiquer ses fers. Mais le musulman, touché de tant de grandeur d'âme, ne voulut pas laisser au chrétien cette noble victoire; bien loin de le remettre en captivité, il l'accueillit avec la plus haute distinction, le combla de présents et le renvoya libre dans sa patrie; à deux conditions, toutefois, qu'il confia encore à la loyauté du chevalier. La première était qu'à l'avenir le blason d'Anglure serait changé, et que cette maison porterait pour armes *d'or aux grelots d'argent* (qui sont *à enquerre*) *soutenus de croissants*, symbole oriental; le tout en mémoire des ornements qui décoraient l'équipement de Saladin le jour de sa victoire. La seconde condition était que toujours l'un des fils du seigneur d'Anglure devrait porter le nom de Saladin.

IV.

Depuis ce temps, la lignée des barons d'Anglure vit s'accroître successivement sa grandeur et sa prospérité. Leur maison tenait par les Conflans d'Estoges aux anciens maréchaux de Champagne, qui avaient été ducs d'Athènes. On les vit devenir seigneurs de Marsangy, du Mesnil, de Jours en Bourgogne, d'Estoges en Champagne, de Bourlemont en Lorraine, marquis de Sy, ducs d'Atryes; fournir aux provinces des gouverneurs, et remplir les premières charges auprès de la royauté. C'est ce qu'on peut vérifier en parcourant leur généalogie dressée par Caumartin dans sa Noblesse de Champagne, et par le père Anselme, augustin déchaussé, en son Histoire des grands officiers de la couronne. Le souvenir de ce mémorable épisode de la vie de Jehan d'Anglure les accompagna dans chacune de leurs résidences, qui subsistent pour la plupart et qui en conservent des traces encore visibles. A Frébécourt, village situé près de Domremy-la-Pucelle, et que domine le vieux manoir de Bourlemont, la légende des Saladins d'Anglure est encore vivante, et la tradition raconte le fait suivant, qui concorde avec un récit analogue que j'ai lu dans le manuscrit de Jours, et dont la date, selon ce manuscrit, remonterait au dix-septième siècle. J'interrogeais un vieillard de Domremy sur ce sujet. Voici ce qu'il me raconta : « Il y a bien longtemps, les deux fils du baron d'Anglure, seigneur de Bourlemont, adressaient leurs hommages à une même dame, qui habitait Neufchâteau, petite ville voisine. La violente jalousie qui s'était allumée entre eux les porta à décider de leur sort par l'issue d'un combat à outrance. Un jour, les deux frères, sous prétexte de quelque voyage, s'arment jusqu'aux dents, montent à cheval et descendent du château. Arrivés à une clairière située dans le bois, à quelque distance et à mi-côte de la colline, ils s'arrêtent, mettent l'épée de duel à la main, et se précipitent l'un sur l'autre avec une telle furie, que tous deux tombent à la fois renversés d'un coup mortel. Le vieux Bourlemont, du haut de son château, est le témoin de ce lamentable spectacle. « Madame! s'écrie-t-il en appelant la mère infortunée, nous avions deux fils... nous n'avons plus d'enfants! » Ainsi s'éteignit le nom d'Anglure; mais tant qu'il subsista, le prénom oriental de Saladin se perpétua dans la famille. Quant au blason, cette maison s'arma toujours *d'argent semé de grillets* ou *grelots d'argent;* ce qui fait *métal sur métal.* Mais pour les *croissants* qui devaient accompagner ce premier symbole, il faut reconnaître qu'ils furent souvent remplacés par des découpures en angles ou *anglures de gueules*, qui constituaient des armoiries parlantes. Cependant beaucoup d'auteurs héraldiques, tels que P. Palliot, Ménétrier, Lacolombière et d'autres, suivirent absolument les termes de la légende, c'est-à-dire d'or semé de grillets

d'argent soutenus de croissants de gueules. Nous avons, pour notre compte, rencontré plusieurs traces irrécusables de ces armoiries, notamment dans l'ancienne chapelle sépulcrale du château de Bourlemont, antique monument plein d'intérêt sous le rapport de l'art, et qui, par un heureux privilége, est entretenu avec autant de goût que d'intelligence par son possesseur actuel, M. le prince Allan d'Hénin-Liétard. L'une des tombes de ce caveau porte cette épitaphe : *Cy gist Colas d'Anglure, baron de Bourlemont, lequel trespassa le jour de sainte Anne xxvj^e de juillet l'an mil cinq cents et xvj. Priés pour lui.* Le baron, selon l'usage, est représenté couché, les mains jointes, à côté de Marguerite de Montmorency, son épouse, et vêtu de son blason, où l'on remarque des croissants très-nettement dessinés.



Enfin, pour compléter l'ensemble des récits merveilleux dont cette famille était l'objet, on racontait au moyen âge que toutes les fois qu'un membre de cette maison venait à mourir, dans quelque pays que ce fût, on en était averti en voyant le caveau funéraire s'ouvrir spontanément, et la pierre sépulcrale se lever pour désigner la place de celui qui n'était plus.

A. VALLET DE VIRIVILLE.

La Saint-Désiré.

C'était par une belle matinée de printemps ; le soleil venait de se lever dans un ciel sans nuage, et l'œil charmé des promeneurs se reposait avec délices sur la verdure naissante dont les arbres achevaient de se couvrir. Tout reposait encore dans la belle maison que le riche banquier Dentèze occupait au centre d'une jolie ville du midi de la France, quand, réveillée plus tôt qu'à l'ordinaire, une jeune fille de seize ans se leva, appela Geneviève, la vieille femme de chambre qui l'avait élevée, et la pria de l'accompagner. Cette jeune personne si empressée de sortir était Louise, l'enfant unique et chérie du banquier. Ce jour était celui de Saint-Désiré, la fête de son père, et elle voulait aller choisir parmi les fleurs de la saison, la plus jolie et la plus digne de lui être offerte. Geneviève fut bientôt prête à suivre sa jeune maîtresse ; elles traversèrent la ville, et cherchèrent dans les faubourgs la demeure du jardinier le plus habile. Comme elles en approchaient, une femme se présenta pour leur demander l'aumône ; elle était pâle, maigre, et l'expression d'une douleur profonde paraissait empreinte sur son visage. Deux pauvres enfants pleuraient, couchés par terre à ses pieds. « Ayez pitié de ces innocents, ma chère demoiselle, dit-elle à Louise ; depuis hier matin je n'ai pas de pain à leur donner : c'est de faim qu'ils pleurent. » Et les larmes coulaient sur les joues de cette pauvre mère. Louise sentit son cœur se serrer à l'aspect de cette douleur. Elle avait mis quinze francs dans sa bourse avant de sortir, elle en prit trois et les donna à cette femme, dont les bénédictions la suivirent. Arrivée chez le jardinier, elle se promena longtemps dans la serre en parcourut la riante allée, balançant indécise entre mille fleurs admirables d'élégance ou précieuses par leur

rareté. Couvert de boutons naissants et de fleurs mignonnes, un joli rosier de mai étalait sa fraîche parure à côté de la tulipe inodore et de la jacinthe embaumée. Louise l'avait vu en entrant et l'avait salué d'abord par un regard d'admiration et de joie naïve, mais un rosier de mai, c'était bien simple, bien commun, il faut le dire, et pour son père, ne devait-elle pas chercher quelque chose de mieux? Elle finit en effet par s'arrêter devant une plante étrangère de la plus grande beauté et en demanda le prix à la maîtresse du jardin. « Elle est de quinze francs, Mademoiselle, dit cette femme; nous ne pouvons la donner à moins. — Quinze francs! reprit la jeune fille; c'est bien cher! ne serait-ce pas la payer que de vous en donner douze? » Et la pauvre enfant rougissait en offrant ce prix qu'elle ne pouvait dépasser, car sa bourse ne contenait plus que cette somme. La jardinière refusa. Mademoiselle Dentèze était trop fière pour insister et tourmenter la marchande; elle acheta le rosier modeste et l'emporta avec amour. « Mon père ne t'aimera pas moins, lui dit-elle, que cette fleur rare, qui loin de la serre où on la cultive, aurait peut-être péri en peu de jours, tandis que sous ton ciel natal, chaque rayon de notre soleil fera épanouir tes frais boutons et t'embellira d'une nouvelle parure. » Elle revenait ainsi satisfaite, jetant des regards joyeux sur l'arbuste que portait la femme de chambre, et qui paraissait encore deux fois plus joli que dans le jardin, lorsque, repassant dans l'endroit où elle avait rencontré la pauvre femme, elle la revit assise à la même place, mais son visage ne peignait plus la tristesse déchirante qui avait si vivement touché la jeune fille. Elle fit à Louise une profonde révérence et lui montra, avec une expression ineffable de reconnaissance, les deux enfants qui jouaient là près d'elle en achevant de manger le pain qu'elle s'était empressée de leur acheter. Louise sourit doucement à cette vue, une larme d'attendrissement brilla sous sa paupière, ses yeux se levèrent vers le ciel pour le remercier du bonheur qu'elle éprouvait lorsque son regard, en s'abaissant, rencontra celui d'un vieillard qui la considérait. Cet homme était assis sur un banc de pierre où il déjeunait. Un morceau de pain noir et une poignée de petites raves, qu'il avait tirées d'un vieux havresac, composaient tout son repas. Un bâton noueux reposait à côté de lui; ses souliers, déchirés et blancs de poussière, témoignaient qu'il avait déjà fait une longue route. Ses vêtements, tout son extérieur, annonçaient la pauvreté; mais sa longue barbe et l'expression imposante de sa physionomie semblaient ennoblir sa misère et commander le respect. Il ne demandait rien; cependant Louise, en le voyant seul, vieux et pauvre, sentit son cœur ému de pitié et éprouva le besoin de le secourir. Craignant d'humilier par l'aumône un homme qui n'était peut-être pas accoutumé à la recevoir, et ne sachant comment s'y prendre pour lui donner de l'argent, elle passa tout près de lui, et glissant son offrande dans le havresac entr'ouvert: « Tenez, mon père, » lui dit-elle d'une voix si douce et avec un tel accent de bonté que le vieillard en parut attendri. Il s'inclina devant elle comme il eût fait devant un ange; un sourire indéfinissable passa sur ses lèvres, il remercia d'un regard sa jeune bienfaitrice, et, jusqu'à ce qu'elle disparût, ce regard la suivit caressant et rempli d'intérêt. La vieille femme de chambre témoigna à mademoiselle Dentèze sa surprise de la voir aussi généreuse. « Mais si Mademoiselle donnait autant à tous les mendiants qu'on rencontre, lui dit-elle, la plus grande fortune n'y suffirait pas. — Tu as raison, Geneviève, répondit Louise; la pension que me fait mon père et qui doit fournir à ma toilette ne me permettrait pas d'agir tous les jours de la sorte; mais aujourd'hui, tu le sais, j'avais destiné cet argent à l'achat d'une fleur; elle ne me coûte que six francs, je pouvais donc disposer du reste à mon gré; ainsi ne me

gronde pas, ma bonne, je suis si heureuse! et puis, vois donc!... que mon rosier est joli! »

Monsieur Dentèze était enfermé dans son bureau quand Louise rentra; elle ne voulut pas le déranger, fit préparer le déjeuner, posa l'arbuste fleuri sur la table, et quand son père arriva, l'accueillit avec des baisers et des caresses. Le banquier était soucieux. « Ah! c'est ma fête, dit-il; je te remercie d'y avoir songé, ma bonne Louise; je l'avais oublié. C'est ma fête! reprit-il avec amertume; et comme se parlant à lui-même : triste bouquet que celui d'aujourd'hui! — Comment, mon père! est-ce que cette fleur vous déplaît? dit Louise avec inquiétude; en effet, j'aurais dû choisir quelque chose de mieux. — Non, ma pauvre enfant; cette fleur est charmante et tu ne pouvais mieux faire. Je voulais parler d'autre chose; j'ai eu tort. C'est une question d'affaires, Louise, une mauvaise nouvelle que j'ai reçue ce matin, et j'en suis préoccupé. — Mon père, mon bon père, dit la jeune fille en passant son bras gracieux sur le cou du banquier et l'embrassant de nouveau; ne vous affectez pas ainsi, toute ma joie s'envole dès que je vois de la tristesse sur votre visage. — Tu as raison, dit-il en s'efforçant de sourire et passant la main sur son front comme pour en chasser une pensée importune; qui sait! cette faillite n'est peut-être pas aussi considérable qu'on me l'annonce? et puis une perte se répare et s'oublie; je travaillerai un peu plus longtemps, voilà tout... qu'est-ce que cela fait pourvu que mon enfant soit heureuse? »

C'est qu'en effet le bonheur de Louise était l'unique désir de son père et le but constant de tous ses efforts. Veuf depuis longtemps, toutes les affections de son cœur s'étaient concentrées sur sa fille. Lui faire une position indépendante, lui assurer une place élevée dans la société, lui épargner tous les soucis et l'entourer de toutes les joies, tel était son rêve. Du reste, cette affection était bien justifiée par l'heureuse nature de celle qui en était l'objet. Louise, à qui on avait donné une éducation brillante et des talents distingués, n'en était pas plus vaine. Jamais une parole moqueuse ne sortait de ses lèvres. Enjouée et franche avec ses compagnes, indulgente et bonne pour ses inférieurs, attentive et respectueuse envers les personnes d'un âge avancé, elle se faisait aimer de tout le monde, sans y penser, et sans faire pour cela autre chose que suivre l'instinct de son cœur, toujours disposé à la bienveillance.

M. Dentèze était lancé dans de grandes affaires; ayant commencé avec une fortune médiocre, il l'avait vue s'accroître rapidement. Toutes ses spéculations étaient heureuses et réussissaient comme par magie; ce bonheur habituel, cette chance toujours favorable, lui avaient naturellement inspiré une grande confiance, et quand pour la première fois il éprouvait un échec, ce chagrin devait lui paraître d'autant plus sensible qu'il n'y était point préparé. Le père de Louise possédait sans doute une belle fortune; mais, comme il arrive presque toujours, l'opinion publique se plaisait à la grossir encore et à en porter le chiffre beaucoup plus haut qu'il ne l'était réellement. Aussi son alliance excitait l'envie des jeunes gens à marier, et quoique Louise n'eût pas dix-sept ans, sa main avait déjà été demandée plusieurs fois. Le banquier qui, tout en amassant des trésors, ne pensait pas que la richesse dût suffire seule au bonheur de son enfant, se montrait difficile sur le choix d'un gendre, et jusqu'à ce jour n'avait pas cru devoir se fixer. Cependant il y avait parmi les personnes qui fréquentaient sa maison un jeune avocat plein d'honneur, de talent et de modestie, qu'il paraissait accueillir avec une bienveillance toute particulière. Jules Volson, orphelin et d'une naissance obscure, ne comptait à la vérité d'autre fortune que son état, mais il avait, disait-on, de par le monde un vieil oncle fort riche, original encore plus, et de

qui l'on racontait mille singularités. Quelques personnes soupçonnaient que peut-être ce vieillard avait secrètement arrangé avec le banquier le mariage de Louise et de son neveu, bien que cependant on ne connût entre eux aucune relation. La mère de ce jeune homme, qui était sœur de ce vieillard, s'étant autrefois mariée contre son gré, il n'avait jamais consenti à la recevoir; Jules ne le connaissait même pas, et bien qu'unis par les liens du sang, ils étaient complétement étrangers l'un à l'autre. Mais la jeunesse laborieuse de Jules, son caractère honorable, le talent distingué dont il avait déjà donné des preuves, la considération personnelle qu'il s'était acquise, tout enfin portait à croire que revenu de ses préventions, le vieux parent serait tout fier de lui donner sa tendresse et de le reconnaître pour son héritier légitime. Du reste, il n'y avait là que des probabilités, et quant au projet de mariage convenu entre lui et le banquier, c'était une supposition toute gratuite comme on en fait si souvent dans les villes de province. Ce qu'il y avait de plus réel sur le compte du père Dubreuil (c'était ainsi qu'on nommait le vieillard), c'est qu'il possédait une fortune immense, fruit de ses économies et de son travail. On lui connaissait pour plus de deux millions d'immeubles, et des valeurs en portefeuille, dont seul il aurait pu dire le chiffre, passaient pour n'être pas moins considérables. Avec cela il menait une vie fort singulière: possesseur de belles maisons et de châteaux, il habitait une ferme isolée; vêtu comme le plus pauvre de ses domestiques, mangeant à la même table qu'eux, et leur donnant à tous l'exemple de la plus austère sobriété et du travail le plus actif. Toujours errant dans la campagne, surveillant ses ouvriers et visitant ses terres, il ne faisait que de rares apparitions dans les villes quand ses affaires l'y appelaient absolument. Aussi sa personne y était fort peu connue, tandis que sa réputation de richesse et d'avarice s'étendait à plus de vingt lieues à la ronde. Cependant on lui rendait cette justice, de dire qu'il n'avait jamais poursuivi personne pour dettes, se contentant de renvoyer les fermiers qui ne le payaient pas, et ne leur faisant point de mauvaises affaires. Après la mort de ses parents, le pauvre jeune orphelin, se trouvant seul au monde, avait été tenté vingt fois d'aller se jeter dans les bras de son oncle, pour lui offrir son affection et lui demander la sienne en échange; mais ce qui eût décidé un moins noble cœur l'avait retenu: cette grande fortune lui faisait peur... le vieillard aurait pu penser qu'il convoitait son héritage, et cette supposition révoltait sa délicatesse et sa fierté. Les mêmes sentiments faisaient encore son malheur à l'égard de Louise: admis chez M. Dentèze, il n'avait pu voir sa fille sans l'aimer, mais il ne se flattait point d'être préféré, lui, sans parents, sans fortune, à tant de riches partis qui s'offraient, et pour rien au monde il n'aurait voulu qu'on se doutât qu'il pouvait songer à cette heureuse enfant. Pas un mot n'avait donc trahi le secret de sa tendresse, et Louise elle-même ne la soupçonnait pas. Soumise en tout aux volontés de son père, elle était prête à accepter, sans la moindre hésitation, le mari qu'il lui aurait présenté. Si le jeune Volson eût été l'objet de ce choix, elle s'en serait félicitée; mais sa préférence n'allait pas plus loin, et l'innocente fille se reposait du soin de son bonheur sur celui qui s'en était toujours occupé.

Hélas! combien souvent toute nos prévisions sont trompées! Ce brillant et riche avenir préparé pour Louise devait changer en bien peu de temps. Le jour même de sa fête, le banquier avait reçu la nouvelle d'une faillite qui lui faisait éprouver une perte considérable, et malgré les caresses de sa chère enfant, son front resta soucieux toute la journée. Louise, attristée par contre-coup, essayait en vain de chanter ses plus jolis airs, rien ne pouvait l'égayer, et la vue seule de son rosier lui faisait quelque

plaisir; il était si frais, si beau! et puis, le souvenir d'une bonne action s'y rattachait et l'embellissait encore. Elle ouvrit une des fenêtres, et le porta sur le balcon, où elle venait l'examiner à chaque instant, cherchant avec soin parmi son feuillage les insectes qui auraient pu le ronger. Au milieu de cette occupation elle vit passer l'homme a qui elle avait fait la charité le matin; il marchait lentement, les yeux fixés sur elle, et lui fit un salut plein de respect.

Résolu de réparer l'échec fait à sa fortune, M. Dentèze se lança dans des spéculations nouvelles, elles ne réussirent point, et la première perte qu'il venait d'éprouver fut bientôt suivie de plusieurs autres. Il cachait soigneusement ces revers, qui eussent affaibli son crédit, et renfermait dans son sein les inquiétudes et le chagrin dont il était dévoré. Mais chaque jour lui apportait de nouvelles pertes, et il n'osait plus regarder l'avenir qu'avec effroi. Dix mois s'étaient à peine écoulés, quand une dernière catastrophe mit le comble à sa ruine. Cette nouvelle fut un grand sujet d'étonnement pour toute la ville; on le plaignit, mais cette pitié stérile ne changeait point sa position. Pour lui seul la pauvreté ne l'eût point effrayé, mais il songeait à sa fille, et le malheureux père était au désespoir. Louise, au contraire, d'enfant timide et enjouée qu'elle était, se montra tout à coup femme sérieuse et forte à l'aspect du malheur. Elle encourageait et consolait son père, l'assurant qu'elle serait toujours heureuse près de lui, et ne donnerait pas une larme, pas un regret à la vie d'aisance et de luxe qu'il lui fallait quitter. « Vous m'avez donné des talents, lui disait-elle, n'est-ce pas là une fortune? et, grâce à la sage éducation que j'ai reçue, j'espère bien nous mettre tous deux à l'abri de la misère. »

Ces paroles adoucissaient, sans pourtant la calmer, la douleur de M. Dentèze; mais il souffrait en secret depuis si longtemps, que sa santé ne put résister davantage, il tomba dangereusement malade. Cette maison naguère si animée, si riante, devint triste et solitaire; tous les domestiques avaient été renvoyés, à l'exception de la seule Geneviève, qui, dévouée à ses maîtres, eût mieux aimé mourir que de les abandonner. Les visiteurs aussi avaient disparu; rien ne venait distraire le malade de ses souffrances, ni la jeune fille des angoisses mortelles dont elle était déchirée. Mais un ami leur restait encore; absent lors de ces déplorables événements, Jules, au récit qu'on s'empressa de lui en faire à son retour, fut frappé de stupeur; n'écoutant que son cœur, il vola chez le père de Louise, que son malheur lui rendait encore plus chère, et lui donna toutes les marques de l'amitié la plus véritable. Assis près du lit où languissait le banquier, il lui prodiguait les tendres soins d'un fils et ne le quittait presque pas. Louise reconnaissante devenait chaque jour plus affectueuse avec Jules; sans y songer, elle l'aimait déjà presque à l'égal de son père. M. Dentèze s'en aperçut, sa tendresse s'en alarma; il craignit que cette affection qui l'eût fait sourire une année auparavant, ne devînt maintenant pour sa fille une source fatale de chagrins et de regrets. Tremblant de la laisser seule au monde et dissimulant en sa présence, un jour, qu'elle s'était absentée pour quelques instants, il laissa percer devant Jules ses inquiétudes sur le sort de son enfant. Le jeune homme, qui n'avait pas encore osé lui parler de ses projets de bonheur, saisit cette occasion pour demander la main de Louise, promettant de veiller sur elle avec la plus tendre sollicitude, et de dévouer son existence tout entière à la rendre heureuse. Le pauvre père s'émut.: « Généreux ami, dit-il à Jules avec tristesse, je l'avais rêvé dans un temps plus prospère, ce mariage que vous me proposez; oui, je vous avais choisi dans mon cœur, lorsque l'alliance de ma fille était avantageuse et recherchée; mais au-

jourd'hui que le malheur nous a frappés, quand Louise n'a plus que la pauvreté en partage, je ne puis accepter votre dévouement si noble et si bon. — Quoi! s'écria Jules, vous me le destiniez cet ange que j'adore depuis si longtemps sans espoir! O mon ami! mon père! quelle reconnaissance ne vous dois-je pas! Non, vous ne refuserez pas aujourd'hui de me rendre heureux, d'assurer le destin de Louise, et vous vivrez de longues années pour être témoin de notre bonheur. »

M. Dentèze n'eut pas la force de résister davantage, et de s'opposer à une union qui le comblait lui-même de joie. Louise fut d'autant plus reconnaissante et plus heureuse, qu'elle pouvait mieux apprécier le cœur de Jules et en connaître tout le prix. Il fut donc décidé que le mariage se ferait dès que M. Dentèze serait rétabli et que ses affaires seraient terminées, condition qu'il avait mise expressément. Ce terme d'ailleurs ne pouvait être éloigné, car on s'en occupait activement. Sa maison, qu'il n'avait pu quitter encore à cause de sa maladie, avait été mise en vente, chose fort pénible pour lui, car elle venait de son père; et le jour désigné pour cette vente était précisément celui de sa fête, où un an auparavant Louise s'était levée si joyeuse pour aller lui chercher un bouquet. Quelques jours avant cette époque, Jules en rentrant chez lui trouva une lettre qu'on avait apportée en son absence. L'écriture lui était inconnue; il l'ouvrit et lut les lignes suivantes :

« Monsieur, vous avez sans doute entendu parler quelquefois d'un frère aîné de votre mère, qui avait cessé depuis son mariage toutes relations avec elle, et, par suite, n'en eut jamais avec vous. S'il vous avait plu faire quelques démarches près de ce parent, peut-être l'eussiez-vous trouvé disposé à vous aimer; il ne tient qu'à vous de gagner encore son affection. Je suis cet oncle. Riche et célibataire, comme vous le savez, j'ai voué la tendresse d'un père à une jeune personne qui la mérite à tous égards, étant belle, sage et bonne, ce qui vaut encore mieux. Voulez-vous l'épouser? toute ma fortune est à vous : si vous refusez, nous restons étrangers l'un à l'autre et je la fais mon héritière.

» Votre oncle, DUBREUIL. »

Cette lettre était faite pour surprendre Jules, et le surprit en effet; mais il n'hésita pas un moment à répondre, et mit à la poste un billet ainsi conçu :

« Monsieur, je vous remercie de la marque d'estime que vous avez bien voulu me donner. Vous êtes riche, je suis pauvre, et un motif dont vous pourrez apprécier la délicatesse m'a seul empêché jadis d'aller vous demander cette affection que vous daignez m'offrir aujourd'hui, mais à une condition qu'il m'est impossible d'accepter. La personne dont vous me parlez est digne sans doute de faire le bonheur d'un galant homme; mais depuis longtemps j'aime ailleurs, mon cœur et ma parole sont engagés, et pour rien au monde je ne reprendrais l'un ni l'autre. Je regrette, monsieur, de ne pouvoir vous être agréable, et suis avec respect votre neveu, JULES VOLSON. »

Le lendemain il se rendit comme de coutume chez le banquier, et ne parla point de cette circonstance à la famille qu'il s'était choisie.

La Saint-Désiré de cette année ne ressemblait guère aux précédentes. Enfermé dans sa chambre, qu'il n'avait pas quittée depuis deux mois, M. Dentèze, pâle et maigre, était enfoncé dans un grand fauteuil de malade; Louise, assise auprès de lui, tenait à la main un ouvrage de broderie commencé depuis longtemps, et près d'elle se voyait le rosier de mai,

abattu et souffrant comme ses maîtres, car dans ses préoccupations douloureuses, la jeune fille oubliait souvent de l'arroser. La présence de Jules ne put, même ce jour-là, ramener un peu de gaieté sur ces visages tristes, et en chasser les idées pénibles dont le reflet s'y faisait voir. La pendule sonna midi. « La vente va commencer, dit le banquier, voici l'heure. » Un silence prolongé suivit ces paroles qu'il avait dites avec peine; son regard interrogeant l'aiguille semblait en suivre les mouvements avec anxiété. Deux heures s'étaient écoulées de la sorte, quand tout à coup un bruit de voix se fit entendre au bas de l'escalier. Geneviève étant montée entr'ouvrit la porte : « Monsieur, dit-elle, voilà un homme qui demande à entrer ; il voudrait parler à mademoiselle. » — Ne sais-tu pas, Geneviève, dit M. Dentèze, que je suis malade et que nous ne pouvons recevoir personne? — Mais, monsieur, reprit la pauvre fille en hésitant, il dit qu'il faut absolument qu'il entre, que d'ailleurs il est le propriétaire ici, qu'il vient d'acheter la maison; » et deux grosses larmes tombèrent des yeux de Geneviève en achevant ces paroles. « Ah ! c'est juste, il est le maître ici, répondit amèrement le banquier; ouvre-lui toutes les portes, Geneviève, que l'acquéreur visite sa propriété, et surtout dis-lui bien que nous ne l'embarrasserons pas longtemps. »

Cet homme entra; il était âgé, vêtu en drap brun assez propre, mais la coupe ancienne de ses habits témoignait de leur ancienneté, et du soin avec lequel ils avaient dû être conservés. Sa figure, brunie par le soleil, paraissait noble et grave. Il s'approcha respectueusement de Louise, qui le considérait avec des yeux étonnés. « Je vous demande pardon, mademoiselle, de vous avoir dérangée, lui dit-il, mais je désirais vous parler. — Je suis à vos ordres, monsieur, répondit la jeune fille en lui offrant un siége; vous pouvez vous expliquer librement, nous sommes ici en famille. — Voilà sans doute monsieur votre père? dit l'étranger en désignant le malade. — Oui, monsieur, répondit Louise. — Et monsieur est votre frère, peut-être? ajouta-t-il en se retournant du côté de Jules. — Non, monsieur, c'est.. un ami, murmura la pauvre petite, embarrassée, et rougissant un peu. — Oui, monsieur, reprit le banquier d'une voix grave, c'est un ami, un protecteur, le fiancé de ma fille, son mari bientôt; un noble cœur que nous avons trouvé courageux et fidèle dans l'adversité, autant qu'il avait été délicat et timide aux jours de notre fortune passée. — C'est bien, jeune homme, » dit d'une voix émue le vieillard en tendant à Jules une main rude qui serra fortement la main du jeune avocat. Puis s'adressant de nouveau à Louise : « Alors, mademoiselle, lui dit-il, puisque vous êtes en famille, je vais vous dire le motif de ma visite. La maison de monsieur votre père vient d'être vendue, vous l'avez achetée, et voici l'acte par lequel vous en êtes propriétaire. » Tous les regards se fixèrent étonnés sur le visiteur inconnu. « Mais je ne vous comprends pas, monsieur, reprit Louise en essayant de lui rendre le papier qu'il venait de déposer sur ses genoux. — Je vais, répondit-il, m'expliquer mieux. Il y a aujourd'hui un an, mademoiselle, qu'en passant dans un des faubourgs de cette ville, vous fîtes généreusement l'aumône à une pauvre femme qui mourait de faim elle et ses enfants; quelques instants après vous reveniez après avoir acheté un joli rosier. Assis au bord du chemin, un homme qui vous avait vue et dont votre charité vous avait gagné le cœur, ne pouvait détacher de vous ses regards. La pauvreté de ses vêtements fit que, vous méprenant sur l'expression de son visage, vous avez pensé qu'il vous implorait, et sans doute craignant de l'humilier, avec la bonté d'un ange, vous avez déposé près de lui votre offrande en le nommant—votre père. Il accepta, le vieillard, et voulut contracter

envers vous une dette de reconnaissance. Vous aviez glissé six francs dans mon havre-car, mademoiselle, et j'ai fait valoir cet argent. Mes spéculations sont ordinairement heureuses, je vous y ai associée à votre insu; nous avons pris, de société, des actions dans les bateaux à vapeur; notre capital était centuplé en quelques mois, je le réalisai; nous achetâmes à dix pour cent une créance sur les colonies; je pris des arrangements, elle nous fut remboursée à cinquante pour cent; enfin nos affaires allaient on ne peut mieux, et j'aurais continué à les faire prospérer si je n'avais appris le malheur de monsieur votre père et la mise en vente de sa maison. J'ai pensé qu'il vous serait pénible de quitter cette habitation où vous avez été élevée; moi-même j'aurais été triste de penser que je ne vous verrais plus à cette fenêtre où vous m'étiez apparue heureuse et souriante, et, liquidant notre association, j'ai cru prévenir vos vœux en vous conservant cette part de l'héritage paternel, dont je viens de faire l'acquisition pour votre compte. »

La voix calme et bienveillante de l'étranger avait cessé de se faire entendre, et son regard affectueux semblait seul interroger la jeune fille et la prier doucement de lui répondre. Surprise, émue, incertaine, Louise troublée hésitait, retenue par un sentiment de fierté; mais cédant bientôt sans réserve aux instincts généreux de son cœur: « Comment vous remercier, monsieur! s'écria-t-elle avec l'accent de la plus vive reconnaissance, et s'élançant tout en larmes dans les bras du vieillard, qui la pressa tendrement sur son sein. — J'aurais voulu faire mieux, dit-il; j'avais rêvé que je pourrais vous attacher à moi par les liens du sang; mon projet a été rejeté par un ingrat; d'ailleurs, je le vois, j'avais été devancé, et votre main était promise. Je suis vieux, sans famille, sans affections sur la terre; les premières paroles que vous m'avez adressées ont été pour me nommer votre père: soyez donc ma fille aujourd'hui, permettez-moi de vous en donner le titre, la tendresse et les droits... » La voix du vieillard était devenue tremblante d'émotion. Louise, pour toute réponse, se pencha sur son front et le baisa; Jules et M. Dentèze lui tendirent tous deux la main et serrèrent la sienne avec attendrissement. « Mais, s'écria-t-il tout à coup, j'oublie que je ne me suis pas fait connaître en entrant et que vous ne savez pas encore le nom de l'homme à qui vous donnez si loyalement votre amitié. Du reste, il ne vous sera pas, je pense, tout à fait étranger; vous avez peut-être entendu parler quelquefois du père Dubreuil?..... » Les trois personnages bondirent à ce nom bien connu. « Mon oncle! » s'écria Jules, emporté par la plus vive surprise, attachant des regards curieux et pleins de joie sur le visage vénérable de son vieux parent. L'étonnement de celui-ci n'était pas moindre. « Quoi! c'est toi, Jules! mon neveu, le fils de ma sœur; c'est toi que je retrouve ici dans le fiancé de Louise, de ma fille adoptive que tu avais refusé d'épouser sans la connaître?..... Je le vois bien, Dieu ne voulait pas que tu fusses déshérité! Embrasse-moi, mon ami; je te pardonne d'autant mieux ton refus, que j'en puis apprécier les motifs. Allons, je renonce désormais à mes habitudes; je veux vivre avec vous, mes enfants, comme un bon bourgeois, j'en ai les moyens, et ta femme, Jules, prendra soin de ma toilette, afin que je ne donne plus lieu à de nouvelles méprises. »

Quelques jours après, M. Dentèze était rétabli, et Jules conduisait à l'autel sa jolie fiancée, que le vieil oncle radieux admirait en souriant. Chaque année on fête encore *la Saint-Désiré* dans cette heureuse famille, qui s'est accrue de deux jolis enfants, et les pauvres surtout connaissent bien ce jour où Louise prend plaisir à leur distribuer des aumônes.

Mlle ANTOINETTE QUARRÉ.

Le Tonneau.

Légende.

Il y avait une fois dans la ville de Strasbourg, en Alsace, un tonnelier nommé Rudulf, qui avait amassé de grands biens. Néanmoins il continuait à exercer sa profession, et on le voyait souvent au milieu de ses ouvriers leur donner l'exemple du travail. Cette grande activité n'était malheureusement inspirée que par le désir d'acquérir; car Rudulf était ambitieux, avare, insatiable et bien rude aux pauvres gens.

Un jour qu'il achevait un tonneau devant la porte de son chantier, vint à passer une femme, jeune encore; mais si pâle et si délabrée, qu'on lui aurait donné cinquante à cinquante-cinq ans. Ses pieds étaient meurtris par les cailloux de la route, ses traits hâlés par le soleil, ses membres endoloris par la fatigue « Mon bon monsieur, dit-elle à Rudulf, ayez compassion d'une pauvre voyageuse... Donnez-moi seulement un verre d'eau; j'ai bien soif. — La rivière est là-bas, répondit brusquement le tonnelier; ne faudrait-il pas que je quittasse mes occupations pour faire rafraîchir une misérable mendiante? — Vous n'avez pas besoin de vous déranger; appelez seulement un de vos ouvriers. — Personne ne bougera! s'écria Rudulf. S'il m'arrivait d'accueillir un vagabond, ils se diraient l'un à l'autre: « Le tonnelier Rudulf donne gratis à boire et à manger, » et ma maison serait bientôt pire qu'une hôtellerie. Allons! passez votre chemin et laissez-moi en repos. — Mauvais riche, dit l'étrangère, lançant à Rudulf des regards d'indignation, je rends grâce au ciel de m'avoir douée du pouvoir de faire des miracles, parce que je puis t'infliger le châtiment que tu mérites. Il me suffirait d'un signe pour te faire ramper sous la forme d'un serpent, ou voler sous celle d'un hibou; mais je veux que ta punition soit utile à tes semblables et à toi-même, en t'amenant à reconnaître ta faute. Tu m'as refusé une goutte d'eau, eh bien, je te condamne à remplir d'eau le tonneau que tu viens d'achever. »

A ces mots, l'étrangère disparut sans qu'on ait pu deviner par où. Rudulf eût bien voulu ne pas exécuter cette sentence; mais, poussé par une force irrésistible, il chargea son tonneau sur ses épaules et s'achemina vers le Rhin; il y plongea son tonneau; mais quelle fut sa stupeur quand, après l'y avoir laissé quelque temps, il le retira complétement vide! « Qu'est-ce donc? » s'écria-t-il, devenant pâle d'épouvante. A plusieurs reprises il remit son tonneau dans le Rhin; les flots bouillonnaient à l'entour, mais sans y pénétrer. Rudulf, au désespoir, rentra chez lui, prit quelque argent, et partit sans rien dire à sa femme, sans embrasser ses petits enfants, pour aller chercher une rivière où il lui fût permis de puiser; le pauvre méchant homme n'en trouva point. Au milieu des ruisseaux, des fleuves, des torrents, son tonneau restait toujours à sec.

Alors Rudulf fut saisi d'une contrition profonde et s'écria, en se frappant la poitrine: « Mon Dieu! il faut donc que je vous aie bien offensé! J'ai donc à expier par bien des pleurs les souffrances des malheureux que j'ai refusé de secourir! Si j'ai repoussé leur prière, ne repoussez pas la mienne, Seigneur! Jugez-moi par mon avenir et non par mon passé; recevez-moi en grâce, et daignez accepter la promesse que je fais d'être désormais charitable. »

En disant ces mots, Rudulf versa une larme, une seule larme de repentir.

Et cette larme remplit tout le tonneau!

ÉMILE DE LA BEDOLLIERRE.

A Monseigneur Affre,

ARCHEVÊQUE DE PARIS, LE JOUR DE LA PREMIÈRE COMMUNION ET DE LA CONFIRMATION.

Juin vient de ramener la fête solennelle
Où, dans les jeunes cœurs qu'enflamme son saint zèle,
Dieu verse les trésors d'un immortel amour;
Pontife vénéré, vous quittez en ce jour
Les antiques autels consacrés d'âge en âge
Par le nom de Marie et son saint patronage,
Pour un temple modeste, où les pompeux attraits
D'une fête splendide, où de riches apprêts
Ne purent attester la commune allégresse,
Mais où les vœux naïfs d'une heureuse jeunesse
Vous accueillaient sans faste avec l'hymne du cœur.
Au pied du sanctuaire, unis par la ferveur,
Tous, pleins d'une foi vive, attendaient en silence
Le don si désiré de leur impatience,
Et vous, les yeux levés vers la croix de l'autel,
Vous imploriez pour eux tous les bienfaits du ciel;
Puis, tandis qu'aux accords d'une douce harmonie,
Arrachée à la terre, élevée, attendrie,
Leur âme s'élançait vers l'éternel séjour,
Vos paternelles mains cédant à leur amour,
Désaltéraient les uns à la source de vie,
Source inconnue encore à leur âme ravie :
Et par ce sacrement, signe mystérieux
Imprimé par la foi sur les fronts radieux,
Vers d'autres attiraient les saints dons de la grâce;
Et nous, des souvenirs que jamais rien n'efface,
Nous ramenaient émus à ces heureux moments,
Et nous portions envie à ces pieux enfants
Conviés au bonheur par une main si chère.
Ah! nos cœurs comprenaient l'ivresse d'une mère
Qui voit le tendre objet de son affection
Des transports des élus goûter l'émotion;
Qui de l'Esprit divin voit la pure auréole
Rayonner sur sa tête, ineffable symbole,
Et, se laissant ravir aux doux charmes des cieux,
Exhale son amour en pleurs délicieux.
Ils comprenaient aussi votre pieuse joie,
Vous dont la main guida dans la sublime voie
Les pas de l'innocence et ses premiers efforts,

Cette main qu'un captif naguère avec transports
Baisait en déposant le fardeau de ses chaînes.
Qu'il est doux de calmer des douleurs et des peines
Quand on n'a pour témoins que le ciel et son cœur!
Mais qu'il est doux aussi, qu'il est doux, Monseigneur,
De voir chaque visage en passant vous sourire,
D'être heureux du bonheur que soi-même on inspire!
Qui pourrait exprimer les saints ravissements,
La noble émotion qui pénétrait vos sens,
Tout à l'heure, à l'autel, à chaque nouvelle âme
Que vous purifiez à la céleste flamme!
Mais tandis que pour nous invoquant le Seigneur
Vous étiez près de lui notre médiateur,
Par un juste retour de la reconnaissance,
Réunis au milieu de ceux qui dès l'enfance
Sont les fermes soutiens de nos timides ans,
Nous demandions au Ciel que les soins vigilants
Du ministre, ici-bas sa vénérable image,
De la bonté de Dieu fussent longtemps le gage.
Ah! le ciel, Monseigneur, exaucera nos vœux!
Il a rendu déjà vos jours si précieux!
Sous votre joug aimable il veut que tout prospère.
L'infortuné longtemps vous nommera son père;
Et ceux que votre main vient ici de bénir,
D'un pas plus affermi marchant vers l'avenir,
Atteindront, pleins de force et de noble assurance,
Le but certain qu'au loin leur montre l'espérance.

CHARLES DOTTIN,
Elève du Collége Rollin.

Revue des Théâtres.

Les Deux Sœurs, ou le Mentor, comédie en un acte mêlée de couplets, par M. N. Fournier.

Berville, digne et brave officier, est mort peu de temps après sa femme, laissant deux jeunes filles, Julie, âgée de quinze ans, et Claire, plus jeune encore. L'officier ne possédait que sa solde; ses meubles furent vendus pour payer les frais de sa maladie, et ses filles, rassemblant le peu d'effets qui leur étaient restés, vinrent se loger dans un petit cabinet mansardé d'une maison située faubourg du Roule, appartenant à M. Garneret. Là les orphelines pleuraient assises sur leur pauvre malle... puis elles se dirent que leur mère leur avait appris à broder, et qu'elles devaient essayer de faire servir ce talent à leur existence. Elles se mirent donc à travailler le jour, même la nuit; quand on est deux, que l'on s'aime, travailler, prier, pleurer, espérer ensemble, c'est déjà du bonheur!... Les premiers temps furent pénibles; le travail des femmes rapporte si peu d'argent! Claire avait bien pour parrain M. Perrault, homme fort riche, fort bienfaisant, au dire de son ami, M. Garneret; mais du vivant de leur père elles le voyaient peu; comment aller lui demander des services qu'il ne leur offrait pas... et puis le malheur rend si timide!

Bientôt par leur sage conduite les jeunes

filles se firent aimer et respecter de leurs voisins; elles étaient toutes les deux également bonnes, aimables, vertueuses; cependant Julie, grâce aux quatorze mois qu'elle avait de plus que sa sœur, se croyait le droit de la traiter en petite fille; elle lui donnait des conseils, la protégeait; de son côté Claire reconnaissant en tout la supériorité de sa sœur, voulait être la servante de la maison; Julie décida que chacune aurait sa semaine pour les soins du ménage, pour aller reporter l'ouvrage au magasin, et quand c'était le tour de sa sœur elle la faisait accompagner par la portière. Petit à petit, avec du talent et du courage, elles avaient fini par gagner jusqu'à cinq francs par jour. Au moment où la pièce commence, quatre ans se sont écoulés; les deux sœurs habitent un petit logement au quatrième étage de la même maison, elles payent exactement leur terme, aussi le propriétaire a-t-il pour elles les plus grands égards... C'est lui qui se chargé de placer chaque mois leurs petites économies; il vante la bonne tenue de leur modeste mobilier : ce n'est pas tout; Ernest, son fils unique, ayant su apprécier la bonté, les douces vertus de Claire, la guettait dans l'escalier, l'attendait à la porte, la suivait sur le trottoir pour lui dire qu'il l'aimait, qu'il voulait l'épouser; Claire avait prévenu M. Garneret; Julie lui avait donné congé de son appartement; mais le propriétaire au lieu de l'accepter s'était empressé d'envoyer son fils dans une maison de commerce de Bordeaux; et voir une jeune fille pauvre repousser les soins d'un jeune homme charmant, son héritier, l'héritier de quatre maisons... ce trait lui avait paru si beau qu'il le citait à tout le monde.

Sur le même carré que les jeunes filles demeure Antonin, un graveur, un jeune homme studieux et rangé, qui rend aux deux sœurs mille petits services, qui appelle Claire sa petite sœur... c'est qu'il aime Julie; cependant depuis deux mois on ne le voit plus, il concourt pour le grand prix de Rome. Julie avait accepté les soins d'Antonin, les pots de giroflée qu'il lui donnait tous les huit jours... mais depuis deux mois les projets de Julie ont bien changé! Elle revenait un soir de reporter de l'ouvrage lorsque des jeunes gens ivres l'entourent et l'insultent... A ses cris un étranger accourt, la protège, lui offre son bras et la ramène chez elle toute pâle, toute tremblante. Il vient le lendemain savoir de ses nouvelles, il revient tous les jours; l'innocente Claire s'en étonne. « Ce monsieur n'a donc rien à faire? demande-t-elle à sa sœur. — Au contraire, répond Julie, M. Taxile est un homme d'affaires... il court en cabriolet... il va chez ses amis... tu es trop jeune pour que je puisse t'expliquer ce qu'il fait... tu ne le comprendrais pas. » Le fait est qu'elle ne le comprend pas trop bien elle-même. Claire a fini sa broderie, Julie tient un livre de voyages et n'a pas encore commencé la sienne. « C'est donc bien amusant ce que tu lis là? demande Claire à sa sœur. — C'est une lecture profitable aux jeunes personnes, répond Julie d'un air de suffisance. — C'est étonnant! toi autrefois toujours en avance pour ton ouvrage, depuis que l'on t'a prêté ce livre profitable aux jeunes personnes... — Des remarques! reprend Julie avec dignité; ne sais-je pas ce que j'ai à faire? ne suis-je pas votre aînée de quatorze mois? n'est-ce pas à moi, au contraire, de régler votre conduite, de veiller à votre bonheur, de remplacer ma mère auprès de vous, de vous reprendre sur vos défauts? — Mon Dieu, oui, j'en ai bien besoin, répond la douce Claire; heureusement que tu es mon guide, mon Mentor; que tu es la prudence, la sagesse même! » Cependant depuis quelque temps l'ambition s'est emparée du cœur de Julie, elle fait ses efforts pour oublier Antonin, et, afin d'améliorer le sort de sa sœur, elle rêve la fortune avec M. Taxile, qui depuis deux mois lui fait la cour. Mais Taxile la trompe, il ne l'a point protégée contre les insultes de jeunes gens ivres,

c'est une comédie qu'il a fait jouer à ses amis afin de trouver un prétexte pour s'introduire chez la jeune fille. Connaissant sa nouvelle passion pour les voyages, il lui propose de la conduire dans la pittoresque et poétique Helvétie et de l'épouser loin de cet insipide et prosaïque Paris. Julie y consent à condition qu'elle emmènera sa sœur, ce qui dérange un peu les projets du mauvais sujet, qui se décide tout simplement à enlever Julie lors d'un rendez-vous qu'il lui donne dans l'allée de Marigny, puis à la ramener bientôt, car il doit sous quelques mois épouser une vieille femme qui lui apporte une dot de deux cent mille francs avec laquelle il achètera un quart de charge d'agent de change... Mais la jeune sœur est là! Par ses ruses elle déjoue les ruses de Taxile, il est honteusement éconduit; mais elle apprend que M. Garneret, qui était chargé par le jeune graveur de demander la main de Julie, ne le veut plus à cause des visites de Taxile; elle fait entendre à M. Garneret que ce jeune homme ne venait que pour elle, et perd ainsi l'estime d'Ernest, mais conserve à sa sœur l'estime d'Antonin, qui vient d'obtenir le grand prix de Rome. Voilà donc Julie heureusement établie... mais Claire... rassurez-vous, mesdemoiselles, son dévouement sera récompensé. Son parrain, qu'elle n'allait voir qu'une fois par an, le jour de sa fête, et qui est mort en paraissant l'oublier, avait cependant fait un testament en sa faveur : on vient de l'ouvrir; M. Perrault laisse à sa filleule une maison de la valeur de cent mille francs, voisine d'une des propriétés de M. Garneret, nommé exécuteur testamentaire. Ceci change entièrement les idées que M. Garneret avait sur le mariage de son fils; par malheur, il a écrit à Ernest l'inconstance de Claire, mais par bonheur Ernest a écrit de son côté que, ne pouvant vivre loin de Claire, il allait arriver à Paris... les lettres se sont croisées.

La jeune sœur partage sa fortune avec la sœur aînée. M. Garneret se console de cette diminution de la dot en pensant à faire abattre un mur de la maison de sa belle-fille, ce qui permettra au soleil d'éclairer sa maison à lui et en doublera les revenus. Julie satisfera sa passion des voyages : elle va passer trois ans à Rome avec Antonin; Claire et Ernest iront les visiter, puis, à leur retour à Paris, les deux sœurs ne se quitteront plus.

Cette pièce est remplie de doux et bons sentiments qui font honneur au cœur et à l'esprit de M. Fournier.

Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Correspondance.

Il y a un proverbe qui dit : *Tout vient à point à qui sait attendre...* Mais je crains de le faire mentir; car depuis trop longtemps tu m'as demandé une riche pale que je n'ai pu t'envoyer qu'aujourd'hui. Voici les conseils que Mme Chardin m'a donnés à ce sujet.

Le n° 1 est cette pale. Achète un mètre de dentelle d'or — un carré de moire blanche — un carré de carton — un carré de batiste tout fil (tu sais que le coton est banni des ornements d'église). Fais dessiner ce modèle sur la moire, monte-la sur un métier, et brode-la ainsi : Les lettres, la croix, les rayons, les espèces de crête de coq, les espèces de croissants, fais-les en frisure d'or; les cinq feuilles réunies, les autres feuilles, les tiges, en soie demi-torse de différentes nuances de verts; les petites fleurs, en soie de différentes nuances de rouge; les ronds, tu les couvres chacun d'une perle blanche; celles qui réunissent chaque coin de la pale, tu les couvres de plus grosses perles et les entoures de frisure d'or. Sur le milieu du carré de batiste tu brodes en fil d'Écosse une petite croix; tu places le carton entre les deux étoffes, tu les réunis par un surjet, tu couds la den-

telle à ce surjet, et tu le recouvres d'une ganse ronde en or.

A présent : *Qui peut plus peut moins*, dit un autre proverbe ; un fil d'or cousu sur la moire avec de la soie jaune d'or remplacerait ce qui est indiqué en frisure.

Et puis si, de ce dessin, tu veux faire une pelote de mousseline, tu le broderas au plumetis.

Le n° 2 est le dessin de la moitié d'un sachet ou d'un buvard; il me vient du *Symbole de la paix*. Ce sachet se brode en soutache d'or sur gros-de-Naples vert, ou velours noir.

Une de nos amies me demande de lui enseigner à garnir un buvard... Cela m'est impossible, et, *impossible* est un mot qui m'est bien pénible à écrire, je t'assure ! — Une autre me demande un dessin que je ne peux faire composer, il ne serait pas à la mode. — Celle-ci m'écrit d'Angleterre pour que je lui explique la broderie en crêpe ; mais en France nous ne brodons pas en crêpe... Enfin, ma chère, ces demoiselles me mettent au désespoir quand je ne peux satisfaire leurs désirs... Aussi je leur réponds une fois pour toutes : Ce que vous me demandez, si je ne vous l'envoie pas tout de suite, c'est que l'espace ou le temps me manque, c'est que cela ne se peut pas, ou bien cela se pourra plus tard.

Puisque tu m'as dit que tu n'avais pas de dessinateur en broderie, voici comment tu pourras t'en passer.

Procédé pour poncer en noir des dessins de broderies sur les étoffes blanches.

Sur un feu très-doux, dans un vase de terre vernissé, fais fondre du mastic en larmes ; ajoutes-y la trentième partie de cire vierge, d'huile ou de goudron, du noir de fumée selon la teinte plus ou moins foncée que tu veux obtenir ; remue avec une spatule de fer. Lorsque cette composition est bien mêlée, bien fondue, verse-la dans une feuille de papier dont tu as plié et relevé les bords ; puis rapproche les quatre angles, et laisse refroidir.

Casse un morceau de cette composition, place-le sur une pierre, broye-le avec une molette de verre, et, réduit en poudre, passe-le au tamis.

Procédé pour poncer en blanc des dessins de broderies sur les étoffes brunes.

Sur un feu très-doux, dans un vase de terre vernissé, fais fondre du mastic en larmes, la trentième partie de cire vierge ; ajoutes-y du beau blanc d'argent autant que ce mélange pourra en contenir ; remue avec une spatule de fer au fur et à mesure que tu ajoutes du blanc d'argent. Lorsque cette composition est bien mêlée, bien fondue, continue comme pour la précédente.

Pour copier un dessin.

Tu le couvres d'un papier végétal ou huilé ; quand tu as calqué ce dessin, tu enlèves le papier végétal ou huilé, tu l'attaches sur un papier blanc un peu fort ; tu suis tous les traits du dessin en faisant avec une aiguille des trous les plus rapprochés possible ; puis tu retires le papier végétal.

Pour poncer ce dessin sur les étoffes.

Tu tailles dans la largeur de la forme d'un vieux chapeau d'homme une bande de feutre haute de quatre centimètres ; tu la roules dans sa longueur et bien serrée sur elle-même ; tu l'arrêtes avec deux épingles. Tu couvres une planche avec une serge verte bien tendue, tu mets dessus l'étoffe que tu veux dessiner ; sur l'étoffe tu places le papier piqué, tu l'y fixes avec des épingles, des poids lourds ou avec ta main gauche ; avec la droite, tu trempes une des extrémités du tampon de feutre dans un peu de poudre noire, et tu frottes ferme et longtemps sur le dessin : moins tu prends de poudre, plus le dessin est clairement rendu. Tu enlèves ensuite le papier avec précaution ; alors tu places l'étoffe sur un brasier doux, ou tu y appuies un fer à repasser, légèrement chaud. Tu peux ainsi dessiner

sur papier, mousseline, percale, batiste, soie, drap, casimir, velours, et même sur les métaux.

Lorsque tu veux ajouter quelque chose au dessin déjà imprimé sur l'étoffe, tu te sers d'une plume ou d'un pinceau que tu trempes dans la composition suivante :

Encre noire pour dessiner sur étoffes blanches.

Mêle du noir de fumée avec de l'eau, ajoute un peu de gomme arabique et d'eau-de-vie.

Encre blanche pour dessiner sur étoffes brunes.

Broie du blanc de céruse, mêle-le avec de l'eau, ajoute un peu de gomme arabique et d'eau-de-vie.

Bien entendu que pour cette pale, pour ce sachet, tu ne piques qu'un des coins. Quand tu en as imprimé un, tu le reportes sur un autre, ainsi de suite.

Le n° 3 est le dessin d'un coin de mouchoir qui se continue, s'encadre de points turcs, et se garnit de deux dentelles l'une au-dessus de l'autre. Ce mouchoir, en belle batiste, coûte 9 fr. au coin de la place Vendôme et de la rue Saint-Honoré.

On fait maintenant des broderies très-mat, très-épaisses. Je te conseille d'exécuter en point de cordonnet le trait extérieur qui dessine les feuilles, puis de les couvrir en grains de sable formés de deux points passés l'un à côté de l'autre, et de deux autres points passés sur ces deux premiers points; tu exécutes en point de cordonnet le trait qui dessine l'espèce de muguet, puis tu le couvres de nœuds; tout le reste, tu le brodes au passé.

Je trouve encore à placer ici le proverbe *Qui peut plus peut moins*, car si le temps te manque, tu ne feras que le dessin du bas de ce riche mouchoir, qui n'aura alors qu'une dentelle.

Le n° 4 est un coin de mouchoir qui se continue. Ces espèces de grains de café se brodent au plumetis, en faisant sortir l'aiguille à travers la ligne du milieu et en la faisant rentrer à travers la ligne intérieure; puis quand tu as brodé de même l'autre partie du grain de café, tu passes deux fils sur la ligne extérieure afin qu'elle soit plus saillante, et tu la brodes en points de cordonnet. Je pourrais te répéter encore le proverbe *qui peut le plus peut*... je m'arrête... si le temps te manque, tu ne fais que le rang du bas; puis lorsque ton mouchoir est entièrement brodé, tu bâtis dessous, à plat, le long de la ligne du milieu du grain de café, la tête d'une dentelle; de cette dentelle tu formes un carré à chaque corne; puis tu couds cette tête, à surjet, le long de la ligne et autour du point de cordonnet qui forme le trait extérieur de ce grain de café; ensuite tu découpes la batiste qui dépasse, et par la raccommodeuse de dentelle tu fais faire une couture en biais à chaque coin de la dentelle. Ce mouchoir doit être de 50 centimètres carré.

Ces grains de café sont fort à la mode; on en parsème des canezous de mousseline, on en garnit des cols, taillés sur le n° I planche VII, des manchettes, sur le n° II planche V. On fait ensuite au bas de ces grains de café un feston plein, plus large du milieu que des deux côtés, et quand ces festons sont découpés on y coud un gros picot.

Maintenant c'est au tour de nos figurines.

Le n° 5 est la moitié du devant d'un corsage d'organdy; il faut 12 ganses que l'on enferme au milieu de l'étoffe en suivant le droit fil. Il y en a 7 sous le bras. Les chiffres à partir du zéro indiquent toujours la hauteur du patron, et les chiffres opposés indiquent toujours la largeur.

Le n° 6 est la moitié du dos. Il faut 11 coulisses, il y en a de même 7 sous le bras.

Le n° 7 est une des manches. Il faut 13 coulisses. Le corsage se ferme devant ou derrière par des brides et des boutons posés sur chaque ganse. Le bas de ce cor-

sage et le bas des manches se montent sur un poignet haut de 3 centimètres. Je te conseille de froncer la couture de la manche dans la saignée afin de donner plus de largeur pour le coude. Si tu fais ce corsage en mousseline de laine de couleur, tu le doubleras, ainsi que les manches, en adaptant l'un et l'autre, tout froncé, sur un corsage et sur des manches justes en percaline blanche.

Le n° 8 est un jockey; le tour du cou et le bas du jockey sont garnis d'une petite dentelle.

Le n° 9 est un des côtés de la Berthe, qui se ferme par derrière ainsi que le corsage taillé sur les nos 7, 8 et 11, planche IV. Cette *Berthe* se monte sur un passepoil, se coud derrière autour du corsage, sur l'épaule, et le long de la pièce de côté, à l'endroit où elle se réunit à celle de devant. Cette *Berthe* et les manches sont garnies d'un ruban de gros-de-Naples plissé *à la bonne femme*.

Le n° 10 est une manche en biais.

Le n° 11 est un des devants d'un fichu-pèlerine.

Le n° 12 est la moitié du dos.

Ce fichu se taille en étoffe pareille à la robe, et se garnit du côté droit du devant, et tout autour, excepté autour du cou, d'une bande d'étoffe pareille, ourlée des deux côtés et plissée *à la bonne femme*. De cette manière tu peux avoir à la fois une robe habillée et négligée. Tu tailles ton corsage et tes manches sur les nos 7, 8 et 11, planche IV, et n° 10, planche VIII; tu mets trois boutons sur ton épaule, tu montes sur un passe-poil la manche n° 10; tu y fais dans le haut trois brides qui correspondent aux boutons. Le jour où tu veux sortir pour faire des emplettes, tu entres les manches longues sur tes manches courtes, tu les arrêtes aux boutons, et, avec le fichu-pèlerine, tu couvres ton corsage décolleté.

Le n° 13 est un fichu de tout petit enfant; on le taille en jaconas. Comme tu le vois, il forme d'un côté une pointe de fichu; du côté opposé on le fend au milieu, à partir du chiffre 30 jusqu'au chiffre 14.

Le n° 14 est un gousset que l'on taille en jaconas, et que l'on entre au milieu de cette fente pour l'y coudre des deux côtés, étoile contre étoile.

Ce fichu se garnit ensuite d'une petite bande de mousseline festonnée et plissée à petits plis. Si tu n'as pas de layette à faire pour une petite sœur future, je te conseille de mettre ce fichu chez toi cet hiver.

A présent retourne cette planche; le graveur, n'ayant pas compris ce modèle, l'a placé le haut en bas.

Le n° 15 est la moitié d'un bout de manche *à la religieuse*. Tu tailles en papier une manche sur ce modèle, tu la couds grossièrement; à partir du zéro, tu places sur cette manche de papier ta dentelle que tu y tournes en spirale en attachant le pied sur la tête avec des épingles; arrivée au bas, tu replies la dentelle pour en cacher la fin; puis tu la couds en ôtant les épingles. Cette manche est pour le bras droit; tu as soin de faire la seconde de manière à ce qu'elle aille pour le bras gauche.

Ces manches s'exécutent en dentelle noire; ta mère les fera coudre grossièrement sous les manches de sa robe de velours ou de satin noir. Elles s'exécutent aussi en dentelle blanche et se placent sous des manches de toutes les couleurs. Elles donnent à la toilette un air plus négligé, elles ont le mérite de dissimuler un peu la forme du haut du bras, et de laisser voir le bas, que l'on couvre de bracelets. Bien entendu que la hauteur de la dentelle est tout à fait à ta disposition; cependant 8 centimètres me semblent une hauteur convenable.

Quant à la figurine en toilette de bal, je te ferai observer que les plis de sa robe de barège ou de mousseline sont égaux; ils ont trente centimètres chaque, ce qui fait une jupe taillée sur à peu près deux mètres de haut... mais les étoffes sont à si bon marché! et puis il n'y a rien de coupé, rien de perdu. Si tu adoptais cette toilette, je te

conseillerais de poser des fleurs naturelles des deux côtés de ta tête, ou bien deux grosses rosettes de ruban.

Je viens de faire une pause, afin de me lire... Je me trouve vraiment bien ennuyeuse!... Que veux-tu, ma chère! *les lettres se suivent et ne se ressemblent pas!*... Voici un proverbe de ma façon qui sera mon excuse.

Voyons! faisons ensemble quelques toilettes.

Je pense que, chez elle, une demoiselle serait très-bien ainsi : Une robe de mousseline de laine gros bleu à gros pois blancs. Corsage décolleté, manches courtes, fichu-pèlerine en mousseline claire, taillé sur les modèles nos 11 et 12 de la planche VIII, garni tout autour d'un passepoil de mousseline rabattant en dessous de 2 centimètres; des manches *à la religieuse* taillées en droit fil, sur le modèle n° 15 de cette même planche; mais égalisées du haut et du bas (tu n'as plus la crainte de couper de la dentelle), et garnies du haut et du bas d'un ourlet haut de 2 centimètres. Les cheveux descendant très-bas sur les joues, en longs bandeaux gonflés, *à la madone*; un tablier de gros-de-Naples noir, dont l'étroite ceinture est recouverte d'une cordelière qui revient nouer devant en laissant tomber ses longs glands.

Pour aller à l'église. Une robe de gros-de-Naples rayée gris sur gris, à corsage montant, sur les modèles nos 9, 10 et 12, planche IV; un mantelet de mousseline, brodé à petits pois, au crochet, garni d'une bande de mousseline pareille, festonnée et plissée *à la bonne femme;* un chapeau de crêpe blanc orné de ruban de satin blanc, tour de tête en rubans de satin bleu; bottines de prunelle noire; sac de cachemire blanc brodé en perles d'acier.

Pour aller faire des emplettes. Robe de jaconas à raies turques; corsage sur les nos 9, 10 et 11, planche IV; longue pèlerine ayant le droit-fil devant, le biais sur le dos où les raies se réunissent en biais. Col et manchettes nos 3 et 4, planche V; chapeau de paille cousue, pas de bavolet, un ruban vert plissé à doubles plis ronds l'un sur l'autre, formant une espèce de couronne qui s'arrête à l'endroit où devrait commencer le bavolet, continue derrière, sur le petit rebord du chapeau, et se ferme par deux boucles et deux longs bouts pendants. Les brides se placent sous la passe. Voile de gaze verte. Celles qui n'ont ni larges frisures ni larges bandeaux mettent des tours de tête en rubans. Les chapeaux se serrent sur les joues ou s'écartent selon le genre de coiffure en cheveux.

Pour un bal, on ne porte que des fleurs naturelles montées sur un fil d'archal comme des fleurs artificielles. A la ville, on ne porte que des rubans sur et sous son chapeau. Les dames portent des plumes, des marabouts, des plumets russes sur leurs chapeaux... mais cela ne nous regarde pas.

J'ai remarqué que la démarche et la manière de se tenir changeaient selon le costume. Ainsi, avec nos corsages justes, nos manches étroites, nous tenons les bras serrés sur nos hanches, car si nous les tenions en guirlande, nous aurions l'air de ces *demoiselles* qui servent à battre les pavés; et puis avec ces longues tailles, ces longs bras, ces longues robes, ces longues écharpes, nous ne nous serrons pas dans nos corsets, et nous penchons le corps un peu en avant afin d'être moins roides... Il nous est d'ailleurs difficile d'avoir une démarche bien compassée, nous tenons presque toutes en laisse un King's Charles, un Stuart, un terrier ou une levrette, qui nous tire à droite, à gauche, qui s'appelle Miss, Trim, Fox ou Lovely, tous noms anglais, auxquels j'ai ajouté celui de Dearling, mon petit chien noir aux yeux d'émeraudes, aux dents semblables aux pétales des paquerettes, au museau, aux pattes, aux sourcils feu, à la barbe noire, éperonné comme un chevalier des anciens jours, et si bon, si méchant.... Quand je t'écris, il est sur mes genoux; le jaloux qu'il

est se place toujours entre moi et toi que j'aime.... Ma chère, je te conseille d'avoir un chien, je t'assure que c'est une curieuse intelligence, et tu seras moins fière de la tienne lorsque tu auras observé celle que Dieu a donnée à ton chien.

Je te serre la main, et Dearling te la baise. Adieu! J. J.

Je rouvre ma lettre pour te dire en deux mots la manière d'exécuter des bracelets de corail que je viens de voir chez madame Chardin.

Choisis deux aiguilles d'acier, comme pour tricoter des bas, qu'elles aient millimètres de circonférence. — Une pièce de ganse *à la reine*, en laine rouge, de 20 ou 25 centimes (c'est une ganse plate large de millimètres). Coupe cette pièce en deux morceaux, prends-en un, monte avec cette ganse une jarretière de trois mailles, tricote-la en serrant ton point, ne fais jamais la première maille. Lorsque tu as fini ta ganse, tu enfiles tes trois mailles dans une aiguille enfilée de laine rouge, tu les réunis aux trois mailles qui ont commencé la jarretière et tu fermes ton bracelet, qui se trouve tourné comme une torsade formée de plusieurs rangs de petites perles de corail. Ce tricot étant élastique, tes bracelets s'élargissent pour laisser passer ta main et se resserrent sur ton poignet.

J'ai fini !... adieu, pour la dernière fois.

Éphémérides.

Août, le sixième mois de l'année de Romulus et le huitième de celle de Numa et de notre année moderne. Auguste lui donna son nom, *Augustus*, qu'il conserve encore et d'où les Français ont fait *août* par corruption.

Le soleil pendant ce mois, parcourt ou semble parcourir la plus grande partie du signe du zodiaque appelé le Lion, et vers la fin de ce mois il entre au signe de la Vierge; mais, à proprement parler, c'est la terre qui parcourt réellement le signe du Verseau opposé à celui du Lion.

MOEURS ET COUTUMES.

23 août 1604. Érection de la statue équestre de Henri IV sur le pont Neuf à Paris.

Le meilleur roi qu'ait possédé la France méritait bien d'obtenir une innovation au profit de sa gloire et de sa popularité. Sous la première, la seconde et la troisième race de nos rois, jusqu'au règne de Louis XIII, les statues des grands monarques ou princes ne se plaçaient que sur leur tombe, au portail de quelques églises ou de quelques maisons royales. La statue équestre de Henri IV, érigée sur le pont Neuf, est le premier monument de cette espèce qu'on ait élevé dans Paris.

Mosaïque.

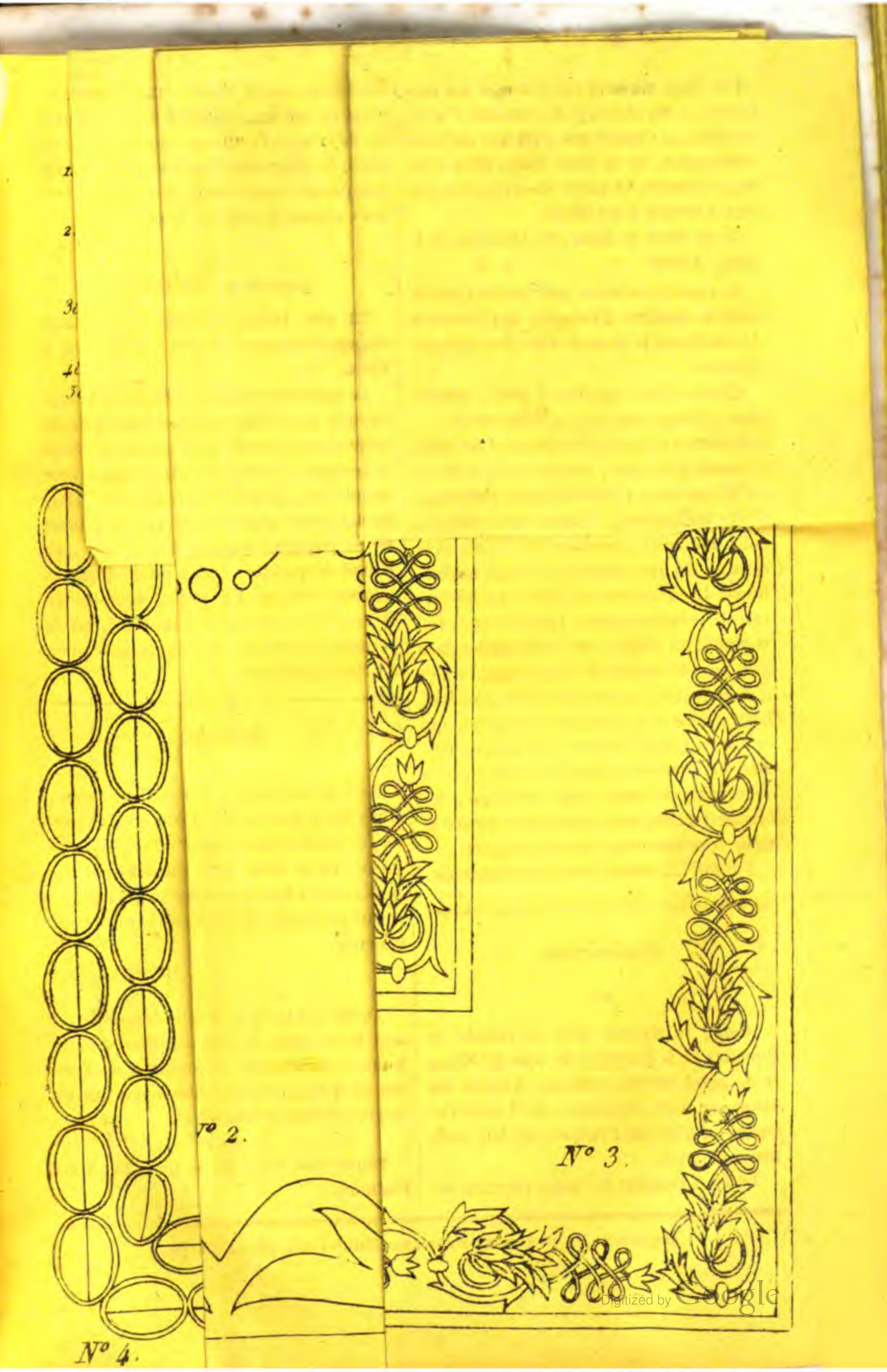
Le bonheur est de sentir son âme bonne, il n'y en a pas d'autre à proprement parler, et celui-là peut exister dans l'affliction même. De là vient qu'il est des douleurs préférables à toutes les joies et qui leur seraient préférées par tous ceux qui les ont ressenties.

JOUBERT.

Au blé et à la vigne si vous demandez où sont leurs fleurs, ils vous montreront leurs fruits. De certaines personnes n'attendez pas de belles paroles : elles n'ont que de bonnes actions à vous offrir.

Penser tout haut, parler tout bas : voilà l'intimité.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.


No 2.
No 3.
No 4.

SEPTEMBRE 1843. — N° IX. — ONZIÈME ANNÉE, 2e SÉRIE.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Blason.

—

LA CORDELIÈRE.

Une guirlande de feuilles ou de fleurs entourant l'écusson d'une dame fut longtemps le symbole de son célibat ou de son veuvage. Mais depuis le quinzième siècle on trouve cet ornement remplacé par une cordelière en filet à nœuds, et les écrivains les plus experts dans l'art héraldique ne sont pas d'accord sur l'origine de cet usage. Les uns disent que, dès l'année 1470, Louise de la Tour d'Auvergne, veuve de Claude de Montaigu, tué dans un combat, avait pris pour devise une cordelière à nœuds rompus, avec ce jeu de mots bien conforme à l'esprit de l'époque : « J'ai le corps délié » (1). Les autres donnent la priorité à Marie de Clèves, mère de Louis XII, dont on voyait le blason ainsi environné, sur les vitraux de l'église des Cordeliers de Blois.

Ce qui paraît plus certain, c'est que la reine Anne de Bretagne, afin de témoigner la dévotion particulière qu'elle portait à Saint François d'Assise, patron de son père (1), créa, pour les veuves et demoiselles de sa cour, un ordre *de la cordelière*. De même que le roi donnait aux chevaliers de Saint-Michel un collier à coquilles, cette princesse choisit, pour signe distinctif de sa nouvelle institution, un collier à nœuds imitant le cordon des religieux franciscains; elle le conféra surtout aux nombreuses demoiselles qu'elle se plaisait à élever à ses frais dans son palais et qu'elle nommait *ses filles*. Dès lors les dames de l'ordre mirent le collier autour de leurs armoiries. La reine elle-même leur en donna l'exemple après la mort de Charles VIII, son premier époux, arrivée en 1498 (2). En même temps elle adopta la légende déjà attribuée à Louise de la Tour d'Auvergne. Des historiens trop médisants ont osé remarquer à cette occasion qu'elle fut mal inspirée dans son choix, puisqu'elle boitait et avait la taille très-peu déliée.

(1) Par allusion à la rupture des liens de son mariage.

(1) François II, duc de Bretagne.

(2) Plus tard, en 1512, la duchesse de Bretagne baptisa du nom de *la Cordelière* le vaisseau amiral d'une flotte équipée par elle contre les Anglais qui insultaient les côtes de sa province.

Bientôt après, la cordelière autour de l'écu fut généralement adoptée à la place de l'ancienne guirlande.

Feu Auguste DUMONCHAU.



L'Irlande sociale, politique et religieuse, par M. Gustave de Beaumont, député. 2 vol.; librairie de Charles Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, 8.

Vos pères et vos frères, qui suivent, dans nos grands journaux, les événements de la politique, ont dû sans doute, mesdemoiselles, parler quelquefois devant vous de ce qui se passe en Irlande, de ces immenses et imposants *meetings*, où la parole d'O'Connell, qui, seul sans soldats ni constables, soulève ou apaise à son gré les tempêtes populaires; et dont l'éloquence majestueuse, et simple à la fois, vous aura fait gémir sur les souffrances de la malheureuse Irlande... Aussi nous avons pensé que vous aimeriez à connaître les causes des agitations sans cesse renaissantes de ce pays; et, par les persécutions qu'il éprouva dans le passé, vous comprendrez la grande lutte qui se développe sous vos yeux. Nous allons demander ces enseignements à l'ouvrage qu'un écrivain consciencieux, et d'un haut talent, vient de publier sur l'*Irlande;* et nous ne pourrons mieux faire que d'emprunter à M. Gustave de Beaumont ses idées et son style :

« La nature semble avoir doté l'Irlande de ses dons les plus généreux; elle a enrichi ses entrailles de métaux précieux, versé à pleines mains sur le rocher qui lui sert de base le sol le plus fertile du monde; elle a donné à son commerce maritime les plus beaux ports, dont quatorze sont propres à recevoir des vaisseaux de guerre; et comme si elle l'eût destinée à une grande fortune, elle l'a placée à l'ouest du continent, comme une sentinelle avancée, dépositaire des clefs de l'Océan, chargée d'ouvrir aux vaisseaux d'Europe la route de l'Amérique, et de présenter aux vaisseaux d'Amérique la premier port européen.

» Puis, après lui avoir fait ces riches présents, elle a encore travaillé à l'embellir. Elle a dessiné ses montagnes avec une grâce infinie, parsemé ses vallons de prairies et de lacs, et, la recouvrant tout entière d'une brillante robe de verdure, elle a voulu qu'on l'appelât dans la langue du poëte, *la verte Erinn, la belle Émeraude*, première fleur de la terre, première perle des mers :

First flower of the earth,
First gem of the sea.

» Cependant, en dépit des ornements qu'elle porte et des trésors qu'elle renferme, l'Irlande n'est ni une contrée riante ni un pays fortuné.

» La plus belle nature manque de vie si le soleil ne l'anime pas; ces montagnes élégantes, ces grands lacs, ces prairies éternelles, ces collines aussi fraîches que les vallées, offrent sans doute des aspects pleins de charme à celui qui, par accident, les voit sous un beau ciel; mais l'atmosphère de l'Irlande est presque toujours sombre et chargée de nuages ou de vapeurs. Les vents d'ouest et du sud-ouest soufflent sur elle presque sans relâche; ils lui apportent les orages et les tempêtes de l'Atlantique; l'Océan domine l'Irlande, et règle souverainement sa température : il est le tyran de son climat.

» Autrefois l'Irlande était une forêt, et la végétation s'y montrait si puissante qu'on lui avait donné le surnom d'*Ile des Bois*. Maintenant elle est absolument dépouillée d'arbres, et lorsque par un jour de printemps elle apparaît presque chauve, plein de sève et de jeunesse, on dirait une belle et jeune fille dont on a coupé la chevelure. »

Quel phénomène a produit ce grand déboisement qui ne s'est opéré qu'assez longtemps après l'ère chrétienne? Selon M. Gustave de Beaumont, la ruine des forêts serait un effet de la fureur des vents déchaînés sur l'Irlande; mais ce travail de destruction aurait été aidé par les clairières qui, pratiquées çà et là dans les forêts, à mesure que les habitants avaient besoin d'un espace ouvert pour leurs cabanes ou d'un champ pour leurs moissons, ont dû laisser les arbres voisins sans appui contre les attaques continuelles de l'ouragan.

Mais les plus grandes convulsions, les plus terribles secousses de l'Irlande ne sont pas l'œuvre de l'Océan, des vents et des orages : elles lui sont venues de l'homme...

A ce sujet, M. Gustave de Beaumont a tracé un ferme et lumineux tableau de la domination anglaise, qui, depuis 1169 jusqu'à la fin du siècle dernier, n'a été qu'une longue et violente tyrannie.

En 1156, une bulle du pape Adrien IV donne le royaume d'Irlande à Henri II, roi d'Angleterre.

Cette bulle prouve que déjà à cette époque Henri II avait porté ses vues sur l'Irlande, dont il se faisait attribuer la suzeraineté par la puissance qui alors disposait des empires. Adrien IV *était Anglais d'origine*, et il éprouvait sans doute pour son pays natal des sympathies que Henri II sut exploiter.

Ce ne fut que douze ans plus tard que les Anglo-Normands envahirent l'Irlande. Voici, disent les chroniqueurs du temps, à quelle occasion :

Dermot, roi de Leinster, ayant enlevé la femme d'O'Roarke, roi de Meath, celui-ci porta plainte à Roderik O'Connor, monarque de toute l'Irlande, qui aussitôt prit en main la cause du roi outragé, et chassa de ses états le prince auteur de l'injure. Dermot, dans son désespoir, vint implorer l'appui du roi d'Angleterre. Heureux sans doute de l'occasion qui s'offrait à lui d'accomplir un dessein longtemps projeté, Henri II promit à Dermot de lui faire rendre justice, et bientôt Fitz-Stephen, et Strongbow, comte de Pembroke, abordèrent en Irlande avec une suite de chevaliers anglo-normands.

Cependant, à peine Dermot a-t-il ainsi amené l'étranger dans sa patrie, que, voyant bien qu'il ne sera point remis en possession de ses états, il engage Fitz-Stephen à retourner en Angleterre; mais Fitz-Stephen lui répond : « Que demandez-vous? nous avons abandonné nos amis si chers, notre patrie tant aimée; nous avons brûlé nos vaisseaux; ce n'est pas dans l'idée de nous enfuir; nous avons déjà combattu au péril de notre vie; à présent, quoi qu'il arrive, nous sommes destinés à vivre ou à mourir ici avec vous. »

Dermot ne recouvra pas sa couronne, et les Anglais restèrent en Irlande.

Mais, parmi les causes qui ont facilité les premiers progrès des conquérants, l'auteur indique celle qui suit comme une des principales.

A cette époque, l'Irlande était pieuse et sainte parmi les nations les plus chrétiennes : ses prêtres, qui se montraient aussi bien à la tête de la société politique que de la société religieuse, étaient depuis un quart de siècle soumis à l'autorité de l'Église romaine.

C'est dans de semblables circonstances qu'en 1156 Henri II arrive en Irlande. Il se présente comme un prince ami de la paix et de la justice qui vient, non pour dépouiller les Irlandais de leurs droits, mais pour leur en assurer la tranquille jouissance : il laissera aux grands leur puissance politique, aux propriétaires leurs domaines, aux prêtres leur autorité spirituelle, à tous leur patrie, leurs lois et leurs mœurs. Il ne veut qu'une seule chose, c'est le titre de *seigneur d'Irlande*, dont il ne se prévaudra jamais, si ce n'est pour faire fleurir dans cette contrée *la religion et les bonnes mœurs*; et ce n'est pas de son chef qu'il

s'attribue cette grande mission, c'est du pape Adrien IV et d'Alexandre III, son successeur, qu'il l'a reçue; il s'empare de l'Irlande, non pour satisfaire des penchants ambitieux, mais pour obéir aux bulles de ces deux papes. L'Irlande ne pouvait mal accueillir un prince qui se présentait avec un tel mandat. Aussi vit-on tous les grands dignitaires de l'Église catholique proclamer le droit du roi d'Angleterre. Mais l'établissement des Anglo-Normands éprouva de vives résistances.

M. Gustave de Beaumont explique ensuite comment les vainqueurs s'établirent en face des vaincus, sans mêler leurs institutions, leurs mœurs, leurs intérêts; gardant pour eux les libertés et les priviléges dont ils jouissaient dans leur pays, tandis que les indigènes restaient attachés à leurs antiques traditions, à leurs vieilles coutumes. La politique de l'Angleterre s'opposant à ce que les Irlandais devinssent Anglais, et à ce que les Anglais se fondissent dans les populations indigènes, force fut donc pour les vaincus de demeurer ennemis de leurs vainqueurs. Aussi, ajoute l'auteur, les voit-on toujours rester tels, et recommencer incessamment de nouvelles luttes incapables, il est vrai, d'amener leur affranchissement, mais suffisantes pour rendre singulièrement lourde et précaire la conquête de leurs vainqueurs.

Jusqu'alors le mal en Irlande n'était que politique; vint le seizième siècle, époque des grandes querelles religieuses entre le catholicisme et la réformation; l'Angleterre se rangea du côté de la doctrine de Luther; de là, dit l'auteur, la cause capitale des malheurs de l'Irlande. L'Angleterre, devenant protestante, s'obstina à ce que l'Irlande le devînt aussi. Mais la réformation s'offrait à elle dans de telles circonstances qu'elle ne pouvait l'accepter.

« Par qui est apporté chez elle ce culte qu'elle ne désire ni ne comprend? par un peuple avec lequel elle est en guerre depuis quatre cents ans, par un peuple qu'elle hait comme on hait son plus mortel ennemi, et au joug duquel elle espère encore échapper.....

» Aussi, tandis que Henri VIII et Élisabeth établissaient à leur gré et selon leur fantaisie la religion réformée, tous leurs efforts pour la fonder en Irlande n'aboutirent qu'à trois ou quatre insurrections de ce pays contre l'Angleterre, auxquelles sans doute le sentiment national ne fut pas étranger, mais qui prenaient cependant leur principale source dans cette nouvelle cause de haine que la religion venait de faire naître.

» A la vérité, l'Irlande fut domptée par Élisabeth. Cette princesse, en moins de dix années, dépensa quatre-vingt-six millions de francs (somme énorme, en 1600) pour arriver à sa conquête. Mais le résultat de cette soumission de l'Irlande fut la cessation de la guerre, et non l'adoption du culte anglican.

C'est dans le livre de M. Gustave de Beaumont qu'il faut étudier cette lamentable histoire de sept siècles durant lesquels la politique des oppresseurs se manifesta par des violences, par des assassinats, par des confiscations, par la terreur ou par la corruption; c'est là qu'il faut connaître et accuser aussi les représailles barbares qui trop souvent déshonorèrent le parti des opprimés... Depuis longtemps, grâce à Dieu! les rois et les parlements d'Angleterre ont amélioré la situation de l'Irlande; les lois de persécution et de violence ont cessé pour elle; vers la fin du siècle dernier, elle est entrée dans une ère nouvelle d'indépendance; en 1829, elle a obtenu enfin l'émancipation de son Église catholique; mais les sources de ses misères sont loin d'être taries. L'Irlande contribue à tous les impôts de l'état; elle donne pour la défense commune ses soldats, ses marins, et, par une inégalité vraiment injuste et choquante, on lui refuse encore plusieurs droits politiques et religieux, plusieurs des garanties sociales qui assurent depuis longtemps l'indé-

pendance des peuples d'Angleterre et d'Écosse; aussi, tout en protestant de leur fidélité pour leur jeune et bien-aimée reine Victoria, six millions de *repealeurs* demandent, par la voix d'O'Connell, le rappel du parlement irlandais qui leur a été enlevé en 1800, et une administration séparée. Laissons l'éloquent écrivain nous expliquer les premières causes des souffrances de l'Irlande et du paupérisme qui y grandit de jour en jour.

« Je ne crois pas qu'il existe une seule contrée où la conquête, datant de si loin, ait laissé des traces tout à la fois si antiques et si vivantes. Il semble que les siècles en s'écoulant n'aient guéri aucune de ses plaies. Le sol est encore tout saignant de ses blessures; partout la guerre l'a dévasté, partout la civilisation l'a frappé de ses coups. On ne saurait marcher en Irlande sans y rencontrer une ruine qui n'ait été témoin de quelque sanglante querelle; on n'y peut faire un pas sans fouler aux pieds une terre qui, par le sort des guerres civiles, ne soit passée tour à tour aux mains de trois ou quatre possesseurs, dont le dernier resté maître représente la cause qui a triomphé; à côté des vainqueurs on voit les vaincus, tout pleins encore du souvenir de temps plus prospères.—Ce champ, vous disent-ils, appartenait jadis à mon ancêtre : Cromwell le donna à un de ses soldats qui l'a transmis à ses enfants.—Ce château, qu'occupe un seigneur anglais de noblesse récente, fut confisqué par Guillaume III sur un Irlandais de race illustre et de sang royal, dont les descendants labourent aujourd'hui le sol sur lequel régnaient leurs aïeux...

» L'Irlante présente un éternel contraste de l'extrême richesse et de l'extrême indigence. On ne voit que des châteaux magnifiques ou des cabanes misérables; point d'édifice qui tienne le milieu entre le palais des grands et la chaumière de l'indigent; il n'y a que des riches et des pauvres.

» Le catholique d'Irlande ou l'homme de la classe inférieure ne trouve à sa portée qu'une seule profession, la culture de la terre; et quand il n'a pas le capital qui lui serait nécessaire pour être fermier, il bêche le sol comme un manœuvre.

» Le protestant qui, en Irlande, a le privilége du rang, de la puissance politique et de la richesse, a aussi le monopole de l'éducation. Jusqu'à ces derniers temps, il n'existait d'école primaire que pour les protestants; aujourd'hui encore le catholique ne trouve point dans les établissements consacrés à la haute instruction les mêmes avantages qui sont accordés aux protestants. Ainsi, tandis que tout est calculé pour développer les facultés intellectuelles du riche, le pauvre est abandonné à lui-même et laissé dans son ignorance.

» On conçoit sans peine combien ces deux classes opposées, constituées ainsi chacune sur une base immuable, ont dû se développer et s'étendre, l'une dans la sphère de sa puissance, l'autre dans le cercle de sa misère et de sa servitude...

» Aussi, ajoute l'auteur, les revenus du riche s'élèvent quelquefois en Irlande à des sommes dont l'énormité nous paraît chimérique. Le riche s'est fait, sur cette contrée de misère, une destinée magnifique; il a des châteaux splendides, des domaines sans bornes, des montagnes, des prairies, des forêts, des lacs; il a tout cela, et souvent il le possède deux ou trois fois. »

Mais suivons l'auteur dans la demeure du pauvre qu'il a visitée pour mieux connaître et retracer les souffrances du peuple irlandais :

« Qu'on se représente quatre murs de boue desséchée, que la pluie, en tombant, rend sans peine à son état primitif; pour toit un peu de chaume, ou quelques coupures de gazon; pour cheminée, un trou grossièrement pratiqué dans le toit, et le plus souvent la porte même du logis, par laquelle seule la fumée trouve une issue; une seule pièce contient le père, la mère, l'aïeul, les enfants; point de

meubles dans ce pauvre réduit ; une seule couche, composée ordinairement d'herbe et de paille, sert à toute la famille. On voit accroupis dans l'âtre cinq ou six enfants demi-nus, auprès d'un maigre feu, dont les cendres recouvrent quelques pommes de terre, seule nourriture de toute la famille ; au milieu de tous, gît un porc immonde, seul habitant du lieu qui soit bien, parce qu'il vit dans l'ordure...

» Non loin de la chaumière s'étend un petit champ d'un acre ou d'un demi-acre ; il est semé de pommes de terre ; des rangées de pierre entassées les unes sur les autres et parmi lesquelles croissent des ajoncs lui servent de clôture.

» Cette demeure, ajoute l'auteur, est bien misérable ; cependant ce n'est pas celle du pauvre proprement dit : c'est l'habitation du fermier irlandais et de l'ouvrier agricole... »

Vous lirez avec intérêt, mesdemoiselles, ce tableau si vrai, si animé ; et quand vos âmes se seront apitoyées sur les maux de la pauvre Irlande, cette sœur déshéritée de l'opulente Angleterre, ramenez vos regards non sans joie et sans orgueil vers ce beau royaume de France, où nobles et riches ne peuvent invoquer aucun privilége, aucun droit contre le bourgeois et le paysan, car les lois sont faites par tous et pour tous ; où, sous un doux soleil, la fécondité de la terre assure du pain, chaque jour, aux travailleurs ; où catholiques, protestants, israélites, se donnent la main comme des frères ; où le Flamand, le Breton, le Normand, le Provençal, le Bourguignon, le Lorrain, à jamais réunis, ainsi que l'habitant de l'ancienne Ile-de-France, par le même sentiment de nationalité, s'honorent d'être les citoyens, les soldats d'une même patrie ; oui, mesdemoiselles, soyez heureuses et fières d'être nées et de vivre dans ce bon et glorieux pays d'égalité, de tolérance, d'union et de patriotisme !

DE PUSSY.

Littérature Étrangère.

A DIFFERENCE BETWEEN THE FRENCH AND ENGLISH.

We may observe the different form of national vanity in the inhabitant of either country, by comparing the eulogia which the Frenchman lavishes on France, with the sarcastic despondency with which the Englishman touches upon England.

A few months ago I paid a visit to Paris. I fell in with a French marquis of the Bourbonite politics : he spoke to me of the present state of Paris with tears in his eyes. I thought it best to sympathize and agree with him ; my complaisance was displeasing. He wiped his eyes with the air of a man beginning to take offence : « Nevertheless, sir, quoth he, our

DIFFÉRENCE ENTRE LE FRANÇAIS ET L'ANGLAIS.

On peut observer les formes différentes de la vanité nationale chez les habitants de ces deux pays, en comparant les éloges que le Français prodigue à la France, et le sarcastique découragement avec lequel l'Anglais parle de l'Angleterre.

Il y a quelques mois je fis un voyage à Paris. J'y rencontrai un marquis français appartenant au parti légitimiste : il me parla de l'état actuel de Paris, avec des larmes dans les yeux. Je pensai qu'il était de la politesse de l'approuver, de sympathiser à ses regrets. Ma complaisance lui fut désagréable ; je vis dans ses yeux qu'il commençait à se croire of-

public buildings are superb ! » I allowed the fact. « We have made great advances in civilization. » There was no disputing the proposition. « Our writers are the greatest in the world ! » I was silent. « *Enfin*, what a devil of a climate yours is, in comparison to ours. »

I returned in England, in company of a Frenchman who had visited us twenty years since, and who was delighted with the improvement he witnessed in London. I introduced him to one of our patriots : « What a superb street is Regent-street ! » cried the Frenchman.

— Pooh ! sir, mere lath and plaster ! replied the patriot.

— I wish to hear your debates, said the Frenchman.

— Not worth the trouble, sir, groaned the patriot.

— I shall do hommage to your public men.

— Mere twaddlers, I assure you ; nothing great now a-days.

— Well, I am surprised ; but, at least, I shall see your authors and men of science.

— Really, sir, answered the patriot, very gravely, I don't remember that we have any. »

The polished Frenchman was at a loss for a moment, but recovering himself. « Ah ! said he, taking a pinch of snuff, but you 're a very great nation, very.

— That is quite true, said the Englishman, drawing himself up.

The Englishman, then, is vain of his country. Wherefore ? Because of the public buildings ? he never enters them. The laws ? he abuses them eternally. The public men ? they are quacks. The writers ? he knows nothing about them. He is vain of his country for an excellent reason : it produced him.

LYTTON BULWER.

fensé. « Néanmoins, monsieur, me dit-il, nos monuments sont superbes ! — J'en convins. — Nous avons fait des pas immenses dans la civilisation. — Il n'y avait pas moyen de le contester. — Nos écrivains sont les premiers écrivains du monde. — Je gardai le silence. — Enfin, dit-il, quel diable de climat que le vôtre, comparé à celui de la France ! »

Je retournai en Angleterre avec un Français qui vingt ans plus tôt avait visité notre pays, et était en admiration des embellissements qu'il remarquait à Londres. Je le présentai à un de nos patriotes : « Quelle superbe rue que Regent-street ! s'écria le Français.

— Bah ! monsieur ! des lattes et du plâtre ! répondit le patriote.

— Je voudrais bien entendre les discussions du parlement, dit le Français.

— Cela n'en vaut pas la peine ! monsieur, soupira le patriote.

— Je veux rendre hommage à vos hommes d'état.

— Des bavards ! je vous assure. Nous n'avons rien de grand aujourd'hui !

— D'honneur ! j'en suis surpris ; mais au moins je verrai vos auteurs, vos savants.

— En vérité, monsieur, répondit gravement le patriote, je ne sache pas que nous en ayons aucun. »

Le poli Français se trouva interdit un moment ; puis, recouvrant sa présence d'esprit, il dit en prenant une prise de tabac : « Cependant vous êtes une grande, une très-grande nation.

— Cela est parfaitement vrai, » dit l'Anglais, se redressant.

Ainsi donc, l'Anglais est vain de son pays ; mais pourquoi ? Pour ses monuments ? il n'y entre jamais. Pour ses lois ? il les critique sans cesse. Pour ses hommes d'état ? selon lui ce sont des charlatans. Pour ses écrivains ? il ne connaît pas leurs œuvres. Mais il est vain de son pays pour une excellente raison : son pays l'a produit.

Mme PAULINE ROLAND.

Éducation.

Origine
DU NOM DES RUES DE PARIS.

(Troisième article.)

RUE AUX OURS.

En ce temps-là (quinzième siècle), de toutes les rues de Paris, la rue Saint-Denis était la plus grande, la plus belle, la plus luxueuse; c'était dans cette rue que les riches marchands avaient établi le centre de leurs vastes opérations, que les gens de robe en renom avaient fixé leur demeure; c'était par cette rue que nos rois faisaient leur entrée dans leur bonne ville et superbe capitale, et leur sortie quand ils allaient trouver leur dernier gîte sous le pavé de l'abbaye de Saint-Denis; enfin la rue Saint-Denis réunissait le double caractère de notre faubourg Saint-Germain et de notre Chaussée d'Antin d'aujourd'hui, à savoir l'illustration et la richesse, ces deux pierres angulaires dans la fondation de tout gouvernement durable. Puisque nous en sommes au temps de la splendeur de cette vieille rue, on ne nous saura peut-être pas mauvais gré de dire quelques mots de ces entrées pompeuses de nos rois qui lui donnaient tant d'importance alors.

On pourrait difficilement se faire aujourd'hui une idée de la magnificence que l'on consacrait à ces cérémonies auxquelles la population de Paris, sa population badaude en tout temps, se préparait de longs jours à l'avance.

Toutes les rues sur le passage du cortége jusqu'à Notre-Dame étaient tapissées, et ordinairement couvertes en haut avec des étoffes de soie et des draps *camelotés*. Des jets d'eaux de senteur parfumaient l'air: le vin, l'hypocras, liqueur en grande faveur à cette époque, et qui était faite avec du vin, du sucre, de la cannelle et autres ingrédients, et le lait, coulaient de différentes fontaines.

Les députés des six corps des marchands portaient le dais; les corps de métiers suivaient, représentant, en habits de caractère, les sept péchés mortels, les sept vertus: Foi, Espérance, Charité, Justice, Prudence, Force et Tempérance; la Mort, le Purgatoire, l'Enfer et le Paradis; le tout monté superbement. Il y avait de distance en distance des théâtres où des acteurs pantomimes, mêlés avec des chœurs de musique, représentaient des épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament, qu'on appelait des mystères, et qui furent l'origine de notre théâtre.

On assistait ainsi au *Sacrifice d'Abraham*, au *Combat de David contre le géant Goliath;* on ENTENDAIT l'*Anesse de Balaam* faisant un sermon à ce prophète; on voyait des troupeaux dans un bocage avec leurs bergers à qui l'*Ange annonçait la naissance de l'enfant Jésus*.

On lit dans un de nos chroniqueurs qu'à l'entrée de la reine Isabeau de Bavière, il y avait à la porte aux Peintres (1), rue Saint-Denis, « un ciel nud et étoilé » très-richement, et Dieu par figure séant » en sa majesté, le Père, le Fils et le Saint-» Esprit; et dans ce ciel, petits enfants de » chœur chantaient moult doucement en » formes d'anges; et lorsque la reine passa » dans sa litière découverte sous la porte » de ce paradis, deux anges descendirent » d'en haut, tenant en leurs mains une » très-riche couronne garnie de pierres » précieuses, et la mirent moult douce-

(1) Cette rue était située presque vis-à-vis de celle appelée encore aujourd'hui rue du Lion.

« ment sur le chef de la reine, en chantant
» ces vers :

» Dame enclose entre fleurs de lis,
» Reine êtes-vous en paradis,
» De France et de tout le pays;
» Nous remontons en paradis. »

A l'occasion de cette entrée, un autre historien raconte que Charles VI voulut la voir et qu'il dit à Savoisi, son favori : « Savoisi, je te prie que tu montes sur » mon bon cheval, et je monterai derrière » toi; et nous nous habillerons de façon » qu'on ne nous connoisse point, et irons » voir l'entrée de ma femme... et allèrent » donc par la ville en divers lieux, et s'a- » vancèrent pour venir au Châtelet à l'heure » que la reine passoit où y avoit moult de » peuple et grande presse (1), et foison de » sergents à grosses boulaies, lesquels pour » empêcher la presse frappoient de côté et » d'autre de leurs boulaies bien et fort ; et » le roi et Savoisi tâchoient toujours d'ap- » procher ; et les sergents, qui ne cognois- » soient point le roi ni Savoisi, frappoient » de leurs boulaies dessus, et en eut le roi » plusieurs horions sur les épaules bien » assis; et le soir, en présence des dames » et demoiselles, fut la chose récitée; » et on commença d'en bien farcer (2), et » le roi même se farçoit des horions qu'il » avait reçus. »

Vers le pont le plus rapproché de Notre-Dame et par conséquent le plus populeux, la rue Saint-Denis était coupée, comme elle l'est aujourd'hui encore, par une rue petite, courte et fort étroite qui conduisait à la rue Saint-Martin. Or la centralité de l'endroit y avait attiré une foule de marchands de volailles, de cuisiniers et de rôtisseurs qui l'habitaient à l'exclusion de toutes les autres industries, ce qui, suivant l'usage alors établi, fit donner à la rue, qui n'avait pas encore de nom, le nom emprunté à la spécialité des professions qui s'y exerçaient ; on l'appela *vicus ubi coquuntur anseres*, rue où l'on rôtit des oies; puis *vicus ad ocas*, la rue aux oies.

Quand le mot latin céda la place au mot français, on dit la rue aux *oës*, puis aux *oues*, car c'est ainsi que les anciens écrivaient *oie;* et enfin du mot *oues*, on fit par corruption *ours;* de là notre rue aux Ours d'aujourd'hui.

Que si l'on s'étonnait de voir ce genre de volaille donner son nom à une rue où l'on trouvait également d'autres espèces évidemment supérieures en qualité à celles-là, nous répondrions que chez nos pères, moins avancés que nous dans l'art culinaire, et gastronomes moins raffinés, l'oie jouissait d'une faveur qui s'est conservée encore aujourd'hui dans le peuple. A cette époque, les chapons, les poulardes, les fameuses poules du pays de Caux, étaient inconnus; ce ne fut que vers le règne de Charles IX, que les dindons parurent en France; le premier fut servi aux noces de ce roi, et les convives, dit-on, en furent grandement émerveillés.

La rue aux Ours, dont l'origine du nom est si simple et si peu poétique, joue cependant un rôle fort dramatique dans l'histoire des rues de Paris, et c'est à ce point de vue qu'elle a pour nous quelque intérêt.

Or, c'est pourquoi nous allons raconter à nos lecteurs à quelle occasion une petite lampe placée au coin de la rue Salle-au-Comte était perpétuellement entretenue en l'honneur de la sainte vierge.

En 1400, sous le règne du souverain Charles VI, de si triste souvenir, une brave veuve, Suisse de nation, qui, à force de travaux, d'économies et d'industrieux efforts, était parvenue à s'amasser un hon-

(1) Ce fut cette même Isabeau, si magnifiquement fêtée à son arrivée au trône, dont le corps, après sa mort, plus abandonné que celui du dernier des hommes du peuple, fut embarqué au port Saint-Landri, dans une barque, avec la simple recommandation au batelier de la remettre au prieur de l'abbaye de Saint-Denis.

(2) Rire.

nête pécule, prit à loyer une boutique de la rue aux Oues pour y exercer la profession de rôtisseuse. Son fils, seule famille qui lui restât depuis la mort de son mari, avait acquis une certaine habileté dans l'art de la cuisine, et elle avait judicieusement pensé que leur activité et leur savoir-faire réunis amèneraient des résultats satisfaisants qui plus tard permettraient à son cher Guillaume d'épouser la fille de quelque marchand aisé de la rue Saint-Denis.

La brave femme n'avait point trop mal calculé, et les produits de la petite industrie le prouvèrent ; car, au bout de deux années, la vente avait si bien donné, que non-seulement elle put exploiter plus en grand son commerce d'abord très-modeste, mais acheter deux autres boutiques qui lui faisaient concurrence, afin de les tenir à son compte et tripler ses bénéfices.

Mais, hélas! combien le sage avait raison quand il disait que le bonheur est souvent un mauvais conseiller ! La mère, en parlant sans cesse à son fils de la fortune qui lui était destinée, des prétentions qu'il pouvait avoir, des aises qu'il était en droit désormais de se donner, et de la sécurité où il devait être touchant son avenir, lui inspirèrent du dégoût pour le travail, cette belle et inépuisable source de toute fortune, et ouvrirent son cœur aux inspirations du démon de l'orgueil et des désirs ambitieux. D'abord Guillaume dédaigna de mettre la main à l'œuvre, comme par le passé ; il se contentait de donner ses ordres à des garçons, peu soucieux que le service s'en fît mieux ou moins bien à la satisfaction du public, dont il n'avait plus, disait-il, besoin.

Ce travers, cause de tant de désordres chez la jeunesse, loin d'être combattu par la veuve, fut au contraire encouragé par elle ; ni les sages conseils, ni les représentations ne purent lui ouvrir les yeux, et à tous elle répondait : J'ai assez travaillé pour que mon fils se repose ; je me suis assez privée et j'ai assez gagné d'argent pour qu'il en dépense et s'amuse durant qu'il est jeune. Ces propos insensés, ces folles provocations à une vie d'oisiveté et par conséquent de licence, portèrent de dignes fruits. Nous avons omis encore un trait pour décrire le danger qui résulte de ces condescendances coupables de parents qui savent mal aimer leurs enfants, puisqu'ils deviennent les artisans de leur malheur. La veuve poussait jusqu'à l'idolâtrie le culte de tendresse qu'elle avait voué à son fils; comme intelligence, comme beauté physique et bonne façon, elle le trouvait supérieur à tous, même aux brillants officiers qui venaient souvent dévaliser la boutique pour aller festiner à la taverne voisine.

« O doux Jésus ! s'écriait-elle en regardant son fils avec admiration, quel homme d'armes magnifique ferait mon Guillaume, enveloppé d'une belle casaque, la tête ornée d'une aigrette couleur de feu, et monté sur un cheval ardent devant lequel fuiraient les pacifiques bourgeois ! »

L'insensée faisait par ces malavisés propos jaillir l'étincelle qui devait amener un terrible incendie.

A cette époque, la France, en proie à des guerres intestines, perdait le plus pur de son sang, et jetait au vent des passions furieuses, ses plus précieuses ressources. Les campagnes ravagées étaient désertes et incultes, les cultivateurs s'étaient enfuis pour se soustraire aux violences des soudards, des compagnies libres, c'est-à-dire qui se payaient de leurs propres mains, et de l'innombrable multitude de pillards et vauriens qui s'étaient abattus sur notre pays pour le désoler, comme ces sauterelles dont parle l'Ancien Testament, qui ravagèrent en une seule nuit l'Égypte, ce pays le plus fertile du monde. Les seigneurs se partageaient en camps opposés, suivant leurs intérêts, leurs caprices ou leurs passions, et le malheureux peuple, qui ne comprenait rien à ces querelles de prince, recevait les coups, supportait les charges, et payait pour tous; tandis que le pauvre roi Charles VI, vieillard en enfance, que

la reine et les princes se disputaient comme un drapeau pour abriter leurs ambitieux projets, était relégué dans une sombre salle de l'hôtel Saint-Paul, où il n'avait d'autre société, d'autre soutien qu'une jeune fille, la gentille Odette, qui s'était dévouée pour soulager ces royales souffrances.

A Paris, théâtre des discordes civiles, les hommes capables de servir dans les armes devenaient, comme on le pense, de plus en plus rares : des chefs de bandes étaient sans cesse en quête de recrues nouvelles, et moitié par séduction, moitié par violence, ils ne sortaient jamais d'une taverne sans emmener avec eux quelques pauvres diables qui avaient donné dans leurs piéges, ou qui sans crédit ne pouvaient réclamer contre l'arbitraire dont ils étaient victimes, tantôt pour le duc d'Orléans, parti de la reine, tantôt pour le duc de Bourgogne, parti contraire, et toujours au nom du roi, qui n'avait pas le moindre soupçon de ce qui se faisait dans sa bonne ville de Paris.

Un jour que Guillaume était à gogueter avec de joyeux compagnons, entra dans la salle du tavernier un jeune seigneur partant pour l'armée qui tenait en Touraine. Les riches ajustements du cavalier, ses allures décidées, ses armes, et surtout les témoignages de respect, d'obédience et de crainte qu'il recevait de tous ceux qui étaient présents, tournèrent la tête du pauvre Guillaume, si bien que, quand le couvre-feu sonna, tous deux quittaient Paris de compagnie pour aller guerroyer contre les Anglais, sans que les larmes, les prières et les supplications de sa mère pussent déterminer Guillaume à remettre son voyage seulement jusqu'au lendemain.

Il n'était point mauvais cœur cependant; mais les adulations de la veuve l'avaient gâté, le démon de l'ambition et de l'orgueil le possédait tout entier; aussi, en embrassant sa vieille mère une dernière fois, ce ne fut point à sa tendresse, mais à son amour-propre qu'il s'adressa : « Tu verras, mère, lui cria-t-il en montant en croupe derrière son protecteur improvisé, comme tu seras fière à mon retour, en retrouvant en moi un bel homme d'armes devant lequel tous s'inclineront ! » Et, cet adieu à peine jeté à la pauvre femme, il disparut de toute la vitesse du cheval, qui ne semblait point s'apercevoir qu'il eût ce soir-là une double monture.

La veuve, restée seule, demeura longtemps immobile à la place où l'avait quittée son fils, sans pensée, presque sans sentiment; quand elle revint à elle, ses larmes l'inondaient, le froid du soir l'avait transie, et elle s'exclama comme à son insu : « Mon Dieu, pardonnez-nous de vous avoir tenté, et si nous devons être punis de notre folie, faites, Seigneur, que je le sois doublement; mais que je le sois seule. »

Cependant les jours passèrent, puis les semaines, puis les mois, puis les années, et jamais la pauvre mère n'entendait parler de son fils. Maintes fois des aventuriers, des routiers vagabonds, des hommes sans aveu, se présentèrent à elle, comme arrivant de l'armée de Touraine, et lui apportant des nouvelles de son fils qui se portait à merveille et allait prochainement revenir; mais les gens sages lui conseillaient de ne point croire aux discours de ces faux messagers, qui n'étaient que de méchants dupeurs spéculant sur sa crédulité, car, s'ils fussent venus réellement de la part de son fils, ils eussent certainement apporté un gage, un signe de reconnaissance, en place d'écrit qu'il ne pouvait envoyer, par la raison fort simple qu'il n'aurait pu en confectionner : signer son nom, à cette époque, était un privilége réservé à un fort petit nombre d'élus. Néanmoins, et malgré les précédentes et raisonnables représentations qui lui étaient faites, la veuve épuisait au profit de ces misérables les économies qu'elle avait amassées avec une si patiente persévérance pour assurer l'avenir de son fils, sans pour

cela retrouver le calme de l'esprit et la paix du cœur.

Privée de secours terrestres, elle implora ceux du ciel ; elle s'adressa à la sainte Vierge, cette puissante protectrice des faibles, cette consolatrice naturelle des mères affligées, et consacra une somme importante à lui dresser une statue en face même de sa maison, au coin de la rue Salle-au-Comte, qui venait d'être ouverte depuis peu.

C'était une belle statue de grandeur naturelle, avec sa robe d'azur, son voile blanc, et sur la tête une brillante couronne d'étoiles dorées, son petit Jésus dans les bras et des milliers d'angelots (1) bouffis, peints sur les nuages qui étaient figurés au fond de la niche, taillée dans la pierre. La statue fut consacrée, on vint processionnellement la bénir, et en présence de tous, la veuve déclara que c'était un vœu qu'elle faisait en l'honneur de madame la Vierge, pour obtenir le retour de son fils.

Quelques jours après l'installation de la sainte statue, deux soldats parcouraient les rues voisines de la rue aux Ours : ils étaient tous les deux dans un état complet d'ivresse, et à leurs bravades, à leurs propos sans suite, on comprenait qu'ils revenaient de faire la guerre, et qu'à eux deux ils avaient détruit la moitié de l'armée anglaise pour le moins. Ainsi poursuivis par les enfants et les gens du peuple, devant lesquels ils passaient, ils arrivèrent dans la rue aux Ours, où ils furent accueillis par des huées parties d'un groupe qui se tenait au pied de la statue de la Vierge.

Excités jusqu'à la fureur par ces vociférations grossières accompagnées d'une pluie de boue et d'une grêle de pierres, les deux soldats se disposent à marcher contre leurs agresseurs ; l'un des deux, d'une taille gigantesque, tire sa longue rapière, et, aveuglé par la colère et l'ivresse, il porte deux coups sacriléges à la statue vénérée. A cet abominable attentat un cri d'horreur se fait entendre, pour faire place à une terreur religieuse, car, des deux blessures faites à l'image de la Vierge, le peuple crut voir le sang couler en abondance.

En un instant mille voix s'élèvent pour demander la mort du coupable, mille bras se dressent pour la lui donner ; mais le peuple s'arrête à l'idée de le conduire à la prévôté, afin que, le supplice s'accomplissant juridiquement, l'expiation soit plus complète. Grâce à ce zèle pieux, l'autre soldat qu'on avait oublié s'était prudemment éloigné, abandonnant à son malheureux sort son compagnon, qu'il ne pouvait ni défendre ni sauver.

A la nouvelle de la profanation qui venait d'être faite à sa statue votive, la veuve sortit avec empressement, pour assister elle aussi au miracle du sang. Ciel et terre ! quel fut le coup qui la frappa en reconnaissant dans le coupable sacrilége, Guillaume, son fils, en faveur de qui elle avait fait ce vœu !

Sans doute Dieu prit en pitié l'extrême douleur de cette mère, il la trouva suffisamment punie de ses fautes, et en faveur de sa piété il voulut lui épargner d'horribles angoisses, car, au moment où elle se précipitait au milieu du peuple, en s'écriant : « Mon fils ! c'est mon fils ! » elle tombait morte aux pieds de Guillaume, épouvanté du double forfait dont il venait de se souiller.

Le lendemain de ce jour fatal, 3 juillet 1418, Guillaume fut attaché nu, à un poteau, sur le lieu même du crime, et frappé depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir avec une telle barbarie, que ses entrailles, dit un écrivain, lui sortaient du corps ; puis on lui perça la langue avec un fer chaud et on le livra ensuite au feu, après quoi on jeta ses cendres à la Seine.

Le supplice terminé, les religieux de Saint-Martin des Champs vinrent en grande pompe et suivis du clergé de toutes les églises de Paris, prendre la statue profanée,

(1) Anges.

qu'ils placèrent dans la nef de leur église, près de l'entrée du chœur.

Et depuis lors, chaque année le 3 juillet, les habitants de la rue aux Ours, qui s'étaient formés en confrérie, faisaient fabriquer un mannequin d'environ vingt pieds de haut, représentant un soldat tenant son épée à la main. Il était pendant plusieurs jours promené dans Paris, puis on le brûlait au lieu et place de Guillaume. Cette exécution fut longtemps accompagnée d'un feu d'artifice, qu'en 1743 la police fit supprimer, à cause des accidents qui pouvaient en résulter dans une rue aussi étroite.

Ce ne fut néanmoins qu'en 1793 que disparut sous la main révolutionnaire le dernier souvenir du crime qui avait donné à la rue aux Ours une si triste célébrité.

VICTOR HERBIN.

Une Mère.

Il était à peu près minuit; madame Lafère, avant de rentrer chez elle, passa chez son mari, riche banquier de la Chaussée-d'Antin, et le trouva le coude appuyé sur sa table, lisant un journal. Madame Lafère posa son bougeoir, s'assit dans un fauteuil et attendit le moment d'entamer la conversation. Le banquier était un homme probe, mais absolu et quelquefois dur; sa femme avait toujours été entre lui et sa fille le pouvoir modérateur qui tempérait la rudesse de l'un et stimulait l'obéissance souvent tardive de l'autre. Soumise à son mari, mais sans aveuglement, tendre pour sa fille, mais sans faiblesse, elle entretenait entre le père et l'enfant une intelligence que la ressemblance de leurs caractères compromettait de temps en temps. Sa visite ne surprit pas M. Lafère, il l'attendait; aussi quitta-t-il son journal et se tournant vers sa femme : « Vous venez me parler de votre fille, madame?

— Oui, mon ami, répondit-elle d'une voix douce.

— C'est une jolie personne que mademoiselle Julie!... une fille de dix-huit ans, qui veut avoir plus de bon sens que son père, qui veut se choisir un mari... Mais j'oublie que vous la soutenez.

— Non, mon ami, je ne donnerai pas plus à Julie le conseil de la désobéissance que je ne lui en ai montré l'exemple.

— Pardonnez-moi, dit le banquier en tendant la main à sa femme; je ne me plains pas de vous.

— Se choisir un mari, continue madame Lafère, vous savez que c'est le rêve de toutes les jeunes filles... Eh, mon Dieu! mon bon ami, ne vous souvenez-vous pas que moi aussi je vous ai choisi?

— Mais votre père approuvait votre choix; d'ailleurs, nous... nous sommes une exception.

— Voilà ce que pense votre fille; elle se croit aussi une exception.

— Il n'y a point d'enfant, reprit M. Lafère avec vivacité, qui pense être dégagée de l'obéissance qu'elle doit à son père.

— Vous avez raison, mon ami. Vous aimez M. Didier, jeune homme excellent, qui possède toutes les qualités nécessaires pour rendre une femme heureuse, et vous voulez en faire le mari de Julie; mais Julie ne l'aime pas...

— Elle l'aimait il y a un mois... c'est l'apparition de M. le vicomte de Meyran qui a tout gâté... Que je suis fâché que vous l'ayez reçu chez vous!

— Je ne pouvais faire autrement, présenté par ma meilleure amie, et d'ailleurs c'était avec votre assentiment. Le vicomte est jeune, beau, riche, il aime ma fille, elle l'aime; elle sait très-bien qu'un père a le droit de choisir un époux à sa fille, mais elle croit cependant qu'une fille mérite d'être exceptée de la

règle générale, quand elle sait aussi bien choisir.

— J'en conviens, M. le vicomte porte des habits mieux faits que ceux de Didier, monte un cheval arabe, fait précéder son nom d'un titre, d'une particule et fréquente l'aristocratie dont il fait partie… voilà ses avantages aux yeux de votre fille.

— Eh bien, mon ami, quand on est riche comme vous l'êtes, les deux derniers avantages que vous venez de citer ne sont pas à dédaigner; la richesse aujourd'hui conduit aux distinctions, et il est naturel que votre enfant…

— C'est cette soif de distinctions, interrompit M. Lafère, qui perd les hommes d'argent, et cela ne date pas d'hier!… Je sais bien quel avantage trouve le vicomte de Meyran à s'allier à un banquier, mais j'ignore ce que je gagnerai à avoir un gendre gentilhomme. Didier est le meilleur et le plus intelligent de mes commis, j'en ferai mon associé et je ne veux pas pour gendre un homme oisif… ce qu'il y a de pire au monde. Ainsi vous me dites que Julie se croit aimée; elle ne sait donc pas qu'il la voit à travers sa dot… Je voudrais bien qu'elle pût comprendre que ce prétendant trouve les yeux de ma cassette plus beaux que les siens.

— Je le voudrais aussi!

— Vous voilà raisonnable, madame.

— Je l'ai toujours été, mon ami.

— Je donnerais beaucoup d'argent, continua le banquier, pour qu'une bonne leçon vînt prouver à Julie que la fille d'un millionnaire n'est pas toujours aimée pour elle-même… Quant à Didier, l'intérêt n'entre pour rien dans sa recherche, je connais sa fortune, et, qu'il épouse ou non, il n'en sera pas moins mon associé… mais M. le vicomte de Meyran, son château n'est peut-être qu'une ruine?

— Votre amitié pour M. Didier vous aveugle sans doute, mon ami, et jusqu'à présent vous n'avez contre M. de Meyran aucune objection raisonnable ou du moins fondée; je ne viens pas pour vous dire de changer de résolution; je connais votre sagesse, et d'ailleurs vous êtes le maître, mais je voudrais que vous essayassiez de ramener votre fille à vous sans la heurter: prenez des informations sur le vicomte de Meyran, sachez au juste quelle est sa fortune, et obtenez l'obéissance de Julie plutôt par des raisons que par des ordres… Songez que, si elle aime véritablement, il ne faut pas briser son cœur, et qu'il est dangereux de la contraindre; votre fille tient de vous, mon ami, elle a une volonté arrêtée, et on obtient difficilement d'elle par des menaces ce qu'elle accorderait volontiers à des prières.

— J'en suis fâché, mais j'ai écrit à M. de Meyran que j'avais disposé de ma fille et que je le priais de ne plus me faire l'honneur de venir chez moi.

— C'est bien, monsieur; mais si M. de Meyran fait de nouvelles tentatives pour se rapprocher de nous, promettez-moi que, pour le bonheur de votre fille, vous examinerez de nouveau l'affaire dont il s'agit.

— Vous êtes une excellente femme, dit M. Lafère en lui tendant la main: vous venez de me faire toucher au doigt que j'ai été, ce matin, trop vif avec Julie; vous la ramènerez par votre douceur: dites-lui donc ce que vous croirez convenable, mais ne m'engagez pas… tout ce que je puis faire, c'est de lui accorder du temps. »

Il était une heure du matin, tout dormait dans l'hôtel, lorsqu'en entrant dans sa chambre madame Lafère y trouva sa fille, vêtue comme la veille et se promenant avec une agitation extrême.

« Vous n'êtes pas couchée, mon enfant? seriez-vous malade? » dit la bonne mère avec la plus tendre inquiétude.

Julie fondit en larmes et se précipita dans les bras de madame Lafère en s'écriant:

» Je suis bien coupable!

— Je parie que non, lui répondit-elle en l'embrassant avec tendresse.

— Hélas ! si, maman, dit Julie, le visage couvert de larmes et la voix entrecoupée par les sanglots ; mais la tyrannie de mon père m'a fait perdre tout sens et toute raison.

— Expliquez-vous, ma fille ; que signifient ces larmes et pourquoi venez-vous me trouver à cette heure ? »

Julie se jeta aux pieds de sa mère ; et embrassant ses genoux, elle lui tendit une lettre.

« De M. de Meyran ! » dit madame Lafère après en avoir lu la fin. « Malheureuse enfant !... Il va venir ici... à cette heure ; il vous demande de fuir avec lui ! »

Julie cacha sa tête dans ses mains.

« Et avant de quitter la maison paternelle, avant de quitter cette chambre pure et sainte où vous avez été élevée, et de passer peut-être sans retour le seuil de cet hôtel, vous veniez embrasser votre mère ?

— Vous quitter ! s'écria la jeune fille en sanglottant, ah ! je n'en ai pas le courage... je venais me réfugier dans vos bras.

— Voyons, ma fille, calmez-vous. »

Et l'asseyant à côté d'elle sur un canapé, elle lui passa un bras autour de la taille, et se mit à lire tout haut la lettre de M. de Meyran.

« Mademoiselle,

» Après avoir reçu la réponse qui m'ôte
» l'espérance, et m'interdit même l'entrée
» de votre hôtel, je suis tombé dans le plus
» violent désespoir : je jure que je mourrai
» si je n'obtiens votre main. Pour l'obte-
» nir, il n'y a qu'un moyen : un enlèvement.
» Madame votre mère approuve mon amour ;
» son secours, inutile aujourd'hui contre la
» volonté de M. Lafère, nous sera pré-
» cieux après un éclat, qu'on s'empressera
» d'étouffer en comblant mes vœux, et, je
» l'espère, les vôtres. A une heure je serai
» à votre porte... Ma mère est prévenue ;
» elle nous attend... et moi, j'attends de
» vous ou la vie ou la mort..... »

— Il va venir ? demanda madame Lafère, après la lecture de cette lettre.

Julie baissa la tête.

— Ah ! ma chère enfant ! continua-t-elle... que vous avez bien fait de m'ouvrir votre cœur ! Où pourriez-vous trouver une meilleure amie ? une confidente plus dévouée et plus discrète ?... Voulez-vous vous fier à moi, Julie ?

— Si je le veux ? maman !

— C'est bien ! je vais agir comme vous agiriez vous-même, si vous aviez ma prudence, si vous aviez pour vous-même le vif intérêt que je porte à votre bonheur... M. de Meyran va donc venir... je le recevrai.

— Oh ! maman...

— Ne craignez rien, vous serez contente de moi... Il y a plus, vous serez témoin, témoin invisible de mon entretien avec lui. Fiez-vous à votre mère du soin de votre honneur, du soin même de votre amour... Vous deviez descendre au salon, n'est-il pas vrai ? Allons-y toutes les deux. »

Pour que du dehors on pût pénétrer dans le salon, qui donnait en effet sur la rue, il suffisait que de l'intérieur on voulût ouvrir la fenêtre. Madame Lafère l'ouvrit, releva la persienne de façon qu'il n'y avait plus qu'à jeter une échelle de corde ou de soie. La nuit était obscure... la rue déserte...

« Enfermez-vous dans ce cabinet, ma fille, dit madame Lafère, et gardez le silence. »

Puis elle s'assit sur un fauteuil, et attendit. Bientôt elle crut ouïr une voiture qui s'arrêtait au coin de la rue ; et quelques moments après le bout d'une échelle de corde tomba sur le parquet.

« Julie ! ma fille ! dit-elle en s'approchant du cabinet ; le voici... pas un mot... pas un mouvement !... »

Elle assura elle-même l'échelle de corde ; M. de Meyran parut au balcon, et d'un saut léger se trouva dans l'appartement.

« Ah ! madame ! s'écria-t-il reconnaissant madame Lafère ; c'est vous !... je suis perdu...

— Au contraire, monsieur ; est-ce que vous ne vous attendiez pas à me voir ?...

Vous savez bien pourtant que ma fille n'a point de secret pour moi. Allons, monsieur le vicomte, asseyez-vous sur ce fauteuil, et causons. »

M. de Meyran, étonné, ne put se refuser à prendre un siége et à écouter madame Lafère.

« Je vais vous surprendre, monsieur, lui dit-elle : je trouve ce que vous faites très-naturel... Pour juger les gens, il faut se mettre à leur place. Vous êtes jeune, vous aimez ma fille, elle vous aime, vous l'enlevez pour forcer mon mari à vous la donner en mariage; c'est la marche ordinaire en pareil cas. Julie, de son côté, veut bien vous suivre; mais comme elle aime sa mère, elle la prend pour confidente... quoi de plus simple?... Vous savez, monsieur, que je ne me suis jamais opposée à l'honneur de votre alliance?...

— Je sais, madame, répondit M. de Meyran, qui ne revenait pas de sa surprise, je sais ce que je dois à vos bontés. Vous approuvez donc le parti extrême que mademoiselle votre fille et moi nous prenons?

— Jusqu'à un certain point, monsieur. Ma fille m'a tout avoué, et je n'ai rien à lui reprocher; mais à vous, monsieur, c'est différent. Que ne veniez-vous à moi, puisque vous connaissez mes sentiments?

— Madame, dit le vicomte, séduit par la douceur de madame Lafère, ma conduite a un motif que vous apprécierez. Je sais que vous vivez dans la meilleure intelligence avec votre mari; je n'ignore pas que vous êtes soumise à ses volontés; vous lui auriez tout dit, et alors l'accomplissement de mon vœu le plus ardent devenait impossible.

— Très-bien, monsieur; vous m'avez parfaitement jugée. Maintenant que je me suis mise à votre place, permettez-moi de me mettre pour un moment à celle de mon mari... M. Lafère vous refuse la main de sa fille : il a ses raisons, sans doute. Si vous jetez les yeux sur vous, sur votre famille, sur votre fortune, sur votre position dans le monde, vous trouvez qu'il n'y a rien à redire.

— Cela est vrai, madame; et j'ose me croire digne...

— Très-bien, monsieur; mais ce n'est là qu'un côté de la question. Vous pensez aussi que ma fille vous aime?

—J'ai cette espérance, dit M. de Meyran.

— De mieux en mieux... Eh bien, monsieur, mon mari aussi aime sa fille; il veut son bonheur, et ce n'est pas de gaieté de cœur qu'il renonce à tous les avantages que vous lui présentez. Qui vous a dit que l'honneur ne lui fait pas un devoir de refuser vos offres?

— L'honneur! madame.

— Oui monsieur, l'honneur. Vous le savez, la fortune d'un banquier souvent s'éloigne plus vite qu'elle n'est venue : le télégraphe peut nous apporter la ruine avec la rapidité de la pensée... C'est ce qui est arrivé, monsieur... nous sommes ruinés!... mon mari l'a appris ce matin, et Julie l'ignore encore. Cet hôtel où vous êtes ne nous appartient plus; nos deux terres seront vendues : nous sommes ruinés à ne jamais nous relever... Cependant, rassurez-vous; nous éviterons la banqueroute, notre nom demeurera pur... Voilà l'excuse de mon mari... S'il vous refuse sa fille, c'est par délicatesse de sentiment; et je le connais, rien ne pourrait l'ébranler, qu'un éclat... Ainsi que vous l'avez prévu, quand il verra sa fille compromise, il faudra bien qu'il cède... J'approuve sa conduite et la vôtre, continua madame Lafère : en vous refusant, mon mari agit en galant homme; en enlevant Julie, en l'épousant, vous faites notre bonheur à tous..... Vous jugez donc avec quel plaisir j'ai reçu la confidence de ma fille. Enlevez-la, monsieur; pour moi, je ne vous quitte pas; je pars avec vous; et nous n'avons pas besoin de passer par la fenêtre; prenons la porte, c'est plus simple... le concierge va nous ouvrir... Ma fille nous attend, monsieur. »

A ce langage inattendu, à cette révélation faite avec autant d'assurance que d'apparente bonne foi, M. de Meyran demeura interdit.

« Comment, madame, dit-il enfin, une ruine subite...

— Et complète, monsieur. Sans cela, pourquoi mon mari aurait-il refusé l'honneur que vous nous faites?

— J'avais entendu parler d'un rival...

— Mais vous êtes aimé, et il ne l'est pas.

— Vous voulez venir avec nous, madame ?...

— Sans doute ; et vous devez m'en savoir gré, car cela légitime votre enlèvement... Vous le savez, un enlèvement a toujours son côté fâcheux... Allons prendre Julie, et vous nous conduirez chez madame votre mère. »

Tandis que madame Lafère parlait ainsi, M. de Meyran s'était levé, et, par une manœuvre adroite, il s'était rapproché de la fenêtre.

« Non, madame, dit-il enfin ; en vous éloignant de votre mari, je ferais votre malheur et le sien ; je ne veux pas...

— Si je vous suis un obstacle, reprit madame Lafère, me conseillez-vous de confier ma fille à votre loyauté ?

— Je vois, balbutia M. de Meyran, que j'exige de vous un sacrifice trop pénible... »

En parlant ainsi, il enjambe la fenêtre, et se laisse glisser le long de l'échelle jusque dans la rue.

« Mon mari avait raison, pensa madame Lafère ; ce M. de Meyran n'était qu'un épouseur de dot. »

En ce moment Julie sortit du cabinet; d'un bond elle alla rejeter l'échelle dans la rue, ferma violemment la fenêtre, et se laissant tomber dans les bras de madame Lafère :

« Ah ! maman ! maman ! s'écria-t-elle, quelle leçon !

— Vous le voyez, ma pauvre enfant ; il ne vous aimait pas ! Les filles de banquier, leurs dots sont toujours pour quelque chose dans le sentiment qu'elles inspirent... L'ingrat !... je lui ai dit que vous l'aimiez, et il a fui ! Lui qui venait pour vous enlever, vous abandonne dès qu'il vous croit pauvre !... Voyez, mon enfant, combien votre père avait raison de refuser votre main à cet homme, qui ne la méritait pas !... Remerciez le ciel, Julie, de n'être point compromise; mon intervention atténue l'imprudence que vous avez commise en recevant la lettre de M. de Meyran. Ne craignez rien, votre père ignorera tout ce qui vient de se passer... Mais à l'avenir, avant de faire une de ces démarches hasardées qui engagent sans retour... prévenez-moi ! »

La bonne mère passa le reste de la nuit à consoler sa fille blessée dans son amour-propre, dans son amour : elle sut répandre sur sa plaie un baume salutaire; elle sut ramener de lui-même cet esprit trop passionné à des sentiments plus raisonnables; et le matin même, Julie se rendit dans le cabinet de son père, pour lui annoncer qu'elle était prête à recevoir l'époux qu'il lui destinait.

« Mais comment donc faites-vous? dit le riche banquier à sa femme, pour obtenir ainsi tout ce que vous désirez ? Vous m'aviez presque réconcilié avec votre vicomte, et voilà maintenant que vous me ramenez ma fille !

— Mon ami, répondit madame Lafère, c'est que je sais me mettre à la place de tout le monde; c'est que je sais faire la part de toutes les passions, des goûts, des intérêts de tous les âges ; et, mieux que tout cela... c'est que je suis mère ! »

MARIE AYCARD.

Sainte Marthe.

Au bord du Rhône, non loin de Tarascon, les deux jeunes filles de madame Germigny étaient assises sur une pierre recouverte de mousse. L'aînée regardait avec intérêt autour d'elle, tandis que la plus jeune tressait une couronne formée des fleurs des champs qu'elle venait de cueillir; la coquette enfant plaçait de temps en temps cette couronne sur sa blonde chevelure, et consultait les yeux de sa sœur comme pour lui demander si ces fleurs la rendaient plus jolie; mais remarquant ses regards distraits, elle éprouva un petit mouvement d'impatience.

« Élisabeth, lui dit-elle, tu ne vois donc pas cette couronne? Trouves-tu qu'elle m'aille bien?

— Oui, parfaitement, Suzanne, parfaitement.

— Mademoiselle ma sœur, c'est très-mal, vous me répondez sans me regarder.

— Pardon, Suzanne; mais j'étais toute préoccupée de ce paysage, de ces vieux arbres, si beaux.

— Tu as raison; cet endroit est ravissant, et si j'étais riche, riche comme une reine, je ferais bâtir ici un palais dans lequel je donnerais des fêtes, où viendraient, en magnifiques équipages, toutes les belles dames et les beaux messieurs de la Provence; on y danserait, on y chanterait toujours.

— Ici! reprit Élisabeth, étonnée.

— Oui, à cette place même... Tiens, ces pierres qui sont là, et celle sur laquelle nous sommes assises, formeraient les fondations de mon brillant palais.

— Oh! Suzanne, ce serait les profaner! Ces pierres, sans doute, sont les derniers restes de la maison de retraite bâtie par sainte Marthe, et dans laquelle elle venait s'occuper du bonheur des Tarasconais.

— Quoi! c'est ici que vécut sainte Marthe? cette belle sainte que nous voyons représentée en marbre blanc et couchée sur une tombe, dans l'église souterraine de Tarascon? Si tu voulais, ma sœur, me raconter son histoire?

— Bien volontiers. Je la lisais l'autre jour dans un vieux livre provençal; j'en ai même fait un extrait, que j'ai sur moi justement.

— Voyons, je t'écoute avec attention. »

« Marthe naquit à Jérusalem, lut Élisabeth; elle était fille d'un illustre seigneur qui commandait une partie de cette ville; elle eut un frère et une sœur nommés Lazare et Marie-Madeleine. Marthe était d'une beauté remarquable, d'un esprit et d'une vertu qui la rendaient l'admiration de tous. « Dieu faisait l'office de cœur dans le sein de Marthe, » dit le chroniqueur.

De bonne heure elle s'imposa une vie austère : elle passait une grande partie de son temps à s'instruire par des lectures. Bien jeune encore, Marthe perdit ses parents. Un grand changement se fit alors dans ses habitudes : obligée de se mettre à la tête de la maison, elle en sut si bien diriger les affaires, que malgré la petite différence d'âge qui existait entre elle, Lazare et Marie-Madeleine, malgré le peu de sympathie qu'il y avait entre ses actions et les leurs, l'union la plus grande continua de régner parmi eux.

Marthe avait pour son frère et sa sœur un cœur de mère; mais ce cœur était déchiré sans cesse par la conduite de Lazare, et plus encore par le scandale de la mondaine vie de Marie-Madeleine. Vainement Marthe avait cherché à combattre les penchants de sa sœur, qui n'écoutait que ses passions, accueillait par des moqueries, du mépris ou de dures paroles, les douces remontrances de Marthe; celle-ci, tendre et patiente, n'abandonnait point sa sœur, espérant toujours que le temps viendrait

où Marie-Madeleine se laisserait toucher.

Marthe, pensant que les serviteurs devaient plutôt donner l'idée des vertus de leurs maîtres que de leur fortune, n'en avait gardé qu'un nombre suffisant pour qu'ils fussent tous occupés; elle leur parlait toujours avec une douceur parfaite, et il est dit que « ses gens aimaient autant sa personne que ses bienfaits, et qu'ils avaient plus d'ardeur pour ses commandements que pour leur salaire. » Mais aussi il leur suffisait de jeter les yeux sur la vie de leur maîtresse pour y puiser l'exemple de toutes les vertus.

Marthe avait en elle les principes de la nouvelle doctrine prêchée par Jésus. L'instruction acquise dans son enfance développa ces principes; elle embrassa la religion chrétienne avec toute l'ardeur de la conviction, et reçut l'eau du baptême des mains de saint Jean-Baptiste. Souvent elle avait des conférences avec Jésus, qui lui inspira un tel amour du prochain, qu'elle fit un hôpital d'une partie de sa maison, pour y soigner elle-même les malades; et l'on disait qu'elle était « l'œil des aveugles, le pied des boiteux. »

Un jour, à force de prières, de supplications, Marthe entraîna Madeleine aux prédications de Jésus. Les sublimes paroles du fils de Dieu touchèrent la pécheresse, qui, dès cet instant, se convertit. Lazare, en écoutant le Seigneur, revint aussi à d'autres sentiments, et le frère et les deux sœurs n'eurent plus désormais qu'un seul cœur, qu'une seule volonté.

Mais les Juifs, inquiets de la nouvelle doctrine de Jésus, lui ayant signifié l'ordre de quitter Jérusalem; Marthe, désolée de l'aveuglement de ses compatriotes, se retira dans la maison qu'elle possédait au bourg de Bethanie; elle y recueillit les malades, les pauvres; et c'est en récompense d'une si chrétienne vie que Jésus, Marie et les apôtres vinrent la visiter.

Bientôt Lazare fut atteint d'une grave maladie. Jésus était alors en Galilée; Marthe lui envoya un message qui contenait ces mots simples et touchants : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Jésus répondit : « Cette maladie ne tend point à la mort, mais à la gloire de Dieu. » Ces paroles rapportées à Marthe la comblèrent de joie, et comptant sur la promesse de Jésus, sa foi ne fut point ébranlée, même lorsqu'elle vit mourir Lazare; car lorsque Jésus arriva en Bethanie, elle alla au devant de lui avec confiance, disant : « Je sais que Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. » Jésus alors se rendit au sépulcre où depuis quatre jours reposait le corps de Lazare, et le ressuscita.

Ce miracle fut encore un motif de haine pour les pontifes et les pharisiens; leurs persécutions devinrent tous les jours plus cruelles, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu la mort du Juste. Marthe, Madeleine et Lazare, exilés de Jérusalem, furent mis, avec plusieurs chrétiens, sur un vaisseau à demi brisé, sans voiles, sans avirons; lancés en mer par une affreuse tempête, on croyait les envoyer à la mort... mais la tempête s'apaisa, Dieu guida leur navire, qui entra dans le port de Marseille à la vue de tout le peuple étonné.

Au milieu des idolâtres parmi lesquels elle venait d'aborder d'une manière si miraculeuse, Marthe enseigna la religion du Christ. Un grand nombre de personnes se convertirent. Le gouverneur de Marseille, venu pour empêcher les prédications de Marthe, embrassa la doctrine qu'elle professait avec tant de zèle et d'éloquence; ensuite elle se rendit à Aix, où la population entière devint chrétienne.

A cette époque, la ville de Tarascon était désolée par un monstre que l'on nommait la Tarasque. L'horrible animal, lorsqu'il n'était pas sur le Rhône, se tenait dans un bois voisin, et chaque jour faisait de nouvelles victimes. D'après les historiens du temps, la Tarasque était amphibie; cet animal avait la taille d'un bœuf, la tête d'un lion, les dents longues et tranchantes, les

crins d'un cheval, les pieds, au nombre de six, semblables à ceux d'un homme; les ongles d'un ours, la queue d'un serpent; son dos, couvert d'écailles, était parsemé de cornes piquantes; d'un léger mouvement il renversait les plus gros bateaux, et la dureté de sa peau était à l'épreuve des armes; aussi tous ceux qui avaient tenté de le combattre étaient devenus ses victimes.

Les Tarasconnais, désespérés, envoyèrent des députés à Marthe, la priant de venir les délivrer par la puissance de son Dieu, qu'ils reconnaîtraient, s'il opérait ce miracle. Marthe, remplie de foi, d'espérance et de charité, fit ses adieux à sa sœur, et partit avec les députés de Tarascon.

Les habitants vinrent en foule au devant de Marthe; elle promit de se dévouer pour tous, entra seule dans le bois, où l'on entendait le monstre rugir, et l'effroi, la compassion, s'étaient emparés de la foule... lorsque l'on vit Marthe sortir du bois, tenant une croix d'une main, et de l'autre un ruban par lequel elle conduisait la féroce Tarasque, devenue aussi docile qu'un chien, aussi douce qu'un mouton... Aussitôt le peuple, se ruant sur cet animal, le tua sans qu'il cherchât à se défendre; alors tout le pays rendit grâces à Marthe et embrassa sa religion.

Bientôt Madeleine se retira dans le désert de la Sainte-Baume, à quelque distance de Marseille, et se rendit célèbre par la vie de pénitence qu'elle y mena pendant trente ans.

Marthe avait fait bâtir une petite maison dans le bois jadis habité par la Tarasque; elle s'y retirait souvent, et de cette retraite elle travaillait à polir les mœurs des Tarasconnais. Elle fit élever dans leur ville une église; puis elle se rendit à Avignon, où ayant fait de nouveaux prosélytes, elle fit construire une chapelle. Son retour à Tarascon fut un véritable triomphe; on voulait la garder dans cette ville, et lui rendre les plus grands honneurs; mais elle préféra vivre dans sa retraite, où elle avait fondé un monastère de filles. Là elle mourut comme elle avait vécu, c'est-à-dire comme une sainte.

Depuis plus de dix-huit siècles, tous les ans, à Tarascon, en souvenir du miracle opéré par sainte Marthe, on promène un monstre fait de bois, de carton et de toile peinte; ce monstre est moitié ours, moitié serpent, moitié poisson; huit hommes le portent; quatre sont dans le corps, occupés à faire rouler ses yeux, ouvrir et fermer sa gueule; des pèlerins, quelques pénitents revêtus de leur sac, le clergé, avec croix et bannière, l'accompagnent. La procession parcourt la ville au son des cloches et à la grande joie du peuple de Tarascon, criant : « Gare! gare à la Tarasque! » Ce jour-là, à cause de la solennité, la chapelle sépulcrale où se voit le tombeau de Marthe est éclairée par de nombreux cierges; mais aujourd'hui ils ne vont plus, comme autrefois, se refléter sur le sceptre du premier roi chrétien, de Clovis, qui déposa ce royal insigne sur la tombe de Marthe, espérant obtenir par sa puissante intercession la délivrance des douleurs cruelles dont il était atteint; l'on ne voit plus reluire cette châsse d'or que Louis XI fit exécuter en l'honneur de la sainte, et dont le travail dépassait tout ce qu'on avait fait de plus beau en France : ce roi y était représenté à genoux, et des reliefs émaillés en noir représentaient les actions remarquables de Marthe; ces magnificences et celles envoyées par les rois de Jérusalem et de Sicile ont disparu; mais une belle et simple statue de la sainte est là, recevant les hommages des fidèles. »

Suzanne avait cessé de tresser sa couronne et regardait avec effroi ces pierres sur lesquelles elle était assise, ces lieux où vécut la Tarasque, lorsque, sortant de son habitation, madame Germigny vint dire à ses filles qu'il était temps de rentrer pour prendre leur leçon de piano.

« Pardon, maman, dit Élisabeth, prenant le bras de sa mère pour rentrer à la mai-

son, nous nous sommes oubliées en lisant l'histoire de sainte Marthe... Je ne croyais pas que la Madeleine pécheresse et pénitente fût sœur de Marthe et de Lazare.

— Quelques personnes pensent comme toi, mon enfant, mais en lisant et comparant avec soin les divers évangiles, l'on acquiert la conviction que Marie, sœur de Marthe, est la même que « Marie-Madeleine qui se rendit dès le matin au sépulcre de Notre-Seigneur, » la même que cette femme qui répandit sur les pieds de Jésus des parfums d'un grand prix, et à laquelle « il sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. » S'il fallait appuyer cette assertion de puissantes autorités, je te citerais les anciens pères de l'Église : saint Irénée, saint Chrysostome, saint Clément d'Alexandrie et saint Grégoire le Grand, qui ne reconnaissent qu'une seule Madeleine, la sœur de Lazare. Bourdaloue dit aussi que Marthe et Madeleine étaient sœurs de Lazare. Madeleine signifie *magnifique*.

— En effet, Madeleine était bien belle, dit Suzanne; mais j'aimerais mieux ressembler à Marthe...

— Qu'as-tu donc fait de la couronne de fleurs qui te séyait si bien? lui dit Elisabeth, lorsqu'elles furent rentrées dans le salon.

— Je l'ai jetée, ma sœur, lui répondit Suzanne.

Mme EMMA FERRAND.

La Mariée.

Des roses de l'hymen tu marches couronnée,
Vierge! D'heureux parents suivie, environnée,
Prête à subir les nœuds qui doivent te lier,
A la foi d'un époux tu vas te confier!
Oh! combien sur les cœurs tes traits ont de puissance,
Et que ton doux regard révèle d'innocence!
O fortuné mortel! pour toi, dès ce matin,
Sont sortis à la fois du coffre de satin
Ces atours élégants, cette blanche ceinture,
Ce bandeau parfumé, cette riche parure,
Ce bouquet nuptial, ces perles et ces nœuds,
Ce collier de saphirs étincelant de feux;
Pour toi, le tissu d'or, la moire éblouissante
Revêtent ce matin ta taille ravissante,
Et pour toi, sur ton cœur, une tremblante main
A fixé l'églantine et la fleur de jasmin.

Heureux époux! aussi, ton œil charmé l'admire,
Et je te vois hâter, avec un doux sourire,
L'heure, l'heure trop lente où les mots solennels
Doivent l'unir à toi par des nœuds éternels.

Partons donc, et reçois cette vierge timide;
Sois toujours son appui, son protecteur, son guide,
Prends part à ses plaisirs, prends part à ses douleurs,
Sois fidèle, et jamais ne fais couler ses pleurs!...
Jeune fille, avançons; voici l'auguste enceinte
Où tu vas t'enchaîner par la promesse sainte
D'être à lui, de l'aimer à la vie, à la mort,
De partager toujours sa fortune et son sort...
Mais qui m'expliquera le trouble qui t'agite,
Et saurai-je pourquoi, chancelante, interdite,
Tu sembles en tremblant aborder ce séjour?
Car, je le sais, tes vœux ont appelé ce jour;
Cette simple chapelle avec goût préparée,
Naguère, il m'en souvient, toi-même l'as parée;
Ces guirlandes d'hymen, ces riches ornements,
Je les ai vus éclore entre tes doigts charmants...
Pourquoi?... mais d'autres soins occupent ta pensée;
Dans la nef spacieuse où tu m'as devancée,
Grave et les yeux baissés, seule tu ne vois pas
Les flots du peuple immense accouru sur tes pas,
Qui t'entoure et te presse, et qui suit, idolâtre,
Le voile dont les plis cachent ton front d'albâtre,
Et la fleur d'oranger tremblant dans tes cheveux;
Tu passes, cependant, objet de mille vœux;
Tu passes, on t'admire, et la beauté jalouse,
Émue, en te voyant, s'arrête, ô jeune épouse!
C'en est fait! tes serments ont engagé ta foi;
Aux vœux du prêtre saint j'ai mêlé ma prière,
Car mes pas t'ont suivie au seuil du sanctuaire,
Et mes yeux un instant se sont fixés sur toi.

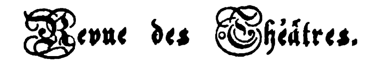
Mon regard s'est levé pendant la pompe sainte,
Et j'ai lu sur tes traits le trouble et la contrainte;
Tu méditais, rêveuse, et j'ai vu ton œil noir
Sur le missel doré s'arrêter sans le voir.
Quand le vœu redoutable a consacré ta chaîne,
Ta voix à mon oreille est parvenue à peine;
Pâle, tes doigts distraits ont effeuillé tes fleurs,
Et ta paupière humide a recelé des pleurs.

Vierge, alors tes pensers poursuivaient-ils l'image
Du foyer paternel sans retour déserté?

Ou bien, en acceptant ton nouvel esclavage,
Regrettes-tu déjà ta douce liberté ?
Regrettes-tu ce temps où, chérie et folâtre,
L'ingénieux amour d'une mère idolâtre
T'entourait de plaisirs sans cesse renaissants,
Simples comme ton âme et comme elle innocents!
Alors, montait vers Dieu ta première pensée :
Ton cœur lui consacrait chaque heure commencée;
Sous son joug révéré tes jours coulaient sans bruit,
Comme parmi les fleurs l'onde serpente et fuit.
Quel nuage eût troublé ta belle adolescence?
Tes jeux et tes plaisirs étaient ceux de l'enfance.
Souvent, assise au soir entre tes vieux parents,
Je t'ai vue égayer leur veille par tes chants :
Tout ce qui t'entourait s'animait de ta joie;
Habile à marier l'or, la laine et la soie,
Ton aiguille avec art combinait leurs couleurs,
Et sous tes blanches mains faisait naître des fleurs.
Quelquefois, de ta harpe au loin retentissante
Tes doigts faisaient vibrer la corde frémissante,
Et plus souvent encore, à tes brillants pinceaux
La nature elle-même envia leurs tableaux.

Doux travaux, plaisirs purs, plaisirs de la famille!...
Soupire en les quittant, soupire, jeune fille!
Ces jours si près encor sont les jours d'autrefois,
Et tu vas maintenant passer sous d'autres lois.
Rentrons! de ton hymen la journée est finie :
Tes parents attendris en pleurant t'ont bénie;
Ils se retirent seuls... ne les appelle pas;
De ton maître nouveau, soumise, suis les pas,
Mais dis, en franchissant le seuil de ta demeure :
« Ma liberté fut douce, et vaut bien qu'on la pleure! »

Soupirs, poésies par Mme FÉLICIE D'AYZAC,
dame de la maison royale de Saint-Denis.



Antonine ou la Créole, comédie-vaudeville en deux actes, par M. Edouard Lemaître.

Le contre-amiral Duchemin avait une nièce, fille unique de son frère, riche colon de la Martinique. Antonine ayant perdu sa mère très-jeune, était adorée de son père, qui lui laissait faire toutes ses fantaisies; se trouvant entourée d'esclaves obéissants et soumis, qu'elle voyait frapper à la moindre faute, au moindre oubli, à la moindre désobéissance, la pauvre petite devint un petit despote. Sa volonté était-elle mal comprise ou trop lentement exécutée? elle entrait dans des colères, dans des désespoirs qui la rendaient aussi malheureuse que ses malheureux serviteurs. Son père étant mort, le contre-amiral alla la chercher, l'amena en France ainsi que Louise, une orpheline élevée avec elle, et la maria à un de ses amis, Albert Derville, jeune lieutenant de vaisseau, homme doux et calme, qui avait beaucoup plus de goût pour la science que pour la marine. Antonine était fort riche, fort jolie, les jeunes gens s'aimaient, le contre-amiral crut avoir fait un heureux mariage, et remonta sur son vaisseau pour aller de nouveau courir les mers.

M. Derville et sa femme habitent un délicieux château de la Normandie. Six mois se sont écoulés; un matin, de bonne heure, le contre-amiral arrive croyant trouver le bonheur dans sa jeune famille Il rencontre Marcel, le jardinier, qui s'est réveillé avant le coq, afin, dit-il, de réparer le dégât que sa maîtresse a fait la veille au soir. Trouvant qu'on ne plaçait pas assez tôt des fleurs sous les fenêtres de son salon; elle avait cassé tous les pots, et arraché toutes les fleurs... Le contre-amiral questionne Derville sur sa femme. « Vous avez cru me rendre heureux, mon ami, répond-il, je ne le suis pas. — Je ne saurais croire qu'avec toi Antonine ne puisse se défaire de quelques défauts. — J'en perds l'espérance. — Il doit y avoir des moyens... — Un seul... mais tourmenter de sang-froid une femme que j'adore... qui m'aime... Ah! si je pouvais changer son caractère sans lui rien ôter de sa tendresse pour moi... — Essayons, » dit le contre-amiral. Louise arrive près de Marcel et lui dit en pleurant. « Madame m'avait ordonné hier d'entrer ce matin de bonne heure dans sa chambre; madame dormait, j'ai eu la maladresse de laisser tomber une tasse, ce qui l'a réveillée de mauvaise humeur...— Et puis ajoute Marcel « Le langage de Saint-Quentin, les paroles dans le creux de la main... » c'est son habitude.— Diable! dit le contre-amiral, frapper une enfant élevée près d'elle, et qui la sert plus par amitié que par devoir! — Je ne vous savais pas ici, messieurs, reprend la pauvre Louise; ne dites rien à madame... je ne lui en veux pas... c'est un petit mouvement de vivacité; il faut plutôt la plaindre. »

Le contre-amiral et Derville forment un complot contre Antonine. Elle sonne... on la laisse sonner... elle accourt en fureur, et à peine a-t-elle embrassé son oncle, qu'elle chasse Louise... Derville entend qu'elle reste. Il y a une noce dans le village; l'usage est que la noce vienne danser dans le jardin du château, Antonine ne le veut pas... le contre-amiral le veut et engage la mariée pour la première contredanse. La créole se trouvant seule, abandonnée de ses domestiques, de son oncle, de son mari, veut se rendre à cette noce... personne pour l'habiller! Elle essaye et ne peut venir à bout de rien. Louise vient en tremblant la prier de recevoir ses services. Antonine lui reproche sa fraîche toilette. « Je la dois à vos bienfaits, madame, » répond la douce fille. Sa maîtresse, furieuse, lui arrache son joli bonnet et le jette par terre. Marcel prend le parti de Louise, il reçoit un soufflet, et Antonine

exaspérée se retire au fond d'un pavillon donnant sur le jardin. Là, elle entend Gervais, le concierge, l'accuser d'être un mauvais cœur, un vrai diable; de les faire enrager tous. « C'est une calomnie, dit Louise; je connais ma maîtresse mieux que vous, elle est humaine, libérale. — En soufflets. — Elle souffre la première de la peine qu'elle cause. — (Louise a peut-être raison, se dit Antonine, qui les écoute.) — Elle y pense toujours et elle oublie le bien qu'elle a fait. — Pour oublier le bien ça ne doit pas lui être difficile. — Et si je vous disais que c'est elle qui a donné les 600 francs que je vous ai remis pour vous débarrasser des parents qui vous redemandaient la dot de feu votre femme, et voulaient faire vendre votre maison. — Quoi! c'est c'te méchante dame qui est si bonne! — Je vous assure qu'il ne manque à madame qu'un peu de douceur et d'aménité pour être chérie de tous ceux qui l'entourent (— Oh! mon Dieu! se dit Antonine, si je pouvais le croire!) — Que je suis donc fâché de ce qui va lui arriver! reprend Gervais. (Antonine prête l'oreille.) Je passais près du bosquet ousque M. Derville causait avec le contre-amiral; je n'ai pas voulu les écouter, parce que ce n'est pas poli; mais je me suis caché derrière la charmille et j'ai tout entendu. M. le contre-amiral disait : « Allons, Derville, décide-toi... ce n'est pas une femme, c'est un diable; il n'y a plus à hésiter. » Monsieur lui répondait « Oui!... je le sens... avec elle l'existence est un supplice. — Alors consens donc à ce que je te propose. J'ai commandé les chevaux de poste. — La quitter! reprenait monsieur. — Je te rejoindrai demain, et me charge d'annoncer à madame ma nièce qu'elle ne te reverra pas de longtemps!... — Eh bien, oui! que se décide à dire enfin monsieur... nous parcourrons encore les mers ensemble. — Bravo! qu'a repris M. le contre-amiral; sous trois jours nous serons embarqués; dans un instant sois prêt à partir... » Antonine, qui écoutait avec anxiété, s'élance tout à coup hors du pavillon, en s'écriant : « Partir! — Sauve qui peut! » dit Gervais, s'enfuyant à toutes jambes. Louise, se retire à l'écart. « Je suis anéantie! » dit Antonine, debout, immobile, à la porte du pavillon. Oh! non, cela n'est pas possible!... me quitter... m'abandonner!... Ici chacun se plaint de moi... ils m'accusent tous... nos serviteurs, Louise, mon mari, mon oncle lui-même..... tous... et moi je resterai seule... Serais-je donc en effet une femme avec laquelle il soit impossible de vivre?... aurais-je mérité la haine de tous ceux qui m'entourent?... mais Derville; je l'aime... je l'adore... oh! l'idée d'une telle séparation me tue!... » A la vue de la douleur de sa maîtresse, Louise s'avance avec crainte. « Quoi! Louise, lui dit la créole avec douceur, tu ne me hais donc pas? J'ai été pour toi si injuste! — Vous avez été si généreuse! — J'ai fait le tourment de ta vie. — Vous avez pris soin de mon enfance. Je comptais passer mes jours avec vous; mais vous me renvoyez, je suis prête à me rendre dans l'endroit qu'il vous plaira m'indiquer, et toujours votre nom restera gravé dans mon cœur. — Ma chère, ma bonne Louise! j'ai bien des torts à réparer envers toi; promets-moi de ne jamais me quitter. — Ah! dit la jeune fille, se jetant dans les bras de sa maîtresse, ce moment efface toutes mes peines; il ne me reste plus qu'à faire des vœux pour votre bonheur... — Du bonheur!... il n'en est plus pour moi! j'ai perdu le cœur de mon mari... il veut me fuir... » On entend le flageolet de Marcel; Antonine rentre dans le pavillon, afin de cacher sa douleur aux gens de la noce; le contre-amiral et Derville, qui les suivaient, s'arrêtent; Antonine, n'entendant plus rien, entr'ouvre les persiennes; elle aperçoit son mari et les referme précipitamment. « Veuillez me pardonner ma faiblesse, mon ami, disait Derville... cette séparation peut avoir des suites très-malheureuses!.. — Très-heureuses au contraire, répond le contre-amiral;

car si, après deux ans passés loin de toi, Antonine n'est pas corrigée... tu mourrais à la peine... ce ne serait plus pour quelque temps alors qu'il faudrait la fuir... Allons, voici les chevaux... pars donc!... — Oui, dit Derville avec résolution... il le faut... je pars... et si dans deux ans Antonine, en effet, n'est pas corrigée, elle ne me reverra jamais! » Antonine jette un long cri de désespoir; Derville se précipite dans le pavillon, rapporte sa femme évanouie, et la dépose sur une chaise du jardin. « Diable! dit le contre-amiral, est-ce que ça lui aurait déjà produit assez d'effet?... » La créole revient à elle comme en sortant d'un songe. » Où suis-je?... dit-elle. Il me semblait... Qu'ai-je donc entendu tout à l'heure?... on dansait, je crois... et puis mon mari!... oh! oui, il voulait me fuir... il m'abandonnait... pour toujours!... — Chère Antonine, lui dit Derville avec tendresse. — C'est lui!... encore! s'écrie-t-elle avec joie... Ah! ne pars pas, Albert... je suis assez punie, va!... je l'ai bien mérité; mais davantage... ce serait trop... j'en mourrais. Oh! oui... je t'ai rendu bien malheureux... mon amour ressemblait à de la haine... j'ai dû perdre ton cœur... je l'ai perdu... mais, à force de soins, de douceur, de soumission... je le regagnerai, n'est-ce pas?... laisse-moi l'espérer... Malgré tous mes torts, je n'ai jamais cessé de te chérir... et maintenant même qu'une leçon bien cruelle a changé mon caractère, elle n'a rien changé à mon amour... Oh! daigne me pardonner, Albert!... On ne s'avilit pas aux pieds de ce qu'on aime, dit-elle en se mettant à genoux; j'implore ma grâce! — A la bonne heure! s'écrie le contre-amiral tout joyeux. — Je n'y tiens plus, s'écrie à son tour Derville, relevant sa femme; chère Antonine!... viens dans mes bras, sur mon cœur; c'est là que tu trouveras ton pardon, en m'accordant le mien, pour une épreuve si pénible! »

Louise, qui de loin regardait cette scène avec anxiété, fait signe à la noce d'accourir; Derville prie sa femme de se calmer; mais Antonine, au contraire, appelle tout le monde. « Venez, mes amis, leur dit-elle, venez, vous tous qui avez à vous plaindre de moi, venez me pardonner. — A charge de revanche, ma nièce, reprend le contre-amiral, car tu vois un coupable... C'est moi qui voulais emmener ton mari... — Ah! mon oncle! vous m'avez rendue à la raison... et vous me verrez à présent et toujours faire le bonheur de ceux qui m'environnent. »

Je présume, mesdemoiselles, qu'Antonine aura bien encore quelques rechutes; mais avec un bon cœur, on peut toujours se corriger.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Correspondance.

Tu sais, ma chère, que l'Académie française est chargée de décerner les prix et les médailles destinés par feu M. de Montyon à récompenser les actes de vertu, et les ouvrages les plus utiles aux mœurs. Cette année, l'Académie a donné 3,000 francs à M. Wilm, auteur d'un livre intitulé : *Essai sur l'éducation du peuple*, dans lequel l'auteur dit comment il faudrait que fût fait un livre d'éducation pour le peuple, et l'on se demande pourquoi l'auteur lui-même n'a pas fait ce livre... Je le sais bien, moi... parce que c'est trop difficile!... Un savant, vois-tu, cela peut faire un livre pour mettre dans une bibliothèque, mais non dans les mains des enfants. — 2,500 fr à M Salmon, pour un ouvrage intitulé : *Conférences sur les devoirs des instituteurs primaires*. Ces pauvres instituteurs de campagne, ils enseignent à lire dans le psautier... Comme c'est amusant et instructif pour le petit paysan, la petite ouvrière! comme cela leur apprend le français et la prononcia-

tion française... Aussi ils repoussent les livres instructifs qu'ils croient tous ennuyeux, et recherchent les livres nuisibles. Je ne te fais ces observations critiques, ma chère, que pour arriver à te dire que si tu réfléchis, si tu observes, si tu as le talent de rendre tes pensées, si tu as de l'imagination pour créer des drames touchants qui inspirent l'amour de Dieu et du prochain, le dévouement au pays et à la famille... écris un livre pour les enfants des pauvres, apprends-leur à aimer les riches qui les aident, et à devenir riches eux-mêmes par le travail, la sobriété et l'économie, afin de pouvoir aider à leur tour ceux qui sont pauvres... Songe que l'éducation des hommes est la mission des femmes... Mon Dieu! les hommes seront toujours assez savants si nous leur enseignons à être heureux! Mais je reviens à l'Académie. Elle a décerné 2,000 francs à mademoiselle Louise Bertin, pour des poésies intitulées *Glanes*, — 1,500 francs à mademoiselle Félicie d'Ayzac, pour un recueil de poésies intitulé *Soupirs*, — 1,500 francs à M. Mary Lafon, pour un ouvrage intitulé : *Histoire religieuse, politique et littéraire du midi de la France*; — 1,000 francs à M. Ernest Fouinet, pour son livre intitulé *Gerson*, *ou le manuscrit aux enluminures.*—1,000 francs à mademoiselle Anaïs Martin, pour un livre intitulé *l'Ami des jeunes personnes*, — et une médaille d'or à madame Agénor de Gasparin, auteur d'un ouvrage intitulé *le Mariage au point de vue chrétien.*

L'Académie a aussi décerné pour son compte un prix de poésie de 2,500 francs dont elle avait donné le sujet : *Le monument de Molière.* C'est madame Louise Colet qui a obtenu ce prix; M. Alfred des Essarts a eu le premier accessit, M. Bignan le second.

Tu vois que les femmes l'ont emporté en poésie, en intelligence... eh bien! elles l'ont aussi emporté en vertu, en généreux dévouement.

L'Académie a encore décerné des prix Montyon de 3,000, 2,000, 1,000 et 500 francs. Je ne te parlerai pas de tous ces braves gens qui se jettent dans l'eau, dans le feu, pour sauver des hommes; de toutes ces femmes pauvres qui travaillent jour et nuit, se privent du nécessaire pour soigner et nourrir des êtres encore plus pauvres, plus malheureux qu'elles; mais je te raconterai cette touchante histoire.

M. et madame Josserand habitaient Provins; ils avaient deux enfants : Sophie, l'aînée, âgée de quatorze ans, était ouvrière; elle travaillait déjà depuis plusieurs années pour s'amasser une dot, afin d'entrer au couvent, lorsque M. Josserand se trouva ruiné par des entreprises hasardeuses; il donna à ses créanciers tout ce qu'il possédait, mais il restait leur devoir encore 4,000 francs. Aussitôt que Sophie connut ce désastre, elle revint chez son père, lui remit le petit trésor qu'elle avait si laborieusement amassé, et renonçant à consacrer sa vie à Dieu pour la consacrer à sa famille, elle se mit à travailler afin de nourrir son père infirme, sa grand'mère octogénaire et son jeune frère. Madame Josserand étant tombée malade, Sophie comprit que le plus cruel chagrin de sa mère était de laisser des dettes; elle lui promit de les payer, d'y sacrifier sa vie entière, et la pauvre mère mourut consolée. A peine fut-elle morte que Sophie alla trouver les créanciers, s'engagea à les payer et leur demanda du temps... Les créanciers, émus de la démarche de cette jeune fille, lui accordèrent tout le temps possible... mais ils ne comptaient guère qu'elle pût jamais, chargée de l'existence de trois personnes, acquitter les dettes de son père. Il y a aujourd'hui vingt ans de cela, et l'existence de Sophie a tenu toutes ses promesses : son père a vécu honoré par elle et à cause d'elle; sa grand'mère est morte en la bénissant, son frère lui doit une bonne éducation, un état, et surtout un nom sans tache, car toutes les dettes ont été payées!

Ce sont d'anciens créanciers, des voisins témoins et admirateurs de cette bonne et généreuse Sophie, qui ont divulgué sa vie qu'elle croit si simple, si ordinaire... Remercions M. de Montyon pour avoir fondé des récompenses qui nous font connaître ces vertueuses femmes qui n'étaient connues que de Dieu !

Allons, ma chère, essayons de mériter l'approbation de notre conscience ; c'est notre prix Montyon à nous qui n'avons pas encore eu de malheur à pleurer, à soulager... Chut !... parlons bas... le malheur est peut-être là qui nous guette !... Eh bien, étudions notre piano, vocalisons, peignons avec persévérance, soyons adroites, habiles dans nos travaux de femme, et si le malheur venait un jour frapper à notre porte, nous pourrions lui dire : Entrez ! nous sommes prêtes à vous recevoir... Il s'en irait bien vite, va !... Le malheur ne se plaît que chez les gens paresseux, sans courage, sans énergie...

Je vais donc t'expliquer notre planche IX, qui est une espèce de salmigondis ; mais d'abord il faut que je répare les oublis de ma dernière lettre.

A propos des bracelets en corail (page 256, 1re colonne), les aiguilles d'acier doivent avoir 5 millimètres de circonférence, la ganse à la reine doit être large de 3 millimètres, et pour un bracelet il en faut 3 mètres de long. A présent que j'ai réparé mes fautes passées, je vais tâcher de n'en pas faire de nouvelles.

Le n° 1 est le dessin d'un cabas que tu fais de la grandeur qui te convient : il se brode sur casimir noir. Le vermicelle qui l'entoure se fait en points de chaînette avec du cordonnet de soie bleu de France ; à côté de ce premier point et dans l'intérieur de ce dessin, ajoute un second point de chaînette en cordonnet de soie bleu-pâle. La crête de coq qui forme la palme se fait en bleu de France, la ligne intérieure en bleu pâle, et le pois en bleu de France. Tu peux, au lieu de ces deux nuances de bleu, mettre deux nuances de vert.

Une écharpe d'organdy, longue de 3 mètres, qui aurait ce dessin brodé tout autour, au crochet, ou en points de chaînette en coton blanc, et le bas de l'écharpe parsemé de six rangs de palmes, serait fort jolie. Tu aurais soin de placer ton dessin de manière à laisser du bas 12 centimètres d'organdy pour en former une frange.

Tu pourrais encore acheter 3 mètres de cachemire noir, les couper en deux dans la longueur, et en faire deux écharpes que tu broderais au crochet ou en points de chaînette avec du cordonnet de soie noire. Tu laisserais du bas 12 centimètres de cachemire pour en former une frange. Ce dessin vient de chez madame Chardin.

Tu peux encore faire cet encadrement autour d'un mouchoir de batiste, et le broder en points de chaînette avec un coton bleu foncé à l'extérieur et bleu pâle à l'intérieur.

Le n° 2 est le dessin d'un coin de mouchoir qui se continue tout autour. Ce dessin se brode entièrement au plumetis ; la ligne extérieure se festonne, se découpe, et on y coud tout autour un picot de fil. Ce mouchoir coûte 9 francs tout dessiné sur belle batiste, au coin de la place Vendôme.

Le n° 3 est un dessin de tapisserie à courant que tu m'as demandé pour chaises, fauteuils et coussins.

Le n° 4, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans cette tapisserie dont tu fais le fond en pékin vert.

Les couleurs qui sont indiquées, *pâle*, *clair*, dans ce dessin et dans le fond de pékin, se font en soie. Tu peux cependant ne faire ce fond que d'une seule couleur de laine : vert-chou foncé.

Tu vois que ce dessin peut s'exécuter aussi en vert sur fond rouge, et en jaune sur fond bleu. Si tu ne faisais pas le fond en pékin, tu choisirais pour le fond uni la nuance la plus foncée de celles indiquées pour le pékin. Ce dessin vient du *Symbole de la paix*.

Tu m'as fait observer que pour chaises, fauteuils et coussins formés de bandes de tapisserie et de bandes de velours cela coûtait trop cher... mais il y aurait un moyen : prends du canevas, dessine dessus la forme d'une chaise, d'un fauteuil ou d'un coussin, fais au milieu le dessin de ta bande de tapisserie, et de chaque côté fais en tapisserie une bande tout unie, de la couleur que je t'ai indiquée pour le velours.

Le n° 5 est un dessin de palmes, qui s'exécute sur du tricot.

Veux-tu faire une couverture de lit d'enfant ?

Achète deux aiguilles de 8 millimètres de circonference, — de la laine bleu-pâle, —vert-chou, — rouge-clair, —violet-foncé, — orange, — blanche, en cinq brins.

Prends la laine blanche, monte 12 mailles, tricote une jarretière, ne fais jamais la première maille ; lorsque ta bande a 1 mètre de long, ferme-la.

Le n° 6 ce sont les signes qui représentent les couleurs employées pour faire ces palmes. Choisis ce qui doit être le dessus de cette bande, prends une aiguille à tapisserie, enfile une aiguillée de laine bleu-pâle, suppose que chaque maille tricotée à l'envers représente deux brins de fil d'un canevas, et sur ces mailles, en faisant le point de marque, forme ces petites palmes. Ne coupe pas ta laine et recommence une autre palme. Cette bande doit être large de 5 centimètres à peu près, et longue de 1 mètre.

Fais ainsi quatre bandes.

Prends ta laine bleu-pâle, monte 24 mailles, tricote une jarretière. Cette bande doit être large à peu près de 10 centimètrès et longue de 1 mètre.

Fais ainsi cinq bandes.

Couds, à surjet, ces différentes bandes ainsi posées : bande bleu-pâle—bande de palmes—vert-chou — palmes—rouge-clair, — palmes — violet foncé, — palmes — et orange. Double ta laine blanche ; elle sera en 10 brins; enfile-la dans une aiguille, et, le long de la bande bleu-ciel, sur un moule ou sur une planchette de 3 centimètres de circonférence, fais un rang de filet, de manière à former une espèce de feston; taille des brins de laine de toutes tes couleurs et longs de 30 centimètres, prends-en un blanc et un bleu-ciel, passe-les au milieu d'un de ces festons sur lequel tu les mets à cheval, reprends-les au bas de ce feston pour les réunir en y formant un nœud. Prends un brin de laine blanche et un brin de laine vert-chou, noue-les comme les précédents, continue de même, avec les autres couleurs, jusqu'à la fin des festons, de la bande bleu-pâle ; reprends de l'autre côté de la couverture la bande orange, fais-y le même feston en laine blanche et ajoutes-y les mêmes brins de laine que du côté opposé. Cette couverture de lit devra avoir 1 mètre de long sur 80 centimètres de large.

A présent : *Qui peut moins peut plus...* Allonge cette couverture jusqu'à ce qu'elle ait 1 mètre 80 centimètres, fais 8 bandes de palmes et 10 bandes des différentes laines; après la bande orange, tu remettras une bande bleu-pâle, ainsi de suite, et tu auras 1 mètre 60 de large. C'est l'ouvrage de la grand'maman et de sa petite-fille; cela se porte partout : au salon, au jardin, en visite. A la campagne, cette couverture pare un lit ; à la ville, elle se jette sur le lit d'un malade; quand il ne fait pas assez froid, elle remplace l'édredon... et puis c'est si amusant à faire ! J'ai vu cette couverture rue Saint-Honoré.

Le n° 7 est la moitié du devant d'un fichu-guimpe.

Le n° 8 est la moitié du dos. Ce fichu se ferme derrière.

Le n° 9 est ce fichu monté et plissé à tuyaux d'orgue. L'entre-deux de l'épaule doit avoir 10 centimètres de long, celui du tour du cou 40 centimètres.

Le n° 10 est une manche que tu tailles sur le patron n° 7, planche VIII ; cette manche a 4 fronces dans le haut et 4 dans le bas, monté sur un poignet terminé par

une dentelle. Je t'aurais évité cette explication si le poignet eût été bien indiqué par la gravure.

Le n° 11 est la moitié du dessus d'une bottine de tout petit enfant.

Le n° 12 est la moitié du derrière de cette bottine.

Le n° 13 la moitié de la semelle.

Tu prends du jaconas blanc, tu tailles en droit fil, et en ajoutant les remplis, ces trois patrons, sur lesquels tu mets une couche de ouate; tu tailles encore une fois ces trois patrons, tu les places sur la ouate et tu les réunis en les piquant ensemble à petits carreaux. Tu fais un passepoil en jaconas, tu en bordes entièrement le patron n° 13, le haut du patron n° 12, jusqu'à l'étoile, tu rabats la doublure sur le passepoil et fais un point de côté pour réunir le dessous au dessus quand il n'y a pas de passepoil; tu fais des œillets où ils sont indiqués, et tu réunis ces trois patrons en les cousant en dedans, à points arrière, de manière à ce que l'étoile du n° 11 se trouve sous celle du n° 12, et celle qui est derrière le n° 12 près de celle du n° 13.

Le n° 14 est cette bottine toute montée. Elle se lace d'avance avec une petite faveur rose ou bleue, et se noue sur la jambe et sur le cou-de-pied.

Voilà enfin nos explications finies; reposons-nous en causant chiffons, et voyons si tu seras de mon avis.

J'ai rencontré dans un magasin, une demoiselle qui avait une robe de barège, à carreaux maron sur fond blanc; les manches faites sur le modèle n° 10, planche IX, le corsage n°s 9 et 10, planche IV; un mantelet de mousseline garni tout autour de bandes pareilles festonnées et plissées *à la bonne femme*, un chapeau de paille d'Italie orné d'un ruban de satin blanc, pas de tour de tête, ses cheveux frisés en trois longs tire-bouchons, un long voile de tulle de soie blanche, terminé du bas par un large ourlet. J'ai trouvé cette toilette charmante.

J'ai rencontré plusieurs petites filles ayant des chaussettes, un pantalon qui ne descendait qu'au-dessus des genoux, le reste des jambes nu; la robe ne descendait pas plus bas que le pantalon; des manches courtes, des mitaines noires, une écharpe et un chapeau comme toutes les autres petites filles. Je doute que ce costume prenne en province; mais il doit donner de la force et faire marcher avec plus d'aisance.

On m'a parlé d'une toilette de bal ainsi composée:

Une robe d'organdy, ayant trois plis à la jupe, y compris l'ourlet, hauts de 15 centimètres; au-dessus de chaque pli un ruban de gaze bleue, large de 6 centimètres, ayant de jolis dessins formés d'une espèce de chenille de soie bleue, cousu à plat du haut et du bas sur la jupe; des manches courtes à la robe de dessous, qui était en jaconas blanc; des manches courtes à la robe d'organdy, mais plus larges que celles de jaconas, et garnies du bas de deux petits plis au-dessus desquels était un petit ruban pareil à celui de la robe et cousu de même; le corsage taillé sur les n°s 7, 8 et 11 de la planche IV; le même ruban plissé *à la bonne femme*, au bas d'une berthe taillée sur le modèle n° 9, planche VIII. La coiffure se composait de deux rosettes de même ruban de gaze; l'écharpe était en organdy, terminée du bas par un long effilé arrêté par des nœuds. Les gants courts. Que penses-tu de cette toilette?

J'accompagnais maman dans une visite, lorsque j'ai trouvé la fille de la maison qui étudiait son piano; elle avait une robe de mousseline de laine grise, unie, faite sur les modèles n°s 9 et 10 de la planche IV. Ses manches courtes descendaient jusqu'à son coude; là elle les avait garnies d'une double ruche de tulle de coton blanc; le tour de son cou était garni de même; elle avait un tablier de gros-de-Naples noir; des nœuds de rubans de gros-de-Naples noir, dont les deux bouts pendants avaient été attachés avec des épingles, des deux

côtés de sa tresse de derrière; ses cheveux étaient relevés en bandeaux...

Mais je m'arrête; nous n'avons plus à espérer qu'un mois de beau temps; il va bientôt nous falloir penser à nos toilettes d'hiver !... La terre change de parure, nous sommes bien obligées d'en changer !

Adieu, ma chère petite ; mon cœur ne changera jamais que pour t'aimer encore davantage.

Je m'aperçois qu'il me reste encore quelques lignes; je vais les consacrer à réparer ma faute. Tu m'as grondée de n'avoir pas continué de te donner la prononciation des mots et des noms anglais qui se rencontrent partout; tu as raison, et j'ai eu tort... Aussi je m'empresse de continuer les pages 29 et 30 de l'année 1842, et à propos de la visite que la jeune et belle Victoria, reine d'Angleterre, vient de faire au roi des Français et à sa famille, réunie au château d'Eu, je commencerai par cet air national des Anglais avec lequel les Français l'ont saluée :

	PRONONCE.
God save the queen ! (Dieu sauve la reine !)	God séve zé kouine.
Lady (dame)	Lédi.
Ladies (pluriel)	Lédize.
Milady (madame)	Milédi.
Miladies (pluriel)	Milédize.
HOMMES POLITIQUES.	
Sir Robert Peel	Ser Roberte Pile.
Stanley	Stann'lé
Chatam	Tchatamm.
Russel	Reussel.
Stewart	Stéouarte.
Brougham	Brouh'mm.
Castelreagh	Càss'lré.
Canning	Kanigue.
Marlborough	Mârlborô.
Lord Wellington,	Lorde Ouellinnktonne.
Cromwell	Crommouel.
Meeting (réunion, assemblée de peuple)	Mitinngue.
Meetings (pluriel)	Mitinze.

Maintenant exerce-toi à prononcer ces mots en escamotant les *r*, reapel—repealers, repel—répéleurse, qui se trouvent dans ces mots, et dès que tu verras arriver le *th* dépêche-toi de mettre ta langue entre tes dents... Du courage ! Adieu ! J. J.

Éphémérides.

—

SEPTEMBRE. Ce mois, le septième de l'année romaine, le neuvième de la nôtre, était sous la protection de Vulcain. Ce mois est personnifié sous la figure d'un homme vêtu seulement d'un manteau jeté sur son épaule droite et flottant au gré des vents. De la main gauche, il tient une ficelle à laquelle un lézard se débat attaché par une jambe. Aux pieds de cet homme sont deux cuves pleines de raisins préparés pour la vendange. Le 20 de ce mois on fêtait la naissance de Romulus.

—

ACCIDENTS PHYSIQUES.

Le 13 septembre 1666, incendie de Londres.

Le 13 septembre, le feu prit dans la ville de Londres et y fit les plus terribles ravages. Pendant trois jours que dura cet incendie, il consuma quatre-vingt-dix-neuf églises, du nombre desquelles était la cathédrale; la maison de ville, treize mille deux cents maisons particulières qui formaient soixante rues; vingt-six magasins et un nombre considérable de bibliothèques, d'écoles, d'hôpitaux et de superbes hôtels. Le feu après tous ces ravages s'éteignit de lui-même.

On érigea une colonne au lieu où le feu avait commencé; cette colonne a cent quatre-vingt-huit pieds de hauteur. Elle pose sur un piédestal de trente-sept à trente-huit pieds de haut, et large de dix-neuf pieds six pouces carré. La face principale est ornée d'un bas-relief en marbre, où la sculpture a représenté d'un côté la destruction des maisons par le feu, et de l'autre leur réédification. Diverses figures allégoriques enrichissent cette composition, au milieu de laquelle on voit le roi Charles II, auquel on présente le plan de la reconstruction de la ville. Aux quatre angles

du socle sont sculptées quatre salamandres : le tout est couronné par un grand vase en bronze d'où sortent des flammes.

Mosaïque.

—

PETITE VIOLETTE BLEUE.

Fable de Fœrster.

Petite violette bleue venait de naître au bord d'un ruisseau qui coulait dans une profonde vallée, quand elle se mit à dire : « Ce n'est guère la peine de fleurir ici, pour y vivre la tête courbée vers la terre; d'ailleurs, je suis dans un lieu si bas que je ne puis rien voir, il serait donc sensé d'aller prendre racine ailleurs. »

Aussitôt dit, aussitôt fait : petite violette bleue de ses petites mains arrache de terre ses petites jambes l'une après l'autre et se met en voyage.

« La montagne qui est de l'autre côté de la vallée me conviendrait, dit-elle; si je pouvais atteindre le premier plateau, je verrais un bon morceau du monde ; il serait donc sensé d'aller y prendre racine. »

Petite violette bleue monte d'un pas agile jusque sur le sommet de ce plateau éclairé par le plus brillant soleil. Mais à peine y fut-elle installée qu'elle se dit :

« D'ici on ne voit pas grand chose. Ah! du second plateau je pourrais voir le monde de l'un à l'autre bout; il serait donc sensé d'aller prendre racine plus haut. »

Aussitôt dit, aussitôt fait : petite violette bleue de ses petites mains arrache de terre ses petites jambes l'une après l'autre et recommence à voyager.

Cependant sa course devient moins rapide, la fatigue l'oblige de se reposer souvent; enfin, après une marche pénible, elle arrive au second plateau; mais à peine futelle installée dans l'endroit éclairé par le plus beau soleil. « Ah! dit-elle, d'ici la vue est bien étendue; cependant on ne découvre pas encore le monde tout entier... si j'étais sur le troisième plateau, mes yeux pourraient percer jusqu'au fond du ciel; j'entendrais chanter les anges, je verrais Dieu gouverner l'univers! Il serait donc sensé de prendre racine un peu plus haut. »

Aussitôt dit, aussitôt fait : petite violette bleue arrache de terre, avec ses petites mains, ses petites jambes l'une après l'autre et recommence à voyager.

Cette fois sa marche est plus pénible encore; il ne se trouve plus ni chemin ni sentier... petite violette bleue veut revenir sur ses pas... mais elle a des éblouissements, la tête lui tourne... alors rassemblant ses dernières forces, par un effort surhumain, elle arrive mourante de fatigue et d'effroi sur le plateau, objet de son ambition... Mais le sol est de pierre, un vent glacial souffle avec violence ; petite violette bleue se sent transie, elle tremble de toutes ses petites branches, elle cache sa tête sous son petit tablier vert, ses petites mains, ses petits pieds s'engourdissent; alors elle se met à pleurer amèrement, ses petites joues bleues deviennent pâles, les larmes s'y arrêtent en gouttes de glace. « Hélas! dit-elle, que ne suis-je restée dans le lieu où j'ai fleuri! »

Ce furent les dernières paroles de petite violette bleue : après les avoir prononcées, elle roidit ses petits membres, s'affaissa sur elle-même et mourut.

—

Si tu as dans le vallon une demeure assurée, ne désire jamais de t'élever plus haut.

Traduit de l'allemand par Mme E. BECHER.

—

La louange est souvent une aumône, la vérité est toujours un hommage.

Marquis DE FOUDRAS.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

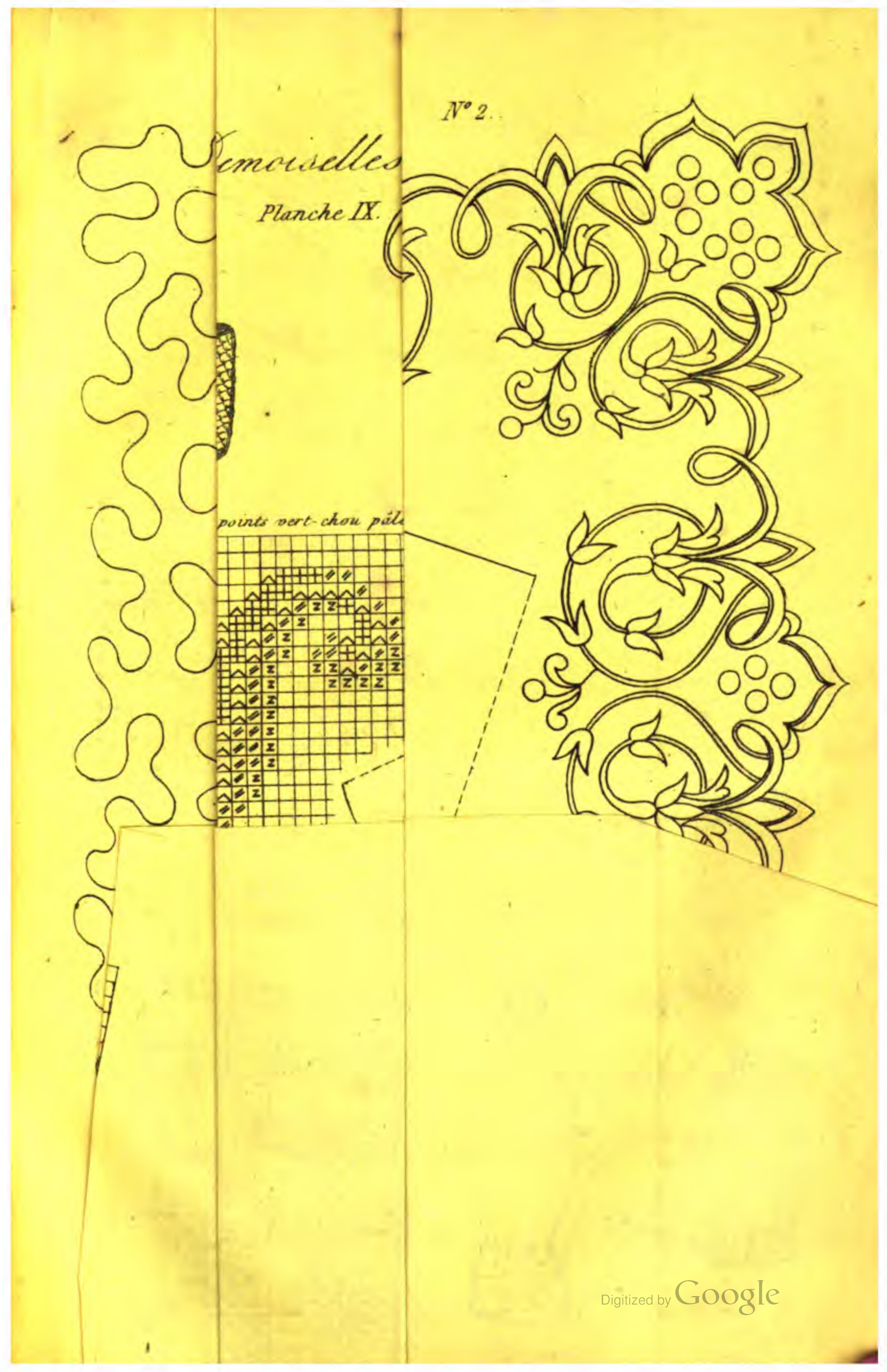
QU PAR BILLARD.



IX.e Nº



Lith. de Vayron.


Nº 2.
Demoiselles
Planche IX.
points vert-chou pâle

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Chronique de Bretagne.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

EDWARD DE WINDSOR.

Troisième article.

La politique du duc Jéhan triomphait de l'opposition du parlement : l'alliance de la duchesse de Penthièvre avec Charles de Châtillon-sur-Marne plaçait la principauté de Bretagne sous la dépendance immédiate de la France, et cette forme détournée d'inféodation semblait détruire à jamais les prétentions du comte de Montfort. Le duc s'empressa d'envoyer maître Eon Roger annoncer au roi la nouvelle de ce succès inespéré. Philippe de Valois était alors au château du Louvre, *près Paris;* de fâcheux événements l'avaient contraint d'interrompre les travaux de construction qu'il se plaisait à diriger lui-même au château de Vincennes. Il reçut l'ambassadeur breton dans la grande salle de la tour Ferrand, et en présence des *Francs de France* (1), des pairs ordinaires, et de plusieurs souverains, ses alliés. Il lui exprima toute la satisfaction que lui causait le vote des états ; puis revenant à la pensée qui le préoccupait depuis quelque temps, il dit : « En traversant ma bonne ville de Paris, vous avez vu quelle grande agitation y règne : c'est la guerre qui s'organise, beau sire. Les troupes des hauts barons et des communes arrivent de tous côtés pour marcher et combattre sous ma bannière : que Dieu les protége et le royaume de France ! Voici près de moi mon beau cousin le roi de Navarre, mon ami le roi de Bohême, mon allié David de Bruce, que nous rétablirons sur le trône d'Écosse. »

Eon Roger fit une profonde inclination devant ce jeune et malheureux prince, qui lui tendit affectueusement la main et lui dit : « Beau sire, je n'oublierai jamais mon origine bretonne (2).

(1) On donnait ce nom aux *pairs d'extraction*.

(2) Guéthénoc de Bruc, de Brus, de Bruz, en Bretagne (*Chroniques de Bretagne*, d'Alain-Bouchard; *Histoires de* dom Morice, dom Tallandier, dom Lobineau), et le Bruce, *the Bruce* ou de Bruce, en Écosse (*Histoire d'Écosse*, de Walter Scott), était d'origine bretonne. Il suivit en Angleterre Guillaume le Conquérant, ce qui a fait supposer à Walter Scott qu'il était

— Bretagne et France! beau cousin, » dit le roi; et, prenant Eon Roger par la main, il poursuivit: « Voici les princes de mon sang, les ducs de Normandie, de Bourgogne, de Berri et de Bourbon; puis le vaillant Gaston, comte de Foix, qui déjà s'est emparé de Tartasse et de six châteaux en Guienne; monsieur don Louis, héritier du trône de Castille, les barons de *la chrétienté de Paris* et messieurs de l'Université.

» Je n'ai point convoqué à cette assemblée, mon beau cousin le duc de Bretagne, dans la crainte que son dévouement à ma personne ne l'eût porté à retarder l'exécution du projet qu'il a su mener à bonne fin. Mais vous direz à votre souverain duc que je l'engage à conclure le plus tôt possible le mariage de sa nièce avec mon neveu, Charles de Châtillon; je l'attends à Saint-Quentin, où je serai avant quinze jours. »

Le roi se tut, et le chancelier fit signe que l'ambassadeur et sa suite pouvaient se retirer.

Ce jour-là, il y avait une brillante *monstre d'armes* sur le Pré-aux-Clercs. Philippe de Valois devait y recevoir le serment des bannières commandées par trois rois, cinq ducs souverains, six comtes et plus de quatre mille chevaliers. Des sergents de la garde, armés de boulaies d'acier, d'arcs et de carquois garnis de flèches, étaient rangés en double haie à la porte extérieure du Louvre. Dans la cour, les pages, les écuyers, les gens d'armes, faisaient tournoyer leurs chevaux comme dans une lice. Les écoliers des *Quatre-Nations*, curieux de voir un si beau spectacle, se ruaient sur la compagnie des sergents de la garde du roi; ceux-ci s'efforçaient de les contenir, et frappaient à coups de masse; mais le flot du *populaire* se soulevait aussitôt avec force, et se jetait entre les rangs des *soudoyers* et sous les pieds des chevaux, en poussant des cris confus. « Allons, vite!... les bannières et la bataille! clamaient de tous côtés les écoliers en frappant sur leurs parchemins. — Oui, la bataille, et mort au roi du Léopard!... » répondaient plusieurs voix au milieu du tumulte. Tout à coup le silence se rétablit comme par enchantement; la foule qui se pressait devant le château et les personnes placées aux croisées se découvrirent et saluèrent... c'était le roi.

Philippe de Valois montait un cheval couvert d'une housse richement brodée. Il portait une armure entièrement dorée, et la visière relevée de son casque lui laissait à découvert tout le visage, afin que le peuple pût bien voir les traits de son roi. Aux premiers sons des trompettes, les pages, les écuyers et les sergents à cheval étaient partis au galop; le roi, escorté des hauts barons, suivait la marche des princes du sang, et passait lentement au milieu de la foule qui le saluait par des cris de joie. Au même instant, le son argentin et aigu des clairons et le mouvement des troupes se faisaient entendre dans Paris: il y avait trente mille hommes qui se dirigeaient vers le Pré-aux-Clercs.

La guerre était déclarée à l'Angleterre: voilà la réponse que Philippe de Valois avait donnée à l'évêque de Lincoln, qui

---

d'origine normande. Guéthénoc faisait partie des deux mille lances qu'Hoël II, comte de Nantes et duc de Bretagne, fournit au duc de Normandie son beau-frère pour la conquête de l'Angleterre: ces deux mille lances étaient sous les ordres d'Alain Fergent, dit le Roux, fils aîné d'Hoël. (Dom Maurice, dom Tallandier, dom Lobineau, d'Argentré.) Guéthénoc commanda l'avant-garde de l'*ost breton* à la bataille d'Hastings (Dorion, bataille d'Hastings, poëme), et reçut des terres considérables dans le comté d'York; ses enfants passèrent en Écosse, où ils fondèrent une branche dont les aînés montèrent sur le trône des Malcom. (*Vies des grands capitaines du moyen âge*, tome VII, page 61, 62.) La fille du dernier Bruce, roi d'Écosse, appelée Majorie, épousa l'intendant (Steward) du royaume de son père, et forma la branche royale des Stuarts. (*Histoire d'Ecosse* de Walter Scott.)

était venu lui signifier de restituer le royaume de France à Edward de Windsor. Une pareille sommation avait excité l'indignation de la cour, et les habitants de Paris, voulant se faire prompte justice, s'étaient portés en foule sur l'hôtel de l'ambassadeur d'Edward. L'évêque de Lincoln courut de grands dangers. Pour le soustraire à la colère de l'émeute, on fut obligé de lui faire prendre un déguisement, et de lui donner une escorte qui l'accompagna jusqu'aux frontières.

Si les prétentions d'Edward avaient paru offensantes à la plupart des seigneurs de la cour et des membres de l'Université, c'était plutôt un effet des circonstances que l'expression du sentiment national; car il n'y avait pas longtemps qu'ils servaient activement les intérêts du roi d'Angleterre dans le procès que ce jeune monarque soutint contre Philippe de Valois, relativement à la régence et à la succession au trône de France; et peu s'en était fallu que le jeune Edward ne posât sur son front les deux plus belles couronnes de l'univers. Voici quelques détails de cette plaidoirie célèbre qui devint la cause ou plutôt le prétexte de la rivalité entre la France et l'Angleterre, et, en même temps, servit d'autorité juridique aux prétentions du comte de Montfort, frère du duc de Bretagne.

Charles le Bel, se sentant près de mourir, fit appeler ses conseillers, Matthieu de Trie, maréchal de France; Pierre de Mége, amiral; Gilles de Soyecourt, grand bouteiller; et leur dit: « Mes fidèles, je déclare devant Dieu, qui dans peu me jugera, que je laisse la reine dans la douce espérance d'être bientôt mère. Si la Providence, en qui j'ai toujours eu foi, exauce mes vœux et vous donne un héritier, je ne doute pas que la France entière le reconnaisse pour son roi. Mais si la reine met une fille au monde, les pairs et les hauts barons auront à choisir pour le trône le prince le plus proche de moi et le plus digne de gouverner. En attendant, je nomme mon cousin, Philippe de Valois, régent du royaume, de peur qu'il advienne cause de troubles et de malheurs à mon pays de France que j'ai tant aimé... Allez! poursuivit le roi en les saluant de la main, que Dieu soit toujours avec vous! »

Le lendemain du jour de cette déclaration, au moment où la cloche de Vincennes sonnait l'Angelus de midi, Charles le Bel, dernier roi de la branche aînée des Capétiens, expirait entre les bras de son ami, Jéhan de Luxembourg, roi de Bohême.

A peine la nouvelle de la mort du roi se fut-elle répandue, que les états généraux se réunirent à Paris. Les ducs de Bourgogne et de Bretagne, les comtes de Clermont, de Beaumont-le-Roger, de Dreux, tous princes de la maison de France, se trouvèrent à cette assemblée, ainsi que les comtes de Flandre, de Boulogne et le connétable Gaucher de Châtillon. Parmi ces hauts et puissants seigneurs, il y en avait plusieurs qui étaient loin de vouloir se conformer religieusement aux dernières volontés du roi; l'investiture provisoire de l'autorité gouvernementale était pour eux un but d'intérêt personnel. Edward de Windsor, roi d'Angleterre, fils d'Isabelle, sœur de Charles le Bel, eut bientôt connaissance de ces dispositions, et nomma des ambassadeurs aux états généraux. Il dépensa des sommes considérables à se faire un parti et à gagner les membres les plus influents par leur position de famille ou par leur éloquence. Ses intrigues obtinrent le plus grand succès; les esprits se laissèrent persuader avec tant de facilité, que, dès la première séance du parlement, un des ambassadeurs d'Edward se crut permis de soulever la motion du droit qu'aurait le roi d'Angleterre à la succession au trône de France dans le cas d'interruption de l'hérédité masculine; et de cette supposition présomptueuse il tira la conséquence de la nomination régulière et légitime du régent. Plu-

sieurs députés se prononcèrent fortement contre cette double prétention ; mais l'ambassadeur, ne se laissant point intimider par les interpellations violentes et les sarcasmes que lui adressaient plusieurs clercs lettrés, leur dit : « Nous convenons avec vous, messieurs, que la loi salique n'admet point les femmes à la succession du trône de France, à cause de la faiblesse de leur sexe ; mais vous reconnaîtrez aussi que cette même loi salique prescrit formellement que le plus *prochain hoir mâle* doit succéder. Pourquoi donc, messieurs, vous déchaîner avec tant de violence contre une disposition de votre loi constitutive ? Monseigneur le roi d'Angleterre n'est-il pas le neveu de Charles le Bel, et, en vertu de ce degré de parenté, n'est-il pas aussi plus habile à hériter que Philippe de Valois ? »

Un murmure de mécontentement s'éleva du banc des communes ; mais aucun orateur ne prit la parole. Déjà des signes de satisfaction se manifestaient dans quelques parties de l'assemblée ; l'ambassadeur d'Angleterre était l'objet de félicitations tacites, et lui-même se complaisait dans l'idée d'une victoire certaine. Tout à coup une voix forte, solennelle, se fit entendre au banc des pairs du royaume, et tous les regards se portèrent de ce côté. Un prince du sang, connu par l'éclat et l'énergie de son éloquence, Robert d'Artois, comte de Beaumont-le-Roger, se tenait debout, les regards fixés sur l'ambassadeur, et lui disait : « Mylord, vous avez faussé le sens de la loi salique. Non, ce n'est point à cause de leur faiblesse que les femmes ne peuvent hériter de la couronne de France ; vous savez bien que notre histoire nationale fournit plusieurs exemples où les *reines blanches* (1) ont été appelées à la régence. Écoutez la réponse que je donne à votre insidieuse et fausse explication... Le parlement tenu le 22 février 1317 a déclaré que la loi salique exclut les femmes de la succession au trône, afin que le sceptre de France ne passe jamais en des mains étrangères... Et, dans les distinctions de royaumes, votre roi est un étranger pour nous, quoique la reine d'Angleterre soit issue de la lignée de France. »

L'ambassadeur voulut répliquer ; mais sa voix ne put se faire entendre au milieu des cris, des grognements qui remplissaient la salle. Robert d'Artois reprit la parole sur l'invitation de plusieurs pairs et de tout le banc des communes. « Mylord, dit-il, vous ne pouvez élever d'objection sérieuse ; ne vous plaignez donc pas avec tant d'amertume du silence que l'on vous impose : ce silence est heureux pour vous, plus heureux encore pour votre roi. S'il était possible d'admettre l'étrange interprétation que vous donnez à l'esprit de notre loi fondamentale, j'aurais encore un obstacle à vous opposer, j'aurais une prétention à faire prévaloir contre vous ; je vous dirais que le fils du duc de Bourgogne et de Jeanne, fille de Philippe le Long, exclurait votre prétendant. »

L'ambassadeur d'Angleterre s'abstint de répondre ; et comme l'agitation était à son comble, la séance fut interrompue. Il profita habilement de cette circonstance pour faire fonctionner ses agents. L'incertitude et l'insuffisance des lois, la multiplicité des coutumes, la différence de mœurs et d'habitudes, enfin le manque d'unité dans l'organisation de l'état occasionné par la dissidence des intérêts de localités, de provinces, considérées presque toutes comme autant de nations distinctes, comme des races d'origine différente, ce manque d'unité laissait une grande facilité d'intrigues aux partisans avoués du roi d'Angleterre, en sorte que, malgré l'autorité acquise de la loi salique, malgré l'influence que devait exercer sur le parlement un prince de la maison de France, le vote fut renvoyé à une autre séance. La politique d'Edward obtint même assez de crédit pour tenir les

(1) Les reines veuves ; le deuil royal se portait alors en blanc.

états en suspens, au moins pendant trois semaines. On aurait dit que l'or de l'Angleterre avait plus de pouvoir sur les esprits que le sentiment de nationalité. Dans une séance orageuse, où l'intérêt personnel et l'intérêt de la patrie étaient aux prises, un membre du parlement ayant provoqué une décision formelle, l'assemblée se partagea en deux fractions, l'une favorable à Philippe de Valois, l'autre au roi d'Angleterre : celle-ci était la plus nombreuse. Ce fut alors que Robert d'Artois, cédant à un mouvement d'indignation, se leva pour s'opposer à cette opinion passive et aveugle, qui allait disposer de la couronne de Charlemagne en faveur d'un monarque étranger. Cette cause était belle et grande ; ce n'était pas seulement la cause d'une prérogative gouvernementale, c'était la cause de la France que Robert avait à défendre. Ne pouvant rien obtenir par les voies de la raison, il employa celles de la crainte, en menaçant du ressentiment populaire les partisans du prince Edward. C'est qu'en effet la foule qui encombrait les issues extérieures de la salle mugissait comme un volcan embrasé. De toutes parts s'élevaient de violentes apostrophes contre les émissaires et les amis du roi d'Angleterre, qui en furent effrayés. Robert saisit ce moment opportun ; et, pour le rendre décisif, il dit à un héraut d'armes d'annoncer au peuple que monsieur le président allait recueillir les suffrages. A cette nouvelle, la salle retentit de cette exclamation unanime qui venait du dehors : « Les Francs sont des hommes libres ! » Les anciens pairs du royaume, que l'on appelait les *Francs de France*, sourirent de joie en entendant ce cri, qui confirmait la prérogative de leur dignité. Le président des états, qui était contraire aux prétentions d'Edward, déclara que le scrutin était ouvert. Alors plusieurs membres protestèrent contre cette mesure qui les gênait, et s'abstinrent de voter. Quand on eut compté les voix, le président fit ouvrir les châssis des croisées, et proclama au milieu du plus profond silence : Philippe de Valois régent du royaume.

Tout le peuple se prit à crier : Vive le roi !

Vicomte DE MARQUESSAC.



Revue Littéraire.

L'Empire chinois illustré ; dessins par Thomas Allom ; gravures par les premiers artistes de l'Angleterre, avec Description des mœurs, des coutumes, de l'architecture et de l'industrie du peuple chinois, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par Clément Pellé. Chez Fischer, rue Saint-Honoré, n° 108, à Paris ; Newgate-Street, 38, à Londres.

Tous les regards se tournent en ce moment vers la Chine, et l'avenir de cette contrée, si mal explorée jusqu'à ce jour et si intéressante à connaître, préoccupe les meilleurs esprits de l'Europe.

Un attrait puissant d'intérêt social et de curiosité appelle en effet l'attention sur cet empire ; car, immense par l'étendue, il possède, dit-on, une population de trois cent cinquante millions d'habitants ; et ses annales, s'il fallait en croire ses savants, remonteraient bien au delà de la période que la chronologie des Écritures assigne à la création du monde.

Une répulsion excessive pour toute espèce de changement, en favorisant la séquestration de la Chine, a donné au caractère du peuple chinois un cachet d'originalité qui en a fait un peuple unique. Son histoire est une histoire à part ; ainsi, les annales des autres peuples nous révèlent une série non interrompue de cataclysmes, dans lesquels les gouvernements changent, les mœurs s'effacent ou s'altèrent, les trônes

tombent abattus dans la poussière ; mais l'histoire de la Chine, immuable comme le vieux *fatum* de l'antiquité, nous offre le spectacle extraordinaire d'un peuple conservant intacts son caractère et ses mœurs, à travers un espace de temps que la pensée mesure avec une sorte d'effroi.

Sous le rapport de la civilisation, la Chine ne saurait être mise en parallèle avec les nations de l'Europe les moins avancées à cet égard. Cependant les voyageurs qui ont pénétré dans cette contrée sont restés comme frappés d'admiration de la beauté des canaux et des routes qui sillonnent son territoire, de la splendeur de quelques villes, de l'aspect monumental de leurs pagodes. Les Chinois se vantent d'être les premiers inventeurs de la poudre à canon, de la boussole et de l'imprimerie. Leur habileté dans la fabrication des soieries et de la porcelaine est connue de toute l'Europe. C'est en Chine, le quinzième jour de la première lune, que l'empereur se transporte en grande pompe dans les champs, pour y faire, en personne, l'ouverture des labourages. Les princes de la famille impériale, une foule de mandarins l'accompagnent. L'empereur entre seul dans le champ ; il invoque le Tout-Puissant; puis, quittant ses habits impériaux, il saisit le manche d'une charrue et ouvre plusieurs sillons dans toute l'étendue du champ.

Telle était, telle est encore la Chine. Mais l'heure a sonné ; la Chine ne s'enveloppera plus dans un profond dédain, elle ne se tiendra plus à l'écart des autres peuples. La paix que le céleste empire vient de conclure avec l'Angleterre ouvrira désormais son territoire à toutes les nations de la vieille Europe, et le voilà obligé d'obéir lui-même à cette loi providentielle qui veut que les nations s'assimilent et se fondent. Déjà même la gloire de l'Angleterre a résolu une partie du problème en déchirant le voile sous lequel la Chine nous dérobait les secrets intimes de son organisation ; quoi qu'elle fasse désormais, elle ne se glorifiera plus de son exclusion.

En publiant sous le titre de *l'Empire Chinois* l'histoire illustrée des cérémonies religieuses, des mœurs, des arts, de l'industrie d'un peuple si attaché à ses coutumes, si jaloux de sa nationalité, si différent des autres peuples, la maison Fischer, dont nous avons déjà fait connaître à nos jeunes lectrices la magnifique *Méditerranée illustrée*, n'a reculé devant aucune dépense, devant aucun effort. Le texte est de M. Clément Pellé ; les dessins sont dus à M. Thomas Allom, qui est connu par ses beaux dessins de Constantinople ancienne et moderne. L'exécution des gravures a été confiée aux meilleurs artistes de l'Angleterre. Les matériaux qui ont servi à la confection du texte de *l'Empire Chinois* ont été choisis parmi les documents nombreux qui ont été publiés sur la Chine depuis le commencement de l'expédition anglaise, et le consciencieux auteur, afin de donner à son ouvrage un dernier caractère d'exactitude, s'est mis en rapport avec deux lettrés chinois qui contrôlent sa rédaction et lui permettent ainsi d'éviter tant d'erreurs qui se sont propagées en Europe sur la Chine. C'est donc en toute confiance que nous recommandons à nos abonnés la nouvelle publication de M. Fischer.

LOUIS DE MAS LATRIE.

Littérature Étrangère.

LA LUCCIOLA.

FAVOLA.

L'ombre notturne tacite
Dai monti ormai cadevano,
Quand' una vana lucciola
Così prese a discorrere :
Ben può la notte spegnere
I bei color moltiplici;
Che prima dipingevano
L'erbette, i fiori, gli alberi,
Io so nell' aria stendere
Volando solchi lucidi,
Che della notte vincono
Le dense oscure tenebre,
E splendo non dissimile
A quei diamanti nitidi
Che inseno al sesso amabile
Nell' ombra più sfavillano.
Le stelle in ciel fiammegiano,
E son del ciel le lucciole;
Io splendo in terra, e d'essere,
Qual esse, stella credomi,
Quel rossignuol che or odesi
Vantar si dolce et tenero
I miei pregi sol celebra
E l' mio sublime merito
Così costei vantavasi,
E mentre vola rapida
I solchi, che descrivere
Soleva, la tradiscono;
Che questi il volo guidano
Del rossignuol che seguela
La giunge, imbecca, ingozzala
E rendela invisible.

Oh fasto omano stolidu
In questo insetto specchiati :
La tomba inevitabile
T'aspetta per estinguerti.

LA LUCIOLE.

FABLE.

L'ombre des nuits descendait sur les monts, quand une mouche vaniteuse se mit à dire :

La nuit peut bien éteindre les couleurs multipliées qui, il n'y a qu'un instant, peignaient l'herbe, les fleurs et les arbres, car en volant je vais répandre dans l'air des sillons lumineux qui sauront vaincre les plus épaisses ténèbres. Je brille comme ces superbes diamants qui scintillent sur la poitrine du sexe aimable. Les étoiles qui flamboient dans le ciel en sont les mouches luisantes : moi, je suis sur la terre une étoile comme elles; et le rossignol, que l'on entend chanter d'une voix si douce et si tendre, célèbre mes qualités et mon sublime mérite. Ainsi elle se vantait tout en volant avec rapidité ; mais les rayons qu'elle décrit la trahissent, ils guident le vol du rossignol qui la suit, la rejoint, la prend dans son bec et l'y fait disparaître.

O vanité humaine! reconnais-toi dans cet insecte, car, ainsi que lui, la tombe inévitable t'attend pour t'engloutir.

Mlle Adèle Dupressoir.

Éducation.

—

Romuald,

OU

LA DOUBLE EXPIATION.

Armand d'Ernetal, jeune et riche propriétaire, venait de faire l'acquisition d'une charmante résidence aux environs de Marseille; il s'y installa avec sa mère, qui, veuve et sans autre enfant, concentrait sur ce seul fils toutes ses affections. Ils s'occupèrent à réunir dans ce beau domaine toutes les jouissances du luxe, ce qui, joint aux beautés naturelles du site et du climat, en faisait un séjour délicieux.

Tous deux rendirent des visites dans le voisinage; partout madame d'Ernetal et son fils furent accueillis et fêtés; une seule maison exceptée, où l'on reçut seulement leur carte. Blessés de cette impolitesse, ils cherchèrent à en savoir le motif, et apprirent que mademoiselle Aline de Beauvoir, riche héritière, âgée de vingt-cinq ans, demeurait avec une vieille parente, que toutes deux vivaient dans la plus complète solitude, qu'on les avait aperçues quelquefois dans leurs promenades, mais qu'elles semblaient éviter toute rencontre. La plus jeune des deux dames paraissait accablée sous le poids d'un profond chagrin. L'intérêt succéda dès lors à la curiosité, et l'on respecta les motifs qui leur faisaient préférer un tel isolement.

Armand d'Ernetal atteignait trente-deux ans; sa mère l'engageait à se marier. Pour lui ce n'était pas chose facile : ses idées sur ce point ayant été le rêve de toute sa vie, il eût fallu pour les réaliser de ces hasards heureux aussi rares qu'inattendus.

Un jour, se promenant dans les bois qui entouraient son habitation, il trouva un album à ses pieds; l'ouvrir pour en connaître le propriétaire fut son premier mouvement. Quelques esquisses de paysage ne pouvaient le lui faire deviner, lorsqu'en le refermant il vit sur le revers : « Aline de Beauvoir. » Il résolut de le renvoyer, n'osant prendre sur lui de se présenter chez ces dames; il songeait cependant qu'il eût été possible d'en faire une occasion de les connaître, lorsqu'au détour d'un sentier il les vit s'avancer précipitamment : les saluant avec respect, il leur demanda si l'objet qu'il avait trouvé n'était pas pour elles une cause d'inquiétude, ajoutant qu'il s'estimerait heureux de pouvoir les rassurer. Il remit l'album à mademoiselle de Beauvoir, qui le remercia poliment et reprit le chemin de sa demeure. Tout en cheminant, d'Ernetal engagea la conversation, ce que mademoiselle de Beauvoir semblait vouloir éviter; elle répondait avec réserve, et de manière à ne pas trop étendre le sujet. La personne qui l'accompagnait répondait même souvent pour elle, et comme pour soulager l'espèce de contrainte qu'elle semblait éprouver. M. d'Ernetal quitta ces dames à la porte de leur parc; et ne recevant pas l'invitation d'entrer, il se retira; mais il avait eu le temps de remarquer que mademoiselle de Beauvoir était extrêmement belle, et il éprouvait un vif désir de la revoir, de connaître ses chagrins, sans cependant pouvoir imaginer le moyen d'y parvenir.

Henri de Mornay, officier de marine, de retour d'un long voyage, vint passer en congé quelque temps chez son ami d'Ernetal; enchantés de se revoir, les deux jeunes gens ne se quittaient plus. Les jours s'écoulaient rapidement dans les plaisirs que leur offrait la chasse; et le soir, ils tenaient compagnie à madame d'Ernetal, qui prenait un vif intérêt aux récits du jeune marin.

Un jour que les deux chasseurs, harassés de fatigue, revenaient mécontents d'une assez mauvaise journée, ils passèrent devant l'habitation de mademoiselle de Beauvoir. La voiture allait sortir, les deux amis

se rangèrent pour la laisser passer. D'Ernetal salua, mais de Mornay fit une exclamation de surprise : « Aline de Mérieux ! » s'écria-t-il. La jeune dame jetta un cri, et cacha sa figure dans ses mains. La voiture s'éloigna.

Armand d'Ernetal resta stupéfait; de Mornay ne s'était point trompé, puisque mademoiselle de Beauvoir l'avait reconnu. Mais que signifiait ce nom... « Rentrons, lui dit Henri de Mornay, et je te conterai tout. »

« Aline de Mérieux est née à Toulon. Jeune, belle et riche, gâtée par des parents dont enfant elle était l'idole, elle devint le tyran de tout ce qui l'entourait; jeune fille enivrée d'adulation, c'était une coquette redoutable. Le seul sentiment qui l'animait était un amour-propre effréné; son cœur se sécha par cet excès d'orgueil; elle réunissait pour parvenir à plaire les plus adroites séductions, et inspirait l'amour; mais elle n'aima jamais.

» Un jeune homme né sous le ciel du Sénégal, fils d'un riche négociant établi au Cap, arriva à Marseille pour y suivre, d'après le vœu de ses parents, la carrière de négociant armateur. Romuald était peu favorisé de la nature; sa figure bronzée, ses cheveux un peu crépus, ses yeux noirs et perçants, tout cela pouvait ne pas plaire sans doute à une femme comme Aline de Mérieux; mais sous cette enveloppe sans élégance était une âme de feu, capable d'une action sublime ou d'un crime atroce, selon que les passions en eussent dirigé la terrible impulsion. Dans l'intimité, Romuald, doux, obligeant, aimable, spirituel, se faisait chérir par tous ceux qui le connaissaient. Très-instruit, sa brûlante imagination s'épanchait souvent dans la plus suave et la plus harmonieuse poésie. Recherché, accueilli partout, Romuald manquait à la société qui se rassemblait chaque soir chez la dangereuse sirène.

» Il y fut présenté et parfaitement reçu. Aline ne lui parut qu'une jeune et jolie personne, et il ne se sentit aucune disposition à augmenter le nombre de ses soupirants. Se bornant à lui offrir de ces expressions gracieuses qui ne signifient presque rien, Romuald, après quelques instants passés dans le salon, se retirait presque aussitôt. La fière Aline fut vivement blessée de cette conduite; elle résolut d'attacher à son char le jeune créole, et de l'y fixer avec un lien de fer. Elle commença son manége par les moyens ordinaires, mais qui réussissaient peu; forcée d'être plus positive, elle l'attira dans des conversations qui paraissaient sans importance, où elle déployait toute l'éloquence du cœur; elle lui racontait tous les rêves de sa brillante jeunesse, avec l'apparence de ce pudique abandon qui inspire l'amour et commande le respect. Romuald écouta, entendit, et fut sans défense contre un langage perfide; il aima enfin, et il aima en homme qui sent couler dans ses veines le sang africain.

» Un jour il vint de bonne heure. Aline était seule; son doux regard l'accueillit, elle lui tendit la main. Sans répondre au regard, il saisit cette main, et fixant sur Aline les yeux terribles d'un Othello : « Aline, lui dit-il, avez-vous osé penser que Romuald, aimé de vous, se résoudrait facilement à partager avec vos nombreux esclaves et ce regard et ce sourire? il me les faut à moi seul, entendez-vous? il faut que vous deveniez ma femme, il faut habiter ma demeure, et renoncer à cette foule d'aspirants qui osent désirer pour eux ce qui ne doit être qu'à moi. Ce sacrifice, je pense, n'est pas impossible; demain donc je verrai votre famille; Romuald sera votre époux, Aline, il le faut ainsi. »

» Ce projet n'était pas celui de mademoiselle de Mérieux. Loin d'aimer Romuald, elle songeait déjà au moyen de l'éloigner; elle lui parla donc des difficultés à vaincre, de sa jeunesse... le mulâtre devint pensif; puis, relevant la tête, il posa sa main sur la blanche main de la jeune fille, et lui dit :

« Aline de Mérieux, ne me trompez pas! ne jouez pas à ce jeu avec Romuald......

Vous avez voulu son amour, il a reçu votre foi; votre vie et la sienne sont engagées l'une à l'autre... prenez garde à ce terrible enjeu!...'Aline, si vous me trompez, il faudra que je meure... mais ce sera après vous... A demain, Aline, à demain! »

» Aline, épouvantée, connut, mais trop tard, les conséquences de sa fatale coquetterie. Une visite fut annoncée : c'était une jeune dame assez frivole, et fort peu capable de donner à mademoiselle de Mérieux les sages conseils dont elle avait besoin. Cependant Aline eut l'imprudence de tout lui confier. Cette dame traita la chose fort légèrement, et engagea Aline à faire de même, en lui disant que ces sortes de menaces étaient les moyens ordinaires employés pour effrayer une femme et la forcer à consentir à un mariage; qu'il fallait donner à cet audacieux une leçon de savoir-vivre. Aline, un peu rassurée, pria son amie d'en garder le secret; celle-ci le lui promit avec la résolution bien prononcée de n'en rien faire.

» Le salon se remplit pour la soirée; en moins d'une heure le nom de Romuald circulait de tous côtés, avec les versions les plus bizarres et les plus propres à le ridiculiser. A dix heures il arriva, s'approcha d'Aline et la salua comme à l'ordinaire. Elle le reçut d'un ton dégagé, écouta ses compliments d'un air froid et distrait, et se tourna vers un jeune marin, qui depuis quelque temps était un de ses plus vifs admirateurs. Ce marin, c'était moi.

» Romuald resta un moment debout devant Aline; il l'observa quelques minutes, puis il alla s'asseoir à quelques pas. Bientôt les chuchotements, les regards dirigés de son côté détournèrent son attention et la portèrent sur ce qui l'entourait.

» Un jeune fat l'ayant désigné à quelqu'un qui lui faisait une question, Romuald se leva, alla droit à ce jeune homme, et lui demanda de quoi il s'agissait. « Moins que rien, monsieur; d'un individu venu de l'autre monde pour nous enlever nos jolies femmes, et qui pour y réussir veut employer les grands moyens. » Romuald comprit qu'il avait été le jouet d'Aline, et qu'il était maintenant celui de toute la société de Marseille.

» Qui ne frémirait en songeant à l'orage qui s'amoncela dans la tête de ce malheureux, à toute la rage qui fermenta dans son sein?

» Cependant il resta impassible, passa devant la perfide Aline, et l'entendit parler d'un bal masqué qui devait avoir lieu le lendemain. Un projet infernal le saisit... Il s'approcha d'elle : « Aline, lui dit-il, vous le savez?.. à demain! » La jeune fille frissonna involontairement. « Oui, répondit-elle en feignant un air léger, demain, ou après-demain.—Non, dit-il, oh! non! à demain! Romuald ne change jamais ses résolutions! »

» La nuit qui suivit cette entrevue et la journée du lendemain furent pour le malheureux créole les longues heures d'un affreux supplice. Couvert d'un domino noir, il se rendit au bal. J'avais accompagné Aline et sa mère; la soirée se passa gaiement. Vers deux heures du matin, mademoiselle de Mérieux témoigna le désir de se retirer; nous descendîmes et traversâmes un petit jardin pour aller rejoindre la voiture, qui ne pouvait avancer. Je soutenais la jeune fille, marchant avec peine sur la terre humide. Un domino noir nous suivait de très-près. Aline l'aperçut, je la sentis trembler; elle chancelait, je l'entourai de mes bras. Le masque s'approcha; j'entendis ces mots : « Aline, je vous ai donné ma vie, mais il me faut la vôtre... » Une violente douleur dans la poitrine me priva de mes sens... et je ne vis plus rien. J'appris depuis que Romuald n'avait blessé que moi en croyant frapper Aline que dans ce moment je supportais évanouie dans mes bras. Aux cris de madame de Mérieux, on accourut, et l'on trouva Romuald baigné dans son sang. Nous fûmes transportés l'un et l'autre dans la maison que nous venions de quitter; on nous prodigua des soins. Le

poignard ayant glissé sur mes côtes, au bout d'un mois j'étais rétabli ; mais l'infortuné créole fut beaucoup plus longtemps à souffrir. On instruisit son procès, il demanda à me voir, je me rendis à sa prison. « Monsieur de Mornay, me dit-il, votre visite en ce lieu est l'action d'une âme grande et généreuse, car je fus votre assassin, et pourtant, je le sens, je ne suis pas né pour le crime ; le ciel, afin de me punir, m'a rendu la vie, maintenant elle appartient au bourreau... » Je cherchai quelques mots pour calmer son agitation, je n'en trouvai point ; je savais que son malheur était l'ouvrage d'une femme dont je connaissais la funeste influence, et qui ne m'inspirait plus qu'une sorte d'horreur. Je voulus faire espérer à ce pauvre jeune homme que son sort ne serait pas aussi cruel qu'il paraissait le croire. « Je ne crains pas la mort, monsieur de Mornay, me répondit-il, mais je redoute l'infamie. Mon vieux père ne résistera pas au coup qui me frappera ; son nom, si connu, si honoré par soixante ans de vertus et de probité, va retentir dans une cour d'assises ! et son fils unique y sera placé sur le banc des plus vils malfaiteurs. »

» Mon cœur était brisé ; je promis à Romuald de voir ses juges, et de lui rendre compte de l'entière vérité.

» Je vis son avocat, qui me dit qu'il serait possible de diminuer de beaucoup la gravité de la cause, si l'on pouvait obtenir de mademoiselle de Mérieux l'aveu d'un engagement qui motiverait alors la jalouse fureur de son futur époux. Nous allâmes chez elle sur-le-champ. Aline était bien moins affectée que nous ne devions le supposer. Aux premiers mots de notre proposition, elle se récria sur l'indifférence qu'elle avait toujours témoignée à Romuald ; l'avocat insista, et lui répéta quelques faits qu'il avait arrachés à la discrétion de son client. Aline nia fortement.

» Je pris alors la parole, et lui représentai avec chaleur qu'il y allait de la vie d'un homme, que j'avais quelque droit à lui donner des conseils, et que, d'après sa réputation de coquetterie, son honneur exigeait une preuve éclatante d'une généreuse loyauté. Elle parut rêver un moment : « J'y réfléchirai, » répondit-elle, et elle nous quitta.

» Le jour du jugement, elle parut dans une élégante toilette, qui contrastait péniblement avec la tristesse empreinte sur tous les visages. Dans l'interrogatoire qu'elle subit, le président, posant avec ménagement la question qui devait décider du sort de Romuald, l'engagea à avouer franchement un engagement, qui pouvait apporter quelque circonstance atténuante dans cette déplorable cause. Elle regarda Romuald, qui attendait sa réponse avec anxiété. Puis, voyant les regards de toute cette foule fixés sur elle seule, elle répondit avec hauteur :

« Non, jamais je n'aimai cet homme... »

» Le malheureux accusé frémit de tout son corps. « Aline, dit-il, oh ! c'en est trop ! » Et il s'évanouit... on l'emporta. Un murmure improbateur s'éleva dans l'auditoire ; les juges, étonnés de voir dans une si jeune femme un égoïsme aussi barbare, l'interrogèrent avec plus de sévérité ; mais elle resta inflexible.

» On ramena l'infortuné sur le banc fatal, et après de longs débats, il fut condamné à quinze ans de travaux forcés. Pendant la lecture de sa sentence, il se tenait debout, et ses yeux restèrent attachés sur l'insensible Aline, qui ne donna aucun signe de repentir. Il avait entendu son arrêt avec fermeté. Il resta un moment en silence à considérer celle qu'il avait tant aimée, et qui venait de le jeter volontairement dans la fange des bagnes... Puis sa figure prenant tout à coup une expression sauvage.

« Aline de Mérieux, lui dit-il, tu as exigé mon amour : tu l'as obtenu !... Tu as voulu ma haine... à quinze années de ce jour, tu me reverras, Aline de Mérieux !... et même... qui sait ?... avant, peut-être ! »

» La vindicte publique s'attacha à la malheureuse famille : le père et la mère moururent de chagrin ; Aline fut contrainte à

quitter la ville, à changer de nom, et depuis quatre ans on ne savait ce qu'elle était devenue. »

D'Ernetal avait écouté ce récit avec indignation, et cependant il ne pouvait effacer l'intérêt qu'il portait encore malgré lui à la coupable Aline ; il rejetait la gravité de ses fautes sur le vice de son éducation, et en cela peut-être il n'avait pas tort.

Le lendemain, une lettre arriva ; elle engageait de Mornay à vouloir bien se transporter de suite à Beauvoir. Mornay hésitait à s'y rendre ; d'Ernetal l'y décida et accompagna son ami. En entrant dans l'appartement d'Aline, ils la virent pâle, les yeux égarés ; elle se jeta à genoux : « Grâce ! monsieur de Mornay, lui dit-elle, grâce ! Quatre années de pleurs et de remords, la malédiction de mon père et de ma mère mourants, toutes mes nuits sans sommeil, tous mes jours sans repos... oh ! monsieur de Mornay, Romuald est bien vengé ! » D'Ernetal s'efforçait de relever la malheureuse Aline, et de Mornay, quoique ému, la considérait en silence.

« Mademoiselle, lui dit-il enfin, Romuald doit souffrir onze années encore d'un supplice plus cruel que le vôtre ; car vous pouvez au moins pleurer en liberté, et lui, l'infortuné, confondu avec les plus infâmes criminels, il traîne sans cesse la chaîne qu'il a reçue de vous, et ne peut obtenir un seul jour, une seule heure, pour en rejeter le poids.

— Monsieur de Mornay, je suis riche, très-riche : ne pourrait-on pas adoucir son sort, favoriser sa fuite, le rendre à sa famille ? Prenez tout ce que je possède, et...

— Non, mademoiselle, Romuald ne peut et ne doit rien accepter de vous... » Aline se tordait les mains ; d'Ernetal la suppliait de se calmer... Un domestique apporte une lettre. Mademoiselle de Mérieux, en reconnaissant l'écriture, trembla à tel point, qu'il lui fut impossible de l'ouvrir ; elle la présenta à de Mornay avec un geste convulsif. de Mornay la parcourut, et ne pouvant comprimer son agitation, il la passa à d'Ernetal en disant : « Ah ! mon Dieu ! sauvé, évadé !... »

Un cri affreux se fait entendre ; Aline, étendue sur le parquet, paraissait privée de la vie. Revenue à elle, sa raison semblait l'avoir abandonnée. « Romuald, disait-elle, oh ! ne me tuez pas !... je dirai tout !... Si jeune encore, je ne veux pas mourir !... » Et elle retombait épuisée. Un médecin fut mandé ; on la saigna : elle parut plus calme, et conjura les deux amis de ne point l'abandonner.

Ils se retirèrent pour convenir ensemble des moyens à prendre en cette circonstance. Romuald était parvenu à s'enfuir ; il y avait tout à craindre pour mademoiselle de Mérieux : on n'avait pas oublié ses terribles adieux, et le temps qu'il venait de passer dans les fers devait avoir nourri dans l'âme de l'infortuné un désir de vengeance que son évasion lui ferait satisfaire.

Quelques jours se passèrent sans amener aucun incident remarquable. De Mornay parvint à rassurer Aline, en lui persuadant qu'il était présumable que Romuald avait trouvé le moyen de s'embarquer ; que sa sûreté l'exigeant, on n'en entendrait plus parler... mais il n'en croyait rien.

Mademoiselle de Mérieux se tranquillisa peu à peu, et reprit ses habitudes de promenade dans son parc et dans les environs. D'Ernetal et de Mornay la voyaient souvent et l'accompagnaient quelquefois. Ce dernier s'étonnait de ne point entendre parler du mulâtre ; mais il pensait que cette paix apparente avait pour motif la difficulté qu'éprouvait Romuald de découvrir Aline dans un autre lieu et sous un autre nom.

Dans une de leurs excursions à travers la forêt, d'Ernetal donnait le bras à Aline, qui, fatiguée par la chaleur, demanda à se reposer. Ils s'assirent tous trois sur le bord d'une fondrière. Aline leur parlait de l'espoir du retour de Romuald dans sa patrie ; de Mornay ne répondait rien, et promenait ses regards au fond du taillis... lorsqu'à sa

gauche il crut remarquer un mouvement à travers les arbres, et pourtant il ne trouvait pas la circonstance favorable pour s'en assurer. On reprit le chemin du château. En causant, il fit entendre à Aline, avec beaucoup d'adresse, qu'elle devait renoncer aux promenades du bois tant qu'elle n'aurait pas acquis la preuve du départ du mulâtre, et que, quelle que fût la probabilité qu'il eût pris ce parti, la prudence devait la faire rester dans l'enceinte de sa propriété. D'Ernetal combattit cet avis, qui cependant prévalut.

Mornay devait repartir sous peu de jours; mais, un soir en rentrant, il annonça à ses amis qu'il avait demandé une prolongation de congé : ils l'en remercièrent. Puis, ayant pris le bras de d'Ernetal, ils sortirent ensemble.

Le lendemain, Aline les attendait à dîner pour sept heures. A cinq, elle descendit dans le parc, et s'enfonça sous les ombrages les moins fréquentés, afin d'y trouver de la solitude et de la fraîcheur; le lieu qu'elle choisit était tellement sombre et retiré, qu'il était fort rare d'y rencontrer les gens du château. Aline s'assit sur l'herbe, et se mit à lire; un léger bruit qu'elle entendit dans le feuillage ne lui fit pas détourner la tête, l'attribuant au passage de quelque gibier; un moment après ce bruit s'augmentant, elle regarde, voit les branches s'écarter, et la tête de Romuald s'élever au-dessus d'elle. Il s'avança lentement, les bras croisés sur sa poitrine, et s'arrêta à deux pas d'elle.

« Aline de Beauvoir, dit-il en appuyant sur ce dernier nom, j'ai avancé l'heure du rendez-vous; je m'y serais même rendu plus tôt; mais fallait-il au moins en connaître le lieu. Me voici, belle Aline; saluez l'heureux Romuald, qui vous apporte enfin le tribut de sa reconnaissance. »

Aline s'était levée, droite, immobile, tenant encore son livre, les yeux fixes, et comme fascinés sous l'ironique regard du mulâtre. Il lui prit la main, mais elle ne pouvait se détacher du livre; au mouvement que Romuald lui imprima, le corps obéit et Aline tomba. Cette chute lui rendit la pensée; alors elle joignit les mains et murmura : « Miséricorde !

— En as-tu témoigné pour moi ? lui dit-il sans chercher à la relever. Te souvient-il, Aline, du mensonge sacrilége que tu fis devant mes juges, aux pieds du Christ que tu sembles invoquer aujourd'hui ? Faible créature, ajouta-t-il en la touchant du pied, je veux t'ôter la vie; et pourtant je ne me trouverai pas assez vengé : ce corps si frêle ne pourrait supporter toutes les tortures que j'imaginai pour toi. Allons, vis encore quelques jours : car tu auras besoin de forces. Tu peux me dénoncer, belle Aline; mais, avant que je ne retourne au bagne, nous nous reverrons une dernière fois... Adieu ! »

Aline se souleva, malgré la terreur qu'elle éprouvait, elle chercha à se remettre sur ses pieds; elle sentait l'étendue de son danger; alors son énergie se réveillant toute entière, elle sortit de ce funeste endroit, et vit venir à elle d'Ernetal et de Mornay. Le bouleversement de ses traits annonçait assez l'état de son âme. Prévenant toute question, elle dit d'un ton bref, mais ferme : « J'ai vu Romuald, et m'attends à tout. » Ses amis effrayés l'engagèrent à rentrer promptement, promettant qu'ils iraient à la recherche du malheureux créole, et s'efforceraient de le ramener à des sentiments plus humains. D'Ernetal fit observer que, puisqu'il n'avait pas exécuté de suite son projet de vengeance, on pouvait espérer l'en détourner. De Mornay secoua la tête, et dit que les hommes comme Romuald n'agissaient pas spontanément, mais toujours avec le calcul et le sang-froid qui font le succès de leurs résolutions.

De Mornay préféra se détacher seul pour aller à la recherche de Romuald : il était connu de lui, il avait droit à sa confiance. Il partit donc, chercha, appela à voix basse... personne ne répondit.

Aline, depuis sa rencontre avec Romuald, n'était plus la même ; sa terreur avait cessé. Dès longtemps de fréquents retours sur sa vie lui faisaient sentir le besoin d'une expiation ; l'existence lui pesait : sans chercher à s'en défaire volontairement, ce que sa religion eût repoussé avec horreur, elle résolut d'aller au-devant de sa destinée, et dès le lendemain de reprendre ses habitudes de promenade dans les environs. Bien que privée de sommeil pendant tant de nuits, après avoir pris cette décision elle reposa tranquille.

Le jour suivant, elle se rendit dans la forêt en passant par la petite porte du parc. Le jour baissait. Elle s'avança jusqu'à la fondrière, s'assit sur un quartier de roche, et là, résignée à son sort, elle attendit l'événement sans le désirer ni le craindre. Un homme gravit la pente qui montait jusqu'à elle : c'était Romuald. Il s'avance : « Où sont, dit-il, les soldats qui doivent m'arrêter? Aline est sans doute venue me tendre un piége, et de nouveau me livrer aux horreurs du bagne : me voici!...

— Romuald, lui répond Aline, j'ai fait le malheur de votre vie, et la mienne est flétrie pour toujours. Fatiguée de mon existence, je vous apporte ma tête ; vengez-vous, et délivrez-moi de mes remords, de mes affreux souvenirs. Voici deux mille louis qui favoriseront votre fuite ; j'implore votre pitié de me faire mourir, comme je l'ai implorée de me laisser vivre. Romuald, Aline se dévoue pour expier son crime. » Elle fléchit le genou, et resta aux pieds du mulâtre, que cette scène avait pétrifié d'étonnement.

Il tira de son sein un poignard, et le faisant briller aux yeux de la jeune fille : « Vois, Aline, vois ce que je te destinais avant de retourner au bagne, je t'aurais sacrifiée sans pitié... mais ta démarche te sauve la vie : Romuald ne se laissera pas surpasser en générosité. » Et il jeta son poignard dans la fondrière. En ce moment, un bruit se fait entendre dans la forêt ; sur tous les points des soldats paraissent... Romuald est arrêté. Aline veut en vain suivre ses pas... il la repousse. « C'est encore elle! » dit-il ; et il s'éloigne désespéré.

Le lendemain, une voiture passait au grand galop sur le chemin qui mène à Marseille ; une jeune femme et deux jeunes hommes l'occupaient. Cette voiture s'arrêta devant la maison du président de la cour d'assises. Un moment après, la voiture du procureur du roi s'y arrêta aussi, et les portes se refermèrent.

Au bout de deux heures, la première de ces deux voitures sortit et se dirigea vers la prison. Deux personnes restèrent dans cette voiture, une seule en descendit : c'était de Mornay. Il demanda à voir le prisonnier. Le malheureux Romuald était enchaîné. « Encore vous! s'écria-t-il à la vue du jeune homme : et ce sera donc toujours dans un cachot! » De Mornay lui prit les mains, les lui serra, et lui dit : « Romuald, je viens vous consoler, vous prier d'espérer ; vos amis travaillent à votre délivrance et surtout à votre réhabilitation. » A ce mot qui seul toucha son cœur, ce cœur que l'on croyait de fer, l'infortuné créole fondit en larmes : « Oh! oui, répondit-il, que l'honneur me soit rendu, et je mourrai content si je puis donner à mon vieux père cette consolation! » De Mornay lui parla d'Aline, parvint à le convaincre de son innocence dans ce dernier événement; Romuald restait muet... la porte s'ouvre... une femme se précipite dans le cachot... c'est Aline.

« Romuald! grâce pour les affreux tourments que j'endure. Pardonnez-moi, lui dit-elle en embrassant ses genoux ; rendez-moi le repos, consentez à être libre, consentez à me donner votre nom à la face de tout Marseille, et prenez en échange les soins et le dévouement de toute ma vie. Si vous trouvez Aline indigne de vous, une éclatante déclaration de mes torts sera publiée demain dans cette ville, et sous peu de jours la liberté vous sera rendue : si la loi est immuable, le souverain usera de son droit de clémence, et Romuald rentrera

Ste Odile.



Jal des Demoiselles. 11e année N° 10 — A. St Aulaire d'après A. Deveria

Elle frappa le rocher avec son bâton pastoral, aussitôt il en jaillit une eau vive.

dans la société qui le réclame comme un bien précieux dont elle s'est vue si cruellement privée.

—Aline, répondit le prisonnier, je vous l'ai dit, vous le savez, jamais vous ne l'emporterez sur moi en générosité. J'accepte l'honneur et la liberté, mais je refuse votre main : Romuald veut l'amour de sa femme, il le veut tout entier... jusqu'à sa pensée, tout doit être à lui, à lui seul ! Vous le savez, Aline, je le veux ainsi, et il n'est pas en votre pouvoir de me donner tant de biens à la fois. »

Aline se releva le front baissé, n'osant insister davantage, car elle sentait qu'en se donnant à Romuald, ce sacrifice ne serait pas sans efforts ; elle voulait réparer le mal qu'elle avait fait, réparer ce qu'elle avait détruit : l'honneur et le repos, au prix de son bonheur et de son repos... mais son amour... elle sentit qu'elle ne le pouvait donner.

Le monarque fit grâce pleine et entière. Les amis de Romuald vinrent le chercher ; il fut conduit chez d'Ernetal, où les personnes les plus recommandables de Marseille s'étaient réunies pour recevoir le créole.

Après les dernières formalités obligées pour sanctionner sa réhabilitation, les magistrats qui avaient signé son recours en grâce lui conseillèrent vivement d'accepter la main d'Aline, afin de ne pas donner au bienfait royal une apparence de pardon, mais bien de justice rendue. Romuald y consentit.

On fit promptement les préparatifs du mariage, qui eut lieu peu de jours après.

Au retour de l'église, Aline observait son mari, qui devenait plus triste à mesure que le jour s'avançait ; elle le fit remarquer à de Mornay et à d'Ernetal, qui cherchèrent à la rassurer. Romuald s'était retiré dans un cabinet ; elle alla l'y rejoindre, et l'approchant avec timidité : « Mon ami, lui dit-elle, quand personne ne stipule les intérêts des époux, il faut pourtant bien que l'un des deux s'en occupe. Voici l'entière donation de mes biens, dont vous devenez le seul maître. Je veux dépendre de vous, et dès ce moment je vous reconnais pour mon seigneur suzerain. »

Elle leva les yeux sur lui et rencontra le sombre regard de Romuald. Il lui saisit la main : « Aline, est-ce là tout ce que vous pouvez pour moi ? » Aline trembla et pâlit « Répondez-moi, reprit-il avec force, m'aimerez-vous comme je veux être aimé ? Que me font et votre or et tous vos domaines ? Répondez !... je veux votre amour tel qu'autrefois vous me l'aviez promis. — O Romuald ! je vous donne ma vie, elle sera consacrée tout entière à votre bonheur... » Il rejeta sa main et lui fit signe de s'éloigner.

Revenue près de Mornay et de d'Ernetal : « Je ne sais, dit-elle, mon âme est oppressée... Je souffre... Je veux aller le revoir... » A peine avait-elle dit ces mots, qu'une explosion se fit entendre.

Romuald n'existait plus ! ! !

Mme LAURE PRUS.

Sainte Odile.

Un soir du mois de février 620, les vassaux du comte Etticho, allié par sa femme aux maisons royales de Bourgogne et d'Austrasie, seigneur de Hohenbourg, en Alsace, attendaient avec impatience l'heureuse nouvelle de la délivrance de Bereswinde, son épouse ; car Dieu allait augmenter la famille de leur seigneur.... Mais ils n'entendirent aucun cri d'allégresse s'échapper à travers les créneaux du château de Hohenbourg, nulle illumination ne brilla sur ses hautes tourelles, aucune aumône ne fut répandue parmi les pauvres ; on ne vint pas dire aux vassaux d'aller complimenter leur seigneur dans la grand'salle des ancêtres... C'est que madame Bereswinde, qui était déjà mère d'un beau garçon de douze ans, nommé Hugues, ve-

nait d'accoucher d'une fille dont les paupières étaient closes.

Tandis que la pauvre mère pressait avec amour sa fille entre ses bras, le comte se promenait à grands pas devant la porte de la chambre de l'accouchée, donnant sur une des longues galeries du château. Un soldat venant à passer : « Ermogarde, lui dit le chef frank, le malheur vient de me donner une fille aveugle. Reste en sentinelle près de la porte de la comtesse. Cette nuit, lorsqu'elle dormira, entre, prends l'enfant dans les bras de sa mère, étouffe-le, ou jette-le dans les fossés du château. » Le soldat pâlit à ces étranges paroles. « Tu m'as entendu ? fais comme je te l'ai ordonné. » Etticho s'éloigna, et le soldat alla se placer à la porte de la comtesse.

La désolée châtelaine avait tout entendu. Lorsque le bruit des pas de son époux se fut éteint au fond des longues galeries, elle prit un petit marteau d'ivoire, en frappa trois coups sur une table placée près de son lit, alors une vieille servante, sortant d'un cabinet voisin, souleva la lourde portière de tapisserie, et s'arrêta au milieu de la chambre, attendant les ordres de sa maîtresse. « Approche, Manda, » lui dit la comtesse. Lorsque Manda fut auprès du lit, la comtesse lui dit à voix basse : « C'est aujourd'hui que je vais éprouver ta fidélité et ton attachement pour moi. Promets-tu de faire tout ce que je t'ordonnerai ? » Manda s'inclina et dit : « Je suis prête. — Tu vois cette enfant, ajouta Bereswinde, mon époux l'a vouée à la mort. Sauve ma fille ! sauve en même temps sa mère ! » Manda baisa la main de sa maîtresse, et répondit en pleurant : « Je le ferai. » Aussitôt Bereswinde prit une bourse pleine d'or, et la présenta à sa servante, qui la repoussa en disant : « O ma bonne maîtresse ! c'est pour vous ce que je vais faire, et non pour votre or. — Prends toujours, ajouta Bereswinde ; tu l'emploieras pour mon enfant. » Et Manda reçut la bourse.

La vieille servante alla querir une corbeille de jonc, y plaça chaudement la petite, posa la corbeille sur sa tête, s'approcha du lit de la châtelaine qui pleurait, baisa sa main, s'éloigna sans bruit, passa tranquillement devant le soldat, puis traversa rapidement les longues galeries, franchit la grande cour, et sortit du château de Hohenbourg par une petite porte dont elle seule avait la clef.

Toute la nuit elle marcha à travers la campagne ; enfin, se trouvant fatiguée, elle déposa sa corbeille sur une pierre placée au bord d'un chemin, et regardant la petite fille qui dormait paisiblement : « Pauvre enfant, pensa-t-elle, à peine au seuil de la vie, tu éprouves ce qu'elle renferme de plus cruel, l'abandon. Heureusement que tu ne peux comprendre ce malheur, et que tes yeux fermés ne t'ont pas laissé voir les larmes de ta mère, alors qu'elle t'embrassait pour la dernière fois ! » En ce moment Manda vit sortir d'un bois taillis une pauvre femme, tenant un nourrisson dans ses bras, et suivie de deux enfants. Le jour à peine venait de paraître, et déjà ils étaient chargés de lourds fagots de branches mortes. La servante pensa que Dieu lui envoyait sans doute cette femme pour être la mère adoptive de la pauvre petite fille de la comtesse. Alors, s'étant levée, elle prit sa corbeille, et alla au-devant de la paysanne, qui, la voyant venir, s'était débarrassée de son fardeau. « Bonne femme, lui dit Manda, découvrant le visage de la fille de Bereswinde, le père de cette enfant l'a condamnée à mourir parce qu'elle est aveugle. Voulez-vous être sa mère ? — Il sera fait comme vous le désirez, répondit la pauvre femme ; je serai la mère de cette petite. Je suis veuve ; mais Dieu, qui m'a nourrie moi et mes trois enfants, me donnera encore assez de lait et assez de pain pour nourrir le nouvel enfant qu'il m'envoie. Là-bas est ma chaumière, derrière cette allée de peupliers. Suivez-moi. » Elle rechargea sur son dos son lourd fagot de branches mortes ; ses deux enfants marchèrent à ses cô-

tés, et Manda la suivit, portant sa corbeille sur sa tête. On arriva bientôt à la chaumière de la pauvre femme. Manda glissa la bourse dans la corbeille, qu'elle posa sur la huche où l'on serre le pain, et disparut pour venir, aussi vite que ses vieilles jambes purent le lui permettre, raconter à sa maîtresse ce qu'elle avait fait de sa pauvre enfant.

Mais Bereswinde le savait déjà; car à peine Manda était-elle partie, qu'elle fit appeler Hugues, lui dit de suivre la servante, et de revenir dire où elle s'était arrêtée. Hugues, avec ses jeunes jambes et le désir de rassurer sa mère, était bien vite revenu. Alors Bereswinde fit entrer le soldat, et lui ordonna de dire qu'il avait exécuté les ordres de son seigneur.

Le soldat le promit. Dès lors, tous les jours, le jeune Hugues, sous prétexte de se promener, se déguisait pour aller à la cabane située non loin de Strasbourg, et sans se faire connaître, il voyait la pauvre femme tenant sa sœur sur ses genoux, la nourrissant de son lait, ou bien lui faisant de la bouillie avec du lait de chèvre et de la farine d'orge; puis il revenait raconter tous ces détails à la comtesse.

Déjà un mois s'était écoulé; la paysanne ignorant le nom des parents de la petite fille, voyant que personne ne venait la réclamer, après avoir, en échange d'une petite rente pour elle et ses enfants, placé la bourse d'or chez le tabellion du village, se décida à faire baptiser sa fille adoptive, et la porta à l'église. Comme saint Hydulphe versait sur la tête de l'enfant l'eau sacrée du baptême, une brillante auréole vint entourer son front, ses paupières s'ouvrirent, et le jour lui fut rendu. A ce miracle, la pauvre veuve tomba à genoux, pleurant de joie et bénissant le Seigneur. Saint Hydulphe, se tournant vers elle, lui dit : « Cette fille est-elle à vous? — Elle n'est pas mienne, dit la pauvre veuve; je ne suis que sa mère adoptive. — Dieu vous bénira, reprit le prêtre; car cette fille sera grande devant les hommes et devant le trône de Dieu. Son nom sera Odile (1), parce que Dieu lui a rendu la lumière du corps et celle de l'âme. »

Au bruit de ce prodige, les habitants de Strasbourg et ceux des campagnes voisines accoururent à l'église. Le jeune Hugues, arrivé un des premiers, vit sa petite sœur, dont les beaux yeux bleus le regardaient en lui souriant; dans sa joie, le bon frère revint en toute hâte au château de Hohenbourg, annonça ce miracle à la comtesse, et alla se jeter aux genoux de son père, le conjurant de lui rendre sa petite sœur. En apprenant qu'il avait été trompé, puisque sa fille vivait encore, le chef frank entra dans une telle fureur, qu'arrachant la hallebarde que tenait un soldat, il en frappa son fils si rudement, que le bon petit Hugues en mourut. Mais aussitôt le remords entra dans l'âme d'Etticho : il pleura le trépas de son fils, reconnut que la main de Dieu s'était étendue sur sa fille, alla lui-même la chercher à la cabane de la pauvre veuve, et la ramena au château de Hohenbourg.

La jeunesse d'Odile s'écoula heureuse et pure sous les yeux de la vertueuse Bereswinde. Bien des seigneurs voisins envièrent l'honneur de devenir son époux; mais, reconnaissante envers Dieu qui lui avait rendu la vue, elle lui avait consacré son cœur et sa vie. Etticho respecta les vœux de sa fille, et pour qu'elle pût les prononcer, il lui fit bâtir un monastère sur le sommet de la montagne où était situé le château de Hohenbourg.

Odile menait une vie austère. Elle couchait sur une peau d'ours, la tête appuyée sur une pierre; elle ne vivait que de légumes et de pain d'orge. Le bruit de ses vertus attira bientôt bon nombre de jeunes demoiselles, qui vinrent dans la paix du cloître et à l'ombre de l'autel se consacrer à Dieu, et nommèrent Odile supérieure du monastère.

(1) En grec εἴδω, je vois.

Le seigneur Etticho mourut; Bereswinde mourut aussi; Odile fit placer leur tombeau l'un à côté de l'autre dans une chapelle souterraine du monastère. Là elle allait pleurer et prier pour le repos de l'âme de son père. Un jour qu'elle se tenait prosternée et mouillait les dalles de ses larmes, elle entendit derrière elle un bruit léger. Ayant relevé la tête, elle aperçut une forme d'ange aux cheveux blonds, aux ailes blanches... « Odile, dit l'ange, tes prières se sont élevées comme l'encens; elles sont arrivées jusqu'au trône de Dieu, et ont ouvert à ton père les portes du ciel, où il va se réunir à ta mère. » A ces paroles, Odile reconnaissante tomba le visage contre terre. Quand elle se releva, l'ange avait disparu, et une douce odeur s'échappait du tombeau d'Etticho et de Bereswinde.

Un jour, un pauvre homme, faible et malade, s'étant mis en devoir de monter au monastère pour y recevoir son aumône accoutumée, ne put cette fois gagner le sommet de la montagne; s'arrêtant au milieu, il était tombé haletant de fatigue et de soif. Odile vint à passer; émue des souffrances du mendiant et pleine de confiance en Dieu, elle frappa le rocher avec son bâton pastoral, et aussitôt surgit une eau pure et abondante, qui désaltéra et rendit les forces au pauvre vieillard. Mais Odile, voyant que les infirmes ne pouvaient gravir jusqu'au sommet du couvent, appelé Ober münster, en fit bâtir un autre au bas de la montagne, qui fut appelé Nieder münster, et dont elle fut encore nommée abbesse.

Après une longue vie de prières et de bienfaits, Odile tomba malade. Alors elle appela ses religieuses auprès de son lit, leur donna ses dernières instructions, leur conseillant de persévérer dans la voie qu'elles avaient suivie jusqu'à ce jour. « Quant à moi, reprit-elle, ma course est terminée ici-bas; il n'est plus de temps pour moi sur la terre : je vais entrer dans l'éternité. Adieu, mes sœurs; nous nous reverrons au ciel, où nous ne nous quitterons plus. » Les religieuses pleuraient; à travers leurs sanglots, Odile se leva sur son séant, les embrassa toutes l'une après l'autre, puis se recoucha dans sa peau d'ours, laissa retomber sa tête sur la pierre, et attendit... Les religieuses s'étaient mises en prières... Soudain une clarté pénétra dans la pauvre cellule : un ange aux blanches ailes parut tenant dans ses mains un calice d'or, et prenant entre ses doigts une hostie sacrée, il s'approcha d'Odile, et lui donna le pain du voyage... Quelques moments après, l'ange avait disparu; Odile était montée au ciel après avoir vécu cent trois ans sur la terre.

Ses restes mortels furent déposés dans la chapelle, à côté de ceux du seigneur Etticho et de Bereswinde. Quand les calvinistes dispersèrent les ruines de Nieder münster et celles d'Ober münster, les reliques de la sainte furent miraculeusement sauvées et transportées en grande pompe dans l'église cathédrale de Strasbourg. On voit sa châsse sous l'autel de saint Liguier. Trois bas-reliefs représentent les principaux événements de sa vie. Sur le premier : une vieille servante porte sur sa tête une corbeille de jonc dans laquelle est un petit enfant les paupières closes. Sur le deuxième : Odile frappe de son bâton pastoral le rocher de la montagne de Hohenbourg, et en fait sortir une eau claire et abondante. Enfin le troisième représente la sainte couchée sur la peau d'ours, la tête appuyée sur la pierre, et recevant la communion de la main d'un ange.

Le 13 décembre, anniversaire du jour de sa mort, de tous les points de l'Alsace les habitants accourent à la chapelle de Sainte-Odile pour toucher sa châsse; les aveugles vont se baigner les yeux dans les eaux de la fontaine qui coule au milieu de la montagne, et telle est au ciel l'intercession de la sainte patronne des Vosges et de l'Alsace, que de nombreux miracles s'opèrent en son nom, et que beaucoup d'aveugles y recouvrent la vue. L. B.

Meditation.

Quand l'homme est jeune, il vole au devant de la vie,
Quel est son but alors, son rêve, son envie?
Ne le demandez point, il ne le connaît pas.
Ce qu'il veut avant tout, c'est marcher à grands pas.
Aussi, dès que son pied peut frapper la poussière,
Comme un poulain fougueux il entre en la carrière.
Vainement une voix lui crie avec amour :
« Prends garde! n'use point ta vigueur en un jour.
» Le chemin où tu vas contient plus d'un abîme,
» Souvent pour s'être cru trop fort, on est victime.
» Celui-là seul parvient qui ne se hâte pas.
» Modère-toi, jeune homme, ou bien tu te perdras! »
Il n'entend rien : il vole, il court, rien ne l'arrête.
Et d'ailleurs après tout pourquoi courber la tête?
N'est-il pas tout-puissant? n'est-il pas sûr de lui?
Un astre, à son départ, soudain n'a-t-il pas lui?
Est-ce pour l'effrayer qu'on lui parle d'abîme?
N'a-t-il pas lui, jeune homme, une âme magnanime!
Qu'un danger s'offre à lui, d'un mot il le vaincra!
Et puis, s'il s'est trompé, qu'importe! il reviendra.
Il va donc en avant, superbe et plein de joie.
Tout ce qu'il a reçu de force, il le déploie.
Dans son besoin de voir, à la hâte, au hasard,
Au fond de toute chose il plonge son regard.
Tout l'appelle : en un jour il lui faut tout connaître;
De tout, en un seul jour, il lui faut être maître;
Il ne s'arrête pas!... il court, il court sans fin,
Il s'élance vers tout : à ses yeux rien n'est vain.

Oh! pendant un instant comme son cœur tressaille!
Comme, pour qu'on l'admire, il redresse sa taille!
Comme il semble au combat défier le destin!
Comme il jette sur tous un sourire hautain!

Cependant il arrive une heure, heure livide!
Où dans lui, tout d'un coup, il rencontre un grand vide.
Il s'est pressé trop vite! il le voit! Éploré,
Dans un sentir mauvais il se sent égaré.
C'en est fait du bonheur! la nuit sombre est venue;
L'astre qu'il avait pris pour guide est sous la nue;
Qu'il marche, à chaque pas il trébuche en chemin;
Ce qu'il touche à présent, devient froid sous sa main.
Il s'est pressé trop vite! — Avec transe, avec larmes,
Il songe aux jours passés, hélas! si pleins de charmes!
Il maudit cette ardeur qui si loin l'a porté;

Il se dit qu'ignorer est la félicité.
Il voudrait revenir! il s'agite, il appelle...
Mais alors, ô douleur! ô justice éternelle!
La voix qu'il n'avait point écoutée au départ,
Lui crie avec un rire amer : — « Il est trop tard! »

Et maintenant, allez! courez, volez sans cesse!
Hâtez-vous d'arriver! partez, blonde jeunesse!
Aux lieux où vous vivez le bonheur vient s'asseoir,
Qu'importe! quittez tout, hâtez-vous de savoir!
Allez, allez, enfants! abandonnez vos mères;
Du monde à parcourir faites-vous cent chimères;
N'écoutez rien! prenez votre essor en chantant...

Voilà quel avenir radieux vous attend!

CÉPHAS ROSSIGNOL (*Dieu et Famille*).

Revue des Théâtres.

—

Quand l'amour s'en va... l'amitié reste, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Laurencin et Marc Michel.

La scène se passe de nos jours, dans le salon d'un château de la Basse-Bretagne.

Mademoiselle Césarine - Hippolyte de Koatodon avait une nièce, Emma; l'amiral de Koatodon, son frère, avait un protégé, Jules de Mérigny, aspirant de marine. M. et mademoiselle de Koatodon résolurent de marier ensemble les deux jeunes gens. Mademoiselle de Koatodon n'ayant même jamais été fiancée à personne, s'était imaginée que de jeunes époux devaient s'aimer toujours d'amour, que la femme devait toujours être pâle, soupirer, errer, triste et pensive; que le mari devait toujours être maigre, ne pas manger, et faire des bouquets pour les offrir à sa femme. Emma, bonne, simple, naturelle, mais élevée par sa tante, d'après ses conseils, s'efforçait, pour plaire à son mari, d'être exaltéee, romanesque et sentimentale; Jules, faible, d'une santé délicate, s'était prêté à tous les goûts de sa femme. Le soir, ils se promenaient au clair de la lune; le jour, ils faisaient de la tapisserie; ils soignaient Blanche, la bonne chèvre dont Jules buvait le lait, ou chantaient ensemble cette romance de Masini :

Petite fleur des bois,
Je t'aime, je t'aime.

Mais après trois mois de mariage, l'amiral, qui a reçu l'ordre d'aller croiser dans les mers du Sud, emmène avec lui son protégé.

Cinq ans se sont écoulés; Jules revient au château, il meurt de faim et de fatigue; car pour arriver plus vite, il a fait, à cheval, quinze lieues en trois heures. La mer et les voyages l'ont singulièrement changé. Ce Jules, si délicat, si frêle, est devenu un gros et bien portant capitaine de corvette, qui fume sa pipe et jure par : mille sabords. Mademoiselle de Koatodon est assez désenchantée de ne pas le voir revenir poitrinaire... Cependant elle lui fait donner une tasse de lait de chèvre, va doucement prévenir Emma du retour de son mari, afin qu'elle n'en meure pas de saisissement, et qu'elle ait le temps de mettre une robe blanche et de placer une rose dans ses cheveux. Emma trouve aussi que Jules est bien engraissé, elle craint qu'il ne l'aime plus... Cependant elle le fait chanter :

Petite fleur des bois,
Je t'aime, je t'aime.

Elle veut qu'il continue les pantoufles en tapisserie qu'il a commencées, il y a cinq ans, pour sa tante. Le pauvre capitaine est au supplice, car il se meurt de faim, tombe de sommeil, et se trouve fort ridicule en tenant sur ses genoux un métier à broder. Sa femme s'aperçoit du malaise et de l'embarras qu'il éprouve; elle l'attribue à la perte de l'amour qu'il avait pour elle; afin de s'en assurer, elle lui fait mille questions sur Blanche, leur chèvre favorite, sur le lieu de leurs promenades, sur leurs occupations chéries... il a tout oublié!.. Emma décidément ne se croit plus aimée; mademoiselle de Koatodon est furieuse... Bref, le capitaine n'y peut plus tenir... une séparation est décidée. Mademoiselle de Koatodon se rend chez son avocat, et Jules se hâte de faire demander madame de Mérigny. Son parti est pris, il se sent plus calme, met sa pipe sur la cheminée et un briquet phosphorique sur une table à ouvrage. Emma se rend aux ordres de son mari; il la prie de s'asseoir, et comme elle regardait la pipe avec inquiétude, il la rassure en mettant sa pipe loin de lui, sur la table à ouvrage. Pour se servir de contenance, Emma prend sa tapisserie. « Je ne veux pas, lui dit Jules, pour mon repos et pour le vôtre, que mademoiselle de Koatodon soit présente pendant que nous allons régler nos intérêts. Croyant que notre amour serait éternel, nous avions échangé entre nous une double donation de nos biens. — Si vous voulez, monsieur, dresser un acte de renonciation, je suis prête à le signer. — Il reste encore à partager le legs de notre oncle de Mérigny. Ce legs se compose d'un hôtel à Paris, de ce château, et de la petite terre de Messival. — Où nous avons passé le premier mois de notre mariage. — Voulez-vous l'hôtel et le château? je garderai Messival. — Y pensez-vous!... Cette propriété ne vaut pas le quart.... — Mais la chasse y est fort belle... et... un mari garçon... — C'est que je désire garder cette terre, j'ai.... (se reprenant) ma tante a l'habitude de s'y rendre avec moi chaque année dans les premiers jours de septembre. — L'anniversaire de notre union. — Vous voyez qu'il vous serait facile de trouver une retraite plus agréable... D'ailleurs, si la chasse vous y plaît tant... — Vous souffririez?..... mais si vous y étiez?.... — L'hospitalité se doit à tout le monde. — Aux étrangers, dit Jules. — Aux anciens amis, reprend Emma. — Au fait, nous ne sommes pas ennemis... Nous nous séparons, parce qu'il y a entre nous incompatibilité de penchants, de caractère... Vous, grâce à votre tante, vous êtes restée telle que je vous ai laissée.... un peu romanesque.... Tandis que moi, les voyages, la mer... Bref, vous ne pourriez jamais vous faire à mes manières, et moi je sens que je ne pourrais jamais reprendre mes airs de damoiseau, et la preuve, c'est que je revenais près de vous avec des idées qui vous paraîtront bizarres, ridicules. — Ah!... monsieur! — Si... Si!... Je me disais : ces cinq années auront donné à Emma de la raison, du bon sens. — Oh!... — Pardon!... je voulais dire de l'expérience. — A la bonne heure. — Que diable! me disais-je encore, nous ne sommes plus des enfants, nous n'allons plus nous replonger dans ces fadaises qui nous rendaient si tristement heureux.... Moi, je mettrais là un vert moins foncé, dit le capitaine, s'interrompant et regardant la tapisserie d'Emma. — Pourquoi?... lui demande-t-elle. — Parce que, avec le rose, votre vert jurera en diable. — Vous croyez?... C'est possible! (Il choisit la pelote de laine du vert qu'il a indiqué, et la lui donne.) Merci! (Elle lui offre la pipe qu'elle a prise sur la table.) — Bien obligé! (Il bourre sa pipe.) — Et.... ces idées?... reprend Emma. — Je comptais, disais-je, revenir auprès de ma femme pour y vivre sans façon, sans étiquette. L'été, remplacer nos sentimentales promenades au clair de la lune, par des excursions dans le voisinage. — Avec votre femme? — Toujours... répond Jules; et l'hiver, comme la

campagne offre peu de charmes et beaucoup de monotonie. — Oh! mon Dieu, oui... Eh bien! — Nous allions à Paris. — A Paris? — Oui, en passant par Naples, Venise et Florence. — Vraiment! (Regardant la pipe que Jules tient à la main, et sur laquelle de petites figures sont gravées.) Tiens! c'est joli! — Oui, c'est original; je l'ai achetée à Mexico... Une demoiselle fumerait là dedans. (Comme il paraît chercher quelque chose, Emma ouvre le briquet et allume une des petites bougies.) — Ainsi, reprend-elle, vous arrivez à Paris?... — Pour l'époque des concerts, des soirées, des spectacles, des bals. — Des bals? — Ma femme n'en n'aurait pas manqué un. (Emma quittant son travail.) — Pas un?... — Pas un, morbleu!... (S'apercevant qu'il jure.) Ah! pardon.... — Oh!... allez! allez!... dites toujours! — Le printemps nous ramènerait au château, et en retour de mes sacrifices pour plaire à ma femme, je lui aurais demandé... (Elle lui donne une allumette.) Merci! (Il allume sa pipe.) — Des conditions! reprend Emma, c'est trop juste.... Vous auriez demandé?... — De l'indulgence pour mes manières, un bon accueil pour mes amis. — Je leur aurais serré la main. — Et puis, un peu de tolérance pour quelques habitudes de bord, pour une pipe. (Il s'aperçoit qu'il fume.) Eh bien!... Ah! madame.... je vous demande pardon. — Oh! continuez... vous voyez que je ne tousse pas. — N'importe!... Mais qu'est-ce qui a donc?... — Moi. — Vous! (Tous deux se mettent à rire.) Je ne m'en suis pas aperçu.... j'étais dans le feu de la conversation, en vous racontant mes projets, mes chimères.... — Et si je vous disais que de ces chimères j'en ai rêvé quelques-unes.... — Ainsi, la vie dont je vous ai fait le tableau ne vous aurait pas trop déplu?.... — Pas trop. — Elle ne vous effrayerait pas? — J'ai du courage!... la femme d'un capitaine de corvette! — Il serait possible! s'écrie Jules. Comment, Emma, tu me laissais croire.... — On m'avait assuré que le moindre changement en mes manières te tuerait. — C'est comme à moi... Mais alors... (Tous deux rapprochent leur chaise.) — Mais alors nous nous entendons, dit Emma, toute émue. — Et nous pourrions... reprend Jules lui baisant la main. Qui diable a été nous fourrer dans la tête.... — Que nous nous détestions, dit Emma, — Que nous ne pouvions plus vivre ensemble, reprend Jules. (En ce moment accourt mademoiselle de Koatodon.) Et parbleu! s'écrie-t-il, c'est notre tante! »

La pauvre demoiselle arrive les mains pleines des papiers nécessaires à une séparation.

« Rassurez-vous, ma tante, lui dit Emma, je suis heureuse, il m'aime encore..... moins, peut-être... mais mieux qu'autrefois. — Oui, chère tante, reprend Jules, ce n'est plus l'amour, ce sentiment exalté, exigeant, susceptible.... qu'un rien blesse, irrite, envenime.... Entre ma femme et moi, désormais, c'est une bonne et solide amitié, patiente, inaltérable, indulgente... Cela vaut mieux, croyez-moi... *Quand l'amour s'en va... — L'amitié reste*, » ajoute Emma, lui tendant la main avec une tendre affection.

Mais mademoiselle Césarine-Hippolyte de Koatodon n'en continue pas moins de plaindre sa nièce, qu'elle regarde comme une femme sacrifiée, méconnue, dédaignée par un homme sans délicatesse, sans la moindre sensibilité, par un ingrat qui ne l'aime plus, qui ne l'a jamais aimée!

Mon Dieu, mesdemoiselles, combien de jeunes couples ont été pour toujours désunis, pour toujours malheureux, parce que un tiers, dans le commencement de leur ménage, s'était interposé entre eux.... A votre tour, lorsque vous serez devenues épouses, ne vous plaignez jamais à personne de votre mari, et ne souffrez jamais que personne ne vous plaigne..... Mais c'est une réflexion que cette jolie petite pièce vous a sans doute déjà suggérée.

J. J. Fouqueau de Pussy.

Correspondance.

—

Chaque époque a ses modes, ses goûts, ses habitudes ; la nôtre pourra se résumer ainsi : la manie des voyages. C'est que chacun s'en mêle !... depuis le pauvre savetier qui fait son tour de France, et le riche jeune homme qui fait son tour du monde, jusqu'aux princes, aux rois et aux reines qui, à l'exemple de leurs sujets, se sont aussi mis à voyager ; si bien que maintenant, la terre, la mer sont parcourues en tous sens... on dirait un grand jeu de barres.... Il n'y a pas jusqu'à ta très-humble servante qui, malgré son antipathie pour tout changement de lieu, malgré son effroi pour tout moyen de transport, arrive en ce moment de la Suisse, de l'Italie. Maman m'a dit ce matin : « Prends ton ombrelle, partons. » Nous sommes montées en omnibus, et.... nous sommes entrées dans le canton de Fribourg, dont le territoire est de 27 milles géographiques carrés, la population de 87,000 âmes répandues dans 6 petites villes, 200 villages, 300 hameaux, et une foule de fermes isolées. Cette population offre une grande variété de paysage, de langage, de costume, de mœurs. Fribourg a ses habitations sur des rochers à pic, suspendues au-dessus du torrent de la Sarne, ou bien cachées dans le fond des ravins ; un nouveau pont suspendu dans les airs, au-dessus des églises, des tours et des maisons qui s'élèvent au bord de ce torrent, réunit deux montagnes. Fribourg est le siége d'un évêché ; il renferme plusieurs couvents d'hommes et de femmes, ainsi qu'un grand nombre de chapelles et d'églises. Parmi ces dernières, on remarque celle de Saint-Nicolas, dans le style gothique, construite au douzième ou au treizième siècle ; sa tour, qui possède un magnifique carillon, a 250 pieds de hauteur.

Quand nous sommes arrivées à Fribourg, c'était par un beau jour du mois de mai 1839 ; les arbres étalaient leur riche verdure, la terre prodiguait ses plus belles plantes, ses plus gaies fleurs.... le soleil brillait sur les toits des habitations, sur le torrent, sur les chemins... Tout à coup le ciel s'obscurcit, la neige tombe à flocons, et nous voyons la tour Saint-Nicolas, les arbres, les plantes, les fleurs, les toits, les chemins, recouverts de trois pieds de neige !...

Un quart d'heure après, nous arrivions à Rome par la route d'Ostie, et nous entrions dans la basilique de Saint-Paul, construite par Constantin le Grand, à la demande du pape saint Silvestre, sur l'emplacement de la sépulture de saint Paul. Nous admirâmes la nef et les bas-côtés, soutenus par quatre rangs de colonnes corinthiennes, en marbre précieux, formés chacun de quatre-vingts colonnes ; le dallage, composé de fragments irréguliers de marbres couverts d'anciennes inscriptions ; une mosaïque représentant le Sauveur entouré de ses apôtres, formant la voûte de la nef ; les murailles ornées des portraits des papes que saint Léon avait fait peindre ; à partir de saint Pierre, il s'en trouvait 258. A ce sujet, une notice nous dit que Pie VI, placé de l'autre côté de saint Pierre, avait terminé cette série de portraits, lorsque cela fit dire aux Romains qu'il n'y aurait plus de papes puisqu'il n'y avait plus de place pour leurs portraits ; mais Pie VII fit mentir cette prédiction, en ordonnant de placer son portrait sous celui de saint Pierre, et recommençant une nouvelle série.

Quand nous sommes entrées dans la basilique de Saint-Paul, c'était au mois de juillet 1823, il faisait nuit : une quantité de petits cierges brûlaient, placés sur un porte-bougies ; la lune éclairait une partie de l'édifice. Bientôt le jour paraît lentement... le feu a tout détruit !... Les poutres de cèdre, qui formaient la toiture, sont tombées çà et là ; les colonnes de marbre, de porphire, sont brisées, calcinées par le feu. Heureusement le Sauveur et ses apôtres, bon nombre de portraits des papes et le grand autel, sous

lequel se trouvent déposées les reliques de saint Paul, ont été respectés par les flammes..

Une demi-heure après avoir quitté ces augustes ruines, nous descendions d'omnibus, et me voilà tranquillement assise, et t'écrivant le récit de notre long voyage.

Je te vois d'ici ouvrant de grands yeux fixes, appuyant ton front légèrement penché sur ta main gauche, avançant tes lèvres pour faire une jolie petite moue; puis, haussant les épaules, t'écrier : « Comment! hier elle part en omnibus pour aller en Suisse, en Italie? elle s'y trouve le printemps de 1823, l'été de 1839, elle en revient une heure après... toujours en omnibus!... Mais elle est folle! »

Rassure-toi, chère petite, trois mots vont tout t'expliquer.... *J'arrive du Diorama*, qui, ainsi que le phénix, vient de renaître de ses cendres; car tu sais qu'il a été brûlé lorsque ses beaux tableaux étaient peints par M. Daguerre, à qui nous devons l'invention du Daguerréotype; c'est maintenant M. Bouton qui opère les miracles dont je viens de te faire le curieux récit.

Voyons maintenant comment je me tirerai de l'explication de nos utiles et de nos futiles travaux.

Le n° 1 est un entre-deux garni, seulement d'un côté, d'une petite dentelle légèrement froncée, et un entre-deux garni des deux côtés. Tu te rappelles la guimpe n° 9, planche IX; avec les modèles de cette guimpe tu peux t'en faire une autre que je vais t'expliquer : au lieu de l'ouvrir par derrière, ouvre-la par devant, fais-y de chaque côté deux petits ourlets, monte les plis du haut sur une petite bande de mousseline, haute de 2 centimètres et longue de 40 centimètres; rabats cette petite bande sur les plis; au bord de cette petite bande couds, à surjet, l'entre-deux, qui est long de 45 centimètres, en le fronçant de 5 centimètres, afin qu'il puisse s'arrondir en rabattant autour du cou; tu places un bouton sur le petit bout de l'entre-deux qui n'est pas garni, et tu fais une bride au bout opposé, sous la dentelle. L'entre-deux qui, des deux côtés, est garni d'une dentelle, c'est le jabot long de 20 centimètres; ce jabot doit rester détaché. Je te ferai observer que ce dessin est placé à l'envers, le jabot devant se trouver sur la droite. Quand on met cette guimpe sous une robe montante ouverte devant, on rabat le jabot sur la robe. J'ai acheté ce fichu au *Symbole de la paix*.

Le n° 2 est un entre-deux de mousseline, qui peut te servir pour faire ce fichu.

Le n° 3 est un coin de mouchoir qui se répète à chaque coin, et produit beaucoup d'effet; cependant il n'est pas très-long.

Achète 2 mètres 50 centimètres de dentelle, haute de 6 centimètres; les coins en emploient 12 centimètres;—50 centimètres carrés de batiste claire, fais-y tout autour 3 ou 4 centimètres de jours.

Voici comment je te conseille, soit au métier, soit au plumetis, d'exécuter le dessin de cet élégant mouchoir, que j'ai appris à broder chez madame Chardin, où il coûte 7 francs tout dessiné sur belle batiste.

Les trois feuilles de chêne réunies se font au passé, à partir de chacun des traits qui indiquent leurs côtes; ces côtes resteront donc vides, et laisseront voir la batiste. — Les feuilles longues, tu les broderas au passé d'un côté; l'autre côté, tu le broderas en faisant un point de cordonnet, et tu le rempliras par le point d'armes que je t'ai indiqué; c'est-à-dire que sur ces grains noirs tu feras deux petits points au passé, que tu recouvriras de deux autres petits points, aussi au passé, de manière à former un grain de sable. — Cette feuille bizarre, qui est dentelée, se brode d'un côté au passé, et de l'autre côté, les deux traits qui la dessinent se brodent en points de cordonnet.—La fleur sera formée de points de cordonnet, de passé, de point d'armes, et ce qui indique des jours sera fait en point de Paris.

Le n° 4 est un coin de mouchoir qui se continue tout autour.

Achète 58 centimètres carrés de bonne

batiste,—fais dessiner ce mouchoir ou dessine-le d'après ce modèle;—replie en dedans l'ourlet à partir du zéro; coupe en biais le dessous de l'ourlet qui fait la corne et réunis-le par un point de côté, très-pressé, en ayant soin de ne pas traverser en dessus; de cette manière la batiste ne sera que double à la corne; — bâtis ce mouchoir sur ton papier vert gommé;—avec du coton à broder, passe un point très-près, tantôt dessus, tantôt dessous, en suivant les traits qui forment ce dessin que tu brodes en points de cordonnet. —Quand ton mouchoir est brodé, découpe, en dessous, la batiste aux endroits qui sont indiqués clairs : les endroits rayés indiquant que la batiste doit rester double.

Ce genre de mouchoir est tout nouveau, et nous convient d'autant mieux qu'il n'a pas besoin de dentelle. Je te le recommande. Depuis longtemps on ne brode plus de mouchoir en application, voilà pourquoi je ne t'en envoie pas. Je ne t'envoie pas non plus les années de notre journal que tu me demandes dans ta gracieuse lettre, parce que de 1833-34-35-36 et 37, il ne nous reste que l'année 1835... la veux-tu?

Le n° 5 est le dessin de la moitié du sac à tabac que tu m'as demandé. Il se brode en point de chaînette.

Achète du casimir noir—du cordonnet : en soie vert foncé—vert pâle—et en or. — Le trait qui est indiqué par une croix, suis-le en points de chaînette vert foncé—le trait indiqué par une étoile, suis-le en points de chaînette vert pâle—en dedans de ces dessins à côté de chacun de ces deux points de chaînette couds le cordonnet d'or, en y passant par-dessus du cordonnet de soie couleur d'or.

Tu peux aussi broder ta blague en cordonnets de soie de deux nuances de bleu, de deux nuances de rouge — ou bien encore avec une soutache or et vert, or et bleu, or et rouge. J'ai vu cette blague rue Saint-Honoré.

Le n° 6 est le dessin du fond; tu le brodes de même que la blague.

Lorsque tu as fini, tu achètes de la peau blanche — 80 centimètres de ganse — deux glands formés de cordonnets pareils à ceux que tu as employés pour broder la blague. Tu vois que le dessin est un peu plus étroit du haut ainsi que du bas; tu le tailles de même en laissant tout autour 15 millimètres et 2 centimètres en plus dans le haut, pour former une coulisse.—Avec la peau blanche tu tailles la doublure — tu tailles le fond de casimir noir exactement rond, en laissant tout autour ce qu'il lui faut de largeur pour être cousu au n° 5 — avec la peau blanche tu tailles la doublure du n° 6 — puis tu tailles un rond de carton ayant tout autour 5 millimètres de moins — tu couds ensemble, à l'envers, les deux côtés du n° 5 — tu y ajoutes le n° 6 — tu bâtis la doublure de peau sous le dessus; tu la couds, un côté sur l'autre, sans remplis, à points de côté; après avoir introduit le rond de carton entre le dessus et la doublure, tu la bâtis et tu la couds, aussi sans remplis, à points de côté sur la doublure du n° 5; puis tu fais un ourlet dans le haut de cette blague pour y passer les deux bouts de ganse ronde auxquels tu coudras les deux glands.

Si tu voulais faire la ganse et les glands, tu prendrais du cordonnet en soie vert foncé, vert pâle, et or; tu les tresserais de manière à en former une espèce de ganse plate. Quant aux glands, coupe des morceaux de cordonnet : vert foncé, vert pâle, longs de 20 centimètres, que tu mêles ensemble; du cordonnet d'or long de 10 centimètres que tu places sur les cordonnets de soie; avec une aiguille enfilée de cordonnet d'or, passe sous ces cordonnets, au milieu de leur longueur, noue ce cordonnet, repasse-le plusieurs fois bien serré, puis redescends-le 2 centimètres plus bas, afin de former la tête du gland que tu recouvres de cordonnet d'or en y faisant une espèce de feston. Pour les glands aie soin que les brins de cordonnet d'or se trouvent en dessus.

Le n° 7 est un dessin de bretelles que tu m'as demandé ; il peut se faire sur canevas de soie noire ou blanche.

Le n° 8, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin.

Le n° 9 est la longueur d'un sac et le modèle du crochet qui doit former ce sac. J'ai appris à le faire au coin de la rue Castiglione.

Ce travail se nomme crochet allemand ; comme le point de chaînette qu'il produit ressemble aussi à une maille de tricot ordinaire, je me servirai du mot maille.

Achète un crochet, du cordonnet en soie noire, en soie ponceau, en or.

Avec un des bouts du cordonnet noir, forme un nœud coulant de manière à ce qu'il te reste une boucle; prends dans ta main gauche l'extrémité de cette boucle, en la tenant sous ton pouce, place sur ton index l'autre bout de cordonnet, et retiens-le avec tes autres doigts; alors, pour faire la première maille, passe ton crochet au milieu de cette boucle; avec ton crochet, prends le cordonnet en dessous, devant toi, ramène-le pour le sortir au milieu de cette 1re boucle; prends le cordonnet en dessous devant toi, ramène-le pour le faire sortir au milieu de la 2e boucle, recommence jusqu'à ce que tu aies le double de la longueur du modèle n° 9.

Le 1er rang fini, reviens sur tes pas. Passe ton crochet sous le cordonnet comme si tu voulais faire une maille; ne la fais pas, passe ton crochet en dessus, au milieu de la 4e maille qui se trouve avant la fin de ce 1er rang; ramène ta laine sur le crochet (tu dois avoir 4 brides sur ton crochet); fais une maille en passant la 4e et dernière bride au milieu de cette 4e maille — passe ton crochet sous le cordonnet (tu dois avoir encore 4 brides), et fais-le sortir sous les deux dernières brides — passe ton crochet sous le cordonnet (tu dois avoir 3 brides), et fais-le sortir au milieu des deux dernières brides qui te restent.

Nous appellerons *jour* ce que tu viens d'exécuter.

Fais une maille simple, passe ton crochet sous le cordonnet comme si tu voulais faire une maille, ne la fais pas, — passe ton crochet en dessus, au milieu de la 2me maille qui se trouve après le premier jour ; ramène ta laine sur le crochet (tu dois avoir 4 brides sur ton crochet) ; fais une maille en passant la 4me et dernière bride au milieu de cette 2me maille. — Passe ton crochet sous le cordonnet (tu dois avoir encore 4 brides) et fais-le sortir sous les deux dernières brides. — Passe ton crochet sous le cordonnet (tu dois avoir 3 brides) et fais-le sortir au milieu des deux dernières brides qui te restent.

J'ai recommencé ce *jour* afin que tu voies qu'excepté le premier *jour*, tous les autres se forment en passant le crochet au milieu de la 2me maille. — Tu reviens encore une fois sur toi-même; — quand ce deuxième rang de *jours* est fini, tu casses ton cordonnet noir, tu le noues au cordonnet d'or et tu recommences deux rangs de *jours ;* — tu casses ton cordonnet d'or, tu y noues le cordonnet ponceau ; — le cordonnet d'or; — le cordonnet ponceau — le cordonnet noir pour recommencer le cordonnet or, et ainsi de suite jusqu'à ce que tu aies une largeur de 15 centimètres au moins. Tâche de finir par le cordonnet noir.

Ainsi : fais toujours 4 mailles simples pour commencer une raie de *jours*, et une maille simple pour commencer chacun de ces *jours*.

Ce sac se double en satin blanc; on fait des deux côtés une couture rabattue, et on place le brillant du satin sous le point de crochet.

Ce sac se termine du haut par un ourlet dans lequel tu passes une ganse formée de noir, de ponceau et d'or. Cette ganse etl es deux glands tu peux aussi les faire toi-même comme ceux de la blague.

Ce crochet sert aussi pour des bourses longues : les glands pareils à ceux de ce sac.

Ce crochet, exécuté en laine, sert encore à faire des couvrepieds ; on peut varier les laines à l'infini.

Le n° 10 est le côté du devant d'un corsage qui est fermé derrière ; il se fronce cinq fois à partir du bas de la taille, au milieu du devant ; il se fronce une fois du haut.

Le n° 11 est une des deux pièces d'épaules à laquelle on coud ce côté du devant. Les deux étoiles indiquent où ces morceaux doivent se réunir.

Le n° 13 est la moitié du dos ; il se fronce trois fois, à partir du bas de la taille, au milieu du dos ; et du haut il se réunit à l'autre côté de la pièce d'épaule. La façon de cette robe est négligée.

Voilà l'automne, ses matinées froides, ses soirées humides, ses nuages qui courent poussés par le vent : adieu les fleurs, les feuilles, le chaud soleil ; il faut envelopper ses robes légères et désenvelopper ses robes lourdes... Les dessins écossais seront toujours de mode ; on en faisait en soie, en mousseline de laine ; on en fait maintenant en coton, en mérinos ; on vend des écharpes de flanelle écossaise, qui seront très-convenables pour nous cet hiver. Les chapeaux se porteront plus grands ; j'ai déjà vu dans les magasins des chapeaux de velours ornés de rubans roses, bleu-foncé ; cela donnerait de la fraîcheur à nos vieux chapeaux.

Je serais fort embarrassée de te dire ce qui se portera ; cependant, si j'allais me promener en visite à la campagne, je mettrais une robe de mérinos gros-bleu, faite en amazone sur les modèles n°s 7, 8 et 12, planche IV ; — une très-ample pèlerine en biais sur le dos, en droit fil devant ; — un col à la chevalière, en jaconas, doublé de jaconas, et des manchettes pareilles, sur les modèles n°s 4 et 5, planche II, ou 2 et 3, planche V ; mais ceux-ci montés sur une petite bande de jaconas double, haute de 3 centimètres du milieu et de 2 centimètres des deux bouts, afin que le col et la manchette qui sont cousus du côté du biais puissent retomber moins plats autour du cou et autour du poignet. — Une capote de gros-de-Naples à coulisse, — un voile de tulle de soie blanche, long d'un mètre, y compris un ourlet de 5 centimètres, fait double, et garni des deux côtés d'un ourlet pareil. Tu comprends que ce voile doit se relever en rabattant sur le côté comme celui des amazones. — Des gants de peau noire, — des bottines de prunelle noire, — une grande ombrelle noire en cas de pluie ou de soleil. Au milieu du jour, s'il faisait chaud, je me débarrasserais de ma pèlerine : il y a des saisons où il faut penser à tout, et des parties de campagne où il ne faut se charger de rien d'embarrassant pour soi, afin de pouvoir se charger pour les autres de tout ce qui est utile à leur bien-être, à leur santé.

Si j'allais à un bal de noce je voudrais avoir une robe de gros-de-Naples rose, faite sur les modèles n°s 7, 8 et 11, planche IV ; une Berthe sur le modèle n° 9, planche VIII, ornée d'une garniture de gros-de-Naples pareil, festonnée à l'emporte-pièce et plissée *à la bonne femme ;* le bas des manches garni de même, et sur la tête une couronne rose formée de petites fleurs de fantaisie très-serrées entre elles et sans feuilles, — ou bien une robe d'organdy blanc ornée au bas de la jupe de trois grands plis en comptant l'ourlet ; au-dessus de chaque pli serait cousu un ruban de satin blanc, plissé d'avance *à la bonne femme ;* la même garniture autour du haut du corsage, au bas des manches, — une longue ceinture de ruban pareil retomberait devant sur la jupe ; — des deux côtés de ma tête je placerais deux agrafes de camélias blancs, naturels ; — mes cheveux seraient relevés en bandeaux, — des gants blancs courts, — des souliers de satin noir.

Chez moi j'aurais une robe de mousseline de laine à petits carreaux gris et blancs

(il y en a à 40 centimes le mètre), faite sur les modèles n[os] 9 et 10, planche IV, et n° 10, planche VIII, — fichu-pèlerine en étoffe pareille, sur les modèles n[os] 10 et 11, planche VIII, garni tout autour d'une bande de la même étoffe, ourlée et plissée *à la bonne femme*, excepté sur le côté gauche de la poitrine ; — tablier en étoffe pareille, garni de même du bas et aux poches... Ainsi je pourrais étudier, écrire, travailler, donner un coup d'œil à la cuisine, sans craindre de tacher ou de faner ma robe... Mais il me paraît que vous, ma belle demoiselle, vous êtes plutôt disposée à jouer qu'à vous occuper utilement, puisque vous me demandez des charades et la manière de les exécuter. J'espérais cependant que les mots : Morphée (*maure-fée*), Vincennes (*vin-scène*), Champion (*chant-pion*), Tourmente (*tour-mante*), Hallebarde (*halle-barde*), et Pincette (*pain-sept*), que je t'ai indiqués page 123, 10[e] année de notre journal, t'auraient aidée pour trouver d'autres mots... Mais, au fait, je dois te remercier au lieu de te gronder, puisque tu me donnes le plaisir de faire quelque chose qui te soit un plaisir. Voici ce que j'ai trouvé en cherchant bien; mais dans ce cas plus on cherche moins on trouve.

Cor-don. Pour *mon premier :* de jeunes seigneurs, une casquette sur la tête, portant une redingote, ayant pour ceinture un foulard qui soutient une longue gaîne de couteau, — des piqueurs, les basques de leurs habits retroussées en dessous et le fouet à la main, — tous les chiens de la maison accouplés, — de nobles dames coiffées d'un chapeau d'homme orné d'un long voile, vêtues d'une robe façon amazone, ayant derrière un châle carré, attaché au bas de la taille par un de ses coins, tandis que sur leur bras gauche elles relèvent le coin qui traîne en guise de queue et que de l'autre main elles tiennent une houssine. — Les chasseurs rassemblés au milieu du salon; le cor retentit, les chiens sont découplés, tous entrant par une porte sortant par l'autre, semblent courir après un cerf imaginaire... le cor fait entendre l'hallali... la bête est morte : les chasseurs défilent au milieu du salon, portant en triomphe le cerf imaginaire sur une espèce de brancard formé de deux bâtons appuyé sur leurs épaules.

Pour mon *second :* une vieille mendiante. couverte d'un vieux manteau brun dont le capuchon lui cache la figure, s'appuie sur un bâton, debout, auprès d'un puits formé de chaises placées en rond; — une pauvre jeune fille, portant une cruche de terre sur son épaule, vient pour puiser de l'eau; la mendiante lui demande à boire, la jeune fille rince sa cruche, l'emplit et la lui présente... mais, rejetant son vieux manteau, la vieille mendiante devient une jeune et jolie fée, couronnée de roses, vêtue de blanc ; de son beau bras nu elle tient une baguette dont elle touche la jeune fille et lui dit : « Chaque fois que vous ouvrirez la bouche, il en sortira des perles, des diamants et des pierres précieuses. » — Quand la pauvre jeune fille a reçu ce don, elle s'éloigne, sa cruche de terre sur l'épaule. — Si tu crois que cela amuse tes spectateurs, la jeune et jolie fée se cachera de nouveau sous son vieux manteau brun; alors une élégante damoiselle, tenant un vase d'or, viendra pour puiser de l'eau : elle refusera de donner à boire à la mendiante, qui lui dira : « Chaque fois que vous ouvrirez la bouche, il en sortira des crapauds, des serpents et des couleuvres. » La belle impertinente rentrera au château, et la fée s'en ira de son côté. Cette scène est tirée du conte intitulé : *Les Fées*.

Pour *mon tout :* des hommes, la lèvre ornée de moustaches, le pantalon relevé jusqu'au genou, une écharpe pour ceinture, un habit dont les basques sont retroussées en dessous, un chapeau orné d'une plume ou de longs rubans pendants ; — des femmes vêtues de noir, tenant un éventail, leur jupe raccourcie en dessous par des épingles, une écharpe ou un

mantelet noir posé sur leur tête et enveloppant leurs bras; —des enfants, à peine vêtus, jouant des castagnettes... tous viennent se mettre à genoux sur la route; — aussitôt un ermite, portant une longue barbe, faite d'un morceau de taffetas blanc, effilé du bas, vêtu d'un bournous ou d'un manteau à capuchon qui lui couvre la tête, sort lentement de sa cellule, donne des images aux femmes, des petites tapes sur les joues des enfants qui, dès qu'il a paru, ont cessé de jouer des castagnettes, et baisent le bas de sa robe, le cordon qui lui ceint la taille.

Pas-sage. Pour *mon premier :* des papas, des mamans, des jeunes gens, des demoiselles, arrivent dans un salon où ils sont reçus par la maîtresse de la maison, un bouquet à la main; on se fait des compliments, on se place sur des banquettes; le piano joue une ritournelle, on se met en place et l'on danse.

Pour *mon second:* Socrate étendu sur son lit, ses amis désolés l'entourent, on lui apporte une coupe... il boit la ciguë.

Pour *mon tout:* la Bérésina, indiquée par un drap étendu dans le salon; en travers de ce drap, un pont de chaises sur lequel passent des soldats français blessés, de pauvres femmes portant des enfants, d'autres soutenant des vieillards; quelques-uns de ces malheureux tombent dans l'eau...

Merlin (*Mère-lin*). Pour *mon premier :* un roi sur son trône, la vraie et la fausse mère, le bourreau, l'enfant... Rappelle-toi le jugement de Salomon.

Pour *mon second:* une veillée. A la clarté d'une lampe, des paysannes filent leur lin, les unes au rouet, les autres au fuseau, une vieille chante une ballade : *Henriette et Damon*, ou *le Juif errant*, tandis que des paysans assis par terre tressent des corbeilles de jonc.

Pour *mon tout :* un personnage très-grand, orné d'une longue barbe noire, d'un nez de carton, d'une énorme paire de lunettes, coiffé d'un haut bonnet noir en forme de pain de sucre, sur lequel sont peints en rouge ou sont collés en papier découpé, la lune, le soleil et les étoiles; ce personnage vêtu d'une robe d'avocat, ou d'une longue robe de chambre à ramages, tient à la main une longue baguette blanche, et, assis devant une table couverte d'un long tapis, à la clarté d'une lampe, il lit dans un gros livre. Des jeunes filles, des jeunes garçons, en costume moyen âge, viennent chacun à leur tour lui demander de leur prédire l'avenir. Il leur demande leur âge, leur sympathie, leur antipathie, regarde les lignes de leur main, forme un cercle magique avec sa baguette, les place au milieu, leur annonçant que, lorsqu'ils se retourneront, ils verront leur avenir passer devant eux... Ils se retournent... l'enchanteur Merlin a disparu derrière un rideau... Les visiteurs ébahis se regardent et se sauvent en se signant. Pour tes acteurs le plus difficile n'est pas d'entrer en scène... c'est d'en sortir.

Voici une charade qui n'exige pas de costume. Écris en gros caractères A E I O U, séparément, sur un carré de papier. Pour *mon premier*, *mon second* et *mon tout :* cinq personnes s'attachent chacune une de ces lettres sur la poitrine et viennent se ranger l'une après l'autre devant les spectateurs; puis A E I U s'en vont l'un après l'autre, et... O reste (*Oreste*).

Mais tandis que nos mères sont heureuses de se mêler à nos jeux, il y a des mères qui pleurent... Hélas! leurs filles avaient amassé des trésors de talents, de science, d'instruction, elles entraient dans le monde et allaient jouir du fruit de leurs travaux, de leurs études, de leurs veilles... mais Dieu les aimait, il les a rappelées à lui!... Mademoiselle Marie Barrot, mademoiselle Claire de Lasalle, bonnes et belles, étaient sans doute fiancées... elles sont mortes... mademoiselle Léopoldine Hugo était mariée depuis six mois, elle se trouvait avec son jeune mari dans un canot : un coup de vent enfle la voile, le canot est retourné... Le

mari est bon nageur, il plonge au fond de l'eau pour aller y chercher sa femme qui, de ses petites mains, se tenait accrochée au canot ; six fois il plonge pour l'arracher à la mort... ne pouvant y réussir, il reste au fond de l'eau afin de mourir avec elle... Pauvres mères ! je les plains !... car elles ne voudront jamais être consolées!

Adieu ! J. J.

Ephémérides.

—

9 octobre 1726. *Mort de Montcalm de Candiac.*

La vie de cet enfant prodigieux se renferme dans l'espace de sept années, et cependant, outre sa langue maternelle qu'il connaissait par principes, il avait des notions assez avancées de latin, de grec et d'hébreu ; il possédait l'arithmétique, savait la fable, le blason, la géographie et plusieurs parties importantes de l'histoire sacrée et profane, ancienne et moderne ; il mérita l'attention et les hommages des savants à Nîmes, à Montpellier, à Grenoble, à Lyon, à Paris. C'est pour lui que fut imaginé le bureau typographique, ingénieuse imitation des procédés de l'imprimerie, appliqués à l'éducation des enfants. L'inventeur de ce moyen d'instruction, Dumas, était à la fois l'instituteur et le père du jeune Candiac, et la mort de cet enfant, causée par une hydropisie du cerveau, le laissa inconsolable.

Mosaïque.

—

Le Chasseur effréné,

Par Burger.

—

C'était un dimanche, à l'heure matinale où le soleil commençait à dorer la coupole d'une haute cathédrale de la vieille Allemagne. Le son mesuré, argentin et solennel des cloches appelait les fidèles à la célébration de la grand'messe, et déjà les chants pieux des chrétiens s'élevaient vers le ciel.

Le comte Otto, monté sur un étalon hennissant d'impatience, fit retentir son cor de chasse, « Halloh ! halloh ! à pied ! à cheval ! » cria-t-il s'élançant à la tête des chasseurs assemblés. Et la bande fougueuse se précipite avec fracas sur ses traces, et les aboyements des chiens déchaînés retentissent à travers les champs, les bois et les montagnes.

Arrivée au lieu où deux chemins forment une croix, la troupe impie redouble ses cris de hourrah ! hourrah ! Soudain deux cavaliers apparaissent l'un à droite, l'autre à gauche. Le cheval du premier est blanc comme la neige, celui du second est rouge comme le feu.

Qui étaient ces deux cavaliers ? Je le soupçonne, mais je n'en suis pas sûr.

Celui de droite avait une douce et sublime figure, ses yeux bleus brillaient d'une lumière céleste ; celui de gauche avait le teint pâle et livide, ses yeux noirs lançaient des éclairs comme les nuages en lancent dans une tempête.

« Soyez les bienvenus, chevaliers, s'écria joyeusement le comte en se frappant d'une main sur la cuisse et de l'autre agitant son chapeau au-dessus de sa tête ; vous arrivez à propos pour assister au noble divertissement de la chasse. Nul plaisir au ciel et sur la terre ne saurait offrir plus d'attraits.

— Il y a un temps pour la chasse et un temps pour la prière, lui fit observer le cavalier de droite ; le bruit de ton cor n'est pas en harmonie avec le son des cloches et avec le chant pieux des fidèles. Retourne sur tes pas, wildgrave ; ta chasse ne sera point heureuse aujourd'hui.

— En avant ! en avant ! mon noble comte, s'écria le cavalier de gauche ; laisse sonner les cloches, laisse chanter les hymnes !... le royal plaisir de la chasse t'appelle... allons !

— Bien parlé! mon brave compagnon de gauche, s'écria le rhingrave, bien parlé! tu es un héros selon mon cœur. Toi, mon jeune ami de droite, va marmotter ton *Pater* à l'église; quant à moi je ne prends jamais conseil que de mes fantaisies. »

Et hourrre, hourrre, hourrre, la chasse traverse les champs, monte et descend les montagnes; les deux cavaliers se tenant toujours à droite et à gauche du comte. Tout à coup un cerf blanc, un cerf dix cors, bondit au loin.

A cette vue, le wildgrave sonne du cor, la course des chasseurs à pied et à cheval devient plus impétueuse; on en voit tantôt devant, tantôt derrière, tomber sous les pieds des chevaux. « Qu'ils tombent au fond de l'enfer, s'écrie le comte, qu'importe! rien ne doit troubler mes plaisirs. »

Le noble cerf, croyant trouver une retraite assurée, va se blottir au milieu des épis d'un champ de blé. Aussitôt un humble laboureur s'avance en tremblant vers le comte, et s'écrie d'une voix suppliante : « Pitié, ô monseigneur! pitié pour la sueur du pauvre! »

Le cavalier de droite s'approche, joint ses prières à celles du laboureur. Le cavalier de gauche accourt, excite le rhingrave à passer outre.

En effet, le comte crie au paysan : « Arrière, vil chien, arrière! ou par l'enfer, tu me serviras toi-même de giber. Holà! mes gaillards, sus! sus!... et pour lui montrer que je suis homme de parole, faites claquer vos fouets autour de ses oreilles. »

Ainsi dit, ainsi fait. Le wildgrave, suivi des chasseurs, des chevaux et des chiens, au bruit du cor et des fouets, renverse le laboureur, traverse son champ, et chasseurs, chevaux et chiens écrasent les épis et font fumer le sol sous leurs pas lourds et précipités.

Epouvanté du vacarme qui s'approche, le cerf reprend sa course à travers les champs, les bois et les montagnes, et gagne une prairie où il va se mêler adroitement au paisible troupeau d'un berger.

Mais les chiens, dans leur poursuite çà et là par la plaine et par la forêt, çà et là par la forêt et par la plaine, découvrent bientôt la piste du pauvre animal. Saisi de crainte, le pâtre se précipite aux pieds du comte. « Pitié, ô monseigneur! pitié! songez qu'ici paissent les vaches de maintes veuves indigentes; épargnez l'unique bien des infortunés! »

Le cavalier de droite s'approche, joint ses prières à celles du berger; le cavalier de gauche accourt, excite le rhingrave à passer outre.

En effet, le comte crie au berger : « Arrière, vil chien, arrière! je voudrais que ces vieilles coquines soient ici sur la meilleure de tes vaches, et mon cœur se réjouirait de les envoyer toutes aux portes du paradis. « Holà, mes gaillards, sus! sus! taïaut! taïaut! »

Et chacun des chiens attaque le premier objet qu'il rencontre : le pâtre ruisselant de sang tombe déchiré sur le sol; ruisselant de sang, le troupeau tombe pièce à pièce sur l'herbe de la prairie. La chasse continue; mais bientôt la course toujours plus ralentie du cerf lui permet à peine de se soustraire à la cohue meurtrière... souillé de sang, couvert de sueur, il pénètre dans l'obscurité de la forêt, et va chercher asile sous le toit sacré d'un pieux solitaire.

Mais toujours la bande furieuse le poursuivant sans relâche, au fracas des fouets, des cors, des aboyements, des hourrahs répétés, et arrive devant la chapelle. Le saint ermite se présente à la porte. « Retourne sur tes pas, wildgrave, dit-il au comte d'une voix suppliante, ne profane pas l'asile sacré du Seigneur! Déja gronde sur toi la colère de Dieu... écoute ce dernier avertissement... aie pitié de ce pauvre animal que Dieu prend sous sa protection. Retourne sur tes pas. »

Le cavalier de droite s'approche avec inquiétude, joint ses prières à celles de l'er-

mite. Le cavalier de gauche accourt avec fureur, excite le rhingrave à passer outre.

« Que m'importe la colère de Dieu ! s'écrie le comte en repoussant l'ermite ; je poursuivrais le cerf jusqu'au ciel ! Que ton Dieu et toi s'en fâchent ou non, je ne renonce jamais à mes fantaisies. » A ces mots le wildgrave agite son fouet, sonne du cor et crie d'une voix éclatante : « Holà ! mes gaillards, sus ! sus ! »

Mais soudain, il voit disparaître devant lui l'ermite et sa chapelle... il voit disparaître derrière lui les hommes, les chiens et les chevaux... le tumulte, les cris, les rugissements de la chasse se sont changés en un silence de mort...

Epouvanté, le comte cherche du regard ses compagnons de droite et de gauche... personne. Il embouche son cor... il ne peut en tirer un son ; il appelle de sa propre voix... elle reste muette ; il agite son fouet au dessus de sa tête... le fouet retombe et ne claque pas ; il enfonce ses éperons dans les flancs de son coursier... et son coursier reste immobile.

Alors le jour baisse... l'obscurité grandit... une nuit de plus en plus profonde vient environner le rhingrave... un mugissement sourd, semblable à celui des flots lointains, se fait entendre, approche, redouble... et une voix tonnante, éclatant au-dessus de la tête du comte, prononce au milieu du fracas de la tempête cette terrible sentence

« Toi qui pour satisfaire tes passions, as outragé Dieu, et n'as épargné ni les animaux ni les hommes... ta cruauté envers eux et les gémissements de ce cerf t'ont accusé au tribunal où flamboie la torche de la vengeance... Fuis ! monstre, fuis !... que l'enfer et tous ses démons te poursuivent dès à présent jusqu'en l'éternité ; que ton supplice soit la terreur des princes de tous les siècles, qui, pour satisfaire leurs exécrables jouissances, ne respectent ni le Créateur ni la créature ! »

La voix cesse de se faire entendre... une lueur jaune comme du soufre vient éclairer le feuillage des arbres de la forêt... le comte se sent frissonner jusque dans la moelle de ses os, une sueur froide couvre ses membres, sa poitrine est oppressée, ses sens se troublent, son âme est anéantie... Le sifflement de l'orage continue, la terre s'ouvre, de ses entrailles s'élève un bras noir et gigantesque dont la main saisit le comte par les cheveux,.. son cou est tordu... sa face est tournée en arrière... Alors des feux jaunes, bleus, verts, rouges surgissent de terre ; une mer de flammes où fourmillent des monstres hideux, bouillonne autour du wildgrave, et des chiens infernaux, excités par une voix de tonnerre, s'élancent sans nombre de ce gouffre ardent.

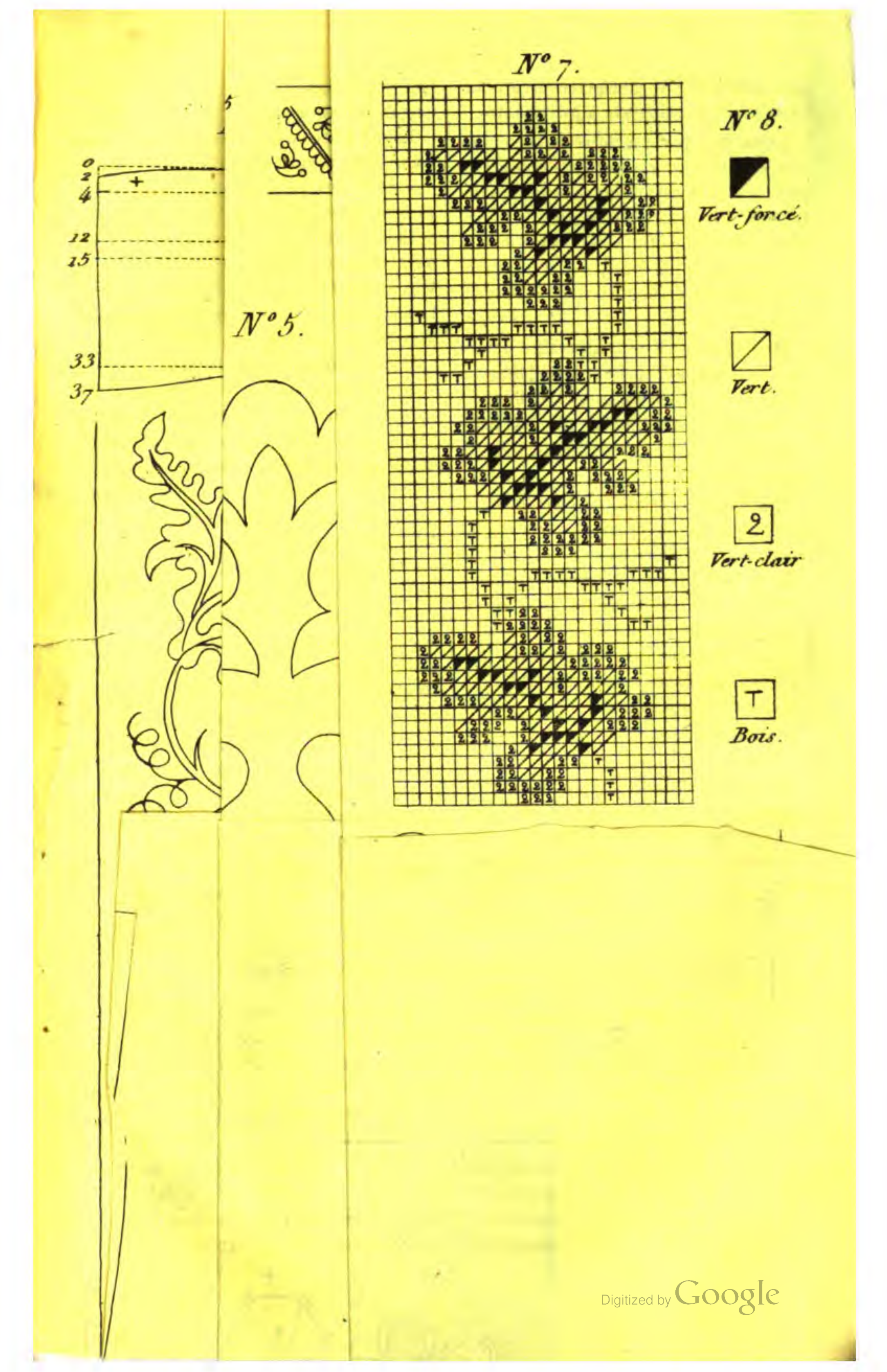
Cette apparition terrible réveille le rhingrave de sa stupeur ; il s'enfuit à travers les forêts, les montagnes et les plaines, en jetant des cris lamentables ; mais d'un bout de l'univers à l'autre la meute infernale le poursuit sans relâche avec d'horribles aboyements. Le jour, il entend ces aboyements sous ses pieds, dans les abîmes de la terre ; la nuit, il les entend dans les nuées, au-dessus de sa tête.

Cependant, quelle que soit la rapidité de la fuite qui le pousse en avant, sa face reste tournée en arrière ; il est forcé de voir, excités par la voix du démon, les monstres qui le poursuivent et leurs gueules haletantes qui s'ouvrent pour le dévorer...

C'est là cette chasse infernale que l'homme, impitoyable dans la poursuite de ses plaisirs, voit avec effroi passer vers l'heure de minuit, et maint chasseur pourrait en rendre témoignage, s'il n'était obligé de garder le silence...

Traduit de l'allemand, par
Mme E. BECHER.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.


N° 7.
N° 8.
Vert-forcé.
Vert.
2
Vert-clair
T
Bois.
N° 5.
0
2
4
12
15
33
37



NOVEMBRE 1843. — N° XI. — ONZIÈME ANNÉE, 3e SÉRIE.

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

Chronique de Bretagne.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

LE ROI VASSAL.

Quatrième article.

Edward se sentit vivement offensé de la préférence obtenue par son rival; cependant, malgré la fougue de son caractère, il eut assez d'empire sur lui-même pour dissimuler son mécontentement et sa jalousie afin de ne pas blesser la susceptibilité du parlement de Paris; il espérait que cette déférence aux arrêts de la cour suprême augmenterait le nombre de ses partisans, et lui ménagerait des chances favorables à l'obtention de la couronne de France. Ce moyen de succès ne fut pas le seul qu'il employât; il ouvrit une seconde fois ses immenses trésors, et permit à ses agents d'y puiser à pleines mains. Ensuite, mêlant le langage de la ruse à celui de la prodigalité, il laissa entrevoir à plusieurs hauts barons qu'un roi d'Angleterre, loin de chercher à les maîtriser, se trouverait obligé, par position, de les considérer comme autant de souverains liés par une loi d'inféodation, qui serait plutôt une garantie donnée à leur puissance qu'une entrave à leurs justes prétentions. Sur ces entrefaites, la nouvelle lui parvint au château de Windsor que la ligne masculine de la branche aînée des Capétiens venait de finir par la naissance d'une princesse qui avait été baptisée sous le nom de *Blanche*, à cause du deuil de sa mère. Il envoya aussitôt des ambassadeurs à Paris, et les autorisa à prendre tous les engagements nécessaires à la réussite de son élection. Les intrigues du parti anglais furent en effet renouées au sein de l'université et de la cour; les agents d'Edward appuyèrent leurs raisons de présents magnifiques et de promesses encore plus séduisantes; mais les rouages de cette politique hostile aux intérêts de la nationalité française furent brisés par l'énergie oratoire du comte Robert d'Artois et des autres princes du sang royal; Philippe de Valois, fils de Charles comte de Valois et d'Alençon, frère du roi Philippe le Bel, fut proclamé roi de France avec acclamation du peuple. Les partisans d'Edward, fils d'Isabelle, sœur de Charles le Bel, ne furent plus écoutés.

C'est à cette décision du parlement qu'il

faut rattacher le commencement de la rivalité de la France et de l'Angleterre. Edward affecta de ne point envoyer complimenter Philippe de Valois sur son avénement à la couronne; il s'abstint en même temps de toute démonstration qui aurait pu laisser soupçonner l'intention de rendre l'hommage-lige qu'il devait au roi de France. Philippe de Valois attendit quelque temps; mais fatigué des prétextes spécieux que le roi d'Angleterre alléguait sans cesse, il lui manda, par Guillaume, prince d'Ancenis, de se rendre à Amiens pour y prêter son serment de vasselage.

Edward reçut cette sommation avec emportement et fierté. Il lui échappa de dire au prince d'Ancenis : « Monsieur, sachez qu'un fils de roi ne fait point hommage à un fils de comte. » Mais quand ce premier moment de colère fut passé, Edward se laissa démontrer que l'état de ses affaires domestiques ne lui permettait pas de s'exposer à une rupture avec le nouveau roi. Il prit donc, malgré lui, l'engagement de se contraindre encore quelque temps, et afin de garder les terres qu'il tenait en fief de la couronne de France, il se rendit à Amiens.

Les deux souverains se trouvèrent en présence l'un de l'autre le 6 juin de l'an de grâce 1329. L'abbé de Choisy, dans son histoire de Philippe de Valois, édition de 1615, rapporte, à l'occasion de cette entrevue, qu'il y eut de part et d'autre la même affectation d'amour-propre, de fierté et de luxe. « On voyait aisément, dit cet historien, que le roi d'Angleterre, en se présentant entouré d'un cortége magnifique, ne voulait point honorer le roi de France, mais plutôt l'étonner en faisant parade de sa puissance et de ses richesses. Il comparut avec une longue robe de velours cramoisi, semée de léopards d'or, la couronne en tête, l'épée au côté, avec les éperons dorés. Edward n'avait alors que vingt-deux ans; son visage était agréable, sa mine haute; il était plus grand que le commun des hommes, mais bien pris dans sa taille et d'une force prodigieuse.

Philippe de Valois s'était préparé à faire la cérémonie avec une pompe extraordinaire. Il était assis sur un trône magnifique; sa robe était de velours violet, semées de fleurs de lys d'or; il avait la couronne en tête et le sceptre en main. Les rois de Bohême, de Navarre et de Majorque, étaient debout aux deux côtés du trône, avec le duc de Bourgogne, le duc de Bourbon, le comte de Flandre, le comte d'Alençon; les évêques de Laon et de Senlis; le connétable Gaucher de Châtillon; le vicomte de Melun, grand chambellan; Mathieu de Trie et Robert Bertrand, maréchaux de France, et les autres principaux officiers de la couronne.

Voici les détails curieux de cette solennité, et les conséquences qu'elle amena.

Le roi d'Angleterre s'était avancé jusqu'aux dernières marches du trône; le vicomte de Melun lui commanda, au nom du roi de France, d'ôter sa couronne, son épée et ses éperons, et de se mettre à genoux devant *son souverain*. Edward se soumit à cette formalité; mais la rougeur qui vint spontanément lui couvrir le front, et le sourire contracté de ses lèvres, indiquaient assez combien cet acte de vasselage lui causait de dépit. Il essaya quelque temps de se contraindre; mais quand il entendit la lecture des obligations auxquelles l'engageait le serment qu'il devait prêter, il tressaillit de tous ses membres, et s'étant relevé, par un geste d'indignation il refusa de répondre *voire* à l'inféodation *d'homme-lige*. Le vicomte de Melun lui fit observer que le fâcheux exemple qu'il donnait pouvait lui devenir préjudiciable; alors il se calma un peu, et consentit à prêter *hommage simple*, se réservant de consulter les chartes d'Angleterre pour savoir précisément à quel acte il était obligé.

Philippe de Valois consentit à ce délai; mais lorsque le roi d'Angleterre lui réclama les places que les Français avaient prises en

Guienne, il lui répondit froidement que c'était à *ses pairs* de statuer sur la validité de ses droits, et l'invita à se pourvoir devant la haute cour.

Cette réponse impérieuse mortifia extrêmement le roi d'Angleterre ; il quitta aussitôt Amiens, et se rendit auprès du comte de Hainaut, son beau-père. Il lui fit part de toutes les raisons de vengeance qu'il croyait avoir contre le roi de France, et jura sur son épée que l'année ne se passerait pas sans que la guerre fût déclarée.

Il tint parole : il mit d'abord tous ses soins à régler ses affaires domestiques. L'année précédente, il avait fait trancher la tête à son oncle, le comte de Kent; il lui restait encore deux sentences à porter pour venger le meurtre de son père, Edward II. Il fit enfermer sa mère dans une tour, et le bourreau de Londres jeta au peuple la tête de Mortimer.

Peu de temps après cette exécution, l'évêque de Lincoln et le comte de Salisbury se rendirent à Valenciennes, où les attendaient le comte de Hainaut, le duc de Gueldre, le sire de Fauquemont, le marquis de Juliers et plusieurs autres princes de la Basse-Allemagne. On arrêta les mesures à prendre contre la France : l'évêque de Lincoln reçut la mission difficile d'aller porter à Philippe de Valois la dernière sommation d'Edward ; et ce prince souverain en était venu à ce point, non-seulement de refuser l'hommage-lige qu'il dévait au roi de France, mais encore d'exiger qu'il lui remît la couronne qu'il tenait des prescriptions de la loi salique et du suffrage du peuple.

Malgré cette dénonciation d'hostilité, Edward ne trouva point chez ses alliés le dévouement qu'il devait en attendre. La réponse ferme et digne de Philippe de Valois souleva des difficultés sans nombre ; on convint, après de longues hésitations, de les soumettre à la décision d'une assemblée générale qui se tiendrait à Anvers, sous la présidence du roi d'Angleterre. La réunion eut lieu, mais les consultations n'amenèrent aucun résultat définitif.

Il ne restait à Edward qu'un seul moyen d'engager dans sa querelle les petits princes d'Allemagne ; c'était d'obtenir de l'empereur, Louis de Bavière, que Philippe de Valois fût déclaré ennemi de l'empire. Il se rendit dans cette intention à Francfort, où l'empereur tenait cour plénière, afin de recevoir le serment des chefs de la confédération germanique ligués contre les souverains qui s'étaient déclarés les défenseurs de l'autorité du pape d'Avignon. Le roi de France était l'âme de ce parti, et l'ennemi le plus directe et le plus redoutable de l'empereur. D'après ces dispositions hostiles, la requête du roi d'Angleterre fut accueillie avec empressement par Louis de Bavière, et donna lieu à des réjouissances publiques. Le pape Benoît XII en eut bientôt connaissance. Afin de rompre cette alliance qui donnait une trop grande force à l'empereur, il négocia une réconciliation entre le roi de France et le roi d'Angleterre. Edward ne voulut souscrire à aucune condition d'arrangement. Philippe de Valois, au contraire, s'empressa d'accepter la médiation dans les termes conçus par la cour d'Avignon. Quand il vit que tous procédés de sa part devenaient inutiles, il fit saisir par le sire de Marmande, sénéchal du Périgord et du Quercy, le duché de Guienne, et les comtés de Ponthieu et de Montreuil, qu'Edward tenait en fief; en même temps il manda à ses alliés le roi de Navarre, le roi de Bohême, le duc de Lorraine, le comte de Savoie, le dauphin de Vienne, Humbert II (1), de venir le joindre à la tête de leurs troupes;

(1) Humbert II, seigneur de *la Tour-du-Pin*, était frère de Gué XIII, auquel il avait succédé, n'ayant point laissé d'enfant d'Isabeau de France, fille du roi Philippe le Long. Ce fut Humbert II qui, après la mort de son fils unique, donna, le 30 mars 1349, la principauté de Dauphiné à Philippe de Valois, à condition que les fils aînés des rois de France porteraient les titre et armes de Dauphin. La couronne du

il convoqua en même temps le *ban* et *arrière-ban* (1) de son royaume, et désigna Saint-Quentin pour lieu de réunion.

Il faut le rappeler, les grands vassaux et le *menu peuple* de France rivalisèrent à qui donnerait, dans cette circonstance impérieuse, les témoignages les plus expressifs de dévouement à la patrie commune. Les Normands offrirent de passer en Angleterre avec quatre mille hommes d'armes et quarante mille hommes de pied. La Bretagne équipa une flotte avec tant de promptitude, que l'amiral Huc de Ket (Kéret) avait déjà ravagé les côtes d'Angleterre lorsque Edward revint dans son royaume après la diète de Francfort.

C'était pendant ces préparatifs de guerre que l'ambassadeur du duc de Bretagne avait obtenu une audience de Philippe de Valois.

Vicomte DE MARQUESSAC.



Revue Littéraire.

L'Album, journal destiné à l'enseignement du dessin et de la peinture, rédigé par une Société d'artistes et d'hommes de lettres, sous la direction de M. Salme, peintre, auteur d'un *Traité de perspective* adopté par l'Université.

(Troisième article.)

Cette publication continue à tenir les promesses qu'elle a faites; elle est à la fois une étude sérieuse, utile et agréable. Le dernier numéro contient : *Introduction* à l'histoire des différentes écoles de peinture (suite). — Cours de payage. — Leçon sur la peinture au pastel. — Dessin et peinture de fleurs. — Paysage monumental. — Etudes sur les peintres français, par P. Prud'hon, et une Revue artistique. Deux lithographies, représentant l'une un joli payage, et l'autre la croix de Trécon, située dans l'arrondissement de Châlons, complètent ce numéro, d'où je vous extrais le passage suivant, dans l'espoir qu'il pourra être utile à celles de vous, mesdemoiselles, qui ne s'occupent ni de dessin ni de peinture.

Observations sur la manière de colorier les lithographies.

Le papier employé pour l'impression lithographique n'étant point collé, ne peut se prêter à la peinture, dans laquelle on fait usage de couleurs délayées à l'eau, s'il n'est préalablement préparé par un encollage dont nous allons indiquer les détails.

Mettez dans une casserole une demi-bouteille d'eau bien pure, ajoutez-y trois tablettes de colle de Flandre fine et transparente; placez votre casserole sur un feu doux, et remuez avec une cuiller de bois. Quand la colle est entièrement fondue, que l'eau est en ébullition, ajoutez-y 50 grammes de savon blanc coupé en petits morceaux; laissez bouillir le tout encore quelques minutes en continuant de remuer; retirez la casserole de dessus le feu; ajoutez à ce mélange 100 grammes d'alun concassé, passez le tout à travers un tamis fin, et laissez-le refroidir.

On peut se servir immédiatement de cet encollage; prenez un gros pinceau plat, appelé *queue de morue*, ou une éponge fine; trempez ce pinceau ou cette éponge dans l'encollage, étendez-le largement, également dessus et dessous la lithographie; le papier doit être bien humecté, mais il ne faut pas qu'il coule sur le papier. Vous suspendez la lithographie pour la faire sé-

Dauphiné appartenait à la branche aînée de la famille de *la Tour-du-Pin*, depuis le mariage d'Humbert, premier de la Tour-du-Pin, avec Anne de Bourgogne, arrière-petite-fille et dernière héritière de Hugues III, duc de Bourgogne et Dauphin viennois, prince de la maison de France. Cette alliance fut contractée le 10 juin 1184. (*Note d'après Moréri.*)

(1) Ce mot vient de l'allemand *heriban*, qui signifie *cri* ou *proclamation du seigneur*. (LA ROQUE, *Traité du ban et arrière-ban*).

cher à moitié ; puis, lorsqu'elle n'est plus qu'humide, vous la mettez entre deux feuilles de papier bien blanches, ou mieux encore vous l'attachez tendue sur un carton. Quand le papier est bien sec, il est préparé pour le coloriage. On délaye ensuite dans des godets les couleurs dont on veut faire usage. ***

Littérature Étrangère.

LETTRES DE LADY MONTAGUE,

FRAGMENT DE LA LETTRE XLII.

TO THE COUNTESS OF ***.

I am now preparing to leave Constantinople, and perhaps you will accuse me of hypocrisy, when I tell you, 'tis with regret; but as I am used to the air, and have learnt the language, I am easy here; and as much as I love travelling, I tremble at the inconveniences attending so great a journey, with a numerous family, and a little infant hanging at the breast. However, I endeavour, upon this occasion, to do as I have hitherto done in all the odd turns of my life; turn them, if I can, to my diversion. In order to this, I ramble every day, wrapped up in my *ferigee* and *asmack*, about Constantinople, and amuse myself with seeing all that is curious in it.

What is most extraordinary in the customs of the Armenians, is their matrimony, a ceremony, I believe, unparalleled all over the world. They are always promised very young, but the espoused never see one another, till three days after their marriage. The bride is carried to church with a cap on her head, in the fashion of a large trencher, and over it a red silken veil, which covers her all over to her feet. The priest asks the bridegroom whether he is contented to marry that woman, be she deaf, be she bling? These are the literal words, to which having answered yes, she is led home to his house, accompanied with all the friends and relations on both sides, singing and dancing, and is placed on a cushion in the corner of a

A LA COMTESSE DE ***.

Je me dispose à quitter Constantinople, et peut-être m'accuserez-vous d'hypocrisie quand je vous dirai que c'est avec regret; mais comme je suis habituée au climat et que j'ai appris la langue, je me trouve bien ici; et puis, quel que soit le goût que j'aie pour les voyages, je suis effrayée des embarras et de la longueur de celui que j'ai entrepris avec une famille nombreuse et un petit enfant suspendu au sein. Cependant, j'essaie, en cette circonstance, de faire ce que j'ai fait jusqu'ici dans les moments difficiles de ma vie, c'est de tâcher de les faire servir à ma distraction. Et pour cela, je parcours chaque jour Constantinople, enveloppée d'un *ferigee* et d'un *asmack*, et je m'amuse à voir tout ce que cette ville renferme de curieux.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans les coutumes suivies par les Arméniens, c'est la cérémonie du mariage, qui, je le crois, n'a pas sa pareille dans le monde. La promesse de mariage date toujours de l'enfance; mais jamais les futurs époux ne peuvent se voir que le troisième jour après leur mariage. La jeune fille est conduite à l'église, coiffée d'un bonnet de la forme d'un large tailloir, auquel est attaché un voile de soie rouge qui la couvre entièrement et descend jusqu'à ses pieds. Le prêtre demande au fiancé s'il consent à épouser cette femme, fût-elle sourde, fût-elle aveugle.... ce sont les expressions consacrées. A quoi celui-ci ayant répondu affirmativement, l'épousée est conduite dans la maison de l'époux, accompagnée de tous les parents et amis des deux familles, qui exécutent des chants et des danses, et placée

sofa; but her veil is not lifted up, not even by her husband. There is something so odd and monstrous in these ways, that I could not believe them till I had enquired of several Armenians myself, who all assured me of the truth of them, particularly one young fellow who wept whem he spoke of it, being promised by his mother to a girl that the must marry in this manner, though he protested to me he had rather die than submit to this slavery, having already figured his bride to himself, with all the deformities in nature.

sur un coussin dans un coin du sofa, sans que son voile puisse être levé, même par son époux. Il y a quelque chose de si étrange, de si monstrueux dans cet usage, que je ne pouvais y croire; j'interrogeai à ce sujet quelques Arméniens, qui tous m'assurèrent que cela était entièrement vrai; et particulièrement un jeune homme, qui, en m'en parlant, versait des larmes; sa mère l'avait promis à une jeune fille qu'il devait épouser de cette manière, quoiqu'il me déclarât qu'il aimerait mieux mourir que de se soumettre à cet esclavage; car il se représentait sa fiancée avec toutes les difformités de la nature. A. DE L.

Éducation.

Le Louvre et la Bastille,

SCÈNES DE L'ANCIEN PARIS.

Le soleil rougissait l'occident de ses derniers rayons; une troupe, marchant à pas pressés, soulevait la poussière de la route, entre Gentilly et le Bourg-la-Reine: c'était une caravane de marchands qui se hâtaient pour arriver à la porte Saint-Michel, et entrer à Paris avant le couvre-feu; mais leur espoir devait être trompé : des soldats leur barrèrent tout à coup le passage, et ils virent de loin des maçons qui, sous la conduite d'officiers, muraient la porte, tandis que l'on manœuvrait des coulevrines sur les tours, et que l'on plaçait des sentinelles aux remparts... comme si l'ennemi allait se présenter sous les murs de la ville.

La consternation fut grande parmi ces gens, que leurs affections ou l'intérêt de leur commerce amenaient à Paris; d'ailleurs n'eussent-ils rien eu à faire dans la ville, ils auraient encore été mal satisfaits de passer la nuit à la belle étoile, en un temps où la campagne n'était rien moins que sûre. La foule s'accrut bientôt de femmes qui revenaient de travailler dans les champs à la moisson des seigles, car on touchait à la fin de juillet; de bourgeois et d'artisans qui, croyant rentrer dans leur logis, se trouvèrent non moins désappointés que les voyageurs. Alors les propos commencèrent à circuler. Les seigneurs ligués pour le *Bien public* devaient sous peu de jours, disait un riche bourgeois, mettre le siége devant Paris. Le roi Louis XI avait ordonné au gouverneur de Paris, Charles de Melun, de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, tandis que lui tiendrait la campagne, ainsi que l'avait fait son glorieux père; c'était pourquoi l'on murait les portes superflues et l'on armait les remparts.—« Mais, reprenait un autre, les Bourguignons sont encore nombreux dans la grande ville, ils tendront la main au comte de Charolais, comme leurs pères l'ont tendue à Jean sans Peur. — Ainsi, la guerre civile va recommencer! s'écrièrent les vieillards avec l'accent de la terreur. — Les présages l'annoncent, reprit un homme de l'extérieur le plus respectable; on a vu des nuées de corbeaux passer sur la tour du Louvre, et l'on sait ce que signifie la venue de ces oiseaux en été. — Un marchand de la Cité s'est suicidé hier, dit un autre; preuve

Le Louvre et la Bastille.



Jal des Demoiselles 11e année XIe No

La Comtesse formait le caractère de ses enfants sur ce beau dicton de la chevalerie française : Noblesse oblige !

de la présence de Satan dans nos murs. — Ce matin l'eau des fontaines des halles s'est changée en sang à plusieurs reprises, » ajouta une femme en frissonnant.

A mesure que la nuit approchait, les contes devenaient plus lugubres; les groupes se resserraient; car la peur gagnait de proche en proche, et le lieu où l'on était aidait encore à l'accroître; de la porte Saint-Michel, nommée par le peuple la porte d'Enfer, on apercevait le château de Vauvert, et chacun s'attendait à voir sortir de ses ruines le grand diable qui devait incendier Paris, en punition des péchés commis journellement dans cette vaste cité.

Une femme, venue avec les marchands, était la seule qui ne se mêlât pas à ces rumeurs; un autre soin paraissait l'occuper : elle voulait à tout prix entrer dans Paris. A force d'adresse et de persévérance, elle parvint à s'approcher assez de la porte que l'on murait pour parler à un officier, et lui montrer une bague qu'elle portait au doigt. Celui auquel elle s'adressait recula de surprise, puis portant la main à son morion, il dit d'un ton moitié respectueux moitié goguenard : « Ma mie, l'homme que vous cherchez est prêt à vous conduire vers celui dont vous portez la bague. Holà! maître Nicolas! cria-t-il, quittez le verre et les dés; voici la béguine que monseigneur le gouverneur de Paris a fait mander. »

Maître Nicolas regarda aussi la voyageuse avec surprise. C'était une grande belle personne de vingt-huit ans au plus. Son costume était celui des paysannes qui se vouaient par dévotion au service des malades : un corset noir, une jupe grise et un béguin de toile blanche qui cachait entièrement ses cheveux. A ne voir que sa beauté et ses rustiques ajustements, on eût été tenté de se familiariser avec elle; mais son regard digne et fier arrêtait les plus hardis. Maître Nicolas fit passer l'étrangère sous la poterne, et tous deux s'engagèrent dans un dédale de ruelles à peine larges de huit pieds, cloaques infects, obscurs, où s'agitaient çà et là des animaux immondes, et des mendiants difformes dont la vue aurait fait douter que l'on fût en pays chrétien, si le son des cloches et le chant des prêtres traversant les airs n'eussent attesté le voisinage de plusieurs églises; en effet, les voyageurs ne tardèrent pas à se trouver en face du portail de celle de Saint-André des Arcs. La béguine demanda à son guide la permission de s'arrêter un instant pour prier, et, s'agenouillant sous le porche, elle adressa au saint patron une oraison pleine de foi et d'onction. Jusque-là maître Nicolas avait marché en silence à côté de sa compagne; mais tant de retenue lui pesait, et quand ils eurent quitté l'église, il entama ainsi la conversation : « Vous n'êtes peut-être jamais venue à Paris, la belle enfant? — Non, maître Nicolas. — Ah! vous savez mon nom, et je ne sais pas le vôtre?... ce n'est pas juste, cela! — On m'appelle au village Jeanne la béguine. — On pourrait y joindre la belle... Eh bien, Jeanne, puisque vous voyez Paris pour la première fois, vous devez êtes bien étonnée? — Plus qu'émerveillée. — Laissez faire! au bout de ces grands murs nous allons trouver la rivière de Seine, et le coup d'œil sera plus beau, malgré la nuit. » Maître Nicolas cessait à peine de parler, qu'ils débouchèrent sur le bord du fleuve. La nuit était devenue sombre; mais à droite en remontant la rivière le ciel se teignait de pourpre, une épaisse fumée roulait au-dessous de la masse dentelée des maisons à toits pointus, on eût dit un incendie général: c'était la lueur des torches que les habitants de la cité avaient accrochées à leurs fenêtres, pour obéir à l'ordre d'illuminer que donnaient les capitaines de quartier, chaque fois que de nouveaux troubles agitaient la ville.

Maître Nicolas siffla trois fois d'une façon particulière. A ce signal un batelier sortit

d'une hutte ombragée par un vieux saule, et démasquant sa lanterne, l'approcha de la figure de celui qui l'appelait, afin de le reconnaître : « Ohé! maître, lui dit-il, vous voilà en gentille compagnie. — Apprête ta barque, et tais-toi. » Le batelier obéit sans répliquer, et Nicolas, reprenant son rôle de cicérone, dit à sa compagne : « Ce que vous voyez à droite, c'est l'île de la Cité; ces tours qui sont à la pointe, et cette masse de bâtiments qui se détache en noir sur un fond rougeâtre, c'est le Palais; nos souverains l'habitaient autrefois; aujourd'hui c'est tout au plus s'il convient à messieurs du parlement. »

Nicolas interrompit encore une fois son discours par le cri : « Ohé! la barque! la barque! » Mais, sitôt que la béguine et lui furent à bord, il reprit ses explications. « Cette tour que vous apercevez à gauche, c'est la tour de Nesle; de terribles mystères se sont passés là du temps de la reine Marguerite; aujourd'hui cette tour fait partie des fortifications de Paris; les chaînes qui ferment la rivière partent de cet angle, et vont se rattacher à la tour du Coin, ainsi nommée parce qu'elle fait l'angle de cette imposante masse de pierres, dont une forte tour occupe le centre : c'est là où nous allons, c'est... — Non, interrompit vivement Jeanne, il faut remonter la rivière pour arriver à la Bastille Saint-Antoine; et ceci c'est le palais du Louvre. — Ah! ah! la belle! vous connaissez mieux Paris que vous ne disiez tout à l'heure; vous êtes mandée par messire Charles de Melun, et ce seigneur n'habite pas en ce moment la Bastille, mais bien le Louvre. Celui qui commande à la Bastille, c'est monseigneur Louis de Bourbon, amiral de France, arrivé ce matin avec des ordres du roi. — Louis de Bourbon est à Paris? demanda la béguine. Charles de Melun a quitté la Bastille? Et savez-vous si les prisonniers renfermés dans cette forteresse l'habitent encore : le comte de Dammartin, le... — Oui, oui, les loyaux serviteurs de notre bon roi Charles VII le victorieux. Mais parlez bas, demoiselle : un si grand nom que celui du comte de Dammartin ne doit pas être répété par les échos de la Seine. — Vous le connaissez? — Oui, je l'ai vu depuis qu'il est atteint de cécité. » Nicolas appuya sur ce dernier mot avec intention. « Je connais aussi la noble Jeanne de Charlus, sa femme, celle qui a si vaillamment défendu son château de Saint-Maurice contre la valetaille de l'argentier Jacques Cœur; et j'espère ne lui avoir pas manqué de respect? » La comtesse, car c'était elle, lui serra la main sans répondre. « Garde à toi! s'écria Nicolas en s'adressant au marinier; ferme la lanterne, et cache la barque dans les roseaux de l'île aux Juifs (1); j'entends le bruit des rames qui frappent l'eau, et les rencontres ne sont pas bonnes à cette heure sur la rivière. »

Le batelier se hâta d'obéir. Une longue barque, dépassant la pointe occidentale de la Cité, ne tarda pas à se montrer; elle était montée par des hommes portant des torches : un pavillon rouge flottait à la proue. « C'est le grand prévôt, dit Nicolas d'une voix basse et émue. Silence! si nous ne voulons pas qu'il assure le secret de son expédition en nous coulant à fond. »

La barque fatale avançait toujours rapidement. A la hauteur de l'île aux Juifs, les valets du prévôt soulevèrent un énorme sac dans lequel un corps humain s'agitait avec d'horribles convulsions; de grosses pierres furent attachées aux angles de ce sac, les valets le balancèrent un moment au-dessus du bord du bateau, et au signal que donna le prévôt en frappant dans ses mains, d'un commun effort ils lancèrent le sac à la rivière. Le choc de cette masse fit jaillir les eaux de la Seine jusque sur les roseaux où s'abritaient la comtesse de Dammartin et ses compagnons; puis

(1) Aujourd'hui le terre-plein du Pont-Neuf.

l'onde se referma en formant de légères rides, sur lesquelles se reflétaient la lumière des torches. Une seconde après, la surface de la Seine était unie comme une lame de métal, et la barque du prévôt remontait vers la Cité. « C'est une exécution, dit à voix basse maître Nicolas; sans doute l'un de ces malheureux bourgeois qui ce matin ont parlé à la maison aux Piliers (1) de contraindre le roi à contenter la noblesse. — Maître! dit à son tour le batelier, il est donc vrai que le roi est attendu à Paris, puisque voilà le prévôt qui se met à la besogne? — Que t'importe à toi? Allons, gai!... continuons notre chemin!... Si grande que soit la pluie, le petit oiseau ne peut en recevoir qu'une goutte à la fois. »

Cette scène lugubre avait ému la comtesse de Dammartin sans la troubler; en ces temps encore rudes, si la vie des hommes était attaquée avec barbarie, elle était défendue avec courage. Jeanne de Charlus n'avait pas résolu de disputer à Louis XI la vie de son mari, sans connaître les dangers auxquels l'exposait la sévérité de ce prince impitoyable.

La barque toucha rudement au point où, de la rivière, on pénétrait dans les fossés du Louvre; des soldats vinrent reconnaître ceux qui arrivaient. Nicolas montra son sauf-conduit; on le fit passer, ainsi que la comtesse, sur un plus petit batelet, qui commença à glisser en silence entre deux hautes murailles bordées par les piques des sentinelles qui se croisaient presque sans intervalle. Les eaux sur lesquelles on naviguait étaient noires comme celles de ce fleuve que les anciens n'espéraient point passer deux fois.

Le batelet s'arrêta à la poterne de la tour du Fer-à-Cheval, et la comtesse de Dammartin pénétra avec son guide au milieu de l'enceinte du Louvre, déjà fameux dans les annales de la monarchie, à la fois demeure royale, forteresse, prison d'état, et où trois comtes de Flandre et un roi de Navarre avaient été retenus. Les rois habitaient rarement ce palais; le voisinage des *écorcheries* et du dépôt des immondices de la ville leur faisait préférer le séjour de la Bastille Saint-Antoine ou de l'hôtel Saint-Paul.

Des feux de bivouacs allumés aux angles, éclairaient imparfaitement la grande cour du Louvre, et donnaient des formes étranges à la multitude irrégulière des tours rondes ou carrées, coiffées de combles pointus, ou terminées en terrasses, qui flanquaient les murailles, hautes de quatre étages, et percées çà et là de fenêtres étroites comme des meurtrières. La forteresse du Louvre, entourée de fossés, fortifiée dans un lieu déjà si fort, s'élevait au centre de la cour comme un géant qui se serait tenu debout au milieu de ses serviteurs agenouillés. Tout était sombre dans le palais, à l'exception d'une seule fenêtre éclairée; c'était celle de la bibliothèque formée par le roi Charles V. Jeanne connaissait parfaitement cette tour, alors habitée par un astrologue en grand crédit auprès du roi, aussi crédule que dévot, aussi dévot que cruel. La lumière, placée à l'intérieur de la bibliothèque, dessinait la silhouette d'une figure d'homme sur le rideau rouge de la croisée. La comtesse regarda longtemps ce profil, et finit par s'assurer qu'elle ne l'avait jamais vu auparavant; puis la lumière disparut, et le Louvre resta plongé dans une complète obscurité. L'humidité froide que ces hautes murailles entretenaient dans ce lieu, le silence troublé seulement par le pas régulier des sentinelles, causèrent à la comtesse un insupportable malaise. Depuis une heure environ, maître Nicolas l'avait quittée pour aller donner avis de sa venue à messire Charles de Melun. Afin de vaincre le frisson qui secouait ses membres, elle s'approcha de l'un des feux, se fit un siége d'un bahut de bois qui était auprès, et cachant sa figure dans ses mains, elle s'abandonna à ses réflexions. Parviendrait-elle à arracher

(1) Aujourd'hui l'hôtel de ville.

son mari à la captivité, peut-être à la mort? Elle-même sortirait-elle vivante de ce palais? L'arrivée de Louis de Bourbon, l'ennemi acharné de Charles de Melun, n'était-elle pas une preuve que celui-ci avait été trahi, et qu'il avait tout à craindre de son maître irrité? Sa présence à elle-même en ce lieu, prouvant ses intelligences avec le gouverneur de Paris, pouvaient devenir une accusation terrible contre ce favori disgracié, et être le signal de la perte du comte de Dammartin? Les rugissements des bêtes féroces entretenues dans la ménagerie du Louvre interrompirent ces tristes pensées, ou plutôt semblèrent leur répondre d'une façon menaçante. Jeanne de Charlus se leva, regarda autour d'elle avec effroi..... Elle était seule, et le beffroi de la tour sonnait minuit.

« Vous êtes glacée, noble dame, lui dit à voix basse Nicolas, qui, dans l'ombre, venait de se glisser près d'elle. — Oui, j'ai froid; et puis, ajouta-t-elle en passant la main sur son front, les cris horribles de ces animaux, le souvenir de ce meurtre commis sur la rivière; l'heure, le lieu, que sais-je?... j'ai peur!... — On aurait peur à moins, noble dame. Le roi a des soupçons; Louis de Bourbon fait épier Charles de Melun mon maître par ses satellites... N'importe, il faut vous préparer à jouer votre rôle de béguine; tout va dépendre de votre présence d'esprit. — Ah! j'en aurai, Nicolas, je te le promets. — Venez donc, madame! mon maître vous attend en la compagnie de monseigneur Louis de Bourbon. »

Nicolas conduisit la comtesse par des passages étroits et voûtés jusqu'à une porte dérobée, à laquelle il frappa discrètement; cette porte s'ouvrit, et laissa voir une salle magnifique, éclairée avec tant de splendeur que la comtesse de Dammartin en demeura un instant éblouie. Le dôme de cette vaste pièce représentait le firmament; la lune et les étoiles y brillaient sur un fond bleu d'azur. Un peintre, habile pour le temps, avait représenté sur les lambris une forêt habitée par des animaux sauvages; les quadrupèdes se tenaient à l'ombre des arbres, dont les branches étaient couvertes d'oiseaux de toute espèce et au riche plumage. Au milieu de la salle on voyait un dressoir couvert d'argenterie d'une grande richesse; à peu de distance, une table devant laquelle deux hommes étaient assis. Un peuple de valets, de pages, d'écuyers à la livrée de Bourbon, s'agitaient dans cette vaste pièce, dont la richesse éclatante contrastait avec la sombre majesté de l'extérieur. Les yeux de la comtesse de Dammartin se portèrent naturellement sur celui des convives qui se trouvait placé en face de la porte par laquelle elle entrait: c'était un homme maigre, au teint olivâtre, aux cheveux, à la moustache d'un noir de jais; il était armé de toutes pièces, sauf le casque et les gantelets, qu'un page tenait derrière lui; à côté du page était un de ses écuyers qui portait l'écusson aux armes de son maître, et Jeanne eut peine à retenir un sourire de mépris en voyant avec quelle outrecuidance Louis de Bourbon étalait la barre d'illégitimité qui traversait ses armes, qu'il n'avait pas, comme le brave Dunois, anoblies par ses hauts faits.

Charles de Melun était tout autre que l'amiral de Bourbon: sa face ronde et fleurie témoignait de son goût pour les plaisirs de la table; au lieu d'une cuirasse, il avait, par-dessus son pourpoint, une robe légère en soie noire brochée d'or. Ses gros yeux feignaient de ne voir que ce que son nez touchait; mais, parfois, ils devenaient aussi clairvoyants que ceux d'un lynx, car il était impossible d'échapper à la pénétration du gouverneur de Paris. A voir son bon appétit et l'air de belle humeur de sa figure fleurie, on aurait cru que cet homme vivait dans une parfaite insouciance ou n'avait aucun sujet d'inquiétude. Cependant, favori de Louis XI, élevé par ce prince aux plus hautes dignités, il sentait le terrain de la faveur manquer sous ses pieds; connaissant

son maître, et pour se sauver de la ruine qu'il prévoyait, il osait lutter d'astuce avec lui, entassait intrigue sur intrigue, trahissait tour à tour amis et ennemis. Il avait comploté, le matin même, de livrer Paris aux seigneurs armés pour la ligue du *Bien public*, et venait de faire noyer le conseiller du parlement Jehan le Boulanger, qui, à son instigation, avait parlé à l'hôtel de ville de la nécessité d'engager le roi à rétablir la paix du royaume en satisfaisant aux demandes de la noblesse. C'était ainsi que Charles de Melun cherchait à procurer la liberté du comte de Dammartin, après avoir été l'un des principaux instruments de la disgrâce de ce ministre de Charles VII. En ce moment, la présence de Louis de Bourbon portait un coup terrible aux projets du gouverneur, et jetait son esprit dans d'étranges perplexités; mais il n'en témoignait rien, mangeait d'action, la tête baissée sur son assiette, et ne s'interrompait que pour dire quelque joyeux propos, ou se faire servir à boire par un page qui se tenait près de lui, l'aiguière constamment levée : « Eh bien! la béguine, c'est donc vous qui guérissez les aveugles? dit-il en s'adressant à la comtesse de Dammartin, avec autant d'aisance que s'il ne se fût pas douté de ce qu'elle était. Vous aurez fort à faire en cette ville, je vous en préviens! tous les maris d'abord, puis messieurs de la justice, qui parfois y voient trouble, les Bourguignons, qui voient de la raison chez le comte de Charolais et de la probité chez le comte de Saint-Paul... » Jeanne l'interrompit. « J'espère, monseigneur, guérir les plus pauvres et les plus affligés, par mes prières et avec le secours de Dieu. — Vraiment! repartit Louis de Bourbon en jetant sur la comtesse un regard d'épervier qui fascine sa proie. Celui dont vous parlez ne vient en aide qu'à ses serviteurs. — Ainsi donc, la belle fille, reprit Charles de Melun, tu consentirais à faire l'essai de ta science sur l'un des prisonniers de la Bastille? — Oui, monseigneur. — Songes-y bien!... le roi notre sire sera ici après-demain au point du jour, et si, en sa présence, tu es atteinte et convaincue de jonglerie, tu risques fort de ne point voir se rouvrir les portes qui se seront fermées derrière toi! — Il en sera ce que Dieu voudra. — La cure va être merveilleuse, et j'ai envie d'y assister, dit l'amiral. — La présence de ceux qui consultent les astrologues et les sorciers ne saurait aider à un tel mystère, » repartit Jeanne, se rappelant tout à coup la silhouette qu'elle avait remarquée sur le rideau rouge de l'astrologue. Louis de Bourbon se mordit les lèvres, il n'avait fait confidence à personne de sa visite à la tourelle. « Saint-Héreme, dit-il en désignant son écuyer, pourrait accompagner cette fille, et ne la pas quitter. » La présence d'esprit de la comtesse et sa connaissance des intrigues multipliées qui s'ourdissaient de toutes parts, conjura encore ce danger. « Saint-Héreme! répondit-elle d'un air inspiré, il sera mort demain! Avez-vous donc oublié que, lorsque vous, Louis de Bourbon, vous avez traité avec la ligue du *Bien public*, tout en marchandant avec le roi le prix de votre défection, c'est Saint-Héreme qui, sous votre nom et avec vos armoiries, a trompé l'évêque d'Arras par un faux serment? Mais on ne survit qu'un an au parjure, quand on a juré sur la croix de saint Lô. — Cette femme est sorcière! » s'écria l'amiral en se levant de son siége, tandis que le malheureux Saint-Héreme avait peine à maîtriser son émotion. Pendant tout ce colloque, messire Charles de Melun avait fort tranquillement continué son repas; mais il ne put maîtriser l'hilarité que lui inspira le trouble de Louis de Bourbon en voyant son intrigue divulguée. « Comment, monseigneur, vous en étiez aussi!... Tant mieux!... Plus on est de fous, plus on rit; quand toute l'école est en révolte, le maître n'a plus assez de verges pour fouetter. — Trêve de plaisanteries, interrompit l'amiral; je vous dis que

cette femme mérite le feu pour prix de ses infâmes calomnies. — Ce n'est donc plus une sorcière?... Mais n'importe... il me semble que le cachot de la Bastille, où elle aspire, nous la rendra quand nous serons fixés sur ce qu'elle est. La porte est solide, la fenêtre élevée de plus de quatre-vingts pieds au-dessus du sol, le gouverneur est de vos amis, monseigneur : que craignez-vous jusqu'à l'arrivée du roi? D'ailleurs, ajouta Charles de Melun, baissant la voix, en agissant de la sorte les échos de cette salle ne pourront pas dire à notre sire que nous avons cherché à faire disparaître un témoin de certain serment... Le roi ne plaisante pas à cet égard... Il a une grande vénération pour saint Lô! — Donnez à cette femme un logis au Louvre pour cette nuit, et demain je la conduirai moi-même à la Bastille, » répondit l'amiral.

La comtesse s'apprêtait à sortir, Charles de Melun la rappela. « Un instant, la béguine; voyez donc ce que j'ai à cette main; depuis plus de six mois elle est lourde et enflée. » Jeanne se baissa sur la main que lui présentait Charles de Melun : « Répétez avec moi le *Confiteor* et le *Credo*, lui dit-elle; la prière seule peut dessiller mes yeux. » Et tous deux, murmurant des paroles à voix basse, comme s'ils priaient, commencèrent cet entretien. « Ne restez pas ici, il y va de votre vie. — Comment sortirai-je? — En montrant ma bague. — Où irai-je? — A l'église Saint-Paul, où l'on vous attend. Mais ne prenez pas de compagnon, ce serait me perdre sans vous sauver. — Et si je m'égare en route? — Marchez toujours vers le levant. — Si l'on m'arrête? — Montrez votre sauf-conduit : je suis encore gouverneur de Paris. — Si l'on n'en tient compte? — Défendez-vous! » A ces mots, Jeanne sentit un frottement entre son bras et celui de Charles de Melun; elle comprit que, de la main qu'il avait libre, il cherchait la sienne... elle la lui tendit, et reçut un long stylet qu'elle fit glisser dans sa manche.

« Il vous faut bien du temps pour réciter vos oraisons, dit Louis de Bourbon, que ce conciliabule mettait en défiance. — Écoutez donc! répondit Charles de Melun, la béguine a mis là ma mémoire à une rude épreuve! Le *Credo* et le *Confiteor!* les deux choses qu'on oublie le plus vite... Mais nous avons fini. Eh bien! continua-t-il tout haut, crois-tu à ma guérison? — Je la demande au ciel, monseigneur. — C'est là tout ce que tu peux me dire de consolant? — Si votre cœur a jamais eu un sentiment de droiture et d'humanité... si cette main s'est jamais armée pour protéger l'innocence... vous recouvrerez la santé, le jour du triomphe des justes. — Peste! c'est long et douteux, ma mie. Nicolas, reconduis-la au logis, du côté de Saint-Germain l'Auxerrois. Et nous, dit-il au duc, buvons de ce bon vin d'Orléans, à la santé du roi notre sire et de la belle fiancée de Louis de Bourbon, amiral de France! »

« Quoi! madame, vous partez seule? lui dit Nicolas en la reconduisant. — Il le faut, laisse-moi, on nous épie. — Que Dieu vous protége! — C'est en Dieu aussi qu'est tout mon espoir. »

La garde du pont-levis, du côté de Saint-Germain l'Auxerrois, ne fit aucune difficulté, à la vue de la bague du gouverneur, de laisser sortir la comtesse. Une fois libre, elle marcha rapidement devant elle, se dirigeant sur les étoiles, de manière à maintenir sa route vers l'est. La Bastille Saint-Antoine fermait Paris au levant, comme le Louvre le défendait au couchant; outre les grands enclos qui entouraient les palais des princes et les monastères, cette partie de l'enceinte au nord de la Seine enfermait de vastes terrains livrés à la culture.

Jeanne recherchait de préférence ces espaces découverts, afin d'éviter de se détourner à chaque instant, soit pour suivre les sinuosités des rues tortueuses, soit pour éviter les chaînes que les bourgeois avaient tendues dans plusieurs. Arrivée aux *Cultures-Sainte-Catherine*,

elle suivait rapidement un sentier tracé entre deux champs de blé, lorsqu'elle s'aperçut qu'on marchait obstinément derrière elle; elle voulut presser sa course; mais celui qui la suivait gagnait toujours sur elle; quelques pas encore, il l'aura joint... A l'angle du champ, Jeanne se retourne pour voir à quel ennemi elle a affaire, et, à la lueur incertaine des étoiles, elle reconnaît Saint-Héreme, dont la main se posa sur son épaule gauche, comme une pince de fer... Il n'y avait pas à hésiter... c'était la vie ou la mort... Jeanne lance son stylet de la main droite, l'arme frappe en pleine poitrine... Saint-Héreme ne pousse qu'un cri sourd, et tombe en entraînant sur lui la comtesse de Dammartin; mais les muscles d'abord crispés par la douleur se détendent à mesure que la vie s'échappe, Jeanne est libre!... Cependant un meurtre est une chose horrible!... Celui-ci ne fut pas plus tôt commis, que la comtesse, saisie d'effroi, se mit à courir sans autre pensée que celle de fuir la présence de ce cadavre qu'elle avait fait. Le ciel voulut qu'elle ne se détournât pas trop de son chemin, et l'aube du jour naissant blanchissait l'Orient lorsqu'elle tomba épuisée de fatigue et de douleur sur les marches de l'église Saint-Paul (1). « Ah! vous voilà enfin! s'écria un moine en s'élançant vers elle. — Je n'espérais plus vous revoir, beau neveu, lui répondit la comtesse. Il m'en a coûté cher pour arriver jusqu'ici! — Mais enfin vous y êtes, et tout prospère à nos vœux, reprit Jean Viguer, chanoine de Saint-Paul, et neveu du comte de Dammartin. Cinquante de nos amis bien armés sont cachés dans l'île des Ormes (2). J'ai une corde à nœuds pour descendre dans le fossé; une plus longue corde sera jetée à la fenêtre de mon seigneur et oncle; la sentinelle qui se trouvera sur la plate-forme ne verra rien; elle s'y est engagée par serment. Voilà une lime à l'épreuve, elle userait le diamant, et les barreaux de la fenêtre sont déjà rongés par la rouille. — Hélas! hélas! Jean, vous ne savez donc pas que demain à cette heure le roi, que l'on croyait retenu devant Moulins, sera ici; Charles de Melun est relégué au Louvre, l'amiral de Bourbon commande à la Bastille... sans pouvoir rien comprendre de mes projets, il me soupçonne, et je n'ai plus aucun secours pour pénétrer auprès du comte de Dammartin. Mon Dieu! Dieu de justice et de miséricorde! permettrez-vous donc qu'une tant loyale entreprise échoue si près du dénoûment! Mon Dieu! ayez pitié des larmes d'une épouse, secourez le zèle de parents, d'amis, de vassaux, prêts à donner leur vie pour sauver celle du plus vertueux de vos serviteurs! »

La comtesse faisait cette ardente prière à genoux devant l'image du Sauveur. En se prosternant, elle sentit entre la terre et sa jupe un corps étranger; elle regarda en hésitant, craignant de voir quelque objet horrible... peut-être le fer qui a frappé Saint-Héreme... Non!.. ce qui la gênait était un sceau en cire auquel pendait une bande de parchemin avec ces deux mots écrits d'une écriture difforme: « Laissez passer! » Le sceau de Louis de Bourbon, que portait Saint-Héreme, s'était miraculeusement attaché aux vêtements de la comtesse dans sa chute avec lui.

« Dieu le veut! » s'écrie-t-elle, subitement ranimée par cette preuve éclatante de la protection du ciel. Et la comtesse de Dammartin ne songe plus qu'à l'accomplissement de ses projets.

La Bastille Saint-Antoine, construite selon les principes des fortifications de cette époque, offrait à l'œil une masse de pierres inexorable, flanquée de quatre tours rondes, peu saillantes. La porte basse, voûtée,

(1) Cette église est celle que nous voyons encore rue Saint-Antoine.

(2) Qui est devenue depuis l'île Louviers. Au temps de Louis XI, elle était encore couverte d'un bois très-épais, ainsi que le bord de la rivière, depuis Bercy jusqu'au quai des Ormes. Un de ces beaux arbres est resté longtemps devant le portail de Saint-Gervais.

défendue par une herse formidable et des engins de toutes sortes, conduisait à une cour où regardaient les fenêtres de divers logements; il n'y avait d'ouvertures à l'extérieur que des meurtrières ou des fenêtres armées de barreaux de fer, encore étaient-elles placées à plus de quatre-vingts pieds de la terre. Le château, bâti sur un massif de pierres, était entouré d'un fossé profond, mais dans lequel il n'y avait en été que cinq à six pieds d'eau; des canons de bois placés sur les plates-formes des tours menaçaient de leurs bouches béantes l'ennemi, quel qu'il fût, qui tenterait d'approcher de la place, et des soldats veillaient jour et nuit sur les remparts.

Telle était la prison de laquelle Jeanne de Charlus avait résolu d'arracher son mari. Jean Viguer lui procura une cape de paysanne, qui lui servit à cacher ses vêtements tachés du sang du malheureux Saint-Héreme; et deux heures après elle entrait, accompagnée du gouverneur de la Bastille, dans la prison où depuis trois mois le comte de Dammartin jouait le rôle d'aveugle, attendant sa délivrance de ce stratagème, sans pouvoir comprendre comment elle s'opérerait.

« Vous voulez rester ici vingt-quatre heures? dit le gouverneur à la fausse béguine. — Oui, messire. — Seule avec le prisonnier? — Seule. Si même durant ce temps un imprudent venait interrompre mes prières, il perdrait la vue aussitôt; j'en ai la parole de sainte Agathe, la protectrice des aveugles, et de saint Jean, mon patron, qui ne m'ont jamais trompée. — Et demain le prisonnier aura recouvré la lumière? — Oui, demain, ou jamais. — Et si à pareille heure vous n'avez pas réussi? — Je me soumettrai au châtiment dû à ma témérité. — Il ne vous manquera pas, soyez-en sûre! » En disant ces paroles, le gouverneur sortit de la prison, dont le geôlier ferma les triples portes en faisant retentir les serrures et les verroux avec un bruit effroyable.

Le comte et la comtesse demeurés seuls se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Ce premier moment d'effusion passé, ils se mirent à l'ouvrage sans perdre de temps; ils limaient les barreaux tour à tour, car la comtesse ne manquait pas plus de vigueur que de courage et de volonté.

Le corps de Saint-Héreme, rapporté au Louvre, y causa de la surprise et de l'effroi, non que les assassinats fussent rares à cette époque, mais à cause des circonstances qui avaient accompagné celui-ci. L'amiral et ceux de ses gens témoins de la scène de la veille se rappelèrent en tremblant la prédiction de la béguine touchant la mort de Saint-Héreme, et Charles de Melun trouva en son cœur que, pour une noble dame dont les mains n'avaient jamais manié que l'aiguille ou le fuseau, la comtesse de Dammartin avait vaillamment accompli cette prédiction sinistre.

Le mécontentement et la terreur secrète qu'éprouvait Louis de Bourbon au sujet de Jeanne augmentèrent encore lorsqu'il apprit qu'elle était entrée dans la Bastille et s'était fait introduire auprès du comte de Dammartin sur un ordre émané de lui, Louis de Bourbon. « C'est un complot, s'écria-t-il. Saint-Héreme a été assassiné par les complices de cette femme. » Il se rendit à la Bastille : « Qu'on arrache la béguine de cette prison, dit-il au gouverneur; qu'elle soit à l'instant mise à la question, et que la torture lui fasse avouer tous ses crimes... Vous hésitez, je crois!... »

L'amiral, comme tous les ministres de Louis XI, était fort redouté; mais Jeanne avait menacé de cécité quiconque viendrait la troubler, et personne n'était tenté de courir ce risque, surtout depuis que l'une de ses prophéties s'était déjà vérifiée. Louis de Bourbon, les voyant tous tremblants, arracha les clefs au gouverneur dans un mouvement d'impatience, dont il ne tarda pas à se repentir. « Cette béguine est peut-être complice des ennemis du roi, pensa-t-il en lui-même; mais aussi c'est peut-être une sorcière, ou une sainte femme aimée des anges du ciel. Dans ce dernier

cas, je m'expose à perdre la vue en affrontant sa colère; tandis que s'il ne s'agit que de conspiration, je ne risque rien en la laissant vingt-quatre heures enfermée sous trois serrures dans le cachot le plus fort de la Bastille. » Les cloches sonnant à toutes volées sauvèrent à Louis de Bourbon l'embarras d'un discours rétrograde; elles saluaient l'arrivée de Louis XI, devançant d'un jour le moment marqué pour son retour; le roi faisait son entrée dans Paris par la porte Saint-Victor, et ces manières étaient trop familières à ce prince pour qu'aucun de ses serviteurs en fût surpris. L'amiral remit les clefs au gouverneur, en lui recommandant bonne garde à l'entour de ses prisonniers, et sortit afin de prendre les ordres de Louis XI au sujet de ces nouveaux événements. Mais il ne put être introduit tout de suite auprès du roi, lequel s'était rendu, en arrivant, à la maison aux Piliers, où il avait mandé *ses compères* les échevins, pour conférer avec eux de l'état de la ville. Cette sorte de conseil, où chacun disait son avis en français ou en latin, avec grand étalage de savoir et d'éloquence, dura toute la journée; la nuit était close lorsque Louis de Bourbon joignit le roi à l'hôtel Saint-Paul.

Pendant que leur sort était ainsi agité et leur ennemi capital à portée presque du geste et de la voix, le comte et la comtesse de Dammartin continuaient à scier les barreaux de leur prison. Dès que le couvre-feu eut fait rentrer les habitants dans leurs maisons, Jean de Viguer et son cousin, Pierre de Jaucourt, en habit ecclésiastique, se rendirent hardiment vers le fossé de la Bastille : les deux vedettes furent égorgées, et la sentinelle, qui était un serviteur de la maison de Charles de Melun, ne donna pas l'alarme. Jean de Viguer, qui, bien que moine et devant être un jour évêque, surpassait en vigueur et en intrépidité le chevalier de Jaucourt, descendit dans le fossé en s'aidant de la corde que l'autre lui tenait du haut du rempart, et marcha ensuite vers le château, ayant de l'eau jusque par-dessus les épaules. Arrivé à une bonne distance, et les signaux échangés, il lança, de toute la vigueur de son bras, la seconde corde, à laquelle il avait attaché une pierre; elle entra dans la prison du comte de Dammartin par la fenêtre dont on venait d'enlever les barreaux. Le comte et la comtesse attachèrent solidement cette corde à un tronçon de barreau scié exprès à quelques pouces de l'appui de la fenêtre. Il s'agissait ensuite de se confier à ce tremblant soutien pour entreprendre une descente de plus de quatre-vingts pieds. Le comte la tenta le premier; comme il était d'une forte corpulence et la fenêtre étroite, il éprouva quelque peine à en sortir; l'effort qu'il fut obligé de faire lui fit manquer un instant l'équilibre, et arracha un cri d'angoisse à Jeanne... mais avec beaucoup de sang-froid il ressaisit la corde et commença à descendre rapidement. La sentinelle, ainsi qu'il en était convenu, ne voyait toujours rien; d'ailleurs, la nuit très-obscure pouvait lui servir d'excuse. Jean Viguer attendait son oncle au pied de la tour; le comte étant de petite taille, Jean le prit sur ses épaules et le porta de l'autre côté du fossé, où l'attendait le chevalier. Pendant ce voyage, Jeanne avait commencé à descendre; ainsi lancée dans l'espace, son cœur se serra, ses oreilles tintèrent, ses tempes battirent violemment... mais elle ne perdit pas courage; la peau de ses mains restait attachée à cette corde humide du sang de son mari; elle n'avait plus aucune conscience de la marche du temps, il lui semblait qu'elle traversait l'éternité... cependant elle descendait toujours... ce ne fut qu'à l'avant-dernier nœud que, ses forces trahissant sa résolution, elle se laissa tomber dans le fossé. Le bruit de sa chute attira Jean Viguer, qui revenait vers elle. Le brave chanoine la tira de l'eau; et comme elle n'aurait pas été en état d'exécuter l'ascension qui lui restait à tenter pour sortir du fossé, Jean la posa sur son épaule, en lui recommandant de s'y tenir le mieux

possible, et il commença à monter pendant que le comte et Pierre de Jaucourt retenaient de toutes leurs forces la corde entraînée par cette double charge.

La fraîcheur de l'eau avait ranimé la comtesse; la joie de voir son mari en liberté acheva de lui rendre ses forces; tous quatre, se prenant par la main, se mirent à courir vers la Seine, où leurs amis, sortis de l'île des Ormes, les attendaient avec des chevaux sellés. Au moment où les fugitifs mettaient le pied à l'étrier, une grande lueur éclaira la chambre que le comte de Dammartin venait de quitter; le canon de la Bastille tira dans la direction de l'île des Ormes; celui de la tour Billy, bâtie à la pointe orientale de l'île Notre-Dame, lui répondit... mais toute cette artillerie ne fit qu'un vain bruit... le comte, ni pas un de ses compagnons ne furent atteints; ils partirent tous au grand galop, bannière haute, et répétant le cri de ralliement des seigneurs ligués pour le *Bien public*.

Quelques mois plus tard, le roi, découragé par le succès douteux de la bataille de Montlhéry, négociait la paix avec ses sujets révoltés. Le traité de Conflans rendit au comte de Dammartin ses biens confisqués et les honneurs qui lui avaient été enlevés; mais Charles de Melun perdit la faveur du roi, et en même temps sa liberté et sa fortune, qui devint la proie de Louis de Bourbon.

Quant à la vaillante comtesse, à qui son mari devait tant, elle rentra modestement dans son manoir, reprit l'aiguille et le fuseau, et forma le caractère de ses enfants, garçons et filles, sur ce beau dicton de la chevalerie française : *Noblesse oblige !*

Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

Mme et Mlle Deshoulières.

Antoinette du Ligier de la Garde, qui fut depuis madame Deshoulières, naquit à Paris vers l'an 1634, d'un chevalier de l'ordre du Roi, successivement maître d'hôtel des reines Marie de Médicis et Anne d'Autriche.

« La nature, dit un des contemporains de la femme célèbre dont nous nous occupons, prit plaisir à rassembler en mademoiselle de la Garde les agréments du corps et de l'esprit, à un point qu'il est rare de rencontrer. Elle avait une beauté peu commune, une taille au-dessus de la médiocre, un maintien naturel, des manières nobles et prévenantes, quelquefois un enjouement plein de vivacité, quelquefois du penchant à cette mélancolie douce qui n'est pas ennemie des plaisirs; elle dansait avec justesse, montait bien à cheval et ne faisait rien qu'avec grâce. »

A son entrée dans le monde, mademoiselle de la Garde dut lire les romans de la Calprenède et de mademoiselle de Scudéri, qui alors étaient considérés comme l'école de l'esprit et de la politesse; mais cette fade lecture l'eut bientôt dégoûtée; elle se mit à étudier avec ardeur la langue italienne, la langue espagnole et même le latin. Douée d'une facilité prodigieuse, les auteurs les plus estimés de ces trois beaux idiomes ne tardèrent pas à lui devenir familiers; sa vocation se manifesta d'abord par une prédilection marquée pour les poëtes.

Un versificateur fort à la mode vers le milieu du dix-septième siècle et aujourd'hui totalement oublié, d'Hesnault, lui apprit les règles de la poésie française; elle nous dit elle-même :

« Dès mes plus jeunes ans, dans le sacré vallon,
« A cueillir des lauriers je me suis amusée...

Effectivement, elle avait alors quinze ans

à peine, et loin de se livrer follement à la dissipation, ou même aux plaisirs de son âge, elle travaillait sans cesse, comme nous l'apprend une lettre de ce même poëte, d'Hesnault, dont nous citerons ce fragment.

« Tout le monde vous admire, jeune Sapho; mais personne ne s'avise de vous plaindre. Pour moi, je vous plains du moins autant que je vous admire. Les faveurs d'Apollon vous coûtent si cher, que je ne saurais croire qu'on soit sage quand on vous les envie... Vous n'êtes pas un quart d'heure le jour sans travailler... Dites-moi, je vous prie, toute votre jeunesse se passera-t-elle entre la rime et la raison? N'êtes-vous point rebutée d'avoir si souvent la peine de les *remettre* bien ensemble? Et faut-il que pour les accorder vous vous brouilliez avec le monde et ses plaisirs?... »

Quoi qu'il en soit, à dix-sept ans on maria mademoiselle de la Garde à Guillaume de la Fon de Boisguérin, seigneur Deshoulières. C'était un bon officier d'infanterie, un ingénieur distingué; il était âgé d'environ trente ans, et s'était acquis l'estime et l'affection du grand Condé, sous les ordres duquel il avait atteint un grade supérieur. Peu de temps après son mariage, M. Deshoulières dut rejoindre le prince en Guyenne, et bientôt les troubles de la Fronde les chassèrent tous deux de France. Le prince fut nommé généralissime de l'armée espagnole en Flandre, et M. Deshoulières suivit sa fortune.

Pendant ce temps, madame Deshoulières vivait retirée chez ses parents, attendant pour rejoindre son mari qu'il eût une position stable; tous ses loisirs se passaient entre la poésie et de plus fortes études, des études philosophiques qu'osaient aborder à peine quelques hommes supérieurs.

Son mari ayant été nommé major de Rocroi après la prise de cette ville, elle le rejoignit, et resta près de lui deux années, au bout desquelles le soin de leurs affaires pécuniaires l'obligea de se rendre à la cour de Bruxelles.

C'était une jeune et brillante cour, où les plaisirs passaient avant les affaires. Des princes et des princesses espagnoles et flamandes y rencontraient d'élégants frondeurs qui s'efforçaient de leur inculquer les belles manières de la cour de France, qui, bien qu'elles fussent réservées, n'en semblaient pas moins quelque peu légères aux doñas espagnoles, habituées à la rigoureuse étiquette de la cour de Madrid.

Quand madame Deshoulières arriva à Bruxelles, elle avait vingt ans et se trouvait dans toute la fleur de sa beauté; elle se vit accablée d'hommages, parmi lesquels nous devons citer ceux du grand Condé. Bien que privée de protecteur et livrée à elle-même, madame Deshoulières sut se conserver pure au milieu d'une cour où semblaient l'attendre mille dangers; mais il en était un sur lequel elle n'avait pas dû compter, et ce fut celui-là qui l'atteignit.

Elle était venue à Bruxelles pour solliciter le payement des appointements de son mari, qui, obligé de faire à Rocroi des dépenses considérables à cause de sa charge même, et privé de tous ses biens en France comme rebelle, ne savait plus où donner de la tête. Fut-ce à la vivacité de ses instances, fut-ce au mécontentement personnel du prince de Condé que madame Deshoulières dut attribuer la catastrophe que nous allons raconter... le fait est qu'un jour la belle jeune femme disparut de cette cour dont elle faisait l'ornement, et fut conduite, comme prisonnière d'état, au château de Vilvorde, à deux lieues de Bruxelles.

Les ordres étaient sévères; on parlait même de faire périr cette noble femme, coupable d'avoir plaidé trop chaudement la cause de son mari, coupable aussi peut-être de lui être restée fidèle... Madame Deshoulières n'eut pas trop de tout son courage pour ne pas succomber dans la longue épreuve qu'il lui fallut subir; son innocence la soutint; et la lecture de l'Écriture

sainte et des Pères de l'Eglise fut sa consolation pendant les huit mois que dura sa captivité.

Elle en fut tirée de la façon la plus romanesque. M. Deshoulières, après avoir tenté en vain d'obtenir légalement la liberté de sa femme, se rendit à Vilvorde avec quelques soldats dévoués, et s'étant introduit dans la forteresse sous prétexte d'un ordre du prince de Condé, il enleva sa femme et se réfugia en France avec la prisonnière qu'il avait délivrée, ni plus ni moins qu'un héros de ces romans de chevalerie alors tant à la mode.

Le roi venait d'accorder une amnistie à ceux qui voulaient revenir; M. Deshoulières en profita et reçut le grade de maréchal de bataille, sans que pour cela sa fortune fût en meilleur point.

L'héroïne d'une aventure comme celle du château de Vilvorde ne pouvait manquer d'exciter un vif enthousiasme : la beauté et les charmes de l'esprit de madame Deshoulières y ajoutèrent encore; bientôt elle se vit accablée d'éloges en prose et en vers. Les portraits étaient alors à la mode; c'était un jeu d'esprit, coquet et galant, fort en rapport avec les habitudes de l'élégante cour du jeune Louis XIV; on fit de nombreux portraits de madame Deshoulières; le plus gracieux fut celui du chevalier de Grammont, suggéré par le grand Condé. La jeune muse sentit le danger d'y répondre et s'en abstint; mais longtemps elle porta le prénom d'Amarillis, que lui donnait ce portrait, et que plus tard elle échangea contre celui de Télémène.

Cependant les jolis vers allaient leur train; et nous citerons ici le sonnet sur l'or, qui parut en 1670, et établit la réputation poétique de madame Deshoulières :

SONNET EN BOUTS RIMÉS,

SUR L'OR.

Ce métal précieux, cette fatale *pluie*
Qui vainquit Danaé, peut vaincre *l'univers;*
Par lui les grands secrets sont souvent *découverts,*
Et l'on ne répand point de larmes qu'il *n'essuie.*

Il semble que sans lui tout le bonheur nous *fuie,*
Les plus grandes cités deviennent des *déserts,*
Les lieux les plus charmants sont pour nous des *enfers,*
Enfin tout nous déplaît, nous choque et nous *ennuie.*

Il faut, pour en avoir, ramper comme un *lézard,*
Pour les plus grands défauts c'est un excellent *fard;*
Il peut en un moment illustrer la *canaille;*

Il donne de l'esprit au plus lourd *animal;*
Il peut forcer un mur, gagner une *bataille,*
Mais il ne fit jamais tant de bien que de *mal.*

Elle avait grandement raison de se plaindre de l'or, ou du moins de la fortune. Hélas! la pauvre muse était souvent obligée de quitter le Parnasse pour s'occuper de ses affaires, qui allaient toujours en empirant; leur état devint même si déplorable qu'elle se vit forcée, afin d'éviter les rigoureuses poursuites des créanciers de son mari, de se faire séparer de biens avec M. Deshoulières, qui abandonna ce qu'il possédait à ses créanciers. Obligé de prendre constamment du service actif, il vivait presque toujours éloigné de sa femme, et donna lieu ainsi à plus d'une plainte en vers. Une lettre en chanson, à la date de 1677, dit sur un air du temps :

Si l'on osait aux époux
Écrire d'un style doux,
Je pousserais des hélas!
. . . .
Le bon air ne le veut pas.

La réputation poétique de madame Deshoulières était grande longtemps avant qu'elle songeât à publier ses poésies : elles couraient manuscrites; beaucoup se sont perdues, et nous n'en avons aucune d'une date antérieure à 1658, c'est-à-dire à l'âge de vingt-quatre ans, époque à laquelle madame Deshoulières versifiait depuis plus de huit années. Les premiers vers qui aient été imprimés le furent en 1672, dans le *Mercure galant*. La nouvelle Sapho, comme on disait alors, avait atteint sa trente-huitième année. Ce fut vers ce temps qu'on voulut l'associer à une sorte d'académie libre, qui s'assemblait chez l'abbé d'Aubignac; mais la mort de cet abbé dispersa la

société avant l'admission de madame Deshoulières.

Elle était alors fixée à Paris, mais faisait de fréquents voyages, pendant l'un desquels il lui arriva une aventure bizarre que nous raconterons comme attestant son courage. C'était à vingt lieues de Paris; elle se trouvait chez des amis, dans un château, où on lui parla d'une chambre hantée par un fantôme et abandonnée à cause de cela. Madame Deshoulières, qui n'était ni crédule ni superstitieuse, demande qu'on dresse son lit dans cette chambre; rien ne peut l'empêcher de tenter une aventure qu'on lui dit dangereuse, mais dont son bon sens l'avertit qu'elle n'a rien à redouter. Elle se couche sans garder de lumière, et sans les pistolets dont n'eût pas manqué de se munir une femme plus romanesque, plus crédule, et moins véritablement courageuse. Elle dormait d'un assez bon sommeil, lorsqu'au milieu de la nuit elle entend ouvrir sa porte; quelque chose entre, et madame Deshoulières remarque à part soi, que contre la coutume des esprits, le spectre a la marche lourde et embarrassée; du reste pas de bruit de chaînes, pas de long voile blanc, rien de ce qui constitue l'attirail obligé d'un fantôme de bon aloi. Elle parle, un sourd grognement est la réponse; une personne mieux disposée n'eût pas manqué de prendre ce grognement pour un soupir, sinon pour un sanglot. Une table est renversée au pied de son lit, ses rideaux s'entr'ouvrent, et un guéridon placé dans sa ruelle est bouleversé avec fracas. Le fantôme approchait; sans se laisser dominer par la peur, madame Deshoulières allonge vaillamment le bras pour toucher son ennemi; elle saisit une oreille qu'elle sent longue et velue; prendre l'autre fut l'affaire d'un instant; et, voulant bien connaître à qui ou à quoi elle avait affaire, elle eut la patience de tenir ainsi jusqu'au point du jour le fantôme... Ce n'était qu'un gros chien fort pacifique qui, n'aimant pas à coucher à l'air, avait coutume de venir chercher un abri dans cette chambre, dont la serrure ne fermait pas, et qui n'avait qu'à pousser la porte pour entrer.

Mais revenons à Paris avec madame Deshoulières, et voyons-la figurer dans les grandes batailles littéraires du temps. Ce fut d'abord la fameuse querelle des anciens et des modernes, où Boileau, combattant pour les anciens, blessait mortellement ses adversaires sans pouvoir ni les convaincre ni les amener à se déclarer vaincus.

L'origine de cette querelle fut une inscription destinée à un arc de triomphe qui n'a jamais été élevé; et pour cette inscription aussi bien que pour celles de la galerie de Versailles, à laquelle on travaillait alors, il fallait choisir entre la langue latine et la langue française : les savants soutenaient la première comme plus précise, plus expressive et plus universellement répandue. Les autres, qui étaient aussi des savants, soutenaient la seconde avec raison, ce nous semble; et Louis XIV fut de cet avis, puisqu'il fit effacer les inscriptions latines qu'on avait déjà mises à la galerie de Versailles pour leur en substituer de françaises.

L'autre querelle littéraire fut la comparaison de Corneille et de Racine. Madame Deshoulières, qui, aussi bien que madame de Sévigné, embrassa chaudement le parti du premier, eut le malheur de se montrer pour Racine d'une sévérité qui alla jusqu'à l'injustice. A l'apparition de *Phèdre*, elle fit courir, sans nom d'auteur, un assez mauvais sonnet qu'on retrouve avec peine dans son recueil. Voici le premier quatrain de ce sonnet, qui fait certes moins de tort à Racine qu'à madame Deshoulières :

Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante et blême
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien,
Sa nourrice lui fait un sermon fort chrétien,
Contre l'affreux dessein d'attenter à soi-même.

Ces graves disputes qui partageaient la cour et la ville ne prenaient pas tout le temps de madame Deshoulières, son œuvre poétique s'augmentait de jour en jour; ses amis la tourmentaient pour lui faire réunir

en un volume toutes ces pièces éparses; mais elle voulait y ajouter quelques vers à la gloire du roi; elle voulait aussi travailler pour le théâtre, réduit, depuis la retraite prématurée de Racine et du grand Corneille, à des auteurs très-médiocres.

Elle commença par un opéra de *Zoroastre et Sémiramis*, qui n'était pas trop bon : une petite comédie, *les Eaux de Bourbon*, fut ensuite ébauchée, puis abandonnée ; enfin en 1680, elle donna sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne une médiocre et romanesque tragédie de *Genseric*, tirée non de l'histoire, mais de l'Astrée de d'Urfé, qui n'eut pas moins de quarante représentations. Ce fut sur cette pièce que Racine fit, dit-on, le sonnet suivant; ce sonnet circula anonyme et peut être considéré comme une assez fidèle quoique fort piquante analyse de *Genseric*.

La jeune Eudoxe est une bonne enfant,
La vieille Eudoxe une grande diablesse;
Genseric est un roi fourbe et méchant,
Digne héros d'une méchante pièce.

Pour Trasimond, c'est un grand innocent;
Et Sopronie en vain pour lui s'empresse.
Huneric est un homme indifférent,
Qui comme on veut et la prend et la laisse.

Sur tout cela le sujet est traité
Dieu sait comment. Auteur de qualité,
Vous vous cachez en donnant cet ouvrage;

C'est fort bien fait de se cacher ainsi :
Mais pour agir en personne bien sage,
Il nous fallait cacher la pièce aussi.

Madame Deshoulières essaya ensuite une autre tragédie de *Jule-Antoine*, puisée dans la Cléopâtre de la Calprenède, chef-d'œuvre d'un genre détestable; puis, trouvant définitivement que le cothurne la gênait, elle reprit ses sabots afin de *retourner à ses moutons*, comme le lui avait conseillé un critique bienveillant qui faisait allusion aux charmantes idylles de l'auteur.

Cependant la position gênée de madame Deshoulières ne s'améliorait pas, et pour une personne de qualité elle était dans un état voisin de l'indigence, lorsqu'en 1688 Louis XIV lui accorda une pension de deux mille livres. C'est à cette même époque qu'elle publia le premier recueil de ses poésies, auxquelles elle joignit une ode pour laquelle sa fille avait remporté le prix à l'Académie française.

Madame Deshoulières semblait plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été lorsque la mort vint lui enlever, d'abord un frère qu'elle aimait chèrement; puis son mari, avec lequel elle vivait heureuse depuis quarante-deux ans.

La succession de M. Deshoulières était tellement embarrassée que ses enfants se virent obligés d'y renoncer. Ce qui restait à sa veuve, outre sa pension, était fort peu de chose; la mort la menaçait elle-même. Depuis onze années elle avait un cancer, et ce fut au milieu des affreuses douleurs qu'il lui causait, qu'elle composa une ode sublime de résignation et de sentiment religieux dont nous citerons quelques fragments :

. . . .
Seigneur, ne m'abandonne pas,
Daigne te souvenir que je suis ton ouvrage,
Et que pour me sauver d'un assuré naufrage,
Tu t'es livré toi-même au plus honteux trépas.
Quand tu me mets en proie aux douleurs violentes,
Soutiens dans ces instants mes forces chancelantes;
Fais que, souffrant pour Toi, mes maux me semblent doux.
Depuis que sous leur faix, languissante, abattue,
Je n'attends qu'un coup qui me tue,
Quatre fois le soleil s'est éloigné de nous.

. . . .
Par mille et mille vœux ardents
Ma famille tremblante en tous lieux t'importune;
Elle a, contre une triste et cruelle fortune,
Besoin de mon secours encor pour quelque temps :
Dans la crainte où me met l'état où je la laisse,
Je te demande à vivre; exauce ma tendresse :
Si je ne puis pour moi mériter ta bonté,
A tes lois ma famille est soumise et fidèle,
Ah ! Seigneur, par pitié pour elle,
A ce coupable corps redonne la santé !
. . . .

Ce fut ce sentiment maternel si tendrement exprimé qui lui inspira sa fameuse idylle allégorique, si connue :

Dans ces prés fleuris qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène, mes chères brebis!

dans laquelle elle recommande aux bontés

du roi, sous le nom du dieu Pan, ces chers enfants auxquels la mort allait enlever leur unique protectrice. En effet, ses douleurs augmentèrent sensiblement au mois de janvier 1694; elle se sentait, disait-elle, mourir *imperceptiblement*. Lorsqu'elle vit venir la mort, elle demanda elle-même les sacrements, et, pleine d'une foi chrétienne, elle expira le 17 février 1794, à l'âge de soixante ans.

Il paraît que dans cet âge avancé madame Deshoulières avait conservé les charmes de la figure aussi bien que ceux de l'esprit. Le seul portrait qui nous reste d'elle fut fait par son amie, mademoiselle Chéron, quatre mois seulement avant sa mort. La grâce et une noblesse pleine de bonté sont les qualités distinctives de ce visage qui n'annonce pas plus de quarante ans; les yeux, admirablement fendus, sont d'une finesse remarquable aussi bien que la bouche, et le nez est d'une courbe toute aristocratique.

Les ouvrages de madame Deshoulières peuvent être cités comme des modèles de poésie tendre et naturelle; des badinages sur sa chatte, et sur les chats et les chiens de ses amis, qui ravirent son temps, ne nous semblent que puérils; les fameuses rimes *ailles*, *eilles*, *oilles*, etc., ne peuvent être regardés que comme des tours de force; mais il reste assez de l'œuvre de madame Deshoulières pour justifier sa réputation. Une partie de ses vers peuvent être mis au rang de ce que nous avons de mieux écrit et de plus spirituellement pensé durant ce grand siècle de Louis XIV qui surnomma madame Deshoulières *la dixième muse* et la *Calliope française*.

Sa fille, Antoinette-Thérèse de la Fon de Boisguérin Deshoulières, née à Paris en 1662, se livra aussi à la culture de la poésie, mais elle y réussit moins que sa mère.

Mademoiselle Deshoulières fut véritablement un modèle de piété filiale. Presque sans autre fortune qu'une petite pension que Louis XIV augmenta successivement, elle résolut de payer les dettes de ses parents, et la plus stricte économie ne lui parut pas trop rigoureuse pour accomplir ce devoir.

Un recueil complet des poésies de sa mère, auxquelles elle joignit les siennes, en reconnaissant leur infériorité, fut publié par elle en 1695. Ayant envoyé ce volume à l'académie des *Ricovrati* de Padoue, dont sa mère était membre, aussi bien que de l'académie d'Arles, elle se vit appelée par les savants italiens à remplacer celle dont la mémoire lui était si chère.

Attaquée de bonne heure du mal qui avait tué sa mère, mademoiselle Deshoulières mourut à l'âge de cinquante-six ans. Elle fut inhumée à Saint-Roch, près de cette mère bien aimée dont on a dit avec justesse qu'elle était en quelque sorte un *diminutif*.

Mme PAULINE ROLAND.



SONNET.

A MA SOEUR.

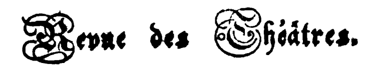
O ma sœur! sur mon front pâli par la souffrance,
Quand la mort étendait déjà sa froide main,
Dis-moi, quelle était donc la sainte Providence
Qui, veillant sur mes jours, conjura le destin?

Mais ne serait-ce pas, ma sœur, à ta présence
Que j'ai dû mon salut, quand du soir au matin,
La nuit, à mon chevet, tu pleurais en silence,
Et priais à genoux jusques au lendemain?

Oui, je crois qu'un regard de la vierge Marie,
Pour bénir ta prière, en me rendant la vie,
Un jour a jusqu'à moi daigné tomber des cieux.

Oui, tes vœux montaient droit aux portes éternelles;
Et des anges au ciel on exauce les vœux :
D'un ange n'as-tu pas tout, excepté les ailes?

EUGÈNE GUILLAUME.



Jean Lenoir, comédie-vaudeville en 3 actes, par M. Auvray.

La scène se passe en 1791.

Nous sommes à Guernesey, dans une salle modeste, chez Jacobson, marchand de charbon de terre, vieillard riche autant qu'avare, qui a pris en pension chez lui le comte de Boismesnil, émigré français, et sa fille Alix. Armand Courvil, secrétaire du marquis de Préville, voyant son bienfaiteur faible et souffrant, l'avait suivi en émigration; le marquis étant mort, Armand, qui sait peindre, emploie son talent pour vivre; il est reçu chez Jacobson et Alix a éprouvé le désir d'avoir le portrait de son père; mais malade d'esprit et de corps, le comte s'y serait refusé... cependant comme au milieu du jour il tombe ordinairement dans un profond sommeil, le jeune peintre a choisi ce moment, et le portrait est presque terminé.

Depuis dix-huit mois que l'émigré demeure chez Jacobson, il ne lui a pas donné d'argent. Forcé de partir subitement de son château de Boismesnil, le comte a caché une cassette contenant 400,000 livres en traites sur Hambourg, Londres et Amsterdam; il attend que la tranquillité soit revenue en France pour aller chercher son trésor et payer Jacobson; mais le vieil avare s'impatiente d'attendre; il va même jusqu'à douter de l'existence de la cassette... Armand, qui admire Alix et honore le digne comte, voyant leur fâcheuse position, se décide à quitter Guernesey pour aller à Londres, où une lettre de recommandation lui donne l'assurance d'utiliser son talent, dont il se propose de consacrer le produit à soulager l'infortune de ceux qu'il aime. Le jeune homme parle de ce projet à Brigett, la gouvernante de Jacobson, qui l'engage à partir tout de suite. « Mais, répond Armand, comment me présenter avec

mes modestes habits! il me faudrait au moins trente guinées, et je n'ai rien! — Il ne sera pas dit qu'un brave et habile jeune homme aura manqué sa fortune pour trente guinées, reprend Brigett; je vais les demander à compte sur les gages que M. Jacobson me doit depuis vingt ans. — Oh! dame Brigett, comptez sur ma reconnaissance!... Vous veillerez sur le comte et sur sa fille, n'est-ce pas? vous tâcherez de faire prendre patience à votre maître... Vous lui direz que dans tous les cas je réponds de la dette du comte.... que je l'acquitterai... Ah! je travaillerai avec tant de courage! » Tandis que la gouvernante va demander ses trente guinées, qu'Armand va préparer son départ, le comte sort de son appartement plus souffrant qu'à l'ordinaire. Jacobson, qui vient de voir rentrer dans le port un de ses bâtiments richement chargé, n'en est que plus âpre à l'argent; il dit durement à son pensionnaire qu'il ne peut plus le garder chez lui, car il ne pourra de longtemps aller en France y chercher sa cassette. A l'appui de ces dures paroles, il lui donne un journal, et s'éloigne pour compter son or. Alix lit ce journal : « Le général Kellermann va » se rendre à l'armée du Rhin, qui vient » de soutenir un combat glorieux. » — Que dit donc Jacobson! voilà une heureuse nouvelle! s'écrie le vieillard; continue, mon enfant. — Oh! non, mon père, je ne lis plus que des poursuites, des proscriptions; et parmi tous ces noms, quelques-uns qui vous sont chers. — Hélas! et je me plains, moi qui ai pu sauver ma fille!... Ah! pourquoi n'ai-je pu sauver aussi cette faible partie de ma fortune, qui eût servi du moins à t'assurer un avenir modeste!... Et je puis mourir... te laisser dans la misère.... tandis qu'à quelques lieues de moi... en quelques heures... si mes forces me le permettaient... Oui, je le ferai... je le tenterai... Dieu me viendra en aide! — Que dites-vous! s'écrie Alix effrayée; ce serait courir à une mort certaine. Écoutez! (elle continue le journal) « Le bruit des préparatifs secrets qui se faisaient en An» gleterre pour essayer une descente sur » quelques points du littoral français, a » mis le comble à l'irritation des esprits, » et la surveillance des côtes s'exerce avec » une telle rigueur que tout moyen d'a» border devient désormais impraticable. » La création de bateaux croiseurs qui dé» fendent et surveillent tous les points ac» cessibles, les habitants réunis en milices » gardes-côtes qui parcourent nuit et jour » les plages et les grèves, l'activité et la » vigilance de tous les vrais amis et sou» tiens de la république, ne laissent aucune » chance de salut à quiconque serait assez » insensé pour tenter d'approcher. » — Il faudra donc attendre encore! dit le comte découragé; attendre longtemps... des mois, des années, peut-être.... et pendant ce temps souffrir la misère pour ma fille, l'humiliation pour moi! — Allons, mon père, du courage! reprend la douce Alix; ce ne sera point en vain que je prie Dieu matin et soir..... Bientôt, je l'espère, le bonheur succédera au malheur qui vous accable. » Fatigué par toutes ces émotions, le comte s'assoupit.... Alix s'approche doucement sur la pointe du pied pour l'embrasser, la crainte de le réveiller la retient. Armand vient achever le portrait du comte; mais le vieillard change de position à chaque instant. Tandis que le jeune peintre taille ses crayons, il annonce à Alix son départ pour Londres. Cette nouvelle m'attriste, dit-elle; vous êtes le seul Français qui soit resté à Guernesey, et il est si consolant, de rencontrer un compatriote, de pouvoir causer avec lui de son pays! » (Le comte parle en dormant.) « Une barque!... En France! — Jamais monsieur votre père n'a été si agité, observe Armand. — C'est ce vilain journal, » reprend Alix. Elle le lui donne. « Monsieur le comte, dit Armand après l'avoir lu, renonce sans doute à aller au château de Boismesnil chercher sa cassette. — Je l'espère.... Mais alors il s'effraye de l'avenir... — Ah! que n'ai-je le

bonheur d'être connu de vous!... que ne m'est-il permis de vous être utile! » (Le comte continue de parler en dormant :) « Jean Lenoir! — N'est-ce pas le nom de cet ancien fermier de votre père? demande Armand. — Oui, répond Alix, de cet ennemi dont je vous ai parlé. » (Le comte continuant :) « Ah! le salon!..... Là..... ce placard..... à gauche de la cheminée..... Oui, c'est en pressant le double fond..... Le coffret! s'écrie-t-il avec transport; tout est là!... riche encore!... O ma fille!... — Plus de doute, dit Armand, voilà ce secret... — Heureusement que nous sommes seuls, reprend Alix. Voyez quel bonheur brille sur ses traits!..... Des larmes s'échappent de ses yeux! — C'est qu'il vous voit sauvée... heureuse... Ah! celui qui pour vous... pour lui, réaliserait ce rêve!... » Brigett entre avec Jacobson; elle en a obtenu, par la menace de le quitter, les trente guinées qu'elle remet à Armand. En ce moment le comte s'éveille. « Hélas! dit-il avec douleur, je n'ai fait qu'un rêve!... Mais j'ai parlé peut-être? — Du tout, répond Brigett; vous dormiez de trop bon cœur. » Armand s'est empressé de serrer le portrait, les couleurs, et s'avance avec trouble devant le comte, qui lui en demande la cause. « C'est que... monsieur le comte, et vous, mademoiselle... je vous fais mes adieux... — Eh quoi! vous nous quittez, mon jeune ami! dit le comte en lui tendant la main. — Mais je reviendrai bientôt, » répond Armand.

Nous sommes dans le salon du château de Boismesnil; une fenêtre ouvrant sur les jardins laisse apercevoir la mer. Jean Lenoir, qui a été serrurier avant d'être fermier, un marteau et une lime à la main, travaille aux ferrures de la fenêtre, tandis que Madeleine, sa femme, époussète et range les meubles. Leur maison ayant été incendiée, la commune leur a permis de loger au château, devenu propriété nationale, à condition qu'ils le tiendraient en bon état. Jean Lenoir, en sa qualité d'ancien soldat, a été nommé officier municipal et chef des milices gardes-côtes, fonctions qu'il n'a acceptées que pour être utile à son pays. « Allons-nous-en, Madeleine, dit-il à sa femme; nous ne devons pas habiter ces grands appartements, et puis... ils me rappellent le propriétaire. — Vas-tu encore recommencer? — Crois-tu que ça s'oublie? oh! non!.... Me chasser de sa ferme de Mesnilval!... faire saisir mes charrues, mon matériel; refuser d'entendre ma justification; me renvoyer mes comptes de fermage sans les lire.... car il ne les a pas lus... et me menacer de la justice!... moi!... Jean Lenoir! — Tu m'as dit que l'intendant était ton ennemi et un fripon, il aura trompé monseigneur. — Il n'y a plus de monseigneur, reprend Jean Lenoir d'un ton bourru. — Entre nous on peut bien.... — Tu parles comme une... comme une bavarde que tu es, que vous êtes toutes... — Merci! (Elle va pour fermer la fenêtre et s'arrête.) Ah! tiens! dit-elle, viens donc voir ce grand bateau, notre homme! — Ça? c'est un sloop... Cette voile... ça m'a l'air suspect... Encore quelques-uns de ces bandits qui, sous prétexte de la guerre, se seront fait débarquer dans nos rochers, et qui viendront cette nuit saccager, brûler et piller nos fermes. — Sainte Vierge! dit Marianne effrayée. — Oh! sois tranquille! cette fois ils trouveront à qui parler... Ce n'est plus avec des fourches que nous les recevrons... mais avec de bonnes armes. — C'est ça! tu vas encore passer cette nuit à rôder. — C'est mon devoir. — Oui, mais avec ta manie de marcher toujours le premier, tu t'exposes. — C'est mon devoir... — Et moi, pendant ce temps-là... — Toi, tu veilles sur la maison et sur notre enfant, comme une bonne ménagère... une bonne mère... et une brave femme que tu es... Voilà! *Chacun son métier et les...*, dit le proverbe. » Un cri se fait entendre du dehors; Jean Lenoir, armé de son fusil, va tirer par la fenêtre, Made-

leine l'en empêche; comme le cri ne se renouvelle pas, croyant s'être mépris, il va distribuer des armes aux hommes de garde pendant la nuit, et recommande à sa femme de veiller sur le souper.

Mais à peine était-il sorti, que Madeleine court regarder dans le jardin, car elle a parfaitement entendu un éboulement de pierres, puis un cri. L'obscurité profonde l'empêchant de rien voir, elle allait refermer la fenêtre... un homme s'élance dans le salon... c'est Armand! il est pâle, ses vêtements de matelot sont en désordre, couverts de poussière... « Silence! dit-il à Madeleine qui vient d'appeler Jean, silence! » La pauvre femme, effrayée, veut fuir... il l'arrête; puis, comme elle le voit chanceler, qu'il n'a pas l'air méchant, elle vient à son secours. Armand, au lieu de partir pour Londres, a employé les guinées de Brigett à s'acheter un costume de matelot et à se faire conduire en France, près du château de Boismesnil, dans l'espoir, connaissant le secret, de s'emparer de la cassette et de la rapporter au comte; mais en arrivant, il a roulé du haut des fossés; c'est lui qui a poussé le cri que Madeleine a entendu. « Alors j'ai empêché mon mari de tirer sur vous, lui dit-elle. — Puisque vous m'avez sauvé la vie, vous ne voudrez pas me perdre. — Vous ne venez pas vous joindre à ceux qui nous font la guerre? — Oh! non, je vous le jure. — C'est que je vous aurais dit: Partez bien vite! Ah! dame... quand il s'agit des ennemis de son pays, Jean Lenoir ne les ménage pas. — Jean Lenoir! répète Armand, se rappelant le nom du persécuteur du comte. — Si encore vous étiez en état de continuer votre route! reprend la charitable Madeleine. — Ne pourrais-je donc passer la nuit ici? demande Armand, feignant une grande faiblesse. — Dans le salon?... c'est possible!... pas de danger que mon mari y revienne de sitôt! » Armand reconnaissait la pièce que le comte avait décrite dans son rêve, lorsque Jean Lenoir, ne trouvant pas le souper préparé, revient chercher sa femme. En sa qualité d'officier municipal, il interroge Armand, « Je me rends à Cherbourg, citoyen, répond le prétendu matelot; je vais m'embarquer sur les bateaux croiseurs. Surpris par la nuit, je me suis trop approché des fossés, et une chute... » Jean Lenoir consent à ce qu'il passe la nuit sur un des canapés du salon, et, puisqu'il ne peut marcher, il fera apporter le souper près de son hôte; mais les mains blanches et délicates du jeune homme avaient rendu toute sa méfiance à Jean Lenoir, lorsqu'il se retira avec sa femme. Resté seul, Armand se hâte de s'emparer du trésor, puis il tombe à genoux, remercie Dieu de la protection qu'il lui a déjà accordée, et le prie de la lui continuer jusqu'à la fin de son entreprise. Pour aller rejoindre les matelots qui l'ont amené, il veut ouvrir la porte... elle est fermée!.... il va franchir la fenêtre..... la porte s'ouvre... Armand laisse tomber le coffret dans les broussailles.... Jean Lenoir entre suivi de quelques gardes-côtes et de Madeleine effrayée. Armand est arrêté comme espion. « Je ne suis point un espion, citoyen Jean Lenoir, lui dit-il, mais je t'ai trompé toi et la bonne Madeleine; je venais chercher un objet sans lequel je me suis juré de ne jamais reparaître devant ceux pour qui j'ai risqué ma vie... J'ai échoué; fais de moi ce que tu voudras! — C'est ce que décidera demain le tribunal de Grandville, répond Jean Lenoir. — Des bourreaux comme toi, persécuteur de tes anciens maîtres! toi qui les as contraints de fuir leur patrie, d'aller à l'étranger, où je les ai vus accablés par le malheur et les privations. Le noble comte de Boismesnil... sa fille, mademoiselle Alix... cet ange de bonté que vous n'avez connu que par ses bienfaits... (Tous les paysans sont émus; Madeleine pleure.) Je les ai vus tous deux brisés par le chagrin, la misère... je les ai vus en butte aux insultes, aux outrages d'un Anglais. — D'un

Anglais! répète Jean Lenoir avec colère. — Oui, d'un homme qui, sans respect pour leur faiblesse et leur infortune, à l'heure où je parle, les chasse peut-être, les jette sans abri, sans pain, hors de chez lui... Je ne tiens plus à la vie... le souvenir de ce jour, qui a vu la ruine de toutes mes espérances, me la rendrait odieuse! — Repose-toi, lui dit Jean Lenoir; il n'est que deux heures, il fera jour à quatre. » Tout le monde s'éloigne en silence; Jean Lenoir va placer deux hommes sous la fenêtre du salon et reparaît bientôt tenant le coffret à la main : « Je viens te faire mes excuses, dit-il à Armand d'un ton grave, oui... pour t'avoir soupçonné à tort d'être un... quand tu étais un brave garçon, un homme de cœur... parce que risquer sa vie pour préserver un vieillard de la misère et des affronts de l'étranger... c'est beau!... ça me touche... et quoique que j'aie à me plaindre des gens à qui tu voulais rendre service... c'est égal... ton action... je l'admire... on voit que tu es du peuple, toi! et bien sûr maintenant que tu n'es ni un ennemi du pays... ni un traître... je viens te dire : pars!... sauve-toi!... (Voyant qu'Armand ne bouge pas.) Eh bien! qu'attends-tu donc? — Que tu me rendes ce coffret. — Mais sais-tu bien qu'il contient 400,000 livres? — L'aurais-tu ouvert? — Tu vois bien que non (il le lui montre fermé). — Donne! ou je reste. — Prends! — Ah! dit Armand, que ta femme n'est-elle ici pour te voir!... Ta main. — Voilà! » (Ils se serrent la main.) Jean Lenoir ouvre la fenêtre; un des soldats qui est au-dessous croyant que c'est le prisonnier qui veut se sauver, tire un coup de fusil; à ce signal, tous les gardes-côtes arrivent; Jean Lenoir n'a que le temps de faire sortir Armand par une porte dont lui seul a la clef, et de le guider vers la mer en feignant de le poursuivre.

Nous sommes revenus en Angleterre, toujours chez Jacobson; le comte a été chassé de son appartement; à ce malheur se joint un surcroît d'inquiétude; sa fille lui a avoué qu'Armand connaissait le secret de la cassette, et l'on sait qu'au lieu de partir pour Londres, le peintre est parti pour la France. Un matelot se présente, qui demande à parler au comte... C'est Armand. Il lui explique son projet en allant à Boismesnil, et sa réussite, en lui remettant le coffret. Le comte se récrie sur tant de dévouement, Armand refuse ses éloges... « Ma force, mon courage, dit-il, je les ai puisés dans l'amour que j'éprouve pour mademoiselle Alix, dans mon désir de m'élever jusqu'à elle! » Alix arriva avec dame Brigett; Jacobson est stupéfait en voyant la cassette, car il a loué l'appartement du comte à un ami du banquier Peterscott, dont il vient de recevoir, à ce sujet sans doute, une lettre qu'il a mise dans sa poche. Le comte, qui n'a jamais quitté la clef de son coffret, va pour l'ouvrir... « C'est singulier, dit-il, cette serrure autrefois si facile!... » Il l'ouvre enfin... le coffret ne contient que des comptes de la ferme de Mesnilval, avec cette étiquette : Comptes rejetés en avril 1790 : ce sont des quittances, des notes, le bail de la ferme... Sans doute que se servant de son ancien état de serrurier, Jean Lenoir avait adroitement ouvert et refermé la cassette. La stupéfaction est générale. « Ce coffret serait-il donc sorti de vos mains? dit le vieillard à Armand. — Oui, monsieur le comte; arrêté par Jean Lenoir... — Jean Lenoir!... Ah! ce dernier coup, je ne le supporterai pas! » Armand se jette aux genoux du vieillard. « Je ne vous fais pas de reproches, monsieur, lui dit le comte; que voulez-vous? — Consacrer mes jours à réparer, autant que Dieu me le permettra, le mal que vous a fait ma coupable imprudence... Oh! ne me refusez pas! » La fortune de l'émigré ayant changé de face, Jacobson songe à la lettre du banquier, il la tire de sa poche. « Voilà qui est singulier, dit-il au comte; Peterscott me charge de vous inviter à passer chez lui

sur-le-champ, et il m'envoie ci-incluse une lettre pour vous. — Cette lettre est de Jean Lenoir, s'écrie le comte, comparant l'écriture. L'indigne ! » ajoute-t-il après avoir ôté la première enveloppe. « Voyez avec quelle ironie il se venge ! « A très-haut, très-noble et très-» puissant comte de Boismesnil, seigneur » de Mesnilval et autres lieux. » Me railler ainsi au moment où le misérable me vole ma dernière ressource ! Lis toi-même, Alix, lui dit-il... car la vue des lignes tracées par cet insolent... » Alix, qui a décacheté la lettre, lit : « Citoyen ! il y a deux ans » tu commandais à Boismesnil, et l'on t'a » chassé comme tu m'as fait chasser de ma » chaumière, moi, un honnête homme, » par un fripon d'intendant qui te volait et » me colomniait... tu en verras la preuve » par les comptes que je t'envoie, et que » tu trouveras sans doute maintenant le » temps de lire. Aujourd'hui, celui qui » commande à Boismesnil, c'est moi ! et » tout ce qui te reste de ta fortune est » entre mes mains, monseigneur ! » Assez ! assez d'outrages ! s'écrie le comte arrachant la lettre des mains de sa fille, et la jetant sur une table : « Oui, s'écrie Armand ; mais ces outrages, il les payera cher, et dussé-je y périr, je vengerai votre injure et la mienne. — Et, non !... attendez !... ce n'est pas tout, dit Jacobson, qui a repris la lettre; voyez donc la fin ! Il continue : « Mais lorsqu'il pourrait si facilement » se venger de tant de mépris et d'injustice, » Jean Lenoir ne cessera pas de faire son » devoir d'honnête homme; donc, tout » émigré et mon ennemi que tu es, citoyen, » ton argent t'appartient, et vu qu'il eût » été imprudent de confier des valeurs aussi » considérables à ton émissaire qui pouvait » être poursuivi, arrêté à chaque pas..... » tu n'auras qu'à te présenter, au reçu de » cette lettre, chez le banquier Peterscott, » qui te remettra tes traites montant à » 400,000 livres. Salut et fraternité. »

Alix se jette dans les bras de son père. Dame Brigett voudrait embrasser Jean Lenoir, jeune ou vieux, beau ou laid. Jacobson conseille à Armand de fixer lui-même la somme qu'il demande pour récompense... A ces mots tous se récrient sans que l'avare comprenne qu'il a dit une bêtise; mais le comte répond qu'il sait le prix auquel prétend M. Courvil. Alix, jeune fille obéissante et dévouée, se charge d'acquitter la dette de son père. Quant à Jean Lenoir, le comte espère trouver un jour l'occasion de lui rendre justice, et Jacobson s'écrie : « Vite ! à la caisse du banquier Peterscott ! »

J. J. Fouqueau de Pussy.

Correspondance.

Mon Dieu, ma chère amie, que la religion et l'intelligence, ces deux célestes sœurs, peuvent faire de grandes et nobles choses quand, se tenant la main, elles viennent parmi nous sur la terre ! Ces réflexions me sont suggérées par la visite que je viens de recevoir de mère Saint-Théodore, supérieure des sœurs de la Providence, et d'une jeune novice, fille d'une Indienne et d'un Français, qui toutes deux arrivent des forêts vierges de l'Amérique, et me prient de te raconter leur histoire, afin que tu t'y intéresses et participes ainsi au bien qu'elles veulent faire.

Il y a trois ans, six religieuses de la Providence sont parties de Ruillé-sur-Loir pour les États-Unis, où elles étaient appelées par monseigneur de la Hailandière, évêque de Vincennes, dans l'Indiana. Avec l'espoir d'instruire les enfants, de consoler les affligés, de soigner les malades, elles ont quitté leurs parents, leurs amis, leur patrie qu'elles aiment, pour aller former des établissements utiles aux hommes et à Dieu. Le premier, Sainte-Marie de la Prairie, est situé près la petite ville de Terre-Haute ; le second à Jasper, près

Washington ; le troisième à Saint-Francisville, près Vincennes (la Prairie, Jasper, Washington ! comme cela nous rappelle les romans de Cooper!) Vincennes n'est éloigné de l'Océan atlantique que de 250 lieues ; mais comme on doit suivre les détours des canaux et des rivières, éviter les cimes et les précipices de la chaîne des Alléghanys, il leur a fallu faire au moins 500 lieues pour s'y rendre de New-York. L'étendue de l'Indiana est à peu près du quart de toute la France ; en 1790 elle n'avait point encore d'habitants, aujourd'hui elle en a 2,500,000 composés d'émigrés anglais et allemands. La langue française n'est enseignée dans les écoles que comme une langue savante; tout le monde parle anglais. Depuis deux ans les pauvres Indiens ont abandonné leur pays ; les catholiques ne forment qu'un sixième de la population, le reste se partage entre les innombrables sectes du protestantisme, si bien qu'il y a tant de religions, qu'il n'y a pas de religion. C'est au milieu de ces hommes chassés de leur pays par la misère où l'inconduite, que se trouvent placées les sœurs de la Providence ; mais elles ne s'en plaignent pas, au contraire, elles en remercient Dieu du plus profond de leur cœur, car chaque jour amène une bonne œuvre. C'est une jeune fille sachant lire, écrire et compter, qui, voyant une de nos sœurs agenouillée, lui dit avec étonnement : « Qu'est-ce que vous faites ? — Je prie Dieu de m'accorder la grâce de mériter ici-bas les récompenses promises dans la vie éternelle. — Qu'est-ce que cela veut dire la vie éternelle, puisque je meurs? —Vous mourez, mon enfant; mais votre âme est immortelle. — J'ai une âme immortelle? merci, ma sœur, je n'en savais rien. » C'est une femme qui se fait baptiser elle et ses dix enfants, espacés entre eux comme les marches d'un escalier; ce sont des vieillards qui meurent consolés par de saintes paroles ; des hommes malades, dans la force de l'âge, qui recouvrent la santé, grâce aux soins, aux remèdes des sœurs de la Providence; ce sont de jeunes enfants auxquels elles enseignent Dieu, et doublent ainsi l'existence en leur faisant connaître une autre vie..... Tu ne doutes pas du bien que ces Françaises généreuses et dévouées peuvent faire... mais imagine-toi qu'à peine arrivées à deux mille lieues de leur pays, réunies dans un grenier, il leur a fallu attendre, en recevant la pluie et la neige, que leur ferme fût construite ; elles ont dû apprendre l'anglais avant de fonder leurs écoles; puis leur ferme construite, un incendie vient de détruire les fourrages, les récoltes, les bâtiments et jusqu'aux arbres voisins de leur habitation. Les ministres des cultes n'étant point rétribués aux États-Unis, monseigneur l'évêque ne peut rien faire pour elles ; elles ont dix-sept postulantes et huit novices américaines, qui n'ont rien apporté à la congrégation ; en ce pays, les filles n'ont pas de dot!... Cependant les sœurs de la Providence n'ont pas perdu courage, elles ont elles-mêmes labouré, ensemencé leurs terres. L'hiver dernier, elles ont manqué de pain ; elles marchaient sans bas, sans souliers... Mais par malheur il leur a fallu contracter des dettes ; et pour les payer elles ont tourné les yeux vers leur patrie, elles ont pensé que si l'on y connaissait leur position, on viendrait à leur secours, et monseigneur l'évêque de Vincennes n'a pas hésité à donner mission à la supérieure de venir en France exposer les besoins de la congrégation. Monsieur le garde des sceaux protége mère Saint-Théodore et l'a recommandée au roi ; la reine l'a embrassée et lui a demandé des nouvelles de monseigneur Flaget, chez lequel le roi a été professeur de mathématiques (le saint évêque vit encore!) ; et si tu voyais mère Saint-Théodore, à la taille élégante et noble, aux paroles sages et distinguées... la jeune Indienne qui l'accompagne, à la voix si douce, à la tenue si modeste, tu ne pourrais t'empêcher de serrer leurs petites mains maigries par le travail et la souffrance, et de leur donner ton

offrande... Mère Saint-Théodore va repartir, c'est monseigneur du Mans qui se charge de faire parvenir à monseigneur de Vincennes les sommes que la charité et la religion auront recueillies pour les Sœurs de la Providence.

Voici le moyen que je te propose. Engage toutes tes amies à se réunir à toi, et par un bon sur la poste, envoyez vos aumônes, avec ces mots : Les demoiselles de Tours, Orléans, Lille ou Bordeaux, à monseigneur l'évêque du Mans, pour les Sœurs de la Providence du diocèse de Vincennes, dans l'Indiana. Ou bien en renouvelant ton abonnement au bureau du *Journal des Demoiselles*, ajoute le denier de la jeune fille pour les pauvres sœurs qui prieront Dieu pour toi, dont la petite pièce de monnaie aura servi peut-être à racheter une âme!

L'espoir de pouvoir participer à cette bonne œuvre me donne du courage; je veux davantage travailler; et si maman est contente, elle augmentera ma pension.

Le col n° 1, la manchette n° 2, se taillent doubles, sur beau jaconas, en laissant des remplis. Réunis le dessus au dessous par un point de côté, retourne ce col et ces manchettes, fais en dessus un point arrière sur la ligne qui est pointée, bâtis ce col, ces manchettes sur du papier, et brode ce dessin au plumetis, en traversant le dessus et le dessous. Ce col se relève autour du cou, et s'y retient par une petite cravate de soie. Cela convient en hiver et avec les robes façon amazone. Ce col et ces manchettes, dessinés sur beau jaconas, coûtent 3 fr. *au Symbole de la paix.*

Le n° 3 se brode au plumetis aux trois coins d'un mouchoir ; au quatrième coin on met son chiffre.

Le n° 4 se brode de même à un autre mouchoir.

Le n° 5 est un lambrequin pour cheminée ou pour tour de tapis de table. La planche de la cheminée se couvre en velours de la couleur des rideaux et des meubles qui garnissent la chambre; le lambrequin se cloue tout autour de cette planche avec des clous dorés placés sur une lézarde de la couleur du velours ; le fond de ce lambrequin se fait en laine noire.

Le n° 6, ce sont les signes représentant les couleurs employées pour ces teintes plates qui sont d'un effet admirable.... tu m'en feras compliment. Ce dessin vient de chez Mme Chardin.

Le canevas doit être gros au moins comme celui du modèle. Prends tes mesures afin de n'avoir pas un lambrequin coupé en deux; pour cela, compte bien tes fils, et emploie du canevas beaucoup plus gros, si la largeur de la cheminée l'exige.

Le n° 7 est le modèle d'un bonnet à la religieuse. Pour nos mères, ce bonnet se fait en tulle brodé, noir ou blanc, sur lequel on applique une dentelle, à partir du chiffre zéro jusqu'aux chiffres 29 et 27 ; on réunit les deux côtés du bas par un point de dentelle. Ce bonnet s'attache aux cheveux, de chaque côté, par de riches épingles.

Le n° 8 est ce bonnet fait en organdy; celui-là est pour nous; il est orné tout autour d'un ourlet large de 3 centimètres, et s'attache aux cheveux, de chaque côté, avec des épingles d'or.

Le n° 9 est une rosette de ruban de satin gros bleu, large de près de 7 centimètres.

Si tu es un peu souffrante, voici une espèce de marmotte qui ne te sera pas difficile à faire. Achète un mètre de dentelle guipure ou dentelle torchon, haute de 8 centimètres, fais un faux ourlet aux deux bouts, plie cette dentelle en deux dans sa longueur, de manière que les deux têtes de la dentelle se touchent, et que l'un des bouts dépasse l'autre de 8 centimètres. Du côté où la dentelle est redoublée, rapproche-la l'une près de l'autre et couds dessus la rosette, à 8 centimètres au-dessus de cette espèce de boucle que forme la

dentelle ; du côté des deux bouts inégaux rapproche de même les deux dentelles et couds dessus une autre rosette à 8 centimètres au-dessus du bout de dentelle le plus court. Quand tu poseras cette marmotte sur ta tête, tu placeras les bouts de dentelle du côté gauche : les deux rosettes doivent être cousues de manière à se trouver juste sur le haut des oreilles. Cette marmotte s'attache aux cheveux avec de jolies épingles.

Le n° 10 est une rosette de petits rubans de satin pour bonnet d'enfant.

Le n° 11 est une agrafe de rubans de satin, large de près de 7 centimètres, qui se place sur la poitrine pour fermer une pèlerine ou un fichu, et, au nombre de trois, elle sert à garnir les deux côtes d'un bonnet du matin.

Le n° 12 est une genouillère en tricot anglais ; celle-ci est pour homme. Achète de belle laine blanche en quatre brins, deux aiguilles de 7 millimètres de circonférence, et deux de 4 millimètres ; dédouble ta laine ; lorsqu'elle est en deux brins, prends les plus petites aiguilles, lève cent trente mailles comme pour une jarretière.

1er tour : Jette ta laine devant toi sur ton aiguille comme si tu voulais tricoter à l'envers — enlève la maille qui suit comme si tu voulais la tricoter à l'envers, mais ne la tricote pas — tricote à l'endroit la deuxième maille qui suit — jette encore ta laine devant toi — enlève avec ton aiguille encore une maille sans la tricoter — tricote à l'endroit celle qui suit — et continue ainsi jusqu'à la fin de ton aiguille. Il faut, en commençant chaque aiguille, toujours lever la maille sans la tricoter, et toujours la tricoter en finissant chaque aiguille.

2e tour : Jette ta laine devant toi sur ton aiguille comme si tu voulais tricoter à l'envers — enlève la maille qui suit comme si tu voulais la tricoter à l'envers, ne la tricote pas — tricote ensemble et à l'endroit les deux mailles qui se trouvent croisées l'une sur l'autre — jette ta laine devant toi sur ton aiguille — lève la maille qui suit, ne la tricote pas — tricote ensemble et à l'endroit les deux mailles qui se trouvent croisées l'une sur l'autre, et continue de même jusqu'à la fin de ton aiguille ; puis tu recommences jusqu'à ce que tu aies 50 tours, ce qui doit te faire une longueur de 8 centimètres et une largeur de 16.

En attendant que tu saches assez bien ce tricot pour ne pas craindre les distractions, car les fautes ne sont pas tolérables, répète-toi continuellement : jette — enlève — tricote — jette — enlève — tricote.... absolument comme le conscrit quand, pour lui apprendre l'exercice, on lui répète : gauche — droite — gauche — droite !

Prends ta laine en 4 brins, prends les grosses aiguilles et continue jusqu'à ce que tu aies 100 tours, ce qui te fera une longueur de 21 centimètres et une largeur de 28.

Reprends ta laine en 2 brins, reprends tes petites aiguilles et tricote 50 tours ; puis tu fermes comme si tu fermais une jarretière. Avec une aiguille enfilée de laine, tu réunis ensuite les deux côtés de cette genouillère, qui doit être en tout longue de 37 centimètres ; elle se passe par-dessus le caleçon.

Ton grand-papa, qui a toujours froid aux genoux — ton père quand à la chasse il est frappé par le vent ou la pluie — ton frère s'il est obligé de voyager, de surveiller des travaux le matin dans la campagne... te seront bien reconnaissants si tu leur fais ce cadeau pour cet automne. Les femmes portent aussi des genouillères ; alors tu ne monterais les tiennes que sur 100 mailles ; le poignet du haut et celui du bas n'auraient chacun que 40 tours, et le milieu 80.

Mon Dieu ! que je me donne de mal à chercher ce qui se portera cet hiver pour avoir chaud.... Tout ce qui est nouveau me paraît atroce... Ce ne sont pas des vêtements, mais des espèces de harnois qui

iraient mieux à des quadrupèdes. Figure-toi de grands châles simples, arrondis derrière et taillés au bas des épaules, de manière à former des manches... c'est inouï! — Des mantelets garnis tout autour d'un petit volant à tête, et les deux pans qui tombent devant, garnis d'un haut volant à tête... puis une paire de manches sort du milieu de tout cela... c'est absurde. — Ou bien, c'est un mantelet noir, recouvert d'une ample pèlerine... ce qui est horrible à voir. Aussi je te dirai : as-tu un crispin en mérinos ou en poult de soie ouaté ? ajoutes-y des bouts de manches — as-tu une pelisse en mérinos ou en poult de soie ouaté ? ajoutes-y une pèlerine et des bouts de manches — as-tu eu cet été un mantelet de gros-de-Naples noir ? ouate-le, double-le de Florence pareil, pique-le à grands carreaux formant lozanges, garnis-le en dessus, tout autour et autour d'un petit col, d'un biais de velours ou de satin noir, large de 10 centimètres, remplis compris, et bordé des deux côtés d'un petit passe-poil, cousu à plat... Si tu n'as rien de tout cela, achète une écharpe de flanelle de cachemire à carreaux écossais ; ces écharpes ont trois quarts de large, elles vont avec tout, seront toujours bonnes à quelque chose et conviennent parfaitement à nos âges et à nos toilettes; elles coûtent de 18 à 25 francs. Les jeunes femmes portent aussi ces écharpes, qui sont de bon goût.

Il y a le même désordre dans les chapeaux. A ton chapeau de velours noir de l'année dernière, ajoute autour de la forme une guirlande de marguerites gros-bleu; dessous, tour de tête et brides gros-bleu.— A ta capote de satin bleu ou noir, à coulisses, ajoute une guirlande formée d'une ruche de ruban pareil, plissé à doubles plis ronds. Les chapeaux sont un peu plus élevés de passe, relevés de forme, et larges du fond... Voilà tout ce que je puis te dire quant à présent; le mois prochain tu auras ta gravure de modes. En attendant je te renvoie aux toilettes que je t'ai précédemment indiquées.

Mais sais-tu que tu me fais perdre la tête avec ton point d'armes! D'abord, ce point se compose de toutes sortes de points de broderies: point de chaînette, ou crochet — broderie en nœuds — broderie au plumetis, c'est-à-dire à la main — broderie au passé, c'est-à-dire au métier. Quand je te dis: couvre cette fleur de nœuds, c'est clair; quand je te dis : couvre cette feuille de grains de sable, formés de deux points passés l'un à côté de l'autre, et recouverts de deux autres points passés par dessus les deux premiers, c'est encore clair — quand je te dis : couvre cette feuille en points de chaînette, ou bien en points arrière contrariés, c'est encore clair — fais cette ligne en points de tige, c'est encore clair il me semble, car enfin tu sais broder, et si tu ne le sais pas, je ne peux, de si loin, te l'apprendre... D'ailleurs, je n'ai mission que de t'enseigner ce qui se fait de nouveau... moi, je crois tout simplement, mademoiselle, que vous vous plaisez à me tourmenter... mais... sans rancune!

Adieu, ma chère amie; songe à nos Sœurs de la Providence, qui de deux mille lieues sont venues nous tendre la main ; qu'elles ne se soient pas trompées en comptant sur nous... prive-toi de quelque chose, afin que ta charité ait plus de mérite aux yeux de Dieu... et puis tu verras combien il y a de joie intime dans une privation... Une privation, vois-tu, est mille fois préférable à un désir satisfait... le désir satisfait est remplacé par l'indifférence, le dédain, quelquefois le remords... une privation laisse dans le cœur et pour toujours une espèce de bonheur orgueilleux semblable à un triomphe.

Adieu ! que toutes choses te soient heureuses !

J. J.

Éphémérides.

—

Novembre. Nom du onzième mois de l'année julienne et grégorienne. Chez les Romains, lorsque l'année n'avait que dix mois, novembre n'était que le neuvième ; c'est de là qu'il a tiré son nom latin. Le 22 de ce mois le soleil entre dans le signe du sagittaire.

13 *novembre* 1609. *Ordonnance de police, relative à l'heure et à la durée des spectacles de Paris.*

Cette ordonnance portait que les comédiens des théâtres de l'hôtel de Bourgogne et du Marais ouvriraient leurs portes à une heure après-midi, et qu'à deux heures précises, soit qu'il y eût du monde ou qu'il n'y en eût point, ils commenceraient leurs représentations, de sorte qu'elles fussent teminées avant quatre heures et demie. Ce règlement s'observait depuis la Saint-Martin jusqu'au 15 février. Paris était alors infecté de voleurs, d'assassins, coupe-bourses, tireurs de laine; il y avait beaucoup de boue, point de lanternes et peu de carrosses : l'ordonnance était donc justifiée par la sûreté publique, que les spectacles, en se prolongeant après la nuit, auraient compromise.

Mosaïque.

—

— Plusieurs sœurs de la charité, qui sont parties dernièrement de Paris pour se rendre dans le royaume des Deux-Siciles, viennent d'arriver à Naples, où elles ont été reçues avec enthousiasme. Le roi de Naples a voulu que les plus grands honneurs fussent rendus aux filles de Saint-Vincent de Paule. Le corps municipal a été à leur rencontre. Quatre dames du plus haut rang, désignées par le roi, les ont accueillies. Les voitures de gala les ont transportées à la première église ; le curé leur a présenté l'eau bénite, puis il a entonné le *Te Deum*. De l'église, un cortége nombreux les a escortées jusqu'à leur demeure, où un déjeuner était servi. Les quatre princesses se sont assises à leur table. Bientôt après, le ministre de l'intérieur leur a donné audience.

—

Les habitants du Pays de Galles (l'ancienne Cambrie) ont toujours conservé leur idiome welche, soit par amour pour leur nationalité, soit par haine pour la domination anglaise. Les rois d'Angleterre éprouvant de grandes difficultés à retenir dans l'obéissance ces tribus belliqueuses et remuantes, de nombreux combats leur avaient été livrés avec des chances diverses, lorsque le lendemain d'une victoire, Edouard Ier assembla les principaux chefs cambriens, et pour flatter leur amour-propre, pour cimenter la réconciliation, il leur promit de leur donner un prince de leur pays, n'ayant jamais prononcé un mot d'anglais : Ce prince, ajouta-t-il, c'est mon fils Edouard, qui vient de naître à Caërnavon, et que j'appelle désormais Edouard de Caërnavon.

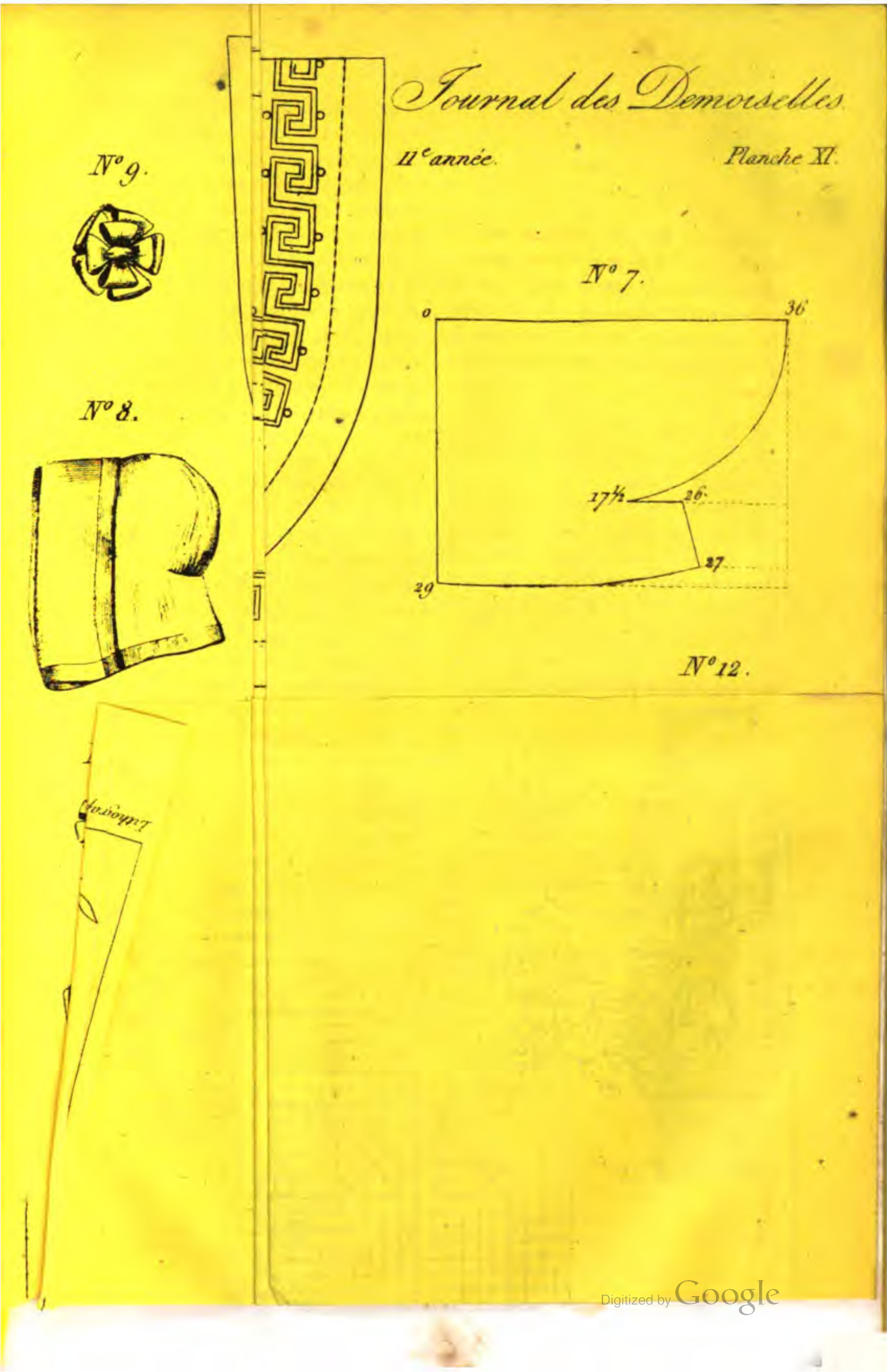
Voilà d'où vient l'usage de donner le titre de *princes de Galles* aux fils aînés des rois d'Angleterre.

—

La vertu, retiens-le, c'est le parfum de l'âme;
C'est ce qui nous rend chers aux regards du Seigneur;
C'est l'encens que le ciel de chaque être réclame;
C'est la meilleure gloire et le plus vrai bonheur.

Hier et Demain, par Charles Woinez.

Imprimerie de Vᵉ Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.


Journal des Demoiselles.
II.e année.
Planche XI.
N.o 9.
N.o 8.
N.o 7.
0
36
17½
26.
27
29
N.o 12.



Gravé par Damours

Journal des Demoiselles.

DÉCEMBRE 1843. — N° XII. — ONZIÈME ANNÉE, 3e SÉRIE.

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

Chronique de Bretagne.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

MONSIEUR

DE CHATILLON-SUR-MARNE.

Cinquième article.

Avant que le roi ne fût sorti du Louvre, le connétable s'était rendu auprès de son neveu, afin de lui apprendre la nouvelle de l'alliance qu'il devait prochainement contracter avec l'héritière du beau duché de Bretagne. Le connétable avait trouvé Charles de Chatillon prosterné à son oratoire devant une *Madone* du Florentin Cimabué. En sa qualité de bon chevalier devant Dieu et devant les hommes, il s'était mis en prières à la porte de la chapelle, répondant aux litanies du comte, ainsi qu'un simple page, varlet ou damoiseau. Cependant, après quelques moments d'oraison, voyant que son neveu ne changeait pas de position, il attendit que les familiers de l'hôtel se fussent retirés, et, s'approchant du jeune comte, il lui posa la main sur l'épaule en disant : « Sire Charles, je viens vous apporter un message qui vous remplira le cœur d'étonnement et de joie : monsieur le duc de Bretagne vous a choisi pour lui succéder, à condition que vous épouserez la demoiselle de Penthièvre, sa nièce. C'est une bien noble couronne que vous allez porter, mon beau neveu ; notre maison en recevra un nouveau lustre.

—Que veut-on de moi ? répondit le comte Charles sans tourner la tête ; mieux me vaudrait un cloître qu'un duché.

—Par saint Denis ! s'écria le connétable en frappant sur la croix de son épée, quand la fortune vient à vous de bon gré, irez-vous la repousser ? Beau Dieu ! que je vous serve d'exemple ! J'ai combattu quarante ans sous la bannière de France pour mériter d'être revêtu de la dignité de connétable; eh ! combien de hauts barons, d'aussi noble lignée que vous et moi, périssent de fatigue ou de vieillesse sans obtenir un commandement ou quelque distinction de guerre ! et vous, à peine d'âge à chausser l'éperon d'or, vous refuseriez une couronne souveraine !... Or ça, cher neveu, au nom du comte de Blois, votre père, et par l'ordre du roi, notre seigneur, levez-vous et suivez-moi !

—Que la volonté de mon père et du roi soit faite en toutes choses ! » répondit le

comte Charles. Et, passant son chapelet dans sa ceinture, il se disposait à suivre le connétable; mais celui-ci, l'arrêtant par le bras, se prit à rire en disant qu'il ne présenterait jamais aux députés de Bretagne leur futur souverain en justaucorps percé aux coudes.

« Vous avez raison, » dit indifféremment le comte Charles; et il se laissa costumer au bon plaisir du connétable.

On lui mit des chausses de tricot rouge, un justaucorps à longues manches en velours bleu, brodé d'or, doublé de soie amarante; des souliers à la poulaine, gris-perle, de la plus longue dimension; un chapeau de velours rouge, haut de forme, gansé d'or, et surmonté d'une longue plume.

Ainsi habillé, Charles de Chatillon se rendit au Louvre. Il y reçut les félicitations de toute la cour. Le roi prit soin de lui former une suite digne du haut rang auquel il était appelé. Avant de lui donner congé, il l'arma chevalier, et lui recommanda ensuite de se trouver à la réunion de Saint-Quentin. Le comte partit le lendemain pour Nantes, où l'attendait le duc de Bretagne.

Lorsqu'il fut arrivé au prieuré Saint-Clément, Jéhan III sortit de la ville et s'avança jusqu'au bout du pont-levis de la porte Saint-Pierre. Le duc était accompagné des tenanciers, des *régnaires* et du gentil-fief: le capitaine du château, Alain, sire de Goulaine (1), se tenait sur le rempart; au-dessus de la porte, et derrière lui, les archers et les gens d'armes de la *Tour-Neuve* formaient une double ligue, qui se joignait d'un côté à la milice de Nantes, commandée par le connétable Jacques le Loup, et de l'autre aux gentilshommes de l'évêché, sous la bannière du sire Olivier de Sesmaisons (1). La place des lices et la butte Saint-André étaient remplies de bourgeois et de soudoyers. Les chevaliers du papegault et les corporations des métiers de la ville bordaient le chemin qui conduisait de la porte Saint-Pierre au prieuré Saint-Clément.

Dès que le comte de Blois eut aperçu le duc de Bretagne, il mit pied à terre et marcha à sa rencontre. Charles, couvert de poussière, avait ses vêtements en désordre, et, comme il se laissait croître la barbe et les cheveux, contre l'usage du temps, son aspect étrange et repoussant impressionna le peuple contre lui.

« Quel beau seigneur de France! disait l'un; il ressemble au grand bouc des sorcières du Rocher-d'Enfer.

— Bon! ajoutait un autre, ce que vous voyez est peu de chose.

— En vérité?

— Voyez-vous cette robe couleur de cendres, brodée de tourelles d'or terni? elle cache un cilice; et pour en rendre l'impression plus douloureuse, le sire de Chatillon le ceint en trois endroits de cordes nouées à la manière des frères-mineurs. L'une des cordes lui serre la poitrine, l'autre les reins, et la troisième, qui est de crin, lui étreint le ventre. Outre ces trois cordes, il y en a deux autres qui lui passent sur les épaules et servent à fixer les premières. Toutes ces cordes sont enlacées avec si peu de ménagement, qu'elles enfoncent dans la chair et y forment des ulcères hideux et infects: on dirait la peau d'un lépreux.

— Quelle compassion! s'écria l'auditoire au récit de cette douloureuse macération.

— Pour qui? demandèrent plusieurs écoliers de maître Eon Roger.

(1) La maison de Goulaine est une des plus anciennes et des plus distinguées du duché de Bretagne; son écu est blasonné mi-partie de France et d'Angleterre, avec cette devise : *De celui-ci, de celui-là, j'accorde les couronnes.*

(1) D'après les notes de Dom Morice, la famille de Sesmaisons *de suis domibus* était alliée aux comtes du Marchix, de la maison régnante de Bretagne, dès le commencement du dixième siècle. Elle a fourni plusieurs ambassadeurs à la Bretagne.

— Pauvre Jéhanne de Penthièvre! s'écria un jeune archer, mieux lui vaudrait épouser le fils du roi de Navarre ou le gentil duc de Cornwal. »

Cependant la foule s'était mise en mouvement et refluait du côté de la porte Saint-Pierre. Monsieur Charles de Chatillon, après avoir remis à genoux, au duc Jéhan, les lettres de Philippe de Valois, faisait son entrée dans la ville, au bruit des cornets à bouquin et des *bignons*, qui sonnaient des airs bretons, en tête du cortége. Avant de passer le pont-levis, le duc envoya un de ses officiers porter aux sires de Goulaine et de Sesmaisons, et au connétable des milices, l'invitation de service que lui adressait le roi de France, et leur donna l'ordre de le faire publier à cor et à cri sur les places et dans les carrefours, ce qui fut exécuté le soir même.

Le lendemain, les bourgeois et les syndics des corps de métiers se rassemblèrent sur la place *du Bretesque*, en présence du sire de Goulaine. De leur côté, les seigneurs feudataires de l'évêché et de la prévôté se rendirent ceux-ci au château, ceux-là au tribunal des régnaires. Il fut arrêté dans ces trois assemblées que les gentilshommes et les paroissiens de la milice qui ne seraient pas nécessaires au service de la ville partiraient avec le duc Jéhan pour la réunion de Saint-Quentin. Le syndic des marchands, qui était doyen de l'ordre, réduisit l'effectif des hommes d'armes qui devaient rester à Nantes, en proposant d'obliger au service du guet les carmes, les jacobins et les cordeliers : cet expédient fut accepté.

Le duc ayant appris la décision des régnaires et de la communauté des bourgeois, fit ses préparatifs de départ et hâta la cérémonie du mariage : elle eut lieu quelques jours après, dans la cathédrale et au grand autel placé sous l'invocation des apôtres. Ce fut pendant la nuit, au moment où les clocheteurs, précédés de torches de résine, s'en allaient par les rues de la ville, criant à tue tête de prier Dieu pour les trépassés; les lampes d'argent, suspendues par des chaînes de même métal aux trois voûtes de l'église, brillaient comme des étoiles dans le chœur et devant les chapelles de Saint-Hilaire, de Saint-Martin et de Saint-Ferréol; une guirlande de lumière serpentait autour d'une colonne de marbre noir, dont le chapiteau, incrusté d'or, portait un Christ d'argent massif, ceint d'un jupon d'or; la mosaïque du pavé était garnie de cassolettes, d'où s'élevaient des nuages de parfums; au-dessus du baldaquin en soie bleue et à franges d'argent qui surmontait les ornements magnifiques du maître-autel, l'éclat des lampes se fondait en vapeur transparente et légère dans l'élévation d'une vaste coupole, et reflétait, au travers de cette lueur, les portraits des douze apôtres, peints à fresque au pourtour de la voûte. Le grand autel où le prêtre officiait était en porphyre; des candélabres d'or l'éclairaient; des anges prosternés devant le symbole du christianisme semblaient attendre, dans une humilité profonde, la consommation mystérieuse du grand sacrifice qui a régénéré le monde. Près de cet autel on avait placé une table couverte d'un tapis herminé; les barons du comté nantais se tenaient debout, portant leurs bannières hautes, à quelque distance de cette table, devant laquelle étaient agenouillés sur deux coussins de drap d'argent moucheté de noir Jéhanne de Penthièvre et Charles de Chatillon; le duc de Bretagne était aussi prosterné, les mains jointes, à côté de sa nièce; le comte de Blois gardait la même position près de son fils.

Quand la cérémonie fut terminée, le duc Jéhan invita les députés de la communauté des bourgeois de s'abstenir des dépenses que la ville de Nantes avait coutume de voter aux avénements et aux mariages des membres de la famille souveraine de Bretagne : « Par Saint-Yves, leur dit-il, y pensez-vous, bonnes gens! Croyez-

moi, soyez sobres de présents et de fêtes : un duc de Bretagne doit mourir riche du bien qu'il a fait, et pauvre de celui qu'il a reçu. »

Les intentions du duc furent respectées ; les jours qui suivirent la cérémonie du mariage se passèrent sans publication de joutes et tournois, de danses publiques et de tir au papegault, de festins splendides et de naumachie sur la rivière d'Erdre ; mais quand les hérauts eurent annoncé à son de trompe que l'heure du départ pour Saint-Quentin était venue, tous les hommes d'armes des juridictions de la ville déclarèrent d'une voix unanime qu'ils voulaient suivre leur bon duc Jéhan.

VICOMTE DE MARQUESSAC.



La Russie en 1839, par le marquis de Custine, 4 vol. in-8°, chez Amyot, éditeur, rue de la Paix, n° 6.

Avant de suivre M. le marquis de Custine dans son intéressant voyage, mesdemoiselles, et de monter sur le paquebot qui nous transportera dans la capitale bâtie par Pierre le Grand, nous ferons, avec l'auteur, un retour vers la France, et, soulevant le linceul que cinquante années ont étendu sur notre sanglante révolution, nous admirerons le courage et le dévouement de trois nobles caractères que M. de Custine s'enorgueillit de compter parmi ses plus proches parents, et qui furent au nombre des victimes du gouvernement sanguinaire, maître à cette époque des destinées de la France.

« *Faits ce que doys, adviégne que pourra,* » telle est la devise de la famille de M. de Custine ; tous l'ont noblement suivie. Son grand-père, général au service de la république, officier d'un mérite reconnu, avait été arrêté comme partisan de Louis XVI, pour avoir hautement, et avec toute la franchise d'un noble cœur, pris sa défense contre ses bourreaux. Alors, du fond de la retraite où elle passait paisiblement ses jours, élevant un enfant encore au berceau, s'avance une jeune femme pleine d'attraits et de distinction, de l'esprit le plus fin, du cœur le plus dévoué ; elle vient prendre sa part des dangers et défendre le général : c'est sa belle-fille. Sa présence donne de l'espoir au prisonnier ; lorsqu'il paraît devant ses juges, elle est là, près de lui... sa beauté, son courage attirent l'attention ; on l'admire, on s'intéresse à elle... mais cette commisération ne fait qu'irriter l'impatience du tribunal, où siége l'accusateur public Fouquier-Thinville ; elle est un nouveau crime qui ne fait qu'aggraver le sort du général, et attirer des dangers sur la tête de sa belle-fille. Des ordres secrets ont été donnés, et madame de Custine doit être assassinée sur le perron du palais de Justice par cette foule ivre de sang, pour qui la hache du bourreau est trop lente à frapper. La jeune femme, après s'être séparée du général, qui ne quittera plus la prison que pour monter sur l'échafaud, sortait du palais de Justice, lorsqu'elle est effrayée à la vue de cette multitude hurlante, déguenillée, le sabre au poing, la menace à la bouche, qui l'enveloppe de tous côtés. « C'est la Custine !... c'est la belle-fille du traître !... » vocifère la foule. Madame de Custine comprend que c'en est fait d'elle si le moindre geste trahit son effroi... elle voit la place où l'infortunée princesse de Lamballe fut assassinée, et, pour lutter contre la pâleur qui couvre son visage, elle se mord la langue jusqu'au sang. Mais déjà les femmes s'étaient retirées, faisant place aux hommes, exécuteurs de la sentence secrète, lorsque, par une inspiration du Dieu des mères, madame de Custine, apercevant une poissarde qui tenait dans ses bras son nourrisson, s'approche de cette femme :

« Quel joli enfant vous avez là! lui dit-elle.

— Prenez-le! répond la poissarde; vous me le rendrez au bas du perron. »

Un regard, un mot ont suffi; les deux femmes se sont comprises. Madame de Custine prend l'enfant dans ses bras, l'embrasse, et la populace lui livre le passage... la mère venait derrière. A la porte de la grille, madame de Custine lui rendit son enfant, et toutes deux s'éloignèrent de différents côtés... pas un remercîment, pas une explication; la foule était là... jamais ces deux âmes de mères ne se sont revues... sur cette terre.

A peine échappée à ce danger, de nouveaux malheurs vinrent atteindre madame de Custine. Son beau-père avait péri sur l'échafaud, et bientôt son mari fut jeté en prison. Chargé, à l'âge de vingt-deux ans, d'une mission importante près du duc de Brunswick, M. de Custine ne craignit pas de revenir dans sa patrie; il croyait faire son devoir. L'arrestation de son père avait excité son indignation; il en appela à l'opinion publique de l'accusation portée contre un des généraux les plus distingués de l'armée républicaine : on répondit à son pamphlet par la prison. C'est alors que madame de Custine, dévouée à son époux comme elle l'avait été à son beau-père, gagne la confiance de la fille du geôlier, et, à l'aide de précautions inspirées par le dévouement le plus tendre, elle prépare l'évasion de son mari. Des habits de femme sont apportés; le captif voyait approcher avec joie le moment de la délivrance, lorsqu'une ordonnance paraît, portant peine de mort contre quiconque favoriserait la fuite d'un prisonnier. M. de Custine renonce à son projet. Les supplications, les reproches même d'une jeune et belle femme puisant dans le sentiment de la maternité une nouvelle force de conviction; les prières de la jeune fille qui consentait à s'expatrier avec eux, à quitter son père, dont la volonté lui imposait un mariage contraire à ses désirs, toutes les chances de réussite réunies par les soins des amis de M. de Custine, rien ne put l'ébranler, il fit le sacrifice de sa vie plutôt que de compromettre les jours de la jeune fille qui voulait le sauver... Le lendemain, il montait sur l'échafaud.

Prenant en horreur le séjour de Paris, madame de Custine allait fuir le théâtre de tant de crimes : elle fut dénoncée par ses domestiques, et accusée de vouloir émigrer... alors c'était un crime! Enfermée dans une prison avec d'illustres compagnes, parmi lesquelles se trouvait madame de Beauharnais, la seule de toutes ces nobles femmes qui eût peur de la mort, elle n'en sortit qu'à la chute de Robespierre. Pendant les interrogatoires qu'elle eut à subir, elle avait su montrer une fermeté, une présence d'esprit qui inspirèrent l'admiration la plus profonde à un maçon, membre du comité de la section. Cet homme généreux visitait chaque jour les cartons qui renfermaient les feuilles d'accusation, et il avait le soin de placer en dessous de toutes la feuille sur laquelle était porté le nom de sa protégée. Madame de Custine n'apprit que plus tard cette circonstance à laquelle elle devait la vie... et l'on n'osa pas demander le nom des victimes dont la substitution, faite par le maçon, avait hâté la mort!...

Quittons, mesdemoiselles, ces scènes de deuil, et montons avec M. le marquis de Custine sur *le Nicolas Ier*, malgré la terreur superstitieuse qu'inspire ce beau bâtiment, construit des débris d'un premier paquebot détruit en pleine mer par un incendie.

AYMAR DE LA PERRIÈRE.

Littérature Étrangère.

Pour faciliter à nos jeunes lectrices l'intelligence du fragment qui va suivre, et qui est sans contredit un des plus beaux morceaux de la poésie italienne moderne, nous leur devons un court précis historique de l'événement auquel se rapporte la scène que nous leur donnons. Cette scène fait partie de la tragédie d'Adelchis.

Fille de Didier, roi des Lombards et sœur d'Adelchis, Hermengarde, qui a épousé Charlemagne, vient, sur un simple caprice de l'empereur, d'être renvoyée à son père, avec la honte qui suit une répudiation. Les deux premières scènes racontent cet outrage, et annoncent le retour de la malheureuse épouse; à la troisième scène, elle entre suivie de ses femmes, et accompagnée de Veremond, seigneur lombard, que son père a envoyé à sa rencontre.

VEREMONDO.

O regi, ecco Ermengarda.

DESIDERIO.

Vieni, o figlia; fa' cor.

ADELCHI.

Sei nelle braccia.
Del fratel tuo, dinanzi al padre, in mezzo
Ai fidi antichi tuoi; sei nel palagio
Dei re, nel tuo, più riverita e cara
D'allor che ne partisti.

ERMENGARDA.

Oh benedetta
Voce dei miei! padre, fratello, il cielo
Queste parole vi ricambii; il cielo
Sia sempre a voi, quali voi siete ad una
Vostra infelice. Oh! se per me potesse
Sorgere un lieto dì, questo sarebbe,
Questo, in cui vi riveggio. O dolce madre!
Qui ti lasciai; le tue parole estreme
Io non udii; qui tu morivi ed io...
Ah! di lassù certo or ci guardi: oh! vedi;
Quella Ermengarda tua, cui di tua mano
Adornavi quel dì, con tanta gioia,
Con tanta pieta, a cui tu stessa il crine
Recidisti quel dì, vedi qual torna!
E benedici i cari tuoi, che accolta
Hanno così questa reietta.

ADELCHI.

Ah! nostro
E il tuo dolor, nostro l'oltraggio.

DESIDERIO.

E nostro
Sarà il pensier della vendetta.

ERMENGARDA.

O padre,
Tanto non chiede il mio dolor; l'obblio

VEREMOND.

Rois, voici Hermengarde.

DIDIER.

Viens, ma fille, rassure-toi.

ADELCHIS.

Te voilà dans les bras de ton frère, devant ton père, au milieu de tes anciens, de tes fidèles amis. Tu es dans le palais des rois, dans le tien, et plus chère, plus révérée encore qu'alors que tu en es partie.

HERMENGARDE.

O douce voix des miens! ô mon père! ô mon frère! que le ciel vous les paie pour moi ces paroles d'amour; que toujours il vous soit bon, ainsi que vous l'êtes aujourd'hui pour votre pauvre infortunée! Ah! s'il pouvait encore luire un beau jour pour moi, ce serait celui-ci, ce jour où je vous revois! — O mère chérie! je te laissai ici... je ne les ai pas entendues tes dernières paroles... tu es morte en ces lieux... et moi?... Ah! tu nous regardes du ciel. Oh! vois ton Hermengarde! celle qu'au jour fatal toi-même paras de tes mains, celle dont toi-même coupas les cheveux; vois ce qu'elle est au retour, et bénis ton fils et ton époux d'accueillir si tendrement la femme rejetée.

ADELCHIS.

Ta douleur est notre douleur; ton outrage est le nôtre.

DIDIER.

Et le nôtre nous demande vengeance.

HERMENGARDE.

O mon père! ma douleur ne demande pas tant! tout ce que je désire, c'est l'oubli; et le

Sol bramo; e il mondo volentier l'accorda
Agli infelici : oh! basta ; in me finisca
La mia sventura. D'amista, di pace
Io la candida insegna esser dovea :
Il ciel nol volle : ah ! non si dica almeno
Ch'io recai meco la discordia e il pianto
Dovunque apparvi, a tutte a cui di gioia
Esser pegno dovea.

DESIDERIO.

Di quell' iniquo
Forse il supplizio te dorria ? Quel vile
Tu l'ameresti ancor ?

ERMENGARDA.

Padre, nel fondo
Di questa cor che vai cercando? Ah ! nulla
Uscir ne puo che ti rallegri : io stessa
Temo d'interrogarlo ; ogni passata
Cosa è nulla per me. — Padre, un estremo
Favor ti chieggio : in questa corte; ov'io
Crebbi adornata di speranze, in grembo
Di quella madre, or che farei ? ghirlanda
Vagheggiata un momento, in su la fronte
Posta per gioco un di festivo, e tosto
Gittata ai pie' del passeggiero. Al santo
Di pace asilo e di pieta che un tempo
La veneranda tua consorte ergea
— Quasi presaga — ove la mia diletta
Suora, oh felice! la sua fede strinse
A quel sposo che non mai rifiuta
Lascio ch'io mi ricovri. A quelle pure
Nozze aspirar più non poss'io, legata
D'un altro nodo : ma non vista, in pace
Ivi potro chiudere i giorni.

ADELCHI.

Al vento
Questo presagio ! tu vivrai : non chiede
Cosi la vita dei migliori il cielo
All'arbitrio de rei : non è in lor mano
Ogni speranza inaridir, dal mondo
Torre ogni gioia.

ERMENGARDA.

Oh ! non avesse mai
Viste le rive del Tesin Bertrada (1) !
Non avesse la pia del longobardo
Sangue una nuora desiata mai
Ne gli occhi volti sopra me !

DESIDERIO.

Vendetta
Quanta lenta verrai !

. . . .

MANZONI.

(1) La madre di Carlo Magne.

monde l'accorde volontiers aux malheureux. Qu'il s'arrête à moi le malheur. Je dus être l'heureux gage de la paix, de l'amitié : le ciel ne l'a pas voulu ; qu'au moins on ne puisse pas dire que là où je suis allée j'aie porté la discorde et la désolation à ceux pour lesquels je devais être une messagère de bonheur !

DIDIER.

Eh quoi ! ma fille, craindrais-tu de voir punir celui qui t'outrage ?..... Ce misérable, l'aimerais-tu encore ?

HERMENGARDE.

O mon père ! qu'oses-tu chercher au fond de ce triste cœur ?... Hélas ! tu n'y peux trouver rien qui te plaise ; et moi-même je crains de l'interroger... Que le passé soit pour moi comme s'il n'eût jamais été... Je n'ai plus qu'une grâce à demander sur la terre, et c'est de toi que je l'implore, ô mon père ! Que ferais-je désormais dans cette cour où j'ai grandi parée d'espérances sur le sein de cette mère que j'ai perdue ? Qu'y ferais-je, infortunée que je suis ? guirlande qui, après avoir plu un moment, fut par un jeu cruel posée un jour de fête sur un front superbe, puis rejetée et foulée aux pieds des passants ? Laisse-moi donc, ô mon père ! laisse-moi me retirer dans le saint et paisible asile qu'éleva jadis ton épouse comme si elle eût prévu mon sort, et où, plus heureuse que moi, ma sœur donna sa foi à cet époux qui ne répudie jamais. Liée d'un autre nœud je ne puis, je le sais, aspirer à des noces si pures ; mais je puis, du moins, ignorée et en paix, finir mes jours dans cet asile.

ADELCHIS.

Que les vents emportent ce présage ! tu vivras. Le ciel n'a pas ainsi livré au caprice des méchants l'existence des bons ; non ! il ne leur est pas donné de flétrir toute espérance, d'arracher toute joie du monde.

HERMENGARDE.

Oh ! plût au ciel que Bertrade (1) n'eût jamais vu les rives du Tésin ! Plût au ciel que la bonne reine n'eût jamais désiré pour son fils une épouse du sang lombard ! Plut au ciel qu'elle ne m'eût pas choisie !

DIDIER.

O vengeance ! que tu es lente à venir !

. . . .

Mme PAULINE ROLAND.

(1) La mère de Charlemagne.

Éducation.

—

L'Enfant volé.

LA VEILLE DE KIPUR (1).

Le mercredi, 25 septembre 1669, le soleil était au moment de se coucher, lorsque la porte d'un petit hôtel situé rue Bouhaut, à Bordeaux, s'ouvrit, et une jeune fille de seize ans environ s'avança sur le seuil.

La mise de cette jeune fille était élégante et riche. Le profil de son visage, d'une grande pureté de lignes, offrait le type des Juives de l'Orient; elle regardait alternativement à droite et à gauche de la rue, avec une anxiété visible et cependant contenue.

« Eh bien, Blimelé, ton père vient-il? cria une voix qui partait de l'intérieur de la maison.

—Non, ma mère, pas encore, » répondit la jeune fille faisant un pas dans la cour, et levant les yeux vers une croisée où une femme se montrait ; puis retournant sur le seuil de la porte, elle se remit en observation.

« Qui guettez-vous donc ainsi, Blimelé? » dit une voisine rentrant chez elle et passant devant la jeune fille.

« N'auriez-vous pas vu mon père? madame Benzacen.

— Si, je l'ai rencontré, il y a environ deux heures, sur la route du Sablonat; il revenait sans doute de sa campagne, et je vous avoue que cela m'a étonnée, que votre père, un si saint homme, s'occupât de ses affaires ou de ses propriétés la veille d'un jour aussi solennel que celui de Kipur.

(1) Prononcer *Kipour*.

— Vous jugez mal mon père, madame, répondit Blimelé avec un petit mouvement d'humeur. C'est ordinairement, vous le savez, M. Pixoto, qui sonne du sophar (1) ; il est fort malade; mon père cette année remplira l'office de M. Pixoto, et il a dû aller lui emprunter le sophar.

— C'est donc cela qu'il tenait caché sous son manteau, ce qui le gênait pour conduire son cheval, car de l'autre main il soutenait votre petit frère...

— Daniel! interrompit Blimelé, vous vous trompez, mon frère est au logis, d'où il n'a bougé de la journée; il est un peu souffrant.

— C'est pourtant bien votre père que j'ai rencontré, et il tenait un enfant. Je n'ai pu voir son visage; mais à coup sûr c'était un garçon, car il portait un bonnet vert, tandis que les filles, vous le savez, portent un bonnet noir.

— Je ne dispute pas sur le sexe de l'enfant, répliqua Blimelé; la seule chose qui m'étonne, c'est l'enfant.

— Tenez! voici Thibaud Regnault, le tourneur, dit la voisine, faisant signe à un homme qui traversait la rue d'approcher; je me trouvais avec lui, il vous dira que c'était bien votre père; même j'ai dit: Voici Raphaël Lévi, qui revient de sa campagne pour la fête de Kipur.... et il ne se presse guère!

— Madame Benzacen dit vrai, mademoiselle, reprit le tourneur; votre père avait un enfant avec lui, un enfant blond; j'ai eu le temps de l'examiner, car je l'ai suivi pendant un certain temps, puis je l'ai perdu de vue dans les ruines du palais Galien. »

En ce moment madame Raphaël Lévi, apparut sur le seuil de sa porte.

(1) Espèce de trompette faite d'une corne de bélier que les juifs sonnent dans le monde entier, à la même heure, pour annoncer la fin du jeûne de Kipur.

« Qu'est-ce? dit-elle avec la vivacité brusque de quelqu'un qui redoute un malheur. Qu'est-il est arrivé à mon mari?

—Rien! ma mère; je l'espère du moins, » répondit Blimelé. Elle lui raconta la rencontre que Thibaud et madame Benzacen avaient faite.

Ton père nous expliquera cela, reprit madame Raphaël Lévi. Rentre, Blimelé, ajouta-t-elle; va me chercher le cierge pour allumer la lampe à sept branches; va, le soleil est tout à fait couché; ton père est trop bon juif pour tarder encore plus de deux minutes. »

Effectivement, le trot d'un cheval se fit entendre, puis on vit paraître Raphaël Lévi.

« Qu'est-ce que vous parlez donc d'un enfant? dit la femme de Raphaël à madame Benzacen et au tourneur... mon mari est seul.

— Il avait cependant un enfant quand nous l'avons rencontré, reprirent les deux voisins, se retirant chacun de leur côté; il l'aura sans doute laissé en route.

— Pourquoi as-tu donc tant tardé, mon ami? lui dit sa femme.

— Je te conterai cela à souper, répondit le juif descendant de cheval, et embrassant Blimelé, accourue joyeuse au devant de son père; le plus pressé est de faire la prière : la fête commence. »

Le souper était préparé; au-dessus de la table, une lampe de cuivre à sept branches, suspendue au plafond par une chaîne aussi de cuivre, faisait, par sa clarté, ressortir la blancheur du linge et le brillant de l'argenterie. Les membres de la famille s'avancèrent l'un après l'autre vers une fontaine placée dans un angle de la salle à manger et se lavèrent les mains.

Quand tout le monde se fut assis, le chef de famille, se tenant debout, fit la bénédiction du vin, remplit tellement son verre qu'il déborda dans un plat d'argent placé dessous à cet effet, et prononçant en hébreu : «*Béni soit le Seigneur notre Dieu, qui a fait fructifier le fruit de la vigne.* » Il trempa ses lèvres dans le vin ; le verre passant à la ronde, chacun répéta les mêmes paroles et trempa de même ses lèvres dans le vin. Le chef de famille passa ensuite à la bénédiction du pain, prit un pain entier, prononça en hébreu : « *Béni soit le Seigneur notre Dieu, qui a fait fructifier les fruits de la terre;* » il coupa une bouchée qu'il mangea après l'avoir trempée dans le sel; puis il coupa autant de bouchées qu'il y avait de convives à table, et les leur distribua à mesure après les avoir aussi trempées dans le sel.

Ces deux bénédictions données, Raphaël Lévi allait servir le potage, lorsqu'un bruit de voix se fit entendre dans la cour ; presque aussitôt un paysan, les habits en désordre, l'œil hagard, se précipita dans la salle à manger en criant :

« Mon enfant! mon enfant! rendez-moi mon enfant! »

D'un geste impératif, Raphael Lévi arrêta le zèle des domestiques qui allaient mettre cet homme à la porte, et lui dit avec douceur :

« Quel enfant venez-vous réclamer, mon ami? expliquez-vous. »

Le paysan répondit en fondant en larmes : « Mon enfant, que vous m'avez volé! que vous avez tué, et que sans doute vous allez manger... Juifs infâmes! »

Un cri d'indignation partit de toutes les bouches; mais le paysan, dont l'exaspération ne connaissait plus de bornes, continua:

« Oh! ne niez pas! Thibaud Regnault vous a vu l'emporter dans les ruines du palais Galien; la femme Benzacen, une juive, c'est vrai, mais une brave femme pas moins, vous a vu aussi avec mon enfant dans les bras... Rendez-moi mon enfant, vous dis-je, ou..... voyez-vous, je me porterai à quelque extrémité.... Vous en avez, vous aussi, des enfants, ajouta-t-il en promenant des regards féroces de Blimelé, qui, pâle et tremblante, se serrait contre sa mère, au petit Daniel, qui, ne comprenant

rien à tout ce bruit, regardait le paysan avec de grands yeux étonnés; vous en avez deux... Eh bien! tremblez! ils ne seront pas toujours si bien gardés que je ne puisse les trouver seuls, et alors je les déchirerai, oui, je les déchirerai à belles dents.

— Mais jetez-moi donc ce furieux à la porte! cria madame Lévi épouvantée.

— Arrêtez! dit Raphaël à ses domestiques, qui déjà avaient saisi le paysan par les épaules. Voici ce qui m'est arrivé ce soir... « Ayant par ces paroles attiré l'attention du paysan, Raphaël ajouta: « Je revenais de chez Pixoto, lorsqu'en prenant un petit chemin de traverse, mon cheval, courant au galop, car j'étais pressé, s'arrêta tout à coup, et je vis devant moi un enfant qui pleurait.....

— C'était le mien! interrompit le paysan, c'était le mien! Un beau garçon, gras, frais, avec de beaux cheveux blonds, un bonnet vert, garni de galons d'or, cadeau de sa marraine. Ma femme, suivie de notre enfant, revenait du ruisseau de Talame, où elle avait été laver du linge, lorsqu'à quelques pas de chez nous, elle se retourne pour voir si l'enfant était derrière elle... Il avait disparu; elle l'appelle..... il ne répond pas..... elle croit, comme l'enfant marche bien, qu'il a pris les devants sans qu'elle s'en soit aperçue; elle hâte le pas, arrive, me demande si j'ai vu le petit.—Non, que je lui dis; n'est-il pas avec toi? — Il y était, qu'elle me répond, mais il n'y est plus. Alors, moi et ma femme, nous voilà parcourant le village, et criant à tout le monde: Avez-vous vu notre enfant? Nous ne sommes pas riches, voyez-vous; notre enfant, c'est notre richesse, c'est notre bonheur! Courant plus fort que ma femme, je me suis trouvé sur le chemin *du Tondu;* là une marchande de riz me dit avoir vu passer un Juif à cheval, tenant un enfant. J'arrive à Bordeaux, je me fais indiquer le quartier des Juifs; j'y cours; à l'entrée de la rue Bouhaut, je rencontre Thibaud le tourneur, et un peu après madame Benzacen; tous deux me disent vous avoir vu tenant mon enfant dans vos bras. Rendez-moi mon enfant... mort ou vif, je le veux!

— Avez-vous fini, et maintenant voulez-vous me laissez continuer? dit Raphaël Lévi avec un calme que démentait la pâleur de son visage.

— Oui; mais rendez-moi mon petit! répondit le paysan.

—Lorsque je vis cet enfant qui pleurait, reprit Raphaël, je descendis de cheval, je le pris, je le consolai, je lui demandai le nom de son père, celui de sa mère...

— Il ne sait pas encore parler! interrompit le pauvre homme avec douleur.

— Alors, comme la fête approchait, vous savez, mon ami, ajouta-t-il, s'adressant au paysan, que nos fêtes à nous, juifs, commencent la veille au coucher du soleil, et je ne voulais pas laisser ce pauvre petit tout seul à l'entrée d'un bois, où un loup pouvait le dévorer; je me décidai à le mettre sur mon cheval, à l'emporter, et tout le long de la route je demandais aux gens de la campagne: Connaissez-vous les parents de cet enfant? à quoi tous me répondaient: Non! — Comme j'arrivais sur le chemin *du Tondu*, j'adressai la même question à une vieille femme que je rencontrai; celle-ci regarda l'enfant, qui dormait alors tranquillement, et me répondit: Oui; ses parents demeurent ici près. — Je la suivis jusqu'aux ruines du palais Galien; là elle disparut, et revint suivie d'une très-jeune femme, qui, à la vue de l'enfant, poussa des cris de joie, le prit, l'embrassa, l'appela son cher fils, m'exprima sa reconnaissance pour lui avoir ramené son enfant, égaré, me dit-elle, depuis le matin... Ma foi, ajouta Raphaël, j'aurais peut-être dû lui faire d'autres questions; mais la fête approchait, le soleil, presque couché, m'ordonnait de rentrer chez moi, et je repartis laissant l'enfant à ces deux femmes.

— Ah! les scélérates! s'écria le paysan,

dont la colère changea subitement d'objet : où sont-elles ? où sont-elles ?

—Aux ruines du palais Galien; sans doute dans une de ces échoppes construites moitié en briques, moitié en paille. »

Raphaël n'avait pas achevé ce renseignement imparfait, que le paysan sortit de la salle à manger, descendit les escaliers quatre à quatre et s'élança dans la rue.

Mais comme cet incident avait ralenti le repas, on l'acheva à la hâte, pour se rendre à la synagogue, située non loin de l'habitation de Raphaël Lévi.

LA SYNAGOGUE.

Dans ce temps-là, les Juifs, à Bordeaux, n'avaient pas de temple ; ils se réunissaient chez un de leurs coreligionnaires logé assez grandement pour distraire de son habitation une pièce que, par un grillage très-serré placé au milieu de la partie la plus large, l'on partageait en deux parts inégales. Au fond, un autel était improvisé devant une grande armoire renfermant les livres de la loi ; là se tenaient les hommes ; les femmes se pressaient de l'autre côté du grillage, d'où elles pouvaient tout voir et tout entendre sans être vues. Un grand nombre de bougies éclairait les deux parties de cette pièce.

Il n'y avait alors ni chantres ni enfants de chœur désignés ; à un signal donné, ceux qui savaient chanter chantaient : ces chants saisissaient l'âme : tantôt c'étaient des sons terribles comme la colère de l'Éternel, puis doux comme sa clémente bonté. Cette musique, dans laquelle les catholiques ont pris leur musique d'église, date du temps de Moïse et de David, et a été conservée religieusement jusqu'à nos jours.

On était à la veille de la fête de Kipur ; la nuit venue, les Juifs se rendaient à la synagogue, et, amis ou ennemis, se tendaient la main, se la serraient, en se disant : *Bonne fête !* car ce jour-là les haines devaient être oubliées, la loi ordonnait expressément de se raccommoder avec ses ennemis, sans cela le bénéfice de cette solennité religieuse devenait nul pour celui qui demandait pardon à Dieu et ne savait pas pardonner à son frère ; pour celui qui humiliait son corps en jeûnant et n'humiliait pas son âme en pardonnant.

Comme Raphaël Lévi se rendait à la synagogue, il vit un homme qui se détournait de son chemin ; l'ayant reconnu, il alla droit à lui.

« Bonne fête ! Gédéon Pereyra, dit-il en lui tendant la main.

— Bonne fête ! répondit Gédéon la tête baissée et sans mettre sa main dans celle qu'on lui tendait.

— En ce jour de sainte solennité, je vous prie de me pardonner si je vous ai offensé, lui dit Raphaël.

—Vous ne m'avez pas offensé... mais vous m'avez fait du mal... Je n'avais qu'un fils unique, un fils qui faisait mon orgueil et ma joie... vous êtes cause qu'il a quitté sa mère, qui le pleure tous les jours, qu'il a quitté la France !

— Est-ce ma faute ?

— Il aimait votre fille.

— Était-ce une raison pour la lui accorder ?

— Ce n'en était pas une non plus pour la lui refuser.

— Que lui ai-je dit ? Blimelé est encore une enfant.

— Oui, mais vous avez ajouté : Blimelé est riche, vous êtes sans état, sans fortune... Alors mon fils est parti disant : Je ferai fortune, ou je mourrai à la peine.

— Voyons, ne m'en veuillez pas d'avoir agi en père sage ; cet obstacle que je mets au mariage de nos enfants, votre fils l'aplanira un jour, j'en suis sûr !... Donnez-moi votre main, et allons ensemble prier Dieu pour ceux que nous aimons.

— Eh bien ! puisque vous êtes si bon que de permettre à mon fils d'espérer, répondit Gédéon en mettant sa main dans celle de Raphaël, je veux vous prévenir du

danger qui vous menace. J'étais, il y a un moment, le long des fossés de la ville, à causer avec le lieutenant criminel, pour des bijoux qu'il veut m'acheter à cause du prochain mariage de son fils, et je m'excusais sur l'heure de la fête qui m'empêchait de finir ni même de commencer aucune affaire, lorsqu'un paysan s'est avancé, les larmes aux yeux, et lui a porté plainte contre vous à cause d'un enfant... Le lieutenant et cet homme sont entrés à l'hôtel de ville...

—Je n'ai rien à craindre, répondit Raphaël; tout s'expliquera, je l'espère, aussitôt que je pourrai aller moi-même sur les lieux. »

Puis, se prenant bras dessus, bras dessous, les deux ennemis redevenus amis se rendirent ensemble à la synagogue.

Ils restèrent, ainsi que les plus pieux, jusqu'au lendemain au soir, à prier, jeûner, sans s'asseoir, sans parler, que pour répondre aux versets de la loi; le soleil se couchait pour la seconde fois, ses derniers rayons avaient disparu à l'horizon, et déjà quelques étoiles scintillaient au ciel, lorsque tous les juifs, hommes, femmes et enfants, descendirent dans la cour de la maison où se tenait la synagogue, pour entendre sonner le sophar. Raphaël Lévi accomplit cet office, à la grande satisfaction de ses coreligionnaires, qui tous, l'un après l'autre, vinrent le féliciter, ce qui retarda sa sortie; sa femme, suivie de ses enfants, l'avait précédé au logis pour voir si rien ne manquait au repas, véritable festin après un si long jeûne; et tous les Juifs s'étaient déjà éloignés lorsque Raphaël dépassant la porte de la synagogue, un homme l'abordant, lui dit :

« De par le roi, je vous arrête! »

LA FIN DU JEUNE DE KIPUR.

Il y avait environ une demi-heure que madame Lévi et ses enfants étaient de retour, le souper se trouvait servi, le vin et le pain des bénédictions étaient prêts; le chef de famille n'arrivant pas, personne n'osait rompre le jeûne... lorsqu'un coup retentit à la porte de la rue; on entendit une marche précipitée, et Blimelé s'élançait au devant de son père...

« Monsieur Gédéon Pereyra! s'écria-t-elle.

— Mon mari! où est mon mari? lui demanda madame Lévi.

— Il va venir, répondit M. Pereyra d'un air embarrassé et sans lever les yeux... Une affaire... dont je ne connais pas au juste le motif... vient de le retenir. Gédéon, m'a-t-il dit, je vais couper le jeûne ailleurs que chez moi; va avertir ma femme qu'on se mette à table et qu'on ne m'attende pas... je ne pourrai rentrer avant deux heures. »

Bien que cela parût très-singulier à madame Lévi, elle ne fit aucune observation. « Enfin, dit-elle, puisqu'il le veut, soupons! » Madame Lévi était une bonne femme de ménage, soigneuse, dévouée, vrai trésor d'intérieur, sans autre idée que celle qu'on voulait bien prendre la peine de lui inculquer; en la mariant avec M. Lévi, beaucoup plus âgé qu'elle, sa mère lui avait dit: « Aime ton mari et obéis-lui. » Elle l'avait aimé et lui avait obéi, comme elle eût aimé, comme elle eût obéi à tout autre mari qu'on lui eût donné.

« Voulez-vous couper le jeûne avec nous, monsieur Pereyra? » dit-elle en s'asseyant à table et désignant une place vide, mais qui n'était pas celle de son mari.

« Volontiers, reprit Gédéon en prenant cette place.

— Vous êtes donc raccommodé avec mon mari?

— Oui, répondit-il, l'air préoccupé.

— Mais seriez-vous malade, que vous ne mangez pas? reprit madame Lévi. Puis, tournant par hasard les yeux vers sa fille, elle la vit debout, pâle, regardant M. Gédéon avec anxiété. Eh bien! qu'as-tu donc aussi? lui dit-elle.

— Rien, maman, répondit-elle en s'as-

seyant et portant à sa bouche une cuillerée de potage.

— Racontez-moi donc votre raccommodement? » dit madame Lévi à Gédéon. N'obtenant pas de réponse, elle le regarda de nouveau... des pleurs s'échappaient de ses yeux... elle se tourna vers sa fille comme pour le lui faire remarquer... Blimelé pleurait à chaudes larmes.

« Qu'y a-t-il? et que me cache-t-on? s'écria madame Lévi.

— Il y a... qu'il doit être arrivé quelque malheur à mon père! s'écria Blimelé, ne contenant plus sa douleur : cette absence n'est pas volontaire, elle est forcée! » Et comme M. Pereyra baissait la tête sans répondre, Blimelé ajouta : « Oh ! parlez, monsieur, ne nous cachez rien; ma mère a assez de religion pour supporter une mauvaise nouvelle : parlez !

— Eh bien! dit Gédéon, prenant les mains de madame Lévi...du courage! votre mari, je n'en doute pas, triomphera de ses ennemis; son innocence sera reconnue... mais...

— Achevez! mon Dieu! achevez! s'écria madame Lévi.

— Mais... il est en prison! »

La mère et la fille, poussant un cri d'horreur, se levèrent pâles et tremblantes. Gédéon continua :

« Il a été conduit au fort du Hâ; là je l'ai quitté et j'ai couru chez le lieutenant criminel, où j'ai appris qu'on accusait Raphaël d'avoir volé un enfant.

— Quelle infamie! s'écria Blimelé; mais qu'est-ce qu'ils veulent donc, ces chrétiens, que mon père fasse d'un enfant?

— Vous ignorez mademoiselle, lui dit Gédéon, que les chrétiens croient que notre religion nous ordonne, en dérision de la passion de Jésus, de faire souffrir le martyre à d'innocentes créatures?... Sitôt qu'il leur manque un enfant, ils en accusent un juif: on l'arrête, on l'emprisonne; s'il n'a pas prouvé son innocence (remarquez qu'on ne lui prouve pas son crime), s'il n'a pas prouvé son innocence, on le pend; s'il l'a prouvée, on le renvoie en lui disant: Mais aussi pourquoi êtes-vous juif? Ici le cas est grave, je ne vous le cache pas, ajouta Gédéon, s'adressant à madame Lévi.

— Cependant mon mari a dit où il avait laissé l'enfant.

— Il faut y courir, reprit Blimelé, prête à partir.

— On est allé chercher dans toutes les échoppes qui entourent le palais Galien, et l'on n'a trouvé aucune des deux femmes. »

A ces mots, madame Lévi jeta les hauts cris; quant à Blimelé, ses larmes s'arrêtèrent, elle resta un moment pensive et grave, puis, s'approchant de sa mère, elle s'agenouilla, et lui dit d'une voix à la fois calme et suppliante :

« Veux-tu me laisser agir? je te rendrai mon père.

— Et que feras-tu, pauvre petite? lui demanda sa mère, laissant tomber sur les beaux cheveux noirs de Blimelé des baisers et des larmes.

— Prête-moi Cadette, Cadette m'accompagnera; avec elle je n'aurai rien à craindre.

— Mais où iras-tu?

— Chercher l'enfant! » répondit Blimelé d'un ton si assuré que sa pauvre mère lui donna ainsi son consentement :

» Que le Dieu d'Israël te prenne par la main et te conduise, ma fille ! »

Blimelé prit sa bourse, ses bijoux, jeta une mante sur ses épaules, s'en enveloppa la tête, puis appelant sa servante, elle lui dit :

« Cadette, prends une lanterne, et suis-moi ! »

Cadette obéit.

A cette époque, les rues de Bordeaux n'étaient pas éclairées; il faisait un temps sombre, humide; un vent précurseur de la pluie, soufflait par intervalle; mais Blimelé, préoccupée par sa douleur, ne sentait rien, elle marchait avec vitesse, appuyée sur le bras de sa servante. Cependant son atten-

tion fut attirée par le bruit des pas d'un homme qui la suivait : allait-elle à gauche, il passait à gauche; tournait-elle à droite, il prenait la même direction, gardant toujours une certaine distance, évitant d'être vu, et s'enveloppant dans un long manteau gris; mais elle ne s'en inquiéta pas et continua son chemin, toujours suivie par l'inconnu.

LA MARCHANDE D'ENFANTS.

Bientôt Blimelé vit s'élever devant elle les ruines du palais Galien, situé derrière les remparts de la ville, elle y entra hardiment; mais elle n'avait pas fait deux pas sous la première arcade, qu'elle vit, pour ainsi dire, sortir de terre une créature si laide et si difforme, qu'on aurait pu la prendre pour une apparition venue de l'enfer.

« Qui est là? demanda cette espèce de monstre.

— Habitez-vous ces ruines? demanda à son tour Blimelé; c'est que vous pourriez m'enseigner une femme... dont... j'ai oublié le nom. Cette femme procure des enfants aux personnes qui les lui payent.

— Et vous payeriez comptant... ma petite dame? répondit-elle en la regardant d'un air narquois.

— Oh! tout de suite, dit vivement Blimelé, et ce que vous voudrez.

—Vous me paraissez une brave dame, et je ne vous demande pas ce que vous voulez faire de l'enfant, cela ne me regarde pas; seulement je vous recommande le secret; car, voyez-vous, nous sommes d'honnêtes femmes, qui gagnons honnêtement notre vie à vendre des enfants ou à en louer.

— A en louer? s'écria Cadette.

— Oui, ma chère amie; quand on n'est pas assez riche pour en acheter, on en loue; et avec ces enfants loués, on va dans d'autres pays, ou sur les grandes routes demander l'aumône, ça rapporte beaucoup; le monde est si dur aujourd'hui, que s'il voit une femme ou un homme seul, il ne leur donne rien; tandis que quand ils ont un enfant... ça intéresse.

— Vraiment! » dit Blimelé, ne pouvant revenir de l'étonnement où la jetaient les révélations de cette horrible femme.

Puis, par un sentiment dont elle ne se rendait pas compte, elle chercha de l'œil l'homme au manteau gris; mais l'obscurité était si grande, qu'il était impossible de distingner à plus de deux pas de distance; elle présuma qu'il avait continué son chemin, et n'y pensa plus; d'ailleurs le désir de délivrer son père l'emportait sur la peur et sur la témérité de son entreprise.

« Attendez-moi ici, ma petite dame, lui dit la vieille, je vais aller vous chercher ce qu'il vous faut. »

La jeune fille et sa servante se tinrent en silence, écoutant et regardant autour d'elles avec anxiété; mais bientôt Cadette éclata en sanglots : « Ma jeune maîtresse, dit-elle, acheter un enfant!... Dieu d'Israël, mais que voulez-vous en faire?

— Tu ne devines donc pas? l'enfant que mon père est accusé d'avoir tué est ici... il a été volé par ces misérables... je viens le chercher pour sauver la vie à mon père... »

Thomassine revint, portant sur ses bras une petite fille qui dormait, et dont la laideur était rendue encore plus frappante par les haillons dont elle était enveloppée.

« Je veux un garçon, dit froidement Blimelé; je le veux gras, frais, ayant les cheveux blonds.

— Ma foi! il vaudrait mieux venir le choisir vous-même. »

C'était ce que voulait Blimelé; elle se précipita sur les pas de la mégère, qui, se retournant, prit la lanterne de Cadette et l'éteignit.

« Je veux bien vous conduire chez nous, mais je ne veux pas vous montrer le chemin par où l'on y arrive, dit-elle, prenant la main de Cadette, qui à son tour prit celle de sa jeune maîtresse. Suivez-

moi, » ajouta-t-elle ; et les faisant passer à traver des broussailles qui leur écorchaient les jambes, elle les amena, après de nombreux détours, jusqu'à l'entrée d'un escalier. « Descendez, leur dit-elle, et prenez garde, il y a des marches rompues. » Bien qu'il fût impossible de distinguer la moindre chose, Blimelé, tout en descendant, inspectait, écoutait soigneusement chaque bruit qui arrivait jusqu'à elle; et de la main qu'elle avait de libre, elle palpait le mur près duquel elle passait; un moment le mur cessant, la main de Blimelé ne rencontra que du vide, et il lui sembla de ce vide entendre sortir des plaintes et des cris d'enfants. Elle s'arrêta un instant pour écouter; mais bientôt tirée par sa servante, que l'habitante de ces ruines tirait à son tour, force lui fut de continuer sa route.

Enfin l'escalier cessa; une petite lueur parut au loin à travers les fentes d'une porte; elles parcoururent encore une assez longue galerie non pavée, puis la mégère poussa cette porte, et elles entrèrent dans une espèce de chambre où trois vieilles, semblables aux trois sorcières de Macbeth, se tenaient assises autour d'une table et jouaient aux cartes, tandis qu'une jeune femme filait.

« Et quoi! tu es encore ici, Blaisette? dit la marchande d'enfants à l'une des trois vieilles.

—Oui Thomassine, j'ai idée de ne partir que demain matin.

— Entêtée! » reprit Thomassine. Et s'approchant elle lui parla bas à l'oreille, mais pas assez pour que Blimelé, dont la finesse d'ouïe était excessive, n'entendît au passage ces mots :

« Je les ai attirées ici pour te donner le temps de te sauver avec le petit garçon.

— C'est bien! je pars, dit Blaisette. Où est l'âne?

—Il est avec Blaisot à la porte des Salinières. »

La vieille se leva lentement, prit un mantelet de laine brune doublé de drap rouge, s'en enveloppa, et sortit accompagnée de Thomassine, qui dit à Blimelé de l'attendre, qu'elle allait lui apporter ce qu'elle demandait.

Un frisson parcourut tout le corps de Blimelé; cette femme allait emmener au loin le petit garçon qu'elle cherchait. Elle fit un mouvement comme pour la suivre; mais elle se contint... Thomassine revenait, apportant une autre petite fille.

« Je vous ai dit que je voulais un garçon, répéta Blimelé avec impatience. Si vous n'en avez pas, je m'en vais.

— Je n'en aurai que demain; j'en attends trois de la Touraine.

— Eh bien! faites-moi sortir d'ici.

— Permettez qu'avant je m'assure si tout est tranquille au dehors. »

Blimelé se résigna à l'attendre, et resta avec la jeune femme, qui filait toujours, et les deux vieilles, qui, pareilles à deux automates, jouaient toujours aux cartes, sans s'inquiéter de ce qui se passait autour d'elles.

« Dieu d'Israël, disait mentalement la pieuse juive, je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Prenez pitié de mon père! »

Il est inutile de dire tout ce que souffrit la pauvre enfant pendant ce temps, qui lui parut un siècle. Thomassine ne revint qu'au bout d'un quart d'heure.

Elle prit la main de Cadette, qui prit la main de Blimelé, et toutes trois sortirent de cet antre comme elles y étaient entrées.

« Et maintenant à demain, » leur dit Thomassine, les regardant avec son air narquois.

L'INCONNU.

Blimelé, dans sa préoccupation de tout ce qui venait de se passer, prit un autre chemin que celui par lequel elle était venue, et se mit à courir de toutes ses forces, suivie de la pauvre Cadette.

« Je sauverai mon père, disait-elle, je retrouverai cet enfant. »

Bien qu'il fît tout à fait nuit, remarquant devant elle un espace assez large, elle s'écria :

« Nous voilà sur le quai des Salinières.

— Nous nous sommes égarées, mademoiselle, dit Cadette avec douleur.

— Dieu d'Israël, est-ce vous qui avez guidé mes pas? » reprit Blimelé.

En ce moment elle entend du bruit, s'arrête, écoute, et dans l'obscurité aperçoit un jeune et vigoureux garçon conduisant un âne sur lequel une vieille femme portait un enfant soigneusement enveloppé.

« Ah! c'est lui! c'est l'enfant qui va causer la mort de mon père, dit la jeune fille. Mais comment l'arracher à cette femme?... et personne pour m'aider!... personne pour me secourir !... »

Cependant elle se précipite au-devant de l'âne, et l'arrêtant par la bride :

« Que portez-vous ainsi dans vos bras? s'écria-t-elle; montrez-moi cet enfant, ou mes cris...

— Lâche mon âne, répondit la vieille. Tape avec ton fouet, Blaisot, tape! dit-elle au jeune garçon. »

Mais Blimelé tenait ferme de ses deux petites mains, sur lesquelles frappait Blaisot avec le manche de son fouet, tandis que Cadette essayait de se jeter au-devant des coups.

« Au secours! à l'aide! » criait Blimelé, résistant à la douleur.

L'homme au manteau gris accourut.

« Ah! qui que vous soyez, s'écria la jeune fille haletante, cette femme a volé un enfant; elle l'emporte!... Pour cet enfant, mon père a été emprisonné; ah! aidez-moi! aidez-moi à reprendre cet enfant! » Et dans son désespoir, la fille de Raphaël Lévi se cramponnait aux paniers de l'âne.

L'homme au manteau gris, usant de sa force, ouvrit le mantelet de la vieille, et lui enleva le petit garçon, que ce choc réveilla, et auquel il fit jeter les hauts cris.

« Au diable les juifs, les enfants et les jeunes filles! s'écria la vieille, dont l'âne, n'étant plus retenu, partit au grand galop, suivi de Blaisot courant à toutes jambes.

— Pourvu que ce soit celui que je cherche! dit Blimelé, essayant, mais en vain, de reconnaître la couleur des cheveux du petit garçon. Ah! monsieur, que ne vous dois-je pas pour votre heureuse intervention! » dit-elle au généreux inconnu, tout en caressant l'enfant pour le faire taire.

Le jeune homme répondit froidement : « Le fils de Gédéon Pereyra est heureux d'avoir pu rendre un service à la fille de Raphaël Lévi.

—C'est vous, monsieur Élizée! s'écria Blimelé, doucement émue, et reprenant, avec l'enfant dans ses bras, le chemin de la maison de son père.

— Oui, mademoiselle, répondit Élizée, la suivant respectueusement à deux pas. Arrivé de voyage une heure après le coucher du soleil, et devant repartir demain, je me rendais dans ma famille, lorsque je vous vis sortir déguisée, n'ayant près de vous que votre servante. Excusez ma curiosité, mademoiselle; mais cela me parut si extraordinaire, que je vous suivis. Arrivée aux ruines du palais Galien, je vous y vis entrer; un quart d'heure après j'en vis sortir deux femmes; l'une dit à celle qui portait un enfant : « Pars vite, pendant que je vais la retenir; c'est la fille du juif Raphaël Lévi; je l'ai bien reconnue, elle m'a assez souvent donné l'aumône, le vendredi, à la porte de sa mère. Je ne suis pas sa dupe... Porte cet enfant à Colmar, la veuve Bertrand t'en donnera un bon prix.

— Cette juive l'aurait peut-être payé davantage, répondit l'autre.

— Sans nul doute! mais l'affaire a fait trop de bruit pour que nous ne soyons pas inquiétées dans notre commerce, et peut-être pendues à la place de ce vieux juif. Pars vite!

—Je voulais suivre cette femme; cependant connaissant ainsi le chemin qu'elle pre-

nait, je me promis de la rejoindre plus tard, et je vous attendis au lieu où vous étiez entrée dans les ruines; ne vous voyant pas revenir, je présumai que vous aviez pris une autre route; effrayé des dangers qui pouvaient vous assaillir, je courus jusqu'à votre maison; ne vous ayant pas rencontrée, je revenais sur mes pas en prenant un autre chemin, lorsque, guidé sans doute par le Dieu d'Israël, qui a voulu récompenser votre noble dévouement... »

Blimelé était alors arrivée à la porte du logis de son père.

« Mademoiselle, ajouta le jeune homme reprenant l'air de froideur qu'il avait un instant oublié en prononçant ces derniers mots; permettez-moi de me féliciter de vous avoir rendu ce léger service; oubliez-le, comme j'oublierai qu'un jour j'avais eu l'audace d'aspirer à votre main. »

Et, la saluant, il disparut si vite que Blimelé n'eut ni le temps ni la présence d'esprit de le remercier.

Cadette frappa un grand coup à la porte de l'hôtel.

DÉNOUEMENT.

Madame Raphaël Lévi suivit de près le domestique qui vint ouvrir : en apercevant sa fille et l'enfant qu'elle portait dans ses bras, elle poussa un cri de joie.

« Est-ce lui?

— Je l'espère, répondit Blimelé, regardant alors le petit garçon dont le signalement était exact à celui qu'en avait fait le paysan.

— Que béni soit le Seigneur qui, dans sa bonté toute céleste, m'a accordé une enfant comme toi, » dit madame Raphaël Lévi, embrassant tendrement sa fille.

« Il faut courir chez le lieutenant criminel, dit Blimelé à M. Pereyra, qui n'avait pas voulu quitter la femme de son ami pendant l'absence de sa fille; il faut lui dire que l'enfant est ici, que mon père est innocent, et qu'il faut qu'on aille tout de suite aux ruines du palais Galien; on y trouvera encore d'autres enfants victimes du trafic de ces femmes abominables... O ma mère! ma mère!... si tu savais que de courage il m'a fallu depuis une heure... ajouta-t-elle pendant que M. Pereyra prenait son chapeau et sortait déjà de la maison.

— Mais tu vas tout me raconter....

— Rien, rien encore, car je n'ai plus la force de parler... » dit Blimelé tombant anéantie sur une chaise.

Une heure après, l'enfant était remis à ses parents, et Raphaël Lévi était rendu à sa famille, et pleinement justifié du crime qu'on lui avait imputé.

De nos jours, ces croyances calomnieuses n'existent plus en France; mais, hélas! elles existent encore chez les peuples ignorants qui aiment tant le merveilleux, l'horrible, l'atroce, qu'ils ne veulent pas être détrompés... témoin l'histoire du père Thomas, qui vient de se passer en Syrie.

Je pense qu'il est inutile de dire que M. Raphaël Lévi ne refusa plus la main de sa fille au fils de son ami Gédéon Pereyra, et, bien que le jeune Élyzée eût dit qu'il oublierait qu'un jour il avait aspiré à la main de Blimelé, il se trouva fort heureux de l'événement qui lui permettait de l'épouser.

Mme EUGÉNIE FOA.

Lucy.

Seule, dans un logement composé de trois pièces, qui n'avait pour tout luxe qu'une extrême propreté, Lucy, vers la fin d'une journée d'été, mettait de côté des planches de musique qu'elle venait de graver, et pendant qu'elle rétablissait l'ordre autour d'elle, ses yeux se portaient souvent sur deux portraits placés au-dessus de sa table de travail : l'un était celui d'une belle jeune femme, l'autre celui d'un militaire portant un uniforme étranger. Ces images chéries, que Lucy regardait triste-

ment, étaient celles de son père et de sa mère ; les seuls biens, hélas ! qu'après de grands malheurs, ils avaient pu léguer à leur pauvre orpheline. Tout à fait isolée dans la vie, aucun intérêt ne la suivait, aucune pensée ne s'attachait à elle. Un jour, de bien triste anniversaire, elle allait déposer une couronne et prier sur une tombe dans le cimetière d'un village aux environs de Paris ; c'était là que reposait sa mère ; en traversant la campagne qui sépare le village du champ de mort, elle passa près d'un jeune homme qui dessinait au pied d'un arbre ; elle l'aperçut à peine, puis lorsqu'elle eut accompli son pieux pèlerinage, et comme elle prenait soin de quelques arbustes qui entouraient la pierre tumulaire, elle vit que ce même jeune homme était venu se placer sur une hauteur dominant le cimetière, d'où il s'occupait encore à dessiner.

L'heure à laquelle partait la voiture qui devait la reconduire à Paris allait arriver. Lucy rejoignit le village, prit sa place avec trois ou quatre autres voyageurs, et l'on allait se mettre en route, lorsqu'une personne arriva : c'était encore le dessinateur du cimetière.

Lucy se trouvait placée à côté d'un grossier individu et n'osait se plaindre. « Vous paraissez bien mal à votre aise, madame, lui dit le jeune artiste. Si j'osais vous engager à prendre ma place ? » L'air respectueux qui accompagnait ces paroles décida Lucy à accepter l'échange qui lui était offert. Arrivée à Paris, ce même individu osa marcher auprès d'elle, quelquefois même lui parler, et il lui eût causé de mortelles frayeurs, si le jeune artiste, qui sans doute par charité l'avait suivie, n'était venu la secourir. Il saisit rudement le bras de cet insolent, lui dit quelques mots à l'oreille, et le faisant pirouetter sur ses talons, il le lança dans la direction opposée à celle que suivait Lucy, qui remercia gracieusement son libérateur, rentra chez elle toute émue, et ressentant avec plus d'amertume encore le malheur d'avoir perdu ses appuis, ses protecteurs naturels.

Dans la même maison que la triste orpheline, logeait une vieille dame veuve, presque aveugle, et fort pauvre. Lucy la visitait souvent, l'aidait avec ses économies ; car elle trouvait le moyen d'en faire, bien que son travail fût sa seule ressource ; mais intelligente et habile graveuse de musique, elle ne manquait jamais d'ouvrage. Sa vieille voisine l'aimait chèrement et recevait avec reconnaissance tous les petits services que la jeune fille se plaisait à lui rendre ; c'était l'ange consolateur de cette pauvre femme si douloureusement éprouvée.

Un jour, Lucy la trouva toute joyeuse : « Je vous attendais avec impatience, lui dit-elle dès qu'elle reconnut ses pas ; je viens de recevoir une bonne visite, et il me tardait de vous faire partager mon bonheur. Un jeune homme est venu ce matin; il est, m'a-t-il dit, du même pays que moi; mon père, à ce qu'il paraît, rendit dans le temps d'importants services à sa famille, et ayant appris par hasard la fâcheuse position dans laquelle je me trouve, il accourt, a-t-il ajouté, trop heureux de pouvoir acquitter la dette de la reconnaissance. Il assure même que nous sommes un peu parents, c'est possible, bien que je ne reconnaisse nullement son nom, Adolphe Garnier...mais il y a si longtemps que j'ai quitté ma petite ville, et ma mémoire est si fort affaiblie, que je puis bien avoir oublié... D'ailleurs quel intérêt aurait ce jeune homme ? Avant de me quitter, M. Adolphe a déposé sur la cheminée l'argent que voilà, puis il reviendra savoir si je suis bien soignée. » Lucy se réjouit sincèrement de la bonne fortune de sa pauvre voisine, et en remercia Dieu avec toute l'effusion qu'elle eût ressentie pour un bonheur personnel.

Le lendemain au soir, Lucy travaillait auprès de sa vieille amie, lorsque l'on frappa doucement à la porte ; elle s'empresse d'aller ouvrir et se trouve en face du jeune

artiste qui, peu de jours avant, l'avait si loyalement protégée : « Puis-je entrer? fit-il, avec une espèce d'embarras — Entrez ! monsieur Adolphe ; entrez ! s'écria la bonne dame. Que vous êtes bon ! je n'espérais pas vous revoir aussitôt. »

Les jeunes gens s'étonnèrent d'abord de se retrouver d'une manière aussi inattendue; puis, dès cette soirée, Adolphe voulut partager tous les soins que Lucy rendait à la pauvre aveugle. On comprend que cette communauté dut bien vite établir entre eux une douce intimité ; tous les soirs ils se voyaient, et parfois même dans la journée, car Adolphe faisait naître mille occasions de se retrouver avec ses amies... enfin le jeune homme parla d'amour, de mariage, et Lucy, qui l'aimait déjà sans le savoir, se trouva bien heureuse.

Ce fut au milieu de ces rêves fleuris que la mort vint enlever la bonne dame. S'autorisant de son titre de futur, Adolphe continua ses visites à Lucy. Près d'un an se passa ainsi, et si le mariage ne se concluait pas, c'était au grand chagrin d'Adolphe. Un oncle dont il dépendait s'opposait à cette union, ou du moins exigeait plusieurs années d'épreuve. Cette contrariété changea sans doute l'humeur du jeune homme, car il n'était plus gai, aimable comme autrefois, et, afin de pouvoir se passer de cet oncle absolu, il prit la résolution de travailler plus qu'il ne l'avait fait jusque-là. Donnant donc plus de temps à l'étude de son art, il en consacra moins à sa fiancée, qui, souffrant de cette nécessité, n'en était pas moins reconnaissante du sacrifice qu'Adolphe faisait à leur avenir. Un jour il vint lui montrer une lettre qu'il avait reçue de son oncle ; elle n'était pas aussi sévère que les autres et laissait voir une résolution moins arrêtée de s'opposer à leur mariage : « Je pars, dit Adolphe; il le faut pour notre bonheur; le moment est venu; je connais mon oncle, il est ébranlé, ma présence fera le reste. Ne pleurez pas, Lucy; la raison demande ce sacrifice dont nous obtiendrons le prix. » Et le jeune homme reçut les tristes adieux de sa fiancée.

Plus d'un mois s'était écoulé entre cette douloureuse séparation ; Lucy, après une journée laborieuse, remettait tout en ordre, et cherchait même à parer d'une manière coquette son petit appartement. Une pensée, une intention s'attachait à chacune des choses qu'elle plaçait ou déplaçait, car son fiancé pouvait arriver à chaque instant!... Elle venait de quitter son logement pour en prendre un dans le quartier où Adolphe avait ses occupations, et se faisait une joie de sa surprise lorsqu'il irait la demander à son ancienne demeure, et de sa satisfaction lorsqu'il la trouverait dans celle où elle était installée depuis peu.

« Allons, courage ! répétait Lucy après avoir terminé ses petits arrangements ; Adolphe ne peut tarder à revenir... Peut-être ce soir, demain, bientôt enfin il sera là, près de moi, et les journées redeviendront courtes, comme autrefois !... Ah ! je serai bien plus heureuse ! car nous ne nous quitterons plus !..... Mais, mon Dieu ! que ce mois a donc été long ! et pas un mot de lui n'est venu soulager, adoucir mon ennui !... C'est signe qu'il viendra bientôt, j'en suis sûre !..... » Et s'appuyant alors s r la pierre de sa fenêtre, elle suivait du regard chaque passant, jusqu'à ce qu'à portée de les mieux voir elle dise tristement : « Non, ce n'est pas encore lui ! »

Le jour avait tout à fait disparu, on ne distinguait plus rien dans la rue, mais un air pur, un beau ciel étoilé, engageaient la jeune fille à rester encore à sa fenêtre. Ses yeux se promenaient au hasard, lorsqu'elle aperçut en face une vive lumière qui vint éclairer l'appartement du premier, et, de son modeste troisième, Lucy voyait parfaitement dans l'intérieur d'une pièce dont les fenêtres étaient ouvertes ; ce qui s'y passait attira son attention.

Une jeune fille, à peu près de l'âge de

Lucy, mais fraîche, mais belle comme le bonheur, essayait, en jouant, quelques bijoux; drapait sur ses épaules un moelleux cachemire, posait sur sa tête tantôt des fleurs, tantôt des plumes, puis à chaque nouvelle parure elle semblait consulter les yeux de sa mère, de son père, qui, joyeux, la regardaient avec amour; enfin un voile, un bouquet de fleurs d'oranger essayés à leur tour, et l'attendrissement visible des parents pressant leur fille sur leur cœur... tout fit comprendre à Lucy que sa belle voisine allait se marier, sans doute à celui qu'elle aimait! Un soupir, un battement de cœur trahirent l'émotion que lui causèrent ces pensées. « Moi aussi, se dit-elle tout bas, je revêtirai bientôt les habits de mariée; ils ne seront pas brillants comme ceux que je vois, mais qu'importe s'ils m'embellissent aux yeux d'Adolphe. Non, je n'envie point à cette riche demoiselle ses robes, ses bijoux, tout ce luxe qui l'entoure; mais cette tendresse dont elle est l'objet!... Au jour de son bonheur rien ne lui manquera, un père, une mère la conduiront à l'autel, et moi!... » Elle regarda encore ses portraits bien aimés, et des larmes sillonnèrent son visage.

A ce moment un élégant cabriolet s'arrête devant la porte de la fiancée, un jeune homme en descend, il entre dans la maison... c'est sans doute le futur?... Oui, car la jeune fille jette au hasard sur les tables, sur les fauteuils qui l'entourent, les parures qu'elle essayait, et se précipite dans le salon voisin, où, suivie de sa mère, elle va recevoir son futur époux.

Lucy referma sa fenêtre, se coucha, et, après avoir longtemps prié, longtemps pensé à son père, à sa mère, à son fiancé, elle s'endormit en répétant: « Il reviendra... il l'a promis... et moi aussi je revêtirai bientôt la robe blanche et le voile de la mariée!... »

Le lendemain il se fit beaucoup de bruit dans la rue, les voitures arrivaient, les passants s'arrêtaient, tout annonçait une noce; c'était celle de la riche voisine de notre pauvre Lucy. La toilette de la mariée une fois achevée, on ouvrit les fenêtres, il venait de s'élever un vent frais dont chacun était jaloux de profiter; Lucy ouvrit aussi sa fenêtre, et put voir et admirer la jeune fille dans sa blanche toilette; elle n'était pas vive, enjouée comme la veille, sa physionomie avait quelque chose de pensif qui lui donnait un nouveau charme. « Qu'elle est belle ainsi et qu'elle doit être aimée! disait Lucy. Ah! la voilà prête à partir; déjà elle tient le livre couvert en moire blanche, la bourse pour les pauvres; sa mère vient la chercher, elle l'embrasse, elles sortent de la chambre, l'équipage approche, avançons-nous bien, bien en avant de la fenêtre pour voir cet heureux couple!... Déjà la mariée pose son petit soulier de satin sur le marchepied... un jeune homme s'approche pour l'aider à monter, c'est le marié... C'est Adolphe!... Ah!... »

Et la main qui lui servait d'appui n'ayant plus la force de maintenir son corps penché, on entendit bientôt quelque chose de sourd retentir sur le pavé! La noce, qui s'était mise en marche, se dirigeait vers l'église, pendant qu'un groupe de personnes charitables cherchait en vain à secourir une jeune fille qui venait de tomber d'un troisième étage!

Le lendemain, à la même heure, et presque à la même place, le prêtre qui avait béni le mariage du comte Adolphe de Germigny, murmurait auprès d'une bière solitaire un lugubre *De profundis!*

Pauvre Lucy! ta mère eût éclairé ton inexpérience, eût préservé ton cœur des dangers auxquels exposent la naïve crédulité de la jeunesse! Il est dans l'âme d'une mère un espèce d'instinct qui sait lui désigner l'homme auquel elle peut confier le bonheur de sa fille; mais toi, pauvre Lucy, tu n'avais plus de mère!

Mme Emma Ferrand.

A un Nouveau-Né.

C'est aujourd'hui ton saint baptême,
Heureux enfant :
De l'originel anathème
Il te défend.

Ton aveugle raison l'ignore...
Bouton fermé,
Qu'on arrose et qui doit éclore
Tout parfumé !

A ta mère, cher petit être,
Tu tends les bras ;
Bientôt, venant à la connaître,
Tu l'aimeras.

Plus tard, ouvrant ton aile blonde,
Jeune vainqueur,
Tu t'envoleras vers le monde,
L'espoir au cœur.

Le monde est grand, et l'âme humaine
Plus grande encor;
Elle a l'infini pour domaine,
Dieu pour trésor.

Aux flots troublés elle s'abreuve
Un seul été ;
Puis, après la rapide épreuve,....
L'Éternité.

L'Éternité, gouffre des âmes,
Où tout se fond :
Fleuve de lumière... ou de flammes,
Sans bord ni fond.

Des intarissables délices
Centre divin ;
Ou cercle immense de supplices,
Tournant sans fin ;

Selon qu'on a suivi la route
De l'humble foi,
Ou l'oblique sentier du doute,
Ivre de soi.

Selon qu'en passant sur la terre,
On a marché
Avec la vertu salutaire,
Ou le péché.

Selon qu'on a trempé sa vie
De charité,
Ou qu'on eut de haine et d'envie
Le cœur gâté.

Selon qu'on vit à notre table
Le pauvre admis,
Ou notre vengeance intraitable
Aux ennemis...

Ne voyons que la différence
Du Mal au Bien ;
Et non la joie ou la souffrance
Qui ne sont rien.

Car au sein de la nuit suprême
Quand nous tombons,
Un cri descend, pour tous le même :
« Fûtes-vous bons ? »

Cependant, par l'eau du baptême,
Le front lavé,
De l'originel anathème,
Enfant sauvé;

Reprends les baisers de ta mère,
Son lait aussi ;
Joue et souris... la coupe amère
Est loin d'ici.

Dieu qui bénit tes deux familles
De plus en plus,
Eut toujours leurs fils et leurs filles
Dans ses élus.

Enfant, pour vivre sous sa garde,
Et dans sa loi,
Lorsque tes yeux verront, regarde
Autour de toi !

Émile Deschamps.

Revue des Théâtres.

—

Dom Sébastien, roi de Portugal, opéra en cinq actes, paroles de M. Scribe, musique de G. Donizetti, divertissements de M. Albert.

La scène se passe en 1578.

Le port de Lisbonne. — A droite, est le palais du roi, d'où l'on descend par des marches. — Au fond, la mer et la flotte prête à mettre à la voile. — On transporte à bord du vaisseau amiral des armes et des provisions. — A gauche, des soldats et des matelots boivent et chantent. — D'autres font leurs adieux à leur famille. — On voit circuler des hommes et des femmes du peuple, des seigneurs et de grandes dames que la curiosité attire.

Dom Antonio, oncle du roi, et Juan de Sylva, le grand inquisiteur, descendent les marches du palais; ils se félicitent de ce que l'imprudent Sébastien suit leurs conseils en partant pour faire la guerre aux Arabes. Grâce à Juan de Sylva, dom Antonio, nommé régent du royaume, espère conserver la couronne si son neveu ne revient pas, et Juan de Sylva, qui trompe dom Antonio, espère la livrer à Philippe II, roi d'Espagne. Un soldat présente un placet, et demande à parler au roi. « Crois-tu donc que sa grandeur s'abaisse jusqu'à toi? lui répond dom Antonio. — Arrière, misérable! » crie le grand inquisiteur; mais le roi descend de son palais, il se plaint qu'on empêche ses sujets d'arriver jusqu'à lui. « Qui donc es-tu? » demande-t-il à cet homme. Celui-ci répond : « Soldat, j'ai chanté la victoire; matelot, j'ai chanté des bords lointains... *La Lusiade* est l'enfant de mes œuvres, et nageant d'une main, je l'élevais de l'autre au-dessus des vagues, disant : Mon Dieu! perdez-moi, mais sauvez mes vers, qui doivent illustrer mon ingrate patrie! — Ton nom? — Le Camoëns! — Poëte, je te salue, » dit Sébastien, se découvrant avec respect. Puis, lui tendant la main : « Que veux-tu? — L'honneur de te suivre sur la rive du maure, pour chanter tes exploits. — Sois donc prêt à partir. — Une faveur encore : sauve cette jeune fille! » En effet, on aperçoit un noir cortége qui traverse le théâtre, portant la bannière de l'inquisition; des familiers du saint-office conduisent une jeune fille vêtue du san-benito, et le peuple crie qu'il faut jeter son corps dans le feu du bûcher, pour préserver son âme des flammes de l'enfer. « Qui est-elle? demande le roi. — C'est Zaïda, la fille de Ben-Selim, répond le grand inquisiteur : nos vaisseaux l'ont prise aux rives de Tunis, elle avait reçu chez nous l'eau du baptême... — Oui, interrompt Zaïda, la crainte m'avait fait renier la foi de Mahomet, et, dans mon repentir, j'ai fui du couvent où l'on m'avait enfermée... j'allais retrouver mon vieux père qui me pleure. — Tu ne mourras pas, lui dit Sébastien. — Mais, reprend Juan de Sylva, le roi, malgré sa puissance, ne peut annuler nos arrêts. — Je puis les commuer, et, sous peine de mort, j'exile l'étrangère. — En quels lieux? demande Juan de Sylva. — En Afrique, auprès de son vieux père. » Zaïda, à genoux devant Sébastien, jure de lui consacrer les jours qu'il lui a sauvés. On entend un appel de trompettes... c'est le signal du départ de Sebastien. Don Antonio et Juan de Sylva laissent éclater leur joie; le peuple entoure le roi avec transport; Zaïda lui baise la main; le roi, Camoëns et ses officiers montent sur le vaisseau amiral, et l'on aperçoit en pleine mer à l'horizon, toute la flotte portugaise à la voile.

L'habitation de Ben-Selim, aux environs de Fez.

Zaïda est triste; elle aime celui qui lui a sauvé la vie. Les compagnes de la jeune Arabe viennent fêter son retour. A la fin du divertissement, des cris bruyants se font entendre : c'est le chef arabe, Abayaldos, armé en guerre et suivi de sa tribu. « Eh

quoi! s'écrie-t-il, des danses et des fêtes, tandis que les chrétiens ont envahi nos déserts? Aux armes, Africains! Sébastien nous défie dans les plaines d'Alcazar-Kébir. » Puis, s'adressant à Zaïda, que depuis longtemps il aime, il lui demande sa foi comme prix du vainqueur; Zaïda ne veut rien lui promettre, il lui lance un regard de colère et de jalousie, puis tous les Arabes s'éloignent en désordre; et les femmes à genoux prient pour leurs époux et leurs pères.

La plaine d'Alcazar-Kébir après la bataille. Au fond, on voit étendus sur le sable les corps des chrétiens et des musulmans; à gauche est une roche.

Dom Sébastien, entouré d'officiers portugais blessés comme lui, est soutenu par dom Henrique. « Une épée! s'écrie-t-il avec égarement, une épée! sauvez le Camoëns! — Ne songez qu'à vous, sire, » répond dom Henrique; puis entendant les Arabes qni s'avancent, il fait signe aux officiers de déposer le roi au pied de la roche. Les Arabes arrivent chantant leur victoire, mais le roi leur a échappé; ils le cherchent... « Lequel de vous est Sébastien? demande Abayaldos (Sébastien fait un mouvement). —C'est moi, répond Henrique à voix haute (puis serrant la main de Sébastien, il lui dit à voix basse:) — Vivez pour notre patrie!... Moi, je meurs! » Il rend le dernier soupir. Abayaldos voulant que les restes de Sébastien soient prisonniers, ordonne aux officiers portugais de les porter dans sa tribu. Ils prennent le corps de dom Henrique, suivent Abayaldos, et les Arabes les accompagnent en chantant toujours leur victoire. A peine sont-ils partis que Zaïda entre mystérieusement; elle examine avec effroi les corps gisants sur le sable: elle vient sauver le roi s'il est blessé, ou l'enterrer s'il est mort... Le roi, toujours sans connaissance, prononce les mots « Henrique... Camoëns.. » Elle le reconnaît; panse ses blessures avec le voile qu'elle porte et qu'elle déchire. « Courage! lui dit-elle; vous vivrez, sire, ou nous mourrons ensemble... Roi puissant, je ne vous aurais rien dit, mais malheureux, errant, je vous dis que je vous aime!—Oui, répond Sébastien, mon courage renaît; je reverrai le Portugal, et la couronne de reine brillera sur ton front... » On entend un grand tumulte: ce sont les Arabes qui reviennent, guidés par Ben-Selim et Abayaldos; en apercevant le chrétien, ils demandent sa tête; déjà le fer est levé... Zaïda s'élance au devant du coup: « Qu'on épargne sa vie! dit-elle à Abayaldos, et tu seras mon époux. — Quel intérêt si grand? demande le chef arabe. — J'allais mourir... un chrétien m'a sauvé la vie, et j'ai juré de sauver la vie d'un chrétien. — Sois libre! retourne dans ta patrie, » dit Abayaldos à dom Sébastien, qui fait le geste de refuser; mais Zaïda lui dit à voix basse: « Si je vous suis chère, partez, sire, et sur la rive étrangère mon cœur vous suivra! » Abayaldos s'écrie: « Marchons à l'autel! » des femmes, des esclaves s'avancent portant des guirlandes et des corbeilles de fleurs; il prend la main de Zaïda, pâle, tremblante; le cortége les suit; Sébastien est resté seul. « Je n'ai plus rien, dit-il, que l'amour d'une femme et le cœur d'un soldat! » Puis, faible et chancelant, il s'éloigne...

Lisbonne, — le palais du roi, — la salle du trône. — Au fond, une galerie exterieure donnant sur des jardins.

On a répandu le bruit de la mort de Sébastien. Dom Antonio règne. Couvert de son manteau royal, la couronne en tête et appuyé sur la main de justice, il est debout, sur une riche estrade élevée de plusieurs degrés, et reçoit le serment des grands du royaume. A droite et à gauche, sont des dames de la cour en brillants costumes. Au fond, des huissiers, des pages, et dans la galerie extérieure, on voit des flots de peuple que des gardes empêchent d'entrer.

Abayaldos, envoyé par son roi, vient demander un traité de paix au nouveau mo-

narque du Portugal; dom Antonio reçoit gracieusement l'ambassadeur, puis s'éloigne ainsi que les seigneurs et les dames de sa cour. Le chef arabe fait signe à ses esclaves de se retirer, il retient une femme qui allait les suivre; elle lève son voile... c'est Zaïda! Il s'est aperçu qu'elle ne l'aimait pas, et dans sa vague jalousie, il la traîne partout avec lui pour reconnaître son rival. C'est en vain que Zaïda dit qu'il n'est plus, et qu'elle seule est coupable de garder son souvenir; des seigneurs du palais viennent leur montrer les appartements que le roi leur destine; Abayaldos y conduit Zaïda.

La principale place de Lisbonne. — A gauche, la cathédrale.—Au fond et à droite, plusieurs rues. — Il fait nuit. — Camoëns blessé et marchant avec peine, s'avance lentement.

Une ronde traverse la place. « Qui vive? crie le caporal. — Un soldat, qui revient d'Afrique, répond avec joie Camoëns.—Sur ta vie, camarade, tais-toi!... notre nouveau roi a peu de sympathie pour ce qui revient d'Afrique. — O honte!... il faudra donc que ce bras qui porta le glaive... Allons, mon cœur, silence! et toi, nuit, cache la rougeur de mon front. » Un homme enveloppé d'un manteau s'avance; Camoëns ôte son casque et le lui présente.

C'est un soldat qui revient de la guerre,
La main qu'il tend fut blessée au combat!
Il vous demande ainsi que Bélisaire!

L'homme enveloppé d'un manteau lui répond:

Ainsi que toi je reviens de la guerre,
Ainsi que toi, blessé dans le combat,
J'ai rapporté la gloire et la misère,

Cet homme est dom Sébastien. Les deux soldats se reconnaissent; le roi ouvre ses bras au poëte, qui s'y précipite. On entend dans le lointain les sons d'une musique lugubre... dom Antonio rend les hommages funèbres au roi, dont il hérite. Dom Sébastien et Camoëns restent enveloppés de leur manteau. Alors des compagnies de soldats et de marins, des magistrats, des inquisiteurs, des seigneurs et des dames de la cour, le char, couvert d'insignes royaux, des armes de Portugal et d'ornements funéraires, le cheval de guerre de dom Sébastien; dom Antonio, dom Juan de Sylva au milieu de toute la cour, couverts de manteaux de deuil; des valets de pied portant d'innombrables flambleaux défilent sur la place; le peuple arrive par toutes les rues et se presse autour du convoi. Le catafalque s'arrête. Dom Antonio et dom Juan de Sylva, suivis de toute la cour, entrent dans la cathédrale; lorsqu'ils en sortent, dom Juan reconnaît Camoëns. « Tu viens ici, lui dit-il, pour fomenter la révolte! Soldats! entraînez-le! c'est le roi qui l'ordonne, ajoute-t-il en montrant dom Antonio. — Et moi je le défends, dit en s'avançant dom Sébastien. — Le roi! s'écrie le peuple. — Votre vrai roi! ajoute Camoëns avec force. Mais Abayaldos s'avance : lui et ses Arabes jurent qu'ils ont donné la sépulture à dom Sébastien; Sébastien en appelle à son oncle, à Juan de Sylva; ils ne veulent pas le reconnaître; Camoëns va exciter le peuple à la révolte : Sébastien l'arrête... il ne veut point de sang, il saura confondre les fourbes... mais dom Juan le fait saisir au nom du saint-office. Le convoi se remet en marche, on entraîne dom Sébastien, et Camoëns, épuisé, tombe évanoui dans les bras de ceux qui le retiennent.

Une des salles de l'inquisition. — Les inquisiteurs entrent lentement et de différents côtés, ils sont masqués. — A gauche, est une estrade surmontée d'un dais où sont les siéges du tribunal. — Au fond, des instruments de torture, des brâsiers que l'on allume et près desquels se tiennent debout les tortionnaires vêtus de rouge et les bras nus. — A droite, les membres du saint-office masqués et assis dans des stalles. — Debout, derrière eux, et tout autour de la salle, des familiers et des gardes du saint-office.

On amène Sébastien. « Toi qui, par un mensonge, viens semer chez nous la discorde, lui dit dom Juan, quel est ton nom? » Sébastien se couvrant : « Avant

de te répondre, dis-moi qui t'a permis d'interroger ton roi, car, ajoute-t-il, se tournant avec noblesse vers l'assemblée, je le suis, je l'atteste, et ne peux vous reconnaître le droit de me juger; vous ne pouvez que m'assassiner. » Un témoin se présente... c'est Zaïda. Elle vient affirmer qu'Abayaldos n'a enterré que dom Henrique, que c'est elle qui a sauvé le roi Sébastien; mais Zaïda est reconnue par dom Juan. « Cette femme, dit-il, a été condamnée au feu, et ne peut inspirer aucune croyance; sous peine de mort, notre ancien roi l'a exilée de ces murs; elle y est revenue, décidez de son sort. » Les inquisiteurs maudissent sur terre et dans les cieux Sébastien et Zaïda, que l'on entraîne chacun d'un côté différent.

Une tour attenant aux prisons de l'Inquisition. — A gauche, une croisée avec un balcon. — A droite, une table et ce qu'il faut pour écrire.

Dom Luis, envoyé du roi d'Espagne, vient annoncer au grand inquisiteur que dès le soir, le duc d'Albe sera sous les murs de Lisbonne, etPhilippe II assure le pouvoir à Juan de Sylva s'il lui fournit les moyens de régner sous l'apparence d'un titre légitime. Juan le promet; dom Luis s'éloigne. On amène Zaïda, le grand inquisiteur lui offre la vie et celle du roi si elle parvient à lui faire signer ce papier. Il lui remet un rouleau cacheté. « Il suffit! répond la jeune Arabe. — Songes-y, dit dom Juan, à dix heures, ta mort! » Il sort, et l'on amène dom Sébastien. « Quel bonheur peut nous rassembler, Zaïda? lui dit le roi. — Lis! » répond-elle. Il brise le cachet. « Oui, reprend Sébastien avec ironie, on consent à me délivrer pourvu que j'abandonne ma couronne à Philippe II. — Alors mieux vaut la mort que le déshonneur, » répond l'Arabe. On entend sonner dix heures... des voix en dehors crient: Zaïda! — Adieu! dit-elle au roi. — Où vas-tu? (Il regarde par la porte du fond.) Les bourreaux! s'écrie-t-il. Ah! ils te punissent de mon refus. Je vais signer. » Elle l'arrête. « Si tu accomplis ce sacrifice, je me jette dans ces flots. » La portière du fond s'ouvre, les inquisiteurs viennent chercher Zaïda, elle court au devant d'eux. Le roi, qui est près de la table, signe le papier et le présente aux inquisiteurs. La portière se referme; dom Sébastien retient Zaïda, qui veut s'élancer par la fenêtre... On entend au dehors une barcarolle... C'est Camoëns qui a gagné des soldats, et vient proposer au roi et à la jeune Arabe de les sauver, par le moyen d'une échelle de corde: une barque est sous la tour... il n'y a pas un moment à perdre... Tous trois disparaissent par le balcon.

Un large bastion, derrière lequel la mer s'étend à l'immensité. — A droite, une tour élevée. — Au haut de cette tour, un balcon auquel est attachée une échelle de corde, qui descend jusqu'à la mer en longeant le bastion. — Une barque est au pied, on n'en voit que le mât. — A gauche, un édifice sur lequel est écrit: Hôpital de la marine. — A droite, l'entrée de la tour. — Il fait nuit, mais la lune éclaire la scène.

Zaïda et Camoëns viennent de descendre par l'échelle de corde; ils se sont arrêtés sur le bastion en attendant le roi, qui descend après eux. « Un moment... » dit Camoëns, leur montrant dom Antonio et Abayaldos, qui sortent de la tour et s'arrêtent sur la place. « Afin de les délivrer on conspire! dit avec fureur le chef arabe, qui a découvert l'amour de Zaïda pour dom Sébastien. — Je le sais, répond froidement dom Antonio. — C'est Camoëns! — Je le sais. — Des soldats de la tour se sont laissés séduire! — Je le sais. — Mais tous deux vont s'enfuir! — Je l'espère. — Pourquoi? — Regardez! (Il lui fait lever les yeux vers le balcon. En ce moment Zaïda et le roi se sont remis à descendre.) — « Sauvés! s'écrie Camoëns. — Perdus! » dit dom Antonio. En effet, des soldats paraissent au balcon de la tour; d'un coup de hache ils frappent l'échelle de corde, elle se détache emportant dom Sébastien et Zaïda... ils roulent dans la mer, et Camoëns, poussant un cri de désespoir, s'y élance après

eux... Mais bientôt des matelots le rapportent. Juan de Sylva, les inquisiteurs et le peuple arrivent sur la place. « Je suis roi ! s'écrie dom Antonio. — Pas encore ! répond le grand inquisiteur. Dom Sébastien, par cet acte, a cédé la royauté au roi d'Espagne. — Traître ! » répond avec rage dom Antonio. (La flotte de Philippe II et le pavillon espagnol paraissent au loin en mer, dom Juan et les inquisiteurs le montrent au peuple consterné, et l'on emporte à l'hôpital Camoëns, qui, se soulevant sur son lit de mort, trouve encore assez de force pour s'écrier :

Gloire à dom Sébastien !

Ce poëme intéressant a inspiré une admirable musique, et les décorations sont dignes de notre grand Opéra.

J. J. Fouqueau de Pussy.

Correspondance.

Quand j'étais petite, je me disais : si j'étais reine ! mes dames d'honneur auraient des tabliers à poches ; dans ces poches seraient des pralines... et j'en mangerais toute la journée. A présent que je suis grande, j'aime encore les pralines, c'est vrai, mais je n'en mange pas et je n'envie plus le sort des reines, car je sais qu'elles ont plus d'occasion de pleurer que les autres femmes ; que d'ailleurs elles ont peu de pouvoir... Cependant je voudrais bien être quelque chose !... ou plutôt, comme les femmes ne sont rien que par leur père, leur frère ou leur mari, je voudrais être la fille, la sœur ou la femme d'un homme qui aurait du pouvoir... et je vais te dire pourquoi... car enfin cela exige une explication.

Hier, par un temps de boue sur la terre et de nuages au ciel, nous marchions, maman et moi, au milieu d'un brouillard humide, lorsque nous nous trouvâmes devant notre vieille et sainte cathédrale, que je n'avais pas visitée depuis une triste cérémonie ; nous entrâmes. Quelques donneurs d'eau bénite, quelques pauvres femmes assises au pied des piliers, quelques étrangers curieux, remplissaient seuls ce vaste espace ; on entendait sans les voir des chantres et des enfants de chœur qui psalmodiaient dans les stalles de chêne sculpté... Il faisait un froid qui glaçait jusqu'à la moelle des os... Ma prière finie, je me mis à regarder autour de moi... je vis des vitres cassées, des chaises brisées, des fûts de colonnes ébréchés, des dalles crottées, des murs salis ; des anges de bronze aux boucles de cheveux, aux longues ailes couvertes d'une épaisse poussière ; derrière l'autel, des fragments de marbre, et sur la muraille une peinture presque effacée, datant sans doute du temps où la Convention nationale avait décrété la fête de l'Être suprême, et reconnu l'immortalité de l'âme, peinture qui, dans sa fraîcheur, était digne tout au plus d'une guinguette de village... j'en avais honte aux yeux des étrangers. Cependant, me disais-je, c'est l'œuvre de la religion de nos pères, c'est Notre-Dame, dont le bourdon a sonné tant de fêtes et de deuils ; c'est ici que sont venus tant de nouveau-nés, tant de morts illustres ; où tant de générations ont prié ; c'est à cet antique monument que se rattachent tant de souvenirs historiques... et l'on dirait une église abandonnée !... Si donc j'étais fille, sœur ou femme d'un homme qui aurait du pouvoir, je lui dirais, un jour où je lui aurais parue bien sage, bien raisonnable : « Je crois qu'il serait nécessaire que chaque église ait un inspecteur nommé par l'un des ministres du roi, car sans doute les prêtres, tout occupés de Dieu, ne s'aperçoivent pas des dégradations, de la malpropreté de sa maison. Si les fonds manquaient (Notre-Dame est peut-être une des plus pauvres églises de Paris), l'inspecteur n'aurait qu'à faire un appel aux Parisiens, car ils se regardent tous comme étant de la paroisse, et ce serait un jour

de bonheur et de gloire que celui où architectes, maçons, sculpteurs, doreurs et peintres viendraient travailler à réparer les dégâts que le temps et les hommes ont faits à la maison du Seigneur. Et puis, ajouterais-je, je voudrais qu'il y ait des décrottoirs sous le portail, des chaises pour tout le monde, et qu'on ne les fasse pas payer; je voudrais qu'il y fît propre, qu'il y fît chaud; les dalles de marbre bien lavées, bien balayées, seraient l'hiver recouvertes de tapis formés avec des tresses de jonc; des hommes en livrée surveilleraient, accompagneraient les étrangers, leur diraient l'histoire du monument, expliqueraient les différents tableaux, diraient les noms des saints et saintes (quand ces noms sont en latin); ces hommes ne coûteraient rien, ils recevraient un tribut de la générosité des visiteurs... Ce que je désirerais pour l'intérieur de cette intéressante cathédrale, je le demanderais pour l'exterieur que des méchants dégradent et volent impunément faute de sentinelles pour veiller à sa conservation. Être inspecteur d'un tel monument serait une place si honorée, qu'elle ne serait pas rétribuée... Il n'y aurait donc aucune augmentation de dépense..... » Mon père, mon frère ou mon mari ne me diraient peut-être pas que j'ai raison, mais ils le penseraient, et agiraient en conséquence... s'ils avaient du pouvoir!... Mais qui n'en a pas, du pouvoir, dans un gouvernement représentatif?

Toi, ma chère, tu es plus heureuse que moi; tu peux veiller sur l'église de ton village, tu peux faire qu'elle soit propre, si elle n'est pas riche en souvenirs... Tâche qu'il y ait gratis des chaises pour ces pauvres paysans qui ont fait souvent deux lieues par le chaud, par le froid, et sont obligés de rester debout ou à genoux sur les dalles froides et humides... S'ils ont plus de bien-être, ils prieront de meilleur cœur, et Dieu aime mieux entendre des remercîments que des plaintes! Quand j'étais jeune, je m'ennuyais après avoir joué; à présent que je suis grande, je ne joue plus et je ne m'ennuie jamais quand je pense qu'il serait possible que je puisse faire un peu de bien dans ce monde..... Nous nous aiderons, n'est-ce pas, ma chère? nous nous comprenons si bien!

Voyons si je pourrai en dire autant à propos de nos travaux de femme.

Le n° 1 est un dessin imitation de dentelle d'Angleterre pour volants; il se brode en application sur beau tulle de Bruxelles. Ces volants se taillent sur 25 centimètres de haut. Si la robe a 7 lés de 50 centimètres de large (ce qui fait 3 mètres 50 centimètres), il te faut 5 mètres 25 centimètres pour un rang de volants que tu monteras sur un petit passe-poil d'étoffe pareille à la robe. Tu auras donc à froncer 1 mètre 75 centimètres; aie soin que ce ne soit qu'au milieu des deux fleurs. Tu m'avais demandé ce dessin de volant, je l'ai fait composer en ton honneur, et tu en as l'étrenne. Il vient de chez madame Chardin.

Ce même dessin n° 1 se brode en application, sur beau tulle de Bruxelles pour voile, long de 1 mètre et large de 1 mètre 25. Tu feras des deux côtés, et dans le haut du voile, le dessin qui forme le pied de cette imitation de dentelle d'Angleterre. Tu vois que la mode des longs voiles est revenue.

Ce même dessin n° 1 se brode en application sur une écharpe de beau tulle de Bruxelles, longue de 2 mètres 90 centimètres et large de 57. Il te faudra trois fleurs dans le bas de chaque pan. Des deux côtés de l'écharpe, tu continueras le dessin qui forme le pied de cette imitation d'Angleterre.

Le n° 2 est le fond d'un bonnet égyptien, pour homme; il se brode au crochet, ou en points de chaînette sur velours ou sur casimir noir. Avec du cordonnet bleu de France, on couvre chaque trait de ce dessin, puis on fait à côté un second rang en cordonnet bleu pâle.

Le n° 3 est le dessin de la forme de ce

bonnet; (il est placé le haut en bas.) Tu peux aussi exécuter ce dessin de bonnet en soutache bleu de France. Ce dessin vient du *Symbole de la Paix.*

Le n° 4 est un bouton, émail et or, qui s'emploie pour les gilets d'homme et pour les manches *Amadis* de nos robes façon amazone. On choisit l'émail de ces boutons de la couleur des étoffes. Ils se trouvent rue de la Paix.

Chez Mme Bourguignon, on voit aussi de longues épingles pareilles à ces boutons; elles servent à maintenir les bonnets à l'air de la figure. Tu comprends que cela est trop recherché pour nous; si je t'en parle, c'est pour ta mère.

Le n° 6 est le patron d'une espèce de passe.

Le n° 7 est une fort jolie coiffure. Pour l'exécuter : achète du carton à 20 centimes la feuille — un rond de laiton — 15 centimètres de velours ponceau en pièces — 6 mètres de ruban de velours ponceau large de 1 centimètre et demi.

Prends le carton : taille-le sur le modèle n° 6, couds-y tout autour, à surjet, le fil de laiton; prends le velours ponceau, tailles-en deux morceaux sur le modèle n° 6, en laissant 1 centimètre tout autour pour les remplis. Coupe ainsi des bouts de ruban de velours : — deux longs de 40 centimètres — quatre de 36 — quatre de 32 — quatre de 28 — deux de 24 — quatre de 10, ce qui te fait vingt morceaux de ruban; partage-les en deux parts égales; — place un des morceaux de velours sous le carton, rabats-le sur le laiton; couds sur ce laiton, à chaque extrémité du modèle n° 6, les dix bouts de ruban de velours; place l'autre morceau de velours sur le carton, couds-le au velours du dessous, par un point coulé.

Cette coiffure se place sur la tête, près de la tresse formée par les cheveux de derrière; les rubans de velours tombant de deux côtés soutiennent les cheveux à l'anglaise, ou les remplacent pour celles qui portent des bandeaux. Cette coiffure se fait aussi en velours vert ou noir.

Le n° 8 est la moitié du devant d'une pèlerine grecque.

Le n° 9 est la moitié du derrière.

Cette pèlerine se fait en tulle de coton blanc ou en tulle de soie noire. Ces deux modèles ainsi taillés, tu les fends en droit-fil au milieu : le n° 8, à partir du chiffre 5 jusqu'au chiffre 12; le n° 9, à partir du chiffre 6 jusqu'au chiffre 13, tu appliques autour du haut et du bas de cette pèlerine un petit tulle brodé haut de 4 centimètres, dont le réseau est pareil à la pèlerine; ou bien tu couds ce tulle de manière à ce qu'il ait l'air de faire suite au fond. Tu fronces les deux côtés du devant, les deux du derrière, et tu les couds ensemble, puis tu couds un nœud de ruban sur chaque épaule, et rabats le haut du devant et du derrière, de manière à imiter le modèle n° 10. Cette pèlerine grecque se passe comme une blouse. Elle sort des magasins de madame Séguin.

Le n° 11 est un tour de tête qui me vient de la rue des Capucines. Achète un rang de paille long de 50 centimètres — 50 centimètres de faveur rose — 3 mètres de ruban de satin rose large de 6 centimètres et demi.

Coupe huit morceaux de ruban longs de 10 centimètres, dix longs de 8; mesure 30 centimètres au milieu de ta paille, après ces 30 centimètres couds, de chaque côté, sur les 10 centimètres qui te restent, cinq boucles de 8 centimètres, en y formant un pli rond (ce qui sera l'envers); sur ces cinq boucles couds, à l'endroit, les quatre boucles de 10 centimètres, en les plaçant de manière à laisser dépasser sur le premier rang une moitié de boucle du haut, et une moitié de boucle du bas. Prends le morceau du ruban qui te reste, couvres-en la paille et le bas des deux rangs de boucles, en les bordant à cheval, puis couds la faveur à la place indiquée sur le modèle.

Le n° 12 est le devant d'un corsage colleté, à pointe. La ligne pointée indique où le corsage peut être décolleté.

La seule pièce qui soit en biais est rayée ; c'est de cette pièce que dépend la bonne grâce du corsage : tu placeras la lisière de ton étoffe dans la direction de ces raies.

Le n° 13 est la moitié du dos.

Le n° 14 est une Berthe qui doit s'adapter à ce corsage lorsqu'il est décolleté, ou même lorsqu'il est colleté.

Le n° 15 est la moitié d'une pèlerine que madame Séguin a nommée *modestie* (cela doit nous aller parfaitement); elle se fait en velours noir, et se double de gros-de-Naples. On coud, à l'envers et sur ces ondulations, la doublure au-dessus, puis on retourne le dessus à l'endroit. Le tour du cou se monte sur un petit col haut de 4 centimètres, remplis compris. Cette *modestie* s'agrafe sur la poitrine.

Le n° 16 est la moitié d'une petite manche, aussi en velours noir, qui s'adapte sur une manche *Amadis*, ou bien sur une manche en biais. Cette petite manche se double de même que le n° 15.

Le n° 17 est la moitié d'un parement, aussi en velours noir, qui s'adapte au bas des manches et se double comme le n° 15.

Le n° 18 est une marmotte. Elle se taille en velours noir, en tulle de soie noire, ou en tulle de coton blanc. On doit la doubler lorsqu'elle est en velours et la garnir d'une dentelle noire haute de 4 centimètres, cousue à plat sur le front, et froncée ensuite tout autour. Des deux côtés, on place ordinairement une rosette ou trois agrafes de ruban espacées entre elles et posées en biais. En tulle de soie noire cette marmotte peut aussi se doubler de noir; mais je te conseillerais d'y mettre des rosettes ou des agrafes de ruban bleu ou rose. En tulle de coton blanc, elle peut se doubler de crêpe lisse bleu ou rose, et avoir des rosettes bleues ou roses. Cette coiffure s'attache des deux côtés sur les cheveux avec de riches épingles.

A présent, n'oublions pas nos figurines. Tu sais à qui j'ai pensé en faisant cette toilette de mariée dont la description ne sera pas difficile. D'abord, la mariée a un corset de chez mademoiselle Josselin : voilà pourquoi elle est si bien habillée. Sa robe est de satin, de lévantine ou de cachemire. Les patrons du corsage sont n°s 12 et 13, planche XII, et pour les manches, n° 10, planche VIII; — les volants sont n° 1, planche XII. —Les secondes manches se font en tulle pareil aux volants avec le même dessin, et taillées chacune sur 60 centimètres de large et 25 centimètres de haut, montées froncées sur un passe-poil d'étoffe pareille à la robe. —La garnitures du bas des manches n'ayant que 4 centimètres de haut, on ne fait que le pied de la dentelle.—La garniture du tour du cou n'ayant que 10 centimètres de haut, on ne fait que le pied de la dentelle, et la branche qui s'arrondit à droite, et celle qui retombe à gauche. — Le voile c'est l'écharpe n° 1, planche XII.

De plus, si j'étais la mariée, et que j'aie reçu dans ma corbeille une parure en perles ou en diamants: l'anneau des boucles d'oreilles me servirait à relever les deux manches de tulle; la broche, je la placerais à la pointe du bas de mon corsage; avec le collier ou les bracelets, j'entourerais mes cheveux de derrière pour y retenir mon voile; je poserais la couronne de boutons de fleurs d'oranger juste à la naissance de mes cheveux; les deux branches de fleurs d'oranger sortiraient de ma tresse pour remplir le vide qui se trouve de chaque côté au milieu de mes bandeaux, et je tâcherais de ne pas beaucoup pleurer, car on ne trouve jamais la mariée trop belle.

L'autre figurine a une robe de tulle, de crêpe ou de mousseline de laine. Le corsage est fait sur les modèles n°s 12, 13 et 14, les manches n° 11, planche IV; la seconde jupe, la Berthe et les manches sont garnies d'un ruban de gaze plissé *à la bonne femme*.

Je vois beaucoup d'essais de pelisses et de fichus-écharpes, je t'en choisirai des patrons pour le mois prochain : je te préviens que le numéro de janvier 1844 paraîtra d'avance le 20 décembre prochain; ce

n'est guère qu'à cette époque que l'on est fixé sur la mode, et je ne serai point en retard.

En attendant, composons ensemble quelques-unes de ces toilettes qui seront toujours de bon goût.

Pour faire des emplettes, par un beau jour : Une robe de gros-de-Naples noir garnie de quatre rangs de ruban de velours noir, large d'un centimètre et demi, placés au-dessus de l'ourlet, et espacés entre eux d'un centimètre et demi. Le corsage, fait sur les modèles nos 12, 13, 14, planche XII, et n° 12, planche IV; — la Berthe, garnie aussi de quatre rangs de velours plus étroit, montée sur un passe-poil de velours et cousue à la robe — un crispin de flanelle rayée blanc et noir, taillé en biais au milieu du dos, où les raies se rejoignent en biais; le col, en biais, haut de 12 centimètres, arrondi sur le dos et carré devant. Le tour du crispin, les ouvertures pour les bras, le tour du col, garnis d'un ourlet haut de 4 centimètres; sur le point qui coud l'ourlet, un velours noir haut de 4 centimètres — un chapeau de velours noir — un tour de tête de ruban de satin rose.

Pour rester chez soi : Une robe de mérinos, le corsage bleu de France, faite sur les modèles nos 12, 13, planche XII, et n° 10, planche VIII. Pour l'embellir, les modèles nos 15, 16 et 17, planche XII. Sur la tête, la marmotte en velours n° 18, même planche. Si l'on veut sortir, on peut mettre une écharpe de flanelle écossaise — un chapeau de peluche noire — un tour de tête en ruban de satin bleu de France.

Pour dîner en ville : Robe de gros-de-Naples à raies de satin — manches courtes garnies d'une bande d'étoffe pareille, en biais, et froncée à deux têtes — corsage décolleté sur les modèles nos 12 et 13, planche XII — autour du haut du corsage la même garniture — pèlerine grecque en tulle de soie noire, n° 10, planche XII — sur la tête deux rosettes de satin placées entre l'oreille et la tresse de cheveux.

Pour une soirée dansante : Robe de moussseline à double jupe — manches courtes, garnies d'un double bouillon de mousseline — Berthe garnie de même — coiffure en velours ponceau, n° 7, planche XII... Mais je te quitte, car je m'aperçois que tu veux me quitter pour aller exécuter toi-même tous ces ouvrages qui épargnent tant d'argent à nos pères et nous font tant d'honneur à leurs yeux, quand nous savons y mettre du goût et de l'adresse.

Adieu, chère petite; la onzième année de notre journal est finie, la douzième va commencer... bientôt tu recevras ma lettre; compte sur moi, comme je compte sur toi... Car c'est entre nous deux à la vie, à la mort!...

J. J.

Éphémérides.

—

2 décembre 1406. *Acte du parlement anglais qui rend aux femmes leurs droits à la couronne.*

Dans un parlement convoqué au mois de mars 1406, par Henri IV, roi d'Angleterre, un acte avait été rendu pour exclure les femmes de la succession royale; mais dans la même année, cette exclusion fut révoquée par acte signé du roi, de tous les seigneurs et de l'orateur des communes, au nom de toute la chambre. De ce jour date le véritable droit des femmes à la couronne d'Angleterre.

Mosaïque.

—

Qu'une jeune femme bien exercée aux devoirs du ménage y répand de bien-être! Elle a tout deviné!

—

L'homme veut des vertus modestes pour sa compagne; une femme selon le Seigneur.

Gustave Drouineau.

TABLE

DES MATIÈRES DU ONZIÈME VOLUME.

(ONZIÈME ANNÉE.)

NÉCROLOGIE.

BEAUX ARTS.

ECONOMIE DOMESTIQUE.

TRAVAUX DE FEMMES.

EPHEMERIDES.

MOSAIQUE.

LITHOGRAPHIES

GRAVURES DU SALON DE 1843.

GRAVURES DE MODES.

ROMANCE.

QUADRILLE.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

rnal des Demoiselles.

Planche XII.

Nº 10.

Nº 1

0 7
5 5
8
ºN 8.
17
21
30 7
40 3
46 2 12
49 11
17
21
42
31
22

Nº 9.

16 0
20 6
18
39 31

N

Nº 1

